Livres sur les mythes et légendes d'Arménie :

Mythes et Légendes Arméniennes (Guerres Anciennes)

Mythes et Légendes Arméniennes (épopée de Sassoun Livre I à IV)

Mythes et Légendes Arméniennes: Livre V Les Enfants du Seuil — Contes merveilleux d'Arménie occidentale

Pour enfants :

Histoires Arménienne, David de Sassoun (Histoires à raconter, lire et des jeux !): Histoires, Mythes et Légendes pour Enfants

Les Intrépides de Sassoun

Sasna Tsrer : L'Épopée des Quatre Générations

Introduction

Il est des œuvres qui ne s'écrivent pas — elles se respirent, se chantent, se transmettent de bouche en bouche, de génération en génération, portées par la voix des bardes de village à travers les siècles. *Sasna Tsrer*, les **Intrépides de Sassoun**, est de celles-là.

Cette épopée héroïque arménienne est sans doute l'une des œuvres les plus singulières de la littérature orale mondiale. Contrairement à l'*Iliade* ou à l'*Épopée de Gilgamesh*, contrairement au *Beowulf* ou à la *Chanson de Roland*, elle n'a jamais été couchée sur le parchemin par la main d'un scribe. Elle a survécu uniquement par la mémoire vivante des hommes — transmise dans les montagnes âpres des Hauts Plateaux arméniens, dans les villages de la région de **Sassoun**, au sud-ouest du lac de Van, là où les rochers eux-mêmes semblent porter l'écho des anciens combats.

Une épopée née des montagnes

Sassoun — *Sasun* en arménien — est une région de haute montagne, aujourd'hui située dans l'est de la Turquie. Son nom, sous sa forme génitive *Sasna*, donne naissance au titre de l'épopée. Quant au mot *tsrer* — souvent traduit par « fous », « téméraires » ou « intrépides » — il porte en lui une idée de rébellion, d'insoumission, de force brute qui refuse de plier. Ce mot résume à lui seul l'esprit de toute l'œuvre.

L'épopée se déploie en **quatre cycles** qui retracent les exploits de quatre générations de guerriers issus d'une même lignée héroïque :

- **Cycle I** — *Sanasar et Baghdasar*, les frères fondateurs de la forteresse de Sassoun
- **Cycle II** — *Lionne du Méandre* (*Tsovinar*) et *Mher l'Ancien*, père du héros central
- **Cycle III** — *David de Sassoun* (*Sasuntsi Davit*), le héros par excellence, figure solaire et libératrice
- **Cycle IV** — *Petit Mher* (*Mher le Jeune*), fils de David, dont le destin tragique clôt le cycle épique

Ensemble, ces quatre cycles forment une fresque monumentale où la guerre, l'amour, la trahison, la loyauté et le sacrifice se mêlent dans une langue poétique d'une puissance rare.

Les racines profondes de l'épopée

Longtemps, les premiers chercheurs — parmi lesquels le philologue **Manuk Abeghian** et l'académicien **Joseph Orbeli** — ont interprété l'épopée comme le reflet de la résistance arménienne contre la domination musulmane entre le VIIIe et le Xe siècle. Cette lecture historiciste, qui fit longtemps autorité, situe le cœur narratif de l'œuvre dans les luttes armées contre les califats arabes et leurs exigences de tribut.

Mais les travaux ultérieurs du philologue arménien **Grigor Grigoryan**, publiés entre 1981 et 1989, ont profondément renouvelé cette interprétation. Son analyse minutieuse révèle que les racines de l'épopée plongent bien au-delà du Moyen Âge — jusque dans les temps cunéiformes du royaume d'Urartu, et peut-être même dans un passé préhistorique. Certains épisodes portent les marques indéniables d'une culture **matriarcale** ancienne, antérieure à toute influence iranienne ou hellénistique.

Sasna Tsrer est donc une œuvre à strates multiples : elle parle à la fois d'un peuple qui résiste à l'oppression, d'un ordre du monde ancien fondé sur des forces cosmiques, et d'une conception héroïque de l'humanité enracinée dans les plus vieilles croyances arméniennes.

Une transmission orale, un patrimoine vivant

L'épopée fut découverte par le monde savant relativement tardivement, à la fin du XIXe siècle, lorsque des collecteurs commencèrent à recueillir les récits des *ashoughs* et des *gusan* — les bardes arméniens — dans les villages de la région. Depuis lors, plus d'une centaine de versions différentes ont été recensées, chacune portant la marque de son conteur, de sa région, de sa mémoire particulière.

En **2012**, l'UNESCO a inscrit la performance des *Intrépides de Sassoun* sur la liste représentative du **patrimoine culturel immatériel de l'humanité**, reconnaissant en cette épopée non seulement un chef-d'œuvre de la littérature arménienne, mais un trésor vivant de la mémoire humaine.

Ce livre

Le présent volume rassemble un cycle de l'épopée dans une version narrative complète, restituée en français dans une prose moderne (contrairement à la version originale en vers).

Ici, vous rencontrerez **Sanasar**, bâtisseur de forteresse et fils des eaux ; **David**, le géant solaire qui brise les chaînes de son peuple ; et **Mher le Jeune**, condamné à errer aux portes du monde jusqu'à la fin des temps. Leurs histoires sont celles d'un peuple qui a survécu à tout — aux conquêtes, aux exils, aux destructions — parce qu'il a su garder vivante, dans la voix de ses bardes, la flamme impérissable de ses mythes.

« Les portes de Mher ne s'ouvriront que lorsque le monde sera juste. » — Tradition orale de Sassoun

La Prière d'ouverture

Avant de commencer, le conteur prie.

C'est ainsi que ça se passe depuis toujours — avant le premier mot, avant la première image, il y a la voix qui demande grâce. Pas pour lui. Pour eux.

À nouveau, je prie pour qu'on ait pitié de Dzovinar Khanum. À nouveau, je prie pour qu'on ait pitié de Sanasar et Baghdasar. À nouveau, je prie pour qu'on ait pitié de Kerry Toros. À nouveau, je prie pour qu'on ait pitié des parents de ceux qui écoutent ce récit.

Les noms tombent dans le silence comme des pierres dans l'eau. Dzovinar — la Dame du lac, celle dont le nom porte déjà la profondeur et la captivité. Sanasar et Baghdasar — les jumeaux qui n'existent pas encore mais qui existeront, parce que cette histoire l'exige. Kerry Toros — l'oncle, le protecteur, celui qui restera quand tout le reste aura cédé. Et les parents des auditeurs — les morts qui écoutent depuis l'autre côté, parce qu'une épopée appartient autant aux morts qu'aux vivants.

Cette prière n'est pas une politesse. C'est un contrat. Le conteur — l'ashough, celui qui porte les histoires sur son dos comme d'autres portent des armes — établit ici un lien entre les héros d'autrefois et les gens assis devant lui ce soir. Il dit : ce que vous allez entendre est réel.

Pas réel comme un fait historique. Réel comme une blessure. Réel comme un nom qu'on n'oublie pas.

L'histoire se passe entre le VIIe et le IXe siècle, dans le monde fracturé où l'Arménie existe entre deux empires qui la veulent morte ou soumise. Au sud et à l'est, le califat arabe — Bagdad, la puissance, l'or et le fer. Au nord et à l'ouest, Byzance — Constantinople, l'autre puissance, l'autre exigence. Entre les deux, dans les montagnes du Taurus, un peuple qui refuse de disparaître et des héros qui naîtront de ce refus.

Sassoun n'existe pas encore. Elle va exister.

Écoutez.

Le Khalife et le Roi Gagik

Au commencement, il y avait deux pouvoirs.

D'un côté, Bagdad — le califat arabe, la puissance qui s'était répandue sur le monde comme une marée, emportant terres et peuples dans son sillage. De l'autre, Berd-Gaboud, la Forteresse Bleue — siège d'un roi arménien du nom de Gagik, vieux et blanchi par les ans, assis sur un trône que l'histoire avait déjà commencé à fragiliser.

Gagik était vassal du Khalife. Ce n'était pas un choix — c'était le résultat d'une guerre perdue, d'une terre ravagée, d'une race décimée. Le califat arabe avait déferlé sur l'Arménie aux siècles précédents, emportant des butins immenses et des captifs innombrables, et ce qui restait du royaume s'était courbé. Le tribut coulait chaque année de Berd-Gaboud vers Bagdad, ponctuel comme une saison mauvaise.

Gagik avait de grandes richesses. Il n'avait pas de fils.

Il avait une fille.

Elle s'appelait Dzovinar Khanum — la Dame du lac, en arménien, dzov portant en lui la profondeur des eaux immobiles et la menace des tempêtes à venir. Son nom disait déjà ce qu'elle était : quelque chose de beau et de dangereux, quelque chose qu'on ne possède pas.

***

Un jour, le Khalife envoya deux collecteurs d'impôts à Berd-Gaboud pour percevoir le tribut annuel. Ils arrivèrent à la porte du palais, habitués à ces missions — la routine de l'empire, le poids de l'or compté, les visages soumis des vaincus. Ils n'attendaient rien de particulier.

Puis ils virent Dzovinar.

Elle traversait la cour, ou peut-être se tenait simplement à une fenêtre — l'épopée ne précise pas, parce que ce détail n'a pas d'importance. Ce qui a de l'importance, c'est ce qui se passa ensuite : les deux hommes s'évanouirent. Foudroyés. Ils restèrent là, sans force, jusqu'à ce que les serviteurs du roi viennent les relever et les porter à l'intérieur.

Le conteur dit qu'elle aurait pu dire au soleil de ne pas briller — qu'elle brillerait à sa place. Il dit qu'elle était belle comme la lune à mi-course, celle qui se lève au-delà de sept montagnes. Ces formules sont vieilles comme la langue arménienne elle-même. Elles ne cherchent pas à décrire un visage. Elles cherchent à dire une puissance — quelque chose qui dépasse la beauté ordinaire et touche à l'ordre du monde, au sacré, à ce qui renverse les hommes forts.

Les deux collecteurs repartirent sans le tribut. Ils rentrèrent à Bagdad, se présentèrent devant le Khalife.

— Avez-vous rapporté l'or ?

— Quel or ? dirent-ils. Longue vie au Roi. Vous avez déjà tout l'or du monde. Mais ce roi arménien adorateur de la croix — ce vieux roi sans fils — a une fille. Une fille d'une telle beauté que c'est miracle que nous n'en soyons pas morts. Si vous l'aviez vue vous-même, vous n'auriez ni mangé ni bu pendant des jours et des nuits. Vous vous seriez nourri seulement de sa grâce.

Adorateur de la croix — khachapasht en arménien. C'est ainsi que les hommes du califat désignaient les chrétiens arméniens, avec dans la voix tantôt le mépris, tantôt quelque chose de plus trouble. L'Arménie était chrétienne depuis 301, depuis que le roi Tiridate IV avait reçu la foi des mains de Grégoire l'Illuminateur et fait du christianisme la religion d'État — première nation au monde à l'avoir fait. Cette croix était une identité autant qu'une foi. Elle séparait l'Arménie de Bagdad plus sûrement que n'importe quelle frontière.

Le Khalife écouta ses hommes. Puis il fit porter un message à Berd-Gaboud.

Donne-moi ta fille.

Gagik répondit sans hésiter.

— Je suis Arménien, tu es Arabe. Je suis adorateur de la croix, tu es un païen. Comment pourrais-je te donner ma fille ? Je ne te la donnerai jamais.

Le Khalife renvoya un second message, plus direct.

— Donne-la de bon gré, ou tu la donneras de force. Si tu refuses, je réduirai ton peuple en esclavage, je massacrerai tes hommes, je ravagerai ta terre, je briserai ton trône et je prendrai ta couronne.

Gagik était vieux. Il était vassal. Il avait déjà tout perdu une fois.

Il dit :

— Je me battrai. Je ne te la donnerai pas.

Ce refus est le premier acte de résistance de l'épopée. Pas un exploit guerrier, pas un miracle — juste un vieux roi sans héritier qui dit non à l'empire. Dans la mémoire arménienne, marquée par des siècles de domination étrangère, ce non résonne avec une force particulière. Il dit que la dignité précède la survie. Il dit que certaines choses ne se donnent pas, même sous la menace, même quand on a déjà perdu.

Sassoun n'est pas encore née. Mais elle commence ici.

La Résolution du Conseil

Le Khalife n'attendit pas longtemps la réponse de Gagik.

Il lança l'ordre à ses généraux : marchez. Envahissez. Si le roi arménien donne la jeune fille, tant mieux. S'il refuse, pillez et dévastez — ne laissez pas pierre sur pierre, criiblez le sable, rapportez tout ce qui peut être emporté.

L'armée du califat se mit en marche et vint camper devant Berd-Gaboud.

Gagik monta sur les remparts et regarda. L'épopée dit qu'il vit une armée aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel. Ce n'est pas une métaphore — c'est une mesure. Une mesure de l'écrasement à venir. Il combattit quand même. Des hommes des deux camps moururent. Puis les lignes arméniennes cédèrent, et le roi adorateur de la croix fut vaincu.

Sur le toit du palais, Dzovinar regardait.

Elle regardait les morts et les mourants, les rangs qui se brisaient, les hommes qui tombaient pour elle — pour elle qui n'avait rien demandé, qui n'avait rien fait, sinon exister avec trop d'éclat pour passer inaperçue. Elle se dit, debout sur ce toit, ce que son père n'osait pas encore penser clairement :

Si mon père était sage, il ne ferait pas peser sur moi tant de sang et de souffrance. Il me donnerait au Khalife. À cause de moi ils vont tuer tout ce peuple — leurs enfants, devenus orphelins, me maudiront. En fin de compte ils m'emmèneront de force. Il vaut mieux que j'aille à lui de mon plein gré, pour sauver mon peuple et le royaume de mon père.

Ce n'est pas de la résignation. C'est un calcul — froid, lucide, terrible. Une vie contre des milliers. Elle emploie le mot *périr* — non pas *partir*, non pas *aller*, mais *périr*. Elle sait ce qu'elle choisit. Elle ne s'illusionne pas sur ce que sera sa vie à Bagdad dans le palais d'un homme qui l'a réclamée comme on réclame un tribut. Mais elle choisit quand même, parce que c'est le seul choix qui reste et qu'il vaut mieux que ce soit elle qui le fasse que d'attendre qu'on le fasse à sa place.

Elle descendit du toit, traversa les couloirs du palais, entra dans la salle où son père tenait conseil.

— Père, à quoi songes-tu ?

Gagik lui dit la vérité, parce qu'elle méritait la vérité : soit tu pars chez le Khalife, soit il dévaste notre terre et massacre notre peuple. Mais comment pourrais-je te donner à lui, ma fille ? Il est Arabe. Je suis Arménien.

Dzovinar répondit :

— Je ne suis qu'une âme. Je préfère partir et me perdre plutôt que de laisser l'Arménie être ravagée et des

milliers d'hommes être tués. Père, donne-moi au Khalife.

***

Gagik convoqua le conseil.

Il fit venir l'évêque de Vartbadrig — le père de la reine, l'homme d'Église, l'autorité spirituelle. Il fit venir Kerry Toros, le jeune oncle maternel de Dzovinar — dix-sept ou dix-huit ans à peine, mais déjà celui en qui l'on avait confiance pour dire la vérité sans détour. Il réunit sa cour au complet et posa la question sans l'habiller :

— Donnons-nous la jeune fille au Khalife, ou combattons-nous ?

Les voix s'élevèrent dans les deux sens. L'un dit : nous ne sommes pas assez forts pour combattre — ce n'est qu'une jeune fille, donnons-la. Un autre dit : non — nous préférons mourir plutôt que de livrer notre fille à un roi païen. Ce débat n'était pas nouveau dans l'histoire arménienne. Les chroniques médiévales, celles de Moïse de Khorène et de tant d'autres, en portent la trace sur des siècles — le même dilemme, la même déchirure entre la résistance au prix du sang et la survie au prix de la honte. Résister et mourir libre, ou plier et continuer à exister. L'Arménie avait dû choisir plus d'une fois.

Ce fut Kerry Toros qui trancha.

— Je sais, dit-il, que les conseillers préféreraient combattre plutôt que de livrer la jeune fille. Mais il vaut mieux sacrifier une âme que laisser périr une nation. Donnez-la au Khalife. Nous ne sommes pas assez forts. Faisons comme si vous n'aviez jamais eu de fille.

L'évêque prit la parole après lui et dit la même chose avec les mots de l'Église :

— Laisserons-nous périr une nation pour le salut d'une seule âme ? Non. Que cette âme unique soit sacrifiée.

Que l'évêque lui-même prononce ces mots n'est pas anodin. L'Église arménienne a souvent dû arbitrer entre l'idéal et la survie — entre ce qu'on devrait faire et ce qu'on peut faire sans que tout s'effondre. Ici l'évêque dit : la nation passe avant l'individu, même si cet individu est une jeune femme innocente qu'on envoie dans le palais d'un conquérant.

Gagik écouta. Il ne voulait pas. Mais il n'avait pas d'autre choix, et tout le monde dans cette salle le savait.

Il envoya un message au Khalife : *oui, nous vous donnons la jeune fille. Venez et prenez-la.*

***

Le Khalife arriva avec ses invités de noces, en grande pompe, vainqueur sans avoir eu besoin de vaincre davantage.

Avant de partir, Dzovinar alla trouver son père une dernière fois. Elle n'avait pas de larmes à montrer — ou si elle en avait, l'épopée ne les mentionne pas. Elle avait des conditions.

— Père, demande au Khalife de me bâtir un palais séparé. Qu'il n'approche pas de ma couche pendant un an. Envoie avec moi un prêtre pour que je puisse prier matin et soir, et garder notre foi. Envoie aussi une servante. Fais connaître mes souhaits, et fais en sorte qu'il les accepte.

Ces exigences disent tout ce que Dzovinar ne peut pas dire autrement. Elle ne peut pas refuser d'aller à Bagdad. Mais elle peut négocier les termes de sa captivité — se ménager un espace où elle restera elle-même, arménienne et chrétienne, inviolée dans son identité si elle ne peut l'être dans sa liberté. Le prêtre, c'est sa foi qui voyage avec elle. Le palais séparé, c'est une frontière qu'elle trace autour d'elle-même, une dernière chose qui lui appartient.

Gagik transmit les conditions au Khalife.

Le Khalife dit :

— Je ferai plus que ce que tu demandes. Non pas un an, mais sept ans je ne m'approcherai pas d'elle. Qu'elle garde sa foi, son prêtre, sa servante. Je lui bâtirai un pavillon face à mon palais. Elle demeurera dans sa propre foi, moi je demeurerai dans la mienne. Ne suis-je pas Arabe ? N'es-tu pas Arménien ?

Cette dernière phrase résonne étrangement dans la bouche du conquérant. Lui qui a envoyé son armée, lui qui a exigé cette femme comme un tribut parmi d'autres — voilà qu'il reconnaît la frontière. Il ne franchira pas celle-là. Pas par amour, peut-être pas même par respect, mais parce que quelque chose dans cet accord lui convient : avoir la fille du roi arménien dans son palais, porter le titre de gendre du roi adorateur de la croix. Le prestige d'une alliance, même forcée. Le Khalife prend ce qu'il veut — et ce qu'il veut, pour l'instant, c'est le nom plus que la femme.

Dzovinar, elle, a obtenu ce qu'elle pouvait obtenir. Elle partira à Bagdad. Elle priera dans un palais séparé, avec son prêtre et sa servante, entourée par l'empire d'un homme dont elle ne partagera pas la couche. Elle restera vierge et fidèle à sa foi au cœur même de la capitale du califat.

Et c'est précisément pour cette raison que ce qui va suivre sera possible.

La Source de Vie

Les noces eurent lieu à Norakegh.

Le roi Gagik avait là son palais d'été — une plaine ouverte, des pâturages et des prairies pleins de fleurs, l'odeur de l'herbe chaude et de la terre arménienne. C'est là que se trouvait Gatnov Aghbiur, la Fontaine de Lait, lieu béni entre tous dans le folklore du pays, où le lait jaillissant de la terre disait la fécondité, la vie, la grâce divine accordée aux vivants. On dressa les tentes du Khalife et de sa suite. On célébra les noces pendant sept jours — sept, le nombre sacré, celui de la plénitude, celui qui reviendra encore et encore dans ce récit comme un battement de tambour.

Dzovinar était là. Elle avait accepté. Elle n'avait pas le choix, et elle avait choisi quand même — ce qui n'est pas la même chose.

Mais avant que tout cela commence, avant les noces et Bagdad et les sept chambres fermées à clé, elle demanda une dernière chose à son père.

***

— Mon royal père, dit-elle, demain est le jour de l'Ascension. Laisse-moi aller à la colline pour une promenade aux sources. Dix compagnes seulement. Nous festoierons, nous nous réjouirons, nous parcourrons la campagne. Le soir nous rentrerons.

Gagik dit oui. Peut-être parce qu'il ne pouvait pas refuser cette dernière liberté à celle qu'il allait perdre. Peut-être parce qu'il voulait croire, une dernière fois, que rien n'avait encore été tranché.

Dzovinar partît avec sa servante et ses compagnes vers Gatnov Aghbiur.

Elle marcha dans la campagne jusqu'au coucher du soleil et vit, peut-être pour la première fois avec ces yeux-là — les yeux de celle qui va partir —, ce que c'est qu'un monde qui continue. Des hommes irriguant leurs terres. D'autres gardant des troupeaux. D'autres encore labourant. La vie ordinaire, têtue et tranquille, qui n'avait pas été convoquée au conseil, qui n'avait pas à choisir entre la résistance et la survie, qui continuait simplement parce que c'est ce que fait la vie.

Je ne savais pas qu'il y avait tant de gens vivant dans la joie d'exister.

C'est une pensée étrange pour une princesse — ou peut-être pas étrange du tout. Elle avait vécu dans un palais, dans la lumière trop vive de sa propre beauté, objet de désir et d'enjeu politique avant même d'avoir eu le temps d'être simplement une personne. Et là, la veille de son départ, elle regardait des paysans labourer et découvrait que le monde existait sans elle, que des gens vivaient dans la joie, que cette joie ne lui appartenait pas et ne lui avait jamais appartenu.

Ce jour de l'Ascension n'était pas choisi au hasard. C'est la fête du passage — quarante jours après Pâques, le Christ montant vers le ciel, la frontière entre deux mondes franchie. Ce soir, Dzovinar aussi franchissait une frontière. Elle ne le savait pas encore tout à fait. Mais son corps le savait peut-être.

***

Elles montèrent au sommet d'une colline, se reposèrent sur l'herbe verte, festoyèrent. Puis elles aperçurent au loin Gaboud Dzov — le Lac Bleu, le lac de Van, le plus grand lac d'Arménie, au cœur de la géographie mythique du pays depuis des siècles. Elles descendirent jusqu'à sa rive.

Vers le soir, quand vint l'heure de rentrer, Dzovinar dit à ses compagnes d'aller se promener encore un peu. Elle voulait boire de l'eau.

Elle marcha seule avec sa servante le long du rivage, perdue dans ses pensées, jusqu'à ce qu'elle atteignît un promontoire rocheux à l'écart. Elle s'arrêta là et contempla le lac. L'eau sans fin. L'eau sombre du soir.

Elles s'assirent toutes les deux sur la rive et pleurèrent.

L'épopée ne dit pas pourquoi exactement. Il n'y avait peut-être pas besoin d'expliquer. Dzovinar avait les larmes qu'elle n'avait pas montrées au conseil, qu'elle n'avait pas montrées à son père, qu'elle n'avait pas montrées quand elle avait dit *il vaut mieux que je sois la*

seule à périr. Elles étaient là depuis ce moment-là, et maintenant elles venaient.

Elle avait soif. Sa servante avait soif. Mais l'eau du lac de Van est salée — salée et imbuvable, comme les larmes. La servante chercha longtemps. Elle ne trouva pas d'eau douce.

Alors Dzovinar pria.

— Fais surgir une source ici, ô Dieu, et guide-moi par Ta lumière.

Et le lac s'ouvrit.

***

Ce n'est pas une métaphore. L'épopée dit ce qu'elle dit : par la volonté de Dieu, une source d'eau douce jaillit du rocher — *anmahagan*, l'eau qui ne meurt pas, la source d'immortalité. Le rocher était là dans le bassin près de la berge, entouré d'eau de toutes parts. On ne pouvait l'atteindre qu'à la nage, qu'en se dévêtant de tout.

Dzovinar ôta ses vêtements et nagea jusqu'au rocher.

Il y a dans cette image quelque chose de très ancien — bien plus ancien que l'épopée elle-même. La source de vie gardée par la nature, accessible uniquement à celle qui ose se dépouiller de tout pour y parvenir. Pas d'arme. Pas de titre. Pas de trousseau de princesse.

Juste une femme et l'eau sacrée, et entre les deux rien que la volonté d'atteindre.

Elle creusa ses mains en coupe et but.

Une pleine coupe. Et une demi-coupe.

La source se tarit aussitôt, comme si elle n'avait existé que pour cela — pour cette femme, à cet instant, la veille de son départ. Dzovinar but l'eau qui ne meurt pas, et en elle quelque chose commença.

Elle conçut de l'eau qu'elle avait bue à la source.

Une coupe entière — un enfant. Une demi-coupe — un autre. Deux enfants, deux jumeaux, conçus sans union charnelle, par la grâce divine et la force de l'eau sacrée, dans le lac bleu d'Arménie le soir du jour de l'Ascension. Le motif est universel — de la naissance de Mithra aux récits védiques, de la Vierge chrétienne aux mères mythiques du monde entier — mais ici il est arménien, ici il se passe sur cette rive précise, avec cette femme précise, en réponse à cette prière précise. Ce sont ces enfants-là qui fonderont Sassoun. Ce sont eux que l'épopée attend depuis le début.

Dzovinar rassembla ses compagnes et rentra chez son père.

***

Le lendemain matin, l'armée du Khalife repartit. Gagik constitua le trousseau de sa fille — les coffres, les étoffes, les bijoux, tout ce qu'un roi peut donner à une fille qu'il envoie dans le palais d'un conquérant. Il la fit accompagner d'une suite et l'envoya vers Bagdad.

Le Khalife fut transporté de joie à son arrivée. Il célébra les noces pendant sept jours et sept nuits. Puis, comme il l'avait promis, il bâtit un palais séparé pour Dzovinar, lui fit porter nourriture et boisson, et lui dit : tu ne quitteras pas le palais.

Dzovinar Khanum entra dans ses sept chambres, ferma ses sept portes à clé, et entra en deuil.

Sept jours de noces. Sept nuits. Sept chambres. Sept portes. Le chiffre revient comme une obsession, comme une structure qui se referme. La plénitude et l'enfermement en même temps — le nombre sacré devenu le nombre de la captivité. Dzovinar disparaissait en tant que fille du roi arménien, en tant que jeune femme qui avait regardé des paysans labourer en se demandant ce que c'est que vivre dans la joie. Elle entrait en deuil d'elle-même.

Mais dans le secret de ses sept chambres fermées, quelque chose grandissait.

Deux enfants. L'eau qui ne meurt pas.

Sassoun attendait.

La Naissance de Sanasar et Baghdasar

Le temps passa dans les sept chambres fermées.

Dzovinar ne dit rien. Elle savait ce qu'elle portait — elle savait d'où venait cet enfant, de quelle eau, de quelle prière, de quel rocher entouré d'eau au bord du lac bleu le soir du jour de l'Ascension. Mais elle ne le révéla pas au Khalife. Elle attendit, comme elle savait attendre, en silence et derrière des portes fermées.

Ce fut le Khalife qui apprit la nouvelle par d'autres. Et quand il l'apprit, sa première pensée fut simple et immédiate : *ce n'est pas de ma semence.*

Il convoqua son vizir.

— Tu ne croirais pas que cela puisse arriver. Que ferons-nous ?

Le vizir dit : — Longue vie au Roi. Faisons-la mettre à mort.

L'ordre fut donné au bourreau. Va. Tranche-lui la tête.

***

Le bourreau entra dans le palais de Dzovinar et lui dit ce qu'il avait à dire. Elle l'écouta. Puis elle parla — pas pour supplier, pas pour pleurer, mais pour argumenter,

avec la précision de quelqu'un qui a réfléchi à toutes les éventualités et sait exactement où se trouve la faille dans la logique de ses ennemis.

— Votre Khalife n'a-t-il aucune justice ? Ne sait-il pas qu'en mettant à mort une femme enceinte, il prend deux vies à la fois ? Va dire au Khalife d'attendre que j'aie mis mon enfant au monde. Que nous voyions quel enfant c'est. Alors il pourra me faire trancher la tête.

Elle ajouta, sans baisser la voix :

— J'étais vierge quand j'ai quitté la maison de mon père. Je suis encore vierge. Par la volonté de Dieu mon enfant a été conçu de l'eau que j'ai bue au lac.

Le bourreau repartit avec ce message. Le vizir, cette fois, conseilla d'attendre. Dzovinar avait dit la vérité, dit-il — ou du moins, la tuer maintenant ne servait à rien qu'on ne pourrait pas faire plus tard. *Attendons que l'enfant soit né, puis nous lui ferons trancher la tête.* Le Khalife acquiesça. Il était son seigneur, dit-il. Dzovinar était sa femme. Personne ne devait s'en mêler. Ils attendraient.

Ce que Dzovinar avait fait devant le bourreau n'était pas de la supplication. C'était de la jurisprudence. Le principe qu'elle invoquait — tuer une femme enceinte c'est tuer deux êtres — était reconnu dans les traditions juridiques et morales de son temps, islamiques autant que chrétiennes. Elle le connaissait, et elle s'en était servi comme d'une arme. Pas de larmes. Pas d'appel à

la pitié. Un argument qui tenait debout, et derrière lui la certitude tranquille d'une femme qui sait que sa cause est juste.

***

Neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes passèrent.

Le terme de Dzovinar fut accompli exactement, parfaitement, comme si le temps lui-même avait compté chaque instant jusqu'au bout. Et elle donna naissance à deux garçons jumeaux — l'un grand, l'autre petit.

Le prêtre Melkiset vint. Melkiset — forme arménienne de Melchisédech, le roi-prêtre de Salem, figure du sacerdoce éternel dans la Bible, celui qui bénit Abraham avant la bataille. Il baptisa les garçons au-dessus du tendour — le four traditionnel arménien creusé dans le sol, le cœur du foyer domestique, là où se cuit le pain quotidien. Le feu du foyer et le feu du sacrement se rejoignirent dans ce geste. Le grand enfant fut nommé Sanasar. Le petit fut nommé Baghdasar.

Sanasar — la force, la montagne, quelque chose d'ancien et d'arménien dans ce nom. Baghdasar — Balthazar en arménien, mais aussi Bagdad dans le son, la ville du Khalife portée comme un défi dans le nom de l'enfant né pour la défier. Les fils du lac bleu, baptisés au-dessus du feu domestique par le prêtre au nom biblique, dans le palais de l'ennemi. Tout était déjà là, dans ces trois noms.

***

La nouvelle fut portée au Khalife : vous avez deux garçons jumeaux.

Il vint les voir. Et quand il les vit, ses yeux en furent aveuglés.

L'épopée ne précise pas si c'est la lumière qu'ils dégageaient, ou leur beauté, ou simplement ce que leur existence représentait — deux enfants qui n'auraient pas dû naître, qui ne lui appartenaient pas, qui grandissaient dans son palais comme une promesse qu'il n'avait pas faite et ne voulait pas tenir. La lumière des héros est trop forte pour celui qui leur veut du mal. Il ordonna aussitôt au bourreau de retourner chez Dzovinar.

Le bourreau y alla. Dzovinar entendit l'ordre. Et une fois encore, sans supplier, elle trouva l'argument :

— Comment nourrira-t-on les garçons quand il m'aura fait trancher la tête ? Qu'il attende que mes fils aient grandi. Alors il pourra me faire trancher la tête. Je ne peux pas fuir de cet endroit.

Je ne peux pas fuir — elle le dit elle-même. Elle ne demande pas la liberté. Elle demande du temps. C'est tout ce qu'elle a appris à demander dans ce palais : du temps.

Le vizir conseilla d'attendre dix ans. Le Khalife accepta.

***

Ils gardèrent Dzovinar et ses fils enfermés dans le palais. Six mois passèrent sans qu'ils voient autre chose que le ciel par la fenêtre du plafond. Alors Dzovinar fit dire au Khalife :

— Suis-je un oiseau que tu as mis en cage ? Mes fils et moi, nous ne voyons le soleil et n'attrapons la lumière que par la fenêtre du plafond.

Le Khalife dit : elle a raison. Laissez-les sortir.

Les portes s'ouvrirent. Sanasar et Baghdasar virent le monde.

Ils grandissaient à une vitesse qui n'était pas celle des autres enfants. Un an en un jour — c'est le signe que l'épopée donne toujours à ses héros : ceux qui sont destinés à accomplir de grandes choses ne peuvent pas se permettre de grandir lentement. À un an ils avaient la taille d'enfants de cinq ans. Ils sortaient jouer avec les autres garçons du quartier, les frappaient, les blessaient, les faisaient pleurer. Ils ne le faisaient pas par méchanceté — ils ne savaient pas encore doser leur force, parce que leur force n'avait pas de mesure ordinaire.

Quand ils eurent cinq ou six ans, ils étaient dejà de solides gaillards. Dzovinar appela le prêtre et dit : apprends à lire à mes fils. Le prêtre les instruisit, et ils apprirent à lire et à écrire — parce qu'un héros

arménien doit savoir les deux : tenir une épée et tenir un livre.

Un jour le Khalife les fit appeler. Il les emmena dans sa chambre, les regarda, les entendit parler. Et il fut pris d'effroi. Il les renvoya sans rien dire.

Sanasar et Baghdasar eurent sept ans.

Un jour, jouant avec d'autres garçons, Sanasar gifla le fils du vizir et lui brisa le cou.

Une gifle. Un enfant de sept ans. Le fils du vizir.

Le vizir alla se plaindre au Khalife : quelle malédiction que ces deux garnements, ils ne laissent pas nos enfants en paix. Le Khalife l'écouta et dit, avec une lucidité qui ressemblait à de la résignation :

— Que puis-je faire ? Je sais que lorsqu'ils auront grandi, ils me pendront par la barbe.

La barbe — l'honneur, l'autorité, tout ce qu'un homme comme le Khalife possédait et ne pouvait pas risquer. Il pressentait sa propre fin dans ces deux enfants qu'il n'avait pas voulu, qu'il avait essayé de détruire avant leur naissance et qui grandissaient quand même, trop vite, trop forts, avec dans les yeux quelque chose qui l'aveuglait dès qu'il les regardait. Le destin s'accomplit toujours. Les tyrans le savent, parfois. Cela ne change rien.

Il dit : attendez. Nous ferons quelque chose à leur sujet.

Mais il n'y avait rien à faire. Il était déjà trop tard. Sanasar et Baghdasar étaient nés.

L'Origine des Héros

Les garçons grandissaient.

Ils jouaient avec les autres enfants du quartier comme tous les enfants jouent — ou essayaient de le faire, avec leurs poings trop lourds et leur force qui débordait de partout. Et un matin, alors qu'ils jouaient, les autres garçons se jetèrent sur eux et crièrent :

— Vous êtes des bâtards. Vous êtes des bâtards.

Sanasar et Baghdasar rentrèrent chez leur mère en pleurant. Ils lui dirent : à moins que tu ne nous dises qui est notre père, nous irons nous jeter dans la rivière.

Dzovinar dit : le Khalife est votre père.

— Non, dirent-ils. S'il était notre père, les gens ne nous appelleraient pas bâtards.

Elle les calma. Elle les garda au palais quelques jours. Puis ils ressortirent jouer, parce que c'est ce que font les enfants — ils retournent toujours là où ça fait mal, parce qu'ils ne savent pas encore faire autrement. Et une fois de plus les garçons se ruèrent sur eux avec les mêmes mots. Ils rentrèrent une deuxième fois, se jetèrent sur les genoux de leur mère et sanglotèrent si longtemps, si fort, qu'elle en eut pitié.

— Cessez de pleurer, dit-elle. Demain matin je vous emmènerai en promenade et je vous parlerai de votre père.

***

Le lendemain elle dit à sa servante de prendre un panier de nourriture. Ils iraient au bord de la rivière, pour s'éclaircir l'esprit — cette expression douce qui signifie en arménien ce qu'elle signifie dans toutes les langues : aller quelque part où l'air est différent, où les mots peuvent être dits.

Quand ils atteignirent la rive, Sanasar dit :

— Mère, dis-moi maintenant qui est mon père. Si tu ne le fais pas, je me jette dans la rivière.

Ce n'était pas une colère d'enfant. Dans la mythologie arménienne, dans les épopées du Caucase, l'eau est toujours un espace de passage — entre le monde des vivants et ce qui se trouve de l'autre côté. Menacer de s'y jeter, c'est dire quelque chose de précis : *si je n'ai pas d'identité, je n'ai pas de raison d'exister*. L'identité précède la vie. Sanasar le savait sans savoir qu'il le savait.

Dzovinar dit :

— Mes fils, vous n'avez pas de père.

— Mère, dit Sanasar, je ne suis pas sorti d'une pierre ni d'un buisson. J'ai forcément été engendré par un homme.

Alors elle leur dit tout.

Elle leur parla du lac, de la soif, de la source qui avait jailli du fond des eaux quand elle avait demandé à boire. Elle leur dit qu'elle avait bu une coupe pleine et une demi-coupe de cette eau. Elle leur dit que Dieu les lui avait accordés de cette eau-là — Sanasar de la coupe pleine, et l'impétueux Baghdasar de la demi-coupe.

La coupe pleine et la demi-coupe. Ce n'est pas une anecdote — c'est une définition. Sanasar est entier, accompli, le plus grand. Baghdasar est fougueux, ardent, prompt à se lancer avant de réfléchir — *impétueux*, dit le texte, et ce mot porte déjà en lui toute la suite : Sanasar sera le fondateur, celui qui pense et bâtit, et Baghdasar sera le guerrier qui brûle. Deux fils d'une même coupe d'eau miraculeuse, deux moitiés d'un même héros, deux façons d'être au monde qui ensemble formeront Sassoun.

Sanasar écouta jusqu'au bout. Puis il dit :

— Maintenant nous savons qui nous sommes. Dis-nous qui tu es.

La question était juste. Ils venaient d'apprendre leur origine divine. Il leur manquait encore l'autre moitié — l'origine humaine, terrestre, nationale.

Dzovinar dit :

— Mes fils, je suis la fille du roi arménien.

***

C'est tout ce qu'elle dit. Pas d'explication, pas de récit long. Juste cette phrase — courte, droite, définitive. *Je suis la fille du roi arménien.*

C'est le plus grand cadeau qu'une mère puisse faire à ses fils dans ce contexte : une patrie, une lignée, une appartenance. Ils ne sont pas des bâtards nés d'un Khalife qui ne les reconnaît pas. Ils sont fils de l'eau sacrée de Dieu et petits-fils du roi d'Arménie. Ces deux origines ensemble définissent tout — la mission sacrée et la mission nationale, le ciel et la terre, la source miraculeuse et le royaume à fonder.

Ils se promenèrent le long de la rivière jusqu'au soir, les deux garçons et leur mère et la servante avec le panier de nourriture. Au coucher du soleil ils retournèrent à la ville et regagnèrent leur palais.

Ils savaient maintenant qui ils étaient. Et quand on sait qui on est, on sait aussi ce qu'il reste à faire.

Le Réveil des Héros

Le temps passa.

Sanasar et Baghdasar virent que leur mère dépérissait. Pas d'un coup — lentement, de jour en jour, comme une lampe dont l'huile diminue sans qu'on sache exactement à quel moment la lumière a commencé à faiblir. Elle pleurait. Elle se lamentait. Elle s'affaiblissait.

Ils lui demandèrent : qu'est-ce qui te chagrine ? Tu as deux fils que Dieu t'a donnés, tu es une dame de sang royal, tu ne manques de rien que nous puissions voir. Pourquoi dépéris-tu ?

Dzovinar leur dit la vérité, ou une partie de la vérité — celle qu'elle pouvait dire sans les briser :

— Mes fils, aujourd'hui ou demain le Khalife nous fera trancher la tête.

Sanasar dit : cela serait-il possible ? Nous verrons comment il pourrait le faire.

Ce n'était pas de la fanfaronnade. C'était une certitude — calme, tranquille, la certitude de quelqu'un qui n'a pas encore mesuré le danger parce qu'il n'a pas encore mesuré sa propre force. Il allait apprendre les deux en même temps.

***

Quand dix ans furent écoulés, le Khalife ordonna à ses bourreaux d'y aller.

Ce jour-là Sanasar et Baghdasar se prélassaient sur le divan dans leur pièce. Dans la pièce voisine, leur mère pleurait — doucement, pour qu'ils n'entendent pas. Les bourreaux arrivèrent et lui dirent : aujourd'hui nous allons te trancher la tête.

Dzovinar ne supplia pas pour elle-même. Elle supplia pour ses fils. Elle dit aux bourreaux : parlez bas, pour qu'ils ne vous entendent pas et ne soient pas effrayés. Laissez-les jouer encore un peu. Asseyez-vous, reposez-vous. Donnez-leur encore un moment de joie.

Le bourreau dit : non. Dépêchez-vous. Venez dehors. Si vous ne le faites pas, nous vous décapiterons ici et votre sang tachera la salle du palais.

Alors Dzovinar trouva une autre façon de les protéger — la seule qui lui restait. Elle supplia à voix basse : emmenons-les dehors. Qu'un bourreau se tienne d'un côté, un autre de l'autre, et qu'ils leur tranchent la tête à leur sortie. Mes fils ne doivent pas voir les bourreaux et être effrayés. Décapitez-moi d'abord. Puis mes fils.

Mourir avant eux pour qu'ils ne voient pas mourir leur mère. Mourir en premier pour leur épargner la peur. C'est le sommet moral de Dzovinar dans toute l'épopée — non pas la femme qui résiste, non pas la femme qui argumente, mais la mère qui demande à mourir avant

ses enfants pour qu'ils ne souffrent pas de la regarder mourir. Il n'y a pas de geste plus grand que celui-là.

***

Sanasar entendit la voix du bourreau qui criait.

Il ouvrit la porte. Il vit des hommes debout dans la pièce voisine, l'épée à la main. Il demanda : qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Sa mère dit aux bourreaux : ne dites rien. Sortons. Dzovinar commença à marcher vers la porte. Sanasar demanda : où vas-tu, Mère ? Elle dit : nous sortons, nous serons de retour. Il dit : dis-moi, Mère. Il insista. Il ne la laissait pas partir — non pas parce qu'il avait compris, mais parce que quelque chose dans sa mère ne ressemblait pas à quelqu'un qui revient.

Dzovinar fut émue. Elle dit :

— Mon fils, si tu veux la vérité… Le Khalife a envoyé ces hommes pour me décapiter.

Sanasar demanda : qui est le bourreau ?

— Cet homme, dit-elle.

Sanasar alla vers le bourreau. Il lui cria dessus. Il lui dit : tu vas décapiter ma mère ?

Le bourreau dit : oui, sur l'ordre du Khalife, je vais vous décapiter tous.

Sanasar gifla le bourreau.

La tête vola. Le cadavre sans tête resta debout.

Ce n'est pas une métaphore. C'est ce que dit le texte — la tête vola, le cadavre resta debout — et c'est exactement ce que l'épopée veut dire. Une seule gifle. Pas une épée, pas une lance, pas une bataille. La main ouverte d'un enfant. La tête d'un homme armé qui vole. C'est la première fois que Sanasar frappe, et c'est déjà la démonstration complète de ce qu'il est : une force qui n'appartient pas à l'ordre humain ordinaire, née d'une eau miraculeuse, destinée à des choses que les hommes ordinaires ne peuvent pas accomplir.

Les autres bourreaux s'enfuirent et allèrent dire au Khalife : votre fils a giflé le bourreau. La tête a volé. Le cadavre est resté debout.

***

Le Khalife envoya des soldats.

Sanasar et Baghdasar firent face, combattirent, tuèrent la moitié de l'armée avant la tombée de la nuit, se reposèrent et rentrèrent chez eux. Le lendemain personne ne revint combattre. Le Khalife ordonna à son général de reprendre le combat. Le général dit :

— Mon Roi, nous ne pouvons pas les maîtriser. Ce sont des surhommes. Ils détruiront votre royaume. Il serait prudent de ne plus perdre nos hommes.

Le Khalife réfléchit longuement. Puis il dit :

— Nous n'avons plus rien à faire avec les jumeaux. Je crois maintenant que Dzovinar Khanum est innocente, et que ces vaillants garçons sont nés de la mer. Dzovinar est ma femme, et les garçons sont mes fils.

Nés de la mer. Le Khalife n'avait pas été présent au lac, n'avait pas vu la source jaillir du fond des eaux, n'avait pas entendu la prière de Dzovinar le soir du jour de l'Ascension. Mais il avait vu ses soldats revenir à moitié morts, et il avait vu ce que la gifle d'un enfant faisait à un homme armé. Et il avait compris — pas par foi, pas par conversion, mais par la logique brutale de la défaite — qu'il existait un ordre de choses qui le dépassait. On ne peut pas vaincre ce que Dieu a créé. On peut seulement renoncer à essayer, et appeler ça de la sagesse.

Ce que le Khalife ne pouvait pas voir — ce que le texte voit à sa place — c'est que cette victoire n'était pas seulement celle de deux garçons contre un tyran. C'était la victoire de l'Arménie contre Bagdad, de la source miraculeuse contre l'empire, de Dzovinar contre tout ce qui avait voulu sa mort depuis le début. Le Khalife capitulait devant des forces qu'il avait lui-même tenté d'étouffer dans l'œuf — et qui avaient grandi quand

même, trop vite, trop fortes, avec dans les poings la force de l'eau qui ne meurt pas.

Sassoun n'était pas encore fondé. Mais il allait l'être.

La Défaite du Khalife

Le Khalife mobilisa son armée pour une campagne contre le peuple arménien.

La nuit précédant le départ, Dzovinar fit un rêve. Le matin elle le raconta :

— Khalife, longue vie à toi. Je t'en supplie, prête l'oreille à mes paroles. Ne commence pas cette guerre.

— Pourquoi ?

— J'ai rêvé que de petites étoiles avaient encerclé une grande étoile. Les petites étoiles se jetèrent soudainement sur la grande étoile. La grande étoile vacilla, descendit — et tomba devant notre porte.

Le Khalife la regarda et dit :

— Eh, belle Dzovinar. Tu dors pour toi-même et tu rêves pour les autres. Tandis que je suis dans la fleur de l'âge, je vais faire la guerre.

— C'est à toi de décider, dit Dzovinar. Tu peux faire la guerre ou maintenir la paix. Fais comme tu veux. Mais n'as-tu pas un pacte avec mon père ?

— Je me moque de ce pacte. Je pars en guerre pour percevoir mon tribut.

Il rassembla son armée, acheva ses préparatifs, et se mit en campagne.

***

Il combattit pendant sept ans.

Il encercla la ville de Berd-Gaboud et l'assiégea. La ville avait du bétail et des provisions — mais les gens ne pouvaient pas récolter leurs moissons, ni labourer leurs terres, ni semer leurs grains. La disette s'installa, puis la famine. Le prix d'un pain monta à une pièce d'or. Beaucoup mouraient. Les gens, blottis dans leurs chambres, pleuraient dans le noir :

— Seigneur Dieu, verrons-nous jamais un jour d'abondance — un jour où nous pourrons manger à notre faim ?

Il y avait parmi eux un homme de bien. Il dit, à voix haute, devant tous :

— Demain à cette heure-ci personne n'achètera cent litres de pain pour une pièce d'argent.

Un homme nommé Gro l'entendit et dit, incrédule :

— Prends cette poignée d'or, va chercher un pain pour que je puisse l'apporter à mes enfants. Dis-moi, mon ami, où le trouveras-tu ? Si je voyais du pain de mes propres yeux, si je mangeais du pain de ma propre bouche — je ne le croirais pas. Je ne le croirais pas.

L'homme de bien le regarda et dit :

— Gro, je fais confiance en mon Dieu que il y aura du pain en abondance avant l'aube. Puisque tu n'as pas foi en mes paroles — que tes yeux voient le pain. Que ta bouche n'en goûte pas.

***

Cette nuit-là, le roi Gagik rassembla ses hommes les plus jeunes et forma de nouvelles brigades. À la tombée de la nuit il leur dit : ne frappez pas avant d'entendre mon commandement.

Quand tout fut calme et silencieux, il cria soudainement :

— Frappez !

Dans le chaos de la nuit, les soldats du Khalife ne se voyaient plus. Ceux de l'avant se retournèrent contre ceux de l'arrière. Ceux de l'arrière se retournèrent contre ceux de l'avant. Kerry Toros et les hommes les plus jeunes se jetèrent sur l'armée — et tuèrent, et égorgèrent, et massacrèrent. Le sang coulait comme un torrent. Les soldats ne pouvaient plus se reconnaître entre eux. Ils se tuèrent mutuellement dans le noir, chacun voyant dans l'ombre de son voisin l'ennemi qu'il cherchait.

On alla trouver le Khalife :

— Que faites-vous ? Votre armée est en train d'être détruite.

Il vint sur les lieux et vit ses soldats s'entre-tuer. Ils le menaçaient même. Il se retrouva seul. Notre peuple lui avait infligé une défaite écrasante.

Il monta sur un grand chameau de Damas et prit la fuite.

***

À l'aube les gens trouvèrent l'armée du Khalife anéantie. Les provisions capturées furent redistribuées — du pain en parts égales, pour chaque homme. On nomma Gro l'incrédule comme distributeur. À un homme il distribua en moindre mesure. Les gens lui fracassèrent la tête avec le récipient de mesure. Gro mourut.

Il avait vu le pain de ses yeux. Il n'en avait pas goûté.

La malédiction s'était accomplie à la lettre — et avec une justice poétique que seule la tradition orale sait construire avec cette précision-là : Gro est tué par l'instrument même de la distribution du pain qu'il refusait de croire possible. L'objet de son incrédulité devient l'arme de sa mort. Il y a dans ce détail quelque chose d'implacable et de juste que le texte ne commente pas — il le pose simplement, et laisse le silence faire le reste.

***

Tandis que le Khalife fuyait sur son chameau de Damas, il invoqua ses idoles.

— Je t'en supplie, idoles, venez à mon secours et sauvez-moi des mains des Arméniens. Je fais vœu de vous sacrifier quarante génisses.

Les idoles ne répondirent pas. Comment des idoles pourraient-elles répondre ?

Il invoqua de nouveau :

— Idoles, hâtez-vous. Je m'engage à vous offrir cent litres d'argent et des présents en or. Je vous implore, sauvez-moi de cet ennemi.

Les idoles ne vinrent pas. Comment des idoles pourraient-elles venir ?

Alors il dit, cette troisième fois, ce qu'il n'avait pas encore osé promettre :

— Je te fais ce vœu, Ô Grand Idole. Si tu viens, si tu m'atteins à temps pour me sauver de ces Arméniens et me ramener chez moi sain et sauf — je te sacrifierai Sanasar et Baghdasar.

Les démons vinrent. Ils soutinrent le chameau sous le ventre et portèrent le Khalife à la sécurité.

***

L'épopée dit les choses sans les expliquer, mais la mécanique est claire : quarante génisses — rien. Cent litres d'argent et de l'or — rien. Les forces du mal ne répondent pas aux richesses. Elles ne répondent qu'à une seule chose : la promesse de détruire le sacré. Sanasar et Baghdasar sont nés de l'eau miraculeuse de Dieu — ils sont, dans la structure profonde de ce récit, des êtres consacrés. C'est leur vie que les démons réclament. C'est leur mort qui fait bouger le chameau dans la nuit.

Le contraste avec la prière des assiégés est vertigineux. Les Arméniens blottis dans leurs chambres avaient dit : *Seigneur Dieu, verrons-nous jamais un jour d'abondance ?* Leur prière avait été exaucée par la victoire, par le pain redistribué à l'aube, par l'armée du Khalife anéantie dans le noir. La prière du Khalife n'est exaucée que par un pacte avec les démons, et au prix de deux vies qu'il ne possède pas encore.

L'épopée de Sassoun pose ainsi, dès ses premières pages, l'opposition qui structurera tout ce qui suit : d'un côté le Dieu des Arméniens, qui répond aux prières simples des gens qui ont faim ; de l'autre les idoles des envahisseurs, qui ne bougent que lorsqu'on leur promet de détruire ce que Dieu a créé.

Et quelque part à Bagdad, Sanasar et Baghdasar ne savaient pas encore qu'un vœu avait été prononcé sur leur vie dans le noir d'une nuit de fuite. Mais le vœu

existait. Et dans les épopées, les vœux s'accomplissent toujours.

La Fuite des Jumeaux

Cette nuit-là, Dzovinar fit un rêve.

Elle vit deux lumières ardentes. Elles vacillèrent — jusqu'au point de s'éteindre — puis jaillirent, s'embrasèrent de nouveau. Elle se réveilla au milieu de la nuit et demanda ses fils. On les lui amena. Elle en plaça un sur chaque genou, les serra contre elle, les embrassa sur leurs joues. Elle pleurait.

— Mère, pourquoi pleures-tu ?

Elle leur dit ce qu'elle avait vu. Saint Garabed lui était apparu dans le rêve — Jean le Baptiste, le Précurseur, le plus vénéré des saints dans le christianisme arménien, dont le sanctuaire à Mush était depuis des générations le lieu de pèlerinage le plus saint d'Arménie. Lui qui avait annoncé le Christ, lui qui précède et avertit, était venu cette nuit lui dire ce qu'il fallait savoir :

— Le Khalife, dans une situation désespérée, a fait le vœu de vous sacrifier à ses idoles. Quand il essaiera de faire cela, vous devrez vous défendre. Fuyez. Allez à la ville du roi arménien. Suivez l'étoile brillante la nuit, et de jour demandez votre chemin vers la terre du roi de l'Orient.

Les garçons n'hésitèrent pas. Ils s'armèrent d'arcs et de flèches, de masses et d'épées. Ils remplirent une sacoche de nourriture. Ils allèrent à l'écurie du Khalife et

dirent au palefrenier : dépêche-toi, amène-nous deux bons chevaux. Ils sellèrent leurs montures, vinrent embrasser le sein de leur mère, et lui dirent — presque en riant, presque comme un défi lancé dans le vide de la nuit :

— Mère, que le Khalife essaie donc de nous attraper, de nous emporter et de nous sacrifier à ses idoles.

Ils invoquèrent leur Dieu, prirent la route dans le noir, et chevauchèrent sans relâche jusqu'à l'aube.

Pas de larmes. Pas de panique. Seulement l'action — nette, rapide, calme. Ce sang-froid est la marque des héros épiques : ils ne fuient pas par peur, ils partent par choix. Et leur dernier mot n'était pas un adieu — c'était une provocation lancée à un ennemi absent. *Qu'il essaie.*

***

Le jour commençait à poindre quand Dzovinar monta sur le toit de la Salle d'Audience.

Elle vit le Khalife arriver — seul, sur un chameau de Damas, sans armée, sans généraux, brûlé par le soleil, noir comme du goudron. Il avançait en trébuchant, précipité, et frappa à la porte comme un homme qui a longtemps marché dans la honte.

Dzovinar le salua depuis le toit — et dans sa voix il y avait quelque chose de tranchant sous la politesse :

— Ah, longue vie à toi, mon Roi. Que la grâce de Dieu soit sur toi. Pendant sept ans tu te vantais de tes succès — qu'est-il arrivé ? Où est ton armée ? Où sont tes généraux ?

Le Khalife répondit. Il ne pouvait pas dire la vérité — qu'il avait été vaincu par les Arméniens, que la ruse de Gagik avait défait son armée, que c'était Dieu qui l'avait battu. Il inventa donc une version qui sauvait ce qu'il restait de son honneur :

— Madame, j'avais porté de lourds coups aux infidèles et les avais repoussés derrière les murs de leur forteresse. C'était la dernière heure, le moment de leur reddition — quand à l'aube, soudainement, le feu tomba du ciel et massacra mes soldats et mes généraux. Une épée de feu s'abattit sur mon armée. Mes hommes, rendus fous, s'entre-égorgèrent. J'aurais péri dans le carnage moi aussi, sans ma présence d'esprit. Je montai sur un chameau et m'échappai. En vain je fis le vœu de sacrifices, d'offrandes d'or et d'argent à mes idoles — les idoles ne vinrent pas à mon secours. À la fin je fis le vœu au Grand Idole de sacrifier Sanasar et Baghdasar. C'est à peine s'il me sauva et me ramena.

Dzovinar l'écouta. Elle pensa en elle-même : *Vallah, il prendrait mes deux fils innocents et les égorgerait.*

Elle ne dit rien de ce qu'elle pensait. Elle dit ce qu'il fallait dire. Elle attendit.

Dans sa version des faits, le Khalife ne pouvait pas avouer la défaite humaine — il fallait le feu du ciel, l'épée surnaturelle, la catastrophe qui dépasse les hommes. Mais dans la bouche d'un homme qui prie des idoles de bois, cette invocation du feu céleste était involontairement juste : c'était bien Dieu qui l'avait vaincu.

***

Le temps passa.

Le Khalife se rendit au temple de ses idoles. Que l'auditeur nous pardonne — le mal s'empara des idoles. Une voix s'éleva du Grand Idole :

— Amène tes deux fils, Sanasar et Baghdasar, en ma présence et sacrifie-les-moi. Je t'accorderai tout ce que tu désires.

Le grand prêtre vint trouver le Khalife :

— Les idoles réclament un sacrifice.

— Prenez et sacrifiez ce que vous voulez.

— Tu as deux fils de la fille du roi adorateur de la croix. Les idoles les veulent. Elles ne veulent rien d'autre.

Le Khalife dit : dans dix jours nous emmènerons nos idoles à une fête aux sources. J'amènerai mes deux fils et je les sacrifierai là-bas.

Puis il alla trouver Dzovinar. Et ce qui suivit fut un dialogue dont chaque mot était une arme soigneusement choisie.

— Princesse royale, sais-tu ce qui se passe ? Mes idoles réclament un sacrifice.

Dzovinar dit — et la formule de bénédiction sonnait dans sa bouche comme une ironie pesée au gramme :

— Que ta maison ne soit jamais maudite. N'as-tu pas des génisses, des moutons, du bétail ? Égorge-les, sacrifie-les.

— Non. Elles réclament des êtres humains.

— Ah — des êtres humains ? N'y a-t-il pas des orphelins dans ta ville ? Sacrifie-les.

— Non. Elles réclament tes fils. J'ai fait le vœu de sacrifier tes fils. Je dois les prendre et les sacrifier — les idoles m'ont sauvé de l'ennemi.

Dzovinar dit alors — et sa voix ne tremblait pas :

— Que ta maison ne soit jamais maudite. Pourquoi mes fils ? Ne sont-ils pas tes fils aussi ? Fais comme tu veux. Prends-les. Sacrifie-les.

Elle reculait étape par étape — les animaux, les orphelins, n'importe qui d'autre — forçant le Khalife à se répéter, à préciser, à s'enfoncer dans sa propre

barbarie, mot après mot. Et quand elle dit enfin *prends-les, sacrifie-les*, elle savait qu'il n'y avait plus personne à prendre. C'était la réponse d'une femme qui avait elle-même préparé la fuite de ses fils dans la nuit, qui les avait embrassés sur leurs joues avant qu'ils montent à cheval, et qui jouait maintenant la comédie de l'acquiescement face à une menace devenue vide.

Que ta maison ne soit jamais maudite — la formule de politesse arménienne, la bénédiction traditionnelle, répétée deux fois. Elle bénissait la maison du Khalife précisément au moment où elle le maudissait intérieurement.

***

Mais où est Sanasar ? Où est Baghdasar ?

Nous sommes là. Où sont nos deux garçons ?

Le conteur sait. Il tient les fils. Les jumeaux sont quelque part sur la route dans le noir, suivant l'étoile brillante vers la terre du roi de l'Orient, avec leurs arcs et leurs épées et leur sacoche de nourriture et le dernier mot qu'ils ont dit à leur mère comme une promesse lancée dans la nuit : *qu'il essaie*. L'épopée les suivra. Elle sait où ils vont. Et l'auditoire aussi, maintenant, sait qu'il faut les suivre.

La Source des Héros

Sanasar et Baghdasar montèrent leurs chevaux et prirent la route.

Ils chevauchèrent quatre jours et quatre nuits sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils soient sortis du pays du Khalife. Puis ils errèrent — deux garçons sur deux chevaux dans une terre étrangère, sans destination connue, avec pour seule boussole l'étoile brillante la nuit et les questions posées aux inconnus le jour.

Ils entrèrent dans une vallée étroite. Ils virent une grande rivière. Et ils virent autre chose — un tout petit ruisseau qui descendait des montagnes là-bas, atteignait la grande rivière, la fendait, se mêlait à elle et continuait sa course de l'autre côté, comme si la rivière n'avait été qu'un obstacle mineur, une chose à traverser plutôt qu'une frontière.

Les deux frères s'arrêtèrent et regardèrent.

— Comme ce petit ruisseau doit être puissant, dit Sanasar. Il fend la grande rivière et atteint la rive opposée. Je suis stupéfait, vraiment stupéfait. Ce petit ruisseau descend de ces montagnes là-bas, heurte la rivière, la fend, se mêle à elle et continue. Quelle sorte d'eau est-ce donc, Baghdasar ?

Baghdasar répondit :

— Cette eau est l'eau des aznantzordy. Celui qui en boit à sa source deviendra invincible. Personne ne pourra le terrasser.

Sanasar regarda le ruisseau encore un moment. Puis il dit :

— Celui qui trouve la source de ce petit ruisseau et bâtit sa demeure à cet endroit engendrera des fils aussi puissants que cette eau. La fontaine de ce ruisseau nourrira les aznantzordy dont les descendants seront puissants et vaillants.

Et il fit un vœu — solennel, prononcé à voix haute, dans la langue de la foi :

— Par le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel, nous atteindrons la source de ce ruisseau. Nous y bâtirons notre demeure et y établirons notre communauté. Nous sommes puissants ; ce ruisseau est puissant. Quiconque boira de son eau deviendra un homme comme Azrayel.

Baghdasar dit : comme tu voudras, frère.

***

Ils traversèrent la grande rivière, atteignirent l'autre rive, trouvèrent le ruisseau et commencèrent à remonter vers sa source.

Ce ruisseau qui fendait la grande rivière n'était pas une curiosité naturelle pour ceux qui le regardaient — c'était un signe que les deux frères savaient lire. Ils étaient nés de l'eau miraculeuse d'un lac, portés dans le ventre d'une femme qui avait bu la moitié d'une coupe enchantée dans un pays étranger. Ils reconnaissaient ici une eau de même nature : une eau dont la force dépassait la taille. Un petit ruisseau qui fend une grande rivière — c'était exactement ce qu'ils étaient, deux garçons sans royaume ni armée ni père reconnu, traversant les terres du Khalife comme le ruisseau traversait la rivière, sans se laisser absorber, sans se perdre, continuant leur chemin de l'autre côté.

Pendant des jours et des nuits sans s'arrêter ils gravirent montagne après montagne, sommet après sommet — jusqu'à ce qu'ils atteignent un haut plateau rocailleux, fait de ravins et d'abîmes, de rochers immenses et d'escarpements, de forêts et de bêtes sauvages et d'ours. Aucune habitation. Aucun homme. Seulement la pierre, le vent, et l'eau qui descendait de plus haut encore.

C'était la région de Sassoun — les hautes terres du Taurus arménien, territoire de montagne que les puissances extérieures n'avaient jamais tout à fait réussi à soumettre, dont les ravins et les escarpements avaient protégé des communautés entières pendant des siècles. Les auditeurs de l'épopée connaissaient ce plateau. Ils savaient que Sassoun existait, que ses

montagnes étaient réelles, que ce n'était pas un pays de légende mais une terre qu'on pouvait atteindre à cheval.

Ils trouvèrent la source. Un filet d'eau qui sortait de la roche, descendait les montagnes, atteignait la grande rivière en contrebas et la fendait. Ils goûtèrent l'eau. Elle était douce. L'endroit leur parut délicieux.

Sanasar dit : c'est un beau lieu. Nous ferons bien de rester ici et de construire notre demeure.

***

La construction commença avec la simplicité des choses nécessaires.

Sanasar dit à Baghdasar : va chasser du gibier pour notre nourriture pendant que je rassemble des pierres et trace les contours de notre demeure. Pendant sept jours Baghdasar chassa chaque matin les oiseaux sauvages et les rapporta. Sanasar rassembla des pierres et traça les contours. Puis ensemble ils posèrent les fondations.

Sanasar alla vers l'est. Baghdasar alla vers l'ouest. Ils apportèrent d'immenses rochers, les assemblèrent, joignirent leurs mains, invoquèrent Dieu pour les guider, et élevèrent les murs. Ce partage n'était pas seulement pratique — il disait quelque chose sur ce que chacun était. Baghdasar portait en son nom le nom de Bagdad, la ville ennemie, le monde d'où ils venaient : il était l'homme de l'extérieur, du mouvement, de la frontière. Sanasar regardait vers l'est, vers les terres

arméniennes, vers la communauté à venir : il était l'homme de la durée, de la fondation, de ce qui reste. Ensemble ils embrassaient l'horizon entier, faisaient de ce plateau sans nom le centre d'un monde qui n'existait pas encore.

Ensuite Sanasar chassait du lever au coucher du soleil avec son arc et ses flèches, tandis que Baghdasar continuait à travailler à la forteresse.

***

Sassoun était né.

Pas encore nommé peut-être — pas encore peuplé, pas encore connu des rois ni des Khalifes ni des chroniqueurs. Mais la forteresse était là, sur le haut plateau rocailleux, au bord du ruisseau qui fendait les grandes rivières. Le vœu avait été prononcé au nom du Pain et du Vin et du Seigneur Éternel — la formule de l'Eucharistie, le serment le plus fort que la foi arménienne connaissait. Sassoun ne serait pas seulement une forteresse : ce serait un lieu sacré, fondé au nom de Dieu, dont la force viendrait autant de la prière que de la pierre.

Avant eux, Hayk avait fondé le peuple arménien en défiant Bel le tyran et en s'établissant dans les montagnes du nord. Chaque fondation arménienne naît d'un refus — refus de se soumettre, refus de disparaître, refus de laisser une puissance étrangère décider de ce qu'on est. Sanasar et Baghdasar s'inscrivaient dans

cette lignée sans le dire, simplement en faisant ce que les fondateurs font : ils avaient choisi un lieu difficile, posé des pierres, invoqué Dieu.

Tout ce qui viendrait après — les générations de héros, les guerres contre les Khalifes, les amours et les trahisons, les victoires et les deuils, les noms que l'épopée allait porter pendant des siècles dans la mémoire du peuple arménien — tout cela naissait ici, dans ce geste simple : deux frères qui apportaient d'immenses rochers, les assemblaient, et joignaient leurs mains.

Les Frères Sans Nom

Ils travaillèrent à la forteresse pendant dix jours, vingt jours.

Un jour, à son retour de la chasse, Sanasar trouva Baghdasar épuisé et endormi, le gibier saignant non cuit, éparpillé çà et là. Il en fut très affligé. Il regarda son frère endormi, le gibier gâché, et il dit :

— Frère, partons d'ici. Nous ne pouvons pas assurer notre subsistance de cette façon. Combien de temps allons-nous rester ici à nous nourrir de viande sans sel ? Si Dieu l'avait voulu, il nous aurait gardés à la cour du Khalife.

Baghdasar demanda : que ferons-nous donc ?

— Partons et parcourons le monde.

***

Ils prirent leurs chevaux et allèrent à Moush.

Moush — en arménien Մուշ — ville historique au cœur du pays de Sassoun, là où l'Arménie occidentale garde encore son vieux visage de pierre et de montagne. Ils allèrent trouver le roi Moushegh, s'inclinèrent devant lui, se prosternèrent sept fois — le protocole de cour respecté dans toute sa rigueur — et à la huitième fois ils croisèrent les bras et se tinrent dans l'attente.

Le roi demanda : êtes-vous dans le besoin ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

Ils répondirent :

— Nous ne sommes pas dans le besoin. Au-dessus de cette terre nous faisons confiance à Dieu, et sur cette terre nous faisons confiance à toi, ô Roi, pour nous soutenir et nous protéger et nous garder sous ton œil vigilant — afin que, par la grâce de Dieu, nul n'ait honte de l'autre.

Ce n'était pas une demande d'argent ni de terres. C'était une demande de dignité mutuelle — que nul n'ait honte de l'autre. Des héros, pas des mendiants.

Le roi demanda : de qui êtes-vous les fils ?

— Les fils du Khalife de Bagdad.

Le roi Moushegh changea de visage. Il dit :

— Si vous êtes ses fils, nous n'oserons pas vous garder avec nous. C'est un souverain puissant. Il attaquera, pillera et nous réduira en esclavage. Partez. Nous ne pouvons pas vous garder avec nous.

Ils partirent.

***

Ils se dirigèrent vers l'Émir d'Arzroum.

Arzroum — en arménien Կարին, Karin — grande ville de l'Arménie occidentale, aujourd'hui Erzurum. L'Émir les reçut. En les voyant — deux jeunes hommes robustes et puissants, désirables dans leur jeunesse et leur force — il les apprécia. Ils lui plurent. Il demanda qui ils étaient.

Sanasar répondit : les fils du Khalife de Bagdad.

L'Émir dit — et il secoua le col de son manteau comme pour chasser quelque chose :

— Hi, hi, hi. Nous fuyons même devant les morts du Khalife. Et voilà que nous faisons face à ses hommes vivants. Non, nous ne pouvons pas vous garder avec nous. Allez-vous-en, n'importe où — mais allez-vous-en.

Ils quittèrent cette ville aussi. Même l'Émir d'Arzroum, souverain musulman de la même confession que le Khalife, tremblait à son nom. Nous fuyons même devant les morts du Khalife : l'hyperbole disait l'effroi absolu, et soulignait par contraste ce que les deux frères étaient — des hommes qui, eux, n'avaient pas fui. Ils avaient été chassés dans la nuit, c'est différent. Mais ils allaient de ville en ville en portant autour du cou, comme une pierre, le nom de leur père.

***

Les frères réfléchirent en chemin.

Sanasar dit à Baghdasar :

— Frère, pourquoi portons-nous le nom de cet homme alors que nous fuyons devant lui ? Ne mentionnons plus jamais le nom de ce chien. Personne ne voudra de nous tant que nous porterons son nom. Désormais, partout où nous irons, quoi qu'on nous demande, nous dirons que nous n'avons personne — ni père, ni mère, ni foyer, ni patrie. Les gens nous accepteront peut-être alors.

Baghdasar dit : comme tu voudras, frère.

Ce renoncement était une libération autant qu'une nécessité. En rejetant le nom du Khalife, les deux frères ne perdaient rien qu'ils n'aient déjà décidé de ne pas garder. Ils se créaient eux-mêmes — ils choisissaient leur identité plutôt que de la subir. Et il y avait dans ce geste une vérité plus profonde que ce qu'ils savaient peut-être eux-mêmes : le nom du Khalife n'avait jamais été leur vraie filiation. Ils étaient les fils de l'eau miraculeuse d'un lac, les fils de Dzovinar qui avait bu cette eau dans la nuit, les fils de la foi de leur mère et de la bénédiction de Saint Garabed. Le sang du Khalife coulait peut-être dans leurs veines, mais leur origine réelle était ailleurs — dans l'eau, dans la prière, dans l'Arménie chrétienne qui les attendait sans le savoir. Le nom qu'ils allaient se forger serait la vérité. Celui qu'ils abandonnaient sur cette route n'avait jamais été qu'un accident de naissance.

Désormais ils étaient sans nom. Et c'est précisément ainsi — sans nom, sans père, sans patrie déclarée — qu'ils allaient fonder Sassoun.

Les Jumeaux à la Cour de Mantzkert

Depuis Arzroum ils se rendirent à la forteresse de Mantzkert.

Mantzkert — en arménien Մանազկերտ, Manazkert — ville historique d'Arménie, dont le nom résonnera dans toute la mémoire médiévale du peuple arménien. C'est là, en 1071, que les Seldjoukides briseront l'armée byzantine et ouvriront l'Anatolie à la conquête turque. Mais pour l'heure, Mantzkert est une forteresse chrétienne, et un roi du nom de Tevatoros y règne — son nom dérivé du grec Théodore, signe des influences mêlées qui traversent l'Arménie de toutes parts.

Les deux frères se tinrent à la porte du palais. Les gardes leur demandèrent qui ils étaient. Nous sommes venus servir le roi, répondirent-ils. Les gardes allèrent annoncer la chose. Sanasar et Baghdasar furent introduits, s'inclinèrent, se prosternèrent sept fois — le protocole respecté dans toute sa rigueur — et à la huitième fois ils croisèrent les bras et se tinrent dans l'attente.

Le roi les regarda. Deux jeunes gens beaux et bien faits. Il les apprécia.

— De quoi avez-vous besoin, mes fils ? Pourquoi êtes-vous venus à nous ?

Ils répondirent — avec les mêmes mots qu'à Moush, les mêmes mots qu'à Arzroum, la formule qu'ils avaient peut-être décidé de ne plus jamais changer :

— Au-dessus de cette terre nous faisons confiance à Dieu, et sur cette terre nous faisons confiance à toi, ô Roi, pour nous soutenir et nous protéger et nous garder sous ton œil vigilant — afin que, par la grâce de Dieu, nul n'ait honte de l'autre.

Le roi demanda d'où ils venaient.

— De nulle part que nous connaissions.

— Avez-vous quelque chose ? Un père, une mère ?

— Nous n'avons vraiment rien. Ni foyer, ni lieu, ni patrie. Depuis le jour où nous sommes nés d'une mère, nous n'avons vu ni père ni mère — seulement nous deux, en orphelins.

Le roi fut très satisfait des deux garçons. Il ordonna qu'on les installe dans de beaux appartements, qu'on leur prépare des lits, qu'on leur apporte de la nourriture d'heure en heure. Il nomma Sanasar son intendant en chef et Baghdasar son échanson — l'homme qui tient la coupe du roi, symbole de fidélité absolue. Ce n'étaient pas des emplois subalternes. Le roi avait reconnu en eux quelque chose d'exceptionnel, même sans savoir qui ils étaient ni d'où ils venaient.

***

Ils restèrent à son service pendant un an.

Au bout d'un an, le vizir dit au roi : mettons les jumeaux à l'épreuve, pour voir s'ils ont quelque talent. Le roi accepta. Il convoqua les garçons et leur dit : demain à l'aurore nous tiendrons un tournoi.

Les garçons se retirèrent dans leur chambre jusqu'à l'aube. Ils se levèrent de bon matin, revêtirent leur armure, montèrent leurs chevaux, et se rendirent sur l'arène. Le roi y était avec ses soldats. Il dit à Sanasar : prends position avec mes soldats d'un côté — moi, Baghdasar et le vizir prendrons position du côté opposé.

Sanasar dit : non, mon Roi.

— Comment le voudrais-tu donc ?

— Que mon frère et moi nous tenions ensemble d'un côté. Toi, tes soldats et le vizir du côté opposé.

— Comme tu voudras.

La joute commença. Quand le roi regarda autour de lui, il ne vit plus aucun de ses soldats. Ils avaient tous été renversés.

Le roi dit au vizir — et dans sa voix il y avait de la honte autant que de la colère :

— Malheur sur ta maison, vizir. Tu as maudit ma maison. Jusqu'à ce jour ces deux jeunes hommes

pensaient que nous avions des hommes virils parmi nous. Ils viennent de prouver qu'eux sont des hommes, et nous des femmes.

Le vizir répondit : si c'est ce que tu crois, chasse-les de ta ville. Qu'ils s'en aillent.

La jalousie du vizir était prévisible — le conseiller du roi, menacé par l'ascension de nouveaux favoris, cherchant à les éloigner. Mais le destin ne lui laissa pas le temps d'agir.

***

Le jour même, des brigands emmenèrent le bétail de la ville.

Le roi ordonna à trente cavaliers de se joindre aux jumeaux dans la poursuite des bandits. Sanasar dit : ô Roi, nous n'avons pas besoin de ces trente cavaliers. Nous deux seuls les poursuivrons. Ils prirent leurs armes, partirent au galop, rattrapèrent les brigands, les criblèrent de flèches, les massacrèrent. Les survivants, ils les rassemblèrent avec le bétail et les ramenèrent en troupeau jusqu'à la ville. Le roi enchaîna les voleurs, les emprisonna, et pourvut généreusement à Sanasar et Baghdasar.

***

Le lendemain matin les frères sortirent se promener.

Ils virent un groupe de jeunes hommes jouant au jeu du bouclier — tenant des boucliers, se frappant mutuellement avec des bâtons. Ils dirent : entrons dans le jeu. Tous ceux que les jumeaux touchaient s'évanouissaient et tombaient à terre. Des gens allèrent se plaindre au roi. Le roi convoqua les deux garçons.

— Qu'est-ce que vous avez fait là ?

— Longue vie au Roi. Tout cela est arrivé dans le jeu.

Le roi dit alors un mot important :

— Vous êtes des hommes puissants, des *aznavour*. Comment auraient-ils pu vous tenir tête ? Ne vous mêlez plus jamais à un tel jeu.

Aznavour — en arménien ազնւոր — le noble de naissance, le géant de valeur, le même terme que *aznantzordy* de l'eau de la source miraculeuse. Le roi nommait sans le savoir ce que les jumeaux étaient depuis leur conception — des hommes désignés par l'eau de la montagne, appartenant à une race d'élus que le ruisseau de Sassoun avait déjà reconnue avant lui. Il voyait juste sans comprendre toute la portée de ce qu'il voyait.

Les garçons promirent de ne plus recommencer.

***

C'était une grande ville. Il y avait un mariage.

Après la noce, les jeunes hommes partirent jouer à la massue à cheval. Le roi dit à Baghdasar : joins-toi aux jeux, amuse-toi. Les frères entrèrent sur l'arène. Les cavaliers s'arrêtèrent un instant en les voyant, puis les deux camps s'affrontèrent.

Sanasar — le frère aîné — maniait la massue avec légèreté, sans frapper fort. Baghdasar — le frère cadet — frappait fort et brisait des membres. Deux ou trois jeunes hommes furent blessés. Cela parut injuste à Sanasar. Les deux frères se retirèrent du jeu et rentrèrent chez eux.

Sanasar plaça alors un plateau chargé de fruits sur la tête de Baghdasar, et ensemble ils allèrent au divan du roi. Les parents des blessés étaient déjà là, se plaignant et disant : ô Roi, renvoyez ces jeunes hommes, ils sont trop puissants — si vous ne le faites pas, ils vous feront du mal.

Mais quand les parents virent les fruits que Sanasar apportait, ils ne pensèrent plus à leurs fils. Ils se jetèrent sur le plateau et mangèrent les fruits.

***

Le conteur rit avec son public. La plainte solennelle des parents — leur indignation, leur appel à la justice du roi — se dissout instantanément devant un plateau de fruits. C'est ainsi que les griefs humains se tiennent parfois : un instant absolus, l'instant suivant oubliés. Les jumeaux n'ont pas eu besoin de se défendre. La

générosité a désarmé la colère mieux que n'importe quelle parole.

Et dans cette scène légère se dessine déjà ce qui séparera toujours les deux frères. Sanasar frappe légèrement — il a appris à retenir sa force, à mesurer sa puissance au monde qu'il traverse. Baghdasar frappe fort et brise des membres — il n'a pas encore fait cet apprentissage. L'un est déjà le héros accompli ; l'autre est encore en formation. Ce sera le fil qui court sous toute la suite de l'épopée : Sanasar portant Sassoun sur ses épaules, et Baghdasar marchant un pas derrière, apprenant encore ce que cela coûte d'être aussi fort que l'eau qui fend les grandes rivières.

La Fondation de Sassoun

Un de leurs compagnons de jeu vint les trouver et leur dit : le roi est en colère contre vous. Il va vous chasser de cette ville.

Sanasar dit à Baghdasar :

— Frère, nous n'avons pas de place permanente ici. Allons bâtir notre propre demeure. Nous avons tant peiné, et ce malheureux édifice demeure inachevé.

— Comme tu voudras, frère. Allons-y. Ne sers pas au roi son repas ce matin, et moi je ne lui donnerai pas son vin. Nous n'apparaîtrons pas devant lui.

Quand le roi s'éveilla, il ne vit pas les frères. Il les convoqua. Ils vinrent et demandèrent : ô Roi, quelle est notre faute ? Pourquoi veux-tu nous chasser de ta ville ?

Le roi dit :

— Mes fils, la parole est déjà sortie de mes lèvres — je vais vous renvoyer. Retirez-vous dans votre chambre maintenant. Réfléchissez et faites-moi savoir quelle partie de ma terre vous aimeriez avoir. Je vous l'accorderai. Vous pourrez aller vous y établir.

Les garçons se retirèrent. Ils réfléchirent. Et leur pensée alla au seul endroit qui leur appartenait vraiment — cet endroit dans la montagne, au bord de la source, où ils

avaient posé des pierres de marquage avant de repartir errer dans le monde.

Le lendemain matin ils allèrent trouver le roi et se tinrent devant lui. Il demanda : où souhaitez-vous vous établir ?

Ils répondirent :

— Longue vie au Roi. Il est vrai, nous n'avons ni père ni mère — mais comment le dissimuler à Dieu, même si nous vous le dissimulons à vous ? Nous avons peiné sur un malheureux édifice que nous avons laissé inachevé pour venir ici. Nous avons posé les fondations de notre demeure à un endroit près d'une source. Nous vous demandons maintenant de nous accorder congé pour y retourner, bâtir notre maison et nous y établir.

Le roi Tevatoros les regarda. Au début, ils lui avaient dit n'avoir ni père, ni mère, ni foyer, ni lieu. Maintenant ils avouaient avoir un lieu — une fondation, un commencement. Ce n'était pas une trahison. C'était une maturité. Ils avaient compris, au fil de leur errance à Moush, à Arzroum, à Mantzkert, que leur vrai foyer n'était dans la cour d'aucun roi.

Il dit :

— Je vous ai demandé au début si vous aviez un père et une mère, et vous m'avez dit que vous n'aviez rien. Maintenant que vous avez un lieu qui vous appartient, vous pouvez y aller. Portez-vous bien, mille fois bien. Allez, bâtissez votre maison et votre forteresse.

***

Sanasar et Baghdasar dirent alors :

— Longue vie à vous, ô Roi. Une faveur de plus nous voudrions vous demander. Nous ne pourrions pas nous établir là-bas seuls. Nous vous supplions d'envoyer avec nous quelques familles pauvres et quelques familles riches pour bâtir leurs maisons près de la nôtre — afin que nous puissions nous retrouver le soir et bavarder.

Ils ne demandaient pas des soldats. Pas des richesses. Pas des terres supplémentaires. Ils demandaient des voisins — des gens avec qui bavarder le soir. Sassoun ne serait pas une citadelle de solitaires glorieux. Ce serait un peuple vivant.

Le roi eut pitié d'eux et choisit quarante familles pour partir avec eux — quarante, le chiffre sacré des traditions du Proche-Orient et du Caucase, le nombre des martyrs et des jours de jeûne et de passage. Une communauté sainte dans sa composition même. À chaque famille il donna un âne et un rouet — l'âne pour le transport et le labeur, le rouet pour le travail domestique et la continuité de la vie. Les outils d'un peuple qui commence.

Il envoya son vizir en ville pour rassembler les familles. Il leur donna cinquante sacs de farine et d'autres provisions. Les gens rassemblèrent leurs affaires. Les

frères jumeaux prirent congé du roi et partirent avec leur caravane.

***

Ils chevauchèrent par-dessus les montagnes jusqu'à la source — jusqu'aux fondations qu'ils avaient posées et abandonnées, qui les attendaient là dans la pierre et l'herbe haute du plateau.

Ici Sanasar demanda à Baghdasar :

— Construirons-nous notre forteresse ou les maisons de ces pauvres gens d'abord ?

Baghdasar répondit :

— Construisons leurs maisons d'abord, puis notre forteresse. Ces pauvres gens ne peuvent pas être exposés au soleil.

C'est Baghdasar qui formula cette priorité — lui, le plus doux des deux. Et Sanasar l'accepta et l'accomplit avec une puissance surhumaine : dix fondations par jour. La générosité et la force n'étaient pas deux choses séparées — elles étaient une seule et même chose dans ces deux corps.

Ils abattirent de grands troncs dans les montagnes, les traînèrent sans les équarrir, les posèrent sur les toits, couvrirent les toitures. En quatre jours, les frères jumeaux élevèrent les murs de quarante maisons et

installèrent les habitants dans leurs demeures. Pendant ce temps ils prenaient leurs repas dans la maison d'un habitant différent chaque jour, consommant les provisions de cette famille — partageant le pain avant même d'avoir un toit à eux.

***

Dès que les habitants eurent occupé leurs maisons, les frères jumeaux commencèrent à bâtir leur forteresse.

Sanasar portait d'immenses rochers sur ses épaules jusqu'à l'emplacement de la forteresse. Baghdasar en portait d'autres. Puis ils allèrent à la ville voisine engager un maître-bâtisseur et des ouvriers.

Le maître-bâtisseur vit les rochers et dit : je ne peux pas travailler avec ça.

Ils engagèrent un autre maître-bâtisseur. Celui-là demanda : Sanasar, comment allons-nous poser ces rochers ? Je ne peux pas les manier.

— Qui peut les manier alors ?

— Personne ne peut.

— Comment allons-nous les poser ?

— Ça, je ne sais pas.

Sanasar réfléchit un moment, puis dit :

— Maître, tendez le fil à plomb, marquez les emplacements — et moi je poserai les pierres.

C'est ainsi qu'ils bâtirent leur forteresse. Le maître savait tracer, mesurer, aligner — il possédait le savoir technique. Sanasar possédait la force de soulever ce qu'aucun autre homme ne pouvait soulever. L'intelligence ordinaire des hommes et la puissance extraordinaire du héros construisaient ensemble ce qu'aucun des deux n'aurait accompli seul. C'était déjà une métaphore de ce que serait Sassoun — pas la citadelle d'un surhomme solitaire, mais l'œuvre commune d'un peuple et de ses héros.

D'une seule main, Sanasar et Baghdasar plaçaient pilier sur pilier et posaient les claveaux. Ils travaillèrent ainsi pendant une année entière.

Au bout d'un an, leur maison et leur forteresse furent achevées.

Puis ils bâtirent une petite église.

***

Dans la cosmologie de l'épopée, une communauté sans église n'est pas encore une communauté chrétienne arménienne. La forteresse protégeait les corps. L'église protégeait les âmes. Sassoun était complet — les murs debout, les gens installés, Dieu honoré.

Il ne restait plus qu'un nom à donner à la forteresse et à la maison.

Mais ils n'avaient pas de nom.

Le lieu existait. Les pierres étaient là. Le peuple était là. Et pourtant, sans nom, la forteresse n'existait pas encore pleinement dans le monde des hommes. Nommer, c'est créer — ou plutôt, nommer c'est achever la création. La forteresse attendait son nom comme un enfant attend le souffle qui lui donnera voix.

Le nom de Sassoun restait à venir. Et avec lui, la destinée entière de l'épopée.

Le Nom de Sassoun

Sanasar dit à Baghdasar :

— Nous avons bien fait. Nous avons achevé notre maison. Il nous faut maintenant un nom. Lequel sera-t-il ?

Baghdasar répondit :

— Frère, cela te revient. Bâtir était notre tâche — nommer est ta tâche.

Sanasar arrêtait chaque passant et demandait : donnez un nom à notre maison. Mais personne ne trouvait de nom. Beaucoup d'hommes vinrent sur les lieux et restèrent les lèvres scellées, sans pouvoir dire un mot. D'autres vinrent et proposèrent des noms, mais on les trouva peu convenables.

Le temps passa. Un soir, en en discutant, Baghdasar dit à son frère :

— Tu ferais bien d'aller trouver un vieil homme vénérable, de l'amener ici, de lui offrir un festin, et de le laisser nommer la forteresse.

***

De bon matin, Sanasar se leva et chercha çà et là. Il vit un homme à barbe blanche, d'allure paternelle, qui sillonnait la terre aride avec six paires de buffles attelés

à une charrue, aidé d'un garçon de labour. Un homme qui appartenait à la terre depuis longtemps — qui connaissait le sol, les pierres, les saisons, les montagnes. Un témoin légitime.

Quand le vieil homme vit le géant approcher, ses mains se mirent à trembler. Il arrêta la charrue.

Sanasar alla vers lui, le salua, le prit par le bras :

— Babig, laisse-moi t'emmener chez nous.

Babig — en arménien բաբիկ — terme affectueux pour un vieil homme, un grand-père. Sanasar, qui n'avait jamais connu de père, appelait ainsi cet inconnu avec une tendresse immédiate. L'épopée cherchait un père symbolique pour nommer Sassoun, comme elle avait cherché plus tôt une mère pour les jumeaux. La fondation de Sassoun se faisait toujours sous le regard d'une figure parentale.

Le vieil homme dit : retire ta main.

— N'aie pas peur, babig. Viens chez nous comme notre hôte. Je t'y emmènerai et te ramènerai.

Le vieil homme accepta. En approchant il se fatigua et dit : tu m'as déjà emmené bien loin. Sanasar le hissa sur son cheval, l'emmena à la maison et l'installa.

***

Ils soupèrent ensemble et bavardèrent toute la soirée.

Sanasar demanda : babig, sais-tu pourquoi nous t'avons amené ici ?

— Hé, vaillant jouvenceau. Comment pourrais-je savoir pourquoi tu m'as amené ici ?

— Tu es un homme âgé et vénérable, tu as parcouru le monde. Nous venons d'achever de bâtir cette maison et nous ne savons pas quel nom donner à notre forteresse. Je t'ai amené ici pour que tu donnes un nom à notre citadelle. Donne un beau nom à notre demeure. Voyons quel nom tu donneras.

Le vieil homme dit : fort bien. Puis il dit :

— Que je meure pour vous, mes garçons. Quel nom voudriez-vous ?

— Père vénérable, ce n'est pas ce que nous voulons. Choisis ce que tu aimes.

Le vieil homme réfléchit et dit : il fait nuit maintenant. Le matin nous ferons une promenade, je regarderai autour de moi et penserai à un nom convenable.

***

Ils allèrent dormir. Se levèrent le matin. Se lavèrent et offrirent leurs prières.

Le vieil homme fit un repas copieux, sortit dans la cour, fit le tour en marchant, écouta les choses bonnes et mauvaises. Puis il dit : je ne vois pas tout ce que vous avez bâti pour pouvoir donner un nom.

Sanasar dit :

— Babig, laisse-moi te porter sur mon dos et faire le tour de notre forteresse — afin que tu puisses tout voir et donner un nom.

Il le prit sur son dos.

Sanasar — le plus puissant des deux jumeaux, celui qui portait des rochers colossaux à mains nues — porta ce vieillard épuisé sur son dos pendant toute une journée de marche. La force au service de la fragilité. Le héros au service du témoin. C'est ce geste, plus que n'importe quel exploit guerrier, qui méritait le nom de fondation.

Ils sortirent par la porte occidentale le matin. Ils firent le tour complet de la citadelle. Le vieil homme regarda autour de lui et vit des montagnes sur des montagnes. Ils revinrent à la même porte le soir et s'arrêtèrent.

Les gens s'étaient dit entre eux : allons à la rencontre du vieil homme à son retour. Le premier mot qui s'échappera de sa bouche sera le nom de notre forteresse.

Ils demandèrent : babig, qu'as-tu à dire ?

***

Le vieil homme contempla l'immense édifice. Regarda les niveaux supérieurs. Vit d'énormes rochers portés à des hauteurs élevées, des murs bâtis de blocs massifs. Stupéfait par cette immensité, il demanda :

— C'est à tout cela que je dois donner un nom ?

Que le Seigneur bénisse votre maison — quel nom dois-je donner à cette citadelle ? Que la grâce du Seigneur soit sur vous ! Quelle puissance il vous a fallu pour soulever ces immenses rochers !

Oh, quels rochers de Sassoun !

Comment avez-vous hissé ces rochers de Sassoun jusqu'à ces niveaux supérieurs ? Comment avez-vous posé ces piliers de pierre sur des piliers ? Ce n'est pas une maison que vous avez bâtie — c'est une citadelle de Sassoun que vous avez érigée.

Oh, quelle citadelle de Sassoun !

Ce n'est pas une maison. C'est Sassoun.

***

Sanasar dit :

— Cela suffit, babig. Ne dis plus rien, ne donne pas d'autre nom. Le nom est fixé — le nom est Sassoun.

Qu'y aurait-il de mieux que ce nom ? Quand tu nous as dit que nous avions posé des rochers de Sassoun sur des rochers, des piliers sur des piliers, tu as donné un nom à notre forteresse — Sassoun, Sassoun — et un nom à notre Maison : la Maison de Sassoun.

***

Sassoun — en arménien Սասուն. Un mot qui évoque dans la tradition populaire la démesure, l'immensité, le colossal — ce qui dépasse la mesure ordinaire des choses. Le vieil homme ne choisit pas le nom. Il le découvre. Il regarde les pierres et le mot lui échappe, spontané, juste, inévitable. C'est le propre des grands noms : ils ne sont pas inventés, ils sont révélés.

Le nom de Sassoun ne naît pas d'un décret royal, ni d'une vision divine, ni d'un combat héroïque. Il naît de l'émerveillement d'un vieillard simple, porté sur le dos d'un géant, qui regarde des pierres et ne trouve pas d'autre mot que celui de leur grandeur. C'est le peuple qui nomme, pas le héros. Sassoun appartient à tous ceux qui la voient.

***

Après avoir nommé la forteresse, Sanasar dit au vieil homme :

— Babig, reste avec nous. Je prendrai bien soin de toi.

Le vieil homme dit :

— Pour l'amour du Seigneur, ramène-moi à mon domaine, à ma propre terre. Ici je n'ai pas de racines.

Sanasar ramena le vieil homme à son domaine.

***

Il avait accompli sa mission. Il avait dit le mot essentiel — et il repartit comme il était venu : simplement, sans gloire, avec la dignité tranquille de ceux qui savent nommer les choses. Retour à la terre aride, aux buffles, à la charrue, au garçon de labour qui l'attendait là-bas dans le sillon interrompu.

Il n'appartenait pas à Sassoun. Sassoun lui appartiendrait toujours un peu, cependant — comme appartient à celui qui nomme une part invisible de ce qu'il a nommé.

Le Lac et le Cheval Céleste

Quelle était leur manière de vivre, leur occupation ?

Les frères jumeaux parcouraient les montagnes pendant le jour. Ils allaient jusqu'au rivage du lac, chassaient le gibier et rentraient chez eux au coucher du soleil.

Un jour Sanasar dit à Baghdasar :

— Frère, allons au rivage du lac. Trouvons un bon cheval et ramenons-le avec nous.

Étant nés du feu, ils savaient qu'il existait des chevaux marins.

Ils allèrent au lac et s'assirent sur le rivage. Sanasar dit :

— Frère, entrons dans le lac et voyons si nous coulerons.

Baghdasar répondit :

— Frère, la vie est douce. Je n'entrerai pas dans le lac.

— Reste ici. J'irai seul. Si je ne coule pas, tu viendras — mais si je coule et me noie, ne viens pas. Reste ici et reste en vie.

Sanasar prit courage, invoqua Dieu, et plongea tête la première dans le lac.

Par la volonté de Dieu, le lac s'ouvrit et apparut à Sanasar comme une terre sèche — mais sembla une mer à Baghdasar. Le lac était une frontière entre deux mondes — non pas entre la vie et la mort, mais entre le monde ordinaire et le monde de la puissance sacrée. Que le lac apparaisse comme terre sèche à Sanasar et comme mer à Baghdasar n'était pas une simple merveille : c'était une révélation de nature. Sanasar était digne de traverser. Baghdasar ne l'était pas encore. Le lac reconnaissait le héros.

***

Debout seul sur le rivage, Baghdasar pleurait et se lamentait :

— Mon frère est entré dans le lac et a disparu. Mon frère est entré dans le lac et s'est noyé.

Ne le voyant plus revenir, accablé d'angoisse, il perdit conscience et tomba à terre.

***

En entrant dans le lac, Sanasar marchait comme sur la terre ferme.

Il atteignit un jardin au fond du lac, où il vit un palais et un pavillon, et un bassin dans le jardin. L'eau coulait devant le palais. Là il vit le cheval marin — Kourkig Jelaly, le Poulain Majestueux — attaché à un poteau,

équipé d'une selle de nacre, avec une Épée-Éclair pendue à son flanc. Là il vit aussi une chapelle.

Il entra dans la chapelle et regarda autour de lui. Il s'endormit et fit un rêve.

La Mère de Dieu lui apparut dans son rêve et dit :

— Lève-toi, Sanasar. Ici se dresse la Croix de Bataille. Prosterne-toi sept fois et prie — elle sera tienne si tu en es digne. Tu la placeras sur ton bras droit pour repousser les coups. Le cheval marin, Kourkig Jelaly, t'attend là, sellé et bridé, avec l'Épée-Éclair céleste pendue à son flanc. Tu le monteras et prendras l'Épée si tu en es digne. Ouvre le coffre tout proche et prends la cotte de mailles, la ceinture d'armure, le heaume de mailles, les chaussures de mailles, la lourde masse du guerrier, la lance solide, l'arc et les flèches, le cor de guerre, le bouclier imprenable. Prends-les tous. Tu te baigneras dans le bassin du palais — et tu grandiras, tu rassembleras force et courage. Ta force croîtra au septuple, et sept fois au septuple encore. Tu atteindras le désir de ton cœur.

La chapelle était au fond du lac. La Croix de Bataille était gardée par les eaux. L'épopée ne voyait aucune contradiction entre la Mère de Dieu et les profondeurs d'un lac enchanté, entre le sacré chrétien et les traditions archaïques des eaux sacrées et des chevaux marins. Elle les fondait ensemble, naturellement, sans tension — comme si le christianisme arménien avait

toujours su que le sacré pouvait habiter n'importe quelle profondeur.

***

Sanasar s'éveilla et dit : quel rêve étrange. Je me demande s'il est vrai ou faux.

Il alla là où on l'avait guidé. Il ouvrit le coffre et trouva tout ce qu'il avait vu dans son rêve. Il vit un heaume de mailles qui ne tenait pas sur sa tête même avec deux litres de coton rembourrés à l'intérieur. Une ceinture d'armure qui ceignait sa taille sept fois. Une paire de chaussures de mailles qui, avec un litre de coton dans chacune, était encore trop grande pour ses pieds.

Ces armes n'étaient pas faites pour l'homme qu'il était. Elles attendaient l'homme qu'il allait devenir.

Il sortit de la chapelle, alla au bassin du palais et se baigna. Il but l'eau de la fontaine et s'endormit. Il dormit peu de temps. Reçut la grâce de Dieu. Il grandit, rassembla force et courage, et devint un être de feu.

Puis il se vêtit. Il enfila la cotte de mailles. Ceignit la ceinture d'armure — qui maintenant entourait sa taille. Posa le heaume de mailles — il reposa sur sa tête. Mit les chaussures de mailles — elles épousèrent ses pieds. Prit tous les vêtements et les armes. S'agenouilla et pria sept fois. Ceignit l'Épée-Éclair. Et les anges placèrent la Croix de Bataille sur son bras droit, comme protection contre les coups.

Sanasar était entré dans l'eau encore incomplet — trop petit pour les armes qui l'attendaient. Il en ressortait transformé, agrandi, proportionné à sa destinée. Le bain dans le bassin était un baptême héroïque : avant ce bain, il était déjà extraordinaire. Après ce bain, il était achevé.

***

Rassemblant son courage, il tenta de monter le cheval.

Kourkig Jelaly se tourna vers lui et demanda :

— Né de la terre, que fais-tu ? Qu'as-tu en tête ?

— Je te monte.

— Je t'emmènerai au soleil pour te brûler.

— Je suis né de la mer. Je roulerai sous ton ventre.

— Je t'emmènerai dans les entrailles de la terre, aux régions infernales.

— Je suis né de la mer. Je m'accrocherai à ton dos.

Il bondit sur son dos. Quand le cheval l'emporta vers le soleil, il roula sous le ventre du cheval. Quand le cheval l'emporta dans les entrailles de la terre, il s'accrocha à son dos. Le cheval se cabra et caracola, courut ici, courut là, se dressa sur ses jambes de derrière avec de

l'écume à la bouche — mais il ne put désarçonner Sanasar.

C'était un duel de paroles autant que de force. Le cheval annonçait ce qu'il allait faire, et Sanasar répondait avant chaque épreuve — non par bravade, mais par connaissance de sa propre nature. Je suis né de la mer. Né du feu de l'eau sacrée de Baghdad, né du lac, né du bassin du palais. Le feu du soleil ne pouvait pas le brûler. Les enfers ne pouvaient pas le retenir. Sanasar savait ce qu'il était — et cette connaissance était sa vraie force. Kourkig Jelaly n'était pas simplement un cheval magique : il était une puissance qui devait être conquise, pas reçue. La Croix de Bataille et les armes du coffre avaient été données par la grâce de Dieu. Kourkig Jelaly devait être soumis par la volonté du héros. Les deux modes coexistaient dans l'épopée, nécessaires l'un à l'autre : le don divin et la conquête humaine.

Enfin le cheval reprit ses esprits, s'arrêta, se soumit, et dit :

— Je suis ta monture. Tu es mon maître.

***

Sanasar guida son cheval à travers le jardin. Un chemin s'ouvrit dans la mer. En un instant il atteignit la surface et sortit de l'eau pour rejoindre son frère.

Baghdasar était assis sur le rivage et pleurait. Quand il vit une montagne posée sur une montagne s'avancer vers lui, il se dit : cette bête va me dévorer. Elle a attiré mon frère dans la mer — maintenant elle va m'attirer, me prendre dans la mer.

Ne reconnaissant pas son frère, effrayé, il s'enfuit en criant.

Sanasar appela :

— Baghdasar, ne fuis pas.

Il alla vers lui et demanda :

— Pourquoi pleures-tu, garçon ?

— Qui d'autre que moi devrait pleurer ? Je suis l'un de deux frères jumeaux. Mon frère est entré dans le lac et s'est noyé. Me voilà seul maintenant.

— Ay, garçon. Pourrais-tu reconnaître ton frère si tu le voyais maintenant ?

— Comment ne le reconnaîtrais-je pas ?

— Je suis ton frère.

— Mon frère n'était pas aussi grand que toi. Il n'était qu'une mesure plus grand que moi. Où a-t-il trouvé ce cheval ? Où a-t-il trouvé cette armure ?

Baghdasar avait passé la journée à pleurer son frère mort. Et quand ce frère revenait, il ne le reconnaissait pas — parce que ce n'était plus tout à fait le même homme. Sanasar était revenu plus grand, armé, transformé. La question de Baghdasar était naïve et profonde à la fois : où a-t-il trouvé ce cheval, où a-t-il trouvé cette armure ? Il ne comprenait pas encore que son frère ne les avait pas trouvés — qu'il les avait mérités, reçus, conquis, dans un monde que lui-même n'avait pas eu le courage de traverser.

***

Sanasar tint son frère, l'embrassa sur le front et dit :

— Baghdasar, je suis ton frère. Je suis Sanasar. N'aie pas peur, ne pleure pas.

Baghdasar embrassa lui aussi Sanasar sur le front et dit :

— Frère, pendant que tu flottais je te regardais. Quand tu as disparu, je me suis assis et me suis lamenté.

Ils s'embrassèrent de nouveau sur le front et partirent ensemble vers la maison.

Ils repartaient côte à côte, frères, comme ils étaient venus. Mais quelque chose avait changé pour toujours. Il y avait maintenant entre eux une asymétrie que l'épopée ne comblerait jamais : Sanasar avait traversé le lac. Baghdasar était resté sur le rivage. C'est le destin

de Sassoun qui s'était joué au bord de cette eau — dans ce moment où l'un avait plongé et l'autre n'avait pas pu.

Le Retour à Bagdad

Les frères jumeaux s'étaient établis à Sassoun.

Une nuit dans son sommeil, Baghdasar fit un cauchemar. Quel cauchemar. La Grande Idole, sous les traits d'un bouc, vint au-dessus de sa tête et se mit à grogner. Elle ne le laissa pas dormir de toute la nuit. Cela dura un mois. Au bout du mois, Baghdasar tomba malade d'ictère et devint sombre.

Sanasar demanda à son frère :

— Pourquoi es-tu malade ? Tu avais le cœur léger pendant que nous travaillions — maintenant tu es si abattu.

— Frère, tu ne sais pas que je ne peux pas dormir la nuit. La Grande Idole ne m'a pas laissé dormir depuis un mois. Sous les traits d'un bouc, pendant la nuit, elle sautille autour de moi et grogne au-dessus de ma tête jusqu'à l'aube, ne me laissant aucun repos. Frère, je vais à Bagdad. Soit le Khalife me sacrifie à la Grande Idole, soit je sacrifie le Khalife.

— Dieu te protégeant, le Khalife ne peut pas te tuer.

— Frère, il ne me convient pas d'y aller seul. Allons-y ensemble — tuons le Khalife, mettons le feu au temple des idoles, jetons les mauvais hommes dans les flammes, et rendons visite à notre malheureuse mère pour voir comment elle se porte.

Le bouc — dans les traditions du Proche-Orient et du Caucase — est l'animal de l'impur, de la puissance adversaire. La Grande Idole réclamait ce qu'elle croyait lui appartenir : le corps sacrifié de Baghdasar, promis par le Khalife avant même sa naissance. La dette du père pesait sur le fils, et l'insomnie, dans la logique épique, était une forme de mort lente. Mais la réponse de Baghdasar était d'une logique héroïque parfaite : si l'idole me réclame, j'irai la détruire. Il ne fuyait pas le cauchemar — il décidait de le traverser. Et il ne voulait pas y aller seul, non par peur, mais par sens de la fraternité. Sassoun avait été bâti à deux. Bagdad serait défait à deux.

***

Avec quelques compagnons ils se mirent en route et arrivèrent à Bagdad comme ils l'avaient prévu. Ils dressèrent leurs tentes dans un champ à l'extérieur de la ville.

Sanasar dit à son frère :

— Baghdasar, va vite annoncer à notre mère la bonne nouvelle de notre arrivée.

Des gens allèrent trouver le Khalife et lui apportèrent la nouvelle : lumière à tes yeux, les garçons sont revenus.

Le Khalife, comblé de joie, dit :

— Puissante est notre Grande Idole — elle a ramené les offrandes sacrificielles que je lui avais promises.

Se tournant vers ses hommes :

— Vous vous moquiez de moi. Comprenez-vous maintenant la puissance de mes idoles ?

Il envoya des messagers dire aux garçons : le Khalife dit, soyez les bienvenus mes fils — vous saviez que c'était le jour de fête de mes idoles. Je vais vous sacrifier à elles.

Les garçons firent répondre : nous savions que vos idoles sont puissantes. Nous sommes venus pour y être sacrifiés.

Chaque camp croyait tromper l'autre. Le Khalife pensait que la Grande Idole avait ramené ses victimes d'elle-même — il y voyait la preuve éclatante de sa puissance religieuse. Les jumeaux feignaient d'acquiescer. Dans l'épopée arménienne, le héros qui accepte de jouer le rôle qu'on lui impose ne le fait que pour retourner ce rôle contre celui qui l'a assigné.

***

Le lendemain, les deux frères allèrent trouver le Khalife. Ils le virent les poings sur les hanches, arpentant le toit de la salle du trône. Apercevant Sanasar et Baghdasar, il leur cria :

— Bâtards, chiens, où étiez-vous ? Où êtes-vous allés, pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ? Ne saviez-vous pas que partout où vous iriez, la Grande Idole vous ramènerait ?

— Nous mourrions pour toi, Père. Depuis notre naissance nous n'avions pas vu le monde. En parcourant le monde nous avons oublié. Nous avons cherché refuge à l'est — nous n'avons pu fuir. Nous avons cherché refuge à l'ouest — nous n'avons pu fuir. Nous n'avons pu échapper à tes idoles. Puissante, très puissante est ta Grande Idole — elle ne nous laissait pas de repos même la nuit.

— Bien. Allons au temple. Je veux vous sacrifier aux idoles.

— Longue vie à toi, notre Roi. Nous sommes enfants de sang royal — il ne nous convient pas d'être emmenés et sacrifiés en secret. Nous te demandons de convoquer tout le peuple pour être témoin de ton sacrifice et glorifier les idoles.

— Très bien. Je convoquerai, je rassemblerai tous mes sujets comme vous le souhaitez.

Les jumeaux demandaient eux-mêmes que le sacrifice soit public — une demande qui flattait le Khalife et qui servait secrètement les héros. Un sacrifice public est un spectacle, et dans un spectacle, tout peut basculer. Sanasar transformait son exécution en scène de

théâtre, et dans ce théâtre, c'est lui qui tenait le rôle principal.

***

Les garçons retournèrent à leur tente, puis allèrent voir leur mère.

Le Khalife publia un décret : je vais sacrifier mes deux fils aux idoles. Venez, glorifiez les idoles.

Les gens arrivèrent en masse des villes, des bourgs et des villages. Ils vinrent par milliers et remplirent la plaine — il ne restait plus de place pour qu'une épingle tombe.

Toute la nuit, Dzovinar, la mère des garçons, resta éveillée jusqu'à l'aube et versa des larmes sur ses fils.

***

Prêt à partir, Sanasar dit :

— Baghdasar, tiens le cheval en bride. Je vais au temple. Amène-moi le cheval dès que tu entendras mon appel.

Il alla trouver le Khalife, qui s'exclama avec allégresse :

— Je mourrais pour toi, Grande Idole ! Comme tu as ramené de sa propre volonté l'offrande sacrificielle que je t'avais promise ! Bientôt tu ramèneras de sa propre volonté l'autre offrande aussi.

Puis il demanda : mon fils, où est ton frère ? Pourquoi n'êtes-vous pas venus tous les deux plus tôt ?

— Mon frère est jeune, il arrive plus tard. Prends-moi, sacrifie-moi pendant qu'il est en chemin.

— Baisse-toi alors pour que je puisse te tuer.

— Voyons, Khalife. Un homme offre-t-il son sacrifice sur l'autel d'un sanctuaire ou en plein champ ? Allons à l'intérieur du temple. Tu me sacrifieras là, pour que ton offrande soit agréée.

Sanasar refusait de mourir dans la rue comme une bête. Il insistait pour entrer dans le temple — et cette insistance était une ruse brillante. À l'intérieur, loin de la foule, il serait seul avec le Khalife. Il utilisait les codes religieux du Khalife contre lui : tu veux un sacrifice digne des idoles ? Alors faisons-le selon les règles. Et les règles exigent l'autel, l'intérieur sacré, l'intimité du rite.

***

Le Khalife dit : vallah, tu as raison.

Prenant l'épée :

— Viens, mon fils, entrons. Prosterne-toi devant la Grande Idole pour que je puisse te sacrifier.

Le Khalife et Sanasar entrèrent ensemble dans le temple.

Sanasar dit :

— Quand nous sommes partis nous étions jeunes et n'avions pas conscience de la puissance de ton idole. Je ne l'ai pas adorée — je ne sais pas comment me prosterner de la manière qui plaît aux idoles. Veux-tu t'incliner et t'agenouiller, te prosterner devant les idoles en premier, pour que je puisse voir la bonne façon et faire comme tu fais ?

Le Khalife s'inclina et s'agenouilla.

— C'est comme ça, mon fils. Fais comme ça.

Sanasar s'inclina et s'agenouilla. Le Khalife dégaina son épée, prêt à le tuer.

Sanasar, comprenant que le Khalife allait vraiment lui trancher la tête, invoqua :

— Par le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel.

Et donna au Khalife un tel coup de pied qu'il fit trois fois la culbute et s'étala sur le sol.

Sanasar saisit le Khalife et le ligota.

La scène était à la fois comique et cruelle. Sanasar avait demandé au Khalife de lui montrer comment s'agenouiller devant ses propres idoles — et le Khalife, aveuglé par sa certitude de tenir sa victime, avait obéi. Il s'était mis à genoux pour montrer à sa future victime

comment mourir. C'est dans cette position d'humilité forcée que Sanasar le frappa. Et l'invocation — Par le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel — était une formule eucharistique chrétienne lancée au cœur d'un temple d'idoles, dans les muscles d'un coup de pied. Le Dieu chrétien répondait dans le corps de son champion, physiquement, immédiatement, sans détour.

***

Les hommes du Khalife donnèrent l'alarme, rassemblèrent des soldats et vinrent au temple. Des gens en masse dans toute la ville se ruèrent au combat.

Sanasar cria :

— Baghdasar, le cheval !

Baghdasar fonça vers son frère. Sanasar bondit sur le cheval. Voyant les hordes il s'exclama :

— Ay, ay ! Si ces gens étaient du coton et que j'étais une flamme, je ne pourrais pas les brûler. Si ces gens étaient un feu ardent et que j'étais de l'eau, je ne pourrais pas éteindre ce feu.

Le cheval prit alors la parole :

— Sanasar, pourquoi as-tu peur ? Invoque ton Dieu. Autant que tu en tueras de ton Épée-Éclair, autant j'en tuerai de ma queue. Autant que tu en faucheras de ton Épée-Éclair, autant j'en faucherai de mon souffle. Autant

que tu en tueras de ton Épée-Éclair, autant j'en piétinerai sous mes sabots.

Kourkig Jelaly n'était pas seulement une monture de guerre — il était un compagnon, un conseiller, presque un frère d'armes. Et sa promesse était triple et symétrique : queue contre épée, souffle contre épée, sabots contre épée. Le cheval doublerait chaque coup de son maître. Sanasar seul aurait peut-être hésité. Sanasar et Kourkig Jelaly ensemble étaient invincibles.

***

Les deux frères dégainèrent leurs épées et passèrent en deux charges dans les deux sens. La poussière soulevée par les sabots des chevaux obscurcit le ciel. Ils se jetèrent sur les hordes et les écrasèrent sans pitié comme le cheval écrase son avoine. Les hommes du Khalife tombaient et tombaient et gisaient comme une natte sur le sol.

Les deux frères descendirent de cheval, prirent le Khalife et l'amenèrent à leur mère.

De la tête aux pieds ils le ligotèrent à un poteau. Attachèrent sa tête à un carcan. Allumèrent une bougie sur sa tête. Et s'assirent à ses pieds. Posèrent du vin de grenade sur la table. Burent le vin rouge devant ses yeux. Festoyèrent et se réjouirent.

La bougie sur la tête du Khalife était une parodie de couronne — une lumière qui éclairait sa défaite plutôt

que sa gloire. Le vin de grenade — rouge, dense, amer et sucré à la fois, boisson de fête et de victoire dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient — sa couleur évoquait le sang sans en être. Les jumeaux buvaient devant le Khalife ce qu'il avait voulu verser — leur sang — transformé en vin, en joie, en célébration. C'était la vengeance la plus élégante de toute l'épopée.

Et Dzovinar — leur mère, qui avait pleuré toute la nuit — n'était pas mentionnée dans cette scène finale. Elle était présente en silence, dans la maison où se déroulait le festin. Ses fils étaient vivants. Le Khalife était à leurs pieds.

Ce silence était le sien. Il disait tout.

L'Étoile de Baghdasar

Quelle était leur manière de vivre, leur occupation ?

La nouvelle parvint à leur grand-père, le roi Gagik : Sanasar et Baghdasar étaient devenus si puissants. Ils avaient saisi le Khalife, le ligotaient à un poteau, et festoyaient assis à ses pieds.

Le grand-père, en apprenant cela, invoqua :

— Ô Seigneur, tu pourrais prendre mon âme, si seulement tu me laissais voir ces garçons.

Gagik, le roi adorateur de la croix — car il était chrétien, lui, dans ce monde de Bagdad et de ses idoles — écrivit un message, le confia à Kamy — le Vent — et dit :

— Porte ce message à Bagdad et donne-le à mon petit-fils, Sanasar.

Vous savez ce qu'est Kamy. Le Vent n'a pas de corps, ne frappe pas aux portes, ne peut être arrêté par aucune garde. Il passe par le trou de la serrure et dépose la lettre directement dans la main de celui à qui elle est destinée. C'est ainsi que le vieux roi, trop lointain pour bouger, trop vieux pour chevaucher, envoyait sa tendresse à ses petits-fils — par le vent, par le souffle, par ce qui ne peut pas être retenu.

Kamy prit le message et par le trou de la serrure le glissa dans la main de Sanasar.

Sanasar lut le message que son grand-père avait écrit : mille salutations à mon petit-fils — à l'instant où ce message parviendra à ta main, savonne ta tête là-bas, rase-la ici.

***

Sanasar dit à Baghdasar :

— Je pars. Ne laisse pas le Khalife s'échapper.

Montant son cheval, il chevaucha vers son grand-père, qui le reconnut à sa ressemblance avec sa mère. Ils festoyèrent et parlèrent si longuement que Sanasar oublia de penser à sa mère et à son frère.

***

Baghdasar, lui, partait chasser chaque jour et abattait un mouton sauvage qu'il ramenait à la maison. La maisonnée se rassemblait, festoyait et se réjouissait.

Un jour, pendant qu'il était à la chasse, le Khalife — lié pieds et poings — dit à la servante :

— Tu ne vois pas dans quel malheur je suis ? Pitié de toi. Desserre un peu mes liens.

La servante dénoua la corde et la mit de côté.

Le Khalife était libre.

Et voilà — une servante sans nom, sans histoire, qui avait eu pitié. Elle n'était pas mauvaise. Elle avait simplement eu pitié du mauvais homme au mauvais moment. L'épopée ne la juge pas. Elle dit seulement ce qui s'est passé. Et ce qui s'est passé a failli tuer Baghdasar. C'est ainsi que vont les choses : la miséricorde mal placée est une trahison sans le vouloir. Le conteur vous le dit pour que vous vous en souveniez.

***

Le Khalife alla à la ville, fit appel à tous, convoqua les princes survivants, tint conseil et demanda :

— Que ferons-nous pour nous sauver ?

L'un des princes dit : Sanasar est parti et Baghdasar est seul — allons le tuer.

Un autre dit : nous ne sommes pas capables de le tuer. Organisons un festin, enivrons-le, prenons-le et jetons-le dans un fossé, entassons des broussailles et des ordures sur lui, et qu'il périsse.

Le Khalife dit à ses hommes :

— Portez sept charges de chameau de vin aigre à la montagne Akhmakh — la Montagne des Fous. Demain je tromperai Baghdasar et l'y emmènerai. Nous lui donnerons du vin, nous l'enivrerons et nous le tuerons.

Akhmakh. La Montagne des Fous. Le lieu avait déjà son nom avant que le piège soit tendu. On n'emmène pas un homme sur la Montagne des Fous par hasard.

Les hommes firent ce qu'on leur avait dit.

***

Ce soir-là, quand l'imprudent Baghdasar rentra de la chasse, il vit le Khalife libre — mais ne dit pas un mot.

Le Khalife lui dit :

— Baghdasar, sais-tu ce que je pense ?

— À quoi penses-tu, Khalife ?

— Libère-moi. Je t'emmènerai à Sev Sar — la Montagne Noire. Là je connais un endroit plein de moutons sauvages et d'autre gibier. Nous irons demain, nous les chasserons, nous ferons un grand festin et camperons là jusqu'au retour de ton frère.

— Très bien. Nous irons.

L'imprudent Baghdasar. L'épopée le dit clairement — et elle avait raison de le dire. Ce n'était pas la lâcheté, ce n'était pas la faiblesse. C'était l'imprudence. Il était si fort qu'il ne pouvait pas imaginer qu'on le tuerait. Et cette force même le rendait aveugle.

***

Le lendemain ils montèrent leurs chevaux et partirent.

Quand ils atteignirent la montagne Akhmakh, des gens de tous côtés — tenant des coupes de vin — acclamèrent : mille bienvenus à Baghdasar, et lui offrirent leurs coupes. Personne ne but le vin que les serviteurs apportaient. Chacun offrait son propre vin à Baghdasar. Ainsi tous le trompèrent et le remplirent du vin aigre vieux de sept ans.

Le vin lui monta à la tête. Tandis qu'ils continuaient à porter des toasts — mille bienvenus à Baghdasar — Baghdasar cria :

— Au diable vos « mille bienvenus ». Remplissez les auges, je boirai tout !

Voilà Baghdasar. Même dans le piège, même en train de tomber, il était encore lui-même — plus grand que tout, plus assoiffé que tout, incapable de se retenir. Il criait remplissez les auges, je boirai tout — et c'est exactement ce qu'ils voulaient qu'il dise.

Baghdasar but tout le vin et s'enivra tellement qu'il s'effondra et perdit conscience.

***

Le Khalife dit alors à ses hommes :

— Prenez vos masses, tombez sur lui.

Ils prirent leurs masses et se précipitèrent — mais, le craignant même inconscient, lancèrent leurs masses de loin. Ils continuèrent à lancer masse après masse sur Baghdasar de tous côtés — tant de masses que leurs coups creusèrent un fossé de quarante kazes de profondeur. Mais par la volonté de Dieu, aucune masse n'atteignit Baghdasar.

Ils avaient peur de lui même ivre mort. Même effondré, même livré — ils n'osaient pas l'approcher. Et par la volonté de Dieu, aucun coup ne l'atteignait. Ce n'était plus sa force qui le protégeait. C'était autre chose.

***

Sanasar, chez son grand-père, sortit, leva les yeux vers le ciel — et vit que l'étoile de Baghdasar s'était obscurcie.

Vous savez ce que cela veut dire. Chaque homme a son étoile. Ce n'est pas une image, ce n'est pas une métaphore — c'est une réalité que les anciens lisaient dans le ciel comme vous lisez un visage. Sanasar leva les yeux et vit que l'étoile de son frère s'était assombrie. Il n'avait pas besoin d'autre chose.

Il se dit : mon frère est en danger.

Se retournant, il dit à son grand-père :

— Grand-père, je pars. Mon cheval, vite. J'arriverai soit au corps de mon frère soit à sa bière.

Son grand-père dit :

— Pitié de toi. En ce moment ton frère festoie tranquillement avec ta mère. Pendant qu'il se réjouit là-bas, tu peux te réjouir avec nous ici.

Le grand-père ne savait pas lire les étoiles comme Sanasar. Il était bien intentionné — mais aveugle. Sanasar n'attendit pas. Il sortit son cheval lui-même, monta en selle — et en un clin d'œil arriva à la maison de sa mère.

— Mère, où est mon frère Baghdasar ?

— Le Khalife l'a emmené à la montagne Akhmakh pour une sortie, un festin en plein air.

— Hélas, ils ont trompé mon frère. Ils vont le tuer.

À peine avait-il dit cela qu'il se rua dehors et atteignit Baghdasar.

***

Il trouva Baghdasar ivre de vin, soul mort, gisant inconscient — et des gens de tous côtés le frappant de leurs masses, le frappant de leurs épées, essayant de le tuer.

Sanasar, hors de lui, invoqua Dieu et se jeta sur eux. Lançant sa lourde masse, il frappa, tua le Khalife qui,

sous le coup, s'enfonça dans la terre de sept kazes de profondeur. Puis il massacra tous les autres hommes.

Sanasar se pencha sur son frère, versa de l'eau sur sa tête, le lava, et lui massa le cœur pour le ranimer.

— Baghdasar. Baghdasar.

Reprenant conscience, Baghdasar leva la tête et dit :

— Ah, pitié de toi. Tu ne m'as pas laissé profiter de mon bon sommeil.

— Pitié de toi. Lève-toi maintenant et regarde autour de toi.

Il venait d'échapper à la mort. Son frère avait tué le Khalife et massacré toute son armée. Et Baghdasar se plaignait qu'on ne l'eût pas laissé dormir. C'est Baghdasar — jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle, jusqu'à ce réveil au milieu des corps. Sanasar ne se fâchait pas. Il disait simplement : lève-toi et regarde autour de toi.

***

Les frères jumeaux rentrèrent à la ville.

Baghdasar proclama au peuple :

— Quiconque croit ce que je crois, qu'il vienne et passe sous mon épée.

Des gens des villes et des bourgs se hâtèrent, vinrent et passèrent sous son épée.

Passer sous l'épée d'un chef — vous savez ce que cela signifie dans nos traditions. Ce n'est pas seulement la soumission. C'est l'appartenance, la foi, la nouvelle loi. Baghdasar ne détruisait pas Bagdad — il la refondait. Il transformait le massacre en fondation.

***

Et leur mère, Dzovinar Khanum, s'inclina, s'agenouilla et se prosterna, disant :

— Je te rends grâce, Toi Créateur du ciel et de la terre, pour ta miséricorde qui nous a délivrés, nous et notre peuple, des mains de ce tyran.

Elle qui avait pleuré toute une nuit. Elle qui avait pleuré encore quand Baghdasar était parti vers la Montagne des Fous. Elle se prosternait maintenant et rendait grâce — non pas seulement pour ses fils, mais pour nous et notre peuple. Dzovinar ne priait pas comme une mère soulagée. Elle priait comme une reine. C'était à ce moment qu'on comprenait qui elle avait toujours été, derrière les larmes et le silence : la digne fille du roi Gagik, l'origine de Sassoun, la première souveraine de la Maison.

Le Retour en Arménie et la Fondation de Sassoun

Ils restèrent là à Bagdad quelque temps. Puis ils prirent leur mère et sa servante et partirent vers l'Arménie.

À l'approche de la cité du roi Gagik, ils campèrent près d'une source. Voyant un homme qui passait, ils l'appelèrent et lui dirent :

— Porte la bonne nouvelle au Roi. Mille salutations à lui et à Kerry Toros, et dis-leur : votre Dzovinar et ses fils jumeaux sont arrivés en bonne santé. Ils campent à la source. Lumière à vos yeux.

Le roi Gagik et Kerry Toros sortirent à leur rencontre. Ils s'étreignirent, s'embrassèrent, pleurèrent et se réjouirent, mangèrent, burent et portèrent des toasts. Les deux ensemble — les larmes et la joie — car c'est ainsi que l'épopée arménienne connaissait les grandes émotions : jamais l'une sans l'autre. Puis ils dirent :

— Partons pour la cité.

Ils partirent tous ensemble, atteignirent la cité, allèrent au palais du Roi, et tinrent un festin pendant sept jours et sept nuits. Le festin de sept jours et sept nuits — vous savez ce que cela veut dire. Ce n'était pas un chiffre ordinaire. C'était le temps nécessaire pour que la joie soit pleinement vécue, pour que les retrouvailles soient dignes de l'attente. Le roi Gagik qui avait confié

son message au Vent, qui avait dit ô Seigneur, tu pourrais prendre mon âme si seulement tu me laissais voir ces garçons — tenait enfin ses petits-fils dans ses bras.

***

Puis Sanasar dit au roi Gagik :

— Grand-père, j'ai une requête.

— Quelle serait ta requête ?

— Nous avons bâti une maison qui nous appartient. Pouvons-nous y retourner ?

— Mon fils, je n'ai pas d'héritier. À ma mort, mon royaume sera le vôtre et sera votre domaine.

— Non, notre Roi, longue vie à toi. Nous sommes venus, nous t'avons rendu visite. Grâce à Dieu, nous t'avons trouvé vivant et en bonne santé. Notre désir est comblé. Nous rentrons chez nous.

***

Pendant qu'ils se préparaient à partir, leur mère Dzovinar conseilla ses fils jumeaux :

— Mes fils, demandez au roi de vous léguer Dzovasar, Maratgachour, Jabaghchour-Bazhin et Koten. S'il jure

sur le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel, il accordera votre demande.

Dzovinar savait ce qu'elle faisait. Elle connaissait les lois et les serments mieux que quiconque — elle savait que la parole du roi ne suffisait pas, qu'il fallait le lier par la formule sacrée : le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel. C'était le serment inviolable, celui que l'on ne pouvait pas rompre sans se perdre. Et les noms qu'elle citait — Dzovasar, Maratgachour, Jabaghchour-Bazhin, Koten — n'étaient pas des noms inventés. C'étaient les noms réels de régions situées autour du lac de Van et des montagnes du Taurus arménien. Sassoun n'était pas un lieu de légende flottant dans les nuages — c'était une forteresse historique, dans une terre précise, revendiquée par des héros qui y avaient vraiment vécu. Dzovinar ne demandait pas pour elle — elle demandait pour ses fils, pour Sassoun, pour les générations qui viendraient. Elle pensait à l'avenir quand les hommes pensaient au présent.

Sanasar dit alors au roi :

— Nous avons encore une requête.

— Mes fils, quoi que vous souhaitiez hormis notre âme, sur le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel, nous vous l'accorderons.

— Nous léguerez-vous Dzovasar, Maratgachour, Jabaghchour-Bazhin et Koten ?

— Oui, mes fils, nous vous les léguons.

***

Dzovinar et ses fils jumeaux prirent congé, montèrent leurs chevaux et prirent la route. Kerry Toros les accompagna lui aussi.

Kerry Toros. Il n'était pas de leur sang — mais il était de leur monde, le monde chrétien de Gagik, le monde de la fidélité et de la fraternité d'armes. Il les accompagnait de son plein gré, sans y être contraint, sans y être invité par le sang ou le serment. Sassoun ne serait pas fondé par deux frères seuls — il serait fondé par une communauté. Kerry Toros en était le premier membre volontaire.

Sanasar prit la tête de la caravane qui gravit son chemin vers la forteresse de Sassoun.

***

Sanasar était très fort — un homme puissant.

Il construisit des murs-frontières autour de Sev Sar jusqu'à Dzudzmagakit et les abords de Moush, atteignant la chaîne de Seghan Sar — la Montagne de la Table — la plaine de Jabaghchour, et les sources de la rivière Mourad — l'Aradzany, l'Arsanias, tributaire de l'Euphrate. Il régna sur tous ces territoires.

Voilà ce que faisait Sanasar : il ne conquérait pas — il délimitait. Il traçait les contours d'un espace qui serait Sassoun, un espace de protection et de justice. Car construire des murs-frontières, c'est dire : voici où commence la sécurité. Voici où s'arrête la peur.

Sanasar construisit quatre grandes portes à sa forteresse et les garda constamment fermées. Monté sur son cheval Kourkig Jelaly, il partait à la chasse et chassait loups et bêtes sauvages en grand nombre. Bientôt il étendit son domaine jusqu'à Msr, le pont de Batman et la Vallée d'Ankugh.

Sanasar devint un grand pahlevan. Sa renommée se répandit dans le monde entier.

Pahlevan — vous connaissez ce mot. Il venait du persan et traversait toutes les traditions épiques du Caucase et du Proche-Orient. Il ne voulait pas dire seulement le fort, le guerrier, le champion. Il voulait dire celui dont la réputation était telle que les gens voyageaient pour vivre sous sa protection. Sanasar devenait pahlevan non pas en gagnant une bataille, mais en construisant un monde où les faibles pouvaient vivre en paix.

***

Beaucoup de gens, entendant parler de lui, se dirent :

— Frère, pourquoi rester ici où des voleurs en tout temps pillent et dérobent nos biens ? Par la grâce de

Dieu nous irons à Sassoun, où Sanasar et Baghdasar, deux puissants pahlevans, règnent. Où ils ne perçoivent ni taxes ni tributs. Où les hommes ne pilleront pas nos possessions.

Et peu à peu les gens vinrent à Sassoun. Et Sassoun grandit, devint une grande cité.

Ce qui attirait les gens vers Sassoun — écoutez bien — ce n'était pas la richesse, ni la gloire, ni la beauté du lieu. C'était l'absence de taxes et de tributs. C'était la justice. C'était la protection sans prix. Dans un monde où tous les royaumes — le Khalifat de Bagdad, les principautés arméniennes, les empires voisins — vivaient de l'impôt et de la peur, Sassoun était une anomalie : un lieu où les forts protégeaient les faibles sans rien demander en retour.

Et Dzovinar — qui avait commencé cette histoire comme prisonnière d'un Khalife, une nuit de noces arrachée à son gré — voyait ma-intenant ses fils bâtir une cité. Elle ne disait plus rien dans ce chapitre. Elle n'avait plus besoin de parler.

Sassoun était sa réponse.

Invocation

Avant que le récit ne reprenne son souffle et que les héros ne poursuivent leur destin, le conteur s'arrête. Il lève les yeux vers le ciel, pose une main sur sa poitrine, et prononce les mots que tout aède arménien connaît depuis l'enfance — ces mots qui ne sont pas un ornement, mais une nécessité.

Car dans la tradition épique arménienne, on ne commence pas un récit sans avoir d'abord demandé grâce. On ne nomme pas les héros sans les protéger. On ne convoque pas les morts sans leur rendre hommage.

Ainsi parle le conteur :

« Je demande miséricorde, miséricorde pour Khanoum Dzovinar ; je demande miséricorde, miséricorde pour Sanasar, pour Baghdasar ; je demande miséricorde, miséricorde pour Deghtzoun Dzam, aux boucles d'or ; je demande miséricorde, miséricorde pour les défunts de ceux qui écoutent. »

***

Khanoum Dzovinar — *la Dame aux yeux de lac*, celle dont le nom porte en lui l'eau profonde et le ciel reflété — est la mère des deux héros. C'est elle qui, captive dans les murs de la ville ennemie de Kapout-Kaghak, but un jour à une fontaine enchantée et conçut deux fils

sans qu'aucun homme l'eût touchée. Les eaux l'avaient choisie. Le destin avait parlé.

De ce ventre béni naquirent Sanasar et Baghdasar : deux frères, deux guerriers, deux piliers du monde épique arménien. Leur histoire appartient au grand cycle de *David de Sassoun* — l'épopée nationale arménienne, transmise oralement pendant des siècles avant d'être couchée sur le papier, épopée de résistance, de bravoure et de foi dans laquelle chaque génération de héros surpasse et prolonge la précédente.

Et parmi eux, il y a Deghtzoun Dzam — *aux boucles d'or* — dont le seul nom suffit à évoquer la beauté solaire des héroïnes de l'épopée, ces femmes qui ne sont jamais de simples épouses, mais des destins à part entière.

Enfin, le conteur se souvient des morts. Ceux qui ont écouté ces récits avant nous. Ceux qui les ont transmis dans le noir des veillées, autour des foyers de pierre des villages d'Arménie, dans les monastères taillés à même la roche, sur les routes de l'exil. Leur mémoire aussi mérite miséricorde.

Alors seulement, le récit peut commencer.

La lettre de Deghtzoun Dzam

De quoi allons-nous parler à présent ?

Nous allons parler de Bghntze Kaghak — la Ville de Cuivre — et de la fille du Roi des Katcher, ces esprits qui habitent les confins du monde connu, là où les hommes ordinaires n'osent pas s'aventurer.

***

La gloire des deux frères de Sassoun avait franchi les montagnes, traversé les plaines, contourné les mers. Dans les caravansérails, on racontait leurs exploits. Dans les palais, on prononçait leurs noms avec respect mêlé de crainte. Et jusque dans Bghntze Kaghak, la cité aux murs de cuivre qui brillaient comme un soleil couchant, la nouvelle était parvenue : il existait, quelque part dans les hauteurs de Sassoun, deux guerriers d'une trempe exceptionnelle.

Cette nouvelle parvint aux oreilles de Deghtzoun Dzam aux quarante tresses — la fille du Roi des Katcher.

Son père n'avait que deux filles, aucun fils, aucun héritier mâle. Mais Deghtzoun Dzam n'était pas une fille ordinaire. Elle était enchanteresse, magicienne, initiée aux langages secrets des eaux et des songes. Sa beauté était de celles qui troublent le sommeil des héros — et c'est précisément ce qui arriva.

Une nuit, Sanasar rêva d'elle.

Il ne l'avait jamais vue. Il ne connaissait pas son nom. Pourtant, au matin, il se réveilla avec au cœur une blessure douce et profonde. Il ne savait pas encore que c'était elle. Mais elle, de son côté, avait rêvé de lui aussi.

Quand Deghtzoun Dzam apprit que le guerrier de Sassoun l'avait vue en songe, elle ne s'en offensa pas. Elle sourit.

— C'est un brave, dit-elle. Je lui enverrai une lettre. Qu'il vienne. Si je l'approuve, je l'épouserai.

Elle n'avait pas attendu l'approbation de son père. Elle n'en avait pas besoin. Quarante prétendants venus de quarante pays différents s'étaient déjà présentés à la porte du roi, porteurs de cadeaux, de promesses et de beaux discours. Elle les avait tous refusés. Aucun n'avait su mériter ce qu'elle gardait en elle.

Elle prit deux jarres. Dans la première, elle versa de l'eau jusqu'au bord, et posa une pomme sur l'ouverture. Dans la seconde, elle ne mit rien — elle la laissa vide, et posa une pomme sur celle-là aussi. Puis elle s'assit et écrivit.

***

De Deghtzoun Dzam, fille du Roi des Katcher, nombreuses salutations à Sanasar, nombreuses salutations à Baghdasar et Sanasar.

Sanasar, jeune homme, je suis la fille du Roi de Bghntze Kaghak. Mon cœur est pur et libre comme cette jarre vide — nul ne l'a jamais possédé. Mon esprit est plein de savoir comme cette jarre pleine d'eau. Les grâces du ciel m'ont été accordées. Quarante hommes de quarante pays sont venus me demander en mariage. À aucun d'eux je ne me suis engagée. Je t'ai vu en rêve. Viens, épouse-moi. Tu me plais, Sanasar. C'est à toi que j'écris cette lettre. Jusqu'à quand dois-je t'attendre ? Si tu as savonné ta tête, ne te rase pas ailleurs — viens me prendre pour femme.

***

Elle joignit à la lettre son portrait peint, puis appela ses deux servantes.

— Portez ceci à Sassoun, leur dit-elle. Passez par la cheminée. Déposez la lettre, les jarres et le portrait dans la chambre de Sanasar, au chevet de son lit, de sorte qu'il les voie dès son réveil. S'il est courageux, il viendra me chercher lui-même. Et surtout, ajouta-t-elle en les regardant droit dans les yeux, que je n'apprenne pas que vous avez déposé quoi que ce soit dans la chambre de Baghdasar.

Les deux servantes s'inclinèrent. Elles étaient elles aussi des enchanteresses. Elles étendirent les bras, et

leurs bras devinrent des ailes. Leurs robes se transformèrent en plumage blanc. En un instant, deux colombes blanches s'envolèrent par la fenêtre ouverte, portant la lettre et les jarres, filant vers les montagnes de Sassoun.

***

Elles se posèrent sur le toit de la demeure de Sassoun quand la nuit était encore épaisse.

La maison avait deux cheminées, une à droite, une à gauche. Les deux colombes s'approchèrent de celle de droite et regardèrent en bas.

Dans la chambre, un jeune homme dormait sur un lit posé à même le sol. Il était en sueur — le sommeil du guerrier, profond et chaud. Son visage brillait d'un tel éclat qu'il semblait dire au soleil : écarte-toi, c'est mon tour de paraître. Deux chandeliers brûlaient à son chevet, deux autres à ses pieds.

L'une des colombes dit à l'autre :

— Sœur, allons voir par l'autre cheminée. Ce jeune homme est beau, certes, mais comment savoir si c'est vraiment Sanasar ?

Elles glissèrent jusqu'à la cheminée de gauche et regardèrent en bas.

Là, un autre jeune homme dormait tout habillé, comme prêt à bondir au moindre signal. Lui aussi était en sueur. Et il était dix fois plus beau que le premier.

— Sœur, dit l'une des colombes, c'est lui, Sanasar. Déposons la lettre ici.

Mais l'autre hésita.

— Par Dieu, sœur, le premier n'était pas laid non plus. Je n'arrive pas à trancher lequel est Sanasar et lequel est Baghdasar.

Elles délibérèrent un long moment au bord des toits de Sassoun, dans le froid bleu de la nuit. Permettez que je m'arrête un instant.

Vous vous demandez peut-être pourquoi une simple confusion entre deux frères mérite autant d'attention dans ce récit. C'est que Sanasar et Baghdasar ne sont pas des personnages ordinaires. Ils sont la première génération d'une lignée de héros qui traversera quatre âges — quatre générations de guerriers, chacune plus grande que la précédente — dans ce que les Arméniens appellent le cycle de *David de Sassoun*, leur épopée nationale. Pendant des siècles, ce récit n'a existé que dans la voix des conteurs, transmis de veillée en veillée, de village en village, avant d'être enfin couché sur le papier. Ce que les messagères font cette nuit-là, en se trompant de cheminée, ne sera pas sans conséquences. Dans les épopées arméniennes, il n'y a

pas de petites erreurs. Chaque méprise porte en elle le germe d'un destin.

Mais reprenons.

Après une longue hésitation, n'ayant pu se mettre d'accord, les deux colombes revinrent sur leurs pas et choisirent la cheminée de droite — la première qu'elles avaient regardée. Elles y laissèrent tomber la lettre, les jarres et le portrait : non pas dans la chambre de Sanasar, mais dans celle de Baghdasar l'impétueux.

La colère de Baghdasar

Au matin, Baghdasar se leva, s'habilla, et en se retournant vers son lit, aperçut quelque chose d'étrange. Une lettre. Des jarres. Un portrait.

Il déplia la lettre et lut.

Elle venait de la fille du Roi des Katcher. Elle était adressée à Sanasar. Et dans les salutations, le nom de Sanasar apparaissait deux fois, le sien une seule.

Baghdasar relut. Puis relut encore.

— Je comprends qu'elle cite mon frère en premier, dit-il à voix basse, puisqu'il est l'aîné. Mais pourquoi deux fois ? Pourquoi deux fois son nom et une seule fois le mien ?

Il continua sa lecture. La lettre était claire : la fille du Roi des Katcher invitait Sanasar à venir l'épouser. Elle lui avait envoyé son portrait. Elle l'attendait.

Baghdasar n'était pas un homme de patience. On l'appelait Baghdasar l'impétueux, et ce n'était pas sans raison. La colère monta en lui comme une eau qui déborde.

— Mon frère veut se marier, dit-il. Il se marie sans m'en dire un mot. Il me cache quelque chose. Il m'ignore.

Puis, après un silence :

— Nous sommes frères. Quand s'est-il engagé à cette fille sans m'en parler ? Sanasar me cache quelque chose.

Il s'assit sur son lit, les mâchoires serrées, et ne sortit pas de sa chambre.

Alors il regarda le portrait.

Et ce fut autre chose.

Il perdit complètement la tête. Le sang lui monta au visage, lui jaillit des narines. Il tint le portrait entre ses mains un long moment, les yeux fixes, sans bouger.

— C'est lui ou moi, dit-il enfin. L'un de nous deux ne passera pas l'hiver.

Il plia la lettre, la glissa contre sa poitrine, et s'allongea sur son lit, le cœur en feu. Quand Sanasar l'appela pour le repas du matin, il ne répondit pas.

***

À la table du matin, la place de Baghdasar était vide.

Sa mère, Dzovinar, remarqua son absence et se leva. Elle alla frapper à la porte de sa chambre.

— Baghdasar, dit-elle, pourquoi n'es-tu pas venu manger ? Es-tu malade ?

La voix de Baghdasar traversa la porte, froide et tendue :

— Mère, si c'avait été quelqu'un d'autre à ouvrir cette porte, je l'aurais taillé en pièces.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle.

Il sortit la lettre de sa poitrine et la lui tendit.

— Prends. Lis. Et tu comprendras pourquoi je ne suis pas venu manger. Comment veux-tu que je m'assoie à table quand mon frère prend femme sans m'en dire un mot ? Est-ce que je ne compte pour rien ? Il aurait pu me parler, et ensuite se marier. Va dire à Sanasar que c'est lui ou moi.

Dzovinar prit la lettre, la lut, et son visage se referma.

— Mon fils, dit-elle, je ne suis au courant de rien. Et cela me trouble autant que toi.

Elle alla trouver Sanasar et lui tendit la lettre sans un mot.

Sanasar la prit et lut. C'était la première fois qu'il la voyait. Il reconnut le nom de Deghtzoun Dzam — ce nom qui lui était venu en rêve sans qu'il sache d'où — et il lut chaque ligne avec attention. Quand il eut fini, il releva les yeux vers sa mère.

— Mère, je le jure devant Dieu, dit-il, je ne sais rien de tout cela. Je n'ai écrit aucune lettre à personne.

— Ton frère est en colère contre toi, dit Dzovinar.

— Que puis-je faire ? répondit Sanasar. Cette jeune fille est une enchanteresse. Elle a entendu parler de nous et elle a écrit. Ce n'est pas moi qui ai demandé quoi que ce soit. Mais mon frère est impétueux, tu le sais. Va lui parler doucement. Si sa colère retombe, tant mieux. Sinon, qu'il vienne me frapper une ou deux fois pour se soulager — je ne lui en tiendrai pas rigueur.

Dzovinar alla parler à Baghdasar. Elle choisit ses mots avec soin, comme on dépose une braise dans la paume. Mais la colère de Baghdasar ne retomba pas.

***

Ce soir-là, quand Sanasar rentra, il salua son frère.

Baghdasar ne répondit pas.

— Frère, pourquoi es-tu en colère contre moi ? demanda Sanasar.

— C'est toi ou moi, dit Baghdasar. L'un de nous deux doit mourir.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison ?

— Pourquoi la fille du Roi des Katcher te salue-t-elle deux fois dans sa lettre et moi une seule fois ?

— Que veux-tu que j'y fasse ? C'est elle qui a écrit la lettre, pas moi.

— Non. Toi et moi, nous allons nous battre.

— Se battre pour une salutation ? dit Sanasar. Pour un mot de trop dans une lettre ?

— Tu lui as écrit en secret, dit Baghdasar. Tu lui as envoyé un message sans m'en parler.

— Frère, Dieu m'est témoin, je n'ai rien envoyé à personne.

— Non. Nous allons nous battre.

Sanasar le regarda un long moment.

— Frère, dit-il enfin, je ne lèverai pas la main sur toi. Frappe-moi si tu veux. Tue-moi si tu veux. Mais ce n'est pas moi qui te frapperai.

En vain Sanasar plaida. Baghdasar était fait d'une seule pièce, taillée dans l'entêtement et la fierté blessée. On ne l'appelait pas Baghdasar l'impétueux pour rien.

***

Permettez que je m'arrête un instant ici.

Dans les épopées arméniennes, les frères ne s'affrontent jamais sans raison profonde. Ce qui ressemble à une querelle mesquine — une salutation comptée deux fois plutôt qu'une — est en réalité la première fissure dans un édifice qui repose tout entier sur l'honneur. Baghdasar ne se bat pas pour une lettre. Il se bat parce qu'il a vu le portrait de Deghtzoun Dzam et que quelque chose en lui s'est brisé. Il se bat parce qu'il aime déjà cette femme, et qu'il croit que son frère lui a volé sa chance avant même qu'il le sache.

Mais reprenons.

Le combat des frères

Sanasar réfléchit seul, le soir venu.

Il connaissait son frère. Il savait que les mots ne suffiraient pas — pas avec Baghdasar, pas quand la fierté était en jeu. Alors il pensa à autre chose.

— Emmenons-le dans les champs, se dit-il. Qu'on lutte, qu'on coure à cheval. Le corps fatigué apaise parfois ce que la raison ne peut pas atteindre. Peut-être qu'il se radoucira.

Le lendemain matin, il proposa à son frère de sortir. Baghdasar accepta sans un mot. Ils sellèrent leurs chevaux et partirent vers les prairies.

Quand ils atteignirent un champ ouvert, ils mirent pied à terre. Sans se consulter, comme si c'était entendu depuis toujours, ils se saisirent l'un l'autre par le cou et commencèrent à lutter.

La terre trembla sous leurs pieds.

Ils luttèrent jusqu'à midi sans que l'un prenne l'avantage sur l'autre. Ni l'un ni l'autre ne tombait. Ni l'un ni l'autre ne cédait. Mais il y avait une différence que les rochers et les arbres auraient pu voir, s'ils avaient eu des yeux : Sanasar faisait semblant. Il retenait sa force, cherchait à fatiguer son frère sans le blesser. Baghdasar, lui, frappait pour de vrai.

***

À la maison, Dzovinar attendit. Puis attendit encore. Puis s'inquiéta.

Elle sortit, et entendit au loin le bruit sourd de leurs corps, le choc de leurs voix portées par les pierres. Elle marcha vers eux et les trouva au milieu du champ — deux tempêtes qui se heurtaient sans se dissoudre.

Elle s'arrêta. Elle s'assit sur une pierre. Elle se frappa les genoux de ses paumes, comme font les mères arméniennes quand la douleur dépasse les mots.

Elle les regarda une heure. Puis elle vit Baghdasar faiblir — à peine, mais elle était sa mère, elle savait lire en lui comme dans un ciel d'orage. Elle leva la voix et chanta vers les montagnes :

— Ô montagnes, rochers et arbres, portez ma prière à l'oncle, qu'il vienne auprès de ses pahlevans.

Elle attendit encore. Baghdasar continuait de fléchir.

— Ô mers, ô vagues, portez ma prière à l'oncle, qu'il vienne auprès de ses neveux.

Ils se battirent jusqu'au soir. Ni l'un ni l'autre ne tomba. Quand la lumière baissa, ils s'arrêtèrent d'un commun accord, sans se le dire, et reprirent le chemin de la maison.

Sur le chemin, Baghdasar dit à son frère :

— Demain, on recommence.

Ils rentrèrent. Ils dormirent.

***

Le lendemain matin, ils mangèrent, sellèrent leurs chevaux, prirent leurs masses d'armes et leurs boucliers, et repartirent. Dzovinar les suivit. Elle s'assit à l'écart, les mains jointes, et maudit à voix basse la magicienne qui avait mis ses deux fils l'un contre l'autre.

— Puisse-t-elle ne jamais connaître le bonheur, dit-elle, elle qui a causé tout cela. Depuis l'aube, mes deux fils se déchirent.

Cette fois, ils combattirent à cheval, masses en main. Sanasar se posta debout sur un rocher comme une cible offerte. Baghdasar lança sa masse de toutes ses forces — pour tuer, pas pour blesser. La masse passa au-dessus de la tête de Sanasar. Sanasar l'attrapa au vol et la renvoya, mais sans viser son frère.

Ils s'échangèrent les coups ainsi, lance après lance, l'un cherchant à tuer, l'autre cherchant seulement à esquiver. Sanasar pensait : il va se calmer. Puis il pensait : non, il ne se calmera pas. Et il continuait de retenir son bras.

Il pensait à son frère. Il pensait à ce qu'une masse lancée à pleine force peut faire à un homme, même à un pahlev an. Il ne voulait pas savoir. Il visait au-dessus de la tête de Baghdasar, exprès, chaque fois.

Mais le soir approchait, et Baghdasar ne se calmait pas.

Alors Sanasar pensa : *laisse-moi voir s'il peut encaisser ce que j'encaisse.*

Il lança un coup léger — léger pour lui, du moins. Pour tout autre homme, c'eût été une frappe de pleine puissance.

Baghdasar leva son bouclier. Le coup traversa le bouclier, atteignit Baghdasar, et le désarçonna.

Sanasar sauta de son cheval.

— Qu'ai-je fait ? cria-t-il. Je n'avais pas mesuré ma propre force. J'ai tué mon frère.

Il courut à lui, s'agenouilla. Dzovinar arriva de l'autre côté. Ensemble, ils se penchèrent sur Baghdasar — et le trouvèrent vivant. La masse avait frappé son pied. La douleur l'avait assommé, rien de plus.

Sanasar chargea son frère sur son dos et le ramena à la maison. Il lui massa le cœur, lui frictionna le ventre, resta à son chevet toute la nuit. C'est en fouillant la poche de Baghdasar pour le soigner qu'il tomba sur le portrait de Deghtzoun Dzam.

Il s'assit là, dans le noir, et pleura.

***

À l'aube, Baghdasar ouvrit les yeux.

— Frère, dit Sanasar, que t'est-il arrivé ?

— J'ai senti une douleur au pied, dit Baghdasar. Et j'ai perdu connaissance.

Sanasar le regarda un moment, puis dit doucement :

— Frère. Est-ce vraiment à cause de cette lettre et de ce portrait que tu m'en voulais ? Que tu ne me parlais plus ?

Il posa le portrait entre eux deux.

— Je mourrais pour toi. Cette fille ne me dit rien. Va la chercher pour toi.

Baghdasar se redressa lentement. Il regarda son frère — cet homme qui aurait pu le tuer vingt fois depuis la veille au matin, et qui n'avait cherché qu'à le protéger de lui-même.

— Frère, dit-il, je ne savais pas que tu étais plus fort que moi. Faisons la paix. Tu es le plus brave. Je ne lèverai plus jamais la main sur toi. Tu es mon frère aîné et j'écouterai tout ce que tu diras. Va chercher cette fille. Elle est pour toi.

— Non, dit Sanasar. C'est toi qui iras. C'est toi qui la ramèneras.

— Ne tarde pas, dit Baghdasar. Prépare-toi, monte à cheval, invoque Dieu et pars.

— Je ne veux pas y aller. C'est une enchanteresse.

— J'insiste. Va la chercher. Elle a entendu parler de nous, elle a écrit. Si tu ne vas pas, les gens diront que les jumeaux de Sassoun n'ont pas osé répondre à l'appel d'une femme. Cela ne peut pas être. Pars. Va chercher cette fille.

Le départ de Sanasar

Sanasar alla trouver sa mère.

— Mère, dit-il, prépare mes affaires. Je pars pour le pays des Katcher. Cette lettre m'était destinée.

Dzovinar leva les yeux vers lui.

— N'y va pas, mon fils. Nous avons à peine échappé à Bagdad. Je ne veux pas te perdre aussi.

— Mère, dit Sanasar, j'y vais. Même si je dois y laisser ma tête.

Elle n'insista pas. Elle connaissait ce ton — ce ton que les mères arméniennes reconnaissent entre tous, celui qui dit que les mots ne servent plus à rien. Elle prépara ses affaires en silence, plia, rangea, attacha. Quand tout fut prêt, Sanasar s'agenouilla devant elle et embrassa sa main.

Puis il monta à cheval.

Il s'éloigna de quelques pas, s'arrêta, et se retourna.

— Baghdasar, cria-t-il, je mourrais pour toi. Sors un moment, laisse-moi te voir.

Baghdasar sortit.

— Reste ici, frère, dit Sanasar. Je reviendrai dans trois jours. Si dans trois jours tu n'as pas de nouvelles, sache que je suis en danger. Alors viens me trouver.

Ils se demandèrent pardon l'un à l'autre. Ils s'embrassèrent. Ils échangèrent leurs bagues.

Ce geste mérite qu'on s'y arrête. Échanger les bagues avant un départ dangereux, c'est une pratique ancienne dans le monde arménien et dans tout le Caucase. La bague porte le nom, le sang, l'identité de celui qui la donne. Si le voyageur ne revient pas, la bague reste — et celui qui la garde sait ce qu'il doit faire. C'est un pacte silencieux entre frères. C'est aussi une manière de dire : une partie de moi reste avec toi, même si je ne reviens pas.

Puis Sanasar s'en alla.

***

La distance de quarante jours, il la couvrit en une seule journée.

Cela mérite qu'on s'y arrête également. Dans les épopées arméniennes — comme dans les grandes épopées du Caucase et de l'Iran, auxquelles le cycle de Sassoun est profondément apparenté — le héros ne voyage pas comme les hommes ordinaires. Le temps se plie autour de lui. L'espace reconnaît sa stature. Ce n'est pas de la magie à proprement parler. C'est la manière dont le récit dit que cet homme n'est pas

comme les autres. Quand Sanasar chevauche, la route se raccourcit d'elle-même.

Donc : en une journée, il arriva à un carrefour.

Là, assis au bord du chemin, il vit un vieillard vénérable.

— Que Dieu soit avec toi, père, dit Sanasar.

— Que Dieu te donne sa grâce, Sanasar, répondit le vieillard. Descends de cheval. J'ai quelque chose à te dire.

Sanasar s'arrêta.

— Babig, dit-il, qui es-tu pour connaître mon nom ?

— Je suis l'ange de Dieu, dit le vieillard. Je suis assis ici pour montrer le chemin aux voyageurs. Où vas-tu, Sanasar ?

— Au pays des Katcher. Montre-moi la bonne route.

Le vieillard réfléchit, puis dit :

— Si tu prends ce chemin, tu deviendras roi. Si tu prends l'autre, tu deviendras marchand. Mais si tu vas au pays des Katcher, tu souffriras beaucoup.

Sanasar ne broncha pas.

— J'y vais quand même. Même si je sais qu'on m'y coupera la tête en trois coups. Si tu as d'autres conseils à me donner, donne-les. Sinon, laisse-moi passer.

Le vieillard hocha la tête.

Il faut comprendre qui est cet homme assis au bord de la route. Dans la tradition arménienne — et plus largement dans toute la tradition du Proche-Orient et du Caucase — l'ange ne descend pas du ciel en fanfare. Il ne se manifeste pas dans la lumière et le bruit. Il s'assoit au bord des chemins et attend. Il attend celui qui sait saluer, celui qui sait s'arrêter. C'est une figure que l'on retrouve dans les récits bibliques que les Arméniens connaissent depuis leur christianisation en 301, mais aussi dans les traditions bien plus anciennes, antérieures au christianisme, où les esprits tutélaires des carrefours guidaient les voyageurs méritants. Le carrefour, dans toutes ces traditions, est un lieu de choix — et donc un lieu de danger. On ne le traverse pas à la légère.

— Alors écoute, dit le vieillard. Sur ta route, quoi que tu rencontres — un rocher, un buisson, une bête sauvage ou un animal domestique — salue-les. Ne passe devant rien sans saluer. Le pays des Katcher est un pays sous enchantement. Si tu manques à ce respect, il te fera beaucoup de mal.

Ce conseil n'est pas une superstition ordinaire. Il porte en lui une vision du monde qui remonte aux temps les

plus anciens de la culture arménienne — une vision animiste, antérieure au christianisme et même aux grandes influences iraniennes, selon laquelle les pierres, les arbres et les bêtes sont habités. Les ignorer, c'est s'en faire des ennemis. Les saluer, c'est reconnaître leur existence, leur puissance, leur droit à être. Dans le pays des Katcher — un pays enchanté, un pays qui n'obéit pas aux lois ordinaires du monde — ce respect n'est pas facultatif. Il est la condition de survie.

— Adieu, dit Sanasar.

Il remonta à cheval et repartit.

***

Il chevaucha longtemps — combien de temps, Dieu seul le sait — jusqu'à ce qu'il atteigne les terres du Roi des Katcher.

Là, il vit un berger qui gardait un troupeau de moutons.

Mais ne vous y trompez pas : ce berger n'était pas un berger. C'était en vérité l'un des pahlevans du roi — un homme de grande force déguisé en serviteur, chargé de tester tous ceux qui empruntaient cette route. Cette figure du guerrier caché sous les habits du berger est profondément ancrée dans la tradition épique du Caucase et du Proche-Orient. Elle dit quelque chose d'essentiel sur le monde dans lequel Sanasar voyage : ici, rien n'est ce qu'il paraît. Chaque rencontre est une épreuve. Chaque visage est un masque. Celui qui

méprise le berger méprise peut-être un roi — et s'y brûle les doigts.

— Où vas-tu, jeune brave ? demanda le berger.

— À la cité du Roi des Katcher.

— Descends, repose-toi un peu. Je vais te donner du lait. Bois, puis repars.

— Non, dit Sanasar. Je suis pressé.

— Personne ne passe par ce chemin sans boire le lait, dit le berger.

Et il ne laissa pas à Sanasar le choix de refuser.

Le berger avait un grand abreuvoir — si grand que quatre hommes auraient pu y nager. Il le remplit de lait jusqu'au bord, y posa du pain, et déposa le tout devant Sanasar. Puis il alla faire le tour de son troupeau.

Ce qu'il cherchait était simple : mesurer la force des voyageurs. Selon ce qu'il voyait, il décidait de les laisser passer — ou de les envoyer droit dans les griffes des pahlevans de Deghtzoun Dzam, qui se chargeaient du reste. C'était un tri. Un jugement silencieux rendu à la lisière du monde enchanté.

Il n'avait pas fini son tour de troupeau que Sanasar l'appela :

— Berger ! Viens reprendre ta cuve. Je te remercie. Bonne route.

Le berger revint. Il vit la cuve vidée, renversée, et Sanasar debout à côté, tranquille.

Il frémit.

— Sanasar, dit-il, va sans crainte. Où que tu ailles, personne ne pourra te faire de mal.

***

Sanasar reprit la route et arriva aux portes de Bghntze Kaghak — la Ville de Cuivre.

Il leva les yeux vers les remparts et vit quelque chose d'étrange : au pied des murailles, quarante hommes se tenaient immobiles. Immobiles depuis si longtemps que leurs barbes avaient poussé et jauni.

Quarante hommes. Le chiffre quarante, dans la tradition arménienne comme dans tout le monde proche-oriental, n'est jamais un chiffre ordinaire. Quarante jours de deuil. Quarante années d'errance. Quarante prétendants pétrifiés au pied d'une muraille. Ce chiffre dit l'immensité, la durée, la multitude. Il dit aussi : avant toi, beaucoup sont venus. Et tous ont échoué.

Sanasar les salua.

— Que Dieu vous donne sa grâce, pahlevans aux barbes blanches, aux barbes rouges, aux barbes brunes.

Les hommes levèrent les yeux vers lui. Dans leurs regards, il y avait quelque chose de difficile à nommer — à la fois de la reconnaissance pour celui qui les saluait encore comme des hommes, et de la pitié pour celui qui ne savait pas encore ce qui l'attendait.

— Que Dieu te donne sa grâce, jeune homme. D'ici demain midi, tu seras dans le même état que nous.

L'un d'eux ajouta :

— Hélas, brave garçon. Toi aussi tu es tombé dans les mains de cette infidèle ?

— Qu'avez-vous dit, mes frères ? demanda Sanasar. Pourquoi serais-je réduit à votre condition ?

— Nous aussi nous étions fiers et vaillants quand nous sommes arrivés pour cette fille. Et avant même de comprendre ce qui nous arrivait, nous étions devenus ce que tu vois.

— Racontez-moi. Comment cela s'est-il passé ?

— Elle ensorcelle. Elle est magicienne. Attends un peu — elle a un oiseau étrange. Quand il vient se poser sur le mur et pousse son cri, tu seras transformé à notre image.

Sanasar écouta. Il réfléchit.

Et il ne s'avança pas vers la porte.

C'est ici que le récit révèle quelque chose d'important sur Sanasar. Tous ceux qui l'avaient précédé — ces quarante hommes aux barbes jaunies — étaient entrés directement, portés par leur bravoure et leur arrogance. Sanasar, lui, recula. Il fit faire demi-tour à son cheval, s'éloigna un peu de la ville, et attendit que la nuit tombe.

Dans les épopées arméniennes, la force sans sagesse mène à la pierre. C'est Sanasar lui-même qui incarne la leçon : le vrai pahlavan n'est pas celui qui fonce — c'est celui qui sait attendre.

La nuit de Bghntze Kaghak

La nuit tomba.

Sanasar fit demi-tour, s'approcha de la ville, et tira sur les rênes de Kourkig Jelaly — son cheval de bataille, celui dont on dit dans les épopées arméniennes qu'il n'est pas un cheval ordinaire, mais une créature née pour la guerre, capable de sentir le danger avant son maître et de franchir ce que nul autre cheval n'oserait approcher. Sanasar chercha une clairière, un espace dégagé, suffisamment large pour prendre de l'élan. Il invoqua Dieu. Il enfonça les éperons.

Et d'un seul bond, Kourkig Jelaly franchit le mur de cuivre.

Les portes de Bghntze Kaghak n'étaient pas ouvertes pour les étrangers. Elles ne s'ouvriraient pas pour Sanasar. Alors Sanasar passa par-dessus.

Il mit pied à terre et s'avança dans la ville.

***

Il marcha longtemps dans les rues, cherchant où loger. Bghntze Kaghak — la Ville de Cuivre — n'était pas une ville comme les autres. Son nom dit déjà quelque chose de sa nature : le cuivre, dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, est le métal des frontières. Ni l'or des dieux ni le fer des hommes — le cuivre est la

matière des seuils, des passages, des lieux qui appartiennent à un monde intermédiaire. Une ville de cuivre est une ville entre deux mondes. On y entre, mais on n'en ressort pas toujours de la même manière qu'on y est entré.

Au bout de la ville, Sanasar trouva une auberge. Elle appartenait à un Arménien — un vieillard à la barbe blanche.

Ce détail n'est pas anodin. Partout où les épopées arméniennes placent leurs héros en territoire étranger, il se trouve un Arménien pour les accueillir. C'est une constante du folklore : la diaspora arménienne, dispersée depuis des siècles à travers le Caucase, l'Anatolie et le Proche-Orient, est présente dans chaque ville, chaque carrefour, chaque port. L'auberge tenue par un compatriote est un îlot de confiance dans un monde hostile. Un endroit où l'on peut poser les armes — au moins un peu.

— Quel est ton tarif, Appo jan ? demanda Sanasar en entrant.

— Une pièce d'argent pour le cheval, dit le vieillard. Une demi-pièce pour l'homme.

— Appo, dit Sanasar, je te donne deux pièces pour mon cheval et trois pour moi-même. Tu prendras soin de lui.

Il laissa Kourkig Jelaly dans l'écurie, sortit se promener dans la ville, acheta du pain à un four ouvert, revint à l'auberge et s'assit à côté du vieil homme.

La nuit était tombée. Il mangea, puis dit :

— Halvor, raconte-moi quelque chose. J'aimerais entendre une histoire.

— Je ne connais pas d'histoire, fils.

— Alors laisse-moi te poser une question. Comment s'appelle cette ville ?

— Cette ville s'appelle Bghntze Kaghak, dit le vieillard.

— Et le roi de cette ville a une fille. Quel genre de jeune fille est-elle ?

Le vieillard se raidit légèrement.

— Pourquoi cette question te préoccupe-t-elle, fils ?

— Simple curiosité, babig.

Le vieil homme le regarda un moment, puis soupira.

— La fille de notre roi est une sorcière. Elle jette des sorts. Des fils de rois sont venus de partout pour l'épouser. Elle les a ensorcelés, puis elle les a rejetés — l'un par ici, l'autre par là. Tu n'es quand même pas venu pour elle ? Si c'est le cas, tu es un garçon à plaindre. Fais demi-tour. Beaucoup sont venus. Tous ont échoué.

— Non, non, babig. Qu'est-ce que j'aurais à faire avec elle ? Mais dis-moi — que Dieu ait pitié de ton père — quel est le secret de son enchantement ? Un sortilège aussi puissant ne peut pas rester sans réponse.

Le vieillard hésita. Puis, à voix basse, il parla.

— Son pouvoir repose dans la mer. Au fond des eaux, un dragon garde une pierre précieuse dans sa gueule. Seul un homme de feu pourrait plonger jusqu'au fond, arracher la pierre à la gueule du dragon, remonter à l'aube et voir la jeune fille nue dans sa chambre. Cela briserait l'enchantement. Aucun sort ne pourrait plus jamais l'atteindre. Et il pourrait l'emmener.

Sanasar écouta sans ciller. Puis il dit :

— Babig, j'aimerais voir son palais. Montre-le moi — je viens d'une terre lointaine, et quand je rentrerai, je raconterai aux miens ce que j'ai vu de cette ville.

Le vieillard le conduisit sur le toit et tendit le doigt vers l'obscurité.

— Tu vois ces fenêtres noires, là-bas ? C'est le pavillon de la fille du roi. Des rideaux noirs couvrent les fenêtres, pour qu'elle ne voie pas le monde extérieur. Et là, sur le toit du palais — tu vois cette lumière ? C'est une pomme d'or. Au sommet de la tour, il y a aussi une masse d'armes. Celui qui parvient à décrocher la pomme d'or, à la glisser dans sa poche, à remonter à cheval et à la remettre en place d'un seul élan — celui qui peut

arracher la masse du sommet de la tour — celui qui peut plonger dans la mer et prendre la pierre au dragon — celui-là pourra défier le roi et emporter la jeune fille.

— Babig, dit Sanasar en souriant, qui suis-je pour me lancer dans de telles aventures ? C'était juste une question. Allons dormir, je tombe de sommeil.

Ils descendirent et s'allongèrent.

***

Le vieillard s'endormit. Sanasar, non.

Il resta immobile un moment, les yeux ouverts dans le noir. Puis il pensa : *Par la Croix. Si tout ce que j'ai entendu est vrai, je commence cette nuit.*

Il attendit que les rues se vident. Puis il se leva, se tourna vers l'est, et s'agenouilla trois fois devant Dieu.

Ce geste — se tourner vers l'est avant l'action, s'agenouiller trois fois — est profondément arménien. Depuis la christianisation du royaume en 301 sous Tiridate IV, la prière orientée vers l'est est au cœur de la piété arménienne : l'est est la direction de Jérusalem, la direction du Christ ressuscité, la direction de la lumière. Mais l'est est aussi, dans les traditions bien plus anciennes, la direction du soleil levant, du renouveau, de la force qui revient. Sanasar n'entre pas dans l'épreuve sans avoir d'abord reconnu quelque chose qui le dépasse.

Puis il sortit, monta sur Kourkig Jelaly, et entra dans la nuit.

***

La nuit était claire. La lune éclairait la ville comme en plein jour.

Sanasar invoqua Dieu. Il appela la Croix de Bataille — cette invocation particulière que les guerriers arméniens adressaient au signe de la croix avant le combat, mêlant foi chrétienne et tradition héroïque dans un même souffle. Il parcourut la place en tous sens pour chauffer le cheval, pour sentir le sol, pour mesurer la distance. Puis il enfonça les éperons.

D'un seul bond, Kourkig Jelaly atteignit le sommet du palais.

Sanasar saisit la pomme d'or et la glissa dans sa poche.

Il repartit au galop, couvrit en un instant la distance d'une heure de route, fit volte-face et revint. Un deuxième bond l'emporta jusqu'au sommet de la tour. Il invoqua Dieu à nouveau, appela la Croix de Bataille, saisit la masse d'armes, la tordit, l'arracha, et la lança de toutes ses forces.

La masse vola, frappa le sol à une demi-heure de distance, et s'enfonça dans la terre sèche d'un kaz de profondeur — assez pour y enterrer un homme jusqu'à la taille.

Alors il poussa son cheval vers la mer.

***

Il descendit jusqu'au fond des eaux.

Le dragon leva la tête.

Dans la mythologie arménienne ancienne, les dragons — les *vishaps* — sont des créatures des profondeurs : des eaux, des lacs, des abîmes de montagne. Ils gardent ce qui ne doit pas être touché. Ils accumulent le pouvoir là où les hommes ordinaires ne peuvent pas aller. Les affronter, c'est descendre dans le ventre du monde et en revenir changé. Ce n'est pas seulement un exploit physique — c'est une traversée.

Sanasar fondit sur le dragon et lui assena un coup de masse sur la tête.

Le dragon se secoua. La pierre précieuse jaillit de sa gueule et retomba dans un champ, loin. Le dragon se secoua une deuxième fois. La mer se souleva. Comme une pluie diluvienne, l'eau déborda et inonda la ville. Un vent de dragon — un *vishap-vent*, ce vent tournoyant et destructeur que les Arméniens associaient aux créatures des profondeurs — s'abattit sur Bghntze Kaghak et transforma la ville en mer en furie.

Sanasar rentra à l'auberge, s'enroula dans sa couverture, et dormit jusqu'à l'aube.

***

Au matin, les habitants de la ville virent quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu.

Les fenêtres du palais de Deghtzoun Dzam étaient grandes ouvertes. La lumière qui en sortait inondait toute la ville — une lumière blanche, vive, comme si le palais lui-même respirait pour la première fois.

Sanasar monta sur le toit de l'auberge et regarda. À travers les fenêtres ouvertes du palais, il vit la jeune fille dans sa chambre.

L'enchantement était brisé.

Il se retourna vers le vieillard qui l'avait rejoint sur le toit.

— Babig, dit-il avec un sourire tranquille, un vent de dragon est venu de Sassoun cette nuit. Il a apporté un nuage sombre, et ce nuage a déversé une pluie qui a trempé toute la ville.

La Ville de Cuivre se réveille

Au matin, le roi convoqua ses crieurs publics.

— Cherchez dans toute la ville, dit-il. Je veux l'homme qui a arraché la pierre à la gueule du dragon. Je veux l'homme qui a emporté la pomme d'or de ma fille. Trouvez-le. Amenez-le moi. Je lui ferai trancher la tête.

Les crieurs battirent la ville pendant deux heures. Ils ne trouvèrent personne. Puis ils arrivèrent à l'auberge du vieux.

— Halvor, as-tu des étrangers ici ?

Le vieil aubergiste hésita. Il pensait au garçon qui dormait encore dans sa chambre — ce garçon que quelque chose lui disait de protéger. Il allait dire non quand Sanasar se leva lui-même et s'avança.

— Frère, pourquoi dis-tu qu'il n'y a pas d'étranger ? Je suis un étranger.

Le vieux se raidit.

— Tais-toi, grommela-t-il. Ils vont te saisir et te tuer.

— Et pourquoi me tueraient-ils ? dit Sanasar.

Il se tourna vers les crieurs.

— Frères, je suis un étranger. Qu'avez-vous à demander ?

Les crieurs le regardèrent. Il était jeune, le regard ouvert, sans la méfiance ni l'arrogance des hommes qui ont quelque chose à cacher. Leurs cœurs se serrèrent.

— Écoute, gamin, dit l'un d'eux. Laisse-nous te cacher. Nous t'en supplions — ne te présente pas devant notre roi.

— Et pourquoi pas ? Qu'a-t-il donc, votre roi ?

— Cette nuit, dit un autre, quelqu'un a emporté la pomme d'or du palais de la fille du roi. Le roi a ordonné que l'homme sur qui on retrouvera la pomme soit amené devant lui. S'il peut se battre et l'emporter — il aura la vie sauve. S'il ne peut pas — on lui coupera la tête.

Sanasar plongea la main dans sa poche. Il sortit la pomme d'or, la fit tourner dans sa paume, et la tendit vers les crieurs.

— Allez dire à votre roi que vous avez trouvé l'homme qui a pris la pomme.

***

Les crieurs allèrent trouver le roi.

— Nous l'avons vu, Majesté. Nous avons vu l'homme qui a emporté votre pomme d'or.

— Amenez-le. Il est prisonnier du roi.

Quand ils revinrent lui transmettre l'ordre, Sanasar les regarda avec un sourire tranquille.

— Prisonnier du roi ? Non. Je cherche un combat — pas des chaînes. Que Dieu soit de mon côté ou du sien, mais je ne me rends à personne.

La réponse parvint au roi. Il réfléchit un instant, puis dit :

— Bien. Quiconque a fait cela, il l'a fait pour ma fille. Qu'il vienne me dire comment. Si c'est vrai, je lui accorderai ma fille.

***

Sanasar se présenta devant le roi.

Ce moment — un héros étranger qui se tient seul devant un roi inconnu, dans une ville fermée, après une nuit de combats solitaires — est l'un des motifs les plus anciens de la tradition épique. On le retrouve dans les grandes épopées iraniennes, dans les cycles caucasiens, dans les récits grecs. Le héros ne se présente pas en suppliant. Il se présente en égal. C'est la condition même de l'épreuve : pour que la victoire ait un sens, le héros doit refuser la soumission avant même que le combat commence.

— C'est moi, dit Sanasar.

— Tu as fait cela ?

— Oui.

— Alors remets la pomme d'or à sa place. Si tu y parviens, ma fille est à toi. Sinon, tu seras décapité.

Sanasar sortit dans la cour, monta sur Kourkig Jelaly, parcourut la place en tous sens pour chauffer le cheval, et d'un seul bond atteignit le sommet du palais. Il posa la pomme à sa place. Il repartit au galop sur la distance d'une heure, puis revint se planter devant le roi.

Le roi le regarda un moment.

— C'est fait. Mais c'est ton cheval qui l'a fait, pas toi.

Il y avait dans ces mots une logique royale bien connue : un roi qui tient à sa fille ne cède pas à la première épreuve. Il en rajoute une autre. Et encore une autre. C'est la règle implicite de ces joutes — le prétendant doit tout donner, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à mettre en doute.

— Cette masse que tu as arrachée du sommet de la tour et jetée au loin — je veux que tu la reprennes et que tu la remettes en place. Si tu le fais, ma fille est à toi. Sinon, tu seras décapité.

Sanasar sortit dans le champ, trouva la masse enfoncée dans la terre, l'arracha, la fit tournoyer au-dessus de sa tête et la lança vers la tour de toutes ses forces.

La masse frappa si violemment qu'elle renversa la tour.

Le roi se leva.

— Tu es un garçon courageux et puissant, dit-il. Mais tu n'as pas encore fini. J'ai soixante pahlevans enchaînés dans mes prisons. Je vais les libérer pour qu'ils se battent contre toi. Si tu les terrasses tous, tu auras ma fille.

Sanasar calcula rapidement. Il avait promis à Baghdasar de revenir dans trois jours. Il ne lui en restait pas beaucoup.

— Ô Roi, dit-il, les fais-tu combattre contre moi un par un, ou tous ensemble ?

— Un par un, répondit le roi. Si je les lâche tous à la fois, ils te mettront en pièces. Je préfère t'accorder une chance.

— Long règne à toi, ô Roi. Mais je ne peux pas rester soixante jours ici. Lâche-les tous ensemble. Que Dieu soit de mon côté ou du leur.

Le roi insista. Sanasar refusa. Il y avait dans cette obstination quelque chose de plus que la bravoure — une urgence, une limite de temps que le roi ne connaissait pas, et que Sanasar ne lui expliquerait pas.

Le roi finit par céder.

***

Les soixante pahlevans furent libérés en même temps.

Soixante, là encore, n'est pas un chiffre anodin. Dans les traditions épiques arméniennes et caucasiennes, les multiples de dix désignent une force collective écrasante — une armée en miniature, une masse destinée à broyer ce qu'un seul homme ne devrait pas pouvoir tenir. Les lâcher tous ensemble, c'était condamner Sanasar. C'est du moins ce que croyait le roi.

Sanasar monta sur Kourkig Jelaly. Il tira son épée — l'Épée de Foudre, cette lame dont les épopées arméniennes disent qu'elle tranche non seulement la chair mais la volonté de l'ennemi. Il se tint prêt.

Les pahlevans rugirent comme des buffles et avancèrent vers lui.

Au balcon du palais, Deghtzoun Dzam regardait.

***

Le combat dura trois jours et deux nuits.

Le premier jour, Sanasar abattit vingt pahlevans. La nuit venue, les quarante restants pensèrent pouvoir le prendre dans l'obscurité. Il en tua dix de plus avant l'aube. Le lendemain, du matin jusqu'au soir, dix autres tombèrent.

Il en restait vingt.

Mais le sol autour de Sanasar était devenu un lac de sang. Les corps s'amoncelaient. Le sang s'était épaissi en une mare dans laquelle ses pieds s'enfonçaient. Il ne pouvait plus avancer. Ses bras s'étaient engourdis à force de frapper — il pouvait encore se défendre, mais plus attaquer avec la même violence.

Les vingt survivants tournaient autour de lui sans oser l'approcher.

Il y avait dans cette scène quelque chose de particulier à la tradition héroïque arménienne : le héros ne tombe pas. Mais il peut être immobilisé — non par la défaite, mais par l'accumulation même de ses victoires. Le sang des vaincus devient son piège. C'est une image puissante, presque symbolique : le guerrier noyé dans les conséquences de sa propre force.

Le combat s'arrêta dans un silence pesant.

***

C'est là que nous laissons Sanasar — debout dans la mare de sang, les bras lourds, entouré des vingt derniers pahlevans qui n'osent pas le toucher.

Il est temps de parler de Baghdasar.

Le signe de la bague

À Sassoun, Baghdasar se lavait les mains.

C'était le matin. Un geste ordinaire — l'eau, le silence, la lumière encore froide. Et puis ses yeux tombèrent sur la bague qu'il portait au doigt : celle que Sanasar lui avait donnée avant de partir, en échange de la sienne. La bague avait noirci.

Baghdasar n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Vite, dit-il. Préparez mon cheval. Mon frère est en danger.

En sortant, il leva les yeux vers le ciel. Un nuage sombre avait surgi à l'horizon — pas un nuage ordinaire, pas le gris calme des jours de pluie. Un nuage chargé, lourd, de ceux qui annoncent quelque chose.

Il rentra.

— Mère, dit-il, mon frère est en grand danger.

— Comment le sais-tu ? demanda Dzovinar.

— Tu te souviens du vieillard aux cheveux gris qui nous avait montré ce nuage, autrefois ? Il nous avait dit : quand le ciel noircit de cette manière, si vous êtes séparés, c'est que l'un d'entre vous est en péril. L'autre doit partir sans attendre.

Dzovinar le regarda. Elle connaissait ce ton aussi — celui qui ne laissait pas de place aux arguments. Elle dit quand même :

— Mon fils, mange avant de partir. La patience prolonge la vie.

Baghdasar n'écouta pas. Il sortit l'étalon de l'écurie, l'attacha, le sella, prit sa masse d'armes, monta en selle, invoqua Dieu et s'élança.

Il était parti si vite qu'il n'avait rien mangé.

***

La bague qui noircit est un motif ancien dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient. Les bagues échangées entre frères, entre fiancés, entre compagnons d'armes ne sont pas de simples bijoux — elles sont des liens vivants. Elles partagent le sort de celui qui les a données. Quand l'homme est en danger, la bague le dit. Quand il meurt, elle se brise ou se ternit. C'est une croyance qui traverse les cultures : l'objet donné par amour garde quelque chose de l'âme de celui qui l'a offert.

Et le nuage — ce signe que le vieillard leur avait enseigné — appartient à la même logique. Dans les épopées arméniennes, les jumeaux ne sont jamais tout à fait séparés. Un lien invisible les unit à travers l'espace. Ce que l'un ressent, l'autre le perçoit d'une manière ou d'une autre : un frisson, un rêve, un signe

dans le ciel. C'est la nature même des héros jumeaux dans les traditions indo-européennes et caucasiennes — ils sont deux corps pour une seule force, et quand cette force est menacée d'un côté, l'autre côté le sent.

***

Baghdasar chevaucha sans s'arrêter et atteignit la montagne.

Le grand berger le vit arriver de loin — une silhouette qui fonçait comme le vent — et dit à voix basse :

— Ce cavalier ne peut être que le frère de Sanasar.

Il s'avança sur le chemin et leva la main.

— Descends de cheval, cavalier. Repose-toi un peu. Je vais te donner du lait. Bois, puis repars.

Baghdasar faillit ne pas s'arrêter.

— Es-tu le diable ? cria-t-il en tirant sur les rênes. Mon frère est peut-être en train de mourir à cette heure, et tu me parles de lait ?

— Tu n'as pas le choix, dit le berger sans se démonter. Sans boire, tu ne passes pas.

Baghdasar reconnut dans ces mots quelque chose qui ne se discutait pas. Pour éviter de perdre encore plus de temps dans une dispute, il descendit de cheval.

Le berger remplit l'abreuvoir de lait, posa du pain à côté, et alla faire son tour de troupeau.

Il fit sept tours.

Quand il revint, Baghdasar avait vidé l'abreuvoir, le retournait, et l'appelait déjà :

— Berger ! Viens reprendre ta cuve. Je repars.

Le berger s'approcha. Il regarda Baghdasar un moment, puis dit :

— Ton frère est sept fois plus fort que toi. Ne va pas contre lui — cela, souviens-toi. Sanasar a déjà tué quarante pahlevans. Il en reste vingt. Ce sont les tiens. Vous rentrerez tous les deux sains et saufs. N'aie pas peur. Personne ne pourra vous vaincre.

Baghdasar remonta à cheval et s'élança.

***

Il arriva devant les murs de cuivre.

Quarante hommes se tenaient là, immobiles, leurs barbes et leurs vêtements jaunis par le temps. Baghdasar les salua tous.

— Que Dieu vous donne sa grâce — hommes aux barbes blanches, aux barbes rouges, aux barbes brunes.

Le plus âgé lui répondit et ajouta aussitôt, avec dans la voix cette pitié lasse de celui qui a vu trop de jeunes gens arriver avec de la bravoure et repartir en pierre :

— Hélas, brave garçon. Toi aussi tu es venu tomber entre les mains de cette infidèle ?

— Pourquoi tomberais-je entre ses mains ?

— Dans moins d'une heure, son oiseau viendra crier sur le mur. Et tu seras comme nous.

Baghdasar les regarda un instant, puis demanda :

— Il y a deux ou trois jours — un jeune homme comme moi est-il passé par ici ?

— Avant-hier, dit le vieillard. Un homme comme toi est passé. Plus fort que toi, plus courageux. Un cheval de feu qui l'a emporté par-dessus le mur d'un seul bond. Pendant deux jours nous avons entendu le bruit du combat — le bruit des masses, des épées, des cris des pahlevans. Mais depuis ce matin, plus rien. Le silence. Nous ne savons pas ce qui s'est passé.

Baghdasar sentit quelque chose se durcir dans sa poitrine.

— C'était mon frère. S'il n'y a plus de bruit, c'est qu'on l'a tué.

Il n'attendit pas la réponse. Il fit tourner son cheval et tout ce qui se trouvait devant lui — hommes ou bêtes — s'écarta ou tomba. Il lança sa masse contre le mur de cuivre. Le mur s'effondra. Il entra dans la ville au galop, et quiconque croisa sa route ce jour-là comprit immédiatement que ce n'était pas un homme qu'on pouvait arrêter.

***

En passant sous une fenêtre, il aperçut une jeune fille.

— Où est le champ de bataille ? cria-t-il sans s'arrêter.

Elle le reconnut — quelque chose dans sa stature, dans le galop de son cheval, dans la manière dont il tenait sa masse. Elle répondit :

— Devant toi, à l'entrée de la ville.

Baghdasar n'eut pas besoin d'autre indication. Il entendit avant de voir — ou plutôt il n'entendit presque rien, et c'est ça qui l'inquiéta. Un champ de bataille qui se tait est un champ de bataille où quelque chose a changé.

Il déboucha sur la scène.

Sanasar était encore debout. Cela méritait d'être noté — après deux jours et deux nuits de combat, après avoir tué quarante pahlevans, après avoir été pris dans la mare de sang jusqu'aux genoux, il était encore debout,

encore en train de tenir son épée. Mais ses yeux étaient injectés de sang, ses bras à peine capables de frapper. Il se défendait. C'est tout.

Vingt pahlevans tournaient autour de lui sans oser l'approcher.

Baghdasar entra dans le cercle par un côté et commença à faucher.

— Ey, Sanasar ! cria-t-il. Frère !

Sanasar entendit la voix.

— Dieu soit loué, dit-il. Mon frère est là. Je n'ai plus rien à craindre.

— Bienvenu, frère Baghdasar ! Tu es venu m'aider ?

— Je suis là. Tiens bon de ton côté. Je les coupe du mien.

Baghdasar tira son frère hors de la mare de sang et le lava. Sanasar ouvrit les yeux — les vrais yeux, pas ceux du combat, mais ceux d'un homme qui revient à lui.

— Il reste vingt pahlevans, dit-il. Où sont-ils ?

— Je les ai tous tués, dit Baghdasar.

***

Ils allèrent trouver le roi ensemble.

Le roi les regarda — ces deux frères debout devant lui, couverts de sang séché, tranquilles — et dit :

— C'était la quatrième épreuve.

Une quatrième épreuve après celles de la pomme d'or, de la masse et des soixante pahlevans. Le roi de Bghntze Kaghak n'était pas homme à céder facilement. Mais il y avait dans ses mots quelque chose de différent cette fois — non plus le calcul froid du souverain qui teste, mais quelque chose qui ressemblait à de la reconnaissance.

— Maintenant, dit-il, vous irez à Ganatch Kaghak — la Cité Verte. Quand vous en reviendrez, vous aurez la jeune fille.

La Cité Verte

— Ganatch Kaghak, nous voilà ! crièrent-ils en partant.

Ils chevauchèrent longtemps à travers des terres arides, des plateaux pierreux battus par le vent, jusqu'à ce que les murs d'une nouvelle ville apparaissent à l'horizon — verte de nom, mais pas nécessairement de couleur. Ganatch Kaghak : dans les traditions arméniennes, les noms de villes portent souvent une signification symbolique autant que géographique. Une cité verte est une cité vivante, fertile, pleine de promesses — ou de dangers cachés sous une apparence prospère.

Ils cherchèrent un logement et finirent par frapper à la porte d'une vieille femme.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Des étrangers sans malice, Mammig. Tu ne veux pas de visiteurs ?

— Pourquoi pas, mes garçons. Un hôte vient de Dieu.

Elle ouvrit la porte et les fit entrer.

— Je n'ai pas d'enfants, dit-elle simplement. Vous serez mes fils. Je serai votre mère. Nous vivrons ensemble. Dieu pourvoira.

***

Cette scène — le héros étranger accueilli par une vieille femme seule — est l'une des plus constantes de l'épopée arménienne et du folklore caucasien. La vieille femme sans enfants qui adopte le héros de passage n'est pas un personnage secondaire. Elle est gardienne : de la mémoire locale, des secrets de la ville, des vérités que les puissants ne disent pas. Dans bien des récits, c'est elle qui fournit l'information décisive. C'est elle qui permet au héros de comprendre ce qu'il est venu faire.

***

Au matin, Sanasar demanda à son frère :

— Pourquoi le roi des Katcher nous a-t-il envoyés ici ? Qu'est-ce qu'on est supposés faire ?

— Je ne sais pas encore, dit Baghdasar. Allons nous promener dans la ville. On fera ce que Dieu voudra, jusqu'à ce qu'on comprenne.

Ils laissèrent leurs chevaux et leurs armes chez la vieille femme et partirent à pied.

Ils s'arrêtèrent devant les écuries royales. Le palefrenier les vit et les interpella.

— Eh, les gars. Qui êtes-vous ? Vous cherchez du travail comme garçons d'écurie ?

— Pourquoi pas. Nous sommes des étrangers.

— Vous savez panser les chevaux ?

— Oui.

Il les fit entrer dans les stalles.

— Commencez par nettoyer.

Sanasar prit le balai de brindilles. Baghdasar prit la pelle. Ils balayèrent les stalles.

— Maintenant, pansez les chevaux, dit le palefrenier.

— Où sont les étrilles ? demanda Sanasar.

— Sur l'étagère, là-haut.

Le palefrenier s'en alla. Sanasar prit une étrille. Elle s'effrita dans sa main. Il en prit une autre. Même résultat. La force de ses mains — cette force qui lui venait d'une nature à part, forgée dans les eaux du lac de Van et dans le lait de la montagne — était tout simplement incompatible avec les outils ordinaires.

Il regarda autour de lui. Dans un coin, il aperçut un grand objet de cuivre : l'auge à orge des chevaux, massive, à peu près de la bonne forme. Il la vida de son contenu, la retourna, et s'en servit comme étrille.

Le résultat fut prévisible : il écorcha l'encolure de chaque cheval qu'il pansa.

Quand le palefrenier revint, il vit le carnage et poussa un cri.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— On leur a frotté le dos, répondirent les frères.

— Malheur à vos maisons ! Vous avez tué tous les chevaux !

Il courut trouver le roi.

— Majesté, ces deux hommes ont la force des dragons. Qu'est-ce qu'on fait d'eux ?

Le roi réfléchit un instant.

— Laissez-les. Demain matin, on les envoie sur la montagne combattre le dragon.

***

Ce soir-là, en rentrant chez la vieille femme, Baghdasar dit :

— Mammig, j'ai soif. Tu aurais de l'eau ?

La vieille femme se frappa la poitrine.

— Que je meure ! Il n'y a pas d'eau.

— Comment ça, pas d'eau ?

— Mon fils — que je meure pour toi — Ganatch Kaghak est une ville sans eau. Sur la colline, là-haut, il y a une source. Mais à la bouche de la source, il y a un dragon. Il a coupé le passage. L'eau ne descend plus en ville.

Elle baissa la voix.

— Chaque semaine, pour qu'il libère l'eau, on lui amène une jeune fille vierge. Il la dévore. Puis il laisse couler l'eau quelques jours. Si on ne lui apporte pas la fille, la ville meurt de soif. Le roi a envoyé ses soldats plusieurs fois — le dragon les a repoussés à chaque fois. Demain matin, c'est le tour de la fille qui est au palais. Ils vont l'emmener à l'aube.

***

Le dragon qui asservit une source et exige des sacrifices humains est l'un des mythes les plus anciens et les plus répandus du monde indo-européen et proche-oriental. En arménien, la créature s'appelle *vishap* — un mot qui désigne à la fois le dragon physique, le serpent géant des profondeurs, et une force cosmique de désordre. Les *vishaps* habitent les eaux, les lacs de montagne, les sources. Ils ne sont pas simplement des monstres : ils sont des forces qui ont pris le contrôle de ce qui appartient à tous — l'eau, la vie, la fertilité — et qui en ont fait leur propriété privée, monnayable en sang.

Tuer le *vishap*, c'est rendre l'eau à la communauté. C'est un acte politique autant que mythologique : restaurer l'ordre naturel contre la tyrannie du monstre.

***

À l'aube, la vieille femme appela les frères.

— Ça s'agite dehors. Ils emmènent la fille.

Les deux frères regardèrent par la porte. Un cortège silencieux traversait la rue — des femmes en larmes, des hommes la tête basse, et au milieu d'eux une jeune fille vêtue de noir des pieds à la tête, belle comme la lune, qui marchait vers sa mort. Derrière elle, des femmes portaient des jarres vides, attendant que le dragon libère l'eau après avoir pris son dû.

Les frères suivirent le cortège.

Dès qu'ils furent hors des murs, le roi se tourna vers eux.

— Vous deux. Emmenez la jeune fille au dragon. Battez-vous avec lui. Tuez-le.

— Comment veux-tu qu'on se batte avec un dragon ? dit Sanasar. On n'a pas d'armes.

— Vous trouverez, dit le roi.

Baghdasar se pencha vers son frère.

— Tu vois cette grande maison là-bas ? Il y a deux pierres rondes avec un trou au centre. On passe le bras dans le trou, et elles tiennent.

Les frères allèrent chercher les pierres. Les propriétaires les virent partir avec et coururent au palais.

— Majesté ! Ces deux hommes emportent nos meules ! On a dépensé une fortune pour les faire monter ici, et ils vont les jeter dans la montagne !

Le roi fit venir les frères.

— Vous ramènerez les pierres là où vous les avez prises ?

— Oui.

— Alors allez-y.

***

Ils prirent la jeune fille et les deux meules et montèrent jusqu'à l'endroit sur la colline où l'on attachait les victimes.

— N'aie pas peur, lui dirent-ils. Reste ici. On prend position — l'un au-dessus, l'autre au-dessous.

La jeune fille les regarda partir. Et une pensée traversa son esprit — compréhensible, dans les circonstances :

le dragon n'était pas encore là. Elle pouvait fuir maintenant, les laisser faire face à la bête seuls.

Elle se mit à courir.

Ils la rattrapèrent et l'attachèrent.

Sanasar dit à son frère :

— Toi, prends position en haut. Moi, en bas. Et fais attention — si tu lances la pierre de là-haut après qu'on l'a tué, tu risques de ne pas la contrôler et elle dégringole dans la vallée. On l'a promis au propriétaire.

Un rugissement déchira le silence de la montagne.

La bête apparut — de la taille d'un buffle mais cinq fois plus longue, et se déplaçant avec cette lenteur calculée des créatures qui n'ont pas l'habitude d'avoir peur de quoi que ce soit. De loin, elle vit qu'il y avait trois personnes, pas une. Cela sembla la réjouir. Elle aiguisa ses crocs, ouvrit sa gueule, fouetta l'air de sa queue, et avança en sifflant vers la jeune fille.

La jeune fille pleurait. Ses dents claquaient. Ses larmes coulaient en silence.

— Attrape ma pierre, frère ! cria Baghdasar.

Il lança. La pierre heurta la bête — elle tituba, mais ne tomba pas.

Sanasar lança à son tour. La pierre brisa les côtes du dragon. Le dragon chancela. Les deux frères sautèrent sur lui et lui écrasèrent la tête avec les meules.

Le dragon tomba dans une mare de sang.

La source se libéra. L'eau se mit à couler — proprement, généreusement, sans condition. Les femmes qui attendaient avec leurs jarres les remplirent sans peur pour la première fois depuis longtemps.

***

Baghdasar dit à son frère :

— On fait rouler les pierres dans la vallée et on repart.

— Frère, dit Sanasar, aie pitié. Les propriétaires sont arméniens. Ils n'ont pas la force de les remonter. On les a promis. On les ramène.

Ils prirent les meules, libérèrent la jeune fille, et redescendirent vers la ville.

***

Le roi les convoqua.

— Vous avez ramené les pierres ?

— Elles sont à la porte. Qu'on nous montre où les mettre — on ne sait pas où elles vont exactement. On

les a portées jusque-là ; les propriétaires n'ont plus qu'à indiquer la place.

— Ils ne peuvent pas déplacer ces pierres, dit le roi.

— Comment les ont-ils montées, alors ?

— Avec des buffles et des chevaux attelés. C'est un pressoir à huile qu'ils viennent de construire.

— Alors qu'ils viennent nous montrer. On les met en place.

Ce qui fut fait.

***

Le lendemain, le roi fit venir les deux frères.

— Demandez ce que vous voulez. Je vous l'accorde.

— Nous ne demandons rien d'autre que la jeune fille que nous avons sauvée, dit Baghdasar.

Le roi répéta son offre. Une deuxième fois. Une troisième fois. Chaque fois, Baghdasar donna la même réponse.

— Très bien, dit le roi. La jeune fille que vous avez sauvée est à toi. Viens, Baghdasar — je vais te marier à elle.

— Pour l'instant, dit Baghdasar, je n'ai pas le temps de me marier.

On les fiança. La jeune fille attendrait.

La Citadelle Blanche

Les deux frères prirent congé de Ganatch Kaghak et reprirent la route de Bghntze Kaghak. Ils n'avaient pas de temps à perdre. Ils vinrent trouver le roi des Katcher et lui firent savoir sans détour qu'ils étaient là pour prendre Deghtzoun Dzam.

Le roi les reçut avec un calme qui n'était peut-être pas tout à fait de la confiance.

— Sanasar, dit-il, Deghtzoun est dans son château, en dehors de la ville. Le dev Hamdol en garde la porte. Vas-y. Prends-la, si tu peux.

Baghdasar resta en ville. Sanasar prit ses armes, monta sur Kourkig Jelaly, et partit seul.

***

Les *devs* occupent une place particulière dans la cosmologie arménienne et dans l'ensemble des traditions du Caucase et de l'Iran ancien. Issus du même fond que les *daeva* avestiques du zoroastrisme — des êtres à la fois divins et démoniaques, puissants et capricieux — ils ne sont pas de simples monstres. Ils gardent des lieux, servent des maîtresses, obéissent à des règles qu'ils connaissent parfaitement et que le héros doit apprendre à retourner contre eux. Hamdol est de ceux-là : une force brute attachée à une porte,

redoutable pour qui ne sait pas comment l'aborder, mais vulnérable à celui qui connaît le bon mot.

***

Le château apparut au détour de la piste — blanc, perché sur un rocher, fermé sur lui-même comme un poing. Sanasar s'approcha de la porte. Elle était immense, en métal lourd. Il frappa et cria :

— Ouvre la porte !

De l'autre côté, une voix énorme répondit :

— Qui es-tu pour que je t'ouvre ?

— Tu n'as pas entendu parler de moi ?

— Comment tu t'appelles ?

— Tu ne sais vraiment pas ?

— Non.

— Moi non plus, dit Sanasar. Enfin — si. Ma mère me l'a appris, autrefois, quand elle me lançait en l'air pour me faire rire. Elle m'appelait : le Preneur d'Âme de Hamdol.

Un silence passa de l'autre côté de la porte.

— Si tu es vraiment mon Preneur d'Âme, dit Hamdol, passe un doigt par l'ouverture du verrou.

— Voilà ma main entière, répondit Sanasar.

Il passa le bras à travers l'ouverture. Hamdol le saisit et serra de toutes ses forces — les deux mains autour du poignet de Sanasar, avec toute la puissance d'un être que les hommes ordinaires ne pouvaient pas regarder en face sans trembler. Pour Sanasar, ce fut à peu près la sensation d'une piqûre de puce.

— À ton tour, dit Sanasar.

Hamdol passa sa main.

Sanasar serra.

Le lait maternel de Hamdol, mêlé de sang, jaillit de sous ses ongles.

***

Hamdol s'enfuit et courut trouver Deghtzoun Dzam.

— Khatoun, dit-il, il y a un homme devant la porte. Je n'ai pas voulu ouvrir. Il m'a serré la main. Le lait de ma mère m'est sorti par les ongles.

— Tu n'as pas pu lui serrer la main à ton tour ?

— J'ai essayé. Sa main n'est pas une main. C'est un bloc de bois.

— Et tu lui as demandé son nom ?

— Il dit que sa mère l'appelait le Preneur d'Âme de Hamdol.

Deghtzoun Dzam hocha la tête lentement.

— C'est un des téméraires de Sassoun. Sanasar ou Baghdasar — ce sont eux qui ont bâti la grande demeure dans les hauteurs et l'ont appelée Sassoun, la Maison de Sassoun.

Avant que Hamdol ait pu répondre, des coups brutaux ébranlèrent la porte.

— Ouvre ! cria la voix. Si tu n'ouvres pas, je t'enfonce la porte et la cheminée dans le crâne.

Hamdol se figea, les pieds et les mains paralysés par une peur qu'il ne connaissait pas.

Deghtzoun Dzam alla à la fenêtre. Elle vit Sanasar.

Elle mit ses sandales et descendit ouvrir elle-même.

— Mon seigneur, dit-elle, sois le bienvenu comme une couronne sur ma tête.

Sanasar mit pied à terre. Ils entrèrent dans le château épaule contre épaule. Hamdol disparut comme une puce.

***

Dans les traditions arméniennes et plus largement caucasiennes, la femme qui descend elle-même ouvrir la porte est un geste de souveraineté, pas de soumission. Deghtzoun Dzam n'est pas une captive qui attend d'être libérée — elle est une enchanteresse, fille d'un roi des esprits, qui a elle-même envoyé son portrait à Sanasar, elle-même provoqué sa venue. La porte qu'elle ouvre, c'est la porte qu'elle a choisie d'ouvrir.

***

— Que je meure pour toi, Sanasar, dit-elle. Qu'est-ce que tu désires ?

— Je suis venu te prendre pour femme.

— Je m'incline devant ta volonté, lumière de mes yeux. Trouverai-je jamais un homme aussi brave que toi ?

Sanasar la regarda vraiment pour la première fois. Elle était sept fois plus belle que dans son rêve, sept fois plus belle que sur le portrait.

Ils échangèrent leurs bagues.

***

Deghtzoun Dzam dit alors, plus doucement :

— Sanasar, tu as risqué ta vie pour moi. J'ai peur qu'ils te tuent. Ce pays est un pays de magie. Partons cette nuit, en silence, sans que personne nous voie ni nous

entende. Si on nous voit, ils ne te laisseront pas m'emmener.

— Je n'ai pas peur, dit Sanasar. Je pars en plein jour. Il n'y a rien d'autre à dire. Si tu viens, monte sur mon cheval et je t'emmène. Si tu ne viens pas, dis-le moi clairement et je rentre à Sassoun.

— Pourquoi je ne viendrais pas ? dit Deghtzoun. Mon cœur et mon âme ne sont qu'à toi. C'est moi qui t'ai fait venir pour partir avec toi.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle était déjà en selle.

***

Ils partirent au galop.

Sur la route, Sanasar salua chaque rocher, chaque buisson, chaque bête qu'ils croisaient — un geste qui n'était pas anodin. Dans les épopées du Caucase, saluer la terre qu'on traverse est une façon de passer accord avec elle, de la prendre à témoin, de l'inclure dans son alliance. Le héros ne traverse pas le monde — il le reconnaît. Chaque élément du paysage peut devenir allié ou ennemi selon qu'on l'a honoré ou non.

Et puis il y eut une bête laide, au bord du chemin, que Sanasar ne salua pas.

La bête leva la tête et hurla vers le ciel :

— Il l'a emmenée ! Il l'a emmenée ! Sanasar a emporté la fille Deghtzoun Dzam !

Le rocher entendit et transmit au buisson. Le buisson transmit à l'arbre. L'arbre aux animaux. Les animaux aux hommes. Et en quelques instants, toute la ville fut au courant.

Une armée monta en selle.

On pouvait compter les grains de sable de la mer. On pouvait compter les étoiles dans le ciel. On pouvait compter les brins d'herbe d'un pré. Mais on n'aurait pas pu compter les cavaliers qui se lancèrent à leur poursuite.

Sanasar emmena Deghtzoun Dzam au sommet d'une montagne et la laissa là en sûreté. Puis il fit demi-tour.

— Au nom du Père Éternel, dit-il. Croix de Bataille sur mon bras droit.

Il tira l'Épée de Foudre.

Et il se jeta dans la masse des cavaliers.

***

De l'autre côté de la ville, Baghdasar avait entendu le tumulte. Il n'attendit pas d'explication. Il prit ses armes et chargea par l'autre flanc. Les fuyards de la ville couraient se réfugier au château. Les fuyards du

château couraient se réfugier en ville. Dans la mêlée, les deux frères progressaient chacun de leur côté, l'un vers l'autre, sans encore se voir.

Baghdasar repéra un cavalier blanc au milieu des combattants ennemis — trempé de sang de la tête aux pieds, frappant à droite et à gauche avec une efficacité terrifiante.

— Toi ! cria Baghdasar. Tu dois être celui qui essaie de tuer mon frère ! Je viens t'envoyer ton âme au Créateur !

Il balança sa masse.

Le coup atteignit le cavalier en pleine poitrine. L'homme bascula en arrière sur la croupe de son cheval — et se redressa.

Baghdasar lança une deuxième masse. L'homme tomba à moitié de selle — et se redressa encore.

Et l'homme chanta :

— *Gloire à toi, Seigneur Bienveillant. Haute est la providence du Grand Roi. C'est le coup de mon frère téméraire, C'est le coup de mon Baghdasar.*

Baghdasar s'arrêta.

— Tu étais couvert de sang — je ne t'ai pas reconnu. Pourquoi tu n'as pas crié pour m'avertir ?

Puis, sans transition :

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ? Ou tu reviens les mains vides ?

— J'ai la fille du roi des Katcher. Elle est au sommet de cette montagne.

Sanasar amena son frère jusqu'à Deghtzoun Dzam et, d'un coup d'œil discret, lui fit signe. Elle comprit immédiatement et embrassa la main de Baghdasar.

Baghdasar, sincèrement touché, dit :

— Future belle-sœur, tu veux bien laver les habits ensanglantés de mon frère ? Je vais m'occuper de ceux qui restent.

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il était reparti.

***

Baghdasar balaya ce qui restait des forces du roi des Katcher avec une méticulosité qui ne laissa que ceux qui n'avaient pas quitté leurs maisons. Pas un combattant ne survécut pour raconter la bataille.

Le roi des Katcher vint lui-même trouver les frères.

— Téméraires de Sassoun, dit-il, par Dieu, arrêtez le massacre. Je vous donne tout ce que vous demandez — ma fille, mon royaume, les deux si vous voulez.

Les frères se regardèrent.

— Ta fille, dirent-ils. C'est tout ce qu'on veut. Et on la prend.

Les Quarante Vieillards

Écoutez maintenant ce que firent les frères avant de quitter cette terre.

Avant de prendre la route de Sassoun, Sanasar et Baghdasar amenèrent Deghtzoun Dzam jusqu'aux murs de la ville — là où se tenaient toujours les quarante vieillards aux barbes jaunies par les années, aux habits délavés par le temps. Ils la firent descendre de cheval et la placèrent face à eux.

— Deghtzoun, dit Sanasar, ces quarante hommes sont venus demander ta main. C'est ton sortilège qui les a réduits à cet état. Lève maintenant ce que tu as jeté. Rends-leur ce que tu leur as pris.

Deghtzoun Dzam le regarda.

— Si je les guéris et leur rends leurs forces, dit-elle, ils se retourneront contre toi.

— Ça, dit Sanasar, ça ne me convient pas.

Il n'y avait pas de discussion possible dans ce ton-là. Deghtzoun sut qu'il ne changerait pas d'avis. Elle fit venir son oiseau. L'oiseau cria. Et au cri de l'oiseau, les quarante vieillards se redressèrent — les épaules larges, les jambes solides, les yeux vifs. Leur jeunesse leur revenait comme une rivière qui se libère après l'hiver.

Sanasar les regarda un moment, puis prit Deghtzoun à l'écart et s'adressa aux hommes :

— Pahlevans, vous êtes tous venus pour cette femme. Vous étiez prêts à vous battre pour l'avoir. Nous aussi, nous sommes venus pour elle — deux frères — et nous avons combattu, et nous avons gagné. Maintenant que vous avez retrouvé vos forces, je vous propose ceci : elle s'écarte, et on se bat. Si vous nous abattez, elle est à vous. Si c'est nous qui l'emportons, elle reste avec nous. C'est juste.

Les quarante hommes se regardèrent. Puis l'un d'eux parla pour tous :

— Sanasar. Baghdasar. C'est vous qui nous avez libérés. C'est vous qui nous avez rendu nos forces. Comment voulez-vous qu'on lève la main sur vous ? Ce n'est pas possible. Ce n'est pas imaginable. Non, frères — nous rentrons chez nous.

Sanasar dit alors simplement :

— Frères pèlerins, voulez-vous que je prenne cette femme, que je vive heureux avec elle ?

— Prends-la, dirent-ils tous. Vis heureux. Que Dieu vous bénisse.

Les quarante hommes partirent chacun vers sa terre. La route de Sassoun était ouverte.

***

Mais à peine les frères avaient-ils repris la route qu'un cavalier surgit devant eux, vêtu de bleu, criant de loin :

— Eh, les brigands ! Cette hourie céleste est pour moi ! Où l'emmenez-vous ?

Sanasar dit à son frère :

— Tiens mon cheval. Je vais voir ce qu'il veut.

— Canaille, dit Baghdasar avec une affection bourrue. Tu te jettes toujours sur le défi en premier. Cette fois c'est moi.

— Vas-y alors, dit Sanasar. Pourquoi tu t'énerves ?

Baghdasar chargea. Les deux cavaliers s'affrontèrent, descendirent de cheval, se jetèrent l'un sur l'autre. Baghdasar saisit l'adversaire, le souleva, et l'écrasa au sol.

Alors quelque chose d'inattendu se produisit.

Le vaincu défit ses vêtements, découvrit sa poitrine — c'était une femme.

— Baghdasar, dit-elle, la femme que vous emmenez est ma sœur. Il y a sept ans, j'ai fui à cause d'elle — à cause des sortilèges qu'elle jetait sur les gens, de la souffrance qu'elle leur causait. Comme l'oiseau haramic

qui s'enfuit vers les collines, j'ai pris la montagne, puis j'ai trouvé refuge à Ganatch Kaghak, à la cour de son roi. Quand j'ai appris que vous aviez brisé la magie de ma sœur et l'aviez prise pour Sanasar, j'ai décidé de venir à vous.

Elle regarda Baghdasar.

— Je suis venue pour être ta fiancée.

***

Ils étaient maintenant quatre sur la route — deux frères, deux sœurs — et les chevaux portaient vers Sassoun ce que les épreuves avaient fini par rassembler. Ils envoyèrent un message en avant :

Nous arrivons avec les filles du Roi des Katcher. Deghtzoun Dzam aux quarante tresses et sa sœur. Prépare les trompettes, les tambours et les troubadours. Il y a un mariage.

Dzovinar reçut le message. Elle rassembla quarante joueurs de trompette, quarante batteurs de tambour, quarante ashoughs — ces poètes-musiciens errants qui depuis toujours portent la mémoire du peuple arménien dans leurs cordes et leurs voix. Elle réunit le peuple de la ville.

Deghtzoun Dzam fut mariée à Sanasar.

La sœur fut mariée à Baghdasar.

Pendant quarante jours et quarante nuits, on fit la fête.

***

Quarante — ce chiffre revient comme un souffle dans toute l'épopée arménienne. Quarante tresses dans les cheveux de Deghtzoun. Quarante pahlevans. Quarante trompettes. Quarante jours de noces. Ce n'est pas du calcul — c'est du souffle. Dans la tradition sémitique et caucasienne, quarante est le nombre de la plénitude, du temps accompli, de la transformation achevée. Quarante jours de déluge. Quarante ans au désert. Quarante jours de jeûne. Quand une épopée dit *quarante*, elle dit : *quelque chose s'est accompli.*

***

Après les noces, Baghdasar prit sa femme et s'en alla vers Baghdad. Sanasar resta à Sassoun.

Baghdasar n'eut pas de fils.

À Sanasar, Dieu donna trois fils.

Le premier s'appelait Vergo — et il n'accomplit rien de grand.

Le deuxième s'appelait Tzenov Hovan, Hovan à la voix de tonnerre — une voix si puissante qu'il devait s'enrouler dans sept peaux de buffle pour ne pas éclater quand il criait.

Le troisième s'appelait Mher.

Et Mher — Mher était le fils que les deux autres ne seraient jamais.

***

Le temps passa, comme il passe toujours dans les épopées — vite pour les vivants, lentement pour ceux qui écoutent. Sanasar mourut. Dzovinar Khanum mourut. Les anciens de Sassoun s'en allèrent les uns après les autres.

Il resta Kerry Toros. Il resta Deghtzoun Dzam. Il resta Vergo, et Tzenov Hovan, et Mher.

Et maintenant — maintenant, c'est de Mher que nous allons parler.

Medz Mher gouverne Sassoun

Écoutez. Avant que commence le récit, il faut prononcer les noms. Car en Arménie, on ne raconte pas sans d'abord appeler les âmes des héros à témoigner. Chaque nom est une prière. Chaque prière est une porte.

Que mille miséricordes descendent sur **Deghtzoun Jewgh Dzam** — celle aux Tresses d'Or — dont la beauté traversa les montagnes comme la lumière traverse la pierre.

Que mille miséricordes descendent sur **Kerry Toros** — le Sourd Toros — dont la force était telle que même les rochers de Sassoun se souvenaient de ses pas.

Que mille miséricordes descendent sur **Tzenov Hovan** — Hovan à la Voix — dont les paroles portaient plus loin que les vents du Mont Sipan.

Que mille miséricordes descendent sur **Medz Mher** — le Grand Mher — fils de Sassoun, gardien des siens. Ce nom, vous l'entendrez souvent dans ce récit, alors retenez-le bien. *Mher* — c'est le nom du dieu de la lumière que nos ancêtres vénéraient avant même que le Christ ne vienne illuminer l'Arménie. *Mihr*, disaient-ils, seigneur du soleil, gardien des pactes entre les hommes, protecteur de ceux qui portent les armes avec honneur. Longtemps après que les temples païens eurent été renversés par Grégoire l'Illuminateur,

longtemps après que le roi Tiridate eut conduit tout un peuple vers les eaux du baptême, ce nom demeura. Il demeura parce que certaines vérités sont plus vieilles que les religions qui les habillent. Et cet homme, ce Grand Mher, fils de David de Sassoun, portait dans son nom la lumière et le fardeau de tout ce que ce mot avait jamais signifié.

Que mille miséricordes descendent sur **Armaghan** — le Don — dont l'histoire reste nouée à celle de Mher comme une liane à un chêne.

Et que miséricorde soit accordée à **Ismil Khatoun** — la Dame Ismil — dont le cœur connut à la fois la douceur et la déchirure.

Voilà. Les noms ont été prononcés. Les portes sont ouvertes.

Maintenant le récit peut commencer.

Le conseil des hommes et la femme aux Tresses d'Or

Après la mort de Sanasar, un silence pesant tomba sur Sassoun. Les montagnes elles-mêmes semblaient attendre. Il fallait un chef, et vite — car un pays sans chef est comme un troupeau sans berger au milieu des loups.

Ce fut Tzenov Hovan, Hovan à la Voix, qui parla le premier. Il se tourna vers Vergo et dit :

— Tu es notre frère aîné. Sassoun t'appartient maintenant. C'est à toi de gouverner.

Vergo secoua la tête lentement, comme un homme qui porte depuis longtemps une douleur qu'il a appris à taire.

— Moi ? Non. Je ne peux pas. Je ne suis plus l'homme que j'étais. Un jour, il y a des années de cela, j'ai voulu soulever la masse de Sanasar — cette masse que lui seul savait manier comme d'autres manient un bâton de marche. Je l'ai soulevée, je l'ai lancée. Et quelque chose s'est brisé en moi. Pas le bois. Pas le fer. Moi. Depuis ce jour-là, je ne suis plus entier.

Ils se réunirent en conseil, comme il se faisait à Sassoun depuis toujours — assis en cercle, chacun avec sa part de sagesse et ses cicatrices. Et ils

pesèrent les mots comme on pèse le grain. Les fils de Sanasar vivaient, oui, mais ils étaient encore jeunes, trop jeunes pour porter le poids d'un pays sur leurs épaules d'enfants. Il fallait quelqu'un pour tenir Sassoun debout jusqu'à ce que les garçons deviennent des hommes.

Alors ils se tournèrent vers elle.

Deghtzoun Jewgh Dzam — celle aux Tresses d'Or — venait à peine de sortir de sa retraite de deuil. Dans la tradition arménienne, une femme qui pleure son mari se retire du monde pour un temps, car le chagrin est une chose sacrée qui mérite son propre espace et son propre silence. Mais Sassoun ne pouvait pas attendre indéfiniment que le deuil se termine. Et Deghtzoun Jewgh Dzam était une femme qui savait quand poser le voile du chagrin et quand reprendre les armes.

Elle sortit. Elle alla trouver **Kourkig Jelaly**, le cheval céleste de la lignée de Sassoun — cet animal qui n'était pas tout à fait un cheval comme les autres, lui qui semblait comprendre les guerriers qu'il portait, lui dont le galop sur les crêtes ressemblait au vol d'un aigle. Elle le sella de sa selle de nacre, cette selle qui brillait comme une coquille de mer au soleil des montagnes. Elle lui mit dans la bouche le mors d'acier. Elle revêtit son armure de fer, chaussa ses bottes d'acier, et prit en main le bâton de commandement de Sanasar — le bâton de son mari mort, symbole de l'autorité de Sassoun, qu'elle tenait maintenant au nom de ses fils.

Et elle chevaucha.

Elle chevaucha sur les crêtes et dans les vallées, à travers les cols enneigés et les forêts de chênes, sous le regard des villageois qui s'arrêtaient pour la voir passer. Et ceux qui la voyaient comprenaient sans qu'il soit besoin de dire un mot — Sassoun avait un chef. Ce chef était une femme. Et cette femme était digne.

Ainsi gouverna Deghtzoun Jewgh Dzam, les Tresses d'Or, pendant les années qui suivirent. Elle tint le pays comme on tient une flamme dans le vent — des deux mains, fermement, sans jamais la laisser s'éteindre — jusqu'au jour où les fils de Sanasar seraient assez grands pour prendre leur place dans le monde.

L'ombre de Msrah Melik sur Sassoun

La nouvelle de la mort de Sanasar voyage vite. Plus vite que le chagrin, plus vite que les larmes — elle traverse les cols, descend les fleuves, traverse les déserts, et finit par atteindre des oreilles qui n'attendaient qu'elle.

Dans les vastes terres qui s'étendaient sous l'autorité du Khalife de Bagdad — ce calife dont le pouvoir couvrait alors une partie du monde comme une nuit sans lune — vivait un homme du nom de **Msrah Melik**, seigneur de **Msr**, la Grande Ville. C'était un homme habitué à peser les nouvelles comme on pèse l'or : avec patience, avec calcul, et sans aucune sentimentalité. Et quand la mort de Sanasar lui parvint, il n'éprouva ni tristesse ni pitié. Il éprouva une opportunité.

Car voilà ce que savaient tous ceux qui regardaient les montagnes de Sassoun de loin : tant que Sanasar vivait, on ne s'approchait pas. Sanasar était de cette race de héros que la terre arménienne avait produits depuis les temps les plus anciens — de la lignée de ceux qui avaient tenu les montagnes contre tous les empires du monde. Mais Sanasar était mort. Et ses fils étaient encore des enfants.

Msrah Melik rassembla ses hommes et marcha vers Sassoun.

Il n'y eut pas de grande bataille. Il n'y en avait pas besoin. Sassoun était en deuil, ses guerriers épuisés, ses chefs divisés sur la question du commandement. Et Melik le savait. Il se présenta non pas comme un ennemi qui conquiert, mais comme un créancier qui réclame — ce qui est parfois plus humiliant encore.

Il imposa un tribut.

Chaque année, Sassoun devrait lui livrer **quarante taureaux stériles** — ces bêtes inutiles à l'élevage, symbole d'une richesse prélevée sans retour. **Quarante kodes d'or** — des seaux entiers du métal que les hommes de Sassoun arrachaient à leurs terres et à leur sueur. Et **quarante jeunes filles vierges** — car aucune domination n'est complète tant qu'elle ne touche pas aux femmes et à l'honneur d'un peuple.

Ce dernier tribut était la blessure la plus profonde. Dans la tradition arménienne, l'honneur d'une famille, d'un clan, d'un pays tout entier, passe par la protection de ses femmes. Livrer ses filles à un seigneur étranger, c'était admettre que l'on ne pouvait plus les protéger. C'était se soumettre non seulement en corps, mais en âme.

Et pendant des années, Sassoun paya.

Les Tresses d'Or tenaient le pays debout, oui — mais elle le tenait courbé sous ce joug, attendant le jour où les fils de Sanasar seraient enfin assez grands pour redresser ce que le malheur avait plié.

L'enfant qui faisait trembler la terre

À sept ans, Mher mesurait sept étages.

Prenez le temps de comprendre ce que cela signifie. Ce n'est pas une façon de parler, ce n'est pas une métaphore de conteur fatigué. Dans la tradition de Sassoun, les héros naissent déjà différents — comme si la terre arménienne elle-même les façonnait plus grands, plus lourds, plus denses que les autres hommes, comme elle façonne ses montagnes plus hautes que celles des pays voisins. Mher était le fils de Sanasar, petit-fils d'une lignée qui remontait aux temps où les dieux et les hommes se côtoyaient encore. Son corps portait cet héritage. À sept ans, il était déjà une force de la nature.

On l'envoya à l'école du couvent — car en Arménie, depuis la christianisation du pays au début du IVe siècle, c'est dans les monastères que les enfants apprenaient à lire, à écrire, à compter, et surtout à se conduire en hommes dignes de leur nom. Mher apprit. Il étudia. Il acquit les manières et les savoirs que l'on attendait d'un garçon de bonne famille. Mais l'école ne peut pas contenir indéfiniment ce que la nature a décidé de libérer.

Un matin, il vint trouver sa mère.

— Mère, dit-il, j'ai assez attendu à la maison. Laisse-moi partir dans les hauts pâturages et les montagnes. Laisse-moi chasser, laisse-moi courir, laisse-moi entrer dans le rang des hommes.

Deghtzoun Jewgh Dzam le regarda — cet enfant-montagne, ce fils de sept étages — et son cœur de mère dit non pendant que ses yeux lui disaient qu'il était déjà trop tard pour dire non.

— Mher, tu es encore jeune. Attends quelques années de plus.

— Mère, répondit-il, nous n'avons pas d'homme dans cette maison. Les devs nous guettent.

Les *devs* — il faut s'arrêter un instant sur ce mot. Dans la vieille croyance arménienne, héritée des temps où les montagnes du Caucase étaient peuplées d'esprits et de forces invisibles, les devs étaient des êtres maléfiques, des démons, des ennemis de toute nature — humains ou autrement. Le mot avait traversé la christianisation sans disparaître, car certaines vérités résistent aux changements de religion. Et Mher, en disant *les devs nous guettent*, ne parlait pas seulement des ennemis de chair et d'os. Il parlait de tout ce qui profite du vide laissé par l'absence d'un homme fort à la tête d'une maison.

Deghtzoun Jewgh Dzam comprit qu'elle ne pouvait pas retenir ce garçon plus longtemps. Elle donna son consentement.

***

Mher partit donc chasser. Il parcourait les plaines et les montagnes pendant le jour, rentrait dormir la nuit. Il allait à pied — il n'avait pas encore de cheval. Et c'est là que commença le problème.

Car Mher était lourd. Lourd comme seul peut l'être un héros de sa trempe. Quand il courait, ses pieds s'enfonçaient dans la terre. Les renards le voyaient venir de loin — non pas parce qu'il était maladroit, mais parce que chacun de ses pas faisait trembler le sol comme un petit séisme. Les bêtes détalaient avant même qu'il soit à portée. Il tendait son arc, décochait ses flèches — mais même ses flèches semblaient incertaines, comme si elles aussi peinaient à suivre le rythme d'un garçon qui n'avait pas encore trouvé sa mesure dans le monde.

Un soir, il rentra bredouille, épuisé, furieux. Il jeta son bâton sur le sol de la maison avec une force qui fit trembler les murs.

Kerry Toros leva les yeux.

— Pourquoi cette colère, gamin ?

— Kerry Toros, dit Mher entre les dents, maudite soit cette chasse. J'ai couru après les bêtes toute la journée. Toute la journée. Elles m'ont toutes échappé. Mes flèches n'ont touché personne. Je rentre les mains vides. Et je suis épuisé à en tomber.

Kerry Toros — cet homme sage, cet oncle aguerri, dont le surnom *Kerry* disait quelque chose de rugueux et d'honnête — laissa passer un silence, puis dit avec la franchise directe de ceux qui ont vu trop de choses pour perdre du temps avec les délicatesses :

— Toi, tête brûlée de Sassoun. Faut-il que tous les gens de Sassoun soient des têtes brûlées ? On ne court pas après le gibier à pied pour l'attraper à la main. Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne.

— Que dois-je faire alors, Kerry ?

Ce fut sa mère qui répondit. Sa voix était calme, comme toujours — cette voix qui avait gouverné Sassoun pendant des années, qui avait tenu le pays sous le joug de Msrah Melik sans jamais perdre la tête ni l'espoir.

— Mher, mon fils, à Bitlis vit le prince Korkig. Il élève des chevaux de race ardente, des bêtes comme on n'en voit nulle part ailleurs. Et il est de notre sang — un parent. Va le trouver. Ne te gaspille pas à courir à pied comme un paysan. Va chercher un cheval. Ramène-le. C'est ainsi que chasse un homme de Sassoun.

Mher hocha la tête. Puis, avec cette simplicité des grands garçons qui n'ont pas encore appris à compliquer les choses :

— Mère, mets de côté une ou deux miches de pain pour moi. À l'aube, je pars pour Bitlis.

La route de Bitlis et le prince aux quarante chevaux

À l'aube, Mher se leva.

Il glissa deux miches de pain de millet dans sa ceinture — le pain des gens simples, le pain des montagnes, celui qui tient au ventre quand la route est longue. Puis il sortit dans le petit matin encore sombre, s'approcha d'un arbre, le saisit à la base, et l'arracha de terre comme un homme arrache une mauvaise herbe de son jardin. Il le posa sur ses épaules — tronc, branches et tout — et prit la route.

— Plaines de Bitlis, cria-t-il dans l'air frais du matin, j'arrive !

Voilà comment voyage un fils de Sanasar. Pas avec un bâton de marche. Avec un arbre.

Il traversa les hauts plateaux, fit une halte dans la plaine de Maranik — cette terre ouverte et venteuse où les bergers s'arrêtent depuis des siècles pour laisser souffler leurs troupeaux — puis continua sa descente vers Bitlis. Bitlis, la ville aux maisons de pierre noire accrochées aux flancs de la gorge, la ville des princes et des marchands, où la vie avait une autre allure que dans les villages de montagne de Sassoun.

Il entra par le quartier haut de la ville.

Des garçons jouaient dans la rue. Ils levèrent les yeux et s'arrêtèrent net.

Un homme approchait — un homme immense, portant sur les épaules un arbre entier aussi épais qu'une poutre de plafond, avec la désinvolture de quelqu'un qui promène un bâton. Les garçons se regardèrent, puis regardèrent encore l'homme, puis se regardèrent de nouveau.

— Qui peut bien être cet homme qui se promène avec une poutre sur l'épaule ?

Mher s'arrêta devant eux.

— Où est la maison du prince Korkig ?

Les garçons, surmontant leur stupéfaction avec la curiosité naturelle de l'enfance, se serrèrent autour de lui.

— Viens, on t'y emmène.

Ils le conduisirent jusqu'au portail. Mher posa son arbre contre le mur — le bruit dut résonner dans toute la rue — et entra.

***

Dans la grande salle, le prince Korkig tenait conseil. Il était assis à la place d'honneur, entouré de ses anciens, comme il se faisait dans les maisons nobles d'Arménie

depuis les temps des rois Artashessides — le maître au centre, les sages autour, et les affaires du domaine pesées à voix haute entre hommes de confiance.

Mher entra et salua.

Korkig ne répondit pas. Il ignora le salut comme on ignore un serviteur qui arrive au mauvais moment.

C'était une erreur.

Mher regarda l'homme assis à la tête du conseil. *Ce doit être Korkig*, pensa-t-il. Il traversa la salle, saisit le prince par le bras, et le mit debout — d'un geste qu'il devait considérer comme parfaitement amical, une simple façon de forcer la politesse que l'autre avait refusée. Une légère torsion du poignet, rien de plus.

Korkig sentit son bras se briser en sept endroits.

Enfin — peut-être pas se briser. Mais quelque chose en lui comprit instantanément, avec une clarté absolue et douloureuse, qu'il avait en face de lui un être d'une nature différente de la sienne. Et que la courtoisie était soudainement une très bonne idée.

— D'où viens-tu, brave garçon ? demanda-t-il en s'efforçant de garder la voix stable.

— De Sassoun.

— Et de qui es-tu le fils ?

— De Sanasar.

Le nom fit son effet. Korkig sentit quelque chose se détendre dans sa poitrine — ou peut-être se contracter encore davantage, difficile à dire. Il choisit en tout cas la seule réponse raisonnable.

— Sois le bienvenu, mon garçon. Mille fois bienvenu.

Il sourit. Il fit apporter à manger. C'était de la feinte, il faut le dire — le conteur ne nous cache rien : Korkig avait vu la force du garçon et voulait simplement l'amadouer. Mais en Arménie, la loi de l'hospitalité est sacrée, qu'elle soit sincère ou calculée. On pose le pain devant l'invité. On s'occupe de lui. Et pendant ce temps, on réfléchit.

Mher s'assit. Il se reposa. Il mangea.

Puis Korkig, d'une voix de nouveau aimable, demanda :

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Mher.

— Et qu'est-ce qui t'amène chez moi, Mher ?

— Voilà, dit Mher avec la franchise directe des gens de Sassoun, je suis devenu si lourd que quand je chasse dans les montagnes, je ne peux plus courir après les bêtes. Elles me voient venir et s'enfuient. Mes pieds s'enfoncent dans la terre. Je suis venu te demander un

cheval. Si tu veux bien m'en donner un, donne-le-moi maintenant. Si tu ne veux pas, dis-le-moi et je repars.

Pas de discours. Pas de détours. C'est ainsi que parlent les fils de Sassoun.

Korkig ouvrit les bras avec un sourire large comme une porte.

— Mher, mon garçon, je donnerais ma vie pour toi. Un cheval ? Je t'en donnerais dix ! J'en ai quarante à l'écurie. Va, choisis celui qui te convient, et il est à toi.

Le poulain qui frappe des étincelles

Cette nuit-là, ils dormirent.

À l'aube, on leur servit le repas du matin — car chez un prince arménien, l'hospitalité ne s'interrompt pas entre le coucher et le lever du soleil. Puis Korkig appela le palefrenier et lui dit :

— Emmène Mher aux écuries. Laisse-le choisir le cheval qu'il veut.

Mher suivit le garçon d'écurie, et voici ce qu'il vit en entrant : vingt chevaux d'un côté, vingt chevaux de l'autre, rangés en deux longues files dans la pénombre odorante de la paille et du cuir. Sur le dos de chacun, une selle de nacre — ce matériau précieux que les artisans arméniens travaillaient avec un soin jaloux. Dans la bouche de chacun, un mors d'acier. Quarante chevaux, tous beaux, tous bien nourris, tous équipés comme pour une parade royale.

Le palefrenier s'inclina légèrement.

— Mher, je donnerais ma vie pour toi. Prends celui qui te plaît.

Mher longea les stalles. Il s'arrêtait devant chaque cheval, posait la main sur la croupe, et donnait une

claque — pas une claque de colère, juste une claque d'essai, la façon dont un homme de Sassoun vérifie ce qu'une bête a dans le ventre. Et chaque fois, le même résultat : le cheval fléchissait, le ventre touchait presque le sol, les pattes se dérobaient sous le poids d'une simple gifle ouverte.

L'un après l'autre. Les quarante.

Mher sortit de la rangée et secoua la tête.

— Il n'y a pas un seul cheval ici qui puisse me porter. À quoi m'servirait-il si je le prends ? J'ai touché chaque bête, et chaque bête a plié. Comment voulez-vous qu'un cheval pareil me soutienne ?

Il faut comprendre ce qu'il voulait dire. Mher n'était pas un cavalier ordinaire. Il était le fils de Sanasar, de cette lignée de géants de Sassoun dont les pas faisaient trembler la terre. Un cheval ordinaire sous lui, c'était une poutre trop fine sous un toit trop lourd — ça ne tient pas, ça casse, et tout s'effondre au mauvais moment. Pour Mher, il ne s'agissait pas de trouver un beau cheval. Il s'agissait de trouver le bon.

***

Il allait sortir de l'écurie quand quelque chose attira son regard.

Dans un coin, à l'écart des grands chevaux de parade, un poulain de deux ans gambadait librement — petit,

trapu, le poil encore hirsute de jeunesse, avec cette énergie nerveuse et un peu folle des bêtes qui n'ont pas encore appris à se tenir tranquilles. Il cabriolait pour rien, pour le plaisir, comme si ses sabots lui démangeaient.

Mher s'arrêta.

Je n'ai trouvé aucun cheval parmi les quarante. Laisse-moi tenter ce poulain d'un seul coup. S'il tombe mort, je partirai. Les gens sauront au moins quelle force j'ai.

Il leva la main et frappa — mais à peine, juste un effleurement de la croupe, une caresse un peu appuyée comparée aux claques qu'il avait données aux autres.

Le poulain explosa.

Il se cabra, rua, tourna sur lui-même dans une frénésie de pure puissance — la force de dix chevaux dans un corps encore presque enfant. Ses sabots frappèrent le mur de pierre avec un bruit de tonnerre et des gerbes d'étincelles jaillirent de la roche. Si ce coup avait touché Mher, le conteur vous le dit sans rire : Mher aurait atterri à Sassoun.

Mher regarda les étincelles s'éteindre sur le sol. Il sourit.

— La Croix m'en est témoin. Voilà le cheval qui peut me porter.

Car dans la tradition arménienne — cette tradition qui avait conservé, sous le vernis chrétien, quelque chose des anciens cultes du feu hérités des Perses et des temps d'Urartu — l'étincelle n'est pas un accident. L'étincelle est un signe. Le feu qui jaillit d'un sabot sur la pierre, c'est la marque d'une bête que les dieux ont rendue différente des autres. Et Mher, fils de Sassoun, savait reconnaître ce qu'il voyait.

— Je connais bien ma propre force, dit-il. Le coup que j'ai donné aurait tué n'importe quel autre cheval. Celui-là a sauté. Je prends ce poulain — si le prince Korkig accepte de me le donner. S'il refuse, je repars sans rien.

Le retour du géant

Mher revint dans la chambre du prince.

Korkig leva les yeux.

— Alors, Mher, lequel as-tu choisi ?

— Aucun de vos chevaux d'écurie ne m'intéresse, dit Mher. Donnez-moi le poulain hirsute. Si vous voulez bien me le donner, je le prends. Sinon, je rentre chez moi.

Korkig fronça les sourcils — une ride d'embarras, pas de colère.

— Mher, mon garçon, je suis le prince Korkig. J'aurais honte de te donner un poulain. Qu'est-ce que les gens diraient ? *Le fils de Sanasar est venu, et Korkig n'a pas su lui offrir un vrai cheval.* Ma réputation n'a pas besoin de ça.

C'est une chose importante, dans les maisons nobles d'Arménie — la réputation. Le regard des autres. Ce qu'on dira au marché, ce qu'on murmurera dans les cours des monastères, ce que les bardes retiendront quand ils chanteront les noms des princes. Korkig pensait en homme de son rang. Il pensait à ce que son geste allait raconter de lui.

Mher, lui, pensait au poulain.

— Non, mon oncle, dit-il — car en Arménie on appelle *oncle* tout homme qu'on respecte et qui est plus âgé que soi, que le sang les lie ou non. Ce poulain est le seul que je demande. Si vous me le donnez, je pars content. Si vous ne me le donnez pas, je pars quand même.

Korkig le regarda un instant. Il pensa peut-être aux sept endroits de son bras où il avait senti la force de ce garçon la veille. Il pensa peut-être aussi que discuter plus longtemps ne mènerait nulle part.

— Comme tu veux, dit-il. Je ne te forcerai pas à choisir autrement. Si tu veux ce poulain, prends-le.

***

Le palefrenier passa un licou au cou du poulain, le fit sortir de l'écurie, et tendit la longe à Mher.

Mher tira. Le poulain ne bougea pas.

Ce n'était pas de l'entêtement — c'était de la nature. Une bête de cette trempe ne suit pas, elle décide. Elle avait la force de dix chevaux dans les pattes et aucune raison de se laisser conduire comme un âne de bât.

Mher demanda une corde. On la lui apporta. Il attacha solidement les quatre pattes du poulain, glissa une poutre en travers entre ses jambes, et souleva l'animal sur ses épaules — comme on porte un fagot, comme on

porte une poutre de bois, comme si un cheval entier n'était qu'un léger fardeau pour un fils de Sassoun.

Il se retourna vers son hôte.

— Adieu, mon oncle. Que Dieu bénisse votre maison.

Puis il prit la route.

— Sassoun, cria-t-il dans l'air de Bitlis, j'arrive !

***

Les gens de Bitlis sont comme les gens de toutes les villes — ils s'assemblent vite autour de ce qui sort de l'ordinaire, et ce qui sort de l'ordinaire les fait rire ou crier selon leur humeur. En les voyant, jeunes et vieux, ils se rassemblèrent sur son passage. Et ils se mirent à huer.

— Hoo ! Hoo !

— Pou ! Pou !

Ils sifflaient, ils se moquaient, ils pointaient du doigt cet homme immense qui traversait leur ville avec un cheval vivant sur l'épaule, les quatre pattes liées, la tête ballottant à chaque pas.

Mher n'entendit rien. Ou plutôt — il entendit très bien, et n'en tint aucun compte. C'est une des choses que les héros de Sassoun ont en commun : une certaine surdité choisie face aux opinions des foules. La moquerie ne

change pas la route. La dérision ne change pas ce qu'on porte.

Il continua. Il traversa les plaines. Il remonta vers les montagnes. Et il arriva à Sassoun.

L'éducation du poulain de feu

Kerry Toros vit Mher arriver de loin.

Il reconnut la démarche — cette façon de marcher qui ne change pas, qu'on porte rien ou qu'on porte un cheval. Il plissa les yeux, regarda la bête sur l'épaule de son fils, et quand Mher fut assez proche pour qu'on entende sans crier, il dit :

— Quel poulain hirsute, mon garçon. C'est vraiment le mieux que tu aies pu trouver ? Korkig n'avait pas un vrai cheval de race à te donner ?

Mher posa le poulain à terre avec soin.

— Tu as raison de demander, Kerry. Korkig avait quarante chevaux dans ses écuries — quarante bêtes sellées de nacre et bridées d'acier. J'en ai essayé chacune. Je posais la main sur la croupe, je donnais une claque, et chaque bon-à-rien pliait les pattes, le ventre rasant le sol. Pas un seul qui tienne. Pas un seul qui puisse me porter.

Il s'accroupit près du poulain, qui regardait autour de lui avec ses yeux noirs encore pleins de cette électricité sauvage.

— Mais celui-là — je l'ai à peine effleuré, juste un souffle sur la croupe, et il a explosé. La force de dix chevaux.

Ses sabots ont frappé la pierre du fumier et en ont tiré des étincelles.

Kerry Toros se tut un moment. Il s'approcha du poulain, passa la main sur son poitrail, regarda ses yeux, ses pattes, la façon dont il posait le pied.

— Alors tu as un poulain de feu, dit-il.

Ce n'était pas une métaphore vide. Dans les croyances anciennes du Caucase, l'étincelle tirée du sabot sur la pierre était un signe reconnu — la marque d'une bête touchée par quelque chose de plus grand que la simple nature. Les chevaux de héros ne sont pas des chevaux ordinaires dans les épopées de Sassoun. Ils participent de la légende autant que leurs cavaliers. Le cheval de Mher devait être à la hauteur de Mher.

— Rentre-le, dit Kerry Toros. Je vais m'en occuper. Dans trois mois, tu pourras le monter.

***

Kerry Toros connaissait les chevaux mieux que personne. C'était dans sa nature — il avait ce don, cet œil, cette patience qu'on ne peut pas vraiment enseigner et qu'on reconnaît tout de suite chez quelqu'un. Il prit le poulain en main, le nourrit, le travailla, l'habitua lentement au poids d'un homme — pas d'un homme ordinaire, mais d'un homme de Sassoun — et au bout de trois mois, quand le poulain fut formé et dompté, il le rendit à Mher.

Mher monta en selle.

Et Sassoun vit ce qu'elle attendait depuis qu'il était né.

Il devint un cavalier accompli — de ceux dont on dit qu'ils ne font qu'un avec leur monture, que le cheval pense avant même que la main ne tire sur les rênes. Il parcourut les terres de Sassoun en tous sens, les plaines ouvertes comme les gorges étroites, les pentes rocheuses comme les forêts denses. Il chassait — et quand il chassait, il ne rentrait pas les mains vides.

Il rapportait le gibier à la ville. Il le distribuait. À tous les gens de Sassoun, à ceux qui n'avaient rien comme à ceux qui avaient peu. C'est ainsi que pendant sept ans, Mher nourrit son peuple.

Sept ans — le chiffre n'est pas anodin. Dans la tradition arménienne comme dans beaucoup de traditions du Proche-Orient ancien, sept est le chiffre de la plénitude, du cycle accompli. Sept ans de chasse, sept ans d'abondance, sept ans pendant lesquels Sassoun apprit à connaître ce garçon qui portait des arbres sur l'épaule et des chevaux sur le dos, et qui revenait chaque soir avec de quoi manger pour tout le monde.

C'est comme ça qu'un héros commence. Pas par une guerre. Par le pain quotidien.

Le lion et le seigneur de Sassoun

Vint un jour où Sassoun souffrit.

Mher avait quinze ans. Les gens vinrent frapper à sa porte — pas un ou deux, mais des familles entières, des vieux, des mères avec des enfants accrochés à leurs jupes — et ils crièrent leur détresse :

— Mher, nous allons mourir de faim. Pour l'amour de Dieu, trouve-nous du grain.

Mher les écouta. Il ne savait pas encore quoi faire, mais il savait à qui demander.

— Je vais voir Kerry Toros. Lui saura d'où vient ce mal.

Il alla trouver son oncle.

— Kerry, notre peuple a faim. Peut-on trouver de la nourriture quelque part ?

Kerry Toros soupira — le soupir de quelqu'un qui connaît la réponse depuis longtemps et qui attendait qu'on lui pose la question.

— Qu'est-ce que je peux faire, mon fils ? Il n'y a plus de grain dans le pays. S'il en reste quelque part, c'est dans les greniers de ton père. Mais la cause de cette famine — tu veux savoir ?

— Oui. La grêle ? Le vent ? La chaleur qui a brûlé les récoltes ?

— Non. Rien de tout ça. Écoute-moi bien. Nous autres à Sassoun, on élève des chèvres, des bœufs, des ânes. Le grain, on ne le cultive pas ici — on le fait venir de Damas et d'Alep, par les routes de commerce qui traversent les collines. Mais depuis quelque temps, il y a un lion qui rôde dans la campagne. Il dévore quiconque ose monter vers les champs pour labourer. Il a bloqué toutes les routes. Plus personne n'ose voyager de Damas à Sassoun, ni de Sassoun à Damas. Voilà pourquoi il n'y a plus de grain. Voilà pourquoi il y a la famine.

Mher écouta, puis demanda — avec la curiosité directe d'un garçon qui n'a jamais eu peur de ce qu'il ne connaît pas encore :

— Kerry, c'est quoi, un lion ? Quelle sorte de créature est-ce ?

— Le lion est le roi des bêtes. Il dévore les hommes.

— Il les attaque de loin ou seulement quand ils sont proches ?

— Quand ils sont proches.

Mher hocha la tête.

— Alors j'irai l'affronter demain à l'aube.

— Non, mon garçon, n'y va pas. Il te tuera.

Mher n'entendit pas — ou plutôt, il entendit, et cela ne changea rien.

***

Le lendemain matin, tous ceux qui pouvaient mettre le pied à l'étrier se joignirent à lui. Qui pouvait rester chez soi ce jour-là ? On monta à cheval et on suivit Mher sur les pistes qui descendaient vers les collines.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps.

Le lion les vit venir. Il sortit de son repaire, lentement, avec cette assurance souveraine des bêtes qui n'ont jamais appris à fuir. Il fouetta l'air de sa queue — une fois, deux fois — et un nuage de poussière se leva dans la lumière du matin. Puis il s'arrêta et attendit, face à Mher.

Les hommes dans le dos de Mher se figèrent.

— Qu'est-ce que c'est, cette chose qui nous fait face ? demanda Mher.

— C'est le lion.

Mher se retourna vers ses compagnons et dit — et sa voix était calme, absolument calme :

— Si l'un d'entre vous tente de tuer le lion avec une épée, je laisse le lion, et c'est cet homme-là que je tue moi-même.

Silence.

— La mère de ce lion a invoqué Dieu quand elle lui a donné la vie. Ma mère aussi a invoqué Dieu quand elle m'a mis au monde. Nous sommes tous les deux des créatures de Dieu. Je vais poser mes vêtements et l'affronter à mains nues.

Il y a dans cette déclaration quelque chose de profondément arménien — cette idée que le combat véritable est un acte sacré, pas une boucherie. Que le héros qui tue sans honneur ne mérite pas le nom de héros. Les anciens d'Arménie, avant même le christianisme, avaient leurs codes — Aramazd le père des dieux n'accordait sa faveur qu'à ceux qui se battaient avec droiture. Et le Christ, que Tiridate avait choisi pour son peuple quatre siècles plus tôt, n'avait pas effacé cette exigence — il l'avait seulement habillée autrement.

Les compagnons s'écartèrent.

Mher avança seul.

***

Ils se rejoignirent — l'homme et le lion — et ils s'empoignèrent.

Mher prononça les mots :

— *Au nom du Pain et du Vin, et du Seigneur Éternel.*

Le Pain et le Vin — le corps et le sang du Christ, oui, mais aussi quelque chose de plus ancien que le Christ dans ces mots-là, quelque chose qui remontait aux offrandes que les prêtres d'Aramazd déposaient sur les autels de pierre avant que les temples soient renversés. Les mots changent. Ce qu'ils portent reste.

Il saisit la mâchoire supérieure du lion d'une main. La mâchoire inférieure de l'autre. Et il tira.

Le lion fut déchiré en deux.

Mher posa un morceau d'un côté de la route. L'autre morceau de l'autre côté. Comme on pose deux pierres pour marquer un passage.

***

Ses compagnons s'approchèrent, debout à ses côtés dans le silence de l'après-combat. L'un d'eux prit ses jambes à son cou et courut jusqu'à Sassoun porter la nouvelle à la mère de Mher.

— Lumière à tes yeux ! Mher a tué le lion !

Jusqu'à ce jour il s'appelait Mher. À partir de ce jour, on l'appela **Mher le Semblable au Lion**.

***

Il rentra à Sassoun.

Le peuple vint à sa rencontre. Ils n'avaient pas besoin de se concerter — c'était une évidence que tout le monde avait vue en même temps, comme on voit le soleil se lever.

— Tu es notre seigneur maintenant. Tu gouverneras notre terre.

Quand le peuple de Sassoun proclama Mher comme son souverain, sa mère — **Karsoun Jewgh Dzam Deghtzoun**, celle aux Tresses d'Or, gardienne de l'héritage de son mari — apporta ce qu'elle avait conservé pour ce jour.

Elle lui donna **Kourkig Jelaly**, le cheval de feu.

Elle lui donna **l'Épée de la Foudre**.

Elle lui donna le casque d'acier, la ceinture de combat, et le manteau de velours.

Ce sont les armes et les attributs d'un roi-héros dans la tradition de Sassoun — pas des ornements, mais des instruments de règne. Le cheval qui porte le cavalier à travers les batailles. L'épée qui tranche les nœuds que la parole ne peut défaire. Le casque qui protège la pensée du chef. La ceinture qui tient le corps droit sous

le poids du pouvoir. Le manteau qui dit à ceux qui vous voient : cet homme gouverne.

Mher monta en selle. Il saisit l'Épée de la Foudre.

Et il chevaucha à travers les terres de son père.

Tous ses ennemis baissèrent la tête.

La fiancée captive

Le temps passa.

Et comme il arrive dans toutes les maisons où un fils est devenu un homme, vint le moment où les anciens se regardèrent entre eux et dirent ce qu'ils pensaient depuis un moment déjà.

Un matin, Kerry Toros, les seigneurs et les vieux de Sassoun se rendirent ensemble dans la chambre de Deghtzoun Dzam.

— Pourquoi ne maries-tu pas le fils de Sanasar ?

On tint conseil. Et à l'aube suivante, Kerry Toros, Hovan et une troupe d'hommes valeureux montèrent à cheval et prirent la route. Quand un héros de Sassoun cherche une épouse, ce n'est pas une affaire de famille ordinaire — c'est une mission d'État, une ambassade qui engage l'honneur de tout un peuple.

Ils allèrent trouver le roi Melkon.

— Pourquoi êtes-vous venus ? demanda le roi.

— Ô roi, dit Kerry Toros, nous venons vous demander un service.

— Lequel ?

— Trouvez-nous une bonne jeune fille — de ville ou de campagne, peu importe — quelqu'un que nous puissions ramener à Sassoun pour la marier à Mher.

Le roi Melkon réfléchit un instant, puis dit :

— Allons à Manatzkert. Demandons Armaghan, la fille du roi Tevatoros — le Toros aux Ailes.

***

Ils partirent ensemble — le roi Melkon, son vizir et ses ministres, Kerry Toros et ses hommes — vers la forteresse de Manatzkert. Tevatoros était un roi du genre insaisissable, de ceux dont la légende dit qu'ils construisent un fort avant le petit-déjeuner et en posent les fondations d'un autre avant le dîner. Son surnom, *le Toros aux Ailes*, n'était pas une flatterie vide — il désignait un homme qui semblait toujours ailleurs que là où on le cherchait.

Ils arrivèrent à la porte de Manatzkert.

— Tevatoros est-il là ?

— Il est parti à Van.

Ils allèrent à Van après le repas du matin.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, mangé, et il est parti pour Erzurum.

Ils arrivèrent à Erzurum à midi.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, pris son repas de midi, et il est parti pour Kars.

Ils arrivèrent à Kars en fin d'après-midi.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, soupé, et il est reparti vers la forteresse de Manatzkert.

Voilà le genre de roi qu'était Tevatoros. Il construisait des forteresses comme d'autres font des pas, mangeait en chemin et repartait avant qu'on ait eu le temps de s'asseoir. C'est une façon que les conteurs arméniens ont de dire que certains hommes appartiennent à l'espace entier de leur pays — qu'ils sont partout à la fois, que leurs pieds ne touchent jamais vraiment le sol parce qu'ils sont toujours en train de marquer le territoire, pierre après pierre, forteresse après forteresse.

On envoya un message en avant : *Le roi Melkon, Kerry Toros, Hovan et leurs hommes sont en route pour vous rendre visite.*

***

Tevatoros envoya des hommes à leur rencontre et les accueillit comme on accueille des hôtes de marque — les princes dans leurs propres quartiers, les guerriers dans les leurs. On mangea. Et quand le repas fut terminé, Tevatoros se tourna vers Melkon.

— Soyez les bienvenus, ô roi. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Nous venons pour établir une alliance par le mariage.

— Quel genre d'alliance ?

— Nous vous demandons de donner votre fille Armaghan à notre Mher.

— Mher ? Le fils de qui ?

— Le fils de Sanasar.

Tevatoros se tut un moment. Dans les traditions arméniennes du Caucase, le silence qui précède une réponse difficile n'est pas de l'hésitation — c'est du respect pour le poids des mots qu'on s'apprête à prononcer.

— Melkon, Kerry Toros, Hovan — puisque vous êtes venus jusqu'à moi, je vous donnerais volontiers ma fille. De bon cœur. Mais voilà sept ans qu'Armaghan est

captive. Elle est aux mains de **Sbidag Dev** — le Dev Blanc, le seigneur de Khlat.

Un Dev. Le mot porte tout son poids dans l'air de la salle.

Dans la tradition arménienne, les *devs* sont des êtres surnaturels — ni tout à fait démons, ni tout à fait dieux — héritiers des *daēvas* de la cosmologie iranienne ancienne, ces puissances qui s'opposent à l'ordre du monde. Depuis que l'Arménie avait absorbé les influences perses et zoroastriennes, puis s'en était éloignée pour embrasser le christianisme en 301 sous Tiridate, les *devs* avaient gardé leur place dans l'imaginaire populaire — non plus comme dieux rivaux, mais comme forces du mal, ravisseurs, geôliers de tout ce qui devrait être libre.

Armaghan était captive d'un Dev depuis sept ans.

— Elle sera à Mher, dit Tevatoros, s'il peut la délivrer.

***

Laissons ici les ambassadeurs à leur délibération.

Car il nous faut maintenant parler de Sbidag Dev.

Le défi de Sbidag Dev

En ces jours-là, Sbidag Dev régnait sur Khlat.

Il avait entendu parler de Mher. Difficile de ne pas en entendre parler — la renommée de Mher se répandait à travers le monde comme l'eau se répand sur la pierre, lentement d'abord, puis partout à la fois. Et Sbidag Dev, dans sa forteresse de Khlat, écoutait ce nom revenir de plus en plus souvent, de plus en plus fort.

Il pensa :

Il viendra. Tôt ou tard, il viendra détruire Khlat et me renverser. Mieux vaut choisir le moment moi-même.

Il prit sa plume. Il écrivit une lettre. Et il la confia à **Pahlevan Kamy** — le Vent — pour qu'il la porte à Sassoun.

***

Ce jour-là, Mher chassait dans les montagnes.

Pahlevan Kamy surgit devant lui — comme le vent surgit, sans bruit et sans prévenir — et dit :

— Salut à toi, Mher. Tu as grandi au point de venir chasser dans les montagnes ? Sache que Sbidag Dev te défie en combat.

Il lui tendit la lettre.

Elle disait : *Viens te battre avec moi.*

Mher lut. Il plia la lettre.

— Qu'il en soit ainsi. Prépare-toi. J'arrive.

Alors le messager — ce dev porteur de lettres — dit quelque chose d'inattendu :

— Mher, j'ai une requête. Fais-moi cette grâce. Exauce ce que je te demande.

— Ma parole m'engage, dit Mher. Vous êtes des devs, soit — nous, nous sommes les guerriers de Sassoun. Nous ne portons pas la tromperie dans le cœur. Qu'est-ce que tu me demandes ?

— Sache que nous n'aimons pas Sbidag Dev. Nous voulons que tu viennes le tuer pour que nous soyons libérés de lui.

— Je le ferai, dit Mher.

***

Il faut s'arrêter un instant sur ce moment — un dev qui demande à un héros humain de tuer son propre seigneur. Dans la tradition arménienne, les devs ne forment pas un peuple uni et loyal. Ils sont comme les grandes puissances de ce monde : hiérarchisés, soumis à des chefs qu'ils craignent plus qu'ils n'aiment, capables de trahir quand la peur devient plus lourde que

la fidélité. Sbidag Dev était puissant — assez puissant pour que même ses propres serviteurs préfèrent mettre leur espoir dans un garçon de Sassoun plutôt que de continuer à le servir.

C'est une vieille leçon que les épopées arméniennes répètent souvent : les tyrans se défont d'eux-mêmes, parce que la terreur ne crée pas de loyauté, seulement de l'attente.

***

Mher rentra à Sassoun. Il alla trouver sa mère et lui baisa la main.

— Tu dois savoir, dit-il, que Sbidag Dev m'a envoyé une lettre. Il me défie en combat. Je vais y aller.

Karsoun Jewgh Dzam Deghtzoun — celle aux Tresses d'Or, gardienne de Sassoun depuis la mort de Sanasar — le regarda. Elle vit ce qu'elle avait toujours vu : son fils. Jeune. Debout. Décidé.

— Que je meure pour toi, mon enfant — mais tu es encore un jeune garçon. Comment peux-tu te battre contre lui ? Sbidag Dev est le plus puissant des rois. Aucune épée ne peut le terrasser. Aie encore un peu de patience, Mher. Grandis encore. Et alors tu iras.

— La patience est une bonne chose, Mère, dit Mher. Mais j'ai donné ma parole au dev. Je pars.

Elle le regarda encore un moment.

— Très bien. Tu peux y aller. Mais tu m'écouteras.

Et elle lui dit ce qu'il devait emporter.

— Monte **Kourkig Jelaly** — c'est le cheval de ton père, capable de tout. Revêts l'armure de Sanasar. Chausse ses bottes d'acier. Pose son heaume de fer sur ta tête. Charge son carquois, son arc et ses flèches dans ton dos. Prends sa masse dans ta main. Ceins-toi de l'Épée de la Foudre.

Et puis pars.

***

Ce passage du père au fils mérite qu'on s'y attarde. Dans les épopées de Sassoun, l'armure n'est pas un simple équipement — elle est une transmission. Quand une mère habille son fils des armes de son père mort, elle accomplit un acte presque rituel : elle fait passer dans le fils la force du père, elle lui dit *tu continues ce qu'il a commencé*, elle relie les générations dans un seul geste. Kourkig Jelaly n'est pas seulement un cheval — c'est la monture de Sanasar qui devient la monture de Mher, le feu du père qui passe au fils.

Mher prit l'armure de son père. Il monta Kourkig Jelaly.

Et il prit la route de Khlat.

***

Il chevaucha longtemps. Jusqu'à ce qu'il atteigne les pâturages de Sbidag Dev, au sommet d'une haute montagne.

C'était le printemps.

La montagne était couverte de fleurs — des milliers de fleurs, et de l'oseille sauvage entre les pierres, et cette lumière particulière que le printemps a dans les hauteurs du Caucase, quand la neige recule et que la terre se souvient qu'elle sait être verte.

Sbidag Dev et ses serviteurs avaient dressé leur camp là-haut, dans cette beauté indifférente.

Ils ne savaient pas encore que Mher arrivait.

La source gardée et la captive de la caverne

En chemin vers le camp de Sbidag Dev, Mher eut soif.

Il chercha de l'eau à travers les collines et les vallées — et il finit par en trouver une source. Mais deux devs géants montaient la garde devant elle, remplissant une grande outre de peau de buffle. Mher les salua et demanda simplement :

— Me permettrez-vous de boire ?

— Cette source appartient à Sbidag Dev, répondit l'un d'eux. Personne n'a le droit d'y boire, sauf lui.

— Mes frères, dit Mher, je vous en supplie — donnez-moi juste de quoi étancher ma soif, et je reprends ma route.

— Non. Sbidag Dev nous a fait jurer de monter la garde ici et de le prévenir dès qu'un étranger se présente.

Mher n'avait jamais eu beaucoup de patience pour les refus injustes. Il se battit avec les deux gardes — en tua un, blessa l'autre, qui s'enfuit en laissant derrière lui une traînée de sang dans l'herbe.

Mher but longuement à la source.

Puis il suivit la trace sanglante.

***

Elle le mena à une caverne, dans un endroit sauvage et désolé que les hommes n'avaient aucune raison de chercher. Des flammes s'échappaient de l'entrée. Et là, attachée à un arbre devant la caverne, une jeune fille — une *hour*, une de ces créatures de feu et de lumière que la tradition arménienne place à la frontière entre le monde des hommes et celui des esprits — était en train d'éponger le sang du dev blessé.

Mher n'hésita pas. Il attrapa le dev, lui lia les mains et les pieds, posa une pierre sur lui pour faire bonne mesure. Puis il défit les liens de la jeune fille.

Elle se leva.

Elle le regarda — ce jeune homme debout dans la lumière des flammes, avec ses armes de héros et ses yeux qui ne connaissaient pas encore la peur — et quelque chose en elle se mit à trembler, non pas de terreur cette fois, mais d'autre chose.

— Ô brave jeune homme, dit-elle. L'oiseau sur ses ailes et le serpent sur son ventre ne trouvent pas le chemin de cette caverne. Comment toi, tu l'as trouvé ?

— Et toi, comment es-tu arrivée dans ces montagnes ? demanda Mher.

La jeune fille poussa un long soupir — le genre de soupir qui porte sept ans de souffrance.

— Ah. Ne me pose pas cette question.

Puis elle la lui répondit quand même. Parce qu'il était temps que quelqu'un l'entende.

— Depuis sept ans je souffre aux mains de Sbidag Dev. Cette créature mauvaise a attaqué notre pays. J'étais dans le jardin royal de mon père — je me promenais, simplement — quand il est apparu, m'a saisie, et m'a emportée ici en un instant. Il a voulu faire de moi son épouse. Mais par la grâce de Dieu, j'ai trouvé la force de résister. Il n'a pas pu me posséder. Je suis encore vierge à ce jour.

Elle marqua une pause, puis dit :

— Tu dois savoir que j'ai fait un rêve. Dans ce rêve, on m'a dit que la plus grande part de mes souffrances touchait à sa fin. Qu'un guerrier viendrait — un guerrier nommé Mher — qui tuerait Sbidag Dev et me délivrerait.

Ce motif du rêve prophétique est profondément ancré dans la tradition arménienne. Depuis les temps anciens, les Arméniens croyaient que les rêves pouvaient ouvrir une fenêtre sur ce qui allait advenir — non pas comme une curiosité, mais comme une révélation accordée à ceux qui souffrent assez longtemps pour mériter d'être consolés. Armaghan avait attendu sept ans. Le rêve était venu. Et voilà que Mher se tenait devant elle.

Elle était Armaghan. La fille du roi Tevatoros. Celle pour qui Kerry Toros et le roi Melkon avaient parcouru le pays entier.

— Où est Sbidag Dev en ce moment ? demanda Mher.

— Il est parti en pèlerinage à **Sev Sar** — la Montagne Noire — il y a neuf jours. Il doit rentrer aujourd'hui. Et tu dois savoir ceci : toute sa force repose sur un taureau noir. C'est monté sur ce taureau qu'il parcourt le pays et le ravage. Personne ne peut lui résister tant que le taureau est vivant. Celui qui tuera le taureau noir mettra fin à Sbidag Dev.

Dans les épopées de Sassoun comme dans de nombreuses traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, la force d'un être surnaturel n'est pas toujours contenue dans son propre corps — elle peut résider ailleurs, dans un animal, un objet, une pierre cachée. C'est une façon de dire que le pouvoir absolu a toujours un point faible, une dépendance secrète. Sbidag Dev était invincible — sauf que sa puissance vivait dans un taureau.

Mher n'ajouta pas un mot.

Il sauta en selle et prit la direction de la Montagne Noire.

***

Dans les marécages au pied de Sev Sar, il trouva le taureau noir.

Il fit sa prière — car les héros de Sassoun ne frappent jamais sans invoquer d'abord ce qui est au-dessus d'eux. Puis il dégaina l'Épée de la Foudre et la plongea dans le ventre de la bête.

Le taureau mugit. Il se dressa sur ses pattes arrière, chancela, et tomba.

Mort.

Mher fit demi-tour. Il revint à la caverne et s'assit à l'entrée.

Il attendit.

La chute de Sbidag Dev

Sbidag Dev avait festoyé à sa guise sur la Montagne Noire — il avait mangé, ri, s'était diverti autant qu'il le voulait. Mais voilà qu'il avait soif.

Il attendit ses deux gardes. Ceux qui devaient lui apporter l'eau de la source. Il guetta la route, les yeux fixés sur le chemin.

Les devs ne venaient pas.

Il réfléchit un instant, puis pensa : *Un homme fort les aura retenus.*

Il monta en hâte son cheval — un cheval rapide comme le vent, digne de son nom — et prit la route de la source. Mais sur le chemin, il aperçut quelque chose devant la caverne.

Un homme. Immobile. Assis à l'entrée comme une pierre posée par la montagne elle-même — de la taille d'un rocher, avec à ses côtés un cheval de feu qui broutait tranquillement, sans bride, sans attache, libre comme son maître.

— Hé, toi, fils de la terre ! rugit Sbidag Dev. L'oiseau sur ses ailes et le serpent sur son ventre ne trouvent pas le chemin de cette caverne. Comment as-tu osé venir ici ?

— Tu m'avais défié en combat, répondit l'homme sans se lever. Je suis Mher. Je suis venu me battre. Allons-y. Frappe de toutes tes forces.

***

Quelque chose se passa alors dans le corps de Sbidag Dev — quelque chose qu'il n'aurait jamais voulu ressentir et qu'il n'aurait jamais admis devant quiconque. La terreur. Froide, soudaine, paralysante. Elle lui saisit les mains et les pieds comme le gel saisit l'eau d'une rivière.

Il cacha ce qu'il ressentait derrière un grand sourire.

— Ah, Mher ! Quelle joie de te voir ! Viens dans ma tente — mangeons, buvons jusqu'à l'aube, et demain nous verrons de quel côté Dieu se placera.

— Non, dit Mher. Nos ancêtres nous ont appris à combattre l'ennemi dès qu'on lui fait face. Pas demain. Maintenant.

On reconnaît ici la sagesse transmise de génération en génération à Sassoun : ne pas laisser à l'adversaire le temps de reprendre ses esprits, de comploter, de choisir le terrain. L'honneur du guerrier n'est pas dans la prudence calculatrice — il est dans l'affrontement direct, immédiat, sans détour. Sbidag Dev avait voulu du temps. Mher lui refusa.

***

Ils s'élancèrent l'un vers l'autre à cheval.

Et ils se battirent.

Trois jours. Trois nuits. Sans interruption, sans trêve, sans que l'un ni l'autre ne cède un pouce de terrain. Les coups de Mher s'enfonçaient dans le corps de Sbidag Dev comme si ce grand seigneur des devs n'était fait que de pâte molle — chaque frappe creusait, chaque coup marquait. Mais le dev tenait. Il tenait parce que les êtres de cette nature ne meurent pas facilement, parce que la puissance du mal a une endurance que les hommes ordinaires ne peuvent imaginer.

Sauf que Mher n'était pas un homme ordinaire. Et le taureau noir était mort.

Au terme du troisième jour, Mher tua Sbidag Dev.

***

Il n'y eut pas de discours. Pas de cérémonie. Le conteur ne s'attarde pas sur la mort du dev — il la dit simplement, comme on dit la fin d'une tempête. Ce qui importe, c'est ce qui vient après.

Mher alla chercher Armaghan. Il la fit monter sur son cheval.

Et il prit la route, vite, sans se retourner.

Le retour du héros et les noces d'Armaghan

Le soleil touchait les crêtes quand Mher entra dans Sassoun.

Kerry Toros et Tzenov Hovan venaient tout juste de rentrer chez eux. Ils entendirent ce que Mher avait fait — comment il était allé seul à la Montagne Noire, comment il avait tué le taureau, comment il avait combattu Sbidag Dev trois jours et trois nuits, comment il était revenu avec Armaghan en croupe. Ils firent aussitôt passer le message à **Tevatoros** : ton fils, celui que tu cherchais peut-être sans le savoir, vient de ramener ta fille.

Tevatoros et ses ministres montèrent à cheval sans attendre.

Ils arrivèrent à Sassoun. Et là, devant tout le peuple réuni, on unit **Armaghan** — la fille de feu, celle qui avait résisté sept ans à Sbidag Dev sans fléchir — à **Mher**, celui que le rêve lui avait annoncé.

Les noces durèrent sept jours et sept nuits.

Sept — ce chiffre revient toujours dans les épopées arméniennes comme dans les traditions de tout le Caucase. Sept jours de création, sept années de captivité pour Armaghan, sept jours de fête pour effacer

ces sept années. Ce n'est pas un hasard — c'est l'architecture invisible du mythe, qui aime que les choses se répondent et s'équilibrent.

On mangea. On but du vin de grenade — ce vin rouge sombre qui est depuis toujours la boisson des fêtes et des deuils arméniens, le fruit de la grenade étant lui-même un symbole de vie, de fécondité et de renaissance. On chanta. On dansa. Pendant sept jours, Sassoun fut lumineuse.

Au bout de sept jours, Tevatoros et ses ministres reprirent la route de leur ville.

***

Mais la nouvelle avait voyagé plus vite que les cavaliers.

À Khlat — la ville que Sbidag Dev avait dominée, terrorisée, vidée de sa joie — le peuple apprit que Mher avait tué leur tyran. Et ce fut une explosion de soulagement. Les habitants de Khlat vinrent en délégation à Sassoun, vinrent trouver Medz Mher, et lui demandèrent d'entrer dans leur ville — de la prendre, de la gouverner, d'être leur seigneur.

Mher les suivit.

Mais les devs de Khlat — ceux qui restaient, ceux qui n'avaient pas demandé à être libérés comme Pahlevan Kamy — se soulevèrent contre lui. Ils lui barrèrent

l'entrée de la ville, l'attaquèrent, refusèrent de le laisser passer.

Mher dégaina l'Épée de la Foudre.

Il se jeta sur eux et les tua tous.

Puis il repartit à Sassoun.

***

Ce geste mérite qu'on s'y arrête un instant. Mher aurait pu rester à Khlat. Le peuple le lui demandait. La ville était à lui — il l'avait libérée, il en avait le droit. Mais dans la tradition des héros de Sassoun, on ne conquiert pas pour régner sur les conquêtes. On défend, on frappe, on libère — et on rentre chez soi. Sassoun est toujours le centre, le foyer, le point de retour. Ce n'est pas une faiblesse — c'est la définition même de ce que ces héros protègent.

Mher rentra à Sassoun.

Msrah Melik et le poids du tribut

Msrah Melik était encore en vie.

Et il avait entendu parler de Mher.

Les exploits du jeune héros de Sassoun avaient traversé les montagnes, descendu les routes des caravanes, atteint les palais des puissants — et dans le domaine du Khalife de Bagdad, Msrah Melik, seigneur de Msr, la Grande Ville, bouillait de rage.

Car Sassoun lui était tributaire. Cela durait depuis la mort de Sanasar. Chaque année, quarante taureaux stériles, quarante pails d'or, quarante jeunes filles vierges — le tribut humiliant que les gens de Sassoun payaient en silence depuis des années. Et voilà que ce Mher — ce fils de David, cet enfant des montagnes — allait et venait, tuait des devs, libérait des captives, épousait des princesses, et n'avait pas versé un seul denier à Melik. Comme si Sassoun était libre. Comme si le tribut n'existait pas.

Melik convoqua ses envoyés.

— Allez à Sassoun. Dites à Mher de se préparer à me combattre.

Les pahlevans de Msrah Melik firent le voyage jusqu'aux montagnes et se présentèrent devant Mher.

— Melik te défie en combat.

Mher les regarda calmement.

— S'il cherche le combat, qu'il vienne. Nous verrons bien ce qu'il nous veut.

***

Tzenov Hovan, qui était là et qui connaissait les choses du monde mieux que le jeune héros, prit la parole avec la prudence de celui qui a vu des guerres inutiles naître d'un mot trop vite dit.

— Mher, tu es grand, tu es fort, tu es intelligent. Mais écoute-moi. Ne réponds pas à la provocation par la provocation. Prends ton cheval, va à Msr, présente-toi à Msrah Melik. Approche-le avec amabilité. Apprends à le connaître. Sois cordial avec lui. Et profites-en pour lui demander d'alléger notre tribut — il est trop lourd. Nous ne pouvons plus le porter.

Il y eut un silence.

Mher regarda Hovan.

— Que Dieu protège ta maison, Hovan. Mais dis-moi — comment se fait-il que tu ne m'aies jamais dit que nous payions un tribut à Melik ?

C'était une question simple. Presque douce. Mais elle contenait tout ce que Mher était : un homme qui n'aurait jamais accepté cette situation s'il l'avait connue, et qui ne comprenait pas encore tout à fait pourquoi les siens avaient gardé le silence si longtemps. Sassoun avait survécu en courbant parfois la tête. Mher, lui, n'avait pas appris à courber la tête — et il ne l'apprendrait jamais vraiment.

Mais il écouterait Hovan. Pour l'instant.

L'arrivée à Msr

Sans un mot de plus, Mher mit le pied à l'étrier et enfourcha Kourkig Jelaly.

Le cheval prit la route comme une tempête prend la vallée — vite, puissant, inévitable. Ils descendirent des montagnes de Sassoun, traversèrent les terres qui séparent le monde des héros du monde des souverains, et arrivèrent aux abords de Msr, la Grande Ville, cœur du domaine de Msrah Melik.

***

Melik était assis dehors ce jour-là. Sur le banc de pierre près du grand portail de sa demeure — la posture du seigneur qui reçoit, qui juge, qui règne. C'était son habitude. Il aimait voir venir les gens de loin, jauger les visiteurs avant même qu'ils n'ouvrent la bouche.

Il vit quelque chose au loin sur la route.

D'abord une silhouette. Puis une masse. Puis il comprit que c'était un cavalier — mais un cavalier comme il n'en avait jamais vu. L'homme ressemblait à une forteresse posée sur un cheval, et le cheval lui-même filait comme un ouragan, soulevant la poussière derrière lui en longues traînes blanches.

Melik regarda. Et quelque chose en lui se contracta.

Le cavalier arriva. Il salua — avec le respect simple et droit de celui qui n'a pas besoin de flatter.

Msrah Melik, seigneur de Msr, vassal du Khalife de Bagdad, homme habitué à la puissance et à la peur des autres — ne put pas répondre. La peur lui avait pris la voix. Il regarda cet homme immense et pensa, sans pouvoir s'en empêcher : *Un tel homme sur terre. Est-ce seulement possible ?*

Il se reprit. Fit signe à ses serviteurs.

— Tenez son cheval.

Les serviteurs s'approchèrent et saisirent les rênes de Kourkig Jelaly. Mher descendit de sa monture avec la tranquillité de celui qui n'a peur de rien et n'a rien à prouver.

Melik prit une grande inspiration.

— D'où viens-tu, brave homme ?

— Je viens de Sassoun. Je suis le fils de Sanasar.

Un silence.

— Oh — s'exclama Melik, et dans ce mot il y avait de la surprise, et peut-être un frisson qu'il ne voulait pas montrer. Tu es celui qui vit sur mes terres ? C'est toi, Mher ?

— Oui. Je suis Mher.

Melik retrouva alors son autorité de souverain — ou du moins son masque.

— Tu es venu pour te battre ? Alors dis-moi : pourquoi ne paies-tu pas le tribut qui m'est dû ? La terre de Sassoun m'appartient. Nous nous battrons demain matin.

— Nous nous battrons, répondit Mher.

***

Pas de colère dans sa voix. Pas de défi théâtral. Juste ces trois mots — posés, solides, définitifs — comme une pierre qu'on pose sur le sol et qui ne bougera plus.

Car voilà ce que Melik n'avait pas encore compris : il avait devant lui un homme qui n'avait pas fait le voyage pour négocier sa propre existence. Mher était venu en suivant le conseil de Hovan — avec l'intention d'être courtois, de voir, d'apprendre. Mais si le combat était ce que Melik voulait, alors le combat aurait lieu. Sassoun ne reculait pas. Sassoun n'avait jamais reculé.

Le soir tomba sur Msr. Et les deux hommes attendirent l'aube.

Le combat et le pacte de sang

À l'aube, Mher de Sassoun sortit et fit face à Msrah Melik.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre.

Ce qui suivit, les gens de Msr en parlèrent longtemps — et chacun le racontait à sa façon. Certains disaient que les deux combattants ressemblaient à des nuages de tonnerre qui se heurtent au-dessus des montagnes. D'autres disaient que les sommets alentour avaient tremblé et que des pierres avaient roulé des crêtes. La terre elle-même cédait sous leurs pieds, se creusait en sillons profonds comme sous la charrue d'un géant. Leurs masses d'armes — trois cents litres de métal chacune, le poids d'un bœuf — s'abattaient l'une contre l'autre avec un fracas qui faisait vibrer les os.

Coup pour coup. Chute et relève. Trois jours et trois nuits.

Et ni l'un ni l'autre ne tomba.

***

Mher était la puissance — cette force brute, directe, héritée du sang de David et de la bénédiction divine, la force qui ne calcule pas parce qu'elle n'en a pas besoin. Msrah Melik, lui, était la ruse — l'intelligence du renard,

l'instinct du survivant, la connaissance des hommes qui permet de plier sans se briser.

Deux principes opposés. Deux mondes qui s'affrontent et ne peuvent pas se détruire.

Au matin du quatrième jour, Melik comprit. Il regarda Mher — intact, immense, patient comme une montagne — et il sut que cette bataille ne se terminerait pas par une victoire. Il sut aussi, et c'était là l'essentiel, que Mher était un *aznavour* — un noble guerrier, un homme d'honneur véritable, pas seulement un homme fort.

Il baissa sa masse.

— Mher de Sassoun. Viens. Parlons.

Mher attendit.

— Je croyais, dit Melik, qu'il n'existait pas d'homme plus fort que moi sur cette terre. J'avais tort. Ni toi ni moi n'avons pu faire tomber l'autre. Alors voici ce que je te dis : je t'accorde tout le tribut que tu me devais. Sassoun n'est plus ma tributaire. Avec toutes ses terres, Sassoun est à toi. Rentre chez toi. Mange, bois, prospère. Et si la guerre vient un jour — nous nous aiderons l'un l'autre, en alliés.

Il marqua une pause, puis ajouta, avec une gravité qui sonnait presque sincère :

— Quand je mourrai, je te confierai ma femme et mes enfants. Quand tu mourras, tu me confieras les tiens. Que personne ne puisse dire que nous avons laissé des orphelins derrière nous.

Ils se tranchèrent le bout du doigt.

Le sang de Mher et le sang de Melik se mêlèrent — ce geste antique que les peuples du Caucase et du Proche-Orient ont pratiqué depuis des temps immémoriaux pour sceller ce que les mots seuls ne peuvent pas garantir. Le pacte de sang est plus qu'un contrat — c'est une transformation. Deux hommes qui mêlent leur sang deviennent frères, liés par quelque chose que ni le temps ni l'intérêt ne devrait pouvoir défaire.

Ils devinrent frères de sang.

***

Mais le conteur ne nous laisse pas dans l'illusion.

Msrah Melik n'agissait pas de bonne foi.

Il avait peur de Mher — cette peur-là, profonde, viscérale, celle qu'il avait ressentie en voyant arriver ce cavalier semblable à une forteresse. Et c'est cette peur qui dictait ses mots d'amitié, ses gestes de générosité, son sang mêlé au sien. Il simulait la fraternité comme on met un bouclier devant soi. Car un homme qu'on ne peut pas vaincre par la force, on tente de le tenir par

des liens — et si les liens ne tiennent pas, on attend son heure.

Mher rentra à Sassoun.

Et Melik regarda partir son nouveau frère de sang avec, au fond des yeux, quelque chose qui ressemblait moins à de l'amour qu'à du calcul.

Le retour du héros

Mher reprit la route de Sassoun.

Il descendit des terres de Msr, remonta vers les montagnes qu'il connaissait depuis l'enfance, vers ce pays dur et libre que ses ancêtres avaient taillé dans la roche et défendu avec leur sang. Et quand il arriva aux portes de Sassoun, Tzenov Hovan était là — debout sur le seuil, comme s'il avait attendu sans bouger depuis le départ du héros.

Mher le salua.

Hovan lui rendit son salut, puis, sans perdre un instant :

— Mher, mon garçon — as-tu réussi à faire réduire notre tribut ?

Mher sourit.

— Hovan, que dirais-tu de ceci : Msrah Melik est un homme bien. Il a aboli notre tribut. Il m'a dit — *avec toutes ses terres, Sassoun est à toi.* Et tu sais quoi, Hovan ? Melik et moi — nous sommes devenus frères de sang.

***

Le conteur s'arrête ici un moment. Laisse les mots résonner.

Hovan avait envoyé Mher à Msr pour négocier une réduction d'impôt — peut-être alléger d'un tiers le poids qui écrasait Sassoun depuis des années. Mher était revenu avec la liberté totale de son peuple, la reconnaissance de ses terres, et un pacte de fraternité avec le seigneur le plus puissant de la région. Voilà ce que c'était, Mher. Il n'allait jamais chercher la moitié des choses.

***

Le temps passa.

Et sous la main de Mher, Sassoun connut une paix et une prospérité que les anciens n'auraient pas osé imaginer. Il gouverna avec la même force qu'il portait dans ses bras — directe, juste, sans détour. Les frontières de Sassoun devinrent inviolables. Nul ennemi ne s'approchait. Nul regard hostile ne s'attardait trop longtemps sur ces montagnes.

On disait que l'oiseau lui-même, dans son vol, n'osait pas traverser le ciel de Sassoun sans permission. On disait que le serpent, dans son glissement silencieux sur le ventre, ne pouvait pas ramper jusqu'aux portes du pays.

C'était la façon dont les gens parlaient de la paix véritable — celle qu'on n'obtient pas en suppliant, mais en étant ce qu'on est, pleinement, sans fléchir.

Sassoun fleurissait sous Mher.

Et pour un temps — pour ce beau temps fragile que les épopées accordent toujours à leurs héros avant que le destin ne reprenne son droit — le monde semblait à sa place.

La lettre d'Ismil Khatoun

Le temps passa.

Msrah Melik mourut.

***

Il laissait derrière lui un royaume, des princes à tenir en bride, et une femme — Ismil Khatoun, jeune et belle, intelligente comme seules savent l'être les femmes qui ont survécu à la cour d'un homme puissant. Elle regarda autour d'elle. Elle vit les princes qui commençaient déjà à s'agiter, à tester les limites, à peser le vide laissé par son mari. Et elle réfléchit, avec ce pragmatisme froid que la nécessité enseigne mieux que n'importe quelle école.

J'ai besoin d'un homme qui gouverne ces terres et tienne mes princes en paix.

Et son esprit alla, naturellement, vers Mher.

Son mari lui avait dit — elle s'en souvenait — *Ismil, si nous n'obtenons pas de descendance de Mher et de son cheval, la race de Mher finira par nous détruire.* Il le disait avec la lucidité des hommes qui ont mesuré leur adversaire et compris qu'on ne combat pas l'inévitable, qu'on l'épouse.

Alors Ismil Khatoun fit ce que font les souveraines quand elles ont pris leur décision : elle agit.

Elle convoqua deux pahlevans — deux guerriers de confiance. Elle leur remit une lettre, et avec la lettre, sa ceinture et son voile. Ces deux objets n'étaient pas de simples tissus. Dans la tradition des peuples de cette région, envoyer sa ceinture et son voile à un homme, c'était une invitation qui ne laissait aucun doute sur sa nature. C'était une proposition. C'était une porte ouverte.

— Portez ceci à Mher, dit-elle. Dites-lui qu'Ismil Khatoun l'invite à lui rendre visite.

***

Les deux pahlevans firent la route jusqu'à Sassoun.

Ils arrivèrent à la maison de Mher — et trouvèrent la maison vide. Mher était à la chasse, là où il passait ses journées quand la paix régnait et que ses muscles réclamaient un effort. Ils attendirent.

Le soir, il rentra.

Les pahlevans s'avancèrent et lui présentèrent la lettre, la ceinture, le voile. Ils lui transmirent les paroles d'Ismil Khatoun.

Mher regarda les objets. Il y eut dans ses yeux quelque chose — une hésitation, peut-être, ou simplement la

concentration de l'homme qui comprend que ce moment demande de la prudence.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Donnez-moi la lettre.

Il lut.

Ismil Khatoun n'avait pas enveloppé ses mots dans de la dentelle. Elle écrivait comme une reine qui n'a plus le temps de feindre :

Viens. Prends-moi. Je t'envoie ma ceinture et mon voile. Tu gouvernes Sassoun — tu peux gouverner Msr aussi. Si tu ne viens pas, tu seras plus femme que moi. Et n'oublie pas : tu as fait un serment avec Msrah Melik de veiller sur sa femme et ses enfants.

***

Mher resta un moment silencieux.

Puis il dit, s'adressant aux pahlevans avec une simplicité directe :

— Un serment fait devant Dieu est sacré pour moi.

Pas un mot de plus sur la proposition. Pas de commentaire sur la ceinture ou le voile, sur ce qu'Ismil Khatoun espérait ou ce qu'elle offrait. Juste cela — le serment. La parole donnée à un frère de sang mort. L'honneur qui n'a pas d'exception et ne se négocie pas.

— Venez, entrons. Mangez avec moi avant de repartir. Portez mes salutations à Msrah Khatoun. Je serai chez elle dans quarante jours, pour voir ce qu'il convient de faire.

Les pahlevans entrèrent dans la maison de Mher. On mangea. On but. Puis ils reprirent la route de Msr.

***

Mher resta seul.

Et le conteur nous laisse avec lui dans ce silence — cet homme immense, vainqueur de batailles, libérateur de Sassoun, frère de sang d'un homme mort, face à une lettre et à deux morceaux de tissu qui contenaient plus de complications que n'importe quelle guerre.

Car la guerre, Mher savait comment la mener.

Ce qui venait — c'était autre chose.

La dispute conjugale

Mher relut la lettre.

Puis il alla trouver Armaghan — sa femme.

— Ma femme, dit-il, Ismil Khatoun m'a écrit. Elle me demande de venir à Msr. J'y vais.

Armaghan le regarda. Et dans ce regard il y avait tout ce qu'une femme intelligente voit quand elle comprend une situation que son mari, malgré toute sa force, ne veut pas tout à fait regarder en face.

— N'y va pas, Mher. Pourquoi irais-tu ? Tu veux la posséder ? T'a-t-elle jamais vu, pour t'envoyer sa ceinture et son voile ? Sait-elle seulement si tu es beau ou laid ? Pourquoi t'invite-t-elle à Msr ? Elle va t'ensorceler. N'y va pas. Ce n'est pas ton charme qu'elle convoite — c'est ta vaillance. Ta virilité. Elle a entendu parler de toi, elle sait ce que tu vaux au combat, et elle veut un enfant de toi. Voilà la vérité. Ce n'est pas bien, Mher. N'y va pas. Tu la prends — et tu me laisses, moi.

Elle disait vrai, et ils le savaient tous les deux.

Dans les cours royales du Proche-Orient de cette époque — qu'il s'agisse des royaumes arabes, arméniens ou byzantins — une reine veuve sans héritier solide était une reine en danger. Ismil Khatoun ne cherchait pas l'amour. Elle cherchait ce que seul Mher

pouvait donner : un sang de géant, une lignée qui ferait taire ses princes et assurerait l'avenir de Msr. Armaghan avait percé le calcul à jour avec une précision que ni les pahlevans ni la belle lettre ne pouvaient dissimuler.

Mher l'écouta.

— Ma femme, dit-il, si je n'y vais pas, on me considérera comme une femme — comme elle. J'ai fait un serment avec Melik. Que puis-je faire ? Il le faut.

— N'y va pas.

— Il le faut.

— N'y va pas.

— J'y vais.

***

Il y a dans cet échange quelque chose de nu et d'inévitable. Mher ne discute pas, ne se justifie pas longuement, ne cherche pas à convaincre. Il répète. Il le faut. J'y vais. Comme si les mots étaient déjà épuisés et qu'il ne restait plus que la direction — ce mouvement en avant qui est la seule façon qu'il connaisse d'être au monde.

Et Armaghan comprit qu'elle ne pouvait pas le retenir.

Alors elle se redressa — et dans sa voix il n'y avait plus de supplication, seulement la dignité froide de la femme qui a perdu la bataille mais refuse de perdre elle-même.

— Mher, je ne peux pas te retenir. Mais si tu pars, je fais ce serment : tu seras pour moi un père ou un frère. Pendant quarante ans, tu ne partageras plus mon lit.

Quarante ans.

Le même chiffre sacré que le conteur arménien revient à chaque tournant décisif — quarante jours, quarante nuits, quarante années. Le nombre qui signifie non pas une durée exacte, mais une totalité. Un âge entier. Une vie.

Armaghan venait de prononcer la seule arme qu'elle possédait.

Et Mher — ce Mher qui avait tenu tête à Msrah Melik pendant trois jours et trois nuits sans fléchir — n'avait rien à répondre à cela.

Le conseil des anciens

Mher quitta Armaghan et se rendit dans les appartements de sa mère — Deghtzoun Dzam, la femme aux tresses d'or, celle dont le nom seul portait la bénédiction des conteurs depuis le début de cette histoire.

Il convoqua ses proches. Il convoqua ses ministres. Il convoqua les Vardapets — les docteurs de l'Église, ces hommes de lettres et de foi qui, depuis la christianisation de l'Arménie au début du quatrième siècle, jouaient un rôle que les prêtres des anciens temples avaient tenu avant eux : conseillers, gardiens de la mémoire, voix de la sagesse dans les moments où un chef hésite.

Il leur dit tout — la lettre, la ceinture, le voile, le serment fait à Melik.

— La femme de Msrah Melik m'a fait appeler. J'ai l'intention d'y aller. Que me conseillez-vous ?

***

Tzenov Hovan parla le premier. Il parla comme il avait toujours parlé — avec la franchise directe de l'homme qui a élevé Mher et qui se sent encore, quelque part, le droit de le protéger de lui-même.

— Pourquoi irais-tu ? La femme de Melik est rusée. C'est la femme de notre ennemi — ne l'oublie pas. Elle va t'ensorceler. Et tu n'as pas de fils, Mher. Reste ici. Reste avec ta femme. Dieu te donnera peut-être un fils. Reste.

Hovan voyait ce qu'Armaghan avait vu — le calcul derrière l'invitation, le piège possible derrière le voile parfumé. Et il y ajoutait quelque chose de plus : l'inquiétude du vieillard qui sait que Sassoun a besoin d'un héritier, que la lignée de David et Sanasar ne peut pas s'éteindre dans les bras d'une reine étrangère.

Mais les ministres et les Vardapets n'étaient pas de cet avis.

Ils répondirent avec la pragmatisme de ceux qui pensent en termes de royaumes et de frontières :

— Mher, si tu veux y aller, nous ne dirons pas non. N'est-ce pas notre vœu que tu gouvernes non seulement Msr, mais d'autres royaumes encore ? Si Ismil Khatoun t'a fait appeler, pourquoi refuserais-tu ? Sa terre est la tienne. Vas-y vite — prends Msr en main.

***

Et voilà Mher au centre de trois voix.

Sa femme qui lui a fermé le lit pour quarante ans. Hovan qui lui dit reste. Ses ministres et ses Vardapets qui lui disent vas-y, c'est l'occasion d'agrandir Sassoun.

Le conteur ne nous dit pas ce que Mher ressentit dans ce moment. Il n'en a pas besoin. Nous connaissons déjà la réponse — nous l'avons entendue dans la bouche même de Mher, répétée comme une pierre qu'on ne peut pas déplacer : *j'ai fait un serment avec Melik. Il le faut. J'y vais.*

Ce n'était jamais vraiment une question de conseil.

C'était une question d'honneur. Et sur ce terrain-là, Mher n'avait jamais su reculer.

Le départ

Trente-neuf jours avaient passé. Il n'en restait plus qu'un.

Mher se préparait à quitter Sassoun.

Armaghan ne dit rien. Elle n'implora pas, ne cria pas, ne tenta plus de le retenir — elle avait déjà dit ce qu'elle avait à dire, et prononcé son serment. Mais avant que Mher ne sorte de la maison, elle fit un geste silencieux, le seul qui lui restait : elle prit un drap noir et le déposa sur l'oreiller du lit conjugal.

Le noir du deuil. Le noir de l'absence. Le noir de la femme qui dit à son mari, sans un mot : *pour moi, tu es déjà parti depuis longtemps.*

***

Mher monta sur son cheval.

Et Tzenov Hovan arriva en courant.

Le vieux compagnon, celui qui avait été là depuis le début — depuis David, depuis Sanasar, depuis les premiers jours de Sassoun — se jeta sur l'encolure du cheval et s'y accrocha, les larmes aux yeux, la voix brisée :

— N'y va pas, n'y va pas. Cette femme mauvaise va t'envoûter. N'y va pas, Mher.

Il y a quelque chose de déchirant dans cette image — ce vieillard suspendu à l'encolure d'un cheval, pleurant, suppliant le héros qu'il a vu grandir. Hovan n'était pas un homme timide ni un homme faible. Il avait survécu à des guerres, traversé des trahisons, porté des deuils. Mais là, devant ce départ, quelque chose en lui savait — avec la certitude obscure des anciens qui ont trop vécu pour ignorer les mauvais présages.

Mher n'en pouvait plus.

Dans un geste qu'il ne contrôla pas tout à fait — ce geste instinctif du guerrier quand la pression devient insupportable — il fit tournoyer sa masse d'armes. Pas sur Hovan. Pas vraiment. Juste dans l'air, juste pour se dégager. Mais la masse de Mher n'était pas une masse ordinaire. Le souffle qu'elle déplaça en tournoyant suffit à renverser Hovan — qui tomba, inconscient, sur la terre de Sassoun.

Le silence qui suivit dut peser comme une montagne.

Mher sauta de son cheval.

Il s'agenouilla près du vieillard et se mit à pleurer — ce héros qui n'avait pas pleuré devant Msrah Melik, qui n'avait pas pleuré devant les armées de Msr — il pleurait maintenant, les mains sur la poitrine de son vieil ami, la massant doucement pour faire revenir le souffle.

— Hovan, mon frère aîné, réveille-toi. J'ai juré devant Dieu. Si je ne pars pas, je mourrai d'avoir trahi mon serment. Réveille-toi.

Dans la cosmologie arménienne ancienne — même christianisée — le serment prononcé devant Dieu n'était pas une formule. C'était un lien vivant, une corde tendue entre l'homme et le divin, et la rompre revenait à se couper de la grâce, à mourir spirituellement avant même de mourir physiquement. Mher le croyait. Il l'avait toujours cru. C'est pour cela qu'aucune femme, aucun vieillard, aucun drap noir sur un oreiller ne pouvait le retenir.

Hovan ouvrit les yeux.

Il resta un moment allongé, regardant le ciel de Sassoun. Puis il dit — et dans sa voix il n'y avait plus de résistance, seulement l'amour des anciens qui acceptent ce qu'ils ne peuvent pas changer :

— Ay, Mher, mon frère. Puisque tu pars — que les routes désolées fleurissent devant toi. Qu'aucun bras ennemi ne se lève contre toi.

Il se releva. Il embrassa Mher sur le front.

***

Mher remonta sur Kourkig Jelaly — ce cheval né pour lui, ce cheval qui n'avait jamais voulu porter que lui. Il

prit avec lui Charbahar Kamy, le Vent des Quatre Saisons, et il s'en alla.

Sassoun disparut derrière lui.

Devant lui : la route de Msr, une reine calculatrice, et un serment qu'il avait décidé d'honorer jusqu'au bout — quoi qu'il en coûte.

Msr

Il partit le matin. Il arriva le soir.

***

Ismil Khatoun était à sa fenêtre.

Elle avait tracé le khôl autour de ses yeux avec soin — ce noir profond qui, depuis les reines de Mésopotamie jusqu'aux cours persanes, était le signe de la femme qui se prépare à être regardée. Elle avait arrangé ses mèches sur ses tempes. Et sur la route menant à sa porte, sur une distance d'une heure de marche, elle avait fait étendre des tapis et allumer des torches — comme on prépare le chemin d'un roi, ou d'un dieu.

Elle voulait que Mher arrive et désire.

Ses yeux ne quittaient pas la route. Et soudain, dans le lointain, elle vit un cavalier.

Il ressemblait à une forteresse en mouvement — une masse sombre et rapide qui avançait comme un ouragan, comme quelque chose que le ciel avait lancé sur la terre.

— Ce cavalier ne peut être que Mher de Sassoun, dit-elle.

***

Mher arriva. Il approcha, salua, et s'arrêta sous sa fenêtre sans descendre de cheval.

— Ismil Khatoun, dit-il. Dis ce que tu as à dire.

Elle sourit — ou peut-être fronça-t-elle les sourcils, le conteur ne nous le précise pas.

— Mher, mon homme, c'est ainsi qu'un hôte parle ? Descends, entre, et je te dirai.

— Non. Dis-moi maintenant, tout de suite.

— J'ai juré devant Dieu, dit-il encore, de ne pas quitter l'étrier. Parle.

Ismil Khatoun dit alors, mi-amusée, mi-irritée :

— On dit bien que les gens de Sassoun sont têtus. Ton pays n'est pas en ruine, Sassoun ne manque pas de feu, et tu n'es pas venu emprunter des braises. Descends, repose-toi, puis repars.

— Non. Dis-moi seulement ce que tu veux.

***

Elle comprit que Mher allait repartir. Et quelque chose en elle — ce mélange de calcul et d'urgence propre aux reines sans héritier — se contracta.

Elle se retourna vers ses servantes et dit d'une voix tranchante :

— Malheur sur vous ! N'avez-vous pas du vin vieilli de sept ans ? Il repart — vite, vite !

Les servantes apportèrent le vin. On le tendit à Mher, toujours en selle. Il le prit. Il but.

Et le vin entra dans sa tête.

Il faut comprendre ce que représente ici le vin de sept ans dans l'imaginaire épique arménien et proche-oriental. Ce n'est pas seulement de l'alcool fort — c'est presque une substance magique, le vecteur classique de la ruse féminine dans les épopées du Caucase et du Moyen-Orient. Samson et Dalila, Holopherne et Judith, et maintenant Mher et Ismil : le héros invincible au combat trouve toujours sa faille dans la coupe qu'on lui tend avec un sourire.

— Tenez le cheval ! ordonna Ismil.

Les serviteurs retinrent Kourkig Jelaly. Mher descendit.

Elle le prit et l'emmena dans son palais. Elle l'accueillit comme un seigneur.

***

— Pourquoi m'as-tu fait venir ? demanda Mher.

— Pour que tu mettes de l'ordre dans mon royaume, dit-elle. Mes sept princes refusent de se soumettre à mon autorité.

— Bien, dit Mher. Qu'on me donne à manger. Demain matin, convoque ces princes. Je saurai quoi faire avec eux.

Puis Ismil dit ce qu'elle avait toujours voulu dire — ce qu'Armaghan avait su depuis le premier jour, ce que Hovan avait pressenti, ce que tout le monde savait sauf peut-être Mher qui avait choisi de ne pas trop regarder en face :

— Mher, si j'ai envoyé ma ceinture et mon voile, c'est parce que je veux que tu partages mon lit. C'est pour cela que je t'ai fait venir.

— C'est impossible, dit Mher. Comment pourrais-je partager ton lit ? Tu es une infidèle. Je suis chrétien.

Dans l'Arménie de cette époque — tiraillée entre ses voisins musulmans, byzantins, perses — la frontière religieuse était réelle, politique autant que spirituelle. Pour Mher, elle n'était pas une métaphore. C'était une muraille.

Mais Ismil n'en avait que faire des murailles.

— Mher, dit-elle, je veux t'avoir pour époux. Mon royaume sera le tien. Tu combattras mes ennemis. Je t'aime. Tu seras mien de ton plein gré — ou malgré toi.

De ton plein gré. Ou malgré toi.

Il y a dans cette phrase la brutalité tranquille d'une femme qui a le pouvoir chez elle et le sait. Elle n'implorait pas. Elle annonçait.

***

Et Ismil Khatoun tissa son piège avec ce qu'elle avait de mieux : des mots tendres, des attentions constantes, et du vin — toujours du vin, verre après verre, nuit après nuit, jusqu'à ce que Mher, ce héros qui avait résisté à Msrah Melik pendant trois jours et trois nuits, cède enfin.

Il alla dans le lit d'Ismil.

Cette nuit-là, Ismil donna aussi un ordre aux palefreniers :

— Faites saillir Kourkig Jelaly par les juments.

Et ce qui devait arriver arriva : Ismil conçut de Mher. Les juments portèrent les poulains de Kourkig Jelaly. Le sang du héros et le sang du cheval sacré se mêlèrent tous deux à des terres étrangères, en même temps, dans la même nuit.

***

Le lendemain matin, les sept princes de Msr se présentèrent devant Mher.

Ils se tenaient à la porte de la salle d'audience — ces hommes qui n'avaient pas voulu plier devant leur reine,

ces seigneurs farouches que même Ismil ne pouvait dompter.

Mher les regarda.

— Mes seigneurs, vous voilà, dit-il.

Les sept princes, l'un après l'autre, reculèrent d'un pas et se mirent au garde-à-vous.

— Mes seigneurs, dit Mher, savez-vous quel genre d'homme je suis ?

Ils répondirent — et dans leur réponse il y avait tout le poids de cette époque où la force était la seule légitimité que les hommes de guerre reconnaissaient vraiment :

— Au-dessus de la terre, nous reconnaissons Dieu. Sur cette terre, nous te reconnaissons, toi.

Les sept princes de Msr s'inclinèrent devant Mher.

***

Mher voulut rentrer à Sassoun.

Ismil ne le laissa pas partir. Elle le gardait sous le vin, sous les attentions, sous le poids confortable d'un palais qui s'était refermé sur lui comme une main.

Neuf mois passèrent. Neuf jours. Neuf heures.

Et un fils naquit à Ismil Khatoun.

Pour perpétuer le nom de son époux mort, elle appela l'enfant Msrah Melik.

Le nom revenait. Comme les noms reviennent toujours dans les dynasties — portés par des fils qui n'ont pas choisi de naître, dans des villes où un héros de Sassoun avait oublié, une nuit, qu'il avait une femme qui l'attendait avec un drap noir sur son oreiller.

Le réveil

Sept ans.

Pendant sept ans, Ismil Khatoun avait maintenu l'esprit de Mher dans le brouillard du vin. Sept ans de palais, de coupes remplies, d'attentions calculées — sept ans pendant lesquels Sassoun continuait d'exister quelque part, loin, comme un rêve dont on se souvient de moins en moins clairement au fil des matins.

***

Un jour, Mher rentrait de dehors.

Il s'arrêta sur le seuil.

Une voix lui parvint de l'intérieur — la voix d'Ismil, légère, enjouée, la voix d'une mère qui joue avec son fils et ne sait pas qu'elle est entendue.

— Que ta mère meure pour toi, Melik. Que tu reconstruises la patrie de Msr — et que tu détruises la patrie arménienne.

Le conteur ne décrit pas le silence qui suivit. Il n'en a pas besoin. On l'entend.

Quelque chose se brisa dans la tête de Mher — ou plutôt quelque chose se recolla, comme deux moitiés d'un homme qui s'étaient séparées sans qu'il s'en

aperçoive. Le vin se dissipa d'un coup, comme la brume du matin quand le vent se lève.

Il dit à lui-même, debout sur ce seuil :

— Je suis venu ici et j'ai éteint la flamme de l'Arménie — et rallumé la flamme de Msr.

***

Dans la tradition arménienne, la flamme n'est pas une métaphore creuse. Depuis les temples du feu de l'ancienne Arménie, depuis les influences zoroastriennes qui avaient traversé le pays comme une rivière traverse la roche, le feu était le symbole vivant de la continuité d'un peuple — sa mémoire, son honneur, sa lignée. Éteindre la flamme de quelqu'un, c'était l'effacer. La rallumer, c'était lui rendre la vie.

Mher venait de comprendre ce qu'il avait fait.

***

Il entra.

— Ismil, dit-il. Qu'est-ce que tu dis à cet enfant ? Il sort à peine des langes et tu lui apprends déjà à être mauvais. Va-t-il éteindre la flamme de Sassoun quand il sera grand ?

Ismil ne baissa pas les yeux. Elle répondit avec la franchise tranquille de quelqu'un qui n'a rien à cacher parce que le plan est déjà accompli :

— Oui. C'est pour cela que je me réjouis de mon fils. Quand il sera grand, il gouvernera le monde entier.

Mher dit :

— Tu imagines que le fils que tu as porté va détruire Sassoun ? Que tu vas effacer ma race et rebâtir Msr sur ses cendres ? Je jure que je ne m'approcherai plus de toi. Je jure que je ne resterai pas un jour de plus à Msr. Je rentre à Sassoun.

Ismil le regarda. Et elle dit — avec le calme de la femme qui a déjà obtenu tout ce qu'elle voulait :

— Je voulais porter un fils. Je voulais un héritier pour le trône de Msr. Je voulais garder vivante la flamme de Msr. Je t'ai gardé sous le vin pendant sept ans. Maintenant — pars ou reste. Comme tu veux.

***

Ces mots achevèrent de dessiller Mher.

Il resta un moment seul avec lui-même — et ce qu'il trouva là n'était pas beau à regarder. Sept années. Sept années pendant lesquelles Armaghan avait attendu à Sassoun, seule dans le lit dont elle avait recouvert l'oreiller d'un drap noir. Sept années pendant lesquelles

Hovan avait vieilli en sachant qu'il avait eu raison. Sept années pendant lesquelles lui, Mher, le fils de David, avait arrosé un champ étranger pendant que le sien se desséchait.

Il se maudit lui-même — et c'est peut-être la scène la plus humaine de toute son épopée. Ce héros qui avait fait plier les sept princes de Msr, qui avait résisté à Msrah Melik pendant trois jours, qui portait la force de Sassoun dans ses épaules — cet homme-là se tenait debout dans un palais étranger et se disait :

— Mes yeux auraient dû être frappés de cécité avant que je vienne ici. Pendant sept ans j'ai arrosé et fait verdir le champ d'un autre, pendant que le mien mourait de soif. Qu'ai-je fait ? J'ai éteint la flamme de l'Arménie. J'ai rallumé la flamme de Msr.

Comme ma femme avait raison. Comme Armaghan avait raison. Elle me l'avait dit : n'y va pas. Je n'ai pas écouté.

***

Mher quitta Msr en silence, sans bruit, sans adieu.

Il reprit la route de Sassoun — accablé, rongé par la honte, portant avec lui le poids de sept années perdues et d'un fils né en terre étrangère qui grandirait un jour pour menacer tout ce qu'il aimait.

Le héros rentrait chez lui.

Mais quelque chose dans ce retour ressemblait moins à un triomphe qu'à une confession.

Le retour et la dette

On courut porter la nouvelle à Armaghan :

— Mher est revenu.

Armaghan répandit des cendres dans la cour du palais et fit fermer les portes.

***

Mher trouva chaque entrée barrée, chaque porte murée.

Il demanda — et dans sa voix il devait y avoir quelque chose de vulnérable, quelque chose qu'on n'avait jamais entendu chez ce héros :

— Pourquoi ont-ils fermé les portes ? Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer dans ma propre maison ?

Armaghan répondit de l'autre côté du mur :

— Parce que tu n'es pas mon mari.

Tu m'as quittée. Tu es allé à Msr. Ne reviens pas vers moi.

— Ouvre la porte, plaida Mher.

— Mher, dit-elle. Quand tu m'as quittée, j'ai fait le vœu de ne pas te laisser venir dans mon lit pendant quarante ans. Tu es mon père, tu es mon frère — tu n'es plus

mon époux. Tu es allé rallumer l'odchakh de Msr et éteindre l'odchakh de Sassoun. Pour expier ta faute, tu devras faire pénitence quarante ans. Après cela seulement, tu pourras revenir à mon lit.

***

L'odchakh — le foyer, le feu domestique — était dans la tradition arménienne bien plus qu'une flamme. C'était l'âme vivante d'une maison, d'une lignée, d'un peuple. L'allumer chez un autre, c'était trahir les siens jusque dans le sacré. Armaghan ne parlait pas seulement d'une infidélité. Elle parlait d'une trahison cosmique.

Mher resta figé.

— Dans quarante ans il sera trop tard. Melik aura grandi. Il sera un homme fait.

Il essaya de fléchir sa femme. Armaghan ne fléchit pas.

***

On alla porter la nouvelle à Tzenov Hovan :

— Mher est rentré de Msr.

Hovan alla trouver Armaghan.

— Armaghan, Mher est revenu aujourd'hui. Viens — retire le drap noir de son oreiller.

Elle retira le drap noir. Et elle dit — parce qu'Armaghan n'était pas une femme de petite âme, et qu'elle pouvait être en colère et lucide en même temps :

— Hovan, mon frère aîné, je sais que Mher est revenu. Cette femme mauvaise l'a ensorcelé. Il est parti avec de l'argent — il revient avec du cuivre. Mais je ne peux pas rompre mon vœu.

— Ma sœur, dit Tzenov Hovan. Nous allons convoquer des Vardapets et des anciens pour tenir conseil. Ils te délieront de ton vœu.

***

On convoqua les Vardapets — ces docteurs de la foi, gardiens des lois de l'Église arménienne — et les anciens du peuple. Ils s'assemblèrent, discutèrent, pesèrent la loi contre la vie.

Puis ils dirent :

— Après tout, aucun mal irréparable n'a été commis. Il est humain — un homme sujet au péché. Admettons qu'il soit parti, qu'il ait vécu une histoire d'amour coupable. Mais il est revenu. Armaghan, pour combien d'années as-tu prononcé ton vœu ?

— Quarante ans, répondit-elle.

Les Vardapets et les anciens se consultèrent encore. Puis ils rendirent leur verdict :

— Fille bénie, la loi repose entre les mains des Vardapets. Quarante ans, nous les réduirons à quarante mois. Quarante mois à quarante semaines. Quarante semaines à quarante jours. Quarante jours à quarante heures.

Et un prêtre espiègle ajouta, avec le sourire de quelqu'un qui sait que la vie est plus urgente que les calculs :

— Et quarante heures — à cet instant même.

Un Vardapet prononça alors une prière. Il dit : *Que Dieu vous absolve. Allez maintenant, et d'un commun accord, vivez ensemble comme mari et femme.*

***

Mher dit à sa femme :

— Ils ont raison, ma dame. Laisse-moi revenir à ton lit. Dieu nous accordera peut-être un fils pour garder vivante la lumière de l'Arménie.

Armaghan ouvrit la porte.

Elle dit — et dans ses mots il y avait à la fois la résignation et la prophétie, la sagesse de la femme qui sait ce qui va arriver et qui entre quand même dans la maison :

— C'est ainsi : l'homme est toujours à la tête, la femme toujours au pied. Elle ne peut pas garder la porte fermée à l'homme. J'ouvre. Entre. Dieu nous accordera un fils — mais nous rompons un vœu. Nous mourrons tous les deux. Notre fils sera laissé orphelin, sur la natte.

Mher dit :

— Que Dieu nous donne un fils qui surpassera Melik. La lumière de Sassoun ne s'éteindra pas. Un loup ne peut pas dévorer l'agneau de Dieu. Nous sommes de cette terre — nous sommes faits pour mourir. Mais quand nous mourrons, notre fils vivra à notre place. Il gardera notre mémoire vivante. Le nom de notre maison ne périra pas.

Armaghan dit :

— Nous rompons un vœu. Le poids en est sur toi.

***

Quarante ans devinrent quarante mois. Quarante mois devinrent quarante semaines. Quarante semaines devinrent quarante jours. Quarante jours devinrent quarante heures.

Et quand les quarante heures furent écoulées, Armaghan et Mher s'unirent.

Armaghan conçut.

***

Dans l'intervalle, Mher monta sur le mont de Sassoun.

Il y fit planter un parc et construire un pavillon. Il y rassembla toutes les bêtes et tous les oiseaux de la création de Dieu, fit élever des murs autour du parc et l'appela Dzovasar — *la montagne qui domine la mer*.

À deux heures de marche de Dzovasar, il fit bâtir un beau monastère. Il l'appela la Haute Madone de Marout. Il le pourvut de prêtres et de Vardapets, y donna asile aux démunis, aux aveugles, aux boiteux.

C'était peut-être sa façon de faire pénitence — pas pendant quarante ans, non, la loi l'en avait dispensé, mais à sa manière à lui : en bâtissant, en plantant, en donnant refuge à ceux que le monde avait brisés.

Quand il eut achevé son œuvre, il redescendit à Sassoun.

***

Neuf mois passèrent. Neuf jours. Neuf heures.

Un fils naquit à Armaghan.

On baptisa l'enfant. On lui donna le nom de David.

Et quand on ramena l'enfant à la maison — Mher et Armaghan, qui avaient rompu leur vœu les yeux ouverts, sachant ce qu'il en coûterait — moururent.

***

Armaghan l'avait dit. Elle le savait depuis le moment où elle avait ouvert la porte.

La mère de Mher, Karsoun Jewgh Dzam Degtzoun, s'enferma dans le deuil à la mort de son fils. Elle se confina dans une chambre derrière sept portes — là où le soleil n'entrait pas, là où aucune lumière ne pénétrait — et elle attendit. Elle attendit que l'enfant grandisse et prenne la place de Mher.

Sassoun pleura Mher.

David fut laissé orphelin.

***

C'est ainsi que naissent les plus grands héros — dans la rupture d'un vœu, dans la mort de ceux qui les ont voulus, dans le deuil d'une montagne entière.

David n'avait pas encore de nom dans le monde. Il n'était qu'un nourrisson sur une natte, dans une maison en deuil, dans une ville qui attendait.

Mais Sassoun avait appris à attendre.

Le Combat de David contre Msrah Melik

***

Avant que commence le récit, le conteur se lève. Il pose la main sur le cœur. Il attend que le silence soit complet — pas le silence du vide, mais celui de l'attention, celui des oreilles qui se tendent et des souffles qui se retiennent.

Car en Arménie, on ne raconte pas un mythe comme on raconte n'importe quelle histoire. On ne plonge pas dans les faits sans d'abord rendre ce qui est dû. C'est la loi du feu et de la parole : avant de nommer les actes, on nomme les êtres. Avant de raconter ce qui s'est passé, on dit qui mérite la grâce — et qui ne la mérite pas.

Le conteur n'est pas neutre. Il ne prétend pas l'être. Il sait, et il le dit à voix haute, devant tous, avant même que l'histoire commence. C'est une forme de justice très ancienne — le seul tribunal auquel un peuple sans cour de justice pouvait toujours faire appel : la mémoire collective, portée par une voix, gardée vivante autour d'un feu.

Alors il prononce les mots :

***

Nous demandons miséricorde pour Deghtzoun Jewgh Dzam. *Quarante fois miséricorde.*

Nous demandons miséricorde pour Kerry Toros. *Quarante fois miséricorde.*

Nous demandons miséricorde pour Tzenov Hovan. *Quarante fois miséricorde.*

Nous demandons miséricorde pour la Vieille Veuve — celle qui ne possédait qu'un lopin de terre, pas plus grand que l'ombre d'un cerisier en été, mais qu'elle défendait comme une lionne défend ses petits. *Quarante fois miséricorde.*

Mais pour Ch'm'shkig Sultan — cette femme dont le cœur était plus froid que la pierre des cols de montagne en janvier, cette femme qui choisit la cruauté quand elle aurait pu choisir autrement — nous ne demandons pas miséricorde. *Aucune miséricorde pour elle.*

Et pour Msrah Melik — ce seigneur venu d'Égypte comme une nuée de criquets, qui croyait que l'or et le sang des autres lui appartenaient de droit, qui posait sa main sur ce qui ne lui avait jamais appartenu — nous ne demandons pas miséricorde non plus. *Aucune miséricorde pour lui.*

Nous demandons miséricorde pour Ismil Khatoun. *Quarante fois miséricorde.*

Nous demandons miséricorde pour Khantout Khanum. *Quarante fois miséricorde.*

Et pour David — David le Vaillant, David de Sassoun, l'enfant du tonnerre et des montagnes, le fils de Mher, le petit-fils de Sanasar, héritier d'une lignée que Dieu lui-même avait trempée dans les eaux sacrées de l'Euphrate —

Pour lui, nous demandons mille fois miséricorde.

***

Mille fois — parce que ce qui vient n'est pas une histoire ordinaire.

C'est le récit d'un homme qui prit sur ses épaules le destin d'un peuple entier, comme autrefois Hayk l'ancêtre — le père de tous les Arméniens — prit son arc et refusa de plier le genou devant Bel le tyran. Ce que Hayk fit avec une flèche au commencement des temps, David le fera avec son épée, avec ses poings, avec la force brute d'un cœur qui ne sait pas ce que veut dire capituler.

Écoutez donc.

Le feu est allumé. La nuit est longue.

L'Enfant David en Égypte

David était orphelin.

Il faut comprendre ce que ce mot signifiait dans les montagnes de Sassoun — pas seulement l'absence d'un père et d'une mère, mais quelque chose de plus vaste et de plus lourd. Un enfant sans parents dans ce pays-là, c'était un enfant sans bouclier, sans nom vivant pour le protéger, sans bras pour le porter au-dessus des eaux quand la rivière montait. Et David n'était pas n'importe quel orphelin : il était le fils de Mher, petit-fils de Sanasar, dernier rejeton d'une lignée de géants — une lignée que les ennemis de Sassoun auraient payé très cher pour voir s'éteindre.

Ses oncles se réunirent donc, comme le voulait la coutume, pour décider du sort de l'enfant.

Tzenov Hovan prit la parole le premier. Il se tourna vers Vergo et lui dit :

— Vergo, est-ce toi qui prendras David chez toi, ou est-ce moi ?

Vergo secoua la tête.

— J'ai déjà mon propre fils à nourrir. Prends-le, toi. Occupe-toi de lui.

Tzenov Hovan inclina la tête. Il prit l'enfant. Il l'adopta comme son fils de lait, comme le voulait la tradition —

car dans ce pays, les liens du lait et du foyer n'étaient pas moins sacrés que les liens du sang.

Mais l'enfant refusait de téter.

On le porta de maison en maison à travers tout Sassoun. On frappa à la porte de toutes les nourrices du pays, de toutes les femmes qui allaitaient. L'une après l'autre, elles tendirent le sein. L'une après l'autre, le petit David détourna la tête. Il ne voulait pas. Il ne prenait le lait de personne.

Les jours passèrent. L'enfant maigrissait.

Tzenov Hovan convoqua les anciens de Sassoun. Il les réunit sur la place, devant lui, et il leur dit ce que tous savaient déjà mais que personne n'osait dire tout haut :

— L'enfant va mourir. Nous ne pouvons pas lui donner ce dont il a besoin. Que faisons-nous ?

Il y eut un long silence — le genre de silence qui précède les décisions difficiles, celles dont on sait qu'elles auront des conséquences pour longtemps.

Puis un vieil homme parla. Il dit :

— Mher a vécu sept ans en Égypte. Il y avait une femme là-bas. Elle allaitait encore. Envoyez David chez elle. Elle le nourrira — ne serait-ce que par amour pour Mher, par respect pour ce qu'il fut pour elle. L'enfant

grandira. Il sera fort. Mais si vous le gardez ici dans cet état, il mourra avant l'hiver.

Les anciens hochèrent la tête. C'était une décision grave — envoyer l'héritier de Sassoun en terre étrangère, loin des montagnes qui l'avaient vu naître, loin des pierres et des rivières de ses ancêtres. Mais il n'y avait pas d'autre chemin.

Le père de David avait laissé des traces en Égypte. Il était temps que le fils les suive.

La Prière à Kourkig Jelaly

Tzenov Hovan regarda les anciens, puis il regarda l'enfant, et il posa la question que tout le monde évitait :

— Soit. Mais qui l'emmènera en Égypte ?

La réponse vint sans hésitation, comme si elle avait toujours été là, évidente, attendant simplement qu'on la prononce :

— Kourkig Jelaly. Mets l'enfant sur sa selle, attache-le bien, donne un coup de bâton au cheval — il trouvera le chemin tout seul.

Car Kourkig Jelaly n'était pas un cheval ordinaire. Il ne l'avait jamais été. Dans les traditions de Sassoun, il était bien plus que la monture des héros de la lignée — il était leur compagnon, leur gardien, presque leur frère. Il avait porté Sanasar. Il avait porté Mher. Il connaissait les chemins que les hommes ne connaissent pas, les routes invisibles qui traversent les montagnes et les déserts, celles que seuls les êtres touchés par quelque chose de plus grand que la nature ordinaire peuvent voir et suivre. Confier David à Kourkig, c'était le confier à la mémoire vivante de sa propre lignée.

Tzenov Hovan sortit le cheval de l'écurie lui-même. On l'étrilla, on lui brossa le poitrail, on lui peigna la crinière — parce qu'on ne confie pas une telle mission à un cheval qu'on n'a pas honoré d'abord. Puis on emmaillota

le petit David avec soin, on le sangla sur le dos de Kourkig, on vérifia les nœuds deux fois, trois fois.

Alors Hovan s'arrêta.

Il posa la main sur l'encolure du cheval. Et il parla — non pas comme on parle à une bête, mais comme on parle à quelqu'un qu'on supplie, quelqu'un à qui on confie ce qu'on a de plus précieux au monde :

— Kourkig Jelaly, je t'en conjure. Ne laisse pas tomber mon enfant dans une rivière. Ne le projette pas contre les rochers. Ne passe pas à travers les ronces et les fourrés. Porte-le jusqu'en Égypte. Remets-le sain et sauf à Ismil Khatoun.

Sa voix se brisa un peu sur les mots suivants, mais il les dit quand même, parce que certaines choses doivent être dites à voix haute pour avoir leur plein poids :

— Kourkig Jelaly, je te confie la lumière de Sassoun. Ne la laisse pas s'éteindre contre une pierre. Ne la perds pas dans les taillis. Ramène-la vivante — notre lumière de Sassoun.

Le cheval ne hennit pas. Il ne bougea pas. Il attendit, immobile, comme s'il avait compris chaque mot — et peut-être qu'il avait compris, car les chevaux de cette lignée n'étaient pas faits du même souffle que les autres.

Puis Hovan leva son bâton et frappa doucement le flanc de Kourkig.

Et le cheval s'en alla.

L'Arrivée en Égypte

Kourkig Jelaly prit son élan — et s'envola.

Pas comme un oiseau s'envole, avec l'effort visible des ailes et le combat contre le vent. Non. Il s'éleva comme s'élève la fumée d'un feu sacré : naturellement, sans résistance, comme si la pesanteur ne s'appliquait tout simplement pas à lui. Sous ses sabots, les montagnes de Sassoun disparurent. Les vallées, les rivières, les cols enneigés — tout cela passa en dessous comme un rêve que l'on quitte au matin. Et sur son dos, attaché bien serré, le petit David dormait peut-être, ou regardait le ciel défiler, ou ne faisait rien du tout — car les enfants de cette lignée portaient déjà en eux quelque chose qui n'avait pas peur du vide.

Loin de là, en Égypte, la mère de Msrah Melik était assise à sa fenêtre.

Ismil Khatoun était une femme qui savait regarder. Elle avait appris, au fil des années, à lire ce que le monde écrivait dans le ciel et sur la terre avant que les événements arrivent — les présages, les signes, les frémissements de l'air qui précèdent les grandes choses. Alors quand elle vit des étincelles jaillir du sol à l'horizon, et un nuage de poussière se former au-dessus des champs comme sous le galop d'une armée invisible, elle ne cria pas, ne s'affola pas.

Elle observa.

Son fils Msrah Melik, qui se tenait près d'elle, dit ce qu'il voyait :

— Ce n'est pas un nuage d'orage. Ces étincelles — elles jaillissent des sabots de Kourkig Jelaly.

Il reconnaissait le cheval. Tout le monde, en ce pays, avait entendu parler de Kourkig Jelaly, la monture des héros de Sassoun, celle qui portait les fils de Sanasar comme le vent porte les feuilles — sans effort, sans fatigue, sans jamais se tromper de chemin.

Ismil Khatoun n'attendit pas. Elle se leva et lança l'ordre aux gardiens :

— Ouvrez les portes. Grand ouvertes. Un cheval vient à notre seuil.

Les gardiens obéirent. Les lourds battants s'écartèrent — et là, dans l'encadrement de la porte, Kourkig Jelaly s'arrêta. Immobile. Majestueux. Quelque chose était attaché sur son dos.

Ismil Khatoun appela son fils :

— Msrah Melik, descends ce paquet et apporte-le moi.

Melik s'approcha du cheval. Kourkig Jelaly baissa la tête — doucement, presque avec déférence, comme s'il savait exactement ce qu'il fallait faire — et Melik vit le ballot sur son dos. Il le détacha, le prit dans ses bras, le porta à sa mère.

Ismil Khatoun défit les langes.

À l'intérieur, il y avait un enfant. Et contre lui, une lettre.

Elle lut. C'était Tzenov Hovan qui écrivait, avec les mots simples et directs des hommes de montagne qui n'ont pas l'habitude de tourner autour de ce qu'ils ont à dire :

Belle-sœur, toi que mon frère aimait — Mher a eu un fils après son retour à Sassoun. Mher est mort. Sa femme aussi. L'enfant est orphelin. Pour l'amour de Mher, prends-le et nourris-le, qu'il vive. Quand il sera grand, je viendrai le chercher et m'occuperai de lui.

Ismil Khatoun resta un moment sans bouger, les yeux sur l'enfant qui la regardait — ou peut-être regardait quelque chose derrière elle, quelque chose que les nourrissons seuls peuvent voir.

Elle pensa à Mher. Elle pensa aux sept années qu'il avait passées en Égypte, à ce qu'il avait été pour elle — sa force, sa douceur étrange, cette façon qu'il avait de remplir l'espace autour de lui simplement en existant. Les hommes de Sassoun étaient ainsi : ils laissaient des traces profondes dans les cœurs des gens qui les approchaient, même longtemps après être partis.

Elle prit sa décision sans hésiter davantage.

— Mher a été bon avec moi. J'élèverai cet enfant pour lui.

Elle baissa les yeux sur le petit David, puis sur son propre fils Melik, qui observait la scène depuis le seuil.

— J'ai encore du lait. Je sevrerai mon propre fils pour nourrir celui-ci. Je les élèverai tous les deux. Ils seront frères. Ils grandiront ensemble. Ils régneront sur l'Égypte. Ils conquériront le monde.

Mais alors — une ombre passa sur son visage. Une pensée qu'elle ne dit pas à voix haute, qu'elle garda pour elle comme on garde une épine dans la main sans savoir encore si on doit l'enlever :

Mais quand il sera grand — retournera-t-il à Sassoun ?

Car Ismil Khatoun était une femme sage, et les femmes sages savent que les enfants qu'on élève ne vous appartiennent pas. Surtout ceux-là — les fils des héros, les héritiers des lignées anciennes. Ceux-là ont toujours, quelque part, un pays qui les attend. Un destin qui les appelle. Et tôt ou tard, l'appel est plus fort que tout le reste.

Elle regarda l'enfant encore une fois.

Puis elle le prit contre elle, et elle lui donna le sein.

La Fuite de Kourkig Jelaly

Msrah Melik regardait le cheval.

Il regardait ses flancs, ses jambes, la façon dont il se tenait — immobile et pourtant chargé d'une énergie contenue, comme une rivière en crue derrière un barrage. Et dans la tête de Melik, une pensée prit forme, lentement d'abord, puis avec la clarté froide de l'évidence :

Un cheval pareil ne doit pas repartir.

Il n'en dit rien à voix haute. Il se tourna simplement vers ses hommes et lança l'ordre, bas et sec :

— Fermez les portes extérieures. Kourkig Jelaly est entre nos mains. On le garde.

Les portes se fermèrent dans un grondement de bois et de fer. Les palefreniers se déployèrent aussitôt, formant un cercle autour du cheval, s'approchant avec les cordes et les brides, prudemment, comme on s'approche de quelque chose qu'on sait dangereux mais qu'on veut posséder quand même.

Kourkig Jelaly les laissa s'approcher.

Puis il regarda autour de lui — les murs hauts, les hommes qui resserraient le cercle, les portes closes. Et quelque chose passa dans ses yeux, une question

adressée non pas aux hommes qui l'entouraient, mais à plus haut qu'eux :

Seigneur — comment sortir d'ici ?

Car Kourkig Jelaly n'était pas un cheval qu'on attrape. Il n'avait jamais appartenu à personne au sens où l'on possède une bête. Il portait les héros de Sassoun parce qu'il le voulait bien, parce qu'un lien plus vieux que la propriété et plus profond que la domestication l'attachait à cette lignée. Le retenir ici, dans une écurie égyptienne, derrière des murs étrangers — c'était vouloir mettre la foudre en cage.

Il se mit à marcher de long en large, lentement, mesurant l'espace, mesurant les murs. Les palefreniers croyaient peut-être qu'il cherchait une issue. Mais Kourkig Jelaly ne cherchait pas — il se préparait.

Il parla une dernière fois, à voix intérieure, à celui qu'il avait appelé :

Seigneur Dieu — je vais franchir ce mur. Soit je m'échappe, soit je suis pris. Dans les deux cas, ce sera ta volonté.

Alors il rassembla tout ce qu'il était.

Il chargea. Les palefreniers tentèrent de le saisir — il les traversa comme le vent traverse la fumée, sans effort, sans même sembler les voir. Il prit de la vitesse, les sabots martelant la terre, les étincelles jaillissant comme

la première fois, et quand il atteignit le mur — quarante *kazes* de pierre et de mortier, une hauteur que n'aurait pu franchir aucun cheval de cette terre — il sauta.

Il passa par-dessus.

Et disparut.

Derrière lui, le silence dura une fraction de seconde — le silence stupéfait de ceux qui viennent de voir quelque chose que leurs yeux refusent encore d'admettre. Puis Msrah Melik laissa échapper un cri qui ressemblait moins à de la colère qu'à de l'impuissance :

— Kourkig Jelaly est parti !

Et ses hommes restèrent là, les cordes à la main, à regarder le mur vide, comme si le cheval allait réapparaître de l'autre côté. Mais Kourkig Jelaly ne revenait jamais en arrière. Il avait déposé ce qu'il avait à déposer. Il avait accompli ce pour quoi il était venu. Et maintenant il filait vers Sassoun, par les chemins du ciel que lui seul connaissait — libre, comme il l'avait toujours été.

Le Retour de Kourkig

Le cheval courut jour et nuit.

Il ne s'arrêta pas. Il ne dormit pas. Il n'avait pas besoin de ces choses-là — pas lui, pas Kourkig Jelaly, dont les sabots mangeaient les distances comme le feu mange le bois sec. Les montagnes passèrent, les déserts passèrent, les rivières passèrent en dessous comme de simples rides sur la surface du monde. Et quand l'horizon commença à prendre la forme familière des crêtes de Sassoun, il accéléra encore — non pas parce qu'il était pressé, mais parce que c'était chez lui.

Tzenov Hovan n'avait pas bougé de la route.

Il attendait. Il avait attendu depuis le moment où le cheval était parti, avec cette façon particulière qu'ont les hommes qui craignent le pire mais refusent de le nommer — les yeux dans le lointain, le corps immobile, l'esprit occupé à repousser les images qu'il ne voulait pas voir. Vers le soir, il aperçut quelque chose entre la terre et le ciel : un nuage de poussière, une agitation de l'air, les étincelles caractéristiques qu'il reconnut immédiatement.

Kourkig Jelaly revenait.

Mais il revenait seul.

Son dos était vide.

Hovan descendit vers lui en courant, et quand il fut assez près pour poser les mains sur l'encolure du cheval, sa voix se brisa sur les mots avant même qu'il les prononce :

— Je mourrais pour toi, Kourkig Jelaly — mais dis-moi. Sur quelle montagne l'as-tu laissé tomber ? Contre quel rocher ? Dans quel fourré l'as-tu perdu ? Quel loup, quelle bête a dévoré mon David — mon David, mon épervier ?

Tarlan — c'est ainsi qu'il l'appela. Le mot arménien pour l'oiseau de chasse noble, celui qu'on élève avec soin et qu'on garde précieusement. L'enfant n'avait pas encore d'histoire, pas encore d'exploits — mais déjà Hovan lui donnait ce nom-là, parce qu'on sait parfois, avant même que les choses arrivent, ce que quelqu'un est destiné à être.

Kourkig Jelaly répondit — et ceux qui doutent que les chevaux parlent n'ont simplement jamais été assez attentifs pour les entendre :

— Je ne l'ai pas laissé tomber sur une montagne. Je ne l'ai pas perdu dans un ravin. Aucun loup, aucune bête ne l'a touché. Je l'ai porté jusqu'en Égypte et remis sain et sauf à Ismil Khatoun — comme tu me l'avais demandé. Mais j'ai failli ne pas revenir. Ils ont fermé les portes derrière moi, leurs hommes m'ont encerclé, ils ont voulu me capturer. J'ai dû franchir un mur de quarante *kazes* pour m'échapper.

Tzenov Hovan resta un moment sans parler.

Puis il prit la tête du cheval entre ses mains et l'embrassa au milieu du front — le geste de la gratitude la plus profonde, celui qu'on réserve aux êtres qui ont fait plus que ce qu'on pouvait demander.

Mais la gratitude céda vite la place à autre chose. Hovan redressa la tête et regarda autour de lui, vers les maisons, vers les gens de Sassoun qui avaient peut-être vu, peut-être entendu. Et il dit — avec la voix de quelqu'un qui ne plaisante pas :

— Que la colère de Dieu s'abatte sur la maison et la descendance de quiconque révèle où se trouve ce cheval.

Puis il prit Kourkig Jelaly par la bride et le conduisit à l'intérieur.

Pas dans une écurie ordinaire. Derrière sept portes — sept, le nombre des protections profondes, des seuils qu'on ne franchit pas sans raison sacrée. Il ferma chaque porte à clé. Il fit consolider les murs avec de la terre tassée, pour que même le bruit ne passe pas. Et Kourkig Jelaly disparut derrière tout cela, caché au monde, gardé comme on garde un secret d'État ou une flamme sacrée.

On lui apporta son grain et son eau par la lucarne du toit.

Car certaines choses sont trop précieuses pour être vues de n'importe qui. Et Kourkig Jelaly — la monture des héros de Sassoun, celui qui avait porté David jusqu'en Égypte et sauté par-dessus des murs de quarante *kazes* pour revenir — était de celles-là.

Il attendrait. Il savait attendre. Il savait que son heure reviendrait.

Le Miel et le Beurre de Sassoun

Ismil Khatoun reçut l'enfant avec joie.

Elle le prit contre elle, lui donna le sein — et David prit le sein. Il tétait. Il vivait. Pour la première fois depuis sa naissance, l'enfant acceptait de se nourrir, et la reine d'Égypte sentit quelque chose se desserrer dans sa poitrine, cette tension qu'on porte quand on est responsable d'une vie fragile et qu'on ne sait pas si on sera à la hauteur.

Les jours passèrent bien.

Puis un matin, David détourna la tête.

Ismil Khatoun lui présenta l'autre sein. Il détourna encore la tête. Elle essaya à nouveau, changea de position, changea d'heure, changea de tout ce qu'on peut changer — rien. Pendant trois jours et trois nuits, l'enfant ne prit plus une goutte de lait. Il ne pleurait pas, ne criait pas. Il refusait, simplement, avec cette obstination tranquille qui n'appartient qu'aux êtres qui savent déjà, au fond d'eux-mêmes, ce qu'ils sont.

Ismil Khatoun pleurait. Elle ne savait plus quoi faire.

Elle fit appeler son fils Msrah Melik et lui dit son désarroi :

— Cet enfant n'a pas pris mon sein depuis trois jours et trois nuits. Qu'allons-nous faire de lui ?

Melik regarda l'enfant. Et dans ses yeux passa quelque chose — de l'inquiétude, peut-être, ou déjà de la méfiance, cette méfiance instinctive qu'on éprouve face à ce qu'on ne comprend pas et qu'on pressent plus fort que soi.

— Il est têtu comme toute sa race, dit-il. Il nous causera du chagrin, tu verras. Il est arménien, nous sommes arabes — ne lui donne plus ton sein, mère.

— Si je ne lui donne pas le sein, dit Ismil Khatoun, il mourra. Et nous serons couverts de honte devant sa famille. Il est notre responsabilité. On ne peut pas l'abandonner.

Melik souffla, agacé, mais il réfléchit. Et cette fois sa réponse était pratique, presque impatiente :

— Bon. Son père avait une maison à Sassoun. Ils ont des provisions, là-bas — du miel, du beurre, toutes les bonnes choses. Envoie Batmanah Bougheh là-bas. Qu'il ramène une charge de chameau de miel, une charge de chameau de beurre. Tu feras un mélange, tu nourriras l'enfant avec ça.

Ismil Khatoun envoya Batmanah Bougheh à Sassoun.

Tzenov Hovan reçut le messager sans poser de questions inutiles. Il donna le miel. Il donna le beurre. Il donna tout ce qu'un enfant pouvait manger — généreusement, comme on donne quand c'est pour un enfant qu'on aime, même si cet enfant est loin et qu'on

ne peut pas le voir. Batmanah Bougheh repartit chargé, traversa le chemin du retour, et déposa tout aux pieds d'Ismil Khatoun.

Msrah Melik regarda les charges et dit, avec quelque chose qui ressemblait presque à de l'approbation :

— Où trouverais-tu mieux que ça ? Donne-lui, qu'il mange et qu'il grandisse.

Ismil Khatoun nourrit David avec le miel et le beurre de Sassoun.

Et David grandit.

Pas comme les autres enfants grandissent — à l'année, lentement, imperceptiblement, de sorte qu'un jour on réalise avec surprise que le petit qu'on portait dans les bras vous arrive maintenant à l'épaule. Non. David grandissait au jour. Chaque matin il était un peu plus grand qu'il n'avait été la veille. Chaque matin il pesait un peu plus, respirait un peu plus fort, occupait un peu plus d'espace dans le monde.

Ismil Khatoun s'en réjouissait. Elle disait à qui voulait l'entendre :

— David sera le compagnon de Melik. Ensemble ils gouverneront le monde.

Mais le monde posait un problème concret : comment contenir cet enfant ?

Les langes ordinaires cédèrent les premiers — il les déchirait en respirant, simplement en inspirant et en expirant, la force qui grandissait en lui étant déjà trop grande pour le lin et le coton. On essaya des sangles plus solides. Elles se brisèrent aussi. On essaya des chaînes — des vraies, du métal forgé, du genre qu'on met aux prisonniers dangereux ou aux portes des villes. David les brisa également, sans effort apparent, comme on casse un fil qu'on a oublié autour du poignet.

Ismil Khatoun essaya tout ce qu'on pouvait essayer. Rien ne tenait.

C'est alors que quelqu'un eut une idée différente. Non pas chercher quelque chose de plus dur, de plus épais, de plus lourd — mais quelque chose de plus souple. On prit de la laine cardée, les fibres grossières qu'on jette habituellement, celles qui restent après le peignage. On les fila. On les tissa en larges bandes élastiques, des bandes qui ne résistaient pas à la force mais qui l'accompagnaient.

Quand David inspirait, les bandes s'étiraient avec lui. Quand il expirait, elles se resserraient doucement.

Elles tinrent.

Car parfois, face à une force extraordinaire, ce n'est pas la résistance qui fonctionne — c'est l'adaptation. Ismil Khatoun l'avait compris. Et cette femme d'Égypte, en trouvant comment envelopper le corps de David sans l'étouffer, était peut-être en train de faire, à sa manière,

ce que font les grands éducateurs : non pas briser ce qui est sauvage et puissant, mais trouver comment lui laisser de la place pour respirer.

Le Sac de Sassoun

La nouvelle de la mort de Mher mit du temps à traverser les montagnes — mais elle finit par arriver aux oreilles de Msrah Melik.

Et Melik n'attendit pas.

Il savait ce que la mort d'un protecteur signifie pour un peuple : une fenêtre ouverte, une porte sans verrou, une occasion que les ambitieux reconnaissent immédiatement et saisissent sans hésitation. Mher le Père était mort. Sassoun était sans champion. Alors Melik fit sonner le rassemblement, convoqua ses armées, et marcha vers le nord.

Il faut comprendre ce que représentait Sassoun dans l'imaginaire arménien pour mesurer ce que cette invasion signifiait. Sassoun n'était pas seulement une ville ou une région — c'était le cœur dur, la forteresse de la résistance, le lieu où les héros naissaient et où la dignité arménienne trouvait son expression la plus entière. La soumettre, c'était frapper quelque chose de plus profond que la politique.

Melik frappa fort.

Il mit Sassoun à feu et à sang. Il décima le peuple, prélevant des tributs écrasants, vidant les troupeaux, pillant les réserves, ravageant les terres. Ce qui avait été une communauté libre et fière devint un territoire

vassal — obligé de payer, obligé de se taire, obligé de courber la tête. Tzenov Hovan et Vergo, les gardiens de la lignée, furent faits prisonniers et emmenés en Égypte.

Ainsi Sassoun tomba.

Le temps passa — on ne sait pas combien, le temps a cette façon de s'allonger quand on est captif, quand chaque journée ressemble à la précédente et que l'horizon ne change jamais. Hovan et Vergo ne trouvaient pas leur place en Égypte. Ils n'avaient ni métier, ni terre, ni raison d'être dans ce pays qui n'était pas le leur. Un jour, Hovan s'approcha de Melik et lui dit, simplement :

— Permets-nous de rentrer dans notre pays.

Melik les libéra. Ils rentrèrent à Sassoun. Vergo devint gouverneur — un gouverneur sous tutelle, un chef de province qui administre au nom d'un autre, mais c'était mieux que rien, mieux que l'exil.

David, lui, n'eut pas cette permission.

Melik le garda. Et plus que le garder — il donna ordre de l'enfermer, de le maintenir dans une chambre fermée à clé, comme si l'enfant était une arme qu'on range dans un coffre parce qu'on ne sait pas encore si on voudra l'utiliser ou l'éliminer.

***

Le matin venu, David se réveilla et trouva sa porte verrouillée.

Il la regarda une seconde.

Puis il lui donna un coup de pied.

La porte sortit de son cadre comme si elle avait toujours voulu partir, et David sortit dans la lumière du matin avec l'air de quelqu'un pour qui les portes fermées ne constituent pas une catégorie d'obstacles pertinente.

Dans le parc voisin, des enfants jouaient à la balançoire — les fils des notables de la cour, bien habillés, bien nourris, habitués à ce que le monde soit à leur mesure. David les observa un moment. Puis il s'approcha d'un grand platane, l'un de ces arbres immenses dont le tronc est plus large que les bras d'un homme adulte, et il le courba vers le sol. Il le tint là, la cime touchant la terre, et dit aux enfants :

— Venez. Montez. Je vous fais faire un tour.

Les enfants montèrent sur l'arbre comme sur un cheval, ravis de ce jeu nouveau, sans penser à demander comment un garçon de cet âge pouvait courber un platane centenaire avec ses seules mains. Ils riaient. Ils se balançaient.

David tint l'arbre.

Il tint longtemps — plus longtemps qu'on ne tient quelque chose de lourd, plus longtemps que ses bras auraient dû pouvoir le faire. Mais les bras de David n'étaient pas des bras ordinaires, et il avait une façon d'ignorer l'effort qui ressemblait moins à de la force qu'à de l'indifférence face à la douleur.

Puis ses mains se fatiguèrent quand même.

— Descendez ! cria-t-il. Descendez, j'ai les mains fatiguées !

Les enfants ne l'écoutèrent pas. Ils riaient trop fort. Ils ne voulaient pas que le jeu s'arrête.

Alors David lâcha.

L'arbre se redressa d'un coup, avec toute la violence d'un ressort libéré après une compression trop longue. Les enfants volèrent. Certains tombèrent lourdement et ne se relevèrent pas — morts. D'autres eurent le crâne fracassé contre les pierres du parc. C'étaient les fils des grands de la cour, les enfants que leurs pères croyaient protégés par leur rang et leur proximité avec le pouvoir.

Leurs pères coururent chez Melik.

Ils se présentèrent devant lui, le visage ravagé par une douleur qui cherchait à se transformer en colère pour devenir supportable, et ils dirent :

— Ô roi — renvoie ce garçon imprudent. Si tu ne le fais pas, c'est nous qui partirons.

Melik les écouta.

Et pour la première fois, quelque chose dans son regard trahit ce qu'il n'avait peut-être jamais tout à fait voulu admettre : que l'enfant qu'il avait gardé pour le contrôler était peut-être en train de lui échapper d'une manière que les portes verrouillées et les ordres de confinement ne pourraient jamais contenir.

Le Rayon de Soleil

Melik était furieux.

Non pas de la mort des enfants — ou pas seulement. C'était autre chose qui le rongeait : cette sensation d'avoir un élément incontrôlable dans sa maison, quelque chose qu'il n'avait pas su nommer quand David était encore nourrisson et qui prenait maintenant une forme de plus en plus évidente. Il fit enfermer David dans une chambre sans fenêtre — une chambre noire, où aucun rayon de soleil ne pouvait entrer. Il lui assigna un maître, un précepteur chargé de l'éduquer, de le discipliner, de lui apprendre à être quelque chose de civilisé et de docile.

Et il donna des instructions précises aux serviteurs qui apportaient sa nourriture :

— Quand vous lui portez de la viande, retirez les os. Quand vous lui portez des fruits, retirez les noyaux.

Car Melik avait compris une chose : entre les mains de David, n'importe quel objet dur devenait une arme potentielle. Mieux valait ne rien laisser au hasard.

Pendant un temps, les serviteurs obéirent.

Puis un jour, l'un d'eux en eut assez — des gardes qui le bousculaient, des contrôles humiliants, des fouilles à chaque porte. Il marcha vers la chambre de David avec

le plateau du repas, et il se dit à lui-même, dans ce demi-murmure de la révolte silencieuse :

— *Attendez un peu. Aujourd'hui je laisse les os. Il mangera la viande, il prendra l'os, il sortira et il vous tuera avec.*

Il entra, posa le plateau, ressortit.

David mangea. Et au milieu du repas, ses dents rencontrèrent quelque chose qu'elles ne pouvaient pas briser — un os, dur et résistant, pas comme la viande qui cédait facilement, pas comme les fruits. Il s'agaça. Il prit l'os et le lança avec cette impatience brusque qui était déjà sa manière d'être — et l'os traversa le plafond comme une pierre traverse du papier, ouvrant un trou dans la surface au-dessus de lui.

Par ce trou entra quelque chose que David n'avait jamais vu.

Une colonne de lumière. Dorée, poussiéreuse, vivante — un rayon de soleil qui tombait du trou dans le plafond et s'étendait sur le sol de la chambre comme une présence étrangère, comme un visiteur venu d'un autre monde.

David regarda.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Qu'est-ce qui entre dans ma chambre ?

Il tendit la main pour le saisir. Sa main passa à travers. Il essaya encore — se baissa, tendit les bras, referma les doigts sur l'air lumineux. Rien. La chose lui échappait à chaque fois, se dérobait, se reformait un peu plus loin. Il tomba, se releva, recommença. Il luttait contre le rayon de soleil avec le même sérieux qu'il aurait mis à combattre un ennemi réel, transpirant, soufflant, refusant d'admettre la défaite.

C'est dans cet état que le maître entra — et trouva David qui se débattait, tombait, se relevait, tombait encore, seul au milieu de sa chambre noire traversée d'un trait de lumière.

— David, dit le maître doucement — je mourrais pour toi. Pourquoi te bats-tu contre le sol ?

— Cette chose est entrée dans ma chambre, dit David, à bout de souffle, et elle ne veut pas partir.

Le maître regarda le rayon de soleil. Puis il dit :

— Ferme les yeux.

David ferma les yeux. Le maître sortit son mouchoir, boucha le trou dans le plafond. La lumière disparut.

David rouvrit les yeux. La chambre était de nouveau dans l'obscurité. Il resta silencieux un moment, puis dit :

— J'ai lutté si longtemps et je n'ai pas réussi à la chasser. Toi, tu es plus fort que moi ?

Il y avait dans cette question quelque chose de touchant — la première fois, peut-être, que David se heurtait à quelque chose qui ne cédait pas à sa force, et l'incompréhension sincère qui en résultait.

— Non, mon âme, dit le maître. Ce n'était pas un homme. C'était un rayon de soleil.

David laissa passer un silence.

— S'il y a du soleil dehors, dit-il alors — pourquoi m'avez-vous enfermé dans cette chambre ?

La question était simple. Elle était directe. Elle avait cette qualité des questions posées par ceux qui n'ont pas encore appris à accepter l'injustice comme une donnée normale du monde.

— Mon âme, dit le maître, il y a le soleil, il y a le jour, il y a la nuit. C'est ainsi.

— Alors pourquoi ne me laissez-vous pas sortir ?

— Je vais aller demander au roi.

Le maître alla trouver Melik.

— Longue vie au roi, dit-il. David veut quitter sa chambre. Il veut voir la lumière du soleil.

Melik réfléchit. Peut-être pensa-t-il aux enfants morts dans le parc. Peut-être pensa-t-il aux notables qui

avaient menacé de partir. Peut-être pensa-t-il simplement qu'un garçon qui ne connaît pas le soleil est encore plus imprévisible qu'un garçon qu'on laisse voir le monde.

— Emmène-le se promener, dit-il.

***

Et ainsi David de Sassoun sortit pour la première fois sous le ciel ouvert d'Égypte — lui qui était né dans les montagnes du nord, lui que le miel et le beurre de Sassoun avaient nourri, lui dont les mains brisaient les chaînes et dont les pieds défaisaient les portes. Le soleil qu'il avait voulu attraper à mains nues l'attendait dehors, sur sa peau, dans ses yeux. Et quelque chose, en lui, reconnut ce qu'il voyait — comme on reconnaît un pays qu'on n'a jamais visité mais dont on a toujours su, quelque part, qu'il vous appartenait.

Le Javelot

Le maître prit David par le bras et l'emmena dans la ville.

Pour David, tout était nouveau — et quand on dit tout, c'est vraiment tout. Les bœufs, les buffles, les chevaux dans les rues, les marchands, les maisons aux toits plats, les enfants qui couraient, les femmes qui portaient des jarres sur la tête. À chaque pas, David s'arrêtait et demandait :

— Ça, c'est quoi ? Et ça, c'est quoi ?

Et le maître répondait patiemment : — Ça, c'est ça. Et ça, c'est ça.

C'était l'Égypte — Msr, comme on l'appelait dans les récits arméniens, ce pays lointain du sud qui était à la fois un lieu réel et une image mythique, l'empire qui pesait sur Sassoun comme une ombre, le pouvoir qui prélevait ses tributs et envoyait ses armées. David le voyait pour la première fois, de l'intérieur, avec les yeux d'un enfant qui n'a connu que les murs d'une chambre noire.

Ils sortirent de la ville.

Au loin, dans un grand champ ouvert — le maïdan, l'esplanade des jeux et des exercices militaires, ce lieu que toutes les cours de l'Orient connaissaient, où les

hommes mesuraient leur force et leur adresse pour le regard du roi — David vit une foule rassemblée. Tout le peuple, semblait-il, était là.

— Allons voir, dit David.

— Je mourrais pour toi, dit le maître — mais il n'y a rien à voir pour toi là-bas. Allons plutôt de ce côté.

— Non. Emmène-moi là-bas.

— Il n'y a vraiment rien à voir, je t'assure —

— Tu m'emmènes ou pas ?

Le maître hésita une seconde de trop.

David lui tordit l'oreille.

— Allons-y, dit le maître.

Ils se placèrent au bout du maïdan et regardèrent. Les hommes s'exerçaient au lancer — javelots, ces longues lances légères qu'on propulse à bout de bras et qui sifflent dans l'air avant de planter leur pointe dans la terre à une distance que seuls les meilleurs peuvent atteindre. Et parmi les lanceurs, au centre de tout, il y avait Msrah Melik lui-même.

Melik lança.

Le javelot traversa l'air en direction de l'extrémité du champ — en direction, précisément, de l'endroit où se tenaient David et son maître.

David vit la lance venir. Il tendit simplement la main et la saisit au vol.

Puis, sans réfléchir, avec ce geste naturel de quelqu'un qui rend ce qu'on lui a lancé, il la renvoya.

Le javelot passa au-dessus de la tête de Melik et continua — dix kaz plus loin que là où Melik l'avait envoyé, dix kaz au-delà de ce que le roi le plus fort de l'assemblée venait d'accomplir, atterrissant quelque part que personne n'avait encore jamais atteint.

Le silence tomba sur le maïdan.

Melik regarda la lance plantée dans la terre, loin, très loin devant lui. Puis il demanda, d'une voix qui voulait paraître calme :

— Quel est le pahlevan qui m'a dépassé ?

Pahlevan — le mot persan pour le champion, le guerrier d'élite, celui dont la force et le courage font l'orgueil d'un peuple. C'est ce mot que Melik utilisa, involontairement, avant même de savoir de qui il s'agissait. Comme si son instinct avait reconnu, dans ce geste, quelque chose qui méritait ce titre.

On alla voir. On revint.

— Longue vie au roi — c'était David.

Melik dit :

— Amenez-le moi. Je lui coupe la tête.

Aussitôt, les vizirs et les conseillers tombèrent à genoux. Ils embrassèrent la main et les pieds du roi — ce geste de soumission totale qu'on fait quand on veut fléchir un souverain en colère, quand on sait que la colère est injuste mais qu'on ne peut pas le dire directement.

— Longue vie au roi, dirent-ils. David est un enfant. Qui est-il pour que tu lui coupes la tête ?

La sagesse politique parlait ici autant que la compassion. Car tuer l'enfant d'une lignée héroïque — l'enfant de Mher, le fils du sang de Sassoun — c'était créer un martyr, allumer une flamme qui ne s'éteindrait peut-être jamais. Les conseillers le savaient. Melik, quelque part, le savait aussi.

Le vizir envoya un homme avertir le maître :

— Malheur à toi ! Ne l'amène plus jamais ici.

Le maître leva les yeux au ciel.

— Malheur à toi ! répondit-il. Tu crois que je l'ai amené de mon propre chef ? C'est lui qui m'a traîné par l'oreille jusqu'ici.

— Emmène-le. Emmène-le loin d'ici.

Le maître prit David et le ramena dans sa chambre.

***

Mais quelque chose avait changé ce jour-là sur le maïdan d'Égypte. Le javelot de David était encore planté dans la terre, dix kaz au-delà de là où le roi le plus puissant du pays avait lancé le sien. Et les hommes qui l'avaient vu allaient parler. Les histoires voyagent, même depuis les chambres fermées à clé, même depuis les pays lointains — elles trouvent toujours leur chemin vers les oreilles qui attendent de les entendre.

L'Enfant qui s'impatiente

Ce soir-là, quand Melik rentra, David attendait.

Il attendait avec cette impatience particulière des enfants qui ont trop d'énergie et pas assez d'espace — une impatience qui ressemblait déjà moins à de l'enfance qu'à quelque chose de plus tendu, de plus chargé, comme une corde qu'on tire et qu'on tire encore sans qu'elle cède.

Il trouva Ismil Khatoun et lui demanda :

— Mère, où va Msrah Melik toute la journée ?

Ismil Khatoun — car c'est ainsi qu'il l'appelait, *mère*, et c'est ainsi qu'elle le traitait, avec cette tendresse mêlée d'inquiétude permanente que les femmes de ces récits portent toujours pour les héros qu'elles ont élevés sans pouvoir les contenir. Elle répondit :

— Que ta mère meure pour toi, mon cœur. Il va à ses terrains de jeux et il rentre le soir. Il joue à la balle.

David réfléchit un instant, puis dit :

— Pourquoi il ne m'emmène pas avec lui ? Je pourrais apprendre quelque chose, moi aussi. Je reste seul ici toute la journée et je n'en peux plus. Je n'ai personne avec qui jouer. Qu'il m'emmène sur le terrain, lui aussi.

— Que je meure pour toi, dit Ismil — mais les chevaux te piétineraient. Nous t'avons élevé, soigné jusqu'à aujourd'hui. Si quelque chose t'arrivait, nous serions couverts de honte.

David se mit à pleurer.

— Mère, dit-il, je resterai sur le côté. Je ne m'approcherai pas des chevaux. Je promets.

Ismil Khatoun avait cette sagesse des femmes qui savent qu'on ne retient pas un torrent avec les mains, qu'il vaut mieux lui trouver un lit que de s'opposer à son cours. Elle alla trouver Melik.

— Melik, je t'en prie. Emmène David avec toi demain matin. Laisse-le regarder le jeu de balle, laisse-le apprendre.

Melik la regarda.

— David est trop jeune, dit-il. Il ne peut pas jouer avec nous.

— Je viens quand même, dit David depuis l'autre pièce.

Ismil insista :

— Melik, je t'en supplie. Tu vois bien comment il pleure. Emmène-le.

Melik soupira — ce soupir de quelqu'un qui voit venir le problème mais ne trouve pas le moyen de l'éviter sans créer un problème différent. Il dit :

— Mère, il est l'enfant d'une race à la tête dure. J'ai peur qu'il nous attire des malheurs.

— Non, dit Ismil avec cette fermeté tranquille qui ne laissait plus de place à la négociation. Tu l'emmènes. Tu le mets en hauteur, dans un endroit où il peut voir. Il regardera le jeu. Tu l'empêches de descendre, de s'approcher des chevaux. C'est tout.

Melik resta silencieux un moment. Puis il dit, et dans sa voix il y avait quelque chose qui ressemblait moins à de la tendresse qu'à du calcul politique — car les rois pensent toujours à ce que les autres diront :

— Si je ne l'emmène pas, les gens vont dire que Melik néglige David parce qu'il est orphelin.

Il se tourna vers David.

— Très bien, dit-il. Je t'emmène demain matin.

***

Et voilà comment David de Sassoun obtint ce qu'il voulait — non pas par la ruse, non pas par la diplomatie, mais par la simple et têtue insistance de celui qui ne comprend pas encore pourquoi on lui refuserait ce qui lui semble évident. Il n'avait pas demandé un royaume.

Il avait demandé à voir le soleil, à jouer avec les autres enfants, à regarder un jeu de balle. Mais dans chacune de ces demandes vivait déjà le même refus de l'enfermement, la même résistance instinctive à toute cage — qu'elle soit faite de murs ou de règles ou de prudences bien intentionnées.

Ismil Khatoun le savait, peut-être. Et Melik aussi, à sa manière.

C'est pourquoi l'un avait peur et l'autre espérait.

La Colline et les Cordes

Le lendemain matin, Msrah Melik monta à cheval et emmena David avec lui.

Mais il n'avait aucune intention de le garder près de lui.

Il envoya deux pahlevans avec l'enfant jusqu'au sommet d'une colline haute — une colline si haute que le terrain de jeux en bas, Lerra Dasht, n'était plus qu'une tache floue dans la brume du matin. Les deux hommes attachèrent les mains et les pieds de David, l'installèrent au sommet, et restèrent en faction de chaque côté, comme des gardiens de prison. Puis Melik descendit avec ses soldats, ses ministres et ses pahlevans vers le grand champ, et les jeux commencèrent.

David resta là.

Il regarda. Il regarda longtemps. Il essaya de voir quelque chose — un mouvement, une forme, n'importe quoi qui donnerait un sens à sa présence sur cette colline. Mais il n'y avait rien à voir. Lerra Dasht était trop loin, les hommes trop petits, les jeux invisibles.

Le soleil monta. Midi approcha.

David se tourna vers ses gardes.

— Pahlevans, dit-il, détachez mes mains.

— C'est l'ordre du roi, répondirent-ils. Nous devons te tenir ici pour que tu ne descendes pas te faire piétiner par les chevaux.

David ne répondit pas. Il attendit un moment — et puis, tranquillement, sans bruit, sans cri, il commença à bouger. Les cordes résistèrent une seconde. Une seule. Elles cédèrent.

Les deux pahlevans se jetèrent sur lui. Ils s'accrochèrent à lui de tout leur poids, de toute leur force — deux hommes entraînés, deux guerriers choisis par le roi. David les traîna face contre terre tout le long du chemin du retour, comme s'ils n'avaient été que deux linges mouillés accrochés à ses bras.

Il rentra à la maison. Il s'allongea sur le sol.

Ismil Khatoun le trouva là.

— Pourquoi es-tu en colère ? dit-elle. Pourquoi es-tu revenu ?

— Msrah Melik m'a emmené, dit David. Il m'a mis au sommet d'une haute colline, il est descendu dans le champ et il a joué. Je ne voyais rien. Alors je suis rentré.

***

Ce soir-là, avant de quitter le terrain, Melik donna un ordre à voix basse à ses pahlevans :

— Demain, visez vos balles de façon à tuer David.

Car voilà ce qu'était Melik — pas un monstre ouvert, pas un tyran qui déclarait ses intentions. Un homme qui souriaità table et donnait ses ordres dans le noir. La balle du jeu pouvait toujours être un accident. Personne ne pourrait dire que c'était lui.

L'après-midi même, les pahlevans et Melik envoyèrent leurs balles sur l'endroit où David aurait dû se trouver — l'un après l'autre, avec précision, avec méthode.

Mais David n'était pas là.

Ils rentrèrent.

***

Quand Melik entra dans la maison ce soir-là, Ismil Khatoun ne se leva pas pour l'accueillir.

C'était un signe. Dans les maisons arméniennes, dans les cours royales du Caucase et d'au-delà, se lever pour accueillir celui qui entre — surtout quand on est femme et que lui est roi — c'était le geste ordinaire du respect, de l'ordre des choses. Ne pas se lever, c'était parler sans paroles.

— Pourquoi es-tu en colère ? demanda Melik. Pourquoi restes-tu assise ? Pourquoi ne t'es-tu pas levée pour m'accueillir ?

— Pourquoi n'as-tu pas emmené David sur le terrain pour qu'il regarde les jeux ? répondit-elle simplement.

Melik soupira.

— Mère, dit-il, il n'écoute pas. Si une balle l'atteignait, il serait tué. Et alors les gens diraient que Melik l'a tué parce qu'il lui reprochait la nourriture qu'il mangeait. Je serais couvert de honte devant mon peuple. Je l'ai emmené — c'est lui qui s'est enfui et qui est rentré.

On apporta à manger à David.

Il ne mangea pas. On insista, on le cajola, on lui parla doucement. Il restait là, silencieux, le visage fermé, avec cette colère tranquille des enfants qui ont compris qu'on s'est moqué d'eux mais qui n'ont pas encore les mots pour le dire.

Ismil Khatoun se retourna vers Melik.

— Msrah Melik, mon fils, dit-elle — et dans ce *mon fils* adressé au roi il y avait toute l'autorité d'une mère, même adoptive, même dans une maison qui n'était pas la sienne — emmène-le avec toi demain matin. Et cette fois garde-le près de toi.

Melik la regarda.

— Très bien, Mère, dit-il. Je l'emmènerai demain. Et je le garderai près de moi.

***

Mais les mots de Melik et les intentions de Melik n'avaient jamais été la même chose. Et dans cette maison, tout le monde le savait — Ismil qui ne se levait plus pour l'accueillir, David qui ne mangeait plus, et les pahlevans qui attendaient déjà leurs nouveaux ordres pour le lendemain matin.

La Masse de Melik

Le lendemain matin, les cavaliers de la ville de Msr se rassemblèrent.

Msrah Melik monta à cheval, prit David avec lui, et descendit vers le champ avec ses dignitaires, ses guerriers et ses pahlevans. Ce jour-là, le tournoi était au lancer de masse — le *gourz*, cette arme lourde et terrible que les héros du Caucase et de Perse maniaient comme d'autres hommes manient un bâton, et dont le poids seul pouvait fendre le sol.

Ils placèrent David à un ardachap du terrain — une bonne distance, assez loin pour qu'il regarde sans participer. Melik se pencha vers lui et dit :

— David, tu restes ici et tu regardes. Tu vois cette masse ? C'est une chose mauvaise, très mauvaise. Si elle touche un homme, elle le tue. N'approche pas. N'entre pas dans notre jeu.

— Oui, Grand Frère, dit David. Je ferai ce que tu dis.

Melik repartit vers le champ.

***

Et David s'assit dans la poussière.

Pendant que les pahlevans se lançaient leurs masses, que le terrain résonnait des chocs et des cris, David, lui,

jouait avec la terre. Il la ramassait, la laissait couler entre ses doigts, la versait sur ses pieds, s'y roulait un peu. Il portait sur la tête son bonnet usé, celui avec le trou — un bonnet d'enfant pauvre, d'orphelin, qui n'avait rien de la tenue d'un guerrier.

Les pahlevans connaissaient le jeu. Ils avaient l'habitude. Les masses volaient, les chevaux chargeaient, mais personne ne se blessait — c'était un tournoi, pas une bataille. Ils jouèrent ainsi jusqu'à midi.

Et puis vint le tour de Melik.

Melik monta à cheval et s'avança au centre du terrain. Tout le monde s'arrêta pour regarder — parce qu'on s'arrêtait toujours pour regarder Melik lancer. Sa masse pesait trois cent soixante-six litres de fer. Quand il la soulevait et la faisait tournoyer de droite à gauche, des étincelles en jaillissaient. Quand il frappait le sol avec, la terre s'ouvrait en sillons profonds comme ceux que laissent les roues des charrettes à bœufs après la pluie.

David vit les sillons se creuser. Et tranquillement, il rampa jusqu'à l'un d'eux — le plus profond — et s'y installa.

Là, dans ce fossé que Melik lui-même avait creusé sans le savoir, David prit son bonnet troué et commença à mesurer la poussière. Il remplissait le bonnet, le vidait, et disait :

— Un.

Il remplissait encore, vidait encore.

— Un.

Il ne savait pas dire *deux*. Ou peut-être ne voulait-il pas.

Melik cria depuis son cheval :

— David ! Sors de là ! Je vais lancer ma masse !

Silence.

— David !

Rien.

— David, sors de ce fossé !

David mesurait sa poussière.

Melik se retourna vers ses hommes.

— Gagan, Aslan — allez le chercher. Attrapez-le par les pieds et tirez-le dehors.

Gagan, Aslan et cinq pahlevans s'avancèrent. Ils attrapèrent David par les pieds et tirèrent.

David ne bougea pas.

Ils tirèrent encore. À deux, à cinq, à sept.

David ne bougea pas.

Il était comme un arbre dont les racines descendent jusqu'au cœur de la terre. Les pahlevans s'arc-boutaient, soufflaient, tiraient — et lui continuait à mesurer sa poussière et à dire *un*, *un*, *un*, sans même lever les yeux.

***

Le jeu était en désordre. Les hommes ne savaient plus où regarder. Melik, rouge de colère, cria :

— Lancez vos masses ! Tuez-le !

Les pahlevans obéirent.

Les masses arrivèrent.

David attrapa la première de la main droite et la lança en l'air. Il attrapa la seconde de la main gauche et la lança en l'air. Il les rattrapait comme d'autres attrapent des fruits qu'on leur jette.

Il y eut un silence sur le terrain.

Melik regardait. Ses hommes regardaient. Et dans ce silence, Melik dit ce qu'il pensait vraiment, à voix haute, sans détour :

— Écartez-vous. Je vais lancer ma masse moi-même. J'avais dit à ma mère que je ne voulais pas l'amener ici. Je connais son caractère. Un jour il me causera du tort.

Il vaut mieux que je le frappe maintenant, que je le tue maintenant. Je sais qu'il sera ma perte. Écartez-vous.

David entendit. Il se redressa dans son fossé et cria :

— Lance, Melik ! Lance ta masse, qu'elle vienne ! Ne me fais pas savoir, ne me fais pas entendre que tu hésites. Dieu n'a pas ordonné que ma race fuie devant les hommes de Msr — et David lui-même ne fuira pas devant le Melik de Msr.

Dans toute l'épopée de Sassoun, il y a des moments où un héros prononce sa nature à voix haute — où il dit, pour la première fois clairement, ce qu'il est. C'était un de ces moments. David n'avait pas encore de cheval, pas encore d'armure, pas encore d'épée. Il était dans un fossé avec un bonnet troué et de la poussière sur les mains. Mais il venait de parler comme son père Mher, comme son grand-père Sanasar — avec cette certitude tranquille des hommes de Sassoun que la mort peut venir mais que la fuite n'est pas une option.

Melik dit :

— *Tu étais poussière, tu redeviendras poussière.*

Et il lança.

***

La masse arriva.

Pour David, ça ressemblait à une meule de moulin qui tombait du ciel pour lui écraser la tête.

Il leva le bras et la attrapa.

Il la fit tourner dans sa main, la soupesa, et dit avec une moue légèrement déçue :

— Dommage. Cette masse est un peu légère. Si on y coulait quarante pouts de plomb fondu par-dessus, alors elle conviendrait à la force de David.

Les hommes de Melik éclatèrent de rire — pas de joie, mais de cet embarras nerveux qui vient quand on voit leur roi humilié.

— Melik, Melik, tu disais que tu étais fort. David est encore un enfant — et tu as vu comment il a rattrapé ta masse ?

Melik serra les mâchoires.

— Malheur à moi, dit-il. Comment est-il possible que je lance ma masse et que je ne le touche pas ? Il va me prendre mon royaume.

Et pendant que Melik parlait, David passa discrètement les mains sur la masse — et la glissa sous ses genoux.

***

Gagan, Aslan et les pahlevans montèrent à cheval et cherchèrent la masse sur tout le terrain.

Elle avait disparu.

Alors David se leva.

Il sortit la masse de sous ses genoux, la fit tourner dans sa main, la soupesa une dernière fois — et cria :

— *Gourz, sachar gourz !* Masse, troisième masse !

Et il lança.

La masse tua Gagan. Elle tua Aslan. Elle tua cinq pahlevans d'un seul arc.

***

Les hommes qui restaient se tournèrent vers Melik.

— Nous sommes venus ici pour nous divertir, dirent-ils. Si tu savais que David était imprudent, pourquoi l'as-tu amené pour tuer ces hommes ? Comment allons-nous ramener leurs corps en ville ? Les gens vont demander : vous êtes allés au terrain de jeux pour vous amuser ou pour massacrer des hommes ?

Melik ne les entendait plus. Il avait tiré son épée. Il courait vers David en criant :

— Je vais tuer ce chiot orphelin.

Les pahlevans se jetèrent entre eux.

— Honte à toi, Melik. Tu vas tuer David ?

— C'est un orphelin, il mérite pitié.

— C'est un enfant, il ne réfléchit pas.

— Ne le tue pas. Les gens diront que Melik a tué un orphelin à cause du pain qu'il lui donnait à manger.

— Ce n'est pas lui qui a lancé ta masse — c'est la main de Dieu qui l'a guidée.

Et d'autres disaient, plus bas, avec une sorte de crainte respectueuse :

— Il est comme Mher. David a la force de son père.

Ils ne laissèrent pas Melik le tuer.

***

David courut.

Il courut tout le long du chemin depuis Lerra Dasht jusqu'à la maison, sans s'arrêter, et il se jeta sur les genoux d'Ismil Khatoun.

— Mère, dit-il, Melik va me tuer. Il va venir d'un moment à l'autre me couper la gorge.

— Pourquoi te couperait-il la gorge ? demanda-t-elle.

Et David lui raconta tout.

***

Ismil Khatoun l'écouta sans l'interrompre. Elle sentait le poids de sa tête sur ses genoux, la chaleur de ce corps qui avait rattrapé des masses en l'air et qui tremblait maintenant comme un enfant. Car c'est ça, la force des héros de Sassoun — elle ne les protège pas de la peur, elle les force simplement à avancer malgré elle.

Et dans l'autre pièce, Msrah Melik rentrait avec du sang sur les mains et une pensée fixe dans la tête.

La question n'était plus de savoir si David était dangereux.

La question était de savoir qui agirait le premier.

Le Sang et le Lien

Quand Melik rentra ce soir-là, il n'avait pas de mots.

Il entra dans la salle, s'assit, et resta là — le visage baissé, les mâchoires serrées, avec ce silence particulier des hommes qui ont été humiliés en public et qui ne savent pas encore comment transformer leur honte en quelque chose d'utile.

Msrah Khatoun — sa mère — le regarda et demanda :

— Msrah Melik, pourquoi es-tu silencieux ? Pourquoi gardes-tu la tête baissée ?

— Pourquoi parlerais-je ? dit Melik. Aujourd'hui David m'a couvert de honte devant tous mes hommes.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a rattrapé ma masse quand je l'ai lancée.

Ismil Khatoun, qui se trouvait là aussi, dit simplement :

— Ce n'est pas une raison de se mettre en colère.

Ce fut la mauvaise chose à dire.

Melik se leva. Il y avait dans ses yeux quelque chose qui avait dépassé la colère ordinaire — quelque chose de plus froid, de plus décidé. Il saisit David par le bras et cria :

— Pourquoi as-tu rattrapé ma masse ?

David le regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas rattrapée ? Je ne suis pas moins homme que toi. Je vais lancer la masse avec toi, moi aussi.

C'était exactement la réponse qu'il ne fallait pas donner. Pas parce qu'elle était fausse — mais parce qu'elle était vraie, et que Melik le savait.

Il leva le bras.

— Mère, dit-il, je vais tuer David.

Ismil se jeta entre eux.

— Tu es devenu fou, mon fils ?

— Mère, dit Melik — et dans sa voix il n'y avait plus de colère, seulement cette lucidité froide qui est parfois plus dangereuse — celui qui a rattrapé ma masse aujourd'hui saisira ma terre et mon trône demain. C'est aussi simple que ça.

Ismil Khatoun prit son visage entre ses mains et dit :

— Que ta mère meure pour toi. David est ta force, mon fils. Il est le sabre à ta ceinture. Le père de David était le père de ton père — c'était un grand pahlevan. Bientôt

David le deviendra aussi. Vous vous soutiendrez l'un l'autre. C'est pour ça qu'il est là.

Car voilà ce qu'Ismil savait et ce que Melik refusait d'entendre : dans la tradition des épopées du Caucase, la force d'un seigneur ne se mesure pas seulement à sa propre puissance, mais à celle des guerriers qu'il garde près de lui. Un roi qui tue ses meilleurs hommes par peur de les voir le surpasser n'est plus un roi — il est un homme seul avec une couronne. Ismil voyait en David ce que Melik ne pouvait pas voir parce qu'il regardait de trop près : non pas une menace, mais un rempart.

Melik secoua la tête.

— Mère, dit-il, les hommes que ma masse frappe meurent. David a rattrapé ma masse et il n'est pas mort. Non. Je ne t'écouterai pas cette fois. Je vais lui couper la gorge.

L'Or et le Feu

Melik convoqua ses ministres au palais.

Il les fit asseoir devant lui et leur posa la question directement, comme un homme qui a déjà pris sa décision mais qui veut que d'autres la prononcent à sa place :

— Que me conseillez-vous ? Ce garçon, David, s'est mis à lancer ma masse. Il a tué mes hommes. Que faut-il faire ?

Un homme se leva — un homme que le texte appelle simplement *un homme juste*, et c'est peut-être la plus grande distinction qu'on puisse accorder dans une cour royale.

— Longue vie au roi. David ne réfléchit pas. C'est un enfant, il a la cervelle liquide.

— Non, dit Melik. Il sait plus de choses que toi et moi réunis. Je vais le tuer.

L'homme juste ne se rassit pas.

— Longue vie au roi. Accepteriez-vous de le mettre à l'épreuve d'abord ? Si l'épreuve ne prouve pas qu'il est un enfant, coupez ma tête en même temps que la sienne.

Melik s'arrêta.

— Quelle épreuve ?

— Placez devant lui deux plats. Un plein d'or. Un plein de charbons ardents. Mettez David entre les deux et dites-lui de choisir. Si sa main va vers le feu — c'est un enfant, il n'a pas de raison. Si sa main va vers l'or — alors coupez-lui la tête, car ce sera la preuve qu'il sait ce qu'il fait et qu'il le fera encore.

C'est une épreuve ancienne, qui existait bien avant que ce récit soit mis en mots. Dans les traditions du Proche-Orient et du Caucase, l'enfant qui choisit l'or est considéré comme dangereux — non pas parce que la richesse est mauvaise, mais parce que savoir choisir l'or, c'est déjà comprendre le pouvoir, et celui qui comprend le pouvoir finira par le prendre. L'enfant qui choisit le feu est innocent — il ne sait pas encore que le feu brûle. Il y a dans ce test quelque chose de cruel et de nécessaire à la fois, comme beaucoup de choses dans les cours des rois.

On fit entrer David.

On posa devant lui les deux plats — l'or d'un côté, brillant et froid, les charbons de l'autre, rouges et palpitants. Et on lui dit :

— David, prends ce que tu veux.

David tendit la main vers l'or.

Et à ce moment-là, un ange lui prit la main. Doucement, fermement, sans qu'on puisse le voir — et la retourna vers les charbons ardents.

David toucha le feu.

Le charbon se colla à son doigt. Sans réfléchir, comme un tout petit enfant, il porta le doigt à sa bouche. Il brûla sa langue.

Il cria. Il pleura — de ce pleur vrai, sans calcul, sans honte, celui qui vient du ventre et qu'on ne peut pas faire semblant. On lui retira le charbon de la bouche. Sa langue resta brûlée. Pour longtemps. Il en parlerait avec un léger zézaiement pendant des années — cette marque que le feu laissa sur le héros avant même qu'il sache qu'il était un héros.

Ismil Khatoun le prit dans ses bras et pleura avec lui.

Puis elle se tourna vers Melik.

— Tu vois, mon fils. Tu vois maintenant que ce serait un péché de tuer cet enfant. Tu disais qu'il avait agi par malice — mais regarde-le. Il n'a pas su. Il a mis la main dans le feu. Il a mis le feu dans sa bouche. Il s'est brûlé la langue. Est-ce là le geste d'un homme qui cherche à te prendre ton trône ?

L'homme juste se leva une dernière fois.

— Longue vie au roi. Ai-je dit la vérité ou non ?

Melik le regarda. Il regarda David qui reniflait encore sur les genoux d'Ismil, la langue gonflée, les yeux rouges.

— Oui, dit-il. Tu as dit la vérité. Il ne sait pas. Il n'a pas de raison.

***

Mais le conteur sait — et vous qui écoutez, vous savez aussi — que l'ange qui a retourné la main de David n'a pas agi par hasard. Il n'a pas sauvé David de la mort en faisant de lui un idiot. Il l'a sauvé en le faisant passer pour un idiot. Il y a une différence. Et cette différence, David la portera sur sa langue brûlée pendant tout le temps qu'il lui faudra pour grandir assez pour que plus personne ne puisse l'appeler enfant.

Le Jouet et le Serpent

David sortit se promener.

Il n'avait pas de plan particulier. C'est souvent comme ça que commencent les choses avec David — il marche, il regarde, et le monde se présente à lui comme s'il l'attendait.

Il s'arrêta devant la porte de l'armurerie de Melik.

La porte était ouverte.

David descendit les marches.

Dans la salle basse, parmi les armes rangées dans l'obscurité, il vit la grande masse de Melik — le *gourz*, celle qui pesait le poids de trois cent soixante-six hommes, celle dont le seul choc contre le sol fendait la terre comme une charrue.

David la regarda et pensa : *Quel beau jouet.*

Il la souleva. Il la lança contre le sol.

Le bruit fut comme un coup de tonnerre sortant des entrailles de la terre. Les murs tremblèrent. Les oiseaux s'envolèrent. Dans toute la ville de Msr, les hommes, les femmes et les enfants se figèrent — certains se levèrent d'un bond, d'autres se plaquèrent contre les murs. On ne savait pas si c'était un tremblement de terre, une attaque, ou la colère d'un dieu.

***

Dans le palais, Msrah Melik entendit le choc et comprit immédiatement.

— C'est le tonnerre de ma masse, dit-il. Allez voir ce qui se passe en ville.

Le vizir, lui, n'avait pas besoin d'aller voir. Il savait déjà. Il courut à l'armurerie et se posta à la porte juste au moment où David lançait la masse une deuxième fois.

Un autre coup de tonnerre. Un autre tremblement.

— David ! cria le vizir. David, malheureux ! Qu'est-ce que tu fais là ? Remonte, vite !

David remonta tranquillement et referma la porte derrière lui.

Le vizir le prit par l'épaule.

— File chez Ismil Khatoun. Maintenant. Si tu restes là, Msrah Melik arrive et te coupe la tête.

David s'en alla.

Melik arriva en courant. Il se planta devant la porte et cria :

— Qui était là ?

Le vizir répondit :

— Je ne sais pas. J'ai trouvé la porte ouverte.

Il mentit. Sans hésiter, sans ciller — parce que parfois les hommes justes font des choses de ce genre, et les conteurs ne l'oublient pas.

Melik n'était pas dupe.

— Personne d'autre que David ne peut soulever ma masse. Personne.

Il chercha David dans toute la ville. Il alla de rue en rue, de maison en maison. Il ne le trouva pas.

Il rentra.

Et là, dans la grande pièce, au coin du *koursy* — le brasier bas autour duquel on s'assoit pour se chauffer les mains et les pieds pendant les hivers du Caucase — David était allongé, endormi. Paisiblement. Comme un enfant qui n'a rien fait de la journée.

Melik le regarda dormir.

Puis il décrocha la corde de son arc.

Il s'approcha. Il passa la corde autour du cou de David et commença à serrer.

***

La mère entra.

Elle vit ce qui se passait. Elle traversa la pièce en trois pas, saisit le poignet de son fils et demanda, d'une voix qui n'était pas une voix de femme apeurée mais d'une femme qui a déjà tout décidé :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais l'étrangler, dit Melik. Il s'est amusé avec ma masse et il a semé la panique dans toute la ville.

Ismil Khatoun lâcha son poignet. Elle se plaça devant lui. Elle découvrit son sein — geste antique, geste de serment, geste que les mères du Caucase et du Proche-Orient faisaient depuis des temps immémoriaux quand elles voulaient dire une chose avec tout le poids du sang et du lait — et elle dit :

— Si tu tues David, que le lait de ce sein te soit *haram*. Interdit. Maudit.

Dans les traditions arméniennes et plus largement dans tout l'espace culturel entre l'Anatolie et la Perse, la malédiction du lait maternel est l'une des plus graves qui soit. Elle ne touche pas seulement l'homme — elle touche sa lignée, sa force, sa légitimité. Un roi maudit par le lait de sa mère n'est plus tout à fait un roi. Melik le savait. Tout le monde dans cette salle le savait.

Melik recula d'un pas. Mais il ne se tut pas.

— Mère, dit-il, David est un fils de serpent. Tout le mal qui me viendra, viendra de lui.

***

Et le conteur s'arrête ici un instant, laisse le silence s'installer.

Car Melik n'avait pas tort.

Il n'avait simplement pas compris que ce n'était pas une raison de le tuer. C'était une raison d'avoir peur — et la peur, chez les grands hommes, prend souvent la forme d'une corde d'arc dans les mains.

David dormait toujours. Sa langue brûlée. Ses mains ouvertes. Enfant à moitié, héros à moitié — pas encore assez l'un pour être protégé, pas encore assez l'autre pour se protéger lui-même.

Mais la nuit n'était pas finie.

Le Départ et l'Épée

Melik et sa mère se disputèrent encore — des mots durs, des silences plus durs encore — et pendant ce temps, le vizir prit David par la main et l'emmena rejoindre Ismil Khatoun.

Il s'inclina devant elle et dit :

— Ma reine. Pourquoi ne renvoyez-vous pas David chez les siens ? Pourquoi ne l'envoyez-vous pas à Sassoun ? Un jour ou l'autre, Melik finira par tuer ce garçon. Donnez-lui de la nourriture, donnez-lui ce dont il a besoin, et renvoyez-le. Il a assez longtemps vécu sous ce toit.

Ismil Khatoun se tourna vers David.

— David, mon fils. Si je t'envoie à Sassoun, chez tes oncles — voudrais-tu y aller ?

David la regarda.

— J'ai des oncles ?

Il dit ça simplement, sans reproche, avec cet étonnement sincère des enfants à qui on a caché des choses importantes et qui ne savent pas encore s'en indigner.

— Bien sûr que j'irais. Où vivent-ils ?

— À Sassoun.

— Comment s'appellent-ils ?

Ismil hésita un instant — comme si les noms lui coûtaient quelque chose à prononcer, comme si les dire à voix haute rendait réelle une séparation qu'elle avait repoussée depuis longtemps.

— L'un s'appelle Tzenov Hovan. L'autre, Vergo.

David ouvrit les yeux. Puis il rit — ce rire bref, un peu incrédule, qu'on fait quand on apprend quelque chose d'évident qu'on aurait dû savoir depuis des années.

— Mère ! Que Dieu t'épargne — pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

Il n'attendit pas la réponse. Il dit :

— Alors vite. Prépare-moi dix paires de chaussettes, dix paires de sandales, et de la nourriture pour dix jours. Je pars pour Sassoun.

Dix paires. Dix jours. C'est le chiffre du voyage initiatique dans les épopées du Caucase — pas un chiffre précis, mais un chiffre juste, celui qui dit : je suis prêt, j'ai pensé à ce que le chemin va user.

Ismil Khatoun prépara tout ce qu'il demandait. Elle le bénit. Elle dit :

— Va, mon fils. Va à Sassoun, chez tes oncles. Que Dieu marche avec toi.

***

C'est alors que Msrah Melik leva son épée.

Il se planta devant la porte et dit que David devait passer sous sa lame avant de quitter le pays.

C'est un geste de domination rituelle, ancien comme les royaumes eux-mêmes. Passer sous l'épée d'un seigneur, c'est s'incliner devant lui — symboliquement, mais le symbole est réel. C'est dire : ta main est au-dessus de moi. C'est dire : si tu veux ma tête, tu pourrais la prendre. C'est une humiliation codifiée, habillée en formalité, et tout le monde dans la cour savait exactement ce que ça voulait dire.

David le regarda.

Et il dit — sans élever la voix, avec cette tranquillité des gens qui ont déjà calculé la chose jusqu'au bout :

— Il fait ça pour que, quand je serai grand, je n'ose pas lever mon épée contre lui. Pour que son geste reste gravé entre nous. Mais si mille Melik comme lui mouraient demain, leur mort me coûterait moins que de perdre un simple *lachag* — un carré de tissu qu'on pose sur la tête. Je passerais sous un *lachag*. Sous son épée — non. Qu'il fasse ce qu'il peut.

Le vizir essaya. Il prit David par le bras pour le forcer à avancer.

David ne bougea pas.

Il s'était simplement — arrêté. Planté dans le sol comme quelque chose qu'on ne déplace pas.

Le vizir lui tordit le bras, tira de tout son poids.

David ne passa pas sous l'épée.

Il la contourna.

Et dans ce mouvement de côté — ce glissement presque imperceptible — son petit doigt effleura une pierre.

La pierre se brisa. Des étincelles en jaillirent.

***

Melik vit les étincelles.

Il abaissa lentement son épée.

Il ne dit plus rien de bruyant. Juste cette phrase, dite à voix basse, comme une pensée qui lui avait échappé :

— S'il est comme ça enfant — que sera-t-il quand il sera grand ?

***

Et voilà la vraie victoire de David en ce jour — pas d'avoir soulevé la masse, pas d'avoir tenu bon contre la corde d'arc, pas même d'avoir brisé la pierre sans le vouloir. La vraie victoire, c'est d'avoir planté la peur dans le cœur de Melik. Une peur juste. Une peur méritée.

David ne savait pas encore qu'il était le héros de Sassoun. Mais Melik, lui, avait compris.

Le Chemin vers Batman

Melik ne dormit pas cette nuit-là.

Le lendemain, il convoqua deux pahlevans — ces guerriers d'élite que les cours royales du Caucase et de Perse gardaient près d'eux comme d'autres gardent des lames affûtées, prêtes à l'usage. Il en choisit deux : Bougha de Batman, et Charbahar Kamy.

Il leur dit :

— Prenez David. Emmenez-le au-delà de sept montagnes, jusqu'au pont de Batman. Et tuez-le là-bas.

Il s'arrêta. Puis il ajouta, avec cette précision froide des hommes qui ont besoin de voir pour croire :

— David porte un gilet. Tuez-le. Trempez le gilet dans son sang et rapportez-le moi. Rapportez-moi aussi une cruche remplie de son sang — je la boirai, pour calmer ce que j'ai ici.

Il posa la main sur sa poitrine.

La cruche de sang. Le vêtement taché. Ces détails ne sont pas des cruautés gratuites — ce sont des preuves rituelles, aussi vieilles que les royaumes. Dans les cours de l'Antiquité proche-orientale, on ne croyait la mort d'un ennemi que lorsqu'on en tenait la preuve dans ses mains. Le sang dans une cruche, c'est la certitude. Sans

ça, il reste toujours un doute — et les héros, on le sait, reviennent.

Les deux pahlevans se préparèrent.

Ismil Khatoun savait.

On ne sait pas comment elle savait — peut-être le vizir lui avait glissé un mot, peut-être elle connaissait simplement son fils Melik mieux que lui ne se connaissait. Toujours est-il qu'elle prépara le sac de David sans qu'il le lui demande : dix paires de chaussettes, dix paires de sandales, de la nourriture pour dix jours.

David embrassa la main d'Ismil.

Il lui dit au revoir — simplement, sans savoir exactement ce qui l'attendait au-delà des sept montagnes, ou peut-être en le sachant et en ayant choisi de ne pas en parler. Il prit la route avec les deux pahlevans.

***

Et maintenant, pendant que David marche — pendant que ses pas résonnent sur les chemins de pierre entre Msr et Batman, pendant que les deux pahlevans l'encadrent et pensent à ce qu'ils ont à faire — le conteur se retourne, comme le font les conteurs arméniens depuis toujours quand le fil de l'histoire se divise.

Car il faut maintenant vous parler de Kerry Toros.

Il faut vous raconter ce qui se passait à Sassoun pendant que David grandissait en terre ennemie. Il faut que vous connaissiez le pays où il va, les gens qui l'attendent sans le savoir, le monde qu'il va hériter.

Mais ça — c'est une autre branche du même arbre. Et on y revient.

Le Gobelet Immobile

Après la mort de Mher, Sassoun porta le deuil pendant sept ans.

Sept ans de silence dans les maisons. Sept ans sans fêtes, sans noces, sans tambours. Le chiffre n'est pas anodin — dans les traditions du Caucase comme dans les anciennes croyances arméniennes, sept est le nombre du cycle complet, le temps qu'il faut à la terre pour digérer une perte immense. On pleurait Mher comme on pleure un pilier quand il s'effondre : longtemps, et en regardant le toit.

Au bout de sept ans, les dignitaires, les prêtres et le peuple se rassemblèrent. Ils vinrent trouver Kerry Toros.

— Ay, Kerry Toros, dirent les gens de Sassoun. Nos fils ont vieilli. Nos filles sont devenues de vieilles filles. Si tu sais que sept années de plus à pleurer ramèneront Mher à la vie, nous pleurerons sept ans de plus. Mais si non — dis-le nous.

Kerry Toros les regarda. Il dit :

— Mariez vos fils. Mariez vos filles. Le deuil ne rendra rien à personne.

***

On apporta le vin. On apporta la nourriture. On dressa les tables.

Kerry Toros se tourna vers le prêtre.

— Père, dis une prière pour l'âme de Mher.

Le prêtre pria.

C'est une scène qui dit beaucoup sur l'Arménie de cette époque — un pied encore dans les anciennes croyances, l'autre déjà dans le christianisme. On fait le deuil d'un héros épique avec du vin et de la prière, comme on ferait une libation et un office en même temps. Mher appartient aux deux mondes.

On remplit les coupes. On en tendit une à Kerry Toros.

Il la prit dans sa main.

Et il resta là.

Debout. Immobile. La coupe levée et pourtant pas portée aux lèvres. Les yeux quelque part au loin — pas dans la salle, pas dans Sassoun, ailleurs. Il ne buvait pas. Il ne rendait pas la coupe non plus.

Les gens attendirent.

Puis Khor Manoug dit, avec cette franchise directe qu'on se permet avec les vieux amis :

— Kerry Toros. Si tu bois, bois. Si tu ne bois pas, laisse partir ces gens.

Un des fils de Toros, lui aussi, s'approcha de son père.

— Abbo, dit-il à voix basse. Les gens de Sassoun vont mal le prendre. Tu les fais attendre debout. Bois ou pose la coupe — laisse-les partir.

Kerry Toros se retourna vers son fils. Et ce qu'il dit ne ressemblait pas à une réprimande ordinaire.

— Toi, fils de chien — tu veux que je festoie ici pendant que Msrah Melik tient David en captivité là-bas ?

Il dit le mot : *David*. Comme si ce nom-là, tout seul, suffisait à expliquer pourquoi la coupe restait en l'air.

— Honte à nous. Par le Pain, par le Vin et par le Seigneur éternel — cette coupe ne touchera pas mes lèvres avant que j'aie ramené cet orphelin.

Par le Pain et par le Vin — serment chrétien, serment eucharistique, mais aussi serment de table, serment de la communauté des hommes qui mangent ensemble. Kerry Toros n'est pas en train de faire une promesse abstraite. Il est en train de dire : tant que David n'est pas là, ce repas n'est pas complet. La fête sans l'orphelin est une fête fausse.

Il congédia l'assemblée.

Les gens partirent.

Et la coupe de Kerry Toros resta pleine.

La Lettre

Il y avait, à Msr, quelques familles de Sassoun.

Des exilés, des otages, des marchands établis là depuis des années — le genre de gens qu'on trouve toujours aux marges des empires, vivant entre deux mondes, gardant un œil sur les leurs et l'autre sur les puissants. Ce sont eux qui entendirent la rumeur en premier. La rumeur circulait vite dans les ruelles de Msr : David de Sassoun allait être tué.

Ils se réunirent. Ils écrivirent une lettre à Kerry Toros.

La lettre disait :

— Kerry Toros. Savonne ta tête et rase-la maintenant — c'est-à-dire : prépare-toi, ne perds pas une heure. Avant qu'on fasse du mal à David, tu peux encore le sauver. Tu peux encore le ramener à Sassoun. Mais il faut partir.

Savonne ta tête et rase-la — l'expression mérite qu'on s'y arrête. Dans les traditions du Caucase, se raser la tête avant un départ important c'est à la fois se purifier et se préparer au combat, au voyage, à ce qui vient. C'est le geste du guerrier qui range derrière lui tout ce qui pourrait l'alourdir.

Ils confièrent la lettre à un jeune homme. Ils lui dirent :

— Monte à cheval. Prends le chemin de Sassoun. Donne cette lettre à Kerry Toros. Si tu arrives le soir, dis-lui de partir le soir même. Si tu arrives le matin, dis-lui de partir le matin même. Pas un moment de plus.

Le jeune homme prit le chemin le plus court.

Et il galopa.

Lazky aux Six Pattes

Le jeune messager arriva à Sassoun cette nuit-là.

Il demanda où trouver Kerry Toros. On le conduisit à lui. Le garçon le salua. Kerry Toros lui rendit son salut. Alors le jeune homme sortit la lettre de sa veste et la tendit.

Kerry Toros lut.

Il n'y eut pas de silence, pas d'hésitation. Il appela sa femme :

— Prépare Lazky. Occupe-toi du garçon jusqu'à mon retour.

Lazky — le cheval aux six pattes. Dans les traditions épiques arméniennes et plus largement dans la mythologie du Caucase et de l'Orient proche, le cheval prodigieux du héros n'est jamais un animal ordinaire. Il appartient à un autre ordre du monde. Quatre pattes pour la terre, deux pattes de plus pour aller au-delà. Lazky, comme Kourkig Jelaly avant lui, est moins une monture qu'une force — celle qui permet aux héros de franchir en une nuit ce qu'un homme ordinaire mettrait des semaines à traverser.

Kerry Toros monta à cheval cette nuit-là même.

Il quitta Sassoun dans l'obscurité. Et à l'aube, il était déjà aux portes de Msr.

***

Msrah Melik était assis devant sa porte lorsqu'il vit arriver Kerry Toros.

— Ah, dit Melik. Sois le bienvenu, Kerry Toros.

— Que la grâce de Dieu soit sur toi, Msrah Melik, répondit Toros.

— Tu es venu si vite, dit Melik avec ce sourire de celui qui connaît déjà les réponses. C'est pour une bonne raison, j'espère ?

— Grâce à Dieu, dit Kerry Toros. Une bonne raison. Rien d'inquiétant.

Ils s'assirent. Les formules furent échangées — car même entre ennemis, dans ce monde-là, on ne rompt pas les rites de l'hospitalité. C'est une règle plus ancienne que les royaumes.

Puis Kerry Toros dit, simplement :

— Au nom de Dieu, trouvons un arrangement. Un otage peut toujours être rendu aux siens contre une rançon. Je viens te demander David. Je veux le ramener chez lui.

Melik le regarda.

— David est mort il y a trois jours, dit-il.

Les larmes coulèrent dans la barbe de Kerry Toros.

On chercha David. On ne le trouva pas.

Ce que Melik ne dit pas — et ce que Kerry Toros ne peut pas savoir encore — c'est où est David. Vivant ou mort, entre les mains des pahlevans ou au-delà des sept montagnes, le garçon a disparu. Et une disparition, dans les épopées arméniennes, n'est jamais tout à fait une mort. Les héros de Sassoun ont cette habitude de réapparaître là où on ne les attend plus.

Kerry Toros remonta sur Lazky aux six pattes.

Il quitta Msr le matin.

Il était à Sassoun le soir.

Il annonça la nouvelle au peuple. Et Sassoun, qui venait à peine de sortir de sept ans de deuil, apprit que l'orphelin de Mher — le petit qu'on avait confié à la selle de Kourkig Jelaly, le garçon qui avait grandi à la cour de l'ennemi — avait peut-être disparu à son tour.

La coupe de Kerry Toros resta pleine.

Le Pont de Batman

Pendant ce temps, David cheminait.

Cinq jours, six jours de route avec les deux pahlevans — ces champions de Melik, Bougha de Batman et Charbahar Kamy, ces hommes forts comme des murs et silencieux comme des couteaux. Ils avaient un ordre. Ils cherchaient leur moment. Mais le moment ne venait pas.

David ne marchait pas avec eux.

Il allait d'un côté, puis de l'autre. Il ne leur parlait pas. Il courait devant, puis traînait derrière, puis disparaissait dans les collines. Il ramassait des pierres. Il cassait des brindilles. Il chassait les bêtes sauvages et les oiseaux dans les vallées, non pas parce qu'il avait peur — mais parce que c'est ainsi qu'il était : un enfant du monde, à l'aise partout sauf dans les cages.

Les pahlevans s'asseyaient au bord du chemin et mangeaient. Ils ne donnaient rien à David.

Dans les épopées arméniennes, refuser le pain à quelqu'un — surtout à un enfant, surtout à un orphelin — c'est une faute qui appelle une réponse du ciel. Ismil Khatoun avait préparé de quoi manger pour sept jours. Ces deux hommes l'avaient dévoré seuls, sans partager. Ce détail n'est pas anodin : il dit tout de ce qu'ils sont.

Alors David mangeait ce que la terre lui offrait. Des feuilles. Des racines arrachées à la glaise. Des champignons cueillis à flanc de colline. Quand il voyait une caille, il la abattait. Quand il voyait un lièvre, il le rattrapait. Il n'avait pas besoin d'eux. Il n'avait jamais eu besoin d'eux.

***

Quand ils arrivèrent au pont de Batman, Bougha dit à voix basse à son compagnon :

— Charbahar. C'est maintenant. On l'attrape et on le jette dans la rivière.

Mais David était hors de leur portée.

Les deux pahlevans s'assirent pour manger ce qui leur restait. Puis ils appelèrent :

— David ! David ! Viens par ici. Vite.

David s'approcha. Il les regarda.

— Voilà cinq ou six jours qu'on marche ensemble, dit-il. Et pas une seule fois vous ne m'avez demandé : *David, as-tu faim ? David, as-tu soif ?* Pourquoi est-ce que vous m'appelez maintenant, justement ici, sur ce pont ?

— David, dirent-ils, jusqu'ici nous étions dans les terres de Melik. Maintenant nous sommes dans les terres de

ton père. C'est pour ça qu'on t'appelle. Viens manger avec nous.

David secoua la tête.

— Ismil Khatoun nous avait préparé des vivres pour sept jours. Vous avez tout mangé sans me donner une miette. Maintenant que je suis sur les terres de mon père — je n'aurai rien de vous.

Il les regarda s'avancer vers l'autre bout du pont et s'arrêter là, à l'attendre.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda-t-il en les rejoignant.

— On t'attend, David. Melik nous a dit de veiller sur toi pendant la traversée. Tu es jeune. Le pont est haut. On ne voudrait pas que tu aies peur et que tu tombes.

David les regarda un moment.

— Depuis qu'on a quitté Msr jusqu'à aujourd'hui, vous ne vous êtes pas dit une seule fois *David est jeune, David pourrait avoir peur*. Pourquoi vous le dites maintenant ? Traversez. Je vous suivrai.

Mais il ne les entendit pas — ou fit semblant de ne pas les entendre — quand ils se penchèrent l'un vers l'autre et se murmurèrent :

— L'un de nous marche devant. L'autre derrière. Au milieu du pont, on se retourne. L'un par-devant, l'autre par-derrière. On le tue et on le jette à la rivière.

Puis ils lui dirent, à voix haute :

— Non, David. On va faire comme ça : l'un marche devant toi, l'autre derrière. Pour que tu n'aies pas peur.

— Comme vous voulez, dit David.

Mais en lui-même, il pensait déjà.

Pendant tout ce temps ils marchaient devant moi. Maintenant l'un passe devant et l'autre reste derrière. Pourquoi ? Non — ils ont quelque chose derrière la tête.

C'est là que l'épopée révèle ce qu'est vraiment David. Pas encore un guerrier. Pas encore un héros couronné de batailles. Mais déjà quelqu'un qui lit le monde — qui voit ce que les autres croient cacher, qui comprend avant même qu'on agisse. La ruse de Bougha et Charbahar était grossière. Mais même une ruse fine n'aurait pas suffi. On ne prend pas au piège un enfant de Sassoun sur le pont de son propre pays.

Le Milieu du Pont

Ils marchèrent.

Un devant, un derrière. David au milieu.

Quand ils atteignirent le centre du pont — là où la rivière grondait le plus fort en dessous, là où il n'y avait plus ni rive ni recours — le pahlavan de devant fit volte-face. Celui de derrière accéléra le pas.

David n'attendit pas.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? dit-il. Me jeter dans la rivière ?

Il les saisit tous les deux par le cou — d'une main chacun — et cogna leurs têtes l'une contre l'autre. Une fois. Deux fois. Trois fois. Puis il en accrocha un de chaque côté du garde-fou, les laissant pendre au-dessus du vide comme deux outres vides, et dit :

— Vous ne savez pas comment jeter quelqu'un dans une rivière. Je vais vous montrer comment on fait.

Dans la tradition épique arménienne, la force du héros n'est jamais seulement physique. Elle est la manifestation d'une légitimité — celle du sang de Sassoun, celle de Mher et de Sanahin, celle d'une lignée que ni Melik ni ses hommes ne peuvent effacer. David n'a pas encore de titre, pas encore d'armure, pas

encore d'épée. Il n'a que ses mains. Et ses mains suffisent.

— Pour l'amour de Dieu, crièrent les pahlevans, ne nous jette pas dans la rivière !

David les hissa, les jeta sur les dalles du pont, posa son genou sur leur poitrine et dit :

— À moins que vous me disiez la vérité, je vous tue et je vous jette tous les deux à l'eau.

— David, supplièrent-ils, nous te porterons bonheur. Laisse-nous nous relever. On va tout te dire.

David les relâcha. Ils s'assirent.

Pendant un long moment, ils ne purent pas parler. David les avait si bien secoués que leurs pensées ne tenaient plus en place. Il les pressa :

— Allez. Parlez.

Peu à peu, leur souffle revint. Leurs têtes s'éclaircirent. Ce fut Charbahar Kamy qui parla en premier :

— David, si on te le cache, comment le cacher à Dieu ? Cet infidèle, ce Melik sans foi — il nous a forcés à venir avec toi pour te tuer. Il nous a dit : *Emmenez David au pont de Batman et tuez-le. Remplissez une cruche de son sang. Jetez son corps dans la rivière. Et rapportez-moi son sang — que je le boive pour apaiser*

mon cœur. Voilà la vérité. Je t'en supplie — ne me tue pas.

David regarda Arab Bougha de Batman. Il eut pitié de lui. Il le remit sur ses pieds sur le pont et dit :

— Va.

Bougha hésita.

— Melik nous tuera si on revient sans ta veste trempée dans ton sang.

David regarda autour de lui.

Un lièvre traversait la lande de l'autre côté du pont. David s'élança, le rattrapa, lui trancha la gorge. Il remplit la cruche de son sang. Il trempa sa veste dedans. Puis il tendit le tout à Bougha :

— Porte ça à Melik. Dis-lui que tu as tué David.

Bougha prit la cruche et la veste, et repartit vers Msr.

***

Charbahar Kamy resta.

Il se tourna vers David et dit :

— David. J'ai grandi à la table de ton père. Je ne savais pas que tu possédais une telle force, un tel talent. Quand ton père est mort, Melik nous a pris prisonniers.

Mais maintenant — je partagerai ton destin. Je ne servirai plus Melik. Un homme comme toi — fort comme tu l'es, brave comme tu l'es — je te servirai tant que tu vivras. Je te servirai pour l'amour de ton père.

David le regarda.

— Viens, dit-il. Allons-y.

Ils se donnèrent l'accolade, se baisèrent le front l'un l'autre — comme deux hommes qui scellent un serment plus solide que n'importe quel contrat écrit dans n'importe quelle cour de n'importe quel roi.

Et ils prirent la route de Sassoun.

Le Rêve de Tzenov Hovan

Cette nuit-là, Tzenov Hovan rêva de David.

Il se réveilla dans l'obscurité, le cœur battant d'une certitude qu'il ne savait pas encore nommer. Il resta un moment immobile, les yeux ouverts sur le plafond, laissant le rêve se déposer en lui comme la poussière après le vent.

— Dieu seul sait si David est vivant, murmura-t-il. Mais peut-être — peut-être que notre garçon a franchi la frontière. Peut-être qu'il est déjà sur nos terres.

Il se tourna vers sa femme.

— Saryeh ! Saryeh, réveille-toi !

Saryeh grogna sans ouvrir les yeux.

— Vieux, pourquoi tu ne me laisses pas dormir ?

— Saryeh, dit Tzenov Hovan, et dans sa voix il y avait cette tendresse un peu brusque des vieux couples qui se disputent depuis toujours et s'aiment depuis toujours. Tu es venue d'ailleurs. Ton cœur ne souffre pas comme le mien. Alors réveille-toi, lève-toi — ouvre mon cœur et lis ce qu'il y a dedans.

Dans les traditions du Caucase et de l'Arménie ancienne, le rêve n'est pas une illusion. C'est un message. Les anciens le savaient — ce qui vient dans

le sommeil vient de plus loin que la pensée ordinaire. Tzenov Hovan n'interprète pas son rêve comme on interpréterait un signe ambigu. Il le reçoit comme une nouvelle.

— J'ai rêvé, dit-il. Les remparts de notre ville étaient solides et droits. Notre nouveau vignoble était en fleur. Les torches sur nos murailles brûlaient haut. Et le bulbul chantait dans les vignes.

Il marqua un silence.

— Ce ne peut être que ça : notre orphelin David a mis le pied sur nos terres.

Le bulbul — ce rossignol du monde oriental, oiseau du désir et de l'espérance dans toute la poésie du Caucase et du Proche-Orient — ne chante pas par hasard dans les rêves des anciens. Il chante quand quelque chose de longtemps attendu approche enfin. Et le vignoble en fleur, les torches allumées sur les remparts — ce sont les signes d'une maison qui se réveille, d'un foyer qui reprend vie après une longue nuit.

Sassoun attendait David depuis bien trop longtemps.

Le Retour à Sassoun

Sur la route du retour, David avait mangé ce que la terre lui donnait — de l'herbe, des racines, tout ce qu'il trouvait. Des jours de marche, le ventre vide ou presque, sous le soleil et le vent des hauts plateaux. Et cette faim prolongée, cette errance à travers les collines sauvages, avait fait quelque chose à son esprit. Pas un dommage — plutôt un brouillard. Comme si le monde réel s'était légèrement décalé, et que David marchait juste à côté de lui, sans tout à fait le toucher.

Il continuait quand même. David et Charbahar Kamy avançaient depuis plusieurs jours encore lorsqu'ils atteignirent les abords de Sassoun.

***

Les bergers les virent les premiers.

Les gardeurs de veaux, les bergers des troupeaux, les gardiens d'agneaux — ils laissèrent leurs bêtes et vinrent regarder. Ils reconnurent à ses vêtements, à quelque chose dans sa façon de marcher, que ce garçon portait le sang de la maison souveraine de Sassoun. Un villageois courut en avant et frappa à la porte de Tzenov Hovan :

— Écoute-moi, Tzenov Hovan. Quelqu'un arrive. Ton fils — David. Donne-moi ma récompense.

Tzenov Hovan sentit quelque chose se soulever dans sa poitrine — cette joie des vieux qui ont attendu trop longtemps et qui n'osaient plus tout à fait espérer. Il courut porter la nouvelle à Kerry Toros. Ensemble ils sortirent de leur grande maison, appelèrent les gens des bourgs et des villages :

— Dieu nous a rendu notre fils. Venez — allons à sa rencontre.

La foule se forma et se mit en marche. Tout le monde voulait voir de quel bois était taillé ce garçon. Est-ce qu'il était plus fort que son père ? Est-ce qu'il avait les épaules de Mher ? Est-ce qu'il portait en lui quelque chose de Sassoun ?

— Hé ! Lequel c'est, David ? — Hé ! Lequel c'est, David ?

Les cris montaient sur la route.

***

Tzenov Hovan regarda au loin.

Il vit un pahlavan qui marchait, et derrière lui un garçon qui errait entre les champs de marjolaine — qui s'écartait du chemin, qui revenait, qui ne semblait pas tout à fait là.

— Kerry Toros, dit Tzenov Hovan doucement. Ce garçon que tu vois — celui qui erre comme ça — c'est

notre David. Notre tête brûlée. La lumière de Sassoun vient de se rallumer.

La marjolaine — cette herbe des collines arméniennes, que les femmes mettaient dans les linceuls et dans les berceaux — pousse sur les hauteurs de Sassoun comme si la terre elle-même en était parfumée. David qui erre dans ses champs sans le savoir, c'est l'image d'un héros qui n'a pas encore pris conscience de ce qu'il est. Il est chez lui sans le savoir encore.

Quand David atteignit enfin le bourg, ses sandales étaient usées jusqu'à la semelle. Ses chaussettes tombaient en lambeaux. Il était épuisé, affamé, le regard perdu. En voyant la foule qui l'attendait, il ne comprit pas. Il ne reconnut personne. Il dit, à voix basse, pour lui-même :

— J'ai faim. J'ai soif. Comment voulez-vous que j'arrive à Sassoun dans cet état ?

Les villageois lui tendirent les mains. Il ne répondit pas. Il continua à marcher dans son brouillard, sans voir que c'était Sassoun qui venait à lui, sans savoir que ces gens étaient les siens et qu'ils étaient venus l'accueillir. Et les gens de Sassoun, eux, ne savaient pas dans quel état il était — combien il était brisé de fatigue, combien il était vide de nourriture.

***

Tzenov Hovan s'avança. Il regarda le garçon de près. Il s'approcha.

— D'où es-tu, mon garçon ?

— De la ville de Sassoun, répondit David.

— Je ne t'ai jamais vu à Sassoun. As-tu de la famille ici ?

— Ma mère m'a dit que j'avais deux oncles.

— Comment s'appellent-ils ?

— Mon oncle aîné s'appelle Vergo. L'autre s'appelle Tzenov Hovan.

Tzenov Hovan n'attendit pas la fin de la phrase. Il prit David dans ses bras — ce garçon décharné, les pieds en sang, le regard encore ailleurs — et il le serra contre lui, les larmes aux yeux, et l'embrassa sur le front.

— C'est vraiment toi, David ? Je suis ton oncle Hovan.

Il l'embrassa encore. Puis il se retourna vers la foule et cria, la voix brisée de joie :

— Eh, mes frères ! Sortez — lumière à vos yeux ! Sortez — lumière à vos yeux ! Notre David est rentré !

***

Les oncles arrivèrent. Ils l'embrassèrent, ils le serrèrent. Tout Sassoun fêtait. Tzenov Hovan dit, les mains levées vers le ciel :

— Gloire à Dieu. Un fils de notre sang est de retour. Notre colombe est à la maison.

Puis il baissa la voix, et il y avait dans ses mots à la fois la gratitude et la peine :

— On pensait que ce serait un garçon vif, éveillé. Et le voilà — hébété, la tête dans les nuages. Mais je rends grâce à Dieu quand même. Il est là. Il est vivant.

Dans l'épopée arménienne, le héros arrive toujours démuni avant d'être reconnu. C'est la loi du cycle. Hayk était un exilé avant d'être le père de la nation. Ara était mortel avant d'être immortalisé par le désir de Shamiram. David arrive les pieds nus et l'esprit brumeux — parce que c'est ainsi que commence la vraie grandeur : sans apparence, sans éclat, sans annonce.

On s'attabla. On mangea. On parla longtemps. Et peu à peu les uns et les autres rentrèrent chez eux, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Tzenov Hovan et David, seuls dans la grande maison.

David demanda :

— Mon oncle, comment tu vas ?

Hovan répondit :

— Grâce à Dieu, mon fils. Par la grâce de Dieu et par la tombe de ton père — on va bien.

— Si c'est ainsi, dit David, alors c'est bien.

Les Jeux d'Enfants

Le lendemain matin, Tzenov Hovan se leva avant le soleil.

Il toucha le sol trois fois du front — ce geste ancien, ce geste des hommes qui savent que ce qu'ils ont reçu ne vient pas d'eux — et il rendit grâce :

— Je Te remercie, Seigneur. Mon rêve s'est accompli par Ta grâce. La maison de Sassoun a de nouveau un arbre vert. Mon frère et moi n'avons plus à avoir peur.

Dans la tradition arménienne, remercier Dieu au réveil n'est pas une formalité. C'est un acte de mémoire — rappeler à soi-même que la nuit aurait pu ne pas finir, que chaque matin est une grâce renouvelée. Et ce matin-là, pour Tzenov Hovan, la grâce avait un visage : celui de David, endormi sous son toit.

Il habilla David de vêtements neufs, beaux, dignes de la maison de Sassoun. Il lui remplit les poches d'ossements à jouer et de raisins secs. Il l'embrassa sur le front.

— David, va jouer avec les garçons.

***

David alla jouer.

Les garçons le trompèrent. Ils lui prirent tous ses ossements par la ruse — ces fils de notables qui avaient grandi dans les cours des grandes maisons et savaient déjà, à leur âge, comment gagner sans mériter.

David les gifla. Et dans sa gifle il y avait tout le poids de Sassoun, tout le sang de Mher — un enfant brisa le cou d'un des garçons.

Ce n'est pas de la cruauté. Dans l'univers de l'épopée arménienne, la force du héros est une force qui ne se maîtrise pas encore — comme une source qui ne connaît pas encore son lit. David ne sait pas ce que ses mains peuvent faire. Il l'apprend en même temps que tout le monde.

Le soir, la mère du garçon vint frapper à la porte de Tzenov Hovan. Elle se plaignit. Tzenov Hovan leva la main :

— Ce n'est rien. Ce n'est pas grave. Je lui parlerai.

Il alla trouver David et dit, avec cette douceur un peu maladroite des hommes qui aiment sans savoir comment le montrer :

— Ton oncle donnerait sa vie pour toi, David. Ne te bats plus avec les gens.

***

Le lendemain matin David ressortit.

Les garçons s'assemblèrent en nombre cette fois, se donnèrent du courage les uns aux autres, et se jetèrent sur lui.

David se défendit. Trois garçons eurent le cou brisé.

Les anciens du bourg se réunirent. Les voix montaient :

— Cet orphelin nous estropie nos fils. Il faut le tuer. Pourquoi a-t-il brisé le cou de nos garçons ?

Ils vinrent en délégation à la porte de Tzenov Hovan.

— Fais venir David. Qu'il se montre.

— Pourquoi le ferais-je venir ? demanda Hovan.

— Ce fou — est-il l'ennemi de nos fils ? Pourquoi leur brise-t-il le cou ?

Hovan sentit la peur lui serrer la gorge. Il courut trouver David.

— Que la colère de Dieu tombe sur toi, David ! Pourquoi tu estropies ces garçons ?

David haussa les épaules.

— Qu'ils aillent au diable. Ils m'ont attaqué. Je me suis défendu.

— Les anciens du bourg sont à notre porte, dit Hovan. Sors leur répondre.

***

David sortit.

Il vit la foule — une grande foule massée devant la maison. Il y avait là des curieux qui n'avaient pas encore vu David et voulaient simplement le regarder. Et il y avait là des hommes qui étaient venus pour le tuer.

Quand David apparut sur le seuil, quelque chose passa sur la foule comme un vent froid.

Les gens tremblèrent.

Des murmures coururent de bouche en bouche :

— Ne le touchez pas. Si il se méfie, il nous tuera nous aussi.

Un par un, puis par groupes, ils se retournèrent et partirent.

La porte de Tzenov Hovan se retrouva de nouveau devant une rue vide.

C'est ainsi que Sassoun reconnut David — non pas par acclamation, non pas par couronnement, mais par ce tremblement instinctif que les hommes ressentent en présence de ce qui les dépasse. La peur est la première forme de respect. Elle précède toujours la légende.

Le Berger de Sassoun

Le lendemain, les anciens revinrent.

Ils n'étaient plus en colère — ou plutôt, leur colère s'était transformée en quelque chose de plus prudent, de plus calculé. Ils s'assirent devant Tzenov Hovan et parlèrent avec le ton de ceux qui ont réfléchi toute la nuit.

— Hovan, tu sais pourquoi nous sommes là. Hier, quand nous avons vu David sur ton seuil — nous avons eu peur. Il faut lui trouver quelque chose à faire. Si tu le laisses traîner en ville, il va tout détruire.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Hovan. Quel travail ?

— Fais-en un berger. Qu'il reste hors des murs.

Ce n'était pas une punition — ou pas seulement. Dans les villages des hauts plateaux arméniens, le berger était une figure à part : ni tout à fait dans la communauté, ni tout à fait dehors. Il vivait avec les bêtes et les montagnes, avec le vent et les loups. C'était un rôle d'exil et de formation. Beaucoup de héros ont commencé ainsi — seuls sur les pentes, à apprendre ce que la ville ne peut pas enseigner.

***

Ce soir-là, Tzenov Hovan rentra chez lui et s'assit en face de David.

— David — ton oncle donnerait sa vie pour toi — est-ce que tu voudrais garder des moutons ? On est pauvres, tu sais. Tu gagnerais une mesure ou deux de millet pour notre nourriture.

David répondit sans hésiter :

— Pourquoi pas, mon oncle ? Je ne veux pas rester à ne rien faire. Tu es un homme de rang. Les gens te respectent. Donne-moi un travail qui vaille quelque chose — mets-moi aux champs.

— David, dit Hovan doucement, ce que les gens veulent, c'est que tu gardes leurs moutons. Pour chaque bête, ils nous donneront une mesure de millet et une mesure de blé. Tu peux faire ça ?

David dit simplement :

— Je les garderai comme des fleurs.

***

Tzenov Hovan annonça la nouvelle aux gens du bourg.

— Mon neveu gardera vos moutons cette saison. Amenez vos bêtes à la porte de la ville chaque matin. J'enverrai David — il les rassemblera et les emmènera.

Les voisins de Tzenov Hovan le prirent à part :

— Hovan, fais-lui faire des sandales — des vraies, des solides. Il va parcourir les montagnes de Sassoun. Il lui faut quelque chose qui tienne.

— J'y vais maintenant, dit Hovan.

Il se rendit chez le forgeron. Pas chez le cordonnier — chez le forgeron. Parce que pour David, les sandales ordinaires n'auraient pas tenu une journée. On lui fit des sandales d'acier. Et un bâton de berger d'acier, lui aussi.

L'acier pour un enfant. Cela peut paraître étrange — mais pas à Sassoun. Le forgeron savait ce qu'il savait. Les gens qui avaient vu David gifler un garçon et lui briser le cou savaient ce qu'ils savaient. On ne donne pas des sandales de cuir à ce qui va devenir une légende.

Le matin, Hovan donna les sandales à David. David les regarda, les soupesa dans ses mains, et son visage s'éclaira.

Tzenov Hovan lui dit :

— Fils, emmène les moutons au pâturage de l'autre côté du mont Sassoun. Rassemble-les à la fontaine pour leur repos de midi. Je t'apporterai à manger là-bas.

David prit son bâton d'acier, chaussa ses sandales d'acier, et s'en alla vers la porte de la ville où les troupeaux l'attendaient.

Ainsi David de Sassoun devint berger. Et les montagnes commencèrent à apprendre son nom.

Le Troupeau de David

***

David chaussa ses sandales d'acier, prit son bâton d'acier, et traversa le bourg jusqu'à la place centrale. Il cria :

— Voisins ! Amenez vos moutons, amenez vos chevreaux ! Je les emmène paître sur les montagnes de Sassoun !

Les gens vinrent. Les bêtes s'assemblèrent à la porte de la ville — brebis grises, agneaux blancs, chevreaux nerveux. Mais en regardant David rassembler le troupeau, les voisins se penchèrent vers Tzenov Hovan et murmurèrent :

— Hovan — David va tuer nos bêtes.

Hovan alla trouver son neveu :

— David, ces gens sont nos voisins. Ne touche pas à leurs animaux. Emmène-les sains, ramène-les sains ce soir.

David le regarda avec une expression légèrement offensée :

— Mon oncle — tu me prends pour un fou ? Je vais en prendre grand soin.

***

Il emmena les moutons sur une haute montagne, là où l'herbe était grasse et l'air vif. Les bêtes broutèrent à satiété. Puis David les conduisit vers une grotte pour le repos du milieu du jour — et là, sans même y penser, il s'allongea sur le sol et s'endormit.

C'est ainsi avec les grands : ils ne font pas les choses à moitié. David dormait comme il faisait tout — complètement, profondément, sans retenue.

Les moutons, eux, ne dormirent pas. Ils sortirent de la grotte un par un, puis par groupes, et se dispersèrent dans toutes les directions — dans les ravins, derrière les rochers, sur les pentes.

Quand David se réveilla, il n'y avait plus un mouton. Plus un chevreau. La grotte était vide. Il sortit, regarda à gauche — rien. Regarda à droite — rien. Il appela, une fois, deux fois, dix fois — sa voix roulait entre les parois des montagnes comme le tonnerre. Le fracas de ses sandales d'acier sur les rochers faisait trembler les pierres.

Les renards sortirent de leurs terriers. Les lièvres bondirent hors des buissons. Les martres filèrent entre les herbes. Tout ce qui vivait caché dans la montagne prit ses jambes à son cou.

David vit un lièvre tacheté détaler à toute allure devant lui.

— Oh ! s'écria-t-il. Comme ce chevreau court vite !

Il se lança à sa poursuite.

Puis un renard passa comme une flamme rousse.

— Oh ! Comme ces petits courent bien !

David n'avait jamais vu de renards ni de lièvres de près. À Msrah, il grandissait dans les cours et les palais. La montagne était un monde nouveau — et dans ce monde nouveau, tout ce qui fuyait était, pour lui, une bête égarée à ramener.

Il courut. Il courut longtemps, avec l'énergie tranquille de celui qui ne connaît pas la fatigue. Les renards s'essoufflèrent les premiers. Puis les martres. Puis les lièvres, la langue pendante, les pattes tremblantes, s'arrêtèrent simplement parce qu'ils ne pouvaient plus.

David les ramassa. Il rassembla les renards, les martres et les lièvres, et les fit marcher devant lui comme un troupeau — entre les agneaux et les chevreaux qu'il retrouvait ici et là.

Voilà le troupeau de David de Sassoun : des brebis, des chevreaux, des renards, des martres et des lièvres, guidés par un garçon en sandales d'acier qui ne voyait pas la différence.

Et les sandales d'acier — déjà, après une seule matinée dans les montagnes de Sassoun — étaient usées.

Les Chevreaux aux Longues Oreilles

À midi, Tzenov Hovan monta vers la montagne avec de la nourriture.

Ce qu'il trouva lui coupa le souffle.

Les sandales d'acier étaient en morceaux. Le bâton d'acier était usé jusqu'au bout. David avait couru comme si la montagne entière était un terrain de jeu, et l'acier n'avait pas tenu.

— David, mon garçon — comment ça s'est passé ? Ton oncle donnerait sa vie pour toi, mais si je dois te fabriquer une nouvelle paire de sandales et un nouveau bâton chaque matin, tes gages ne paieront jamais la dépense. Qu'est-ce qu'on va gagner dans cette affaire ?

David secoua la tête avec l'air résolu de quelqu'un qui a pris une décision importante :

— Mon oncle, demain je n'emmène plus ces chevreaux-là au pâturage. J'ai tellement couru après eux aujourd'hui que j'ai mis mes sandales en pièces.

Hovan fronça les sourcils :

— Mais, David, mon garçon — la garde des moutons, ce n'est pas une belle chose ?

— Si, par la Croix, c'est une belle chose ! dit David. Les chevreaux noirs sont dociles. Je m'entends bien avec

les rouges et les noirs. Mais ceux aux yeux brillants — les blancs — et ceux aux longues oreilles... ceux-là ne tiennent pas en place. Ils me narguent. Ils s'enfuient toujours. Aujourd'hui ils m'ont pris la vie sans raison. Ils m'ont tellement tourmenté, ces bêtes.

Hovan le regarda fixement.

— Mon garçon... nous n'avons pas de chevreaux blancs. Ni de chevreaux aux longues oreilles.

— Si, mon oncle, dit David fermement. On en a. Si demain matin tu ne les sépares pas des moutons avant que je parte, je n'emmène pas le troupeau.

Hovan resta silencieux un moment, puis dit :

— Viens. Emmène-moi à la grotte. Je veux voir ces chevreaux-là de mes propres yeux.

***

Ils allèrent à la grotte. Hovan voulut entrer le premier.

— Non, non, dit David. Toi, reste à l'entrée et retiens-les quand ils sortiront — moi je vais les pousser dehors de l'intérieur. Tu ne pourrais pas les retenir de l'intérieur, ils sont trop vifs.

— Allons, dit l'oncle — c'est toi qui es jeune et fort. Toi tu vas dedans, moi je retiens.

David entra dans la grotte. Il frappa les rochers ici et là avec son bâton.

Et ils sortirent.

Les martres, les renards, les lièvres — tous, dans un torrent de fourrure et de pattes — se ruèrent vers la lumière et filèrent dans toutes les directions avant que Tzenov Hovan ait pu faire un seul geste.

Hovan resta là, bouche ouverte, à regarder disparaître dans les broussailles ce qui n'avait jamais été un troupeau.

Il comprit alors. David n'avait pas gardé des moutons. David avait gardé tout ce qui courait.

David sortit de la grotte et regarda autour de lui avec une expression catastrophée :

— Mon oncle — pourquoi tu les as laissés s'enfuir ? Qu'est-ce que je vais dire aux propriétaires ? Ils vont réclamer leurs chevreaux, et moi je n'ai rien à leur rendre !

Il fit demi-tour et repartit vers la montagne pour rattraper les renards et les lièvres.

Hovan cria dans son dos :

— Que la colère de Dieu tombe sur toi, David ! Ce sont des bêtes sauvages ! Laisse-les partir !

David n'écoutait plus. Il courait déjà.

***

Tzenov Hovan redescendit seul vers le bourg. En entrant dans la rue, il leva les bras au ciel.

— Janum ! Quelle suie nous nous sommes mis sur le visage ! Notre David a fourré dans le troupeau tout ce qu'il a trouvé sur la montagne. Il ne fait pas la différence entre un chevreau et un lièvre.

Il fit le tour des maisons, frappant aux portes :

— Voisins ! Citoyens ! Par Dieu — demain matin, ne laissez pas David emmener vos moutons au pâturage !

Et c'est ainsi que prit fin la brève carrière de berger de David de Sassoun — lui qui allait un jour terrifier des rois, incapable ce jour-là de distinguer un lièvre d'un chevreau.

Le Retour du Troupeau

David continua de courir.

Les renards et les martres fuyaient devant lui, la langue pendante, les pattes raides de fatigue. Les moutons soufflaient et se bousculaient comme des outres gonflées d'air. David les poussait tous ensemble — brebis, agneaux, renards, lièvres — en grondant entre ses dents :

— Que ces bêtes et leurs propriétaires aillent se perdre ! Elles ne me laissent pas souffler, elles ne tiennent pas en place assez longtemps pour que je puisse manger !

Il y a dans la colère de David quelque chose de profondément humain — et quelque chose d'autre aussi. Il n'est pas cruel. Il ne comprend pas encore ce qu'il est. Un garçon élevé dans les cours de Msrah, qui n'a jamais gardé une bête de sa vie, se retrouve seul sur les pentes sauvages de Sassoun avec pour seuls outils ses mains et une volonté qui ne connaît pas la défaite. Pour lui, ce qui fuit doit revenir. C'est aussi simple que ça.

Les bêtes sauvages, épuisées, terrorisées, cessèrent de fuir. Elles restèrent parmi les moutons, immobiles, les oreilles aplaties — par peur de David.

***

Au coucher du soleil, David ramena tout le monde en ville.

Ses sandales d'acier étaient tellement usées qu'il les avait retirées et accrochées à son bâton. Il marchait pieds nus sur les pierres, en tête de son étrange troupeau.

Il arriva à la porte du bourg et cria :

— Voisins ! Venez reprendre vos moutons et vos chevreaux ! Je ne sais pas à qui appartiennent ceux aux longues oreilles — venez vite les prendre avant qu'ils s'enfuient encore, je ne peux plus les retenir. Et ceux aux longues queues — à qui sont-ils ? Ils m'ont donné du fil à retordre toute la journée. J'ai dû les battre pour les garder avec les autres.

Les gens sortirent dans la rue. Ils virent.

Des renards assis entre les brebis. Des lièvres tapis parmi les agneaux. Des martres qui regardaient autour d'elles avec des yeux affolés.

— David a ramassé tout le gibier de la montagne et l'a mis avec nos moutons. Il n'a laissé rien pour la chasse.

Mais ils prirent quand même. Ils récupérèrent leurs brebis et leurs agneaux — et avec eux, sans vraiment l'avoir prévu, ils ramenèrent chez eux des lièvres, des renards, des martres.

Et là, quelque chose changea.

Les lièvres, on les mangea avec les chevreaux. Leur viande était bonne — douce, parfumée des herbes de la montagne. Les peaux des renards et des martres, on les travailla et on en fit des manteaux chauds pour l'hiver.

C'est ainsi, dit-on, que les gens de Sassoun apprirent à chasser le lièvre pour sa chair et le renard pour sa fourrure. David ne le savait pas. Il ne cherchait pas à enseigner quoi que ce soit. Il cherchait juste à ramener ce qui s'était enfui.

Mais les héros enseignent sans le vouloir. C'est leur nature.

***

Ce soir-là, les anciens revinrent chez Tzenov Hovan. Ils s'assirent avec des visages graves.

— Tu as fait de ce David impétueux un berger. Il ne fait pas la différence entre un agneau et une bête sauvage. Il a vidé nos montagnes de tout leur gibier — il n'en reste plus pour la chasse. Nous ne voulons plus que David garde nos moutons.

La décision était prise. David n'était pas fait pour garder des moutons. La question était : pour quoi était-il fait ?

Les montagnes de Sassoun le savaient déjà.

Le Maître des Bêtes

Les gens du bourg se réunirent et délibérèrent.

— Que faire de David ? On lui confie les vaches. Les vaches ne courent pas comme les chevreaux. Elles sont lentes, tranquilles. Même lui ne peut pas perdre des vaches.

David les regarda avec une expression qui n'était pas tout à fait de la fierté :

— Vous m'avez donné les moutons. Vous m'avez renvoyé. Et maintenant vous voulez me donner les vaches ?

Tzenov Hovan posa la main sur son épaule :

— David, mon garçon — les petits te donnent trop de mal. Ne les emmène plus. Prends les vaches dans la plaine. Pendant qu'elles broutent, tu peux t'allonger et dormir jusqu'à ce que je t'apporte à manger.

C'était une proposition raisonnable. Les vaches de Sassoun broutaient lentement, pesamment, sans fantaisie. Il suffisait de les regarder.

Hovan lui fit fabriquer une nouvelle paire de sandales d'acier et un nouveau bâton d'acier. Il les lui remit à l'aube, puis cria dans la rue :

— Écoutez ! Écoutez tous ! Amenez vos vaches à David ! Pas les veaux — seulement les vaches. Il les emmène dans la plaine.

Les bêtes arrivèrent une par une. David les rassembla, les compta du regard, et les poussa vers la grande plaine de Sassoun. Là, il les laissa brouter librement — et s'allongea dans l'herbe.

Il s'endormit.

***

Quand il ouvrit les yeux, les vaches avaient disparu vers le bord des hautes falaises.

David se leva, soupira, et se mit à courir.

Alors, comme la veille, comme si la montagne obéissait à une loi ancienne que lui seul déclenchait, les bêtes sauvages sortirent de leurs tanières. Les ours roulèrent hors des rochers. Les loups bondirent des ravins.

— Maudits soient vos maîtres ! cria David. Encore vous fuyez !

Il courut. Il courut longtemps, comme il savait courir — sans compter, sans s'arrêter — jusqu'à ce que les bêtes n'en puissent plus. Puis il les prit. Il les rassembla. Il les poussa devant lui.

Des lions.

Des tigres.

Des sangliers aux défenses jaunes.

Des loups aux yeux pâles.

Des ours au pelage brun et sombre.

Il les ramena tous dans la plaine de Sassoun et les mêla aux vaches comme s'il assemblait un troupeau ordinaire. La plaine se remplit de rugissements étouffés, de souffles lourds, de regards affolés — et de silence.

Car dans ce silence, il y avait une hiérarchie nouvelle.

Les vaches avaient peur des bêtes sauvages. Les bêtes sauvages avaient peur de David. Et David se tenait devant eux tous — calme, debout, son bâton d'acier à la main — comme un berger qui ne voit pas ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce qu'il fait.

Si une bête osait bouger, si un loup tendait le museau vers une vache, si un ours grognait dans la direction d'un bouvillon — David le soulevait de terre et le jetait si fort dans le sol que la bête s'y enfonçait à mi-corps.

Personne ne recommençait deux fois.

Il y a dans la tradition arménienne une figure ancienne — celle du maître des bêtes, le jeune héros qui dompte le monde sauvage non par ruse ni par arme, mais par la seule force d'une nature qui dépasse ce que les

hommes peuvent nommer. Vahagn, dieu de la foudre et de la victoire, était aussi celui qui terrassait les dragons. David n'était pas encore Vahagn — mais quelque chose de cette lumière ancienne brûlait déjà en lui, sans qu'il le sache.

La plaine de Sassoun était devenue son royaume pour un jour. Lions et loups, ours et sangliers — tous immobiles, tous silencieux, tous à leur place.

Et David se rassit dans l'herbe, et attendit que son oncle lui apporte à manger.

La Place Vide

Ce soir-là, David ramena son troupeau en ville.

Il arriva sur la place centrale de Sassoun avec ses vaches, ses bœufs — et ses lions, ses tigres, ses loups, ses ours, ses sangliers. La place se remplit de souffles chauds, de grondements bas, de sabots et de griffes sur les pavés.

Pas une porte ne s'ouvrit.

Les gens avaient entendu. Peut-être avaient-ils vu par les fentes des volets — la silhouette de David, et derrière lui, tout ce que la montagne contient de plus sombre et de plus redoutable. Les barres des portes étaient posées. Les enfants avaient été repoussés loin des fenêtres.

David resta debout au milieu de la place et cria :

— Hé ! Venez reprendre vos bêtes ! Amenez-les à l'étable !

Silence.

Il cria encore :

— À ceux qui n'avaient pas de vache — j'en ai ramené une ! À ceux qui n'avaient pas de bœuf — j'en ai ramené un ! Ouvrez vos portes ! À ceux qui en avaient une, j'en ai ramené deux ! À ceux qui en avaient deux,

j'en ai ramené dix ! À ceux qui en avaient dix, vingt ! À ceux qui en avaient vingt, quarante ! Pourquoi vous ne venez pas chercher vos bêtes ?

Personne ne vint.

Il appela encore. Et encore. Rien.

Il y a quelque chose de profondément triste dans cette image — David au milieu de la place de Sassoun, entouré de lions et de loups qu'il a domptés de ses mains nues, criant dans la nuit que les gens peuvent venir sans crainte, que tout va bien, qu'il a même fait mieux que ce qu'on lui avait demandé. Et les portes restent fermées.

La colère monta en lui — une colère simple, honnête, sans malice :

— Sortez maintenant. Si vous ne sortez pas — que vous ne sortiez jamais ! Allez vous faire voir ! J'ai ramené des bêtes du fond des montagnes, et vous n'en voulez pas. Très bien.

Il regarda les lions, les loups, les ours.

— Allez où vous voulez.

Puis il rabattit son bonnet sur son visage, s'allongea sur les pavés de la place, et dormit jusqu'au matin.

Un autre homme se serait senti humilié. David, lui, s'endormit.

***

Les anciens, pendant ce temps, étaient chez Tzenov Hovan.

— C'est ta faute. Ton garçon a semé la terreur dans notre ville. Nos femmes enceintes sont mortes de frayeur. Des loups, des ours, des bêtes sauvages en plein bourg de Sassoun — qu'est-ce que c'est que ça ?

Hovan soupira. Il sortit dans la nuit et s'approcha de David endormi sur la place.

— David, mon garçon — que je meure pour toi. Dis à ces bêtes : *si vous appartenez à quelqu'un, restez ; si vous n'appartenez à personne, partez.*

David se leva. Il se tourna vers le troupeau mêlé — vaches et fauves, bœufs et sangliers — et dit simplement :

— Si vous appartenez à quelqu'un, restez. Si vous n'appartenez à personne, partez.

Les bêtes sauvages partirent. Elles remontèrent vers leurs montagnes sans un regard en arrière. Les vaches et les bœufs restèrent, immobiles sur la place, comme si rien ne s'était passé.

La parole de David avait ce pouvoir-là. Pas encore la parole du guerrier, pas encore celle du roi — mais quelque chose d'antérieur, de plus archaïque. La parole du berger des origines, celui qui nomme et sépare, comme dans les récits de la création.

Les portes s'ouvrirent enfin. Les gens sortirent en regardant de tous côtés, récupérèrent leurs bêtes et les poussèrent vers les étables.

David les regarda faire, les bras croisés.

— Que la colère de Dieu tombe sur vous. Vous avez laissé partir les bêtes grasses dans les montagnes et gardé les maigres.

Les anciens se retournèrent vers Hovan :

— Ça aussi c'est un échec. Ce garçon n'est bon à rien. Il est impétueux, vraiment impétueux. Il ne sait pas ce qu'il fait.

David les entendit. Il se redressa de toute sa taille :

— Maudites soient vos têtes. Je ne garderai plus jamais vos vaches.

Hovan, épuisé, à bout, dit ce qu'il n'avait pas voulu dire :

— Si c'est comme ça que tu te conduis, je ne peux plus m'occuper de toi. Va où tu veux.

Et c'est là que tout commença vraiment.

Car David n'avait nulle part où aller — sauf là où sa nature le poussait. Et sa nature ne le poussait pas vers les troupeaux, ni vers les champs, ni vers les marchés du bourg. Elle le poussait vers quelque chose que personne à Sassoun n'avait encore osé nommer.

Le Coup de Pied de Kerry Toros

David quitta Sassoun.

Il marcha jusqu'à ce que ses jambes le portent plus loin que sa colère, trouva un endroit dans l'herbe et s'allongea. Il dormit du sommeil profond de ceux qui n'ont pas encore compris qu'ils ont tout perdu — ou de ceux qui s'en moquent.

***

Le lendemain matin, Kerry Toros arriva à Sassoun.

— Où est notre garçon ? Où est David ?

Les hommes du bourg répondirent en jurant. Les femmes répondirent en maudissant. Chacun avait son histoire — les moutons, les vaches, les renards dans le troupeau, les loups sur la place, les femmes enceintes mortes de peur.

Kerry Toros n'écoutait que d'une oreille. Il connaissait David. Il connaissait aussi Sassoun.

Il sortit du bourg et chercha.

Il finit par trouver le garçon endormi dans l'herbe, à l'écart des maisons, seul comme il était arrivé dans ce monde.

Kerry Toros était un homme de Sassoun — c'est-à-dire un homme qui exprime son amour à sa façon, et sa façon n'avait rien de tendre.

Il lui donna un coup de pied.

Un vrai coup de pied — le genre de coup qui, sur n'importe quel autre homme, l'aurait enfoncé de sept kazès dans la terre. Sur David, il ouvrit simplement les yeux.

— Pourquoi tu me frappes, Kerry ?

— Pourquoi je te frappe ? répéta Toros. Qu'est-ce que tu as fabriqué, lad ?

David s'assit dans l'herbe et haussa les épaules avec une franchise désarmante :

— Kerry, les vaches m'ont donné trop de mal. Et à cause de ça, les gens du bourg m'ont chassé.

Kerry Toros le regarda un long moment. Puis il dit — avec la patience rude d'un homme qui a tout vu :

— Espèce de tête sans cervelle, de Sassounite impétueux. Si tu veux garder des bêtes, garde des bêtes qui ne courent pas tout le temps. Pas des bêtes qui courent tout le temps.

C'était un conseil simple. Peut-être même un bon conseil.

— Non, dit David. Je ne resterai pas ici. Dis-moi un autre endroit où je peux aller.

Il n'avait pas tort, au fond. Sassoun ne savait pas encore quoi faire de lui. Et lui ne savait pas encore ce qu'il était. Ces deux ignorances-là, face à face, ne pouvaient mener qu'à la catastrophe.

Mais Kerry Toros ne lui indiqua pas un autre endroit.

Cette fois, il prit David par le bras et le ramena chez lui.

Parfois, le seul endroit où aller, c'est la maison de quelqu'un qui ne vous abandonne pas — même quand tout le bourg vous a tourné le dos.

Le Berger de Dashtou Padrial

Le temps passa.

Le printemps arriva — ce printemps arménien qui sent la terre retournée et l'herbe neuve sur les flancs du Mont Sassoun, ce printemps qui rappelle aux hommes qu'il faut travailler ou mourir de honte.

David alla trouver Kerry Toros :

— Kerry, le printemps est là. C'est le temps de labourer, le temps de semer. Nous sommes quarante personnes à vivre sous ton toit. Tu n'es pas obligé de nous nourrir tous. Mets-nous au travail. Nous partirons gagner notre vie, et à l'automne nous reviendrons avec nos gains. On se retrouvera, on mangera ensemble, on vivra bien.

Kerry Toros le regarda avec cet air qu'il réservait à David — mi-attendri, mi-incrédule.

— Vraiment ? Que le soleil te consume, David ! Tu veux être journalier maintenant ?

Il rit — pas méchamment, mais franchement, comme on rit d'une chose qu'on n'arrive pas à croire.

— Écoute, mon garçon sans cervelle. Je vais t'emmener à Dashtou Padrial. Je te ferai embaucher comme gardien de troupeau. Tu gagneras un boisseau de millet pour ta peine. Tu le rapporteras ici, je l'emmènerai au moulin, on en fera de la farine, ta tante la pétrira, en fera

du pain, le sortira du four et te le donnera. Et quand tu m'en tendras un morceau en disant : *Kerry, voilà le fruit de mon travail, prends, mange* — même là, je n'y croirai pas.

David ne sourit pas. Il dit simplement :

— Si c'est ce que tu penses, Kerry — alors emmène-moi là-bas et mets-moi au travail.

Kerry Toros connaissait David. Il savait que ce garçon, une fois qu'il avait décidé quelque chose, ne changeait pas d'avis. Pas par orgueil — par nature. Comme l'eau qui coule toujours vers le bas, David allait toujours vers ce qu'il avait dit.

Il l'emmena à Dashtou Padrial — cette vaste plaine ouverte au pied des montagnes de Sassoun, où les grands troupeaux paissaient depuis des générations — et le fit embaucher comme berger.

Avant de partir, il lui expliqua tout ce qu'il devait savoir :

— Mon garçon, voilà des bêtes de toutes sortes. Au lever du soleil, tu emmènes le troupeau paître derrière la Montagne de Sassoun. À midi, tu les amènes s'abreuver à la fontaine sous la Roche Blanche — Sbidag Kar. Tu connais le chemin. Fais attention.

Et Kerry Toros repartit vers Sassoun.

***

Le lendemain matin, David emmena le troupeau dans la montagne.

À midi, il descendit vers la fontaine de Sbidag Kar.

La Roche Blanche — Sbidag Kar — était un de ces endroits que les Arméniens reconnaissent comme sacrés sans toujours savoir pourquoi. Une roche pâle au-dessus d'une source fraîche, un de ces lieux où les bergers se retrouvent depuis l'aube des temps, où l'eau chante la même chanson depuis avant la mémoire des hommes.

Quand il arriva, d'autres étaient déjà là.

Les bergers de sept villages — avec leurs troupeaux, leurs bâtons, leurs visages brunis par le soleil de la plaine. Ils le regardèrent arriver.

David s'arrêta devant eux.

— Hé, bergers — devenons frères.

C'était une formule ancienne. Dans les traditions arménienne et caucasienne, le serment de fraternité entre hommes qui ne sont pas de la même famille — le serment de sang ou de sel — était une chose sérieuse. Cela voulait dire : je partage avec toi, je te défends, ta honte est ma honte, ton ennemi est mon ennemi.

Les bergers de sept villages regardèrent ce garçon qui venait d'arriver de nulle part, avec son bâton d'acier et ses yeux tranquilles.

Et ils dirent oui.

David et les bergers de sept villages devinrent frères ce jour-là, au bord de la fontaine de Sbidag Kar, sous la Roche Blanche, pendant que les troupeaux se pressaient autour de l'eau.

Et c'était peut-être le début de quelque chose — même si personne, ce jour-là, ne savait encore quoi.

Le Printemps des Bêtes Maigres

Ce printemps-là fut dur.

Les pluies vinrent longtemps, trop longtemps. La plaine de Dashtou Padrial se transforma en boue profonde et froide, le genre de boue qui avale les sabots et ne les rend pas. Le vent descendait de la montagne avec ses dents. Les bêtes étaient maigres — maigres d'hiver, maigres de froid, maigres de cette fragilité particulière des animaux qui ont survécu à la neige mais n'ont pas encore retrouvé leurs forces.

Chaque jour, sept, huit bêtes glissaient, tombaient, s'enfonçaient dans la boue. Elles tremblaient. Elles ne pouvaient plus se relever seules.

David les relevait.

Il plantait son bâton d'acier dans la boue, passait un autre bâton entre les pattes de la bête, la soulevait, lui attachait les sabots pour qu'elle ne glisse plus, la hissait sur ses épaules — une vache, un bœuf, peu importait — et la portait jusqu'au village.

Il faut imaginer ça : David de Sassoun, fils de Lion, petit-fils de Sanahin, marchant dans la boue du printemps arménien avec un bœuf sur les épaules comme si c'était une chose ordinaire. Ce n'était pas de la force qu'il montrait — ou pas seulement. C'était quelque chose de plus doux : de la compassion.

Il frappait à la porte, posait la bête devant la maîtresse de maison, et disait :

— Nana — ta bête est maigre. Le temps est froid, elle tremble, elle s'enfonce dans la boue et ne peut plus en sortir. Elle aurait péri. J'avais pitié d'elle.

Et les femmes le bénissaient :

— Que Dieu te rende au centuple pour ta peine — pour ta grande peine et pour ta petite peine. Que Dieu te garde. Sans toi, nos bêtes auraient toutes péri cette année.

Elles le faisaient entrer. Elles lui cuisaient du pain, lui faisaient des œufs, lui préparaient des omelettes, le nourrissaient comme on nourrit quelqu'un qu'on est heureux d'avoir vu.

Dans la tradition arménienne, bénir quelqu'un pour son travail n'est pas une simple politesse — c'est un acte. La bénédiction des femmes du foyer, des mères, des grands-mères, avait un poids réel. Elle s'attachait à l'homme comme une protection, comme une lumière qu'on lui mettait sur les épaules à la place du bœuf qu'il avait porté.

Les gens du village parlaient entre eux :

— Nous n'avons jamais eu un berger comme lui.

***

L'été passa.

David garda les troupeaux tout au long de la belle saison, à travers les pâturages de la montagne et les plaines ouvertes. Et les bêtes — ces mêmes bêtes maigres et tremblantes du printemps — engraissèrent, se redressèrent, devinrent solides et luisantes.

C'est ainsi que David de Sassoun passa son premier été comme homme parmi les hommes — non pas à combattre des rois, non pas à abattre des tyrans, mais à porter des vaches dans la boue et à recevoir la bénédiction des femmes du village. Et peut-être que ce n'était pas si loin, au fond, de ce qu'il était destiné à être : celui qui porte ce que les autres ne peuvent pas porter.

La Harissa de la Vartavar

Le temps passa jusqu'à la fête de la Vartavar — la fête de la Transfiguration, que les Arméniens célébraient depuis des siècles avec une ferveur particulière, mêlant dans leurs cœurs la foi chrétienne et quelque chose de plus ancien, ce vieux sentiment sacré devant l'été en pleine force.

La Vartavar — fête des roses, fête de l'eau et de la lumière — était une de ces grandes journées où les villages entiers se mettaient en mouvement. On accomplissait ses vœux, on demandait des messes pour les morts, on préparait la harissa — ce porridge de blé et de viande qui mijote des heures dans de grands chaudrons de cuivre, dont le parfum monte au-dessus des toits et appelle les vivants et les esprits ensemble. Après l'office, on mangeait tous ensemble. Le prêtre bénissait, les joueurs de saz jouaient, on dansait, on faisait le deuil et la fête dans le même souffle.

Ce jour-là, David rassembla son troupeau à midi et le mena paître près de la fontaine sous Sbidag Kar, la Roche Blanche, là où les bergers de sept villages se retrouvaient chaque jour.

Depuis le matin, des gens passaient sur le chemin — des anciens, des familles, des groupes serrés qui marchaient dans la même direction. David les regardait passer.

— Mais d'où ils viennent tous ? D'où ils vont ?

— Il y a la vigile, lui dit-on. On prépare le madagh, le repas des morts. Il y aura le saz, la danse, la harissa.

Un des bergers dit, à moitié pour lui-même :

— Quelqu'un devrait aller nous en chercher un peu.

Silence. Personne ne bougea.

David les regarda.

— Si aucun de vous n'y va, j'y vais moi. Gardez mon troupeau. Je rapporte de la harissa pour tout le monde. Mais — si à mon retour il manque une seule bête, je vous coupe la tête à tous les sept.

Ce n'était pas une plaisanterie. Et les bergers le savaient.

***

David descendit vers le village et demanda son chemin :

— Où est-ce qu'on sert la harissa ?

— Là-bas.

Il arriva. Il vit le grand chaudron de cuivre — un chaudron à quatre anses, posé sur un tendour, avec la femme qui veillait dessus. La vapeur montait. L'odeur

était celle de tous les festins arméniens depuis le commencement du monde.

— Nana, nana, dit David. Donne-moi un peu de cette harissa. Je veux l'apporter à mes compagnons, les bergers de sept villages. Tu sais bien : les plus pauvres d'un village, ce sont toujours les bergers. Donne-m'en pour la mémoire de ton père. Je suis pressé.

La femme leva les yeux sur lui.

— Va-t'en, Sassounite impétueux. Tu ne sais pas que l'office n'est pas terminé ? Attends que le prêtre vienne bénir le chaudron. Après que tout le monde aura mangé, je te donnerai ce qui reste.

David dit :

— Nana, ce qui reste, on le donne aux chiens.

Et là, il avait tort — et il le savait peut-être. Le madagh, le repas commémoratif, avait ses règles. On ne touchait pas au chaudron avant la bénédiction. C'était une question de respect envers les morts pour qui on avait cuisiné.

Mais David était David.

La femme l'insulta. David se fâcha.

Il s'approcha du chaudron, passa son bâton d'acier dans une des anses, mit le chaudron sur son épaule. Il prit

une marmite et se la posa sur la tête comme un chapeau. Il glissa le pot de beurre sous son bras. Il ramassa toutes les miches de pain d'un seul geste. Il attrapa sept louches.

— Celles-ci nous serviront de cuillères. Que Dieu accepte votre madagh.

La femme le regarda partir, les mains vides.

— Que le madagh soit maudit — qu'est-ce qu'il reste à accepter ?

***

Elle courut à l'église.

— Malheur à vous ! David de Sassoun — ce fou — il a pris le chaudron, le pain, tout !

Le village grommela. Un homme cria :

— Allez lui reprendre !

Un autre dit :

— N'essayez pas.

Le prêtre leva la main :

— N'y allez pas. Il reste deux chaudrons sur le feu. C'est un Sassounite impétueux — il vous battra, il vous estropiera et vous couvrirez de honte. Laissez-le.

Un vieil homme dit doucement :

— C'est le fils de Mher. N'y allez pas. Si vous êtes quatre à pouvoir soulever ce chaudron à quatre anses — allez-y. Sinon, restez. Vous n'êtes pas de taille.

Personne n'alla.

***

David arriva à Sbidag Kar sous la Roche Blanche.

Il posa le chaudron. Il remplit la marmite de harissa, versa le beurre par-dessus à la louche, aligna les sept louches sur l'herbe, et appela ses compagnons :

— Venez, les gars ! La harissa est là !

Les bergers ne vinrent pas.

Ils étaient debout mais ils regardaient le sol, le visage sombre comme un ciel avant l'orage.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ces têtes d'enterrement ?

L'un d'eux dit enfin :

— David... dès que tu es parti, quarante brigands devs ont fondu sur nous. Quarante démons. Ils ont emporté quarante têtes de bétail.

Les devs — ces êtres mauvais, mi-démons mi-géants, que la tradition arménienne et iranienne connaissait depuis les temps immémoriaux, avant même le christianisme. Ils volaient, ils frappaient, ils emportaient ce qu'on leur laissait garder. Rencontrer quarante devs dans la montagne n'était pas une affaire ordinaire.

David dit :

— C'est tout ? Venez manger d'abord.

Mais les bergers, terrorisés, ne pouvaient pas manger.

David prit une louche, regarda la montagne.

— Dites-moi dans quelle direction ils sont partis.

— Vers cette montagne — ils ont tourné au coude.

David posa sa louche. Il regarda la harissa fumante, les sept bergers paralysés de peur, la Roche Blanche au-dessus d'eux dans le ciel bleu de la Vartavar.

Et il se leva.

La Caverne des Quarante Devs

David glissa son bâton sous le bras et prit la route.

Il contourna le coude de la montagne, chercha en haut, chercha en bas. Rien. Pas de trace des devs. Il descendit sous Arkig, longea Subghank, continua jusqu'à ce que la pente remonte et qu'il atteigne la crête d'une autre montagne.

C'est là qu'il vit la fumée.

Elle montait de grottes creusées dans le flanc de la montagne — une fumée épaisse, grasse, qui sentait la viande et le feu de bois vert. David s'approcha sans bruit.

Devant les grottes, les quarante devs avaient abattu les quarante bœufs. Ils avaient allumé un feu. Dans un chaudron de cuivre immense — un chaudron à quarante anses — la viande cuisait en bouillonnant.

Les devs — dans la tradition arménienne héritée des vieux temps iraniens et du monde d'avant le christianisme — n'étaient pas simplement des monstres. Ils étaient des puissances du désordre, des êtres de l'autre côté de l'ordre du monde. Voleurs, destructeurs, accumulateurs. Ils prenaient ce qui appartenait aux hommes et le faisaient disparaître dans leurs cavernes comme des trous noirs dans la montagne.

David saisit le chaudron géant et le renversa. Le ragoût se répandit sur le feu, l'éteignit dans un nuage de vapeur et de cendres grasses. Il ramassa les quarante peaux des bœufs, les roula et les déposa dans le chaudron vide.

Puis il entra dans la grotte.

Ce qu'il vit : certains devs étaient étendus sur leurs tapis, d'autres jouaient avec leur ceinture, d'autres dormaient à poings fermés, d'autres encore riaient et faisaient du bruit. Quarante démons dans leur tanière, gras et contents, sans la moindre idée de ce qui venait d'arriver à leur festin.

David ressortit.

Il ne se rua pas à l'intérieur — pas tout de suite. Il fit ce que font les grands guerriers de l'épopée : il réfléchit. Un contre quarante dans une caverne ouverte, c'est une chose. Mais David avait la tête de son père Mher et les épaules de son grand-père Sanahin.

Il trouva un rocher — un rocher énorme, le genre qu'un homme ordinaire ne peut pas soulever. Il le porta à l'entrée de la grotte et en boucha le passage.

Puis il poussa un cri.

Ce rugissement de David — dans l'épopée arménienne, le cri du héros n'est pas simplement un son. C'est une force. Hayk avait son arc, Vahagn avait sa flamme,

David avait ce cri qui traversait la pierre et glaçait le sang des devs.

À l'intérieur, le chef des devs se redressa d'un coup.

— C'est David. Levez-vous. Apaisez-le. Parlez-lui doucement, qu'il ne nous massacre pas.

Mais il était trop tard pour les paroles douces.

David les prit un par un.

Il leur tordait le cou et jetait les corps hors de la grotte — un, puis l'autre, puis l'autre encore — méthodiquement, sans colère particulière, comme on fait un travail qu'on sait nécessaire. Quarante devs. Quarante corps dans la poussière devant la caverne.

***

Quand ce fut fini, David regarda autour de lui.

La grotte était un trésor.

Le long des parois, il vit : un tas d'or. Un tas d'argent. Des richesses accumulées pendant des années, entassées dans le noir de la montagne.

C'était la fortune de Sassoun.

Depuis la mort de son père Mher — depuis que David était encore un enfant qu'on cachait, qu'on déplaçait, qu'on élevait loin de chez lui — ces quarante devs

avaient pillé Sassoun. Ferme après ferme, troupeau après troupeau, ils avaient vidé la région et ramené leur butin ici, dans cette caverne que personne n'avait osé chercher, ou peut-être que personne n'avait pu trouver.

Dans les épopées du Caucase, les trésors cachés par des démons ont presque toujours cette dimension : ce n'est pas simplement de l'or volé. C'est la force d'un peuple captive, son énergie drainée, sa vie mise en sommeil. Retrouver le trésor, c'est réveiller quelque chose.

David se tint au milieu de la caverne et regarda tout ce que son pays avait perdu.

Le Retour du Trésor

David attacha à sa ceinture une sacoche remplie d'or. Il mit dans le grand chaudron les quarante peaux et les quarante sabots des bœufs, combla le reste avec de l'or, passa son bâton d'acier dans une des anses, hissa le tout sur son dos, et redescendit vers le village.

Il arriva au moment précis où les prêtres bénissaient la harissa.

Il posa le chaudron devant la porte de l'église, le confia à un prêtre, et dit :

— Der-der — père — donne-moi à manger. Mes compagnons bergers ont mangé ce que j'avais pris tout à l'heure.

Le prêtre regarda David, regarda le chaudron, et dit aux gens autour de lui :

— Ne lui faites pas de mal. Il avait pris notre chaudron — il l'a rapporté. Donnez-lui ce qu'il demande. Il mangera et il partira.

Dans la tradition arménienne, le prêtre qui reconnaît la grandeur là où d'autres ne voient que l'outrage est une figure récurrente. Certains voient l'acte, d'autres voient l'homme derrière l'acte.

David s'assit et mangea un bol de harissa. Puis il se leva, se tourna vers l'assemblée, et dit d'une voix qui n'admettait pas d'interruption :

— Ne levez pas la voix. J'ai quelque chose à vous dire.

Il sortit les peaux du chaudron et les étala sur le sol, une par une.

Les propriétaires s'approchèrent. Ils reconnurent les peaux de leurs bêtes — cette marque sur l'oreille, cette couleur particulière, ce cuir qu'on connaît comme on connaît le visage d'un enfant.

David dit :

— Les sabots et les têtes vous reviennent. La valeur de la harissa que j'ai prise vous sera rendue. Ce grand chaudron remplace le petit que j'ai emporté. Prenez cet or — partagez-le entre vous en compensation de vos bœufs et de ce que j'ai mangé.

Il s'arrêta, puis ajouta :

— Les peaux, elles, appartiennent aux bergers démunis. Laissez-les les garder — qu'ils les portent en mémoire de mon père.

En mémoire de Mher. Toujours Mher. David n'avait pas grandi auprès de son père — Mher était mort avant que David puisse le connaître vraiment. Mais il portait ce

nom comme on porte une dette sacrée, une obligation d'honneur qui traverse les générations.

Il regarda l'assemblée une dernière fois, et sa voix se fit plus dure :

— Et malheur à vos têtes si vous retenez une seule poignée de millet sur les gages de mes frères bergers. Je démolis vos maisons.

Les gens dirent :

— Bien, bien. Prends ta peine et va. On ne touchera pas à leurs gages.

***

David remonta à Sbidag Kar.

Les bergers étaient toujours là, toujours sombres, la harissa intacte devant eux — ils n'avaient pas pu manger.

— Frères, dit David, vous allez rester tristes encore longtemps ? Vous êtes tristes parce que je n'ai pas rapporté de sel ? Mangez maintenant. Vous aurez le sel ce soir chez vous.

— Frère, dirent les bergers, qu'est-ce qu'on va dire aux propriétaires des bœufs ?

— Je leur ai rendu les peaux. Je leur ai dit de ne rien retenir sur vos gages. S'ils le font quand même — venez me le dire, et je démolis leurs maisons.

Ce mot revenait deux fois. Ce n'était pas une rhétorique de colère — c'était une promesse structurée, le même engagement fait deux fois devant deux groupes différents. Dans l'épopée arménienne, la parole donnée deux fois est une parole gravée dans la pierre.

Les bergers se détendirent enfin. Ils s'assirent, et mangèrent.

***

Quand le chaudron fut vide, David dit :

— Séparez les troupeaux. Je rentre.

— Mais David, il n'est que midi.

David sortit de sa poche sept oreilles de devs — sept oreilles coupées, la preuve que les mots n'étaient pas des mots — et les tendit aux bergers.

— Allez dans vos villages. Dites aux gens d'amener leurs mules jusqu'à la caverne et d'emporter le butin.

Les bergers coururent. Ils arrivèrent dans les villages et annoncèrent :

— Les devs avaient abattu quarante de nos bœufs. David est allé les trouver. Il a tué les quarante devs. Il vous demande de venir prendre le trésor.

Les villageois dirent :

— Vous mentez.

Les bergers répondirent :

— Si nous mentons — coupez-nous les oreilles.

Le Retour à Sassoun

David rassembla son troupeau et le conduisit jusqu'à la plaine de Dashtou Padrial. Il cria aux gens du village :

— Venez reprendre vos bêtes. Je ne suis plus votre berger.

Il tourna le dos et prit le chemin de Sassoun.

***

Il entra dans la chambre de Kerry Toros, le salua, et s'assit.

— Kerry, dit-il, combien sommes-nous dans notre famille ?

Kerry Toros répondit sans lever les yeux :

— Quarante, en te comptant, Iao.

— Et combien d'hommes ?

— Dieu te prenne ! Je viens de te le dire — quarante, en te comptant. Qu'est-ce que tu veux ?

— Combien de sacs avons-nous ?

Kerry Toros se retourna, exaspéré :

— Malheur à ton soleil ! Quarante sacs, en comptant le tien. Qu'est-ce que tu cherches à la fin ?

David sourit.

— Ne te fâche pas, Kerry jan. Envoie chercher tous les hommes avec leurs sacs. On va aller ramener de l'or.

Kerry Toros le regarda comme on regarde un enfant qui dit une absurdité.

— Viens, viens, fils de chien imprudent. Tu n'as même pas pu ramener un grain de millet — et maintenant tu parles d'or ?

— Kerry, viens avec moi. Je t'en supplie. Je te donne la richesse du monde. Si trente-neuf hommes me suivent, on ramènera trente-neuf sacs d'or et d'argent qui nous appartiennent. Si je mens — les trente-neuf peuvent me tuer sur place et rentrer chez eux.

Kerry Toros méprisait le mensonge par-dessus tout. C'était son principe, sa colonne vertébrale. Et une offre comme celle-là — mourir si on ment — n'était pas le langage d'un menteur.

Il dit :

— Allons-y, les gars. On y va tous. Si David a menti, on le tue.

Alors David dénoua la sacoche qu'il avait attachée à sa ceinture depuis la caverne et la renversa aux pieds de Kerry Toros.

L'or roula sur le sol.

Kerry Toros resta immobile un instant. Puis quelque chose se brisa dans sa méfiance, et il saisit David par les épaules, le serra contre lui, l'embrassa sur les deux joues.

— David jan — que je meure pour toi et pour ton soleil ! Tu les as vraiment tués, ces devs brigands !

***

Les trente-neuf hommes prirent leurs mules et leurs sacs. Tzenov Hovan et Vergo vinrent aussi, chacun avec un sac. Ils suivirent David — à travers les chemins de montagne, au-delà des pâturages, jusqu'à Sbidag Kar, puis vers les grottes.

À l'entrée, ils s'arrêtèrent.

Les corps des quarante devs étaient là, gonflés, immenses — chacun comme une colline, comme le grand monticule de Bogh Blour qu'on voit de loin dans la plaine.

Les devs en mourant ne rétrécissaient pas. Ils restaient grands même dans la mort — c'était leur nature, leur obstination à prendre de la place dans le monde.

Vergo prit une seconde à regarder, puis sortit sa mule par la tête et courut.

Les autres, un par un, commençaient à reculer.

David se retourna et cria :

— Hé ! Destructeurs de maisons ! Pourquoi vous fuyez ? C'est moi qui les ai tués ! Si vous ne me croyez pas — regardez là-bas. J'ai coupé leurs oreilles et je les ai mises en tas.

Les hommes regardèrent. Le tas d'oreilles était là — quarante paires, empilées proprement comme des preuves au tribunal.

Ils ramenèrent leurs mules.

***

David roula le rocher qui bouchait l'entrée. Avec Kerry Toros, Tzenov Hovan et Vergo, il entra dans la caverne.

Quand les hommes virent l'or — les tas d'or le long des parois, l'argent, les marchandises accumulées pendant des années de pillage — ils furent balayés par une joie qui leur coupa les jambes.

Tout ce que Sassoun avait perdu depuis la mort de Mher était là. Les devs avaient tout gardé, tout conservé dans le noir de la montagne comme des gardiens mauvais d'une fortune qui n'était pas la leur.

Les trente-neuf hommes remplirent leurs sacs. Ils prirent tout ce qu'ils voyaient, chargèrent les mules jusqu'à la limite de ce qu'elles pouvaient porter, et reprirent le chemin de Sassoun.

Tout ce trésor fut déposé dans les réserves de Sassoun.

Et Sassoun s'épanouit. Sassoun roula dans la richesse.

***

Pour lui-même, David ne prit qu'une chose dans la caverne.

Un cheval.

Medz Mher gouverne Sassoun

Écoutez. Avant que commence le récit, il faut prononcer les noms. Car en Arménie, on ne raconte pas sans d'abord appeler les âmes des héros à témoigner. Chaque nom est une prière. Chaque prière est une porte.

Que mille miséricordes descendent sur **Deghtzoun Jewgh Dzam** — celle aux Tresses d'Or — dont la beauté traversa les montagnes comme la lumière traverse la pierre.

Que mille miséricordes descendent sur **Kerry Toros** — le Sourd Toros — dont la force était telle que même les rochers de Sassoun se souvenaient de ses pas.

Que mille miséricordes descendent sur **Tzenov Hovan** — Hovan à la Voix — dont les paroles portaient plus loin que les vents du Mont Sipan.

Que mille miséricordes descendent sur **Medz Mher** — le Grand Mher — fils de Sassoun, gardien des siens. Ce nom, vous l'entendrez souvent dans ce récit, alors retenez-le bien. *Mher* — c'est le nom du dieu de la lumière que nos ancêtres vénéraient avant même que le Christ ne vienne illuminer l'Arménie. *Mihr*, disaient-ils, seigneur du soleil, gardien des pactes entre les

hommes, protecteur de ceux qui portent les armes avec honneur. Longtemps après que les temples païens eurent été renversés par Grégoire l'Illuminateur, longtemps après que le roi Tiridate eut conduit tout un peuple vers les eaux du baptême, ce nom demeura. Il demeura parce que certaines vérités sont plus vieilles que les religions qui les habillent. Et cet homme, ce Grand Mher, fils de David de Sassoun, portait dans son nom la lumière et le fardeau de tout ce que ce mot avait jamais signifié.

Que mille miséricordes descendent sur **Armaghan** — le Don — dont l'histoire reste nouée à celle de Mher comme une liane à un chêne.

Et que miséricorde soit accordée à **Ismil Khatoun** — la Dame Ismil — dont le cœur connut à la fois la douceur et la déchirure.

Voilà. Les noms ont été prononcés. Les portes sont ouvertes.

Maintenant le récit peut commencer.

Le conseil des hommes et la femme aux Tresses d'Or

Après la mort de Sanasar, un silence pesant tomba sur Sassoun. Les montagnes elles-mêmes semblaient attendre. Il fallait un chef, et vite — car un pays sans chef est comme un troupeau sans berger au milieu des loups.

Ce fut Tzenov Hovan, Hovan à la Voix, qui parla le premier. Il se tourna vers Vergo et dit :

— Tu es notre frère aîné. Sassoun t'appartient maintenant. C'est à toi de gouverner.

Vergo secoua la tête lentement, comme un homme qui porte depuis longtemps une douleur qu'il a appris à taire.

— Moi ? Non. Je ne peux pas. Je ne suis plus l'homme que j'étais. Un jour, il y a des années de cela, j'ai voulu soulever la masse de Sanasar — cette masse que lui seul savait manier comme d'autres manient un bâton de marche. Je l'ai soulevée, je l'ai lancée. Et quelque chose s'est brisé en moi. Pas le bois. Pas le fer. Moi. Depuis ce jour-là, je ne suis plus entier.

Ils se réunirent en conseil, comme il se faisait à Sassoun depuis toujours — assis en cercle, chacun avec sa part de sagesse et ses cicatrices. Et ils

pesèrent les mots comme on pèse le grain. Les fils de Sanasar vivaient, oui, mais ils étaient encore jeunes, trop jeunes pour porter le poids d'un pays sur leurs épaules d'enfants. Il fallait quelqu'un pour tenir Sassoun debout jusqu'à ce que les garçons deviennent des hommes.

Alors ils se tournèrent vers elle.

Deghtzoun Jewgh Dzam — celle aux Tresses d'Or — venait à peine de sortir de sa retraite de deuil. Dans la tradition arménienne, une femme qui pleure son mari se retire du monde pour un temps, car le chagrin est une chose sacrée qui mérite son propre espace et son propre silence. Mais Sassoun ne pouvait pas attendre indéfiniment que le deuil se termine. Et Deghtzoun Jewgh Dzam était une femme qui savait quand poser le voile du chagrin et quand reprendre les armes.

Elle sortit. Elle alla trouver **Kourkig Jelaly**, le cheval céleste de la lignée de Sassoun — cet animal qui n'était pas tout à fait un cheval comme les autres, lui qui semblait comprendre les guerriers qu'il portait, lui dont le galop sur les crêtes ressemblait au vol d'un aigle. Elle le sella de sa selle de nacre, cette selle qui brillait comme une coquille de mer au soleil des montagnes. Elle lui mit dans la bouche le mors d'acier. Elle revêtit son armure de fer, chaussa ses bottes d'acier, et prit en main le bâton de commandement de Sanasar — le bâton de son mari mort, symbole de l'autorité de Sassoun, qu'elle tenait maintenant au nom de ses fils.

Et elle chevaucha.

Elle chevaucha sur les crêtes et dans les vallées, à travers les cols enneigés et les forêts de chênes, sous le regard des villageois qui s'arrêtaient pour la voir passer. Et ceux qui la voyaient comprenaient sans qu'il soit besoin de dire un mot — Sassoun avait un chef. Ce chef était une femme. Et cette femme était digne.

Ainsi gouverna Deghtzoun Jewgh Dzam, les Tresses d'Or, pendant les années qui suivirent. Elle tint le pays comme on tient une flamme dans le vent — des deux mains, fermement, sans jamais la laisser s'éteindre — jusqu'au jour où les fils de Sanasar seraient assez grands pour prendre leur place dans le monde.

L'ombre de Msrah Melik sur Sassoun

La nouvelle de la mort de Sanasar voyage vite. Plus vite que le chagrin, plus vite que les larmes — elle traverse les cols, descend les fleuves, traverse les déserts, et finit par atteindre des oreilles qui n'attendaient qu'elle.

Dans les vastes terres qui s'étendaient sous l'autorité du Khalife de Bagdad — ce calife dont le pouvoir couvrait alors une partie du monde comme une nuit sans lune — vivait un homme du nom de **Msrah Melik**, seigneur de **Msr**, la Grande Ville. C'était un homme habitué à peser les nouvelles comme on pèse l'or : avec patience, avec calcul, et sans aucune sentimentalité. Et quand la mort de Sanasar lui parvint, il n'éprouva ni tristesse ni pitié. Il éprouva une opportunité.

Car voilà ce que savaient tous ceux qui regardaient les montagnes de Sassoun de loin : tant que Sanasar vivait, on ne s'approchait pas. Sanasar était de cette race de héros que la terre arménienne avait produits depuis les temps les plus anciens — de la lignée de ceux qui avaient tenu les montagnes contre tous les empires du monde. Mais Sanasar était mort. Et ses fils étaient encore des enfants.

Msrah Melik rassembla ses hommes et marcha vers Sassoun.

Il n'y eut pas de grande bataille. Il n'y en avait pas besoin. Sassoun était en deuil, ses guerriers épuisés, ses chefs divisés sur la question du commandement. Et Melik le savait. Il se présenta non pas comme un ennemi qui conquiert, mais comme un créancier qui réclame — ce qui est parfois plus humiliant encore.

Il imposa un tribut.

Chaque année, Sassoun devrait lui livrer **quarante taureaux stériles** — ces bêtes inutiles à l'élevage, symbole d'une richesse prélevée sans retour. **Quarante kodes d'or** — des seaux entiers du métal que les hommes de Sassoun arrachaient à leurs terres et à leur sueur. Et **quarante jeunes filles vierges** — car aucune domination n'est complète tant qu'elle ne touche pas aux femmes et à l'honneur d'un peuple.

Ce dernier tribut était la blessure la plus profonde. Dans la tradition arménienne, l'honneur d'une famille, d'un clan, d'un pays tout entier, passe par la protection de ses femmes. Livrer ses filles à un seigneur étranger, c'était admettre que l'on ne pouvait plus les protéger. C'était se soumettre non seulement en corps, mais en âme.

Et pendant des années, Sassoun paya.

Les Tresses d'Or tenaient le pays debout, oui — mais elle le tenait courbé sous ce joug, attendant le jour où les fils de Sanasar seraient enfin assez grands pour redresser ce que le malheur avait plié.

L'enfant qui faisait trembler la terre

À sept ans, Mher mesurait sept étages.

Prenez le temps de comprendre ce que cela signifie. Ce n'est pas une façon de parler, ce n'est pas une métaphore de conteur fatigué. Dans la tradition de Sassoun, les héros naissent déjà différents — comme si la terre arménienne elle-même les façonnait plus grands, plus lourds, plus denses que les autres hommes, comme elle façonne ses montagnes plus hautes que celles des pays voisins. Mher était le fils de Sanasar, petit-fils d'une lignée qui remontait aux temps où les dieux et les hommes se côtoyaient encore. Son corps portait cet héritage. À sept ans, il était déjà une force de la nature.

On l'envoya à l'école du couvent — car en Arménie, depuis la christianisation du pays au début du IVe siècle, c'est dans les monastères que les enfants apprenaient à lire, à écrire, à compter, et surtout à se conduire en hommes dignes de leur nom. Mher apprit. Il étudia. Il acquit les manières et les savoirs que l'on attendait d'un garçon de bonne famille. Mais l'école ne peut pas contenir indéfiniment ce que la nature a décidé de libérer.

Un matin, il vint trouver sa mère.

— Mère, dit-il, j'ai assez attendu à la maison. Laisse-moi partir dans les hauts pâturages et les montagnes. Laisse-moi chasser, laisse-moi courir, laisse-moi entrer dans le rang des hommes.

Deghtzoun Jewgh Dzam le regarda — cet enfant-montagne, ce fils de sept étages — et son cœur de mère dit non pendant que ses yeux lui disaient qu'il était déjà trop tard pour dire non.

— Mher, tu es encore jeune. Attends quelques années de plus.

— Mère, répondit-il, nous n'avons pas d'homme dans cette maison. Les devs nous guettent.

Les *devs* — il faut s'arrêter un instant sur ce mot. Dans la vieille croyance arménienne, héritée des temps où les montagnes du Caucase étaient peuplées d'esprits et de forces invisibles, les devs étaient des êtres maléfiques, des démons, des ennemis de toute nature — humains ou autrement. Le mot avait traversé la christianisation sans disparaître, car certaines vérités résistent aux changements de religion. Et Mher, en disant *les devs nous guettent*, ne parlait pas seulement des ennemis de chair et d'os. Il parlait de tout ce qui profite du vide laissé par l'absence d'un homme fort à la tête d'une maison.

Deghtzoun Jewgh Dzam comprit qu'elle ne pouvait pas retenir ce garçon plus longtemps. Elle donna son consentement.

***

Mher partit donc chasser. Il parcourait les plaines et les montagnes pendant le jour, rentrait dormir la nuit. Il allait à pied — il n'avait pas encore de cheval. Et c'est là que commença le problème.

Car Mher était lourd. Lourd comme seul peut l'être un héros de sa trempe. Quand il courait, ses pieds s'enfonçaient dans la terre. Les renards le voyaient venir de loin — non pas parce qu'il était maladroit, mais parce que chacun de ses pas faisait trembler le sol comme un petit séisme. Les bêtes détalaient avant même qu'il soit à portée. Il tendait son arc, décochait ses flèches — mais même ses flèches semblaient incertaines, comme si elles aussi peinaient à suivre le rythme d'un garçon qui n'avait pas encore trouvé sa mesure dans le monde.

Un soir, il rentra bredouille, épuisé, furieux. Il jeta son bâton sur le sol de la maison avec une force qui fit trembler les murs.

Kerry Toros leva les yeux.

— Pourquoi cette colère, gamin ?

— Kerry Toros, dit Mher entre les dents, maudite soit cette chasse. J'ai couru après les bêtes toute la journée. Toute la journée. Elles m'ont toutes échappé. Mes flèches n'ont touché personne. Je rentre les mains vides. Et je suis épuisé à en tomber.

Kerry Toros — cet homme sage, cet oncle aguerri, dont le surnom *Kerry* disait quelque chose de rugueux et d'honnête — laissa passer un silence, puis dit avec la franchise directe de ceux qui ont vu trop de choses pour perdre du temps avec les délicatesses :

— Toi, tête brûlée de Sassoun. Faut-il que tous les gens de Sassoun soient des têtes brûlées ? On ne court pas après le gibier à pied pour l'attraper à la main. Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne.

— Que dois-je faire alors, Kerry ?

Ce fut sa mère qui répondit. Sa voix était calme, comme toujours — cette voix qui avait gouverné Sassoun pendant des années, qui avait tenu le pays sous le joug de Msrah Melik sans jamais perdre la tête ni l'espoir.

— Mher, mon fils, à Bitlis vit le prince Korkig. Il élève des chevaux de race ardente, des bêtes comme on n'en voit nulle part ailleurs. Et il est de notre sang — un parent. Va le trouver. Ne te gaspille pas à courir à pied comme un paysan. Va chercher un cheval. Ramène-le. C'est ainsi que chasse un homme de Sassoun.

Mher hocha la tête. Puis, avec cette simplicité des grands garçons qui n'ont pas encore appris à compliquer les choses :

— Mère, mets de côté une ou deux miches de pain pour moi. À l'aube, je pars pour Bitlis.

La route de Bitlis et le prince aux quarante chevaux

À l'aube, Mher se leva.

Il glissa deux miches de pain de millet dans sa ceinture — le pain des gens simples, le pain des montagnes, celui qui tient au ventre quand la route est longue. Puis il sortit dans le petit matin encore sombre, s'approcha d'un arbre, le saisit à la base, et l'arracha de terre comme un homme arrache une mauvaise herbe de son jardin. Il le posa sur ses épaules — tronc, branches et tout — et prit la route.

— Plaines de Bitlis, cria-t-il dans l'air frais du matin, j'arrive !

Voilà comment voyage un fils de Sanasar. Pas avec un bâton de marche. Avec un arbre.

Il traversa les hauts plateaux, fit une halte dans la plaine de Maranik — cette terre ouverte et venteuse où les bergers s'arrêtent depuis des siècles pour laisser souffler leurs troupeaux — puis continua sa descente vers Bitlis. Bitlis, la ville aux maisons de pierre noire accrochées aux flancs de la gorge, la ville des princes et des marchands, où la vie avait une autre allure que dans les villages de montagne de Sassoun.

Il entra par le quartier haut de la ville.

Des garçons jouaient dans la rue. Ils levèrent les yeux et s'arrêtèrent net.

Un homme approchait — un homme immense, portant sur les épaules un arbre entier aussi épais qu'une poutre de plafond, avec la désinvolture de quelqu'un qui promène un bâton. Les garçons se regardèrent, puis regardèrent encore l'homme, puis se regardèrent de nouveau.

— Qui peut bien être cet homme qui se promène avec une poutre sur l'épaule ?

Mher s'arrêta devant eux.

— Où est la maison du prince Korkig ?

Les garçons, surmontant leur stupéfaction avec la curiosité naturelle de l'enfance, se serrèrent autour de lui.

— Viens, on t'y emmène.

Ils le conduisirent jusqu'au portail. Mher posa son arbre contre le mur — le bruit dut résonner dans toute la rue — et entra.

***

Dans la grande salle, le prince Korkig tenait conseil. Il était assis à la place d'honneur, entouré de ses anciens, comme il se faisait dans les maisons nobles d'Arménie

depuis les temps des rois Artashessides — le maître au centre, les sages autour, et les affaires du domaine pesées à voix haute entre hommes de confiance.

Mher entra et salua.

Korkig ne répondit pas. Il ignora le salut comme on ignore un serviteur qui arrive au mauvais moment.

C'était une erreur.

Mher regarda l'homme assis à la tête du conseil. *Ce doit être Korkig*, pensa-t-il. Il traversa la salle, saisit le prince par le bras, et le mit debout — d'un geste qu'il devait considérer comme parfaitement amical, une simple façon de forcer la politesse que l'autre avait refusée. Une légère torsion du poignet, rien de plus.

Korkig sentit son bras se briser en sept endroits.

Enfin — peut-être pas se briser. Mais quelque chose en lui comprit instantanément, avec une clarté absolue et douloureuse, qu'il avait en face de lui un être d'une nature différente de la sienne. Et que la courtoisie était soudainement une très bonne idée.

— D'où viens-tu, brave garçon ? demanda-t-il en s'efforçant de garder la voix stable.

— De Sassoun.

— Et de qui es-tu le fils ?

— De Sanasar.

Le nom fit son effet. Korkig sentit quelque chose se détendre dans sa poitrine — ou peut-être se contracter encore davantage, difficile à dire. Il choisit en tout cas la seule réponse raisonnable.

— Sois le bienvenu, mon garçon. Mille fois bienvenu.

Il sourit. Il fit apporter à manger. C'était de la feinte, il faut le dire — le conteur ne nous cache rien : Korkig avait vu la force du garçon et voulait simplement l'amadouer. Mais en Arménie, la loi de l'hospitalité est sacrée, qu'elle soit sincère ou calculée. On pose le pain devant l'invité. On s'occupe de lui. Et pendant ce temps, on réfléchit.

Mher s'assit. Il se reposa. Il mangea.

Puis Korkig, d'une voix de nouveau aimable, demanda :

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Mher.

— Et qu'est-ce qui t'amène chez moi, Mher ?

— Voilà, dit Mher avec la franchise directe des gens de Sassoun, je suis devenu si lourd que quand je chasse dans les montagnes, je ne peux plus courir après les bêtes. Elles me voient venir et s'enfuient. Mes pieds s'enfoncent dans la terre. Je suis venu te demander un

cheval. Si tu veux bien m'en donner un, donne-le-moi maintenant. Si tu ne veux pas, dis-le-moi et je repars.

Pas de discours. Pas de détours. C'est ainsi que parlent les fils de Sassoun.

Korkig ouvrit les bras avec un sourire large comme une porte.

— Mher, mon garçon, je donnerais ma vie pour toi. Un cheval ? Je t'en donnerais dix ! J'en ai quarante à l'écurie. Va, choisis celui qui te convient, et il est à toi.

Le poulain qui frappe des étincelles

Cette nuit-là, ils dormirent.

À l'aube, on leur servit le repas du matin — car chez un prince arménien, l'hospitalité ne s'interrompt pas entre le coucher et le lever du soleil. Puis Korkig appela le palefrenier et lui dit :

— Emmène Mher aux écuries. Laisse-le choisir le cheval qu'il veut.

Mher suivit le garçon d'écurie, et voici ce qu'il vit en entrant : vingt chevaux d'un côté, vingt chevaux de l'autre, rangés en deux longues files dans la pénombre odorante de la paille et du cuir. Sur le dos de chacun, une selle de nacre — ce matériau précieux que les artisans arméniens travaillaient avec un soin jaloux. Dans la bouche de chacun, un mors d'acier. Quarante chevaux, tous beaux, tous bien nourris, tous équipés comme pour une parade royale.

Le palefrenier s'inclina légèrement.

— Mher, je donnerais ma vie pour toi. Prends celui qui te plaît.

Mher longea les stalles. Il s'arrêtait devant chaque cheval, posait la main sur la croupe, et donnait une

claque — pas une claque de colère, juste une claque d'essai, la façon dont un homme de Sassoun vérifie ce qu'une bête a dans le ventre. Et chaque fois, le même résultat : le cheval fléchissait, le ventre touchait presque le sol, les pattes se dérobaient sous le poids d'une simple gifle ouverte.

L'un après l'autre. Les quarante.

Mher sortit de la rangée et secoua la tête.

— Il n'y a pas un seul cheval ici qui puisse me porter. À quoi m'servirait-il si je le prends ? J'ai touché chaque bête, et chaque bête a plié. Comment voulez-vous qu'un cheval pareil me soutienne ?

Il faut comprendre ce qu'il voulait dire. Mher n'était pas un cavalier ordinaire. Il était le fils de Sanasar, de cette lignée de géants de Sassoun dont les pas faisaient trembler la terre. Un cheval ordinaire sous lui, c'était une poutre trop fine sous un toit trop lourd — ça ne tient pas, ça casse, et tout s'effondre au mauvais moment. Pour Mher, il ne s'agissait pas de trouver un beau cheval. Il s'agissait de trouver le bon.

***

Il allait sortir de l'écurie quand quelque chose attira son regard.

Dans un coin, à l'écart des grands chevaux de parade, un poulain de deux ans gambadait librement — petit,

trapu, le poil encore hirsute de jeunesse, avec cette énergie nerveuse et un peu folle des bêtes qui n'ont pas encore appris à se tenir tranquilles. Il cabriolait pour rien, pour le plaisir, comme si ses sabots lui démangeaient.

Mher s'arrêta.

Je n'ai trouvé aucun cheval parmi les quarante. Laisse-moi tenter ce poulain d'un seul coup. S'il tombe mort, je partirai. Les gens sauront au moins quelle force j'ai.

Il leva la main et frappa — mais à peine, juste un effleurement de la croupe, une caresse un peu appuyée comparée aux claques qu'il avait données aux autres.

Le poulain explosa.

Il se cabra, rua, tourna sur lui-même dans une frénésie de pure puissance — la force de dix chevaux dans un corps encore presque enfant. Ses sabots frappèrent le mur de pierre avec un bruit de tonnerre et des gerbes d'étincelles jaillirent de la roche. Si ce coup avait touché Mher, le conteur vous le dit sans rire : Mher aurait atterri à Sassoun.

Mher regarda les étincelles s'éteindre sur le sol. Il sourit.

— La Croix m'en est témoin. Voilà le cheval qui peut me porter.

Car dans la tradition arménienne — cette tradition qui avait conservé, sous le vernis chrétien, quelque chose des anciens cultes du feu hérités des Perses et des temps d'Urartu — l'étincelle n'est pas un accident. L'étincelle est un signe. Le feu qui jaillit d'un sabot sur la pierre, c'est la marque d'une bête que les dieux ont rendue différente des autres. Et Mher, fils de Sassoun, savait reconnaître ce qu'il voyait.

— Je connais bien ma propre force, dit-il. Le coup que j'ai donné aurait tué n'importe quel autre cheval. Celui-là a sauté. Je prends ce poulain — si le prince Korkig accepte de me le donner. S'il refuse, je repars sans rien.

Le retour du géant

Mher revint dans la chambre du prince.

Korkig leva les yeux.

— Alors, Mher, lequel as-tu choisi ?

— Aucun de vos chevaux d'écurie ne m'intéresse, dit Mher. Donnez-moi le poulain hirsute. Si vous voulez bien me le donner, je le prends. Sinon, je rentre chez moi.

Korkig fronça les sourcils — une ride d'embarras, pas de colère.

— Mher, mon garçon, je suis le prince Korkig. J'aurais honte de te donner un poulain. Qu'est-ce que les gens diraient ? *Le fils de Sanasar est venu, et Korkig n'a pas su lui offrir un vrai cheval.* Ma réputation n'a pas besoin de ça.

C'est une chose importante, dans les maisons nobles d'Arménie — la réputation. Le regard des autres. Ce qu'on dira au marché, ce qu'on murmurera dans les cours des monastères, ce que les bardes retiendront quand ils chanteront les noms des princes. Korkig pensait en homme de son rang. Il pensait à ce que son geste allait raconter de lui.

Mher, lui, pensait au poulain.

— Non, mon oncle, dit-il — car en Arménie on appelle *oncle* tout homme qu'on respecte et qui est plus âgé que soi, que le sang les lie ou non. Ce poulain est le seul que je demande. Si vous me le donnez, je pars content. Si vous ne me le donnez pas, je pars quand même.

Korkig le regarda un instant. Il pensa peut-être aux sept endroits de son bras où il avait senti la force de ce garçon la veille. Il pensa peut-être aussi que discuter plus longtemps ne mènerait nulle part.

— Comme tu veux, dit-il. Je ne te forcerai pas à choisir autrement. Si tu veux ce poulain, prends-le.

***

Le palefrenier passa un licou au cou du poulain, le fit sortir de l'écurie, et tendit la longe à Mher.

Mher tira. Le poulain ne bougea pas.

Ce n'était pas de l'entêtement — c'était de la nature. Une bête de cette trempe ne suit pas, elle décide. Elle avait la force de dix chevaux dans les pattes et aucune raison de se laisser conduire comme un âne de bât.

Mher demanda une corde. On la lui apporta. Il attacha solidement les quatre pattes du poulain, glissa une poutre en travers entre ses jambes, et souleva l'animal sur ses épaules — comme on porte un fagot, comme on

porte une poutre de bois, comme si un cheval entier n'était qu'un léger fardeau pour un fils de Sassoun.

Il se retourna vers son hôte.

— Adieu, mon oncle. Que Dieu bénisse votre maison.

Puis il prit la route.

— Sassoun, cria-t-il dans l'air de Bitlis, j'arrive !

***

Les gens de Bitlis sont comme les gens de toutes les villes — ils s'assemblent vite autour de ce qui sort de l'ordinaire, et ce qui sort de l'ordinaire les fait rire ou crier selon leur humeur. En les voyant, jeunes et vieux, ils se rassemblèrent sur son passage. Et ils se mirent à huer.

— Hoo ! Hoo !

— Pou ! Pou !

Ils sifflaient, ils se moquaient, ils pointaient du doigt cet homme immense qui traversait leur ville avec un cheval vivant sur l'épaule, les quatre pattes liées, la tête ballottant à chaque pas.

Mher n'entendit rien. Ou plutôt — il entendit très bien, et n'en tint aucun compte. C'est une des choses que les héros de Sassoun ont en commun : une certaine surdité choisie face aux opinions des foules. La moquerie ne

change pas la route. La dérision ne change pas ce qu'on porte.

Il continua. Il traversa les plaines. Il remonta vers les montagnes. Et il arriva à Sassoun.

L'éducation du poulain de feu

Kerry Toros vit Mher arriver de loin.

Il reconnut la démarche — cette façon de marcher qui ne change pas, qu'on porte rien ou qu'on porte un cheval. Il plissa les yeux, regarda la bête sur l'épaule de son fils, et quand Mher fut assez proche pour qu'on entende sans crier, il dit :

— Quel poulain hirsute, mon garçon. C'est vraiment le mieux que tu aies pu trouver ? Korkig n'avait pas un vrai cheval de race à te donner ?

Mher posa le poulain à terre avec soin.

— Tu as raison de demander, Kerry. Korkig avait quarante chevaux dans ses écuries — quarante bêtes sellées de nacre et bridées d'acier. J'en ai essayé chacune. Je posais la main sur la croupe, je donnais une claque, et chaque bon-à-rien pliait les pattes, le ventre rasant le sol. Pas un seul qui tienne. Pas un seul qui puisse me porter.

Il s'accroupit près du poulain, qui regardait autour de lui avec ses yeux noirs encore pleins de cette électricité sauvage.

— Mais celui-là — je l'ai à peine effleuré, juste un souffle sur la croupe, et il a explosé. La force de dix chevaux.

Ses sabots ont frappé la pierre du fumier et en ont tiré des étincelles.

Kerry Toros se tut un moment. Il s'approcha du poulain, passa la main sur son poitrail, regarda ses yeux, ses pattes, la façon dont il posait le pied.

— Alors tu as un poulain de feu, dit-il.

Ce n'était pas une métaphore vide. Dans les croyances anciennes du Caucase, l'étincelle tirée du sabot sur la pierre était un signe reconnu — la marque d'une bête touchée par quelque chose de plus grand que la simple nature. Les chevaux de héros ne sont pas des chevaux ordinaires dans les épopées de Sassoun. Ils participent de la légende autant que leurs cavaliers. Le cheval de Mher devait être à la hauteur de Mher.

— Rentre-le, dit Kerry Toros. Je vais m'en occuper. Dans trois mois, tu pourras le monter.

***

Kerry Toros connaissait les chevaux mieux que personne. C'était dans sa nature — il avait ce don, cet œil, cette patience qu'on ne peut pas vraiment enseigner et qu'on reconnaît tout de suite chez quelqu'un. Il prit le poulain en main, le nourrit, le travailla, l'habitua lentement au poids d'un homme — pas d'un homme ordinaire, mais d'un homme de Sassoun — et au bout de trois mois, quand le poulain fut formé et dompté, il le rendit à Mher.

Mher monta en selle.

Et Sassoun vit ce qu'elle attendait depuis qu'il était né.

Il devint un cavalier accompli — de ceux dont on dit qu'ils ne font qu'un avec leur monture, que le cheval pense avant même que la main ne tire sur les rênes. Il parcourut les terres de Sassoun en tous sens, les plaines ouvertes comme les gorges étroites, les pentes rocheuses comme les forêts denses. Il chassait — et quand il chassait, il ne rentrait pas les mains vides.

Il rapportait le gibier à la ville. Il le distribuait. À tous les gens de Sassoun, à ceux qui n'avaient rien comme à ceux qui avaient peu. C'est ainsi que pendant sept ans, Mher nourrit son peuple.

Sept ans — le chiffre n'est pas anodin. Dans la tradition arménienne comme dans beaucoup de traditions du Proche-Orient ancien, sept est le chiffre de la plénitude, du cycle accompli. Sept ans de chasse, sept ans d'abondance, sept ans pendant lesquels Sassoun apprit à connaître ce garçon qui portait des arbres sur l'épaule et des chevaux sur le dos, et qui revenait chaque soir avec de quoi manger pour tout le monde.

C'est comme ça qu'un héros commence. Pas par une guerre. Par le pain quotidien.

Le lion et le seigneur de Sassoun

Vint un jour où Sassoun souffrit.

Mher avait quinze ans. Les gens vinrent frapper à sa porte — pas un ou deux, mais des familles entières, des vieux, des mères avec des enfants accrochés à leurs jupes — et ils crièrent leur détresse :

— Mher, nous allons mourir de faim. Pour l'amour de Dieu, trouve-nous du grain.

Mher les écouta. Il ne savait pas encore quoi faire, mais il savait à qui demander.

— Je vais voir Kerry Toros. Lui saura d'où vient ce mal.

Il alla trouver son oncle.

— Kerry, notre peuple a faim. Peut-on trouver de la nourriture quelque part ?

Kerry Toros soupira — le soupir de quelqu'un qui connaît la réponse depuis longtemps et qui attendait qu'on lui pose la question.

— Qu'est-ce que je peux faire, mon fils ? Il n'y a plus de grain dans le pays. S'il en reste quelque part, c'est dans les greniers de ton père. Mais la cause de cette famine — tu veux savoir ?

— Oui. La grêle ? Le vent ? La chaleur qui a brûlé les récoltes ?

— Non. Rien de tout ça. Écoute-moi bien. Nous autres à Sassoun, on élève des chèvres, des bœufs, des ânes. Le grain, on ne le cultive pas ici — on le fait venir de Damas et d'Alep, par les routes de commerce qui traversent les collines. Mais depuis quelque temps, il y a un lion qui rôde dans la campagne. Il dévore quiconque ose monter vers les champs pour labourer. Il a bloqué toutes les routes. Plus personne n'ose voyager de Damas à Sassoun, ni de Sassoun à Damas. Voilà pourquoi il n'y a plus de grain. Voilà pourquoi il y a la famine.

Mher écouta, puis demanda — avec la curiosité directe d'un garçon qui n'a jamais eu peur de ce qu'il ne connaît pas encore :

— Kerry, c'est quoi, un lion ? Quelle sorte de créature est-ce ?

— Le lion est le roi des bêtes. Il dévore les hommes.

— Il les attaque de loin ou seulement quand ils sont proches ?

— Quand ils sont proches.

Mher hocha la tête.

— Alors j'irai l'affronter demain à l'aube.

— Non, mon garçon, n'y va pas. Il te tuera.

Mher n'entendit pas — ou plutôt, il entendit, et cela ne changea rien.

***

Le lendemain matin, tous ceux qui pouvaient mettre le pied à l'étrier se joignirent à lui. Qui pouvait rester chez soi ce jour-là ? On monta à cheval et on suivit Mher sur les pistes qui descendaient vers les collines.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps.

Le lion les vit venir. Il sortit de son repaire, lentement, avec cette assurance souveraine des bêtes qui n'ont jamais appris à fuir. Il fouetta l'air de sa queue — une fois, deux fois — et un nuage de poussière se leva dans la lumière du matin. Puis il s'arrêta et attendit, face à Mher.

Les hommes dans le dos de Mher se figèrent.

— Qu'est-ce que c'est, cette chose qui nous fait face ? demanda Mher.

— C'est le lion.

Mher se retourna vers ses compagnons et dit — et sa voix était calme, absolument calme :

— Si l'un d'entre vous tente de tuer le lion avec une épée, je laisse le lion, et c'est cet homme-là que je tue moi-même.

Silence.

— La mère de ce lion a invoqué Dieu quand elle lui a donné la vie. Ma mère aussi a invoqué Dieu quand elle m'a mis au monde. Nous sommes tous les deux des créatures de Dieu. Je vais poser mes vêtements et l'affronter à mains nues.

Il y a dans cette déclaration quelque chose de profondément arménien — cette idée que le combat véritable est un acte sacré, pas une boucherie. Que le héros qui tue sans honneur ne mérite pas le nom de héros. Les anciens d'Arménie, avant même le christianisme, avaient leurs codes — Aramazd le père des dieux n'accordait sa faveur qu'à ceux qui se battaient avec droiture. Et le Christ, que Tiridate avait choisi pour son peuple quatre siècles plus tôt, n'avait pas effacé cette exigence — il l'avait seulement habillée autrement.

Les compagnons s'écartèrent.

Mher avança seul.

***

Ils se rejoignirent — l'homme et le lion — et ils s'empoignèrent.

Mher prononça les mots :

— *Au nom du Pain et du Vin, et du Seigneur Éternel.*

Le Pain et le Vin — le corps et le sang du Christ, oui, mais aussi quelque chose de plus ancien que le Christ dans ces mots-là, quelque chose qui remontait aux offrandes que les prêtres d'Aramazd déposaient sur les autels de pierre avant que les temples soient renversés. Les mots changent. Ce qu'ils portent reste.

Il saisit la mâchoire supérieure du lion d'une main. La mâchoire inférieure de l'autre. Et il tira.

Le lion fut déchiré en deux.

Mher posa un morceau d'un côté de la route. L'autre morceau de l'autre côté. Comme on pose deux pierres pour marquer un passage.

***

Ses compagnons s'approchèrent, debout à ses côtés dans le silence de l'après-combat. L'un d'eux prit ses jambes à son cou et courut jusqu'à Sassoun porter la nouvelle à la mère de Mher.

— Lumière à tes yeux ! Mher a tué le lion !

Jusqu'à ce jour il s'appelait Mher. À partir de ce jour, on l'appela **Mher le Semblable au Lion**.

***

Il rentra à Sassoun.

Le peuple vint à sa rencontre. Ils n'avaient pas besoin de se concerter — c'était une évidence que tout le monde avait vue en même temps, comme on voit le soleil se lever.

— Tu es notre seigneur maintenant. Tu gouverneras notre terre.

Quand le peuple de Sassoun proclama Mher comme son souverain, sa mère — **Karsoun Jewgh Dzam Deghtzoun**, celle aux Tresses d'Or, gardienne de l'héritage de son mari — apporta ce qu'elle avait conservé pour ce jour.

Elle lui donna **Kourkig Jelaly**, le cheval de feu.

Elle lui donna **l'Épée de la Foudre**.

Elle lui donna le casque d'acier, la ceinture de combat, et le manteau de velours.

Ce sont les armes et les attributs d'un roi-héros dans la tradition de Sassoun — pas des ornements, mais des instruments de règne. Le cheval qui porte le cavalier à travers les batailles. L'épée qui tranche les nœuds que la parole ne peut défaire. Le casque qui protège la pensée du chef. La ceinture qui tient le corps droit sous

le poids du pouvoir. Le manteau qui dit à ceux qui vous voient : cet homme gouverne.

Mher monta en selle. Il saisit l'Épée de la Foudre.

Et il chevaucha à travers les terres de son père.

Tous ses ennemis baissèrent la tête.

La fiancée captive

Le temps passa.

Et comme il arrive dans toutes les maisons où un fils est devenu un homme, vint le moment où les anciens se regardèrent entre eux et dirent ce qu'ils pensaient depuis un moment déjà.

Un matin, Kerry Toros, les seigneurs et les vieux de Sassoun se rendirent ensemble dans la chambre de Deghtzoun Dzam.

— Pourquoi ne maries-tu pas le fils de Sanasar ?

On tint conseil. Et à l'aube suivante, Kerry Toros, Hovan et une troupe d'hommes valeureux montèrent à cheval et prirent la route. Quand un héros de Sassoun cherche une épouse, ce n'est pas une affaire de famille ordinaire — c'est une mission d'État, une ambassade qui engage l'honneur de tout un peuple.

Ils allèrent trouver le roi Melkon.

— Pourquoi êtes-vous venus ? demanda le roi.

— Ô roi, dit Kerry Toros, nous venons vous demander un service.

— Lequel ?

— Trouvez-nous une bonne jeune fille — de ville ou de campagne, peu importe — quelqu'un que nous puissions ramener à Sassoun pour la marier à Mher.

Le roi Melkon réfléchit un instant, puis dit :

— Allons à Manatzkert. Demandons Armaghan, la fille du roi Tevatoros — le Toros aux Ailes.

***

Ils partirent ensemble — le roi Melkon, son vizir et ses ministres, Kerry Toros et ses hommes — vers la forteresse de Manatzkert. Tevatoros était un roi du genre insaisissable, de ceux dont la légende dit qu'ils construisent un fort avant le petit-déjeuner et en posent les fondations d'un autre avant le dîner. Son surnom, *le Toros aux Ailes*, n'était pas une flatterie vide — il désignait un homme qui semblait toujours ailleurs que là où on le cherchait.

Ils arrivèrent à la porte de Manatzkert.

— Tevatoros est-il là ?

— Il est parti à Van.

Ils allèrent à Van après le repas du matin.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, mangé, et il est parti pour Erzurum.

Ils arrivèrent à Erzurum à midi.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, pris son repas de midi, et il est parti pour Kars.

Ils arrivèrent à Kars en fin d'après-midi.

— Tevatoros est-il là ?

— Il a posé les fondations du fort, soupé, et il est reparti vers la forteresse de Manatzkert.

Voilà le genre de roi qu'était Tevatoros. Il construisait des forteresses comme d'autres font des pas, mangeait en chemin et repartait avant qu'on ait eu le temps de s'asseoir. C'est une façon que les conteurs arméniens ont de dire que certains hommes appartiennent à l'espace entier de leur pays — qu'ils sont partout à la fois, que leurs pieds ne touchent jamais vraiment le sol parce qu'ils sont toujours en train de marquer le territoire, pierre après pierre, forteresse après forteresse.

On envoya un message en avant : *Le roi Melkon, Kerry Toros, Hovan et leurs hommes sont en route pour vous rendre visite.*

***

Tevatoros envoya des hommes à leur rencontre et les accueillit comme on accueille des hôtes de marque — les princes dans leurs propres quartiers, les guerriers dans les leurs. On mangea. Et quand le repas fut terminé, Tevatoros se tourna vers Melkon.

— Soyez les bienvenus, ô roi. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Nous venons pour établir une alliance par le mariage.

— Quel genre d'alliance ?

— Nous vous demandons de donner votre fille Armaghan à notre Mher.

— Mher ? Le fils de qui ?

— Le fils de Sanasar.

Tevatoros se tut un moment. Dans les traditions arméniennes du Caucase, le silence qui précède une réponse difficile n'est pas de l'hésitation — c'est du respect pour le poids des mots qu'on s'apprête à prononcer.

— Melkon, Kerry Toros, Hovan — puisque vous êtes venus jusqu'à moi, je vous donnerais volontiers ma fille. De bon cœur. Mais voilà sept ans qu'Armaghan est

captive. Elle est aux mains de **Sbidag Dev** — le Dev Blanc, le seigneur de Khlat.

Un Dev. Le mot porte tout son poids dans l'air de la salle.

Dans la tradition arménienne, les *devs* sont des êtres surnaturels — ni tout à fait démons, ni tout à fait dieux — héritiers des *daēvas* de la cosmologie iranienne ancienne, ces puissances qui s'opposent à l'ordre du monde. Depuis que l'Arménie avait absorbé les influences perses et zoroastriennes, puis s'en était éloignée pour embrasser le christianisme en 301 sous Tiridate, les *devs* avaient gardé leur place dans l'imaginaire populaire — non plus comme dieux rivaux, mais comme forces du mal, ravisseurs, geôliers de tout ce qui devrait être libre.

Armaghan était captive d'un Dev depuis sept ans.

— Elle sera à Mher, dit Tevatoros, s'il peut la délivrer.

***

Laissons ici les ambassadeurs à leur délibération.

Car il nous faut maintenant parler de Sbidag Dev.

Le défi de Sbidag Dev

En ces jours-là, Sbidag Dev régnait sur Khlat.

Il avait entendu parler de Mher. Difficile de ne pas en entendre parler — la renommée de Mher se répandait à travers le monde comme l'eau se répand sur la pierre, lentement d'abord, puis partout à la fois. Et Sbidag Dev, dans sa forteresse de Khlat, écoutait ce nom revenir de plus en plus souvent, de plus en plus fort.

Il pensa :

Il viendra. Tôt ou tard, il viendra détruire Khlat et me renverser. Mieux vaut choisir le moment moi-même.

Il prit sa plume. Il écrivit une lettre. Et il la confia à **Pahlevan Kamy** — le Vent — pour qu'il la porte à Sassoun.

***

Ce jour-là, Mher chassait dans les montagnes.

Pahlevan Kamy surgit devant lui — comme le vent surgit, sans bruit et sans prévenir — et dit :

— Salut à toi, Mher. Tu as grandi au point de venir chasser dans les montagnes ? Sache que Sbidag Dev te défie en combat.

Il lui tendit la lettre.

Elle disait : *Viens te battre avec moi.*

Mher lut. Il plia la lettre.

— Qu'il en soit ainsi. Prépare-toi. J'arrive.

Alors le messager — ce dev porteur de lettres — dit quelque chose d'inattendu :

— Mher, j'ai une requête. Fais-moi cette grâce. Exauce ce que je te demande.

— Ma parole m'engage, dit Mher. Vous êtes des devs, soit — nous, nous sommes les guerriers de Sassoun. Nous ne portons pas la tromperie dans le cœur. Qu'est-ce que tu me demandes ?

— Sache que nous n'aimons pas Sbidag Dev. Nous voulons que tu viennes le tuer pour que nous soyons libérés de lui.

— Je le ferai, dit Mher.

***

Il faut s'arrêter un instant sur ce moment — un dev qui demande à un héros humain de tuer son propre seigneur. Dans la tradition arménienne, les devs ne forment pas un peuple uni et loyal. Ils sont comme les grandes puissances de ce monde : hiérarchisés, soumis à des chefs qu'ils craignent plus qu'ils n'aiment, capables de trahir quand la peur devient plus lourde que

la fidélité. Sbidag Dev était puissant — assez puissant pour que même ses propres serviteurs préfèrent mettre leur espoir dans un garçon de Sassoun plutôt que de continuer à le servir.

C'est une vieille leçon que les épopées arméniennes répètent souvent : les tyrans se défont d'eux-mêmes, parce que la terreur ne crée pas de loyauté, seulement de l'attente.

***

Mher rentra à Sassoun. Il alla trouver sa mère et lui baisa la main.

— Tu dois savoir, dit-il, que Sbidag Dev m'a envoyé une lettre. Il me défie en combat. Je vais y aller.

Karsoun Jewgh Dzam Deghtzoun — celle aux Tresses d'Or, gardienne de Sassoun depuis la mort de Sanasar — le regarda. Elle vit ce qu'elle avait toujours vu : son fils. Jeune. Debout. Décidé.

— Que je meure pour toi, mon enfant — mais tu es encore un jeune garçon. Comment peux-tu te battre contre lui ? Sbidag Dev est le plus puissant des rois. Aucune épée ne peut le terrasser. Aie encore un peu de patience, Mher. Grandis encore. Et alors tu iras.

— La patience est une bonne chose, Mère, dit Mher. Mais j'ai donné ma parole au dev. Je pars.

Elle le regarda encore un moment.

— Très bien. Tu peux y aller. Mais tu m'écouteras.

Et elle lui dit ce qu'il devait emporter.

— Monte **Kourkig Jelaly** — c'est le cheval de ton père, capable de tout. Revêts l'armure de Sanasar. Chausse ses bottes d'acier. Pose son heaume de fer sur ta tête. Charge son carquois, son arc et ses flèches dans ton dos. Prends sa masse dans ta main. Ceins-toi de l'Épée de la Foudre.

Et puis pars.

***

Ce passage du père au fils mérite qu'on s'y attarde. Dans les épopées de Sassoun, l'armure n'est pas un simple équipement — elle est une transmission. Quand une mère habille son fils des armes de son père mort, elle accomplit un acte presque rituel : elle fait passer dans le fils la force du père, elle lui dit *tu continues ce qu'il a commencé*, elle relie les générations dans un seul geste. Kourkig Jelaly n'est pas seulement un cheval — c'est la monture de Sanasar qui devient la monture de Mher, le feu du père qui passe au fils.

Mher prit l'armure de son père. Il monta Kourkig Jelaly.

Et il prit la route de Khlat.

***

Il chevaucha longtemps. Jusqu'à ce qu'il atteigne les pâturages de Sbidag Dev, au sommet d'une haute montagne.

C'était le printemps.

La montagne était couverte de fleurs — des milliers de fleurs, et de l'oseille sauvage entre les pierres, et cette lumière particulière que le printemps a dans les hauteurs du Caucase, quand la neige recule et que la terre se souvient qu'elle sait être verte.

Sbidag Dev et ses serviteurs avaient dressé leur camp là-haut, dans cette beauté indifférente.

Ils ne savaient pas encore que Mher arrivait.

La source gardée et la captive de la caverne

En chemin vers le camp de Sbidag Dev, Mher eut soif.

Il chercha de l'eau à travers les collines et les vallées — et il finit par en trouver une source. Mais deux devs géants montaient la garde devant elle, remplissant une grande outre de peau de buffle. Mher les salua et demanda simplement :

— Me permettrez-vous de boire ?

— Cette source appartient à Sbidag Dev, répondit l'un d'eux. Personne n'a le droit d'y boire, sauf lui.

— Mes frères, dit Mher, je vous en supplie — donnez-moi juste de quoi étancher ma soif, et je reprends ma route.

— Non. Sbidag Dev nous a fait jurer de monter la garde ici et de le prévenir dès qu'un étranger se présente.

Mher n'avait jamais eu beaucoup de patience pour les refus injustes. Il se battit avec les deux gardes — en tua un, blessa l'autre, qui s'enfuit en laissant derrière lui une traînée de sang dans l'herbe.

Mher but longuement à la source.

Puis il suivit la trace sanglante.

***

Elle le mena à une caverne, dans un endroit sauvage et désolé que les hommes n'avaient aucune raison de chercher. Des flammes s'échappaient de l'entrée. Et là, attachée à un arbre devant la caverne, une jeune fille — une *hour*, une de ces créatures de feu et de lumière que la tradition arménienne place à la frontière entre le monde des hommes et celui des esprits — était en train d'éponger le sang du dev blessé.

Mher n'hésita pas. Il attrapa le dev, lui lia les mains et les pieds, posa une pierre sur lui pour faire bonne mesure. Puis il défit les liens de la jeune fille.

Elle se leva.

Elle le regarda — ce jeune homme debout dans la lumière des flammes, avec ses armes de héros et ses yeux qui ne connaissaient pas encore la peur — et quelque chose en elle se mit à trembler, non pas de terreur cette fois, mais d'autre chose.

— Ô brave jeune homme, dit-elle. L'oiseau sur ses ailes et le serpent sur son ventre ne trouvent pas le chemin de cette caverne. Comment toi, tu l'as trouvé ?

— Et toi, comment es-tu arrivée dans ces montagnes ? demanda Mher.

La jeune fille poussa un long soupir — le genre de soupir qui porte sept ans de souffrance.

— Ah. Ne me pose pas cette question.

Puis elle la lui répondit quand même. Parce qu'il était temps que quelqu'un l'entende.

— Depuis sept ans je souffre aux mains de Sbidag Dev. Cette créature mauvaise a attaqué notre pays. J'étais dans le jardin royal de mon père — je me promenais, simplement — quand il est apparu, m'a saisie, et m'a emportée ici en un instant. Il a voulu faire de moi son épouse. Mais par la grâce de Dieu, j'ai trouvé la force de résister. Il n'a pas pu me posséder. Je suis encore vierge à ce jour.

Elle marqua une pause, puis dit :

— Tu dois savoir que j'ai fait un rêve. Dans ce rêve, on m'a dit que la plus grande part de mes souffrances touchait à sa fin. Qu'un guerrier viendrait — un guerrier nommé Mher — qui tuerait Sbidag Dev et me délivrerait.

Ce motif du rêve prophétique est profondément ancré dans la tradition arménienne. Depuis les temps anciens, les Arméniens croyaient que les rêves pouvaient ouvrir une fenêtre sur ce qui allait advenir — non pas comme une curiosité, mais comme une révélation accordée à ceux qui souffrent assez longtemps pour mériter d'être consolés. Armaghan avait attendu sept ans. Le rêve était venu. Et voilà que Mher se tenait devant elle.

Elle était Armaghan. La fille du roi Tevatoros. Celle pour qui Kerry Toros et le roi Melkon avaient parcouru le pays entier.

— Où est Sbidag Dev en ce moment ? demanda Mher.

— Il est parti en pèlerinage à **Sev Sar** — la Montagne Noire — il y a neuf jours. Il doit rentrer aujourd'hui. Et tu dois savoir ceci : toute sa force repose sur un taureau noir. C'est monté sur ce taureau qu'il parcourt le pays et le ravage. Personne ne peut lui résister tant que le taureau est vivant. Celui qui tuera le taureau noir mettra fin à Sbidag Dev.

Dans les épopées de Sassoun comme dans de nombreuses traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, la force d'un être surnaturel n'est pas toujours contenue dans son propre corps — elle peut résider ailleurs, dans un animal, un objet, une pierre cachée. C'est une façon de dire que le pouvoir absolu a toujours un point faible, une dépendance secrète. Sbidag Dev était invincible — sauf que sa puissance vivait dans un taureau.

Mher n'ajouta pas un mot.

Il sauta en selle et prit la direction de la Montagne Noire.

***

Dans les marécages au pied de Sev Sar, il trouva le taureau noir.

Il fit sa prière — car les héros de Sassoun ne frappent jamais sans invoquer d'abord ce qui est au-dessus d'eux. Puis il dégaina l'Épée de la Foudre et la plongea dans le ventre de la bête.

Le taureau mugit. Il se dressa sur ses pattes arrière, chancela, et tomba.

Mort.

Mher fit demi-tour. Il revint à la caverne et s'assit à l'entrée.

Il attendit.

La chute de Sbidag Dev

Sbidag Dev avait festoyé à sa guise sur la Montagne Noire — il avait mangé, ri, s'était diverti autant qu'il le voulait. Mais voilà qu'il avait soif.

Il attendit ses deux gardes. Ceux qui devaient lui apporter l'eau de la source. Il guetta la route, les yeux fixés sur le chemin.

Les devs ne venaient pas.

Il réfléchit un instant, puis pensa : *Un homme fort les aura retenus.*

Il monta en hâte son cheval — un cheval rapide comme le vent, digne de son nom — et prit la route de la source. Mais sur le chemin, il aperçut quelque chose devant la caverne.

Un homme. Immobile. Assis à l'entrée comme une pierre posée par la montagne elle-même — de la taille d'un rocher, avec à ses côtés un cheval de feu qui broutait tranquillement, sans bride, sans attache, libre comme son maître.

— Hé, toi, fils de la terre ! rugit Sbidag Dev. L'oiseau sur ses ailes et le serpent sur son ventre ne trouvent pas le chemin de cette caverne. Comment as-tu osé venir ici ?

— Tu m'avais défié en combat, répondit l'homme sans se lever. Je suis Mher. Je suis venu me battre. Allons-y. Frappe de toutes tes forces.

***

Quelque chose se passa alors dans le corps de Sbidag Dev — quelque chose qu'il n'aurait jamais voulu ressentir et qu'il n'aurait jamais admis devant quiconque. La terreur. Froide, soudaine, paralysante. Elle lui saisit les mains et les pieds comme le gel saisit l'eau d'une rivière.

Il cacha ce qu'il ressentait derrière un grand sourire.

— Ah, Mher ! Quelle joie de te voir ! Viens dans ma tente — mangeons, buvons jusqu'à l'aube, et demain nous verrons de quel côté Dieu se placera.

— Non, dit Mher. Nos ancêtres nous ont appris à combattre l'ennemi dès qu'on lui fait face. Pas demain. Maintenant.

On reconnaît ici la sagesse transmise de génération en génération à Sassoun : ne pas laisser à l'adversaire le temps de reprendre ses esprits, de comploter, de choisir le terrain. L'honneur du guerrier n'est pas dans la prudence calculatrice — il est dans l'affrontement direct, immédiat, sans détour. Sbidag Dev avait voulu du temps. Mher lui refusa.

***

Ils s'élancèrent l'un vers l'autre à cheval.

Et ils se battirent.

Trois jours. Trois nuits. Sans interruption, sans trêve, sans que l'un ni l'autre ne cède un pouce de terrain. Les coups de Mher s'enfonçaient dans le corps de Sbidag Dev comme si ce grand seigneur des devs n'était fait que de pâte molle — chaque frappe creusait, chaque coup marquait. Mais le dev tenait. Il tenait parce que les êtres de cette nature ne meurent pas facilement, parce que la puissance du mal a une endurance que les hommes ordinaires ne peuvent imaginer.

Sauf que Mher n'était pas un homme ordinaire. Et le taureau noir était mort.

Au terme du troisième jour, Mher tua Sbidag Dev.

***

Il n'y eut pas de discours. Pas de cérémonie. Le conteur ne s'attarde pas sur la mort du dev — il la dit simplement, comme on dit la fin d'une tempête. Ce qui importe, c'est ce qui vient après.

Mher alla chercher Armaghan. Il la fit monter sur son cheval.

Et il prit la route, vite, sans se retourner.

Le retour du héros et les noces d'Armaghan

Le soleil touchait les crêtes quand Mher entra dans Sassoun.

Kerry Toros et Tzenov Hovan venaient tout juste de rentrer chez eux. Ils entendirent ce que Mher avait fait — comment il était allé seul à la Montagne Noire, comment il avait tué le taureau, comment il avait combattu Sbidag Dev trois jours et trois nuits, comment il était revenu avec Armaghan en croupe. Ils firent aussitôt passer le message à **Tevatoros** : ton fils, celui que tu cherchais peut-être sans le savoir, vient de ramener ta fille.

Tevatoros et ses ministres montèrent à cheval sans attendre.

Ils arrivèrent à Sassoun. Et là, devant tout le peuple réuni, on unit **Armaghan** — la fille de feu, celle qui avait résisté sept ans à Sbidag Dev sans fléchir — à **Mher**, celui que le rêve lui avait annoncé.

Les noces durèrent sept jours et sept nuits.

Sept — ce chiffre revient toujours dans les épopées arméniennes comme dans les traditions de tout le Caucase. Sept jours de création, sept années de captivité pour Armaghan, sept jours de fête pour effacer

ces sept années. Ce n'est pas un hasard — c'est l'architecture invisible du mythe, qui aime que les choses se répondent et s'équilibrent.

On mangea. On but du vin de grenade — ce vin rouge sombre qui est depuis toujours la boisson des fêtes et des deuils arméniens, le fruit de la grenade étant lui-même un symbole de vie, de fécondité et de renaissance. On chanta. On dansa. Pendant sept jours, Sassoun fut lumineuse.

Au bout de sept jours, Tevatoros et ses ministres reprirent la route de leur ville.

***

Mais la nouvelle avait voyagé plus vite que les cavaliers.

À Khlat — la ville que Sbidag Dev avait dominée, terrorisée, vidée de sa joie — le peuple apprit que Mher avait tué leur tyran. Et ce fut une explosion de soulagement. Les habitants de Khlat vinrent en délégation à Sassoun, vinrent trouver Medz Mher, et lui demandèrent d'entrer dans leur ville — de la prendre, de la gouverner, d'être leur seigneur.

Mher les suivit.

Mais les devs de Khlat — ceux qui restaient, ceux qui n'avaient pas demandé à être libérés comme Pahlevan Kamy — se soulevèrent contre lui. Ils lui barrèrent

l'entrée de la ville, l'attaquèrent, refusèrent de le laisser passer.

Mher dégaina l'Épée de la Foudre.

Il se jeta sur eux et les tua tous.

Puis il repartit à Sassoun.

***

Ce geste mérite qu'on s'y arrête un instant. Mher aurait pu rester à Khlat. Le peuple le lui demandait. La ville était à lui — il l'avait libérée, il en avait le droit. Mais dans la tradition des héros de Sassoun, on ne conquiert pas pour régner sur les conquêtes. On défend, on frappe, on libère — et on rentre chez soi. Sassoun est toujours le centre, le foyer, le point de retour. Ce n'est pas une faiblesse — c'est la définition même de ce que ces héros protègent.

Mher rentra à Sassoun.

Msrah Melik et le poids du tribut

Msrah Melik était encore en vie.

Et il avait entendu parler de Mher.

Les exploits du jeune héros de Sassoun avaient traversé les montagnes, descendu les routes des caravanes, atteint les palais des puissants — et dans le domaine du Khalife de Bagdad, Msrah Melik, seigneur de Msr, la Grande Ville, bouillait de rage.

Car Sassoun lui était tributaire. Cela durait depuis la mort de Sanasar. Chaque année, quarante taureaux stériles, quarante pails d'or, quarante jeunes filles vierges — le tribut humiliant que les gens de Sassoun payaient en silence depuis des années. Et voilà que ce Mher — ce fils de David, cet enfant des montagnes — allait et venait, tuait des devs, libérait des captives, épousait des princesses, et n'avait pas versé un seul denier à Melik. Comme si Sassoun était libre. Comme si le tribut n'existait pas.

Melik convoqua ses envoyés.

— Allez à Sassoun. Dites à Mher de se préparer à me combattre.

Les pahlevans de Msrah Melik firent le voyage jusqu'aux montagnes et se présentèrent devant Mher.

— Melik te défie en combat.

Mher les regarda calmement.

— S'il cherche le combat, qu'il vienne. Nous verrons bien ce qu'il nous veut.

***

Tzenov Hovan, qui était là et qui connaissait les choses du monde mieux que le jeune héros, prit la parole avec la prudence de celui qui a vu des guerres inutiles naître d'un mot trop vite dit.

— Mher, tu es grand, tu es fort, tu es intelligent. Mais écoute-moi. Ne réponds pas à la provocation par la provocation. Prends ton cheval, va à Msr, présente-toi à Msrah Melik. Approche-le avec amabilité. Apprends à le connaître. Sois cordial avec lui. Et profites-en pour lui demander d'alléger notre tribut — il est trop lourd. Nous ne pouvons plus le porter.

Il y eut un silence.

Mher regarda Hovan.

— Que Dieu protège ta maison, Hovan. Mais dis-moi — comment se fait-il que tu ne m'aies jamais dit que nous payions un tribut à Melik ?

C'était une question simple. Presque douce. Mais elle contenait tout ce que Mher était : un homme qui n'aurait jamais accepté cette situation s'il l'avait connue, et qui ne comprenait pas encore tout à fait pourquoi les siens avaient gardé le silence si longtemps. Sassoun avait survécu en courbant parfois la tête. Mher, lui, n'avait pas appris à courber la tête — et il ne l'apprendrait jamais vraiment.

Mais il écouterait Hovan. Pour l'instant.

L'arrivée à Msr

Sans un mot de plus, Mher mit le pied à l'étrier et enfourcha Kourkig Jelaly.

Le cheval prit la route comme une tempête prend la vallée — vite, puissant, inévitable. Ils descendirent des montagnes de Sassoun, traversèrent les terres qui séparent le monde des héros du monde des souverains, et arrivèrent aux abords de Msr, la Grande Ville, cœur du domaine de Msrah Melik.

***

Melik était assis dehors ce jour-là. Sur le banc de pierre près du grand portail de sa demeure — la posture du seigneur qui reçoit, qui juge, qui règne. C'était son habitude. Il aimait voir venir les gens de loin, jauger les visiteurs avant même qu'ils n'ouvrent la bouche.

Il vit quelque chose au loin sur la route.

D'abord une silhouette. Puis une masse. Puis il comprit que c'était un cavalier — mais un cavalier comme il n'en avait jamais vu. L'homme ressemblait à une forteresse posée sur un cheval, et le cheval lui-même filait comme un ouragan, soulevant la poussière derrière lui en longues traînes blanches.

Melik regarda. Et quelque chose en lui se contracta.

Le cavalier arriva. Il salua — avec le respect simple et droit de celui qui n'a pas besoin de flatter.

Msrah Melik, seigneur de Msr, vassal du Khalife de Bagdad, homme habitué à la puissance et à la peur des autres — ne put pas répondre. La peur lui avait pris la voix. Il regarda cet homme immense et pensa, sans pouvoir s'en empêcher : *Un tel homme sur terre. Est-ce seulement possible ?*

Il se reprit. Fit signe à ses serviteurs.

— Tenez son cheval.

Les serviteurs s'approchèrent et saisirent les rênes de Kourkig Jelaly. Mher descendit de sa monture avec la tranquillité de celui qui n'a peur de rien et n'a rien à prouver.

Melik prit une grande inspiration.

— D'où viens-tu, brave homme ?

— Je viens de Sassoun. Je suis le fils de Sanasar.

Un silence.

— Oh — s'exclama Melik, et dans ce mot il y avait de la surprise, et peut-être un frisson qu'il ne voulait pas montrer. Tu es celui qui vit sur mes terres ? C'est toi, Mher ?

— Oui. Je suis Mher.

Melik retrouva alors son autorité de souverain — ou du moins son masque.

— Tu es venu pour te battre ? Alors dis-moi : pourquoi ne paies-tu pas le tribut qui m'est dû ? La terre de Sassoun m'appartient. Nous nous battrons demain matin.

— Nous nous battrons, répondit Mher.

***

Pas de colère dans sa voix. Pas de défi théâtral. Juste ces trois mots — posés, solides, définitifs — comme une pierre qu'on pose sur le sol et qui ne bougera plus.

Car voilà ce que Melik n'avait pas encore compris : il avait devant lui un homme qui n'avait pas fait le voyage pour négocier sa propre existence. Mher était venu en suivant le conseil de Hovan — avec l'intention d'être courtois, de voir, d'apprendre. Mais si le combat était ce que Melik voulait, alors le combat aurait lieu. Sassoun ne reculait pas. Sassoun n'avait jamais reculé.

Le soir tomba sur Msr. Et les deux hommes attendirent l'aube.

Le combat et le pacte de sang

À l'aube, Mher de Sassoun sortit et fit face à Msrah Melik.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre.

Ce qui suivit, les gens de Msr en parlèrent longtemps — et chacun le racontait à sa façon. Certains disaient que les deux combattants ressemblaient à des nuages de tonnerre qui se heurtent au-dessus des montagnes. D'autres disaient que les sommets alentour avaient tremblé et que des pierres avaient roulé des crêtes. La terre elle-même cédait sous leurs pieds, se creusait en sillons profonds comme sous la charrue d'un géant. Leurs masses d'armes — trois cents litres de métal chacune, le poids d'un bœuf — s'abattaient l'une contre l'autre avec un fracas qui faisait vibrer les os.

Coup pour coup. Chute et relève. Trois jours et trois nuits.

Et ni l'un ni l'autre ne tomba.

***

Mher était la puissance — cette force brute, directe, héritée du sang de David et de la bénédiction divine, la force qui ne calcule pas parce qu'elle n'en a pas besoin. Msrah Melik, lui, était la ruse — l'intelligence du renard,

l'instinct du survivant, la connaissance des hommes qui permet de plier sans se briser.

Deux principes opposés. Deux mondes qui s'affrontent et ne peuvent pas se détruire.

Au matin du quatrième jour, Melik comprit. Il regarda Mher — intact, immense, patient comme une montagne — et il sut que cette bataille ne se terminerait pas par une victoire. Il sut aussi, et c'était là l'essentiel, que Mher était un *aznavour* — un noble guerrier, un homme d'honneur véritable, pas seulement un homme fort.

Il baissa sa masse.

— Mher de Sassoun. Viens. Parlons.

Mher attendit.

— Je croyais, dit Melik, qu'il n'existait pas d'homme plus fort que moi sur cette terre. J'avais tort. Ni toi ni moi n'avons pu faire tomber l'autre. Alors voici ce que je te dis : je t'accorde tout le tribut que tu me devais. Sassoun n'est plus ma tributaire. Avec toutes ses terres, Sassoun est à toi. Rentre chez toi. Mange, bois, prospère. Et si la guerre vient un jour — nous nous aiderons l'un l'autre, en alliés.

Il marqua une pause, puis ajouta, avec une gravité qui sonnait presque sincère :

— Quand je mourrai, je te confierai ma femme et mes enfants. Quand tu mourras, tu me confieras les tiens. Que personne ne puisse dire que nous avons laissé des orphelins derrière nous.

Ils se tranchèrent le bout du doigt.

Le sang de Mher et le sang de Melik se mêlèrent — ce geste antique que les peuples du Caucase et du Proche-Orient ont pratiqué depuis des temps immémoriaux pour sceller ce que les mots seuls ne peuvent pas garantir. Le pacte de sang est plus qu'un contrat — c'est une transformation. Deux hommes qui mêlent leur sang deviennent frères, liés par quelque chose que ni le temps ni l'intérêt ne devrait pouvoir défaire.

Ils devinrent frères de sang.

***

Mais le conteur ne nous laisse pas dans l'illusion.

Msrah Melik n'agissait pas de bonne foi.

Il avait peur de Mher — cette peur-là, profonde, viscérale, celle qu'il avait ressentie en voyant arriver ce cavalier semblable à une forteresse. Et c'est cette peur qui dictait ses mots d'amitié, ses gestes de générosité, son sang mêlé au sien. Il simulait la fraternité comme on met un bouclier devant soi. Car un homme qu'on ne peut pas vaincre par la force, on tente de le tenir par

des liens — et si les liens ne tiennent pas, on attend son heure.

Mher rentra à Sassoun.

Et Melik regarda partir son nouveau frère de sang avec, au fond des yeux, quelque chose qui ressemblait moins à de l'amour qu'à du calcul.

Le retour du héros

Mher reprit la route de Sassoun.

Il descendit des terres de Msr, remonta vers les montagnes qu'il connaissait depuis l'enfance, vers ce pays dur et libre que ses ancêtres avaient taillé dans la roche et défendu avec leur sang. Et quand il arriva aux portes de Sassoun, Tzenov Hovan était là — debout sur le seuil, comme s'il avait attendu sans bouger depuis le départ du héros.

Mher le salua.

Hovan lui rendit son salut, puis, sans perdre un instant :

— Mher, mon garçon — as-tu réussi à faire réduire notre tribut ?

Mher sourit.

— Hovan, que dirais-tu de ceci : Msrah Melik est un homme bien. Il a aboli notre tribut. Il m'a dit — *avec toutes ses terres, Sassoun est à toi.* Et tu sais quoi, Hovan ? Melik et moi — nous sommes devenus frères de sang.

***

Le conteur s'arrête ici un moment. Laisse les mots résonner.

Hovan avait envoyé Mher à Msr pour négocier une réduction d'impôt — peut-être alléger d'un tiers le poids qui écrasait Sassoun depuis des années. Mher était revenu avec la liberté totale de son peuple, la reconnaissance de ses terres, et un pacte de fraternité avec le seigneur le plus puissant de la région. Voilà ce que c'était, Mher. Il n'allait jamais chercher la moitié des choses.

***

Le temps passa.

Et sous la main de Mher, Sassoun connut une paix et une prospérité que les anciens n'auraient pas osé imaginer. Il gouverna avec la même force qu'il portait dans ses bras — directe, juste, sans détour. Les frontières de Sassoun devinrent inviolables. Nul ennemi ne s'approchait. Nul regard hostile ne s'attardait trop longtemps sur ces montagnes.

On disait que l'oiseau lui-même, dans son vol, n'osait pas traverser le ciel de Sassoun sans permission. On disait que le serpent, dans son glissement silencieux sur le ventre, ne pouvait pas ramper jusqu'aux portes du pays.

C'était la façon dont les gens parlaient de la paix véritable — celle qu'on n'obtient pas en suppliant, mais en étant ce qu'on est, pleinement, sans fléchir.

Sassoun fleurissait sous Mher.

Et pour un temps — pour ce beau temps fragile que les épopées accordent toujours à leurs héros avant que le destin ne reprenne son droit — le monde semblait à sa place.

La lettre d'Ismil Khatoun

Le temps passa.

Msrah Melik mourut.

***

Il laissait derrière lui un royaume, des princes à tenir en bride, et une femme — Ismil Khatoun, jeune et belle, intelligente comme seules savent l'être les femmes qui ont survécu à la cour d'un homme puissant. Elle regarda autour d'elle. Elle vit les princes qui commençaient déjà à s'agiter, à tester les limites, à peser le vide laissé par son mari. Et elle réfléchit, avec ce pragmatisme froid que la nécessité enseigne mieux que n'importe quelle école.

J'ai besoin d'un homme qui gouverne ces terres et tienne mes princes en paix.

Et son esprit alla, naturellement, vers Mher.

Son mari lui avait dit — elle s'en souvenait — *Ismil, si nous n'obtenons pas de descendance de Mher et de son cheval, la race de Mher finira par nous détruire.* Il le disait avec la lucidité des hommes qui ont mesuré leur adversaire et compris qu'on ne combat pas l'inévitable, qu'on l'épouse.

Alors Ismil Khatoun fit ce que font les souveraines quand elles ont pris leur décision : elle agit.

Elle convoqua deux pahlevans — deux guerriers de confiance. Elle leur remit une lettre, et avec la lettre, sa ceinture et son voile. Ces deux objets n'étaient pas de simples tissus. Dans la tradition des peuples de cette région, envoyer sa ceinture et son voile à un homme, c'était une invitation qui ne laissait aucun doute sur sa nature. C'était une proposition. C'était une porte ouverte.

— Portez ceci à Mher, dit-elle. Dites-lui qu'Ismil Khatoun l'invite à lui rendre visite.

***

Les deux pahlevans firent la route jusqu'à Sassoun.

Ils arrivèrent à la maison de Mher — et trouvèrent la maison vide. Mher était à la chasse, là où il passait ses journées quand la paix régnait et que ses muscles réclamaient un effort. Ils attendirent.

Le soir, il rentra.

Les pahlevans s'avancèrent et lui présentèrent la lettre, la ceinture, le voile. Ils lui transmirent les paroles d'Ismil Khatoun.

Mher regarda les objets. Il y eut dans ses yeux quelque chose — une hésitation, peut-être, ou simplement la

concentration de l'homme qui comprend que ce moment demande de la prudence.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Donnez-moi la lettre.

Il lut.

Ismil Khatoun n'avait pas enveloppé ses mots dans de la dentelle. Elle écrivait comme une reine qui n'a plus le temps de feindre :

Viens. Prends-moi. Je t'envoie ma ceinture et mon voile. Tu gouvernes Sassoun — tu peux gouverner Msr aussi. Si tu ne viens pas, tu seras plus femme que moi. Et n'oublie pas : tu as fait un serment avec Msrah Melik de veiller sur sa femme et ses enfants.

***

Mher resta un moment silencieux.

Puis il dit, s'adressant aux pahlevans avec une simplicité directe :

— Un serment fait devant Dieu est sacré pour moi.

Pas un mot de plus sur la proposition. Pas de commentaire sur la ceinture ou le voile, sur ce qu'Ismil Khatoun espérait ou ce qu'elle offrait. Juste cela — le serment. La parole donnée à un frère de sang mort. L'honneur qui n'a pas d'exception et ne se négocie pas.

— Venez, entrons. Mangez avec moi avant de repartir. Portez mes salutations à Msrah Khatoun. Je serai chez elle dans quarante jours, pour voir ce qu'il convient de faire.

Les pahlevans entrèrent dans la maison de Mher. On mangea. On but. Puis ils reprirent la route de Msr.

***

Mher resta seul.

Et le conteur nous laisse avec lui dans ce silence — cet homme immense, vainqueur de batailles, libérateur de Sassoun, frère de sang d'un homme mort, face à une lettre et à deux morceaux de tissu qui contenaient plus de complications que n'importe quelle guerre.

Car la guerre, Mher savait comment la mener.

Ce qui venait — c'était autre chose.

La dispute conjugale

Mher relut la lettre.

Puis il alla trouver Armaghan — sa femme.

— Ma femme, dit-il, Ismil Khatoun m'a écrit. Elle me demande de venir à Msr. J'y vais.

Armaghan le regarda. Et dans ce regard il y avait tout ce qu'une femme intelligente voit quand elle comprend une situation que son mari, malgré toute sa force, ne veut pas tout à fait regarder en face.

— N'y va pas, Mher. Pourquoi irais-tu ? Tu veux la posséder ? T'a-t-elle jamais vu, pour t'envoyer sa ceinture et son voile ? Sait-elle seulement si tu es beau ou laid ? Pourquoi t'invite-t-elle à Msr ? Elle va t'ensorceler. N'y va pas. Ce n'est pas ton charme qu'elle convoite — c'est ta vaillance. Ta virilité. Elle a entendu parler de toi, elle sait ce que tu vaux au combat, et elle veut un enfant de toi. Voilà la vérité. Ce n'est pas bien, Mher. N'y va pas. Tu la prends — et tu me laisses, moi.

Elle disait vrai, et ils le savaient tous les deux.

Dans les cours royales du Proche-Orient de cette époque — qu'il s'agisse des royaumes arabes, arméniens ou byzantins — une reine veuve sans héritier solide était une reine en danger. Ismil Khatoun ne cherchait pas l'amour. Elle cherchait ce que seul Mher

pouvait donner : un sang de géant, une lignée qui ferait taire ses princes et assurerait l'avenir de Msr. Armaghan avait percé le calcul à jour avec une précision que ni les pahlevans ni la belle lettre ne pouvaient dissimuler.

Mher l'écouta.

— Ma femme, dit-il, si je n'y vais pas, on me considérera comme une femme — comme elle. J'ai fait un serment avec Melik. Que puis-je faire ? Il le faut.

— N'y va pas.

— Il le faut.

— N'y va pas.

— J'y vais.

***

Il y a dans cet échange quelque chose de nu et d'inévitable. Mher ne discute pas, ne se justifie pas longuement, ne cherche pas à convaincre. Il répète. Il le faut. J'y vais. Comme si les mots étaient déjà épuisés et qu'il ne restait plus que la direction — ce mouvement en avant qui est la seule façon qu'il connaisse d'être au monde.

Et Armaghan comprit qu'elle ne pouvait pas le retenir.

Alors elle se redressa — et dans sa voix il n'y avait plus de supplication, seulement la dignité froide de la femme qui a perdu la bataille mais refuse de perdre elle-même.

— Mher, je ne peux pas te retenir. Mais si tu pars, je fais ce serment : tu seras pour moi un père ou un frère. Pendant quarante ans, tu ne partageras plus mon lit.

Quarante ans.

Le même chiffre sacré que le conteur arménien revient à chaque tournant décisif — quarante jours, quarante nuits, quarante années. Le nombre qui signifie non pas une durée exacte, mais une totalité. Un âge entier. Une vie.

Armaghan venait de prononcer la seule arme qu'elle possédait.

Et Mher — ce Mher qui avait tenu tête à Msrah Melik pendant trois jours et trois nuits sans fléchir — n'avait rien à répondre à cela.

Le conseil des anciens

Mher quitta Armaghan et se rendit dans les appartements de sa mère — Deghtzoun Dzam, la femme aux tresses d'or, celle dont le nom seul portait la bénédiction des conteurs depuis le début de cette histoire.

Il convoqua ses proches. Il convoqua ses ministres. Il convoqua les Vardapets — les docteurs de l'Église, ces hommes de lettres et de foi qui, depuis la christianisation de l'Arménie au début du quatrième siècle, jouaient un rôle que les prêtres des anciens temples avaient tenu avant eux : conseillers, gardiens de la mémoire, voix de la sagesse dans les moments où un chef hésite.

Il leur dit tout — la lettre, la ceinture, le voile, le serment fait à Melik.

— La femme de Msrah Melik m'a fait appeler. J'ai l'intention d'y aller. Que me conseillez-vous ?

***

Tzenov Hovan parla le premier. Il parla comme il avait toujours parlé — avec la franchise directe de l'homme qui a élevé Mher et qui se sent encore, quelque part, le droit de le protéger de lui-même.

— Pourquoi irais-tu ? La femme de Melik est rusée. C'est la femme de notre ennemi — ne l'oublie pas. Elle va t'ensorceler. Et tu n'as pas de fils, Mher. Reste ici. Reste avec ta femme. Dieu te donnera peut-être un fils. Reste.

Hovan voyait ce qu'Armaghan avait vu — le calcul derrière l'invitation, le piège possible derrière le voile parfumé. Et il y ajoutait quelque chose de plus : l'inquiétude du vieillard qui sait que Sassoun a besoin d'un héritier, que la lignée de David et Sanasar ne peut pas s'éteindre dans les bras d'une reine étrangère.

Mais les ministres et les Vardapets n'étaient pas de cet avis.

Ils répondirent avec la pragmatisme de ceux qui pensent en termes de royaumes et de frontières :

— Mher, si tu veux y aller, nous ne dirons pas non. N'est-ce pas notre vœu que tu gouvernes non seulement Msr, mais d'autres royaumes encore ? Si Ismil Khatoun t'a fait appeler, pourquoi refuserais-tu ? Sa terre est la tienne. Vas-y vite — prends Msr en main.

***

Et voilà Mher au centre de trois voix.

Sa femme qui lui a fermé le lit pour quarante ans. Hovan qui lui dit reste. Ses ministres et ses Vardapets qui lui disent vas-y, c'est l'occasion d'agrandir Sassoun.

Le conteur ne nous dit pas ce que Mher ressentit dans ce moment. Il n'en a pas besoin. Nous connaissons déjà la réponse — nous l'avons entendue dans la bouche même de Mher, répétée comme une pierre qu'on ne peut pas déplacer : *j'ai fait un serment avec Melik. Il le faut. J'y vais.*

Ce n'était jamais vraiment une question de conseil.

C'était une question d'honneur. Et sur ce terrain-là, Mher n'avait jamais su reculer.

Le départ

Trente-neuf jours avaient passé. Il n'en restait plus qu'un.

Mher se préparait à quitter Sassoun.

Armaghan ne dit rien. Elle n'implora pas, ne cria pas, ne tenta plus de le retenir — elle avait déjà dit ce qu'elle avait à dire, et prononcé son serment. Mais avant que Mher ne sorte de la maison, elle fit un geste silencieux, le seul qui lui restait : elle prit un drap noir et le déposa sur l'oreiller du lit conjugal.

Le noir du deuil. Le noir de l'absence. Le noir de la femme qui dit à son mari, sans un mot : *pour moi, tu es déjà parti depuis longtemps.*

***

Mher monta sur son cheval.

Et Tzenov Hovan arriva en courant.

Le vieux compagnon, celui qui avait été là depuis le début — depuis David, depuis Sanasar, depuis les premiers jours de Sassoun — se jeta sur l'encolure du cheval et s'y accrocha, les larmes aux yeux, la voix brisée :

— N'y va pas, n'y va pas. Cette femme mauvaise va t'envoûter. N'y va pas, Mher.

Il y a quelque chose de déchirant dans cette image — ce vieillard suspendu à l'encolure d'un cheval, pleurant, suppliant le héros qu'il a vu grandir. Hovan n'était pas un homme timide ni un homme faible. Il avait survécu à des guerres, traversé des trahisons, porté des deuils. Mais là, devant ce départ, quelque chose en lui savait — avec la certitude obscure des anciens qui ont trop vécu pour ignorer les mauvais présages.

Mher n'en pouvait plus.

Dans un geste qu'il ne contrôla pas tout à fait — ce geste instinctif du guerrier quand la pression devient insupportable — il fit tournoyer sa masse d'armes. Pas sur Hovan. Pas vraiment. Juste dans l'air, juste pour se dégager. Mais la masse de Mher n'était pas une masse ordinaire. Le souffle qu'elle déplaça en tournoyant suffit à renverser Hovan — qui tomba, inconscient, sur la terre de Sassoun.

Le silence qui suivit dut peser comme une montagne.

Mher sauta de son cheval.

Il s'agenouilla près du vieillard et se mit à pleurer — ce héros qui n'avait pas pleuré devant Msrah Melik, qui n'avait pas pleuré devant les armées de Msr — il pleurait maintenant, les mains sur la poitrine de son vieil ami, la massant doucement pour faire revenir le souffle.

— Hovan, mon frère aîné, réveille-toi. J'ai juré devant Dieu. Si je ne pars pas, je mourrai d'avoir trahi mon serment. Réveille-toi.

Dans la cosmologie arménienne ancienne — même christianisée — le serment prononcé devant Dieu n'était pas une formule. C'était un lien vivant, une corde tendue entre l'homme et le divin, et la rompre revenait à se couper de la grâce, à mourir spirituellement avant même de mourir physiquement. Mher le croyait. Il l'avait toujours cru. C'est pour cela qu'aucune femme, aucun vieillard, aucun drap noir sur un oreiller ne pouvait le retenir.

Hovan ouvrit les yeux.

Il resta un moment allongé, regardant le ciel de Sassoun. Puis il dit — et dans sa voix il n'y avait plus de résistance, seulement l'amour des anciens qui acceptent ce qu'ils ne peuvent pas changer :

— Ay, Mher, mon frère. Puisque tu pars — que les routes désolées fleurissent devant toi. Qu'aucun bras ennemi ne se lève contre toi.

Il se releva. Il embrassa Mher sur le front.

***

Mher remonta sur Kourkig Jelaly — ce cheval né pour lui, ce cheval qui n'avait jamais voulu porter que lui. Il

prit avec lui Charbahar Kamy, le Vent des Quatre Saisons, et il s'en alla.

Sassoun disparut derrière lui.

Devant lui : la route de Msr, une reine calculatrice, et un serment qu'il avait décidé d'honorer jusqu'au bout — quoi qu'il en coûte.

Msr

Il partit le matin. Il arriva le soir.

***

Ismil Khatoun était à sa fenêtre.

Elle avait tracé le khôl autour de ses yeux avec soin — ce noir profond qui, depuis les reines de Mésopotamie jusqu'aux cours persanes, était le signe de la femme qui se prépare à être regardée. Elle avait arrangé ses mèches sur ses tempes. Et sur la route menant à sa porte, sur une distance d'une heure de marche, elle avait fait étendre des tapis et allumer des torches — comme on prépare le chemin d'un roi, ou d'un dieu.

Elle voulait que Mher arrive et désire.

Ses yeux ne quittaient pas la route. Et soudain, dans le lointain, elle vit un cavalier.

Il ressemblait à une forteresse en mouvement — une masse sombre et rapide qui avançait comme un ouragan, comme quelque chose que le ciel avait lancé sur la terre.

— Ce cavalier ne peut être que Mher de Sassoun, dit-elle.

***

Mher arriva. Il approcha, salua, et s'arrêta sous sa fenêtre sans descendre de cheval.

— Ismil Khatoun, dit-il. Dis ce que tu as à dire.

Elle sourit — ou peut-être fronça-t-elle les sourcils, le conteur ne nous le précise pas.

— Mher, mon homme, c'est ainsi qu'un hôte parle ? Descends, entre, et je te dirai.

— Non. Dis-moi maintenant, tout de suite.

— J'ai juré devant Dieu, dit-il encore, de ne pas quitter l'étrier. Parle.

Ismil Khatoun dit alors, mi-amusée, mi-irritée :

— On dit bien que les gens de Sassoun sont têtus. Ton pays n'est pas en ruine, Sassoun ne manque pas de feu, et tu n'es pas venu emprunter des braises. Descends, repose-toi, puis repars.

— Non. Dis-moi seulement ce que tu veux.

***

Elle comprit que Mher allait repartir. Et quelque chose en elle — ce mélange de calcul et d'urgence propre aux reines sans héritier — se contracta.

Elle se retourna vers ses servantes et dit d'une voix tranchante :

— Malheur sur vous ! N'avez-vous pas du vin vieilli de sept ans ? Il repart — vite, vite !

Les servantes apportèrent le vin. On le tendit à Mher, toujours en selle. Il le prit. Il but.

Et le vin entra dans sa tête.

Il faut comprendre ce que représente ici le vin de sept ans dans l'imaginaire épique arménien et proche-oriental. Ce n'est pas seulement de l'alcool fort — c'est presque une substance magique, le vecteur classique de la ruse féminine dans les épopées du Caucase et du Moyen-Orient. Samson et Dalila, Holopherne et Judith, et maintenant Mher et Ismil : le héros invincible au combat trouve toujours sa faille dans la coupe qu'on lui tend avec un sourire.

— Tenez le cheval ! ordonna Ismil.

Les serviteurs retinrent Kourkig Jelaly. Mher descendit.

Elle le prit et l'emmena dans son palais. Elle l'accueillit comme un seigneur.

***

— Pourquoi m'as-tu fait venir ? demanda Mher.

— Pour que tu mettes de l'ordre dans mon royaume, dit-elle. Mes sept princes refusent de se soumettre à mon autorité.

— Bien, dit Mher. Qu'on me donne à manger. Demain matin, convoque ces princes. Je saurai quoi faire avec eux.

Puis Ismil dit ce qu'elle avait toujours voulu dire — ce qu'Armaghan avait su depuis le premier jour, ce que Hovan avait pressenti, ce que tout le monde savait sauf peut-être Mher qui avait choisi de ne pas trop regarder en face :

— Mher, si j'ai envoyé ma ceinture et mon voile, c'est parce que je veux que tu partages mon lit. C'est pour cela que je t'ai fait venir.

— C'est impossible, dit Mher. Comment pourrais-je partager ton lit ? Tu es une infidèle. Je suis chrétien.

Dans l'Arménie de cette époque — tiraillée entre ses voisins musulmans, byzantins, perses — la frontière religieuse était réelle, politique autant que spirituelle. Pour Mher, elle n'était pas une métaphore. C'était une muraille.

Mais Ismil n'en avait que faire des murailles.

— Mher, dit-elle, je veux t'avoir pour époux. Mon royaume sera le tien. Tu combattras mes ennemis. Je t'aime. Tu seras mien de ton plein gré — ou malgré toi.

De ton plein gré. Ou malgré toi.

Il y a dans cette phrase la brutalité tranquille d'une femme qui a le pouvoir chez elle et le sait. Elle n'implorait pas. Elle annonçait.

***

Et Ismil Khatoun tissa son piège avec ce qu'elle avait de mieux : des mots tendres, des attentions constantes, et du vin — toujours du vin, verre après verre, nuit après nuit, jusqu'à ce que Mher, ce héros qui avait résisté à Msrah Melik pendant trois jours et trois nuits, cède enfin.

Il alla dans le lit d'Ismil.

Cette nuit-là, Ismil donna aussi un ordre aux palefreniers :

— Faites saillir Kourkig Jelaly par les juments.

Et ce qui devait arriver arriva : Ismil conçut de Mher. Les juments portèrent les poulains de Kourkig Jelaly. Le sang du héros et le sang du cheval sacré se mêlèrent tous deux à des terres étrangères, en même temps, dans la même nuit.

***

Le lendemain matin, les sept princes de Msr se présentèrent devant Mher.

Ils se tenaient à la porte de la salle d'audience — ces hommes qui n'avaient pas voulu plier devant leur reine,

ces seigneurs farouches que même Ismil ne pouvait dompter.

Mher les regarda.

— Mes seigneurs, vous voilà, dit-il.

Les sept princes, l'un après l'autre, reculèrent d'un pas et se mirent au garde-à-vous.

— Mes seigneurs, dit Mher, savez-vous quel genre d'homme je suis ?

Ils répondirent — et dans leur réponse il y avait tout le poids de cette époque où la force était la seule légitimité que les hommes de guerre reconnaissaient vraiment :

— Au-dessus de la terre, nous reconnaissons Dieu. Sur cette terre, nous te reconnaissons, toi.

Les sept princes de Msr s'inclinèrent devant Mher.

***

Mher voulut rentrer à Sassoun.

Ismil ne le laissa pas partir. Elle le gardait sous le vin, sous les attentions, sous le poids confortable d'un palais qui s'était refermé sur lui comme une main.

Neuf mois passèrent. Neuf jours. Neuf heures.

Et un fils naquit à Ismil Khatoun.

Pour perpétuer le nom de son époux mort, elle appela l'enfant Msrah Melik.

Le nom revenait. Comme les noms reviennent toujours dans les dynasties — portés par des fils qui n'ont pas choisi de naître, dans des villes où un héros de Sassoun avait oublié, une nuit, qu'il avait une femme qui l'attendait avec un drap noir sur son oreiller.

Le réveil

Sept ans.

Pendant sept ans, Ismil Khatoun avait maintenu l'esprit de Mher dans le brouillard du vin. Sept ans de palais, de coupes remplies, d'attentions calculées — sept ans pendant lesquels Sassoun continuait d'exister quelque part, loin, comme un rêve dont on se souvient de moins en moins clairement au fil des matins.

***

Un jour, Mher rentrait de dehors.

Il s'arrêta sur le seuil.

Une voix lui parvint de l'intérieur — la voix d'Ismil, légère, enjouée, la voix d'une mère qui joue avec son fils et ne sait pas qu'elle est entendue.

— Que ta mère meure pour toi, Melik. Que tu reconstruises la patrie de Msr — et que tu détruises la patrie arménienne.

Le conteur ne décrit pas le silence qui suivit. Il n'en a pas besoin. On l'entend.

Quelque chose se brisa dans la tête de Mher — ou plutôt quelque chose se recolla, comme deux moitiés d'un homme qui s'étaient séparées sans qu'il s'en

aperçoive. Le vin se dissipa d'un coup, comme la brume du matin quand le vent se lève.

Il dit à lui-même, debout sur ce seuil :

— Je suis venu ici et j'ai éteint la flamme de l'Arménie — et rallumé la flamme de Msr.

***

Dans la tradition arménienne, la flamme n'est pas une métaphore creuse. Depuis les temples du feu de l'ancienne Arménie, depuis les influences zoroastriennes qui avaient traversé le pays comme une rivière traverse la roche, le feu était le symbole vivant de la continuité d'un peuple — sa mémoire, son honneur, sa lignée. Éteindre la flamme de quelqu'un, c'était l'effacer. La rallumer, c'était lui rendre la vie.

Mher venait de comprendre ce qu'il avait fait.

***

Il entra.

— Ismil, dit-il. Qu'est-ce que tu dis à cet enfant ? Il sort à peine des langes et tu lui apprends déjà à être mauvais. Va-t-il éteindre la flamme de Sassoun quand il sera grand ?

Ismil ne baissa pas les yeux. Elle répondit avec la franchise tranquille de quelqu'un qui n'a rien à cacher parce que le plan est déjà accompli :

— Oui. C'est pour cela que je me réjouis de mon fils. Quand il sera grand, il gouvernera le monde entier.

Mher dit :

— Tu imagines que le fils que tu as porté va détruire Sassoun ? Que tu vas effacer ma race et rebâtir Msr sur ses cendres ? Je jure que je ne m'approcherai plus de toi. Je jure que je ne resterai pas un jour de plus à Msr. Je rentre à Sassoun.

Ismil le regarda. Et elle dit — avec le calme de la femme qui a déjà obtenu tout ce qu'elle voulait :

— Je voulais porter un fils. Je voulais un héritier pour le trône de Msr. Je voulais garder vivante la flamme de Msr. Je t'ai gardé sous le vin pendant sept ans. Maintenant — pars ou reste. Comme tu veux.

***

Ces mots achevèrent de dessiller Mher.

Il resta un moment seul avec lui-même — et ce qu'il trouva là n'était pas beau à regarder. Sept années. Sept années pendant lesquelles Armaghan avait attendu à Sassoun, seule dans le lit dont elle avait recouvert l'oreiller d'un drap noir. Sept années pendant lesquelles

Hovan avait vieilli en sachant qu'il avait eu raison. Sept années pendant lesquelles lui, Mher, le fils de David, avait arrosé un champ étranger pendant que le sien se desséchait.

Il se maudit lui-même — et c'est peut-être la scène la plus humaine de toute son épopée. Ce héros qui avait fait plier les sept princes de Msr, qui avait résisté à Msrah Melik pendant trois jours, qui portait la force de Sassoun dans ses épaules — cet homme-là se tenait debout dans un palais étranger et se disait :

— Mes yeux auraient dû être frappés de cécité avant que je vienne ici. Pendant sept ans j'ai arrosé et fait verdir le champ d'un autre, pendant que le mien mourait de soif. Qu'ai-je fait ? J'ai éteint la flamme de l'Arménie. J'ai rallumé la flamme de Msr.

Comme ma femme avait raison. Comme Armaghan avait raison. Elle me l'avait dit : n'y va pas. Je n'ai pas écouté.

***

Mher quitta Msr en silence, sans bruit, sans adieu.

Il reprit la route de Sassoun — accablé, rongé par la honte, portant avec lui le poids de sept années perdues et d'un fils né en terre étrangère qui grandirait un jour pour menacer tout ce qu'il aimait.

Le héros rentrait chez lui.

Mais quelque chose dans ce retour ressemblait moins à un triomphe qu'à une confession.

Le retour et la dette

On courut porter la nouvelle à Armaghan :

— Mher est revenu.

Armaghan répandit des cendres dans la cour du palais et fit fermer les portes.

***

Mher trouva chaque entrée barrée, chaque porte murée.

Il demanda — et dans sa voix il devait y avoir quelque chose de vulnérable, quelque chose qu'on n'avait jamais entendu chez ce héros :

— Pourquoi ont-ils fermé les portes ? Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer dans ma propre maison ?

Armaghan répondit de l'autre côté du mur :

— Parce que tu n'es pas mon mari.

Tu m'as quittée. Tu es allé à Msr. Ne reviens pas vers moi.

— Ouvre la porte, plaida Mher.

— Mher, dit-elle. Quand tu m'as quittée, j'ai fait le vœu de ne pas te laisser venir dans mon lit pendant quarante ans. Tu es mon père, tu es mon frère — tu n'es plus

mon époux. Tu es allé rallumer l'odchakh de Msr et éteindre l'odchakh de Sassoun. Pour expier ta faute, tu devras faire pénitence quarante ans. Après cela seulement, tu pourras revenir à mon lit.

***

L'odchakh — le foyer, le feu domestique — était dans la tradition arménienne bien plus qu'une flamme. C'était l'âme vivante d'une maison, d'une lignée, d'un peuple. L'allumer chez un autre, c'était trahir les siens jusque dans le sacré. Armaghan ne parlait pas seulement d'une infidélité. Elle parlait d'une trahison cosmique.

Mher resta figé.

— Dans quarante ans il sera trop tard. Melik aura grandi. Il sera un homme fait.

Il essaya de fléchir sa femme. Armaghan ne fléchit pas.

***

On alla porter la nouvelle à Tzenov Hovan :

— Mher est rentré de Msr.

Hovan alla trouver Armaghan.

— Armaghan, Mher est revenu aujourd'hui. Viens — retire le drap noir de son oreiller.

Elle retira le drap noir. Et elle dit — parce qu'Armaghan n'était pas une femme de petite âme, et qu'elle pouvait être en colère et lucide en même temps :

— Hovan, mon frère aîné, je sais que Mher est revenu. Cette femme mauvaise l'a ensorcelé. Il est parti avec de l'argent — il revient avec du cuivre. Mais je ne peux pas rompre mon vœu.

— Ma sœur, dit Tzenov Hovan. Nous allons convoquer des Vardapets et des anciens pour tenir conseil. Ils te délieront de ton vœu.

***

On convoqua les Vardapets — ces docteurs de la foi, gardiens des lois de l'Église arménienne — et les anciens du peuple. Ils s'assemblèrent, discutèrent, pesèrent la loi contre la vie.

Puis ils dirent :

— Après tout, aucun mal irréparable n'a été commis. Il est humain — un homme sujet au péché. Admettons qu'il soit parti, qu'il ait vécu une histoire d'amour coupable. Mais il est revenu. Armaghan, pour combien d'années as-tu prononcé ton vœu ?

— Quarante ans, répondit-elle.

Les Vardapets et les anciens se consultèrent encore. Puis ils rendirent leur verdict :

— Fille bénie, la loi repose entre les mains des Vardapets. Quarante ans, nous les réduirons à quarante mois. Quarante mois à quarante semaines. Quarante semaines à quarante jours. Quarante jours à quarante heures.

Et un prêtre espiègle ajouta, avec le sourire de quelqu'un qui sait que la vie est plus urgente que les calculs :

— Et quarante heures — à cet instant même.

Un Vardapet prononça alors une prière. Il dit : *Que Dieu vous absolve. Allez maintenant, et d'un commun accord, vivez ensemble comme mari et femme.*

***

Mher dit à sa femme :

— Ils ont raison, ma dame. Laisse-moi revenir à ton lit. Dieu nous accordera peut-être un fils pour garder vivante la lumière de l'Arménie.

Armaghan ouvrit la porte.

Elle dit — et dans ses mots il y avait à la fois la résignation et la prophétie, la sagesse de la femme qui sait ce qui va arriver et qui entre quand même dans la maison :

— C'est ainsi : l'homme est toujours à la tête, la femme toujours au pied. Elle ne peut pas garder la porte fermée à l'homme. J'ouvre. Entre. Dieu nous accordera un fils — mais nous rompons un vœu. Nous mourrons tous les deux. Notre fils sera laissé orphelin, sur la natte.

Mher dit :

— Que Dieu nous donne un fils qui surpassera Melik. La lumière de Sassoun ne s'éteindra pas. Un loup ne peut pas dévorer l'agneau de Dieu. Nous sommes de cette terre — nous sommes faits pour mourir. Mais quand nous mourrons, notre fils vivra à notre place. Il gardera notre mémoire vivante. Le nom de notre maison ne périra pas.

Armaghan dit :

— Nous rompons un vœu. Le poids en est sur toi.

***

Quarante ans devinrent quarante mois. Quarante mois devinrent quarante semaines. Quarante semaines devinrent quarante jours. Quarante jours devinrent quarante heures.

Et quand les quarante heures furent écoulées, Armaghan et Mher s'unirent.

Armaghan conçut.

***

Dans l'intervalle, Mher monta sur le mont de Sassoun.

Il y fit planter un parc et construire un pavillon. Il y rassembla toutes les bêtes et tous les oiseaux de la création de Dieu, fit élever des murs autour du parc et l'appela Dzovasar — *la montagne qui domine la mer*.

À deux heures de marche de Dzovasar, il fit bâtir un beau monastère. Il l'appela la Haute Madone de Marout. Il le pourvut de prêtres et de Vardapets, y donna asile aux démunis, aux aveugles, aux boiteux.

C'était peut-être sa façon de faire pénitence — pas pendant quarante ans, non, la loi l'en avait dispensé, mais à sa manière à lui : en bâtissant, en plantant, en donnant refuge à ceux que le monde avait brisés.

Quand il eut achevé son œuvre, il redescendit à Sassoun.

***

Neuf mois passèrent. Neuf jours. Neuf heures.

Un fils naquit à Armaghan.

On baptisa l'enfant. On lui donna le nom de David.

Et quand on ramena l'enfant à la maison — Mher et Armaghan, qui avaient rompu leur vœu les yeux ouverts, sachant ce qu'il en coûterait — moururent.

***

Armaghan l'avait dit. Elle le savait depuis le moment où elle avait ouvert la porte.

La mère de Mher, Karsoun Jewgh Dzam Degtzoun, s'enferma dans le deuil à la mort de son fils. Elle se confina dans une chambre derrière sept portes — là où le soleil n'entrait pas, là où aucune lumière ne pénétrait — et elle attendit. Elle attendit que l'enfant grandisse et prenne la place de Mher.

Sassoun pleura Mher.

David fut laissé orphelin.

***

C'est ainsi que naissent les plus grands héros — dans la rupture d'un vœu, dans la mort de ceux qui les ont voulus, dans le deuil d'une montagne entière.

David n'avait pas encore de nom dans le monde. Il n'était qu'un nourrisson sur une natte, dans une maison en deuil, dans une ville qui attendait.

Mais Sassoun avait appris à attendre.

David le Chasseur — L'Arc de son Père

***

Après avoir tué les quarante devs brigands, David devint le héros de sa maison.

Il choisit le meilleur faucon de l'épervier et alla dans les champs chasser les moineaux et les perdrix. Il était jeune, il était fort, et il n'avait pas encore trouvé à quoi mesurer cette force — alors il chassait.

***

À Sassoun vivait une vieille veuve qui avait été une amie chère de Mher, le père de David. Elle avait un champ de millet où les moineaux et les cailles venaient se nourrir en abondance.

Un matin, elle vit David — monté sur son poulain, le faucon au poing — qui chassait les cailles dans son champ.

— Malheur à ton soleil, David ! Qu'est-ce que tu fais là ? Tu tires des cailles dans le millet d'une vieille veuve ? Il n'y a pas de mouflons dans les montagnes ? Va chasser là-haut. Qu'est-ce que tu vas tirer d'un moineau ? Tu vas te satisfaire des oiseaux d'un champ de pauvre femme ?

David s'arrêta. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui parle ainsi — mais la vieille avait quelque chose dans la voix qui forçait l'écoute.

— Vieille, dit-il, si je vais chasser en montagne, avec quoi est-ce que je tire les mouflons ?

— Avec un arc et des flèches, dit-elle. Va demander qu'on te donne l'arc de ton père.

David resta immobile une seconde.

— L'arc de mon père ?

Ce fut comme si quelqu'un avait ouvert une porte dans un mur qu'il croyait plein.

— Qui a l'arc de mon père ?

— Va demander à la femme de ton oncle.

***

David alla trouver Saryeh, la femme de son oncle.

— Tante Saryeh, où est l'arc et les flèches de mon père ?

— Que je meure pour toi, David, dit-elle. Je ne sais pas. J'ai vu ton père le porter — mais où il est maintenant, je l'ignore.

David retourna au champ de millet.

— Vieille, ma tante ne veut pas me dire où est l'arc.

La vieille veuve le regarda avec ses yeux usés par les années et dit :

— Que je meure pour toi, mon David imprudent, mon David au parler épais. Retourne la tourmenter jusqu'à ce qu'elle te le donne.

— Comment je la tourmente ?

— Fais rôtir des cailloux. Dis-lui : si tu ne me dis pas où est l'arc, je te force à manger ces cailloux brûlants.

***

David rentra, s'assit au bord du tendour — le foyer creusé dans le sol que toute maison arménienne portait en son centre comme un cœur de braise — et commença à faire rôtir des cailloux en faisant du bruit.

Le tendour était sacré dans la maison arménienne. S'y asseoir pour y faire une comédie, c'était déjà un affront. Saryeh le sentit.

— David, dit-elle, agacée, va à l'étable chercher du bois. Je vais pétrir de la pâte et te faire du pain.

David alla à l'étable.

Et là, accroché au mur, il vit quelque chose.

Un bâton courbé en arc, suspendu dans l'ombre.

Il le décrocha, le porta à l'intérieur.

— Tante Saryeh, c'est quoi, ça ?

— Je ne sais pas. Ton oncle sait.

David sentit la colère monter — cette colère particulière des gens à qui on cache des choses sur leur propre famille.

— Dis-moi, tante. C'est quoi, ce bâton courbé ?

Saryeh le regarda et dit, pour gagner du temps, peut-être pour le mettre à l'épreuve :

— Si tu peux tendre la corde jusqu'au cran — je te dis. Si tu ne peux pas — je ne dis rien.

David prit l'arc entre ses mains et tendit la corde au cran d'un seul geste, sans effort, comme on soulève une branche.

Saryeh se figea.

Mher — son père, le héros de Sassoun, le fils d'Ohan — Mher mettait une heure à tendre cet arc. Une heure d'effort, de sueur, de concentration. Ce garçon venait de le faire en un souffle.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit-elle. Pose ça.

***

David posa l'arc.

Puis il prit la main de Saryeh, la traîna jusqu'au foyer, plongea sa paume dans la poêle de cailloux rôtis, referma ses doigts dessus.

Saryeh hurla.

— Yaman, yaman ! Que je meure pour ton soleil, David, lâche-moi, je te dis tout !

— Jette les cailloux, tante Saryeh.

Elle les jeta.

Puis elle se redressa, souffla sur sa paume, et dit :

— Je ne sais pas. Je ne te dis rien.

David tendit de nouveau la main vers la poêle.

— Je recommence, tante.

Saryeh ferma les yeux.

— C'est l'arc de ton père. C'est l'arc de Mher. C'est avec ça qu'il chassait.

***

David prit l'arc.

Il le retourna dans ses mains, souffla dessus, essuya la poussière des années. Il nettoya la rouille, frotta le bois, lava ce que le temps avait déposé dessus.

L'arc de Mher. L'arc qui avait attendu dans l'étable pendant toutes ces années — pendant que Sassoun était pillée, pendant que David grandissait loin de son père, pendant que personne n'osait le toucher ou peut-être n'était capable de le tendre.

Il le passa en bandoulière dans son dos.

Et à partir de ce jour, David alla chasser chaque matin.

La Trahison de Saryeh

Un mois passa, puis deux.

David était devenu un jeune homme beau et vigoureux — de cette beauté-là qui ne cherche pas à plaire et qui pour ça plaît davantage. Il avait les épaules de son père et quelque chose dans le regard qui venait de plus loin encore.

Saryeh le regardait.

Dans les épopées arméniennes, la femme qui désire le héros et que le héros refuse est une figure ancienne — on la retrouve dans les récits de Gilgamesh, dans les histoires de Joseph en Égypte, dans les cycles épiques du Caucase. Ce n'est pas un hasard si ce motif revient ici. Il dit quelque chose sur la nature du héros : celui qui résiste au désir interdit est celui qui mérite ce qui vient ensuite.

En secret, sans le montrer, Saryeh convoitait David.

Un jour elle lui dit, directement :

— David, viens dans mes bras.

David la regarda.

— Tante Saryeh, dit-il. Tu es ma mère. Je suis ton fils.

Il n'y avait pas de colère dans sa voix. Juste une frontière, posée là comme une pierre.

***

Saryeh se dit : il ne veut pas de moi parce qu'il ne m'a pas vue. Quand il verra mon corps, il changera d'avis.

Elle fit chauffer de l'eau, s'assit pour son bain, et appela David.

— Verse-moi de l'eau sur la tête.

David vint. Il prit le pichet. Et pendant tout le temps qu'il versa l'eau, il garda les yeux fermés — pour ne pas voir le corps de sa tante, pour ne pas laisser entrer le péché même sous forme de pensée.

Ce geste — fermer les yeux devant ce qu'on ne doit pas voir — est dans la tradition arménienne un acte de piété autant que de respect. L'œil qui refuse de regarder protège l'âme autant que le corps.

Quand Saryeh se leva et se retourna, elle vit les yeux de David — fermés, le visage tourné de côté.

Elle comprit qu'il n'avait rien vu. Qu'il n'avait pas voulu voir.

Et quelque chose en elle se retourna — la honte prit la forme de la rage, comme elle le fait souvent chez ceux qui ont été refusés.

Elle se griffa le visage jusqu'au sang. Elle se tira les cheveux, les défit, les emmêla. Elle frappa sa tête contre le mur. Puis elle alla s'asseoir dans sa chambre, défaite et ensanglantée, et elle attendit.

***

Tzenov Hovan rentra.

— Femme, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Ce qui m'est arrivé ? dit-elle. Je croyais que tu m'avais ramené un fils. Je ne savais pas que tu m'avais ramené un mari.

Hovan se raidit.

— C'est faux. Tu mens.

— Je ne mens pas. Il a mis les mains sur moi. Je ne l'ai pas laissé faire.

Hovan regarda sa femme — le visage en sang, les cheveux défaits, les yeux rouges. Il crut ce qu'il voyait plutôt que ce qu'il savait.

C'est ainsi que les grands hommes tombent dans les épopées — non pas sous les coups d'un ennemi, mais sous le poids d'une apparence.

Ce soir-là, Tzenov Hovan ferma les portes de la maison à clé. David n'entra pas.

***

David resta dehors dans le froid et dit à travers la porte :

— Oncle, d'un seul coup de pied je peux envoyer ta porte et toi avec elle au fond de la terre. Mais qu'est-ce que je peux faire, oncle — toi qui es comme un père pour moi ? Tu as été trompé par une femme sans honte.

Il n'enfonça pas la porte.

Il resta dehors.

Le héros qui pourrait tout briser et qui choisit de ne rien briser — c'est là que se mesure la vraie force. David avait l'arc de Mher dans le dos et la puissance des devs dans les bras. Et il resta dans le froid, à attendre.

La Vieille et le Parc de Dzovasar

Cette nuit-là, David dormit dans la hutte de la vieille veuve.

Au matin, il sortit pour chasser.

Sur le chemin, il vit un vol de corbeaux — une nuée noire qui descendait en spirale sur le champ de millet de la vieille et le dévorait tige par tige, grain par grain.

David s'arrêta. Il réfléchit une seconde : comment tuer vingt corbeaux d'un coup avant qu'ils s'envolent ?

Puis il décida de faire autrement.

Il saisit un grand platane par le tronc, le tira de la terre comme on arrache une mauvaise herbe, et l'abattit sur le champ avec une telle force que corbeaux et tiges de millet furent balayés ensemble en un seul tas.

***

La vieille arriva.

Elle regarda son champ. Il n'y avait plus une tige debout.

— Malheur, malheur ! Que la mort-Krogh t'emporte, David ! Pourquoi tu as détruit mon champ de millet ?

Le Krogh — dans la tradition populaire arménienne — était la mort personnifiée, l'emporteur d'âmes, celui qu'on invoquait dans les malédictions comme on appelle un témoin.

— Vieille, dit David, je ne voulais pas que les corbeaux mangent ton millet.

— Que les Mauvais t'emportent, que le Krogh t'étrangle, gamin ! Tu déverses ta fureur sur le champ d'une vieille femme seule ? Que le feu du Seigneur te consume — tu devais être le fils de ce père-là ?

Elle s'arrêta, souffla, et sa voix changea — plus douce, plus triste.

— Que Dieu ait pitié de l'âme de Mher. Lui, il était un père pour les pauvres. Il protégeait ceux qui n'avaient rien. Mais toi — regarde ce que tu as fait. Ce lopin de millet, c'était tout ce que j'avais. C'était ma vie, mon pain, mon seul espoir. Je suis une femme seule. Et tu viens détruire mon gagne-pain ?

David baissa la tête.

Mais la vieille n'avait pas fini. Elle le regarda bien en face et dit :

— Si tu es si fort que ça, si tu es si brave, pourquoi tu ne vas pas à Dzovasar ?

— Dzovasar ? dit David.

— C'était le domaine de chasse de ton père. Son parc, son territoire, sa fierté. Msrah Melik s'en est emparé il y a des années. Ils ont construit un mur autour, emprisonné les bêtes et les mouflons sauvages qui ne peuvent plus s'échapper. Les animaux de ton père sont enfermés dans le parc de ton père par l'ennemi de ton père.

Msrah Melik — le roi de Msre, l'oppresseur de Sassoun, celui qui avait écrasé la région depuis la mort de Mher. La prise de Dzovasar n'était pas seulement le vol d'un terrain de chasse. C'était l'effacement d'un nom, la confiscation d'un héritage, la preuve visible que Sassoun avait perdu.

— Et toi, tu restes ici à montrer ta force à une vieille femme ?

David s'avança vers elle.

— Vieille, dit-il, que je meure pour ton âme, que je meure pour ton soleil — dis-moi où est Dzovasar.

La vieille secoua la tête.

— Je ne sais pas où c'est exactement. Va trouver ton oncle, David. C'est lui qui t'y emmènera.

Dzovasar, le Parc de son Père

David alla trouver son oncle.

— Dis-moi où est Dzovasar. Où est le domaine de chasse de mon père.

— Mon garçon, dit Hovan, on t'a menti. Il n'y a pas de domaine appartenant à ton père. On te raconte des histoires.

— Non, oncle. Je sais que ça existe. Ne me mens pas. J'y vais — je n'attendrai pas.

Hovan soupira.

— Que sa langue sèche, celui qui t'a dit ça. Msrah Melik a pris le parc quand ton père est mort. Nous n'osons plus y aller.

— Dis-moi où c'est, dit David. Si on me capture, c'est moi qu'on tue, pas toi.

— On ira après-demain, dit Hovan.

David se leva.

— Tu me dis où c'est maintenant. Si tu ne le fais pas — par le Pain, par le Vin et par le Seigneur Éternel — je te gifle et je te brise la nuque.

Dans la tradition épique arménienne, le serment par le Pain et le Vin n'est pas une formule vide. C'est l'invocation des éléments sacrés de la table — la communion entre les vivants et les morts, entre les hommes et Dieu. Jurer ainsi, c'est mettre sa parole sous la protection du ciel.

Hovan regarda son neveu. Il vit dans ses yeux cette lumière-là — l'imprudence des héros, la fièvre qui ne raisonne plus.

— Ne te mets pas en colère, dit-il. Viens. Je t'emmène maintenant.

***

Hovan passa par Kerry Toros et les hommes du village.

— Je ne sais pas qui lui a parlé de Dzovasar, dit-il. Il me force à l'y emmener tout de suite.

Les hommes se regardèrent.

— Si tu y vas, on vient aussi. Le parc est rempli d'ours, de loups, de cerfs et de mouflons. On verra comment David chasse le mouflon sauvage.

Ils montèrent tous à cheval. David en tête, Hovan et les hommes du village derrière. Ils grimpèrent dans les hauteurs de la montagne jusqu'à Dzovasar.

Et ce qu'ils virent les arrêta net.

Un mur — haut, épais, construit tout autour du parc. Sans porte, sans ouverture, sans passage. Depuis la mort de Mher, personne n'était entré. Le parc avait poussé en lui-même, peuplé de cerfs et de mouflons, de loups et d'ours, de tout ce que la montagne produit quand l'homme s'en va.

David demanda :

— Oncle, pourquoi ce mur ?

— C'est le mur de la réserve de chasse de ton père.

David grimpa sur la colline voisine, tourna sur lui-même, regarda dans toutes les directions. Pas de porte. Pas d'entrée.

Il descendit, prit sa masse, et dit à voix haute :

— Au nom de la Haute Madone de Marout.

La Madone de Marout — le sanctuaire marial de Marout était l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de l'Arménie chrétienne. Dans l'épopée de David de Sassoun, les invocations chrétiennes coexistent naturellement avec les actes héroïques — la foi n'est pas séparée de la force, elle la précède.

Il lança sa masse contre le mur.

Le mur s'effondra.

***

David entra dans le parc.

Un jardin luxuriant. Des fruitiers en fleur. Un grand bassin d'eau claire alimenté par un ruisseau qui chantait en coulant. Et partout — des animaux, des dizaines d'animaux, vivant là depuis des années dans cet espace clos.

David s'arrêta un moment et dit doucement :

— Quel péché mon père a commis en emprisonnant ces animaux.

Les hommes du village qui l'avaient suivi commencèrent à bander leurs arcs, cherchant un mouflon à abattre.

David se retourna.

— Hé ! Vous n'avez pas le droit. Pas un seul. Ne tirez pas. N'en approchez pas. Je ne vous laisserai pas faire.

Hovan dit :

— Que je meure pour toi, David. Tue-en un au moins. On fera une offrande sacrificielle.

— Oncle, dit David. N'importe qui peut tuer un animal captif. Ce n'est pas ça, être un homme. Un homme, c'est celui qui libère l'animal — et qui le chasse ensuite.

Ces bêtes sont prisonnières. Est-ce qu'un homme tue un prisonnier ?

Ce moment est l'un des plus beaux de l'épopée. David — qui vient d'abattre un mur d'un seul coup de masse — refuse de tuer un animal enfermé. La force sans honneur ne vaut rien. Le gibier ne se mérite qu'en liberté.

Il ôta son manteau, le lança en l'air et cria :

— Heï ! Heï !

Tous les animaux s'élancèrent vers l'ouverture dans le mur et s'enfuirent dans la montagne.

— Allez, dit David. Vous êtes libres.

Puis il parcourut le parc en entier — inspecta chaque pierre, chaque arbre, chaque recoin dans l'ombre — en disant à voix basse : *Ce serait dommage qu'une bête endormie reste enfermée derrière.*

Quand il fut certain que le parc était vide, il se retourna vers les hommes.

— Maintenant. Que ceux qui ont du courage aillent chasser.

Les plus hardis partirent dans les collines. Les autres restèrent. En fin de journée, tout le monde revint à Dzovasar.

David, lui, était reparti dans la montagne. Il avait couru, chassé à mains nues presque, et ramené deux mouflons sauvages au bord du bassin.

Il se déshabilla et plongea dans l'eau froide du bassin de son père.

Quand il ressortit, les hommes avaient allumé un feu. On égorgea les deux mouflons en offrande à Dieu, on les mit à rôtir sur les braises.

Ils mangèrent tous ensemble dans le parc de Mher, sous le ciel ouvert, dans le lieu qui portait encore son nom.

La Lumière sur la Montagne

Ils s'attardèrent dans le parc.

Quand la nuit tomba, les hommes du village reprirent le chemin de leurs maisons. Hovan se tourna vers David.

— David, il faut rentrer aussi.

— Oncle, dit David, mon père a marché sur cette terre pendant des années. Cette nuit, je reste ici.

— Les gens ne dorment pas dehors, David. Ils rentrent chez eux. Les autres sont partis. Nous devons partir aussi.

— Oncle. C'est la terre de mon père. Cette nuit, je reste. Toi, tu peux y aller.

Il s'allongea sous les arbres et ferma les yeux.

Hovan resta un moment debout à le regarder. Puis il dit :

— Si toi tu restes, moi je reste aussi.

***

David s'endormit rapidement. Hovan, lui, resta éveillé — il n'osait pas fermer les yeux. Il pensait : *comment faire pour que David ne parte pas sans moi pendant la nuit ?*

Il prit le bord du manteau de David, le roula doucement, le glissa sous sa tête comme un oreiller, et finit par s'endormir dessus.

C'est un geste à la fois tendre et craintif — celui d'un homme qui aime son neveu et qui en a peur. Hovan n'est pas lâche. Il est lucide. Il sait que David va vers quelque chose qu'il ne peut pas retenir.

***

Il était minuit.

David se réveilla brusquement. Il s'assit, regarda autour de lui dans l'obscurité.

Et il vit.

Sur le sommet de la montagne — une lumière. Rouge et verte, vacillante, vivante. Et au-dessus d'elle, un arc de clarté tendu dans le ciel comme un arc de guerre.

Dans la tradition arménienne, les tombeaux des saints et des héros émettent parfois une lumière sacrée — visible seulement de nuit, seulement par ceux qui ont les yeux pour la voir. Ce n'est pas de la superstition. C'est la conviction que certains morts ne s'éteignent pas tout à fait.

David voulut se lever. C'est alors qu'il sentit le bord de son manteau tiré vers l'arrière — Hovan dormait dessus, la tête posée là, bien calée.

— Seigneur Dieu, murmura David. Si je le réveille, il va croire que j'ai peur. Si je ne le réveille pas, je ne peux pas prendre mon manteau.

Il réveilla son oncle.

— Oncle. Cette lumière rouge et verte, là-haut sur la montagne — qu'est-ce que c'est ?

Hovan savait exactement ce que c'était. Il savait que cette lumière venait du tombeau de Mher.

Mais il mentit.

— Probablement des bergers. Ils ont fait un feu là-haut, c'est tout.

David ne dit rien. Il n'était pas convaincu — mais il se rallongea. Ils se rendormirent côte à côte.

Hovan glissa de nouveau le bord du manteau sous sa tête.

***

Un peu plus tard, David se réveilla une seconde fois.

Cette fois il vit autre chose : une dalle de marbre découverte au sommet, et au-dessus d'elle une lumière céleste — claire, immobile, qui ne tremblait pas dans le vent.

Cette fois David ne réveilla pas son oncle.

Il pensa : *ce serait dommage de couper le bord de mon manteau avec un couteau.*

Puis il pensa : *au diable le dommage.*

Il sortit son couteau et trancha le bord de son manteau d'un geste net. Le tissu resta sous la tête de Hovan. David, lui, se leva en silence et suivit la lumière.

***

Il grimpa jusqu'au sommet.

Là, il trouva un tombeau.

Une flamme rouge et verte en sortait — douce, haute, régulière. Et au-dessus, l'arc de lumière qu'il avait vu depuis le bas. David s'approcha et tendit la main vers la flamme.

Elle ne brûla pas.

Il prit de la terre et la jeta dessus.

Elle ne s'éteignit pas.

David resta un moment immobile devant ce feu qui ne consumait rien.

Le feu qui ne brûle pas — c'est une image que l'on retrouve du buisson ardent de Moïse jusqu'aux traditions zoroastriennes qui avaient profondément marqué l'Arménie avant la christianisation. Un feu pareil

ne détruit pas — il signale. Il dit : ici, il y a quelque chose de saint.

Il pensa à voix basse : *Ce doit être le sanctuaire de la Haute Madone de Marout.*

Pour marquer l'endroit — pour pouvoir retrouver ce tombeau, cette lumière, cette flamme — il planta son arc et ses flèches dans la terre à côté de la dalle.

Puis il redescendit vers son oncle.

Le Tombeau de Mher et le Vœu

Quand David redescendit, il trouva son oncle encore endormi.

Il s'assit à côté de lui et dit doucement — d'abord comme une plainte, puis comme une prière :

— Oncle, réveille-toi de ton doux sommeil. Oncle, que je meure pour toi, mon oncle. Je n'ai pas de gardien — sois mon gardien. Je n'ai pas de père — sois mon père. Je n'ai pas de mère — sois ma mère. Je n'ai pas de frère — sois mon frère.

Dans l'épopée arménienne, ces formules d'appel ne sont pas que des mots. Elles disent quelque chose de vrai sur David — l'orphelin du héros, l'enfant qui a grandi sans racines, qui porte un nom sans savoir encore ce qu'il contient. Chaque fois qu'il dit "que je meure pour toi", c'est sa solitude qui parle.

Hovan se leva, encore à moitié endormi.

— Gamin imprudent, qu'est-ce qui se passe ?

— Oncle, dit David, béni soit le Seigneur dans sa bonté. Grande est sa providence. Une dalle de marbre vient d'apparaître au sommet de la montagne, et un arc de lumière est suspendu au-dessus de Dzovasar. Viens avec moi. Je t'y emmène.

***

David prit son oncle par le bras et le conduisit jusqu'au tombeau.

Il lui montra la dalle, la flamme, l'arc de clarté dans le ciel.

— Qu'est-ce que c'est, oncle ?

Hovan resta silencieux un moment. Puis il dit :

— C'est le tombeau de ton père. Et ce monastère en ruines autour — c'est Mher qui l'avait construit de ses mains. Il l'avait consacré à la Haute Madone de Marout. Mais le jour où ton père est mort, Msrah Melik est venu. Il a tout pillé. Tout rasé jusqu'aux fondations.

***

Quand David entendit cela, il s'agenouilla.

Il posa ses deux mains à plat sur la terre — la terre de son père — et il l'embrassa.

Ce geste — s'agenouiller, toucher la terre, l'embrasser — est un geste de deuil et de serment à la fois. Dans la tradition arménienne chrétienne, c'est aussi un geste liturgique. David n'est pas seulement un fils devant la tombe de son père. Il est un homme qui reçoit un héritage et qui jure de le tenir.

Puis il se releva. Il prit son arc et ses flèches et traça un grand cercle autour du tombeau — les limites du

sanctuaire. Il dessina en croissant l'emplacement des autels, marqua dans la terre les contours du bema, les lignes des fondations.

Il regarda ce plan tracé dans la poussière et dit :

— C'est ainsi qu'il sera rebâti.

Puis il se tourna vers son oncle et chanta :

— Oncle, que je meure pour toi, mon oncle. Je veux cinq cents — compte mille — tailleurs de pierre. Je veux cinq cents — compte mille — équarrisseurs. Je veux cinq cents — compte mille — porteurs de gravier. Je veux cinq cents — compte mille — maçons. Je veux cinq cents — compte mille — plâtriers. Je veux cinq cents — compte mille — sculpteurs sur bois. Si je ne bâtis pas ce monastère, je mourrai parjure. Je veux que le chantier soit terminé demain avant la nuit. Je veux qu'au lever du soleil d'après-demain, On célèbre la messe là-dedans.

Hovan savait une chose sur David — il ne disait les choses qu'une seule fois. Jamais deux.

Il réfléchit et dit :

— Allons en ville chercher les ouvriers.

— Non, dit David. Je reste ici, à côté de cette dalle. Je ne viens pas en ville. Toi, tu y vas. Tu ramènes les artisans et les ouvriers. Tu les amènes ici.

Hovan se dit : *je ferai ce que le gamin veut.*

Puis il dit à David :

— Écoute, fils. Je suis Tzenov Hovan. Ma voix porte à quarante jours de marche. Les artisans de sept villes, des milliers d'ouvriers — ils viendront dès qu'ils m'entendront appeler. Mais avant ça — va, chasse sept aurochs sauvages. Je les porterai en ville. On fera un festin pour les gens de Sassoun. Et après le festin, à mon appel, les maçons et les charpentiers se rassembleront ici. Ton vœu sera exaucé. Le monastère sera bâti.

L'aurochs — le bœuf sauvage des montagnes — est l'animal du sacrifice dans les traditions caucasiennes. L'offrir en festin avant de commencer une construction sacrée, c'est nourrir la communauté et appeler la bénédiction sur le travail à venir. Rien ne se bâtit sans ça.

David repartit dans la montagne. Il chassa et revint avec six aurochs.

Hovan les chargea tous sur son dos, et descendit vers Sassoun.

La Construction du Sanctuaire

À l'aube, Hovan ouvrit la bouche et cria.

Sa voix n'était pas une voix d'homme ordinaire. Elle roulait sur les montagnes comme le tonnerre, traversait les vallées, portait jusqu'aux villes lointaines — et les gens qui l'entendaient savaient que ce n'était pas un appel qu'on ignore.

Il chanta :

— Écoutez, j'appelle, venez. Vous tous qui aimez le Seigneur, venez. Nous allons bâtir le Sanctuaire de la Haute Madone de Marout. Écoutez, j'appelle, venez. Cinq cents — comptez mille — tailleurs de pierre. Cinq cents — comptez mille — équarrisseurs. Écoutez, j'appelle, venez. Cinq cents — comptez mille — porteurs de gravier. Cinq cents — comptez mille — porteurs d'eau. Cinq cents — comptez mille — sculpteurs sur bois. Cinq cents — comptez mille — maçons. Écoutez, j'appelle, venez.

Hovan n'est pas seulement un oncle bienveillant — c'est un homme dont la voix a une puissance propre, presque surnaturelle. Dans les traditions du Caucase, certains anciens possèdent ce don : leur parole convoque, rassemble, met en mouvement. C'est une forme d'autorité plus ancienne que le titre ou la richesse.

La voix de Hovan fut entendue dans sept villes.

Des milliers d'ouvriers et d'artisans quittèrent leurs ateliers, leurs chantiers, leurs maisons. Ils vinrent chez Hovan, le saluèrent avec respect, et montèrent avec lui vers Dzovasar pour bâtir le Sanctuaire de la Haute Madone de Marout.

***

Mais qu'avait fait David pendant ce temps ?

Quand ils arrivèrent au sommet, ils s'arrêtèrent.

David avait déjà creusé les fondations — exactement selon le tracé qu'il avait dessiné dans la terre avec son arc et ses flèches la nuit précédente. Il avait posé les premières pierres. Il avait monté les murs à hauteur de ceinture d'homme.

Les artisans regardèrent les pierres de fondation en silence.

Elles étaient immenses. Des blocs que des dizaines d'hommes ensemble n'auraient pas pu soulever, déplacer, mettre en place. David les avait portés seul, l'un après l'autre, et les avait posés comme on pose des tuiles.

C'est là que l'épopée dit quelque chose d'essentiel sur la nature du héros : David n'est pas simplement fort. Sa force est au service du sacré. Il ne renverse pas, il ne détruit pas — pas ici, pas aujourd'hui. Il bâtit. Et ce qu'il bâtit, c'est la mémoire de son père.

Les maçons montèrent sur les murs déjà élevés.

David se plaça en bas.

Il saisissait les blocs de pierre — ceux que personne d'autre ne pouvait porter — et les soulevait à bout de bras jusqu'aux mains des maçons qui les attendaient en haut. Les ouvriers apportaient les pierres plus petites, les glissaient dans les interstices. D'autres malaxaient le mortier, le passaient de main en main jusqu'aux maçons qui le coulaient entre les pierres.

Chacun faisait ce qu'il pouvait faire. David faisait ce que personne d'autre ne pouvait faire.

Et le chantier avança.

Toute la journée, les coups de maillet résonnèrent sur la montagne. Les voix des ouvriers se croisaient dans l'air froid. Le mortier séchait pierre après pierre, assise après assise.

Quand le soleil toucha l'horizon, les murs étaient debouts. Le toit était posé. Les autels étaient en place.

En un seul jour, ils avaient bâti le Sanctuaire de la Haute Madone de Marout — là où se trouvait le tombeau de Mher, là où la flamme rouge et verte avait brûlé toute la nuit sans se consumer.

David regarda le bâtiment debout dans le soir.

Il n'avait pas dit un mot de trop. Il avait fait ce qu'il avait juré de faire.

Demain matin, on célébrerait la messe.

Le Rêve de la Madone et la Consécration

Cette nuit-là, ils s'endormirent au pied du sanctuaire qu'ils venaient de bâtir.

Et dans son sommeil, David vit la Madone.

Elle se tenait devant lui, claire et droite, et elle lui dit :

— Tire ton épée. Pose les fondations de mon sanctuaire sur cette épée. Tu rebâtiras l'église en un seul jour, et on y célébrera la messe. Si tu fais cela, mon sanctuaire tiendra sur ses fondations. Sinon, tout ce que tu construiras s'effondrera.

David se réveilla.

Il regarda autour de lui.

Le sanctuaire avait disparu.

Les pierres étaient retournées là où elles étaient avant. La terre était revenue à sa place. Le sable, l'argile, le mortier — tout était comme si rien n'avait été bâti. Comme si la journée entière, les milliers d'ouvriers, les blocs soulevés à bout de bras, les murs montés pierre après pierre — tout cela n'avait jamais eu lieu.

La Madone n'avait pas refusé le travail de David. Elle lui avait montré qu'il manquait quelque chose. Dans la

tradition chrétienne arménienne, une église ne se bâtit pas seulement avec des bras et du mortier — elle se fonde sur un acte sacré, un geste de consécration qui précède tout le reste. David avait construit avec sa force. Il lui fallait maintenant construire avec sa foi.

***

David se leva et réveilla Hovan et Kerry Toros.

— Oncle. Kerry. Réveillez-vous.

Il leur raconta le rêve. La Madone. L'épée. Les fondations.

— Je vais tirer mon épée et poser l'église sur elle. Je dois tout rebâtir en un seul jour et faire célébrer la messe.

Hovan ne comprenait pas entièrement — mais il connaissait David. Il dit :

— À l'aube, j'appelle. Les ouvriers viendront.

***

À l'aube, Hovan cria de nouveau. Sa voix roula sur les sept villes. Et de nouveau, par milliers, les artisans et les ouvriers montèrent vers Dzovasar.

Quand ils arrivèrent, ils virent que David était déjà au travail. Il avait amené les grands blocs de fondation. Et

au centre, enfoncée dans la terre, la lame tournée vers le ciel — son épée. Les fondations de la Haute Madone de Marout reposaient sur le fer de David.

L'épée plantée dans la fondation d'une église — c'est un geste qui unit deux mondes : la force du guerrier et la sainteté du lieu. Dans l'Arménie chrétienne qui avait été, quelques siècles plus tôt, un royaume de cultes multiples, cette image dit quelque chose de profond : la violence du héros n'est pas niée, elle est mise au service de Dieu. L'épée ne tue pas — elle soutient.

Les maçons montèrent sur les murs. David souleva les blocs. Les ouvriers portèrent les pierres, malaxèrent le mortier, passèrent les matériaux de main en main. Tout le monde travailla avec une fièvre joyeuse — comme si cette fois, ils savaient que ce qu'ils bâtissaient tiendrait.

Au coucher du soleil, le sanctuaire était debout.

***

David se tourna vers son oncle.

— Oncle, mon père en toi — paie les artisans et les ouvriers. Tous. Personne ne doit partir sans son salaire.

Hovan alla chercher deux ou trois sacs de pièces d'or. Il se posta à la porte du sanctuaire et tendit une pièce à chaque homme qui passait devant lui. Ils repartirent vers leurs villes, les mains pleines, le cœur content.

Quand le dernier fut parti, David dit à Hovan :

— Oncle, que je meure pour toi. Je veux quarante évêques — trouve-les-moi. Je veux quarante vardapets — trouve-les-moi. Je veux quarante archidiacres — trouve-les-moi. Je veux quarante sacristains — trouve-les-moi. Ils consacreront le sanctuaire et célébreront la messe samedi.

Les vardapets — docteurs de l'Église arménienne, théologiens et prédicateurs — occupaient dans la hiérarchie ecclésiastique une place particulière : ils étaient à la fois savants et pasteurs, gardiens de la tradition et voix du peuple. Convoquer quarante vardapets pour une consécration, c'est appeler toute la puissance spirituelle de l'Arménie chrétienne sur ce lieu.

Les vardapets vinrent. Ils consacrèrent le sanctuaire. Le samedi, ils célébrèrent la messe — la première messe dans l'église rebâtie sur le tombeau de Mher, fondée sur l'épée de son fils.

***

David était si heureux qu'il resta un long moment à regarder le bâtiment debout sous le ciel de Dzovasar.

Puis il alla chercher Charbahar Kamy et lui confia la garde du sanctuaire.

Charbahar Kamy — gardien de force proverbiale dans la tradition épique arménienne — était l'homme qu'on

mettait aux portes des lieux qu'on ne voulait pas voir profaner.

Sa ration quotidienne : un sac de peau plein de miel, un sac de peau plein de beurre.

Et ses ordres étaient clairs.

— N'ouvre pas la porte aux brigands. Ouvre-la aux pèlerins et aux démunis. Donne-leur à manger.

Le Pont sur la Rivière

Cette nuit-là, ils dormirent au monastère.

Au matin, David sortit et vit une rivière.

Elle coulait entre Sassoun et Marout — large, rapide, froide comme la fonte des neiges. Et il n'y avait rien pour la traverser.

David regarda l'eau un moment, puis dit simplement :

— Il faut un pont. Sans pont, les gens tomberont dans la rivière.

Dans l'épopée arménienne, le héros ne s'arrête jamais au seul exploit sacré. Il voit ce qui manque autour de lui — et il le fait. Le monastère est bâti : bien. Mais à quoi sert une église qu'on ne peut pas atteindre ? David pense comme un fondateur, pas seulement comme un guerrier.

Ils commencèrent à enfoncer des pierres dans le lit de la rivière pour former des piles. Mais le courant était trop fort. Il emportait les pierres comme des brindilles. Ils recommencèrent. La rivière recommença à gagner.

David ne discuta pas avec l'eau.

Il alla chercher des rochers — des blocs aussi grands que des maisons — et les roula un à un dans la rivière.

Le courant rugit, se fracassa contre eux, tourbillonna autour. Mais les rochers de David ne bougèrent pas.

Sur ces rochers, ils construisirent quatre piles solides. Sur les piles, ils posèrent d'autres pierres, jetèrent la travée d'une rive à l'autre, et fermèrent le pont.

Quand ce fut fini, on put faire passer deux charrettes à bœufs côte à côte sans que les roues se touchent.

On l'appela le Pont de David.

Les ponts, dans la tradition arménienne, sont des œuvres de piété autant que d'utilité. En bâtir un, c'est ouvrir un chemin pour les pèlerins, pour les pauvres, pour les voyageurs perdus. C'est prolonger dans la pierre le même geste que David avait gravé dans les murs du sanctuaire : ouvre la porte, laisse passer ceux qui ont besoin de passer.

***

Quelques jours plus tard, David et son oncle Hovan reprirent la route de Sassoun.

Il était temps de voir ce qui s'y passait.

La Colère de Msrah Melik

La nouvelle avait voyagée vite.

Elle avait traversé les montagnes, descendu les routes des marchands, glissé d'une oreille à l'autre jusqu'aux oreilles de Msrah Melik — et ce qu'elle disait n'était pas fait pour le calmer.

David avait pris Dzovasar. David avait libéré tous les animaux captifs. David avait démoli les murs et rebâti le monastère de Marout en un seul jour, sur son épée, avec quarante évêques et quarante vardapets pour le consacrer.

Melik entendit tout cela, et la jalousie s'alluma en lui comme un feu qu'on ne peut plus éteindre.

Msrah Melik — le souverain de Msrah, que la tradition identifie à l'Égypte ou aux terres arabes du sud — n'est pas seulement un ennemi politique de Sassoun. Il représente dans l'épopée la puissance étrangère qui perçoit un tribut sur l'Arménie, qui humilie, qui prend. Dzovasar était sa propriété. Le monastère de Marout était sous sa coupe. Et voilà qu'un jeune homme de Sassoun avait tout repris — en une journée, sans armée, avec ses seules mains et son épée.

Il convoqua son Kholbashy.

Le Kholbashy — chef des armées, commandant suprême — est dans l'épopée à la fois bras droit et voix de raison du roi. C'est lui qu'on envoie quand on veut frapper fort et vite.

— Je vais prendre une armée de cavaliers, dit Melik, marcher sur le mont Marout, piller le monastère et rentrer avec le butin.

Le Kholbashy s'inclina.

— Longue vie au Roi. Mais pourquoi vous déplacer vous-même ? Donnez-moi cinq cents cavaliers. Nous irons à Dzovasar, nous dresserons nos tentes, nous pillerons le monastère et nous reviendrons. Nous tuerons David aussi — nous lui couperons les oreilles et nous vous les rapporterons.

Melik sourit pour la première fois depuis qu'il avait entendu la nouvelle.

— Si tu fais cela, je te donne une ville en récompense. Prépare-toi. Va à Dzovasar. Pille. Détruis le monastère. Tue David et rapporte-moi ses oreilles.

Dans les traditions épiques du Caucase, couper les oreilles d'un ennemi tué est un acte de trophée et d'humiliation — une façon de dire : cet homme n'entendra plus jamais parler de victoire. Pour Melik, ce n'est pas assez de tuer David. Il faut l'effacer, le réduire à un détail sanglant qu'on rapporte dans une besace.

Le Kholbashy sortit donner ses ordres.

Cinq cents cavaliers commencèrent à seller leurs chevaux.

Charbahar Kamy et la Porte du Sanctuaire

Le Kholbashy se mit en marche avec ses cinq cents cavaliers.

Il n'osa pas passer par Sassoun.

Il prit les routes de traverse, évita les cols connus, et marcha directement sur le sanctuaire de la Madone de Marout. Cinq cents hommes à cheval, lancés sur la plaine comme une tempête qu'on croit discrète parce qu'elle vient de loin.

Mais Charbahar Kamy regardait les routes.

C'était son travail. Sa seule tâche depuis que David lui avait confié la garde du sanctuaire — surveiller, distinguer, décider. Il vit les cavaliers de loin, un nuage de poussière et de sabots qui grossissait sur la plaine, et il réfléchit.

Des pèlerins ? Non. Les pèlerins ne voyagent pas tous à cheval — certains marchent pieds nus en signe de dévotion, d'autres portent leurs vieux parents sur le dos, d'autres encore arrivent en boitant de loin. Une troupe entière de cavaliers en armes, ça ne ressemble pas à une procession. Ça ressemble à une razzia.

Il dit à lui-même :

— Si ce sont des pèlerins, il y aurait des gens à pied parmi eux. Là, ils sont tous à cheval. Ce sont des brigands. Je ferme la porte, je mets la barre, et j'appuie mon dos contre elle. S'ils sont pèlerins, j'ouvrirai. Sinon, ils repartiront.

Et Charbahar Kamy appuya son dos contre la porte.

***

Le Kholbashy arriva avec ses cinq cents hommes.

Ils poussèrent. Ils frappèrent. Ils se jetèrent contre le bois et la pierre. Mais la porte ne bougea pas — pas d'un doigt, pas d'une fissure. Charbahar Kamy tenait, et Charbahar Kamy était une montagne à lui seul.

Ils s'acharnèrent longtemps, jusqu'à ce qu'un homme parmi les soldats — un homme ingénieux, le genre qui trouve des chemins là où les autres voient des murs — lève la main et dise :

— Écoutez. On ne forcera pas cette porte. Mais on peut tromper celui qui la tient. Tuons un lièvre. Trouvons un manteau qui ressemble à celui de David. Trempons-le dans le sang du lièvre, levons-le au bout d'une lance, jetons-le par-dessus le mur. Et crions : *Charbahar Kamy, ton maître est mort. Que feras-tu maintenant ? Où iras-tu ?* Quand il verra le manteau ensanglanté, il ouvrira. Et nous entrerons.

L'idée plut. Ils trouvèrent le manteau, ils tuèrent le lièvre, ils trempèrent le tissu dans le sang encore chaud, et ils le lancèrent par-dessus le mur.

***

Charbahar Kamy vit le manteau tomber à ses pieds.

Il le regarda. Il le reconnut — ou crut le reconnaître. C'était le manteau de David.

Dans la tradition arménienne, le deuil se marque par des gestes précis et anciens : on se couvre la tête de cendres, on se déchire les vêtements, on se frappe la poitrine. Ce sont des gestes que le corps fait avant que la bouche trouve les mots.

Charbahar Kamy prit une poignée de cendres et la répandit sur sa tête.

Puis il ne bougea pas.

Il ne pleurait pas pour ouvrir la porte. Il pleurait pour pleurer. La porte restait fermée, son dos restait contre le bois, et ses pieds ne bougèrent pas d'un pouce.

Ils essayèrent encore. Ils crièrent, menacèrent, supplièrent. Ils ne trouvèrent rien d'autre à inventer.

La porte ne s'ouvrit pas.

Le Massacre du Sanctuaire

Le Kholbashy s'approcha du mur et cria.

— Moines ! Vardapets ! Ouvrez la porte. J'ai tué votre maître, infidèles — pourquoi refusez-vous d'ouvrir ? Nous sommes allés à Sassoun. Nous avons tué David. Votre protecteur est mort. Si vous n'ouvrez pas cette porte, nous resterons ici jusqu'à ce que la poix noire devienne blanche.

Dans l'épopée, le Kholbashy ment — mais il ment avec patience. Il sait que la peur est plus efficace qu'un bélier. Il faut juste trouver la fissure dans le mur humain.

À l'intérieur, les vardapets s'assemblèrent dans l'obscurité et se parlèrent à voix basse.

— Sassoun est tombée. Ils ont tué David. Notre protecteur n'est plus. Comment vivrons-nous sur cette terre sans lui ?

Les vardapets — docteurs de l'Église arménienne, gardiens de la tradition et de la foi — sont des hommes de prière et de savoir, pas de combat. Ils n'ont pas les mains de David. Ils n'ont pas le dos de Charbahar Kamy. Face à cinq cents cavaliers et à la nouvelle de la mort de leur patron, la peur fit ce que le Kholbashy n'avait pas réussi à faire à coups de lance.

Cette nuit-là, pendant que Charbahar Kamy dormait, les moines débarrèrent la porte.

Charbahar Kamy se réveilla et vit que la porte était ouverte.

Il n'attendit pas. Il prit la montagne.

***

Le Kholbashy entra dans le cloître. Il se posta au seuil, tint la porte grande ouverte, et fit entrer ses cinq cents hommes un à un.

Ce qui suivit fut bref et sans gloire.

Quarante vardapets furent tués à l'autel — là où ils priaient, là où leurs mains étaient encore levées vers le ciel. Quarante archidiacres furent tués dans leurs cellules — là où ils dormaient ou lisaient ou copiaient les Écritures. Quarante sacristans tombèrent à leur tour.

Et quarante diacres — moins un.

Un seul survécut. Dans les épopées arméniennes comme dans les traditions bibliques qui les ont nourries, il y a toujours un survivant. Pas par chance — par nécessité. Quelqu'un doit porter la nouvelle. Quelqu'un doit être la voix de ce qui a été détruit.

Ce diacre se cacha sous le tas des corps de ses frères. Il resta là, sans bouger, sans respirer trop fort, pendant

que les soldats finissaient leur travail et repartaient avec le butin.

Quand les pas s'éloignèrent et que le silence revint — ce silence lourd et souillé qui suit le massacre — il rampa hors de sa cachette.

Il prit le vêtement d'un diacre mort. Il le trempa dans le sang des hommes égorgés.

Et il prit la route de Sassoun.

David devait savoir.

Le Festin et la Vengeance

Le diacre atteignit Sassoun et se rendit chez Tzenov Hovan.

Il trouva David attablé.

Des oies rôties, du pilaf parfumé, du vin de grenade vieux de sept ans — le genre de vin qu'on garde pour les grandes occasions et qu'on boit à grandes gorgées quand la vie semble généreuse. David avait une jambe croisée sur l'autre, entouré de jeunes gens et de jeunes filles, riant, mangeant, faisant le roi dans la salle comme si le monde entier était en paix.

Le diacre s'avança et se planta devant lui, le vêtement ensanglanté serré contre sa poitrine.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Tzenov Hovan.

— Notre monastère a été pillé, dit le diacre. Et David est là — à festoyer comme un insensé !

Tzenov Hovan gifla le diacre.

David leva les yeux.

— Pourquoi as-tu frappé le diacre, oncle ?

— Parce qu'il t'a traité de fou, dit Tzenov Hovan. Il dit que tu festoies pendant que le monde brûle.

David fit signe au diacre d'approcher.

— Viens, assieds-toi. Dis-moi — est-ce que le monastère manque de quelque chose ? De l'encens ? De l'huile ? Dis-moi ce qu'il te faut et retourne vite au service divin.

Le diacre ouvrit la bouche et chanta ce qu'il avait à dire, parce que certaines nouvelles sont trop lourdes pour être simplement dites :

— David. Ils ont tué quarante évêques. Ils ont tué quarante vardapets. Ils ont tué quarante archidiacres. Ils ont tué quarante sacristains. Ils ont tué quarante diacres moins un. Ils ont pillé le monastère et emporté le butin.

David hocha la tête avec l'air de quelqu'un qui n'a pas compris.

— Pourquoi tu me cognes la tête avec tout ça ? Et se tournant vers son oncle : — Oncle, le diacre est là — manque-t-il d'encens, d'huile, de cierges ? Donne-lui ce qu'il faut et laisse-le repartir.

Le diacre le regarda. Il chercha ses mots. Il ne trouva rien qui puisse percer ce mur.

Dans l'épopée arménienne, David n'est pas stupide — il est ailleurs. Il vit dans un présent immédiat, animal, solaire. La violence abstraite, la mort racontée en mots, ne l'atteint pas. Il lui faut voir. Il lui faut sentir.

Alors le diacre déplia le vêtement devant lui et le laissa tomber sur la table, entre les oies rôties et le vin de grenade.

Le tissu était noir de sang séché.

— Que la colère de Dieu te frappe. Où sont tes évêques ? Où sont tes vardapets ? Où sont tes archidiacres ?

David regarda le tissu. Quelque chose changea dans ses yeux — comme quand on souffle sur des braises et que le feu se réveille.

— Qu'est-ce que c'est, garçon ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je mourrais pour toi, David.

Et le diacre chanta encore, une deuxième fois, les mêmes mots, le même compte des morts.

David se leva lentement.

— Le monastère a été pillé ? Les vardapets ont été tués ? C'est ça que tu me dis, diacre ? Qui a fait ça ?

— Le Kholbashy. Avec cinq cents cavaliers. Il les a tous tués. Moi, j'ai à peine réchappé.

— Sont-ils encore là-bas, ou sont-ils repartis ?

— Ils sont repartis. Et moi je suis venu ici.

David se tourna vers la salle — les jeunes gens, les jeunes filles, les coupes encore pleines, le festin encore chaud.

— Mangez. Buvez. Réjouissez-vous. Moi, je pars.

***

Il alla d'abord chez la vieille veuve.

Dans l'épopée, la vieille veuve est une figure récurrente — humble, effacée, mais toujours porteuse d'un savoir juste. Ce sont les petits et les pauvres qui connaissent les routes.

— Vieille, quelle route dois-je prendre pour rattraper le Kholbashy ? Il a pillé mon monastère et emporté le butin.

La vieille tendit le bras.

— Va jusqu'à la rivière Batman. Attends-le au pont. Où qu'il aille, le Kholbashy doit passer par ce pont.

David ôta ses chaussures. Il retroussa ses manches. Il arracha un platane de la terre — racines et tout — en éplucha les branches, le mit sous son bras comme on porte une simple perche, et alla se poster sous un grand rocher au bord du pont.

Il attendit.

Longtemps. Aucun bruit. Aucun pas.

Ont-ils déjà traversé ? se demanda-t-il.

Puis il entendit une voix — la voix du Kholbashy, portée par le vent du soir, gonflée d'orgueil :

— Nous avons ruiné David. Nous avons pillé son monastère. Nous avons tué quarante évêques, quarante vardapets. Qu'il vienne nous rattraper maintenant, s'il l'ose.

David sortit de l'ombre.

— Kholbashy. Comment vas-tu t'en sortir, maintenant ?

Le Kholbashy se retourna — et vit David sur le pont, le platane à la main, qui s'abattait sur ses soldats comme un faucheur sur du blé mûr. D'un côté du pont, de l'autre côté du pont — les hommes tombaient dans la rivière, les chevaux s'affolaient, les cris se mêlaient au bruit de l'eau. Il fauchait et balayait, balayait et fauchait, jusqu'à ce que le pont soit vide et que la Batman emporte les derniers corps vers l'aval.

David regarda autour de lui.

Un seul homme avait survécu : le Kholbashy, qui avait atteint l'autre rive et s'apprêtait à fuir.

David cria :

— Hé, cavalier ! Je pourrais te rattraper et te tuer. Mais je ne le ferai pas. Va. Porte mes salutations à Melik. Dis-lui que Sassoun est vivante et puissante. Dis-lui de ne plus jamais recommencer. Qu'a-t-il à gagner par la destruction ?

Le Kholbashy n'osa pas se retourner. Il n'osa pas répondre un seul mot.

Il éperonna son cheval et disparut dans la poussière du soir.

David rentra à Sassoun.

David Punit les Collecteurs d'Impôts de Msrah Melik

***

La nouvelle arriva à Msr.

Les hommes se précipitèrent chez Msrah Melik, les uns après les autres, avec la même question sur les lèvres :

— Melik, que vas-tu faire ? Ce Sassounite téméraire a massacré tes soldats.

Msrah Melik — le souverain de Msr, l'Égypte des épopées arméniennes — est le grand adversaire de Sassoun. Dans la tradition de David, il représente la puissance étrangère qui écrase, qui taxe, qui humilie. Chaque affront de David est une gifle portée non seulement à un homme, mais à un empire.

Melik convoqua son conseil. Il fit venir tous ses sages, tous ses conseillers, tous ceux qui savaient peser les mots et les hommes, et il leur posa la question simplement : comment mettre fin à la vie de David de Sassoun ?

Il y avait dans ce conseil un pahlevan — un champion de combat, un de ces hommes que les rois gardent près d'eux comme on garde une lame affûtée. Il s'appelait Gosbadin. Il était connu pour son audace et pour une

certaine façon de parler qui tenait à la fois de la promesse et de la menace. Il se leva.

— Longue vie au roi. Il ne me semble pas digne de toi de marcher toi-même contre cet infidèle. Donne-moi mille pahlevans. Je m'occupe de Sassoun. Je te rapporte quarante grandes femmes pour charger les chameaux, quarante petites femmes pour moudre le grain, quarante belles vierges, quarante têtes de bétail, quarante génisses, quarante charges de chameau en argent, quarante charges de chameau en or. Je pille Sassoun, je tue David et je te rapporte sa tête.

La liste est rituelle — répétitive, accumulative, presque hypnotique. C'est la langue du butin de guerre, la grammaire de la domination. Gosbadin ne parle pas de combat : il parle de récolte.

Melik l'écouta jusqu'au bout.

— Brave Gosbadin, marche sur Sassoun. Collecte les sept années de tribut en retard. Rapporte-moi les femmes, le bétail, l'or, l'argent. Et la tête de David.

Gosbadin ne bougea pas tout de suite. Il regarda le Melik.

— Et toi, qu'est-ce que tu me donneras en échange ?

— Si tu fais tout cela, dit Melik, je te donne la moitié de mon royaume.

Gosbadin choisit alors mille hommes — les meilleurs, les plus solides, ceux qui n'avaient jamais reculé devant rien.

Et il se prépara à marcher sur Sassoun.

La Marche vers Sassoun

Badin, Gosbadin, Soudin, Charkhadin — et derrière eux, l'armée de Melik se mit en route.

Les femmes de Msr les regardèrent passer depuis le bord des rues. Elles dansaient et chantaient, comme on le fait quand les hommes partent en guerre et qu'on croit encore à leur retour.

— Salut, Badin et Charkhadin ! Où courez-vous si vite ? Hé, Gosbadin ! Hé, Soudin ! Vous avez l'air de deux bêtes sauvages lâchées sur la route !

Gosbadin s'arrêta et leur répondit — et sa voix avait la certitude de ceux qui n'ont jamais encore perdu :

— Rentrez chez vous et gardez le deuil pour l'instant. Gardez vos chants et vos danses pour notre retour. Nous allons piller et détruire Sassoun. Nous vous ramènerons des bœufs rouges pour labourer vos champs, des vaches grasses pour vous donner le lait, le beurre, le fromage sec.

La promesse est celle de tous les conquérants : la richesse des autres deviendra la vôtre. Le butin de Sassoun nourrira les femmes de Msr. C'est l'argument de l'empire — simple, concret, séduisant.

Mais une femme, dans la foule, se retourna avant que les hommes aient disparu au coin de la rue. Elle dit ce

qu'elle pensait, à mi-voix, avec ce sourire de quelqu'un qui sait quelque chose que les autres ne savent pas encore :

— Les téméraires de Sassoun... Je les connais, moi. Croyez-vous vraiment qu'ils vous donneront ce que vous venez chercher ?

Personne ne lui répondit. L'armée continua sa route.

Dans les épopées arméniennes, il y a toujours une voix de femme qui dit la vérité au moment où personne ne veut l'entendre. Elle n'a pas de nom. Elle n'a pas de pouvoir. Mais elle a raison.

Le Tribut des Sept Ans

Gosbadin marcha avec son armée, avança vers Sassoun, et planta ses tentes sur la plaine.

Puis, avec quarante hommes choisis et quarante chameaux, il se rendit chez Tzenov Hovan.

— Melik nous envoie, dit-il. Nous sommes ici pour collecter le tribut de sept ans.

Le tribut — c'est le mot qui résume toute la honte. Depuis que Mher était mort et que Sassoun était tombée sous la coupe de Melik, les gens de Sassoun payaient. Ils payaient leur défaite, leur faiblesse, leur deuil. Sept ans de soumission comptés en or, en bétail, en femmes.

Tzenov Hovan blêmit — non pas de peur devant Gosbadin, mais de peur devant David. Car si David apprenait ce qui se passait, nul ne savait ce qu'il ferait. Et nul ne voulait le savoir.

Il appela David et lui dit, l'air de rien :

— David, j'ai une envie aujourd'hui. Une vraie envie — de la viande de mouton sauvage. Va dans la montagne, abats-en un, rapporte-moi de quoi manger.

C'était un prétexte. Un prétexte mince comme une feuille de papier, mais suffisant. David prit son arc, salua

son oncle, et monta vers les hauteurs sans se douter de rien.

Dès qu'il eut disparu dans les cols, Gosbadin et Vergo se mirent au travail.

Ils rassemblèrent quarante jeunes filles et les enfermèrent dans une grange. Ils rassemblèrent quarante grandes femmes et les enfermèrent dans une autre. Quarante petites femmes dans une troisième. Ils prirent la fille de la vieille veuve — la vieille veuve qui avait toujours montré le chemin à David, qui vivait seule avec sa terre et sa dignité. Ils prirent les vaches, les génisses, les bœufs.

Dans la tradition épique arménienne, les femmes et le bétail sont les deux mesures de la richesse d'un peuple. Les prendre, c'est vider un village de son avenir. C'est une destruction qui ne laisse pas de ruines visibles — seulement le silence.

Soudin, Charkhadin, Badin et Gosbadin descendirent ensuite dans la chambre du trésor souterraine. Ils s'installèrent autour du koursy — la table basse, le cœur de la maison arménienne — et regardèrent Vergo mesurer l'or et le verser sac après sac dans les outres de Melik.

Pendant ce temps, l'armée de Melik entra dans Sassoun.

Elle pilla. Elle saccagea. Elle emporta les femmes et le butin.

Sassoun se vidait, silencieuse et humiliée, pendant que David chassait le mouton sauvage dans la montagne.

Le Retour de David

David descendit de la montagne.

Il portait un mouton sauvage au bout de sa lance — la chasse avait été bonne. En passant par le champ de la vieille veuve, il s'arrêta, tira un couteau rouillé de sa ceinture, arracha un navet de la terre, l'éplucha tranquillement et le croqua en marchant, comme un homme qui n'a pas d'ennuis.

Il entra dans Sassoun.

Et il s'arrêta.

Il y a des silences qui ont une odeur. Les anciens le savent. Les guerriers le savent. David le sut tout de suite.

Les autres jours, quand il rentrait en ville, il entendait les voix — les gens qui bavardaient, qui riaient, qui se taquinaient aux portes des maisons. Ce jour-là, Sassoun était comme recouverte de cendres. Des pleurs montaient des ruelles. Des mères appelaient des enfants qui ne répondaient pas. Des enfants cherchaient des mères qui n'étaient plus là.

David trouva la vieille veuve.

Elle se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, le corps qui se balançait d'avant en arrière comme font les

femmes arméniennes quand le deuil est trop lourd pour rester immobile. Elle murmurait, elle gémissait :

— Ruine, ruine sur toi, Sassoun... L'unique fille que j'avais — on l'a emmenée en esclavage à Msr.

David s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce qui s'est passé, vieille mère ?

Elle leva les yeux vers lui — et la douleur se mua en colère.

— Que Krogh t'emporte, David ! Toi, le Sassounite téméraire qui mange des navets ! Que ta selle reste sans cavalier !

Krogh — la mort personnifiée dans les traditions populaires arméniennes. Ce n'est pas une malédiction légère. C'est l'invocation du dieu de la mort lui-même. Mais dans la bouche d'une vieille femme qui a tout perdu, c'est surtout du désespoir.

— Pourquoi tu me maudis ? demanda David. Qu'est-ce que j'ai fait, vieille mère ?

— Qui gouverne Sassoun ?

— Mon oncle Vergo... Mais pourquoi —

— Pourquoi ? Vergo est venu, il a pris nos filles — nos filles que nous avons élevées dans la souffrance et le chagrin, année après année — et il les a enfermées dans des granges comme du bétail, pour les envoyer à Msrah Melik. Va voir toi-même. Gosbadin est chez ton oncle en ce moment. Il collecte le tribut. Pourquoi devrions-nous payer un tribut à Melik ? Pourquoi ?

David fronça les sourcils.

— Vieille mère, qui est Gosbadin ? Quel tribut ?

Elle le regarda comme on regarde un enfant qui ne comprend pas encore le monde dans lequel il vit — avec une pitié mêlée de fureur.

— Tu demandes qui est Gosbadin ? Melik l'a envoyé. Pour prendre quarante petites femmes. Pour prendre quarante grandes femmes. Pour prendre quarante vierges. Pour prendre les vaches et les bœufs. Quarante charges de chameau en or et en argent. Toutes les filles et les femmes sont enfermées dans trois grandes granges. Et là, en ce moment, ils mesurent l'or.

La colère de David monta — lentement d'abord, puis d'un coup, comme l'eau qui brise un barrage.

Il prit la vieille veuve par la main.

— Vieille mère, viens. Montre-moi où ils sont.

Elle le guida jusqu'aux trois granges — celle des petites femmes, celle des grandes, celle des jeunes filles. David enfonça les portes l'une après l'autre d'un seul mouvement, comme on ouvre des cages.

— Mères, sœurs, sortez. Rentrez chez vous. Priez. Remerciez Dieu pour votre délivrance. Je vais mettre fin à vos souffrances.

La formule est simple, directe — celle d'un homme qui ne fait pas de discours, qui agit. Dans l'épopée arménienne, David ne parle jamais longtemps. Il dit ce qu'il va faire, puis il le fait.

Puis il ouvrit les autres granges et libéra le bétail.

— Créatures de Dieu, retournez dans les étables de vos maîtres.

Il reprit la main de la vieille veuve.

— Maintenant montre-moi la chambre du trésor. Là où ils mesurent l'or.

La vieille veuve l'accompagna — et s'arrêta devant la porte. Elle dit :

— David, lâche ma main. Sinon je ne peux pas te montrer.

David lâcha sa main.

Elle leva le bras et pointa le doigt.

— Là. Tu vois ? C'est là.

La Chambre du Trésor

David s'approcha de la chambre du trésor.

Devant la porte, quarante pahlevans montaient la garde — vingt d'un côté, vingt de l'autre, l'épée à la main. *Les pahlevans : ces guerriers d'élite dont le nom vient du persan, héritiers d'une tradition martiale qui traversait tout le monde iranien et caucasien. Des hommes faits pour impressionner.*

David les salua et dit d'un air tranquille :

— Vous pourriez peut-être aller voir ce que fait mon oncle ? Il a besoin d'aide.

— Pourquoi tu demandes ça ?

— Je veux l'aider.

— Et qu'est-ce qu'il fait, et qu'est-ce que tu ferais ?

La réponse était insolente. Peut-être qu'ils le prenaient pour un garçon. Peut-être qu'ils pensaient que les mots suffiraient à le faire reculer.

David posa le mouton sauvage par terre.

Puis il leur tordit le cou à tous les quarante — l'un après l'autre — comme on tord le cou à des poulets.

Il ramassa son mouton et entra.

***

Dans la salle du trésor, l'or était empilé sur le sol. Tzenov Hovan tenait le sac ouvert. Vergo, la mesure à la main, puisait l'or et le passait à Hovan, qui le versait dans les sacs de Melik. Ils suaient tous les deux, trempés, courbés sur leur travail de honte.

Badin, Gosbadin, Soudin, Charkhadin étaient assis autour du koursy et regardaient. Gosbadin avait des lèvres proéminentes larges d'un doigt et des moustaches pointues comme des lames — une tête à faire peur aux enfants et aux lâches.

Vergo comptait à voix haute en puisant : *deux.* Et Gosbadin reprenait derrière lui : *un.*

Un seul mot — mais quel mot. À chaque mesure, Gosbadin effaçait le compte de Vergo et recommençait à un. L'humiliation par l'arithmétique. Le tribut ne finissait jamais.

David vit tout cela. Ses yeux devinrent rouges.

Hovan aperçut David qui entrait. Vergo, lui, ne vit rien — il était courbé sur son travail, il comptait, il suait.

David ouvrit la bouche et cria le nom de Vergo.

Un seul cri. Mais un cri de David.

Vergo sursauta si violemment qu'il perdit le contrôle de lui-même. Il se retourna, vit David derrière lui, et dit en tremblant encore :

— Que la mort t'emporte, David... Ton père m'avait déjà fait le coup autrefois, ce cri qui fait trembler les os. Et toi tu es pareil à lui.

David se tourna vers Hovan.

— Oncle, qu'est-ce que vous faites ?

Hovan essaya de sourire — le sourire de celui qui cherche une sortie.

— On efface les taches sur ton bras, David. Les taches de ta honte.

— Quelles taches ? Je ne vois pas de taches.

— Là, regarde, par-dessus ton épaule —

David jeta le mouton de son épaule, prit doucement la main de Vergo, et dit — et sa voix était calme, d'une douceur dangereuse :

— Oncle Vergo, oncle Hovan. Vous êtes vieux. Ce travail est trop lourd pour vous. Laissez-moi mesurer. Je vais remplir les sacs moi-même. Si Melik veut un tribut, je le paierai, ce tribut.

Les pahlevans — ceux qui gardaient l'intérieur — crièrent :

— Chassez ce gamin ! Continuez le travail !

— Non, dit David. C'est moi qui mesure.

Hovan tenta encore :

— David, va-t'en. Tu n'as rien à faire ici.

— Non. Je reste. Donnez-moi ça.

Il arracha la mesure des mains de son oncle, la retourna — fond en l'air — et dit :

— Oncle, verse. Verse l'or.

Hovan, décontenancé, versa une pelletée d'or sur le fond renversé de la mesure. David prit un bâton, fit tomber l'or par terre, leva la mesure vide, fit semblant de la vider dans le sac, et dit d'une voix solennelle :

— Voilà. Un-deux.

Gosbadin bondit.

— Qu'est-ce que tu fais, imbécile ? Va-t'en ou je te tranche la tête ! — Puis il se tourna vers Hovan : — Tzenov Hovan ! C'est un jeu ? Tu as amené ce gamin pour te moquer de nous ? Tu dois payer le tribut de sept ans. Si tu ne paies pas, je rentre et je le dis à Melik. Il

viendra, il pillera Sassoun, il la détruira jusqu'à la dernière pierre.

David se leva.

Il regarda Gosbadin.

Dans l'épopée de David de Sassoun, ce regard précède toujours la destruction. Ce n'est pas de la colère ordinaire — c'est quelque chose de plus ancien, de plus profond. Les Arméniens appellent cela le regard du lion de Sassoun.

Il prit la mesure dans sa main, invoqua à voix haute :

— Par le Pain et le Vin, par le Seigneur Éternel, et par la Haute Madone de Marout !

La Madone de Marout — sanctuaire sacré des montagnes arméniennes, lieu de pèlerinage où les guerriers venaient jurer et les mères pleurer. Invoquer son nom avant de frapper, c'est faire de la violence un acte sacré.

Et il lança la mesure sur Gosbadin.

Gosbadin baissa la tête juste à temps. La mesure frappa le mur et le fracassa. Si sa tête avait été là une demi-seconde plus tôt, elle n'aurait plus été là du tout.

Gosbadin se leva et courut.

David le rattrapa.

Il lui coupa les lèvres. Il lui arracha les dents. Et il les planta en rangées sur son front — comme des ornements, comme une couronne grotesque, comme la marque d'un châtiment que personne n'oublierait jamais.

Puis il le hissa sur un cheval, lui attacha les pieds sous le ventre de la bête, et dit :

— Va. Porte mes salutations à ton roi. Dis-lui que c'est David, fils de Mher, qui t'a fait ça. Et dis-lui de ne plus jamais venir enlever les femmes et les filles de Sassoun. La Maison de Sassoun n'est pas tombée. On ne nous prend pas de tribut. Qu'il garde Msr — nous gardons Sassoun. Et s'il n'est pas satisfait, qu'il fasse ce qu'il veut.

Mher — le père de David, héros de la génération précédente de l'épopée, dont le nom seul suffit à rappeler à Melik ce que Sassoun a déjà coûté à ceux qui ont voulu la soumettre. David ne parle pas en son propre nom. Il parle au nom d'une lignée.

Le cheval partit au galop, portant Gosbadin défiguré vers Msr.

Et dans la chambre du trésor, l'or restait sur le sol — non pesé, non emporté, non livré.

Le Retour du Butin

Badin, Gosbadin, Soudin, Charkhadin — battus, mutilés, sans plus aucune dignité — abandonnèrent leurs soldats et s'enfuirent vers Msr.

Mais les soldats de Gosbadin, eux, continuaient leur chemin. Chargés de butin, ils avançaient hors des frontières de Sassoun, pressant le pas, croyant peut-être que le plus dur était passé.

David monta à cheval.

Il les rattrapa.

— Où emmenez-vous ces gens ? cria-t-il. Où emmenez-vous ce butin ? Laissez tout et partez — pendant qu'il en est encore temps. Je vous fais grâce. Ne m'obligez pas à vous trancher la tête.

Un des soldats répondit — avec le courage de celui qui compte sur le nombre :

— Tu es seul. Nous sommes mille. Comment tu comptes nous arrêter ?

C'est la question que l'on pose à David dans l'épopée. Toujours la même. Et la réponse est toujours la même.

David leva sa lance.

Il se jeta sur eux.

Il les tua jusqu'au dernier.

***

Il libéra les hommes, les femmes, les jeunes filles. Il rassembla le butin et le ramena à Sassoun. Puis il convoqua les gens de la ville — tous, sans exception — et leur parla :

— Que chacun vienne. Que chacun reconnaisse ce qui lui appartient et le reprenne. Celui qui a perdu des biens, qu'il vienne prendre ses biens. Celui qui a perdu de l'or ou des pièces, qu'il vienne prendre son or et ses pièces. Mais je coupe la main de quiconque prend plus que ce qui lui revient — fût-ce d'un seul grain de millet.

Le grain de millet — la plus petite mesure qui soit dans la tradition arménienne. David ne dit pas : ne volez pas. Il dit : la justice sera pesée jusqu'à la dernière miette. C'est la justice du héros épique — absolue, sans exception, sans négociation.

Il rendit à chacun ce qui lui appartenait. L'or, les biens, les pièces — tout fut restitué, grain pour grain, pièce pour pièce.

Puis David rentra chez lui.

Le Retour de Gosbadin à Msr

Soudin, Charkhadin, Badin, Gosbadin — terrorisés, défaits — atteignirent enfin Msr.

À la fontaine de la ville, les femmes s'étaient rassemblées pour remplir leurs jarres d'eau. Elles levèrent les yeux et virent au loin une silhouette qui approchait sur un cheval.

— C'est Gosbadin ! Il revient avec le tribut !

Elles sourirent, elles attendirent. Peut-être qu'elles imaginaient déjà les chameaux chargés, l'or, les femmes de Sassoun enchaînées.

Mais à mesure que Gosbadin approchait, les sourires se figèrent.

Sa bouche était ouverte — grande ouverte, béante, comme une fenêtre sans volet. Ses lèvres avaient disparu. Ses dents — arrachées — étaient plantées en rangées régulières sur son front. Il se balançait sur sa selle, la salive lui coulant du menton, et des mouches tournoyaient autour de sa tête.

Les femmes le regardèrent. Puis elles se mirent à chanter — de cette voix des femmes du Caucase qui peut être tendresse ou couteau selon l'heure :

***

Hé, Gosbadin, vantard de Gosbadin ! Tu es parti à Sassoun chercher du butin — Quarante grandes femmes pour charger les chameaux, Quarante petites femmes pour moudre le grain, Quarante belles vierges en fleur, Quarante sacs d'argent et d'or, Et des vaches rousses pour notre beurre et notre fromage.

Où sont les vaches rousses ? Où sont les femmes ? Te voilà qui reviens en te dandinant, Avec tes dents plantées sur le front comme une couronne de fou.

Tu es parti comme un loup sauvage, Tu reviens comme un chien fouetté. Ta lance pend à ton cou comme le bâton qu'on donne aux chiens. Ta bouche est ouverte comme une fenêtre, Le crachat en coule comme le petit-lait d'un sac de caillé, Et les mouches font festin.

***

Gosbadin baissa la tête. Il tira sur les rênes pour tourner son cheval — pour fuir, pour disparaître dans une ruelle, pour ne plus entendre.

Mais les femmes avaient remarqué autre chose. Les soldats n'étaient pas revenus. Leurs maris, leurs frères, leurs fils — personne. Elles scrutèrent la route derrière Gosbadin. La route était vide.

— Où sont nos maris ? Où les as-tu laissés ?

Gosbadin s'arrêta. Il se retourna lentement. Et lui aussi, il chanta — mais c'était le chant de celui qui a honte et qui transforme sa honte en excuse :

***

— Vous, les bavardes, écoutez-moi. Je croyais que Sassoun était une terre de plaines — Je ne savais pas que c'était un pays de rocs et de précipices. Leurs jeunes garçons sont comme des démons. Leurs flèches sont comme les poutres d'un pressoir à huile. Les herbes de leurs champs sont comme des lances. Leurs épées sont comme la foudre — elles tranchent un homme Et l'ouvrent comme une fenêtre.

Vos maris sont tombés là-bas. Quand les pluies du printemps viendront, Les crues de Sassoun vous apporteront Les nez et les oreilles de vos hommes — Voilà votre beurre. Voilà votre fromage.

***

Dans la tradition épique arménienne, l'humour noir n'est pas une trahison du tragique — c'est sa forme la plus honnête. Les femmes de Msr avaient envoyé leurs hommes voler les filles de Sassoun. La récolte était juste.

Le silence tomba sur la fontaine.

Les jarres restèrent vides.

Le Conseil de Melik

Un jour ou deux passèrent.

Dans la salle du Conseil de Msrah Melik, quelqu'un finit par poser la question :

— Gosbadin n'est-il pas rentré de Sassoun ? Avec le tribut ? Avec le butin ?

— Hal, hawal — oui, Seigneur. Gosbadin est rentré à Msr.

— Qu'on le convoque devant moi.

Mais Gosbadin avait trop honte pour se montrer. Il se terrait.

La honte, dans le monde des épopées caucasiennes, n'est pas une émotion privée. C'est une affaire publique, politique, dynastique. Un guerrier qui se cache après une défaite n'est plus un guerrier — il est une preuve vivante de la faiblesse du souverain qui l'a envoyé.

Pendant ce temps, à la porte du palais, les familles des soldats massacrés s'étaient rassemblées. Pères, frères, veuves. Ils criaient :

— Que Gosbadin soit traduit devant le tribunal de Melik ! Que justice soit faite !

Melik envoya quatre hommes.

— Allez le chercher. Par la force s'il le faut.

Ils trouvèrent Gosbadin et lui dirent :

— Melik t'ordonne de venir. Si tu refuses, nous t'y traînons.

Ils l'amenèrent.

***

Melik regarda son général. Il vit la bouche béante, les lèvres absentes, les dents plantées en rangées sur le front comme une insulte sculptée dans la chair. Le sang lui monta au visage. Il se leva et chanta — de cette voix des rois qui humilie avant même de condamner :

***

Avant de partir, tu te vantais d'être le plus brave. Tu disais que tu irais piller Sassoun. Alors montre-moi — où sont-elles ? Les quarante grandes femmes, Les quarante petites femmes, Les quarante belles vierges. Qu'as-tu fait à Sassoun ? Tu avais tant de guerriers avec toi. Où sont-ils maintenant ?

***

Gosbadin baissa les yeux. Puis il parla — avec le peu de dignité qui lui restait :

— Longue vie à toi, ô Roi. À Sassoun, nous avons trouvé David. Il a ignoré ton ordre. Il a massacré nos soldats. Il a refusé de payer le tribut des sept ans. Et c'est lui qui m'a fait ça — avant de me renvoyer avec ce message : *Va porter mes salutations à Msrah Melik. Qu'il vienne lui-même chercher son tribut s'il le veut. Je ne paierai rien. Qu'il garde Msr — nous gardons Sassoun. Et s'il n'est pas satisfait, qu'il fasse ce qu'il peut.*

Gosbadin marqua une pause, puis ajouta — et dans sa voix il y avait quelque chose qui ressemblait presque à de l'admiration malgré lui :

— David est devenu un jeune homme d'une bravoure extraordinaire. Il n'existe personne d'aussi brave que lui.

C'est l'aveu le plus difficile qu'un vaincu puisse faire devant son roi. Mais c'est aussi, dans la tradition épique arménienne, le seul aveu qui soit digne — reconnaître la grandeur de celui qui vous a défait. Gosbadin avait perdu ses lèvres et ses dents. Il lui restait au moins la vérité.

La Mère et le Roi

En entendant ces mots, Melik vit rouge.

Il quitta la salle du conseil et alla trouver sa mère — Ismil Khatoun, la reine, celle dont la sagesse avait toujours tempéré la fureur de son fils.

— Mère, dit-il, je voulais tuer David ce jour-là. Tu ne m'as pas laissé faire. Tu vois maintenant jusqu'où va son insolence ? J'ai eu tort de t'écouter.

Ismil Khatoun le regarda sans se troubler.

— Non. Tu n'as pas fait ce que je t'avais dit. Tu as fait ce que Gosbadin t'a conseillé.

— Qu'est-ce que tu m'avais dit que je n'ai pas fait ?

— Je t'avais dit d'aller à Sassoun deux fois par an rendre visite à David. De l'inviter sous ton toit. De lui montrer que tu le considérais comme un frère. Cela lui aurait touché le cœur. Il aurait pensé : *j'ai un frère*. Et personne n'aurait pu dire du mal de toi.

Melik secoua la tête.

— Mère. Je suis arabe. David est arménien. Comment pourrait-il être mon frère ?

C'est la question que Melik pose — et c'est peut-être la plus révélatrice de tout l'épisode. Dans le monde de

l'épopée arménienne, la fraternité ne dépend pas du sang ni de la nation. Elle dépend du pacte, du geste, de la parole donnée. Les héros arméniens nouent des alliances avec des étrangers, adoptent des fils de peuples différents, reconnaissent la valeur au-delà des frontières. C'est Melik qui ne comprend pas cela — et c'est précisément pourquoi il perd.

Ismil Khatoun haussa les épaules avec la patience de celle qui a déjà tout expliqué une fois.

— Melik. Tu ne comprends donc pas ? Des Arabes et des Arméniens deviennent frères tous les jours. Ils se rendent visite. Ils s'entraident. David est l'enfant que nous avons nourri, que nous avons élevé sous ce toit. Si tu l'avais traité avec respect, il t'aurait écouté. Mais tu ne l'as pas visité. Tu ne l'as pas invité. Et après ça, de quel droit lui réclamais-tu sept ans de tribut ? David a fait ce qu'il devait faire. Il a répondu à ce que tu lui avais fait.

Melik baissa la tête — mais pas de honte. De rage contenue.

— Mère, dit-il, ce que David m'a fait me couvre de honte. Je ne peux plus me montrer dans la ville.

— Melik, dit Ismil Khatoun, tu n'as plus rien à régler avec David. Les comptes sont soldés, à parts égales. Je vais lui écrire une lettre. Je vais tenter une réconciliation. Ne touche plus à lui.

Il y eut un silence.

— Mère. La dernière fois que j'ai fait ce que tu m'as dit, j'en ai souffert. Alors voilà ce que je te dis : soit je tue David, soit David me tue. Il n'y a pas d'autre issue.

Ismil Khatoun le regarda droit dans les yeux.

— Melik. Tu ne peux pas tuer David.

Tu ne peux pas tuer David. Pas : tu ne dois pas. Pas : ce serait une erreur. Elle dit : tu ne *peux* pas. Comme si elle savait quelque chose que lui ne savait pas encore — sur la nature de David, sur ce que les dieux ou le destin avaient tissé autour de ce garçon de Sassoun.

Ces mots mirent Melik hors de lui.

Il se leva. Il prit le vizier par la main.

— Allons-y, dit-il.

Et dans le monde épique arménien, quand un roi dit "allons-y" après avoir refusé d'écouter sa mère — on sait que la catastrophe a déjà commencé.

Le Conseil de Guerre

Melik descendit dans la ville.

Il convoqua tous les sages, tous les conseillers, tous ceux qui avaient voix au chapitre dans le royaume de Msr. Il voulait un conseil de guerre.

Mais parmi ces hommes, il y en avait beaucoup qui n'aimaient pas la destruction pour elle-même — des hommes qui avaient vu assez de campagnes, assez de ruines, assez de mères pleurer. Ils prirent la parole :

— Melik, quel mal David t'a-t-il fait au fond ? Il a gardé la paix. Il est resté dans son territoire. C'est toi qui as pillé sa terre. C'est toi qui n'as pas respecté les frontières. C'est toi qui as rompu la paix.

Dans l'épopée arménienne, ces voix existent toujours — les sages qui disent la vérité au roi avant que tout ne bascule. On ne les écoute jamais. Leur présence dans le récit n'est pas là pour changer le cours des événements, mais pour que l'auditeur sache, dès le début, de quel côté se trouve la justice.

Melik n'écouta pas ces hommes-là. Il ne les consulta plus.

Il se tourna vers d'autres conseillers — ceux qu'il voulait entendre.

— Qu'est-ce que vous me conseillez ? Nous allons combattre David.

Et ceux-là lui dirent ce qu'il attendait :

— Melik, David a vingt ans. Il ne sait pas encore vraiment se battre. Si tu ne l'affrontes pas maintenant, si tu ne le tues pas maintenant — à trente ans, c'est lui qui te tuera et s'emparera de Msr. Notre conseil : rassemble ton armée. Fais la guerre à David aujourd'hui. Si tu ne l'attaques pas cette année, tu ne pourras plus jamais le faire.

C'est l'argument classique de ceux qui poussent les rois à la guerre préventive — la peur de ce que l'ennemi deviendra. Et cet argument a toujours tort dans les épopées, parce que ce que l'ennemi deviendra, c'est précisément ce que la guerre va déclencher.

Melik se leva. Sa voix emplit la salle.

— Je vais marcher sur Sassoun. Je vais dévaster Sassoun. Je brûlerai la terre, j'empoisonnerai les eaux, j'arracherai le peuple de ses racines. Je les transplanterai dans une ville nouvelle que je bâtirai près de Msr. Et le nom de Sassoun — le nom de Sassoun ne sera plus jamais prononcé sur cette terre.

Effacer un nom. Dans la pensée mythologique arménienne — comme dans celle de nombreux peuples du Caucase et du Proche-Orient ancien — effacer le nom d'un lieu, c'est tenter d'effacer son âme. Les

Assyriens l'avaient fait. Les Perses l'avaient tenté. Et chaque fois, le nom avait survécu dans la bouche des conteurs, dans les veillées, dans les chants des femmes autour des fontaines.

Melik ne savait pas encore que Sassoun était précisément le genre d'endroit dont les noms ne meurent pas.

Le Duel de David et Melik

Melik régnait sur les trois quarts du monde connu.

Un seul quart demeurait hors de sa main — les montagnes de Sassoun, le pays de David. Un seul quart. Et pourtant ce quart-là lui était insupportable, comme une épine dans la chair d'un homme qui possède tout.

Il convoqua les anciens de son royaume.

Puis il fit apporter un plat de métal, prit un rasoir, et d'un geste net se tailla le front. Le sang coula — lentement d'abord, puis en filet régulier — jusqu'à remplir le plat. Melik prit une feuille de papier et trempa sa plume dans son propre sang.

Dans les traditions du Proche-Orient ancien, écrire avec son sang n'était pas un geste de désespoir — c'était un acte sacré, un serment lié à la vie même de celui qui l'émettait. Un appel écrit dans le sang ne pouvait pas être ignoré. Il obligeait.

Et Melik écrivit. Sa voix s'éleva, portée par le souffle des tambours :

— J'envoie cet appel au Sud. J'envoie cet appel au Nord. J'envoie cet appel à l'Est. J'envoie cet appel à l'Ouest. À tous mes soldats, à tous mes généraux — que tout homme portant les armes se lève. La guerre

est déclarée. Venez. Venez, porteurs de croix, têtes de panier, fronts larges, langues de pagaie — venez combattre l'infidèle. La guerre est déclarée. La guerre !

Melik appelait ses soldats « porteurs de croix » — non par respect pour le christianisme arménien, mais parce que son armée était un empire de peuples mélangés, où chaque clan portait ses propres symboles. C'est aussi la manière dont l'épopée marque la frontière : d'un côté, le monde de Msr avec sa puissance brute et démesurée. De l'autre, Sassoun — petit, seul, et debout.

Il lui fallait mille fois mille soldats sans moustache ni barbe — les tout jeunes, ceux qui n'avaient pas encore vu la guerre. Il lui fallait mille fois mille soldats fils uniques de leur mère — ceux que leurs familles ne pouvaient pas se permettre de perdre. Il lui fallait mille fois mille hommes à la barbe brune, mille fois mille à la barbe blanche, mille fois mille à la barbe rouge. Des cavaliers sur des chevaux blancs. Des cavaliers sur des chevaux alezans. Des cavaliers sur des chevaux noirs comme la nuit. Des trompettistes. Des tambourinaires. Dix mille fois mille fantassins.

La guerre est déclarée. La guerre.

Les Rêves d'Ismil Khatoun

Cette nuit-là, Ismil Khatoun fit trois rêves.

Elle ne dormit plus.

Dans la tradition arménienne — comme dans toutes les grandes traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien — les rêves n'étaient pas de simples images de la nuit. Ils étaient des messages. Des avertissements envoyés par les forces qui gouvernent le destin des hommes et des royaumes. Une mère qui rêve trois fois de suite ne se rendort pas. Elle agit.

Ismil Khatoun se leva, traversa les couloirs sombres du palais, et alla s'asseoir au chevet de son fils.

— Melik, dit-elle doucement. Mon fils. Je t'en supplie encore une fois — ne va pas te battre contre David.

Elle lui raconta ses rêves.

Dans le premier, l'étoile de Msr était terne, éteinte — et l'étoile de Sassoun brillait seule dans le ciel, claire et froide comme un couteau.

Dans le deuxième, le cheval de Msr fuyait à bride abattue, et le cheval de Sassoun le rattrapait.

Dans le troisième — et c'était celui-là qui lui avait glacé le sang — le soleil se levait sur les terres de Sassoun, chaud et lumineux, pendant que Msr restait enfermée

sous des nuages bas et lourds. La pluie tombait. Une crue montait. Et les eaux — les eaux s'étaient transformées en sang, charriant des corps à leur surface.

— N'attaque pas David, dit-elle. Écoute-moi.

Melik la regarda.

— Tais-toi, dit-il. Tu dors pour toi et tu rêves pour moi ? Je marche sur Sassoun.

— Alors, dit sa mère sans élever la voix, je viens avec toi. Je ne te laisserai pas partir seul.

— Tu n'es qu'une femme. N'y va pas.

— J'y vais, dit-elle. Et personne ne m'en empêchera.

C'est l'une des constantes de l'épopée de Sassoun : les femmes voient ce que les hommes refusent de voir. Ismil Khatoun n'est pas une figure faible — elle est la seule dans tout l'empire de Msr à comprendre ce qui approche. Mais la puissance ne l'écoute pas. Elle ne l'écoute jamais.

Ismil Khatoun rassembla quarante danseuses et quarante femmes de cour, deux groupes de joueuses de *shavar*, deux groupes de joueurs de *zourna* — ces hautbois stridents dont le son portait loin dans les montagnes et annonçait les armées en marche. Elle prit tout cela avec elle, et suivit son fils vers Sassoun.

***

Melik chevaucha en tête de ses troupes.

Il atteignit la plaine de Lerra Dasht et y planta ses tentes — d'innombrables tentes, blanches et noires à perte de vue, comme une ville surgissant du sol en une seule nuit. Son armée était si vaste que les soldats arrivés les premiers avaient usé les pierres en sable et bu le fleuve à sec avant que les derniers rangs ne soient seulement en vue.

Depuis sa tente, Melik dicta une lettre à David :

David. Tu dois te battre contre moi. Sors. Montre-toi. Si tu refuses, j'attaque ta ville avec mon armée. Je tuerai tous les hommes de Sassoun. Je mettrai le feu à votre pays et le réduirai en cendres. Comme une crue, j'emporterai tout sur mon passage — jusqu'aux pierres et jusqu'à la terre.

***

La lettre arriva à Sassoun.

Ce fut Tzenov Hovan qui la lut.

Il resta un long moment silencieux, le parchemin entre les mains, à peser chaque mot. Puis il leva les yeux vers le ciel — vers ce ciel de montagne qu'il connaissait depuis l'enfance, immuable au-dessus des bouleversements des hommes.

— Seigneur, murmura-t-il. Il arrive avec une armée pareille. Et nous — qui avons-nous ? Pas de chef. Pas d'armée.

Les larmes coulèrent dans sa barbe.

— Dieu de miséricorde, pria-t-il à voix basse, viens à notre secours.

La nouvelle se répandit dans Sassoun comme une fumée. Les gens apprirent l'existence de la lettre. Ils apprirent l'étendue de l'armée. Et la terreur s'installa — silencieuse, froide, pesante comme de la pierre.

Mais David, lui, n'avait encore rien entendu.

La Trahison du Festin

Tzenov Hovan porta la lettre de Melik à Vergo.

Vergo écouta. Il entendit parler de l'armée — de son étendue, de ses rois venus des quatre horizons, de ses chevaux qui avaient asséché les fleuves. Il entendit parler des tentes innombrables dressées sur la plaine de Lerra Dasht.

Et il dit :

— Hovan, nous ne pouvons pas nous battre contre Melik. Jamais. Voici ce qu'il faut faire : amenons David ici, organisons un festin, enivrons-le, faisons-le dormir. Puis nous porterons à Melik des femmes, des jeunes filles vierges, de l'or et de l'argent. Nous nous inclinerons sous son épée. Peut-être aura-t-il pitié de nous.

C'est un moment douloureux dans l'épopée — et le conteur ne le cache pas. Vergo et ceux qui pensent comme lui ne sont pas des monstres. Ce sont des hommes épuisés, des hommes qui ont regardé l'armée de Msr et qui ont calculé. Mais dans la logique de Sassoun, celui qui choisit la capitulation choisit aussi la honte. Et la honte, ici, a un nom : trahir David.

Tzenov Hovan organisa le festin.

On fit venir une chaudière de sept anses, pleine à ras bord de vin. On la posa devant David. Et on le laissa boire.

Kerry Toros était là, lui aussi. Il regardait le jeune homme et pensait à part lui : *David est impétueux. Si on le laisse apprendre ce qui se passe, il se battra — et il se perdra. Mieux vaut l'enivrer. Mieux vaut le garder ici.*

Il se tourna vers David et dit, d'une voix qui jouait la légèreté :

— David, si tu vides cette chaudière jusqu'au fond, tu es bien le fils de Mher. Si tu n'y arrives pas — tu n'es qu'un bâtard.

L'invocation du père n'était jamais anodine dans la tradition arménienne. Mher était un héros solaire, fils de lumière, porteur de la force divine. Mettre en doute la filiation d'un héros, c'était toucher à son honneur le plus profond — à son droit même d'exister.

David n'hésita pas une seconde.

— Kerry, dit-il, remplis-la.

Kerry Toros remplit la chaudière jusqu'au bord.

David la souleva, et but. Il but jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte. La chaudière tomba sur le sol et se brisa.

David s'effondra dans un sommeil de plomb.

***

Kerry Toros attendit un moment, s'assura que le jeune homme ne se réveillerait pas de sitôt. Puis il fit battre le tambour.

Sa voix s'éleva, appelant les siens par leurs noms — Kotot, Vuzhig Mukho, Junjghaporig, Khor Manoug, Khor Koussan, Jorr Virap — tous ceux de sa maison, tous ceux qui lui appartenaient :

— Venez, venez. Ce jour est le meilleur de tous les jours. Partons. Que Dieu favorise Melik ou qu'il nous favorise nous — c'est à lui de décider. Partons.

Dans les épopées arméniennes, partir sans combattre n'est pas toujours de la lâcheté — parfois c'est de la prudence, parfois c'est de la sagesse. Mais partir en laissant David endormi derrière soi, après l'avoir fait boire exprès — cela, le conteur le pose sans commentaire. Et le silence dit tout.

Kerry Toros prit ses trente-neuf tentes et tous les membres de son foyer. Ils montèrent à cheval, gravirent les hauteurs de Lerra Sar, et plantèrent leurs tentes au sommet.

Là, il attendit l'aube.

En bas, dans la plaine, l'armée de Melik dormait elle aussi — immense, patiente, certaine de sa victoire.

Et David dormait, seul, sans savoir.

Les Larmes de Sandoukht

Sandoukht, la femme de Kerry Toros, ne dormait pas.

Elle était restée derrière, et ses pensées tournaient en rond comme une meule qui n'arrête jamais — lourdes, inexorables. Elle voyait la suite des choses avec cette clarté froide que les femmes ont parfois quand les hommes ferment les yeux.

Ils tueront Kerry Toros. Ils tueront nos fils. Puis ils viendront jusqu'ici. Ils nous tueront nous aussi. Ils arracheront notre famille jusqu'à la racine.

Elle alla s'asseoir au chevet de David.

Et elle pleura.

Dans la tradition arménienne, les larmes d'une femme sur le visage d'un homme endormi sont un geste ancien — presque rituel. Ce n'est pas de la faiblesse. C'est un appel. Une convocation. Comme si les larmes avaient le pouvoir de traverser le sommeil et d'atteindre quelque chose de plus profond que la conscience — l'honneur, le sang, le devoir.

Une larme tomba sur le visage de David.

Il ouvrit les yeux.

— Ô miséricorde du ciel, dit-il en clignant des yeux dans l'obscurité. Nana — je suis encore vivant. Pourquoi pleures-tu ?

Sandoukht n'avait plus de patience pour les douceurs.

— Que Krogh t'étrangle, David, dit-elle — et dans sa voix il y avait autant de tendresse que de colère. Tu as tué les soldats de Gosbadin. Et maintenant Melik est là, avec une armée que le ciel lui-même ne pourrait pas compter. Ton Kerry est parti se battre contre lui. Melik va tuer ton Kerry. Puis il viendra ici. Il nous tuera tous. Il arrachera notre famille jusqu'à la racine. Il nous emmènera en esclavage — toi, moi, nos enfants, tout.

Krogh — la Mort personnifiée dans la tradition populaire arménienne — était invoquée non pas comme une malédiction sincère, mais comme une expression d'amour exaspéré. "Que la Mort te prenne" signifiait souvent : "Tu me fais mourir d'inquiétude." Sandoukht ne maudit pas David. Elle lui dit qu'elle l'aime et qu'il est en train de tout perdre.

David se redressa.

L'ivresse avait fondu — chassée d'un coup, comme la brume du matin quand le vent se lève. Il se leva, prit son arc et ses flèches, et regarda Sandoukht.

— N'aie pas peur, Nana, dit-il simplement. Je vais aller me battre contre Melik moi-même.

Et il sortit dans la nuit.

L'Héritage du Père

David alla trouver Tzenov Hovan.

— Oncle, dit-il, donne-moi des armes et un cheval. Je vais me battre contre Melik.

Hovan ne discuta pas.

— Va, dit-il. Choisis un cheval à l'écurie. Prends une épée dans la salle d'armes.

Vergo était là. Il regarda David partir et lança, avec ce sourire de ceux qui n'iront pas se battre eux-mêmes :

— David — quand tu auras tué Melik, rapporte-moi ses oreilles en cadeau.

David se retourna. Quelque chose brûla en lui — une colère courte et tranchante. Mais il ne dit rien. Il ravala les mots et continua.

Dans l'épopée de Sassoun, le silence de David face aux moqueries est toujours plus lourd que n'importe quelle réponse. Ce n'est pas de la faiblesse — c'est la retenue du héros qui sait que les actes parleront mieux que lui.

Il entra dans l'écurie et choisit le premier cheval qui se présenta — un poulain non dressé, nerveux, qui n'avait encore jamais porté de cavalier. Il entra dans la salle d'armes et prit la première épée qui lui tomba sous la

main — une lame rouillée, oubliée dans un coin. Il monta sur le poulain et s'en alla.

***

C'est alors qu'il croisa la vieille veuve — celle qui possédait le champ de millet, celle que tout le monde connaissait dans Sassoun sans vraiment la voir.

Elle s'arrêta devant lui et demanda :

— David, mon garçon, où vas-tu comme ça ?

— Je vais me battre contre Melik.

Elle le regarda — le poulain fou, l'épée rouillée, le jeune homme qui croyait que la volonté suffisait — et elle rit. Pas méchamment. Avec la tristesse de quelqu'un qui sait.

— David, es-tu devenu fou ? Te battre avec ça ? Quel dommage — toi qui es le fils de Mher.

La colère monta d'un coup.

— Vieille, dit-il, qu'est-ce que je devrais avoir alors ? Si tu as un tisonnier, un bâton, n'importe quoi — dis-le-moi. Prépare-le. Je le prendrai en partant.

La vieille leva la main.

— David, je mourrais pour toi. Ne te mets pas en colère. Écoute-moi d'abord — juste un moment — puis pars.

— Parle vite, Vieille.

Et là, elle chanta. Parce que certaines vérités ne se disent pas — elles se chantent. Dans la tradition arménienne, le passage du récit au chant marque toujours un moment de révélation, de transmission, de mémoire qui remonte à la surface.

— Ton père n'avait-il pas l'Épée de Foudre ? Ton père n'avait-il pas Kourkig Jelali ? Kourkig Jelali n'avait-il pas des fers d'acier sous les sabots ? Ton père n'avait-il pas un mors d'acier pour sa bouche ? Ton père n'avait-il pas une selle de nacre aux étriers d'or ? Ton père n'avait-il pas un casque pour sa tête ? Ton père n'avait-il pas un manteau de velours ? Ton père n'avait-il pas une ceinture, des braies, des bottes ? Ton père n'avait-il pas la Croix de Guerre gravée sur le bras droit ?

David l'écoutait sans bouger.

Kourkig Jelali — le cheval céleste de Mher, forgé pour la guerre comme l'éclair est forgé pour l'orage. L'Épée de Foudre — une arme qui n'était pas simplement une arme, mais une extension de la force divine accordée aux héros de Sassoun. La Croix de Guerre — marque chrétienne portée sur la chair, symbole de la protection divine dans le combat. Tout cela existait. Tout cela attendait. Et David ne le savait pas.

— Vieille, dit-il enfin. Où sont-ils ?

Elle baissa les yeux.

— David — ton oncle Hovan a prononcé une malédiction sur quiconque te dirait où sont les affaires de ton père. Si je te le dis, la malédiction tombera sur moi.

Elle releva la tête et le regarda bien en face.

— Mais écoute. Puisque Melik te défie et que tu pars les mains vides — va trouver Hovan. Exige qu'il te donne ce qui appartient à ton père. S'il refuse de le faire de bonne grâce — prends-le par le col et force-le.

Les Armes de Mher

David retourna chez son oncle.

Il n'entra pas poliment. Il n'attendit pas d'être invité à parler. Il prit Tzenov Hovan par le col, le souleva de terre, le secoua — et chanta ce qu'il voulait, parce que certaines exigences méritent d'être chantées :

— Je veux l'Épée de Foudre de mon père. Je veux Kourkig Jelali de mon père, avec ses fers d'acier. Je veux le bridon, je veux le mors d'acier pour sa bouche. Je veux la selle de nacre aux étriers d'or. Je veux le casque de mon père. Je veux le manteau de velours de mon père. Je veux sa ceinture, ses braies, ses bottes. Je veux la Croix de Guerre de mon père. Donne-les moi de bon gré — ou je les prends de force.

Tzenov Hovan, les pieds dans le vide, regarda son neveu.

— Que se dessèche la bouche qui t'a dit tout ça, grommela-t-il. Tu ne savais rien — quelqu'un te l'a dit.

Il soupira. La résistance était tombée.

— L'année où ton père Mher est mort, j'ai caché tout son équipement sous le seuil de la porte. Viens. Allons le chercher.

Le seuil — dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, l'espace sous le pas de la porte

était un lieu sacré, un lieu de protection et de mémoire. Enterrer quelque chose sous le seuil, c'était le confier à la garde de la maison elle-même, aux esprits du foyer, aux ancêtres. Hovan n'avait pas simplement caché les affaires de Mher — il les avait placées sous la protection des morts.

Ils allèrent déterrer l'équipement. David le ramena chez lui et revêtit les habits de son père — un par un, comme on endosse une identité plus grande que soi.

Alors Hovan dit, et dans sa voix il y avait quelque chose de nouveau — une hésitation, presque une honte :

— Je mourrais pour toi, David. Mais ce n'est pas tout. Les armes de ton père — l'armure, les véritables armes de guerre — sont dans une chambre souterraine. Tu descends quarante marches. Elles sont accrochées au mur.

Il marqua une pause.

— Si tu peux tout porter d'un seul coup — tu peux te battre. Si tu ne peux pas — alors non.

C'est une épreuve. Dans toutes les épopées du monde — des armes d'Achille à l'épée dans le rocher — il y a un moment où le héros doit prouver qu'il est bien celui que le destin a choisi. L'épreuve n'est jamais vraiment physique. C'est une question posée à la lignée : es-tu digne de ce nom que tu portes ?

David descendit les quarante marches.

La chambre était sombre et froide. Sur les murs — accrochées comme des ombres de batailles passées — les armes de Mher attendaient. L'armure. L'épée. Tout ce qu'un homme avait accumulé en une vie de guerre et de gloire.

David les rassembla dans ses bras. Tout. D'un seul coup. Et il remonta les quarante marches.

Il posa le tout aux pieds de Tzenov Hovan.

L'oncle regarda. Et quelque chose se brisa en lui — ou peut-être s'ouvrit. Il dit, et cette fois il n'y avait plus ni calcul ni prudence dans sa voix :

— Peut-être que David prendra la place de son père.

Il secoua la tête, avec l'émerveillement lent de quelqu'un qui voit l'impossible devenir réel.

— Je suis le frère de Mher — et moi, je n'aurais pas pu les porter toutes. Mais David les a toutes rassemblées et les a remontées.

Et dans ce moment-là, Sassoun comprit ce qu'elle avait en son sein.

Kourkig Jelali

Tzenov Hovan, soulagé d'un poids qu'il portait depuis des années, dit enfin ce qu'il n'avait jamais osé dire :

— David, depuis le jour de la mort de ton père, j'ai caché son cheval dans une grande écurie. J'ai bloqué la porte et je l'ai nourri par le vasistas. J'avais trop peur de Melik pour oser le sortir.

Il emmena David jusqu'à l'écurie et lui montra la porte de loin, comme on montre quelque chose qu'on n'approche pas soi-même.

— C'est là. Là que j'ai gardé le cheval de ton père. Si tu peux le sortir — vas-y.

Kourkig Jelali n'était pas simplement un cheval. Dans l'épopée de Sassoun, il est une force cosmique à quatre sabots — né du vent, nourri de la foudre, lié par le sang à la lignée des héros. Il ne se laisse pas monter. Il se laisse reconnaître. Et depuis la mort de Mher, il attendait — enfermé, nourri à travers un trou dans le plafond, comme une flamme qu'on garde sans savoir si quelqu'un viendra jamais la porter.

David alla. Il enfonça la porte.

Quand Kourkig Jelali vit l'équipement de Mher — la selle, le bridon, les armes qu'il avait portés pendant des années — quelque chose s'alluma en lui. Il se mit à

hennir, à s'ébrouer, à tourner dans l'espace étroit de son enfermement. David s'approcha, prit sa crinière, caressa ses yeux, posa la main sur son dos.

Le cheval le renifla.

Et pleura.

Un cheval qui pleure — c'est un signe que le monde mythologique arménien prend au sérieux. Les animaux sacrés sentent la mort, la perte, la lignée. Kourkig Jelali reconnaissait l'odeur de Mher dans celle de David. Ce n'était pas lui — mais c'était son sang.

David le fit sortir.

Et là, à la lumière, Kourkig Jelali vit. Ce n'était pas Mher qui le tenait. Ce n'était pas son maître. Il frappa le sol de ses sabots — des étincelles jaillirent, comme si la terre elle-même protestait — et par la grâce de Dieu, le cheval parla :

— Toi qui es fait de poussière — je vais te réduire en poussière. Qu'est-ce que tu veux faire de moi ?

— Te monter.

— Je t'emporterai jusqu'au soleil pour te brûler.

— Je me glisserai sous toi et m'accrocherai à ton ventre.

— Je te porterai par-dessus les montagnes et les vallées et je t'écraserai contre les rochers et les arbres.

— Je me roulerai en boule et m'accrocherai à ton dos.

Un silence.

Puis le cheval dit :

— Homme — tu seras mon maître. Je serai ton cheval.

Et David répondit, simplement, comme une promesse :

— Tu n'avais plus de maître — je serai ton maître. Tu n'avais plus personne pour te brosser — je te brosserai. Tu n'avais plus personne pour te nourrir — je te nourrirai.

C'est le pacte. Pas la domination — la fidélité mutuelle. Dans la tradition épique arménienne, le lien entre le héros et son cheval est un lien d'égaux qui se choisissent. Kourkig Jelali n'obéit pas à David parce qu'il y est contraint. Il le reconnaît.

***

David se retourna vers Hovan.

— Oncle — la selle de nacre.

Hovan apporta la selle. Et tandis qu'il la tendait, il pensa — sans le dire — à ce qu'il avait vu faire à Mher : quand Mher sanglait la sangle, le cheval se cabrait, se dressait

sur ses postérieurs, cherchait le ciel. Si David pouvait faire pareil — il pouvait partir au combat. Sinon — non.

David posa la selle sur le dos de Kourkig Jelali. Il tira la sangle.

Le cheval bondit. Ses antérieurs quittèrent la terre.

— Oncle, dit David. Donne-moi maintenant la Croix de Guerre de Mher.

Hovan secoua la tête.

— Ça, je ne peux pas te le donner. Si tu en es digne, elle viendra d'elle-même. Si tu n'en es pas digne — elle ne viendra pas.

La Croix de Guerre — en arménien le Khatch Paterazmi — était gravée sur le bras droit des grands héros de Sassoun. Ce n'était pas une décoration. C'était un signe divin, une marque que Dieu lui-même posait sur ceux qu'il choisissait pour le combat juste. On ne la donnait pas. On ne pouvait pas la donner. Elle descendait — ou elle ne descendait pas.

Par la volonté de Dieu, la Croix de Guerre descendit sur le bras droit de David.

Il monta à cheval.

Il fit jouer le grand saz de son père — cet instrument à cordes dont le son portait loin dans les montagnes de

Sassoun, reconnaissable entre tous, voix d'un homme qu'on croyait mort. Il parcouru au pas, puis au trot, l'espace devant sa porte. Puis il sonna la trompette de Mher.

Le son traversa Sassoun comme une mémoire.

Et tout le peuple sortit pour le voir.

La Bénédiction du Départ

Tzenov Hovan regarda David s'éloigner.

Et quelque chose se brisa dans sa poitrine.

Il le regarda — ce garçon sur ce cheval, dans ces habits, avec ces armes — et il ne vit plus David. Il vit Mher. Il vit tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il avait gardé enfermé dans des chambres souterraines et des écuries murées, tout ce qu'il avait protégé par peur et qu'il envoyait maintenant vers le danger. Les larmes lui montèrent aux yeux et il chanta, parce que la douleur trop grande ne se dit pas — elle se chante :

— Ah, malheur à moi — mille malheurs. Malheur à moi pour Kourkig Jelali — ah, vraiment pour Kourkig Jelali. Malheur à moi pour la selle de nacre — ah, vraiment pour la selle de nacre. Malheur à moi pour le mors et les rênes d'acier. Malheur à moi pour le casque sur sa tête. Malheur à moi pour le manteau de velours. Malheur à moi pour la ceinture autour de ses reins. Malheur à moi pour les bottes sur ses pieds. Malheur à moi pour la Croix de Guerre.

Il chantait, les yeux perdus dans ses larmes, et il ne vit pas — il ne vit vraiment pas — que David avait fait volte-face. Que David, monté sur Kourkig Jelali, avait tiré l'Épée de Foudre. Qu'il s'était approché en silence, l'épée levée au-dessus de la tête de son oncle.

Hovan continua de chanter.

— Malheur à moi pour notre vaillant David — ah, vraiment pour notre vaillant David. Malheur à moi pour ce jeune homme qui quitte notre Maison de Sassoun.

David abaissa son épée.

— Oncle, dit-il d'une voix froide, remercie ce seul mot. Si tu ne l'avais pas dit — je t'aurais tranché la tête. Je t'ai épargné pour ce seul mot.

Hovan se retourna, vit l'épée, vit les yeux de son neveu.

— Pourquoi as-tu pleuré sur ces choses d'abord — et sur moi ensuite ? Tu aurais dû pleurer sur moi en premier. Sur moi — puis sur le reste. Est-ce que c'est l'Épée de Foudre qu'on doit pleurer, ou moi ? Est-ce que c'est la ceinture qu'on doit pleurer, ou moi ?

C'est une question qui ressemble à de l'orgueil — mais ce n'en est pas. C'est la question d'un homme qui a grandi sans père, sans être pleuré, sans être reconnu. David n'a pas besoin qu'on l'admire. Il a besoin qu'on l'aime avant les armes qu'il porte.

Hovan baissa la tête.

— David — c'est pour toi que je pleure. C'est pour toi depuis le début.

David descendit de cheval.

Il s'avança vers son oncle et prit sa main — cette main qui l'avait élevé, qui avait caché les armes de son père, qui avait hésité à lui faire confiance jusqu'au bout — et il la porta à ses lèvres.

— Oncle, dit-il. Bénis-moi. Que je sois digne de ce que tu as fait pour moi.

Dans la tradition arménienne, la bénédiction du départ est un acte sacré. Elle lie le bénisseur et le béni. Elle transforme un au revoir en promesse mutuelle. Sans elle, le héros part seul. Avec elle, il emporte avec lui tous ceux qui l'aiment.

Quand Hovan entendit ces mots, quelque chose se rouvrit en lui. Il ordonna qu'on joue le saz de Mher. Qu'on batte son tambour. Qu'on sonne sa trompette. La musique de Mher — celle qu'on n'avait plus entendue depuis sa mort — résonna à nouveau sur Sassoun.

Et les jeunes mariées de la maison sortirent. Elles dansèrent, et en dansant elles chantèrent — pour David, pour ce frère qu'elles n'avaient pas su voir :

— David, puisses-tu ne jamais nous quitter. Puisses-tu toujours revenir vers nous. Reviens-nous toujours, notre frère David. Jusqu'à ce jour nous ne t'avons pas servi comme tes sœurs — Nous te servirons désormais, notre frère David. Nous verserons l'eau sur tes mains, notre frère David. Nous mettrons les sandales à tes pieds, notre frère David. Nous serons tes sœurs, notre frère David.

Et Sassoun, pour la première fois depuis longtemps, ressembla à une maison.

L'Adieu de Sassoun

David remonta à cheval.

Il invoqua Dieu — simplement, comme on pose la main sur quelque chose de solide avant de sauter. Puis il se retourna vers Sassoun. Vers ses rues, ses maisons, ses visages — tout ce qu'il connaissait depuis l'enfance, tout ce qu'il avait traversé comme un ouragan pendant des années, brisant des portes, semant le chaos, grandissant trop vite et trop fort pour les espaces étroits qu'on lui donnait.

Il demanda pardon à chacun.

Dans la tradition arménienne du départ au combat, le guerrier qui part ne se contente pas de dire au revoir. Il se réconcilie. Il efface les dettes, les rancœurs, les petites blessures du quotidien — parce qu'on ne sait jamais si on reviendra, et parce qu'on ne part pas en guerre avec des regrets accrochés aux épaules.

Et il chanta, parce que certains adieux méritent d'être chantés :

— Frères, sœurs — n'ayez pas peur. Par la volonté de Dieu, je pars au combat. Adieu, ô sœurs — vous avez été mes sœurs. Adieu, ô mères — vous avez été mes mères. Adieu, bons voisins — adieu à vous tous, jeunes et vieux.

Il s'arrêta. Sourit, peut-être — de ce sourire qu'on a quand on reconnaît ses propres fautes sans les regretter tout à fait.

— Bons voisins — je vous ai bien tourmenté. Pardonnez-moi mes frasques.

Et c'était vrai. David de Sassoun avait grandi comme une force de la nature dans une ville trop petite pour lui — renversant, cassant, effrayant, débordant de partout. Les gens de Sassoun le savaient. Ils avaient souffert de lui. Et ils l'aimaient quand même, parce qu'on aime toujours un peu les tempêtes qu'on a survécues.

— Douces matriarches — pensez à David quand vous ferez votre pain. Jeunes amis — pensez à David quand vous ferez la fête. Mes sœurs, mes mères, mes bons voisins —

Adieu.

Et Sassoun le regarda partir.

Le pain qu'on pétrit, la fête qu'on tient — ce sont les gestes du vivant, les rituels du quotidien qui continuent même quand les héros s'en vont. David ne demandait pas qu'on l'oublie. Il demandait qu'on pense à lui dans ces moments-là — dans la chaleur du four, dans le bruit des voix qui s'élèvent ensemble. C'est tout ce qu'un homme peut demander avant le combat.

Kourkig Jelali fit demi-tour. Et David disparut dans la direction de Melik.

La Grand-Mère sort de son deuil

Pendant que David faisait ses adieux à Sassoun, derrière sept portes fermées, quelque chose bougea.

Deghtzoun Dzam — la grand-mère. La mère de Mher.

Depuis la mort de son fils, elle vivait recluse. Sept portes entre elle et le monde. Un serviteur lui portait sa nourriture chaque jour, et elle ne demandait rien d'autre — ni nouvelles, ni visites, ni consolation. Le deuil arménien peut être ainsi : total, muré, silencieux comme une pierre sur une tombe.

Dans les traditions du Caucase, le deuil d'une mère pour son fils guerrier n'a pas de durée fixée. Il dure jusqu'à ce que quelque chose le brise — une nouvelle, un signe, un son reconnu entre tous les sons du monde.

Ce son-là, ce fut le saz de Mher.

Elle entendit les cordes depuis derrière ses sept portes et demanda au serviteur qui lui apportait son repas :

— Qu'est-ce qui se passe ? J'entends le saz de Mher.

Le serviteur s'inclina.

— Ma Dame — vous ne savez pas ? David a revêtu les habits de son père. Il a pris ses armes. Il a monté Kourkig Jelali. C'est le saz de Mher qu'on joue pour lui. Il part au combat contre Msrah Melik.

Deghtzoun Dzam resta silencieuse un instant.

Puis elle dit :

— Le désir de mon cœur est accompli. Je sors de mon deuil.

Elle s'approcha de la fenêtre — elle qui n'avait pas regardé dehors depuis la mort de son fils — et elle vit. Elle vit David sur Kourkig Jelali, jeune, droit, vivant, dans les habits de Mher. Et elle cria, non pas à David, mais au cheval :

— Kourkig Jelali, mouraz — je mourrais pour toi.

Mouraz — le mot arménien pour « désir accompli », « vœu exaucé ». Ce n'est pas seulement une exclamation d'affection. C'est une reconnaissance. Deghtzoun Dzam voyait dans ce cheval portant son petit-fils la continuation de ce qu'elle croyait perdu. Le mouraz, c'est le moment où l'espoir qu'on n'osait plus formuler se matérialise devant soi.

David s'arrêta. Écouta.

Et la vieille femme chanta, depuis sa fenêtre, à ce cheval qui avait porté son fils et qui portait maintenant son petit-fils :

— Kourkig Jelali — Mon David n'a pas de père — sois-lui un père. Mon David n'a pas de mère — sois-lui une mère. Mon David n'a pas de frère — sois-lui un

frère. Emmène mon David à la source de lait de son père — Gatnov Aghbiur. Là, il doit descendre de cheval et boire son eau. Emmène mon David à la pierre d'épreuve de son père. Là, il doit frapper le pilier de son épée. Kourkig — je te confie mon jeune David.

La source de lait — Gatnov Aghbiur — et la pierre d'épreuve : ce sont des lieux de transmission héroïque. Dans la mythologie de Sassoun, chaque héros de la lignée doit accomplir ces gestes avant le combat — boire à la source sacrée qui a nourri les guerriers avant lui, frapper la pierre pour mesurer sa force et confirmer son appartenance à la lignée. Ce ne sont pas des rituels inventés pour David. Ce sont les rituels de Mher, et de ceux avant Mher. La grand-mère ne demande pas au cheval d'emmener David quelque part — elle lui demande de lui transmettre ce qu'elle ne peut plus lui transmettre elle-même.

Le cheval inclina la tête.

— Je le ferai, noble dame.

Deghtzoun Dzam se tourna alors vers David.

— David — ton père de bienheureuse mémoire a montré à son cheval tous les chemins et toutes les routes. Le cheval sait ce qu'il faut faire.

David regarda sa grand-mère — cette femme qui avait passé des années derrière sept portes et qui les avait ouvertes pour lui — et dit simplement :

— Bien, Mamig.

Mamig. Grand-mère. Un mot doux dans une épopée de guerre.

Et il laissa Kourkig Jelali choisir la route.

La Source de Lait

David laissa Kourkig Jelali choisir la route.

Et ce fut une bonne décision.

Quand ils quittèrent Sassoun, le monde disparut. Un brouillard épais, une obscurité dense comme de la laine mouillée — David ne voyait pas la route, ne voyait pas les pierres sous les sabots, ne voyait rien du tout. Mais Kourkig ne ralentit pas. Il filait comme un pigeon voyageur qui n'a pas besoin de ses yeux pour rentrer chez lui, parce que le chemin est gravé dans ses os.

David serra les rênes et dit, à mi-voix, pour lui-même :

— Dieu du ciel. C'est Sa volonté. Je laisse faire Kourkig.

C'est l'une des sagesses que l'épopée de Sassoun enseigne discrètement : le héros qui sait lâcher prise au bon moment est plus grand que celui qui veut tout contrôler. David est impétueux, violent, magnifique dans sa colère — mais il a des moments de lucidité où il comprend que certaines choses le dépassent.

Kourkig couvrit sept jours de route en une heure. Les montagnes défilèrent, les vallées s'ouvrirent et se refermèrent, et il s'arrêta enfin au sommet — net, brusque, comme si le sol lui avait dit stop. Le brouillard se dissipa. Devant eux : Gatnov Aghbiur. La source de lait. La source sacrée du père.

Kourkig frappa le sol de ses sabots.

David ne comprit pas.

Il regarda la source — un filet d'eau, un reflet humble entre les pierres de la montagne — et la moutarde lui monta au nez. Après sept jours de route en une heure, après ce vol dans l'obscurité, le cheval s'arrêtait devant une goutte d'eau ?

— Malheureux Kourkig Jelali — que tu te casses le cou ! Je croyais que tu m'emmènerais traverser des rivières de sang. Et tu bloques devant une goutte d'eau ? Si tu t'arrêtes ici, qu'est-ce que tu vas faire au combat ? Comment suis-je censé affronter Msrah Melik avec un cheval pareil ?

Il enfonça ses étriers dans les flancs de l'animal. De toutes ses forces. Et il lui brisa des côtes.

Kourkig se redressa, furieux, vibrant de douleur et de rage, et dit :

— Je pourrais te projeter jusqu'au soleil. Mais je ne le ferai pas — par égard pour ton père.

David tira son épée.

Voilà David de Sassoun dans toute sa vérité — capable en un instant de passer de la gratitude à la violence, de la sagesse à la folie. Ce n'est pas un défaut narratif. C'est le cœur du personnage. Il est trop grand, trop fort,

trop rapide pour lui-même. Il doit apprendre, encore et encore, à se gouverner — et c'est toujours quelque chose d'extérieur qui l'arrête, parce qu'il ne peut pas encore le faire seul.

Il avait tiré l'Épée de Foudre à moitié hors du fourreau quand un souffle de vent le frappa au front.

Il s'arrêta.

Quelque chose en lui se rouvrit — comme une fenêtre qu'on pousse dans une pièce trop chaude. Il entendit alors la voix de Kourkig, basse, patiente, presque douce :

— C'est la source de ton père. Gatnov Aghbiur. Descends. Bois son eau. Et pose-en un peu sur mes côtes.

David rengaina son épée.

Il descendit de cheval. Il prit la tête de Kourkig entre ses mains et l'embrassa sur le front — comme on embrasse quelqu'un qu'on a failli tuer par erreur. Puis il puisa l'eau de la source et en versa doucement sur les côtes brisées. Les côtes guérirent.

L'eau de Gatnov Aghbiur n'est pas seulement une eau qui guérit. C'est l'eau de la lignée. Mher avait bu ici avant ses combats. Avant lui, peut-être d'autres. Boire cette eau, c'est recevoir la force de ceux qui sont venus

avant — une transfusion de sang héroïque sous forme de source de montagne.

Il laissa le cheval brouter librement dans l'herbe. Puis il but à son tour — longtemps, profondément, comme un homme qui a soif depuis des années sans le savoir.

Ensuite il s'allongea sur la pierre et s'endormit.

Et Kourkig Jelali se plaça entre David et le soleil, et fit de son corps une ombre pour que son cavalier puisse dormir.

La Pierre d'Épreuve

David se réveilla.

Il sentit immédiatement que quelque chose avait changé. La force était revenue — non pas comme avant, mais plus grande, plus profonde, comme si la source avait déposé en lui quelque chose qu'il ne portait pas encore. Les habits de son père lui tiraient aux épaules. Il les avait mis ce matin sans difficulté. Maintenant ils tenaient à peine.

Kourkig Jelali hennit, s'approcha, et se plaça devant lui.

David lui mit le mors, monta en selle, et ils repartirent — lui plein, léger malgré sa force nouvelle, content comme un homme qui a bien dormi et qui sait où il va.

Sur la route, il vit le pilier.

Une colonne de fer, plantée dans la montagne comme une épine dans la peau du monde. Kourkig s'arrêta et dit :

— David — ce pilier est la pierre d'épreuve de ton père. Si tu peux le trancher d'un seul coup d'épée, nous allons au combat. Si tu ne le tranches pas, nous n'y allons pas.

Dans l'épopée de Sassoun, la pierre d'épreuve n'est pas un obstacle arbitraire. C'est une mesure. Chaque héros de la lignée doit prouver qu'il est à la hauteur de ceux qui l'ont précédé — non pas par arrogance, mais parce

que certains combats ne peuvent être menés que par celui qui en a la stature. Mher avait frappé ce pilier. Maintenant c'était au tour de David.

David tira l'Épée de Foudre.

Un seul coup.

Le métal chanta dans l'air — et le pilier resta debout.

David regarda sa main. Regarda le pilier. Le fer semblait intact, une pièce posée sur l'autre, aucune fissure visible. Son cœur tomba comme une pierre dans un puits.

Il baissa la tête et chanta — parce que certaines douleurs ne peuvent pas rester silencieuses :

— Ô mes pieds — vous auriez dû vous paralyser. Vous n'auriez pas dû m'amener ici Pour frapper ce pilier Et échouer avec un cœur en deuil. Ô ma main — tu aurais dû te dessécher. Tu n'avais pas la force De frapper et d'abattre ce pilier Pour que mon cœur ne souffre pas. Ô mes yeux — vous auriez dû vous aveugler Pour ne pas voir Comment j'ai échoué à abattre ce pilier — Pour ne pas savoir que je ne suis pas fait pour combattre Melik.

Il y a dans ce chant quelque chose de profondément humain — ce moment entre la tentative et le résultat, quand on croit avoir échoué et qu'on se retourne contre soi-même avant même de savoir la vérité. David, le plus

fort des héros de Sassoun, se condamne en un instant. C'est ce qui le rend vivant.

Alors un vent se leva.

Violent, soudain — une bourrasque qui descendit des hauteurs et frappa le pilier de fer comme un poing. Et le pilier tomba. Les deux moitiés s'écartèrent et s'abattirent sur la pierre, et David vit ce qu'il n'avait pas vu : son épée avait tranché net. La coupe était si parfaite, si propre, que les deux pièces étaient restées l'une sur l'autre comme si rien ne s'était passé.

Il avait réussi.

La joie le prit d'un coup — aussi violente que l'avait été le désespoir — et il chanta à nouveau, les mêmes membres, les mêmes mots, mais à l'envers :

— Ô mes pieds — soyez toujours forts. Dans la bonne fortune vous m'avez amené ici Pour que je frappe et abatte ce pilier. Ô ma main — reste forte à jamais. Rassemble encore plus de force Pour que je puisse combattre Melik. Ô mes yeux — plus de lumière pour vous encore, Pour avoir vu ce que j'ai fait aujourd'hui.

Ce double chant — la lamentation puis l'action de grâce, les mêmes mots retournés comme un vêtement — est une structure ancienne dans la poésie du Caucase. Le héros qui se croyait vaincu et qui découvre qu'il a triomphé ne dit pas simplement « j'avais tort ». Il reprend ses propres paroles et les transforme. C'est une

façon de dire : je suis le même homme, mais le monde vient de changer.

Il remonta sur Kourkig Jelali et repartit.

Et alors il fit quelque chose que peu de guerriers font avant une bataille.

Il fit ses adieux au pays.

Aux rochers. Aux sources. Aux montagnes de Dzovasar. Pas parce qu'il croyait mourir — mais parce qu'il savait qu'on ne revient jamais tout à fait pareil de l'endroit où on va, et que certains adieux doivent être dits à voix haute pour être vrais.

Il chanta :

— Adieu, adieu — Eaux fraîches, fraîches de Dzovasar. Je pars au combat. J'aurai soif de vous. Pensez à moi. Adieu, adieu — Brises fraîches, fraîches de Dzovasar. Je pars au combat. Je sentirai la chaleur des batailles. Restez fraîches.

Et Kourkig Jelali l'emporta vers Msrah Melik.

Le Vieux Soldat

David chevaucha vers Msrah Melik.

Et quand il atteignit le sommet de la montagne et vit ce qui l'attendait en contrebas, il s'arrêta.

On peut compter les étoiles dans le ciel, par une nuit claire, si on a de la patience et des yeux solides. Mais les tentes de Melik — impossible. Elles couvraient la plaine comme une mer, comme un deuxième horizon posé sur le premier. Les soldats de Msrah Melik étaient plus nombreux que les grains de sable au bord de l'eau.

David se frappa la tête et chanta, parce que la peur aussi mérite d'être dite à voix haute :

— Seigneur Dieu — comment vais-je combattre tout cela ? Grande est la providence du Roi Très-Haut ! Si ces soldats étaient des agneaux de printemps Et moi un loup affamé — Je ne pourrais pas les étrangler tous. Si ces tentes étaient des meules de foin Et moi un feu furieux — Je ne pourrais pas les brûler toutes. Si ces hommes étaient des cendres Et moi le vent — Je ne pourrais pas les disperser.

C'est un moment rare dans l'épopée de Sassoun — David qui doute. Le héros invincible, l'enfant de la foudre et de la source sacrée, qui regarde devant lui et calcule que les chiffres ne sont pas en sa faveur. Ce n'est pas de la lâcheté. C'est de la lucidité. Et c'est

précisément pour ces moments-là que Kourkig Jelali existe.

Le cheval sentit le vacillement. Il connaissait son cavalier — ses humeurs, ses silences, la façon dont son corps changeait de poids quand le doute entrait en lui. Et il dit :

— Eh, homme sans résolution — Pourquoi as-tu peur ? Mon souffle abattra autant que ton épée peut abattre. Mes sabots piétineront autant que ton épée peut trancher. David — ne vacille pas. Avance. Ne descends pas de mon dos. Ne te laisse pas tromper.

Ces mots suffirent. La peur se retira comme elle était venue.

David se redressa en selle et repartit — puis s'arrêta une nouvelle fois, mais pour une autre raison. Il dit pour lui-même :

— Attends, homme. Je vais les prévenir avant d'attaquer.

Cela aussi fait partie du code du héros de Sassoun. On n'attaque pas par surprise. On ne tue pas comme un voleur dans la nuit. La guerre doit être annoncée — non par naïveté, mais par honneur. Frapper un ennemi endormi sans l'avoir averti, c'est se salir avant même que le combat commence.

Il monta au sommet de Lerra Sar et cria, d'une voix qui dut descendre dans la plaine comme un tonnerre :

— Hé ! Vous qui dormez — réveillez-vous ! Vous qui êtes réveillés — selllez vos chevaux ! Vous qui avez sellé vos chevaux — prenez vos armes ! Vous qui avez vos armes — montez en selle ! Que personne ne dise que David s'est glissé comme un voleur Et reparti comme un voleur.

Et puis il fonça.

Kourkig Jelali comme une tempête. L'Épée de Foudre comme un éclair qui ne s'éteint pas. David criait en combattant :

— En avant, Kourkig, en avant ! Frappe, épée, frappe !

Le sang coula en torrents et emporta les corps. La plaine changea de couleur.

***

Kerry Toros regardait depuis sa position.

Il vit la panique dans l'armée de Melik — les hommes qui criaient, qui se bousculaient, qui s'entretuaient dans la confusion. Il se retourna vers les siens et dit :

— En avant, mes fils — grand est notre Dieu ! Les soldats de Melik sont en déroute. Attaquons par le bas !

David frappait par le haut. Kerry Toros frappait par le bas. L'armée de Msrah Melik était prise en tenailles entre la montagne et la plaine.

***

Et c'est alors qu'un homme sortit des rangs.

Un vieux soldat. Père de sept fils — sept fils que Melik avait arrachés à leur maison et forcés à marcher sous ses bannières. Il avançait sans armes, sans casque, les mains vides, en criant pour qu'on lui fasse passage :

— Laissez-moi passer ! Je vais parler à David ! Je vais lui parler et sauver ces soldats !

Il se planta devant le cheval.

— David — je mourrais pour toi. Écoute-moi. Arrête ton cheval. J'ai quelque chose à te dire.

David ralentit.

— Qu'as-tu à me dire, vieux ?

— David — je mourrais pour toi. Ces gens ne sont-ils pas des êtres humains, eux aussi ? Pourquoi les tues-tu, pourquoi les massacres-tu ? Eux aussi ont des enfants, des femmes, des foyers. Si tu tues ces hommes, l'injustice faite à leurs enfants pèsera sur ta conscience. Ce sont des gens pauvres et misérables. Certains sont le seul espoir de leur mère. Certains sont

de jeunes hommes à peine mariés. Certains sont le seul soutien de leur foyer — la seule flamme d'une famille qui s'éteindrait avec eux.

David s'arrêta complètement. Et demanda :

— Alors pourquoi sont-ils venus se battre contre moi ?

— Est-ce notre faute ? C'est Msrah Melik qui nous a amenés ici de force. Melik est ton ennemi. Va — bats-toi contre lui. Pas contre nous.

— Où est Melik en ce moment ?

Le vieux soldat pointa le doigt.

— Il dort dans cette tente verte que tu vois là-bas. Un pomme d'or surmonte le mât. Sept servantes chassent les mouches autour de lui. Sept autres massent ses pieds. La fumée qui sort de sa tente — ce n'est pas de la fumée. C'est son souffle qui sort de sa bouche. Si tu vas le tuer, ces soldats te béniront. Ils se réjouiront et rentreront chez eux.

Dans la tradition épique du Caucase, le vieux soldat sans armes qui s'avance devant le héros est une figure à part entière — celle de la sagesse populaire face à la violence héroïque. Il ne demande pas la grâce par faiblesse. Il rappelle au héros ce que la guerre lui fait oublier : que les soldats ennemis ont des mères, des épouses, des enfants qui attendent. C'est une voix que

les grandes épopées — arméniennes, géorgiennes, persanes — refusent de faire taire.

David fut touché.

Le massacre s'arrêta.

Il se retourna vers le vieux soldat et dit :

— Halvor — tu as bien parlé. Je ferai ce que tu dis.

La Fosse de Melik

David chevaucha jusqu'à la tente verte.

Il s'arrêta à l'entrée et regarda à l'intérieur.

Msrah Melik était là, roulé sous ses couvertures comme une montagne qui dort. Sept servantes chassaient les mouches autour de lui. Sept autres massaient ses pieds. Ismil Khatoun, sa mère, était assise à son côté, immobile et attentive. Deux gardes arabes montaient la garde à l'entrée, la lance droite, les yeux fixes.

David leur dit :

— Réveillez votre maître. Dites-lui de sortir.

Les gardes échangèrent un regard.

— Nous ne pouvons pas. Il doit dormir sept jours. Trois sont passés. Il lui en reste quatre.

— Je n'attendrai pas qu'il se réveille, dit David. Son sommeil ne me concerne pas. Appelez-le. Dites-lui de sortir. S'il ne connaît pas encore la mort — je la lui apporte. S'il n'a pas encore de Krogh — je serai son Krogh. Je lui ferai un sommeil qui durera plus longtemps que sept jours.

Krogh — la Mort personnifiée dans la tradition arménienne, l'ange ou le démon qui vient prendre les

âmes. David ne menace pas simplement de tuer Melik. Il se place à la hauteur du destin.

Les gardes essayèrent. Ils prirent des barres de fer, les firent chauffer, les posèrent contre les pieds de Melik.

Il grogna sans ouvrir les yeux :

— Hff — les servantes — vous n'avez pas bien fait mon lit. Il y a des puces. Elles me mordent.

Et il se rendormit.

Ils prirent un soc de charrue. Le firent chauffer à blanc. Le pressèrent contre ses pieds.

— Hff — encore ces puces — elles ne me laissent pas dormir.

David perdit patience.

Il lança sa lance.

Elle traversa le talon de Melik et le cloua un instant à sa couche.

— Tu as assez dormi, Melik. Lève-toi.

Melik grogna. Il se redressa lentement — une main sur un œil, l'autre main sur l'autre œil — et il regarda vers l'entrée de la tente. David était là, à cheval, couvert de sang, immobile comme un rocher.

Quand il reconnut David, Melik fit ce que font les géants de sa sorte : il souffla.

Un souffle qui aurait renversé un mur, emporté une forêt. Un souffle chargé de la force de quarante buffles.

David ne bougea pas.

Et en soufflant, Melik perdit la force de ses quarante buffles. Elle quitta son corps avec son haleine et s'en alla dans le vent.

C'est l'un des détails les plus anciens de la mythologie du Caucase — le géant ou le démon qui contient sa force dans son souffle, et qui la perd en la dépensant. Melik croyait balayer David. Il s'est affaibli lui-même.

David dit simplement :

— Je suis venu me battre avec toi.

Melik rit. Un rire gras, condescendant, le rire d'un homme qui ne croit pas encore ce qu'il a vu.

— Que le diable t'emporte, David le bègue ! Depuis quand es-tu devenu un cavalier pour venir attendre à l'entrée de ma tente ? Descends de cheval, entre, repose-toi. Parlons d'abord. On se battra après.

— Je ne descendrai pas, dit David. Pourquoi as-tu forcé ces hommes pauvres et misérables à se battre contre

moi ? Comment pourrais-je entrer et me reposer ? Sors et bats-toi.

Alors Ismil Khatoun sortit.

La mère de Melik — celle qui avait élevé David dans ses propres appartements, qui lui avait appris à manger avec une cuillère, qui l'avait peut-être aimé à sa façon tordue. Elle vint se placer devant lui, les mains ouvertes, et le supplia :

— David — tu as fait une longue route, tu es fatigué. Descends. Entre. Repose-toi. Vous pourrez commencer le combat après.

Elle insista. Elle insista encore.

Et David — David qui n'avait pas bougé devant le souffle de Melik, David qui avait traversé sept jours de route en une heure — David commença à fléchir devant une vieille femme qui le suppliait.

Il allait descendre de cheval.

Kourkig Jelali fit un écart brutal. Un sursaut violent, comme si le sol sous ses sabots avait soudain brûlé. Il refusait. Son corps entier refusait.

Le cheval sent ce que le héros ne voit pas encore. C'est le rôle de Kourkig Jelali dans l'épopée — non pas seulement la monture rapide, mais la conscience de David quand David ne peut pas être sa propre

conscience. Kourkig avait déjà arrêté la main qui voulait le tuer près de la source. Ici, il essaie d'arrêter les pieds qui veulent descendre.

Mais cette fois, David ne l'écouta pas.

Sous la tente de Melik, au centre, sous les tapis les plus beaux, cachée derrière les couleurs et les motifs — il y avait une fosse. Quarante kaz de profondeur. Fermée par un couvercle de fer, couverte de tapis comme un sol ordinaire. Melik l'avait fait creuser pour ça. Pour l'invité qu'il attendait.

David descendit de cheval.

Kourkig Jelali, furieux, s'enfuit vers le sommet de la montagne.

David entra. On l'installa. Il s'assit.

Plonk.

Le couvercle de fer se referma comme une mâchoire. Des anneaux de métal dans les parois le saisirent. Il ne pouvait pas remonter. Il ne pouvait pas bouger. La fosse l'avait avalé.

Melik fit apporter des meules de moulin — les plus lourdes — et les fit poser sur le couvercle. Puis il rit de ce rire qu'il avait commencé dehors, mais plus fort maintenant, plus libre :

— C'était donc lui qui devait se battre avec moi ? Ha ! David est venu de Sassoun pour combattre Melik ! David le bègue est venu de Sassoun et veut se mesurer à Msrah Melik... Ha, ha ! Qu'il reste là jusqu'à ce que ses os pourrissent !

***

La nuit tomba. Melik alla dormir.

David resta dans la fosse.

Ici le conteur s'arrête — comme il doit s'arrêter. Parce que l'épopée ne suit pas un seul fil. Elle tisse. Et pendant que David est dans le noir sous les pierres de Melik, quelqu'un d'autre veille ailleurs. Laissons David dans sa fosse — il en sortira, parce que les héros de Sassoun ne meurent pas dans les pièges — et allons voir Tzenov Hovan.

La Chevauchée de Tzenov Hovan

Cette nuit-là, Tzenov Hovan rêva.

Dans son rêve, il vit le ciel. Et dans le ciel, deux étoiles — l'étoile de Msr qui brillait, de plus en plus vive, de plus en plus haute. Et l'étoile de Sassoun qui pâlissait.

Il se réveilla en sursaut et secoua sa femme.

— Saryeh — réveille-toi. J'ai rêvé que l'étoile de Msr brillait fort et que l'étoile de Sassoun s'éteignait. Nous avons perdu David.

Saryeh grommela sans ouvrir les yeux :

— Malheur sur ta maison ! Tu dors pour toi et tu rêves pour les autres ? Laisse-moi dormir.

Dans la tradition arménienne — et plus largement dans les croyances du Caucase et du Proche-Orient ancien — chaque être humain, chaque peuple, chaque maison royale possède son étoile dans le ciel. Quand l'étoile pâlit, c'est que la fortune tourne. Quand elle s'éteint — c'est la mort. Tzenov Hovan ne fait pas un rêve ordinaire. Il lit le ciel comme un texte.

Hovan se rendormit.

Il rêva à nouveau. L'étoile de Msr brillait encore plus fort. L'étoile de Sassoun faiblissait, vacillait, disparaissait presque.

Il secoua Saryeh une deuxième fois.

— Réveille-toi. J'ai rêvé encore. L'étoile de Sassoun s'efface.

— Malheur sur ta maison, dit-elle. Homme — pourquoi ne dors-tu pas et ne me laisses-tu pas dormir ?

Hovan ferma les yeux une troisième fois.

Et cette fois, dans son rêve, l'étoile de Msr se leva — et avala l'étoile de Sassoun.

Il se redressa dans le noir et dit :

— Réveille-toi. Ils ont tué David.

Saryeh soupira, exaspérée :

— Homme — qui sait dans les bras de quelle femme il est couché cette nuit, où il traîne en ce moment ? Dors.

Hovan se leva d'un bond et la frappa.

Saryeh se leva. Elle alluma une chandelle.

— Apporte-moi mes affaires, dit Hovan.

Elle apporta ses affaires.

Et alors Tzenov Hovan fit ce que font les guerriers de sa trempe avant d'entrer dans une bataille qui dépasse les forces ordinaires : il s'enroula dans sept peaux de buffle.

Il les attacha avec sept chaînes de buffle — pour ne pas éclater quand il crierait. Parce que Tzenov Hovan avait ce genre de voix.

La ceinture ou l'armure de peaux multiples est un motif récurrent dans les épopées du Caucase. Elle signifie que le guerrier entre dans un état de combat qui dépasse le corps ordinaire — une transformation, presque rituelle, avant d'affronter ce qui vient.

Il enfila son armure et descendit à l'écurie.

Il posa la main sur le dos du Cheval Blanc.

Le ventre du Cheval Blanc s'affaissa jusqu'au sol.

— Cheval Blanc — en combien de temps peux-tu m'amener à David, sur le champ de bataille ?

— À midi, répondit le cheval.

Tzenov Hovan retira sa main.

— Que l'herbe que je t'ai donnée soit maudite. À midi, ce que je trouverai de David, c'est son cadavre ou sa bière.

Il alla vers le Cheval Bai. Posa la main sur son dos.

Le ventre du Cheval Bai s'affaissa jusqu'au sol lui aussi.

— En combien de temps peux-tu m'amener à David ?

— Au lever du soleil.

— Que tes soins soient maudits. Qu'est-ce qu'il restera de David au lever du soleil ?

Il alla vers le Cheval Noir. Posa la main sur son dos.

Le ventre du Cheval Noir ne s'affaissa pas.

Tzenov Hovan embrassa le cheval sur le front.

— Cheval Noir — en combien de temps peux-tu m'amener à David sur le champ de bataille ?

Le Cheval Noir répondit :

— Si tu peux te tenir sur mon dos — si tu peux mettre un pied dans l'étrier — je t'amène à David avant que l'autre pied ait touché le second étrier.

Hovan mit le pied gauche dans l'étrier.

Avant que le pied droit ait trouvé le sien, il était au sommet de Lerra Sar.

***

Kourkig Jelali était là, sur la crête. Il vit Tzenov Hovan et vint vers lui en hennissant.

Le cœur de Hovan se serra.

Un cheval de héros qui revient seul — dans toutes les traditions épiques du Caucase, de l'Arménie à la Géorgie en passant par les peuples des steppes — c'est le signe le plus terrible qui soit. C'est ce qu'avait craint Tzenov Hovan au début, quand Kourkig était revenu sans David. Cette fois, il craint pire encore.

Il dit à voix basse, pour lui-même :

— David a été tué. Le cheval s'est échappé et est venu ici.

Alors Tzenov Hovan envoya sa voix.

Il cria — et sa voix traversa les montagnes, roula dans les vallées, rebondit sur les rochers comme un tonnerre qui refuse de s'arrêter :

— David ! Où es-tu ? Invoque la Haute Madone de Marout ! Invoque la Croix de Bataille sur ton bras droit ! Et jette-toi vers le haut !

La Croix de Bataille — portée sur le bras droit, tatouée ou cousue dans l'armure — est une des marques sacrées des héros de Sassoun. Depuis la christianisation de l'Arménie en 301, les symboles chrétiens ont été intégrés dans la tradition épique, se superposant aux anciennes protections divines sans jamais les effacer complètement. La Croix de Bataille n'est pas seulement religieuse — c'est un talisman de puissance.

La voix descendit dans la terre.

Elle traversa les parois de pierre, les anneaux de fer, les meules empilées — et atteignit David dans le noir.

David entendit.

Hie, hie — dit-il en lui-même. Mon oncle est venu. Il m'appelle.

Et il dit à voix haute, du fond de la fosse :

— Au nom de la Haute Madone de Marout — et de la Croix de Bataille sur mon bras droit.

Il se jeta vers le haut.

Les chaînes de fer explosèrent. Les anneaux s'envolèrent vers le ciel. Les meules de moulin se brisèrent en éclats — et chaque éclat, en retombant, tua quarante hommes.

David émergea de la fosse comme une tempête sort de la mer. Il se planta à l'entrée et cria vers la tente de Melik :

— Msrah Melik — ne fais plus le couard. À l'aube — on se bat comme des hommes.

Melik n'osa pas s'approcher.

***

David chercha son cheval des yeux. Tzenov Hovan l'appela depuis la crête :

— David — viens ici.

David monta. Kourkig Jelali était là — mais il était en colère. Il refusait d'approcher. Il refusait de laisser David le toucher.

Le cheval avait prévenu. Il avait fait un écart, refusé, fui vers la montagne. Et David n'avait pas écouté. Il était descendu quand même — et était tombé dans la fosse. Kourkig Jelali n'oublie pas.

David s'approcha doucement. Il lui posa la main sur l'encolure. Il le caressa — longuement, tendrement, comme on apaise quelqu'un qu'on a blessé et qu'on aime encore.

Le cheval se laissa faire.

David monta en selle, puis se tourna vers son oncle :

— Oncle — retourne à Sassoun. Moi, je vais au combat.

Les Trois Coups de Melik

David chevaucha jusqu'à la tente de Melik et dit :

— Melik — tu m'as trompé une fois. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Melik vit la main de David posée sur sa masse d'armes. Il vit les yeux de David. Et quelque chose en lui — quelque chose qu'il n'aurait jamais avoué devant ses hommes — trembla.

— Mon cher David, dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre chaleureuse. Entre, assieds-toi.

— Je ne m'assoirai pas, dit David. Je suis venu me battre.

Melik donna ses ordres. On lui amena son cheval de guerre — un animal haut, fougueux, qui frappait le sol de ses sabots comme s'il voulait le fendre. Il enfila son armure pièce par pièce et monta en selle.

Ils se firent face sur le champ, David et Melik, et tournèrent l'un autour de l'autre comme deux tempêtes qui s'évaluent avant de se heurter.

Melik demanda :

— David — on se bat corps à corps, ou on se donne des coups à tour de rôle ?

— C'est ton choix, dit David. Tu es l'hôte.

— Tour à tour alors. Trois coups chacun. Qui frappe en premier ?

— Toi, dit David. Tu es le plus vieux.

Dans la tradition épique arménienne — comme dans beaucoup d'épopées du Proche-Orient et du Caucase — le duel réglé par des coups alternés est une forme de justice cosmique. Ce n'est pas seulement un combat. C'est une épreuve. Et laisser l'adversaire frapper le premier, c'est une démonstration de confiance absolue en sa propre invincibilité. David n'a pas peur. Il offre à Melik ses trois coups comme on offre une chance à quelqu'un qu'on sait condamné.

David descendit de cheval. Il marcha jusqu'au centre du champ, s'arrêta, et dit :

— Melik — lance ta masse.

Melik prit sa masse. Il talonna son cheval et s'en alla — vers Farkin, trois jours de chevauchée — puis revint comme la foudre revient, comme si la distance elle-même s'était contractée pour lui donner plus de force. Il lança.

La masse frappa le sol avec le hurlement sauvage d'un chien de guerre. Elle ouvrit la terre comme quarante paires de bœufs l'auraient labourée ensemble. Un

nuage de poussière avala le ciel et la terre — et ne retomba pas pendant un jour et une nuit.

Melik cria dans le nuage :

— Hé, David ! Tu étais fait de poussière — je t'ai rendu à la poussière !

La voix de David lui répondit, claire, du milieu du nuage :

— Melik — je suis encore là. C'était ton premier coup. Frappe encore.

Un silence.

— Fils de chien qui démolis les maisons, grommela Melik. Ma course était trop courte. Je n'ai pas mis assez de force.

Il fit demi-tour et repartit.

***

Cette fois il alla jusqu'à Diyarbékir.

Il revint comme un lion qui charge. Il lança.

La masse rugit en touchant le sol — un rugissement de lion, pas de chien cette fois — et ouvrit la terre comme une crue d'eau ouvre une vallée. Le nuage de poussière cacha le soleil. Il couvrit David deux jours et deux nuits.

— David ! Tu es encore là ?

— Je suis encore là. C'était ton deuxième coup. Frappe encore.

— Hie, hie — la course était encore trop courte. Mon cheval n'a pas pris assez d'élan.

***

Melik fit demi-tour et alla jusqu'en Égypte — jusqu'à Msr même, jusqu'au bout de son monde.

Il revint.

La masse tomba avec le tonnerre d'un nuage de printemps. Elle fendit la terre comme un tremblement de terre la fend — du dessous, du dedans. Le nuage de poussière engloutit le ciel et la terre et ne retomba pas pendant trois jours et trois nuits.

Melik dit — et cette fois il n'y avait plus de fanfaronnade dans sa voix, juste une conviction :

— David est mort. Il était fait de poussière. Je l'ai rendu à la poussière.

Quand le nuage se dissipa enfin, David était là. David et son cheval — debout, indemnes, immobiles comme la montagne qui regarde passer les orages.

C'est ici que l'épopée dit quelque chose d'essentiel sur la nature du héros de Sassoun. David n'est pas protégé par son armure, ni par sa force, ni même par sa ruse. Il est protégé par ce qu'il est. Les coups de Melik ne l'atteignent pas parce que David n'est pas fait du même bois que les autres hommes. Il y a en lui quelque chose qui appartient aux forces premières — à Vahagn le dieu-dragon, à la source sacrée, à la lignée de Sassoun qui remonte plus loin que la mémoire.

***

David dit :

— Melik — tu as eu tes trois tours. C'est le mien.

— Fils de chien qui démolis les maisons — laisse-moi essayer encore une fois.

— Non. Où irais-tu maintenant ? C'est mon tour. Le monde est-il gouverné par des règles, ou par la force brute ?

La mère de Melik sortit de la tente. Elle vint se placer entre eux, les mains tendues.

— David — Melik est ton frère. Ne sois pas ingrat envers lui.

David la regarda.

— Oui, Mère. Je ne serai pas ingrat.

Melik dit alors — et on entendait dans sa voix quelque chose qu'il n'avait jamais eu à chercher avant : la supplication.

— David — accorde-moi sept heures. Laisse-moi aller m'allonger dans ma tente. Après — tu prends ton tour.

— Va te reposer, dit David. Mais dis-moi, Melik — avec quoi veux-tu que je frappe ? Mon épée ou ma masse ?

Melik réfléchit. Si David frappe avec sa masse — le genre de masse que portent les enfants de Sassoun, forgée à une échelle qui dépasse les hommes ordinaires — il n'y a aucune chance de survivre. Aucune. Même pour un géant comme lui.

— David — frappe avec ton épée.

La Mort de Msrah Melik

Melik entra dans sa tente et dit à sa mère :

— J'ai lancé ma masse trois fois sur David. Rien ne lui est arrivé. Maintenant c'est lui qui va venir frapper.

Ismil Khatoun dit :

— Melik — descends dans la fosse.

Melik descendit dans la fosse — la même fosse où David avait été pris, la même fosse qu'il avait fait creuser pour piéger le héros de Sassoun. Cette fois, c'est lui qui s'y glissait pour se cacher.

On couvrit la fosse avec quarante peaux de buffle. Sur les peaux, on posa quarante meules de moulin. Sur les meules, on étendit une couverture. Melik était assis dans le noir en dessous de tout ça, et il pensait — avec cette logique désespérée des hommes qui ont peur mais ne veulent pas le savoir : *C'est le tour de David maintenant. Qu'il frappe. Qu'il frappe ses meules et ses peaux. Je suis en sécurité.*

David arriva.

Il vit les meules empilées sous la couverture. Il vit la forme. Il sut immédiatement que ce n'était pas le corps de Melik qu'on avait allongé là. Il vit Ismil Khatoun debout à côté.

Un autre aurait peut-être crié : sortez-le, je veux le voir face à face. Mais David ne dit rien. Parce que David sait ce qu'il fait. Il a un tour à prendre. Il va le prendre.

Il remonta sur Kourkig Jelali, piqua des éperons, et s'élança jusqu'à Dzovasar — la mer des lacs, là où les vents du nord naissent et où les épées prennent leur tranchant dans l'air froid. Il tira son Épée de Foudre du fourreau.

L'Épée de Foudre — comme la masse de Melik portait en elle la force des plaines d'Égypte et la lourdeur des empires, l'épée de David porte en elle quelque chose d'autre. Elle appartient à la même famille que la foudre de Vahagn, le dieu-dragon, le dieu du tonnerre et du feu sacré de l'Arménie ancienne. Quand David tire cette épée, ce n'est pas seulement un homme qui frappe. C'est une lignée entière qui frappe.

Il fit demi-tour. Il chargea.

Et juste à ce moment — juste à ce moment — Ismil Khatoun sortit en courant. Elle défit sa robe, dénuda sa poitrine, et se jeta devant le cheval de David :

— David — je t'ai nourri de mon lait avec tendresse. Épargne ce coup — pour le lait que je t'ai donné.

Le sein découvert de la mère nourricière — c'est un des gestes les plus anciens et les plus puissants dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient. Il ne s'agit pas seulement d'une supplication. C'est un rappel d'un

lien sacré. Le lait partagé crée une parenté qui oblige. Ismil Khatoun invoque ce lien comme on invoque un serment.

David retint son cheval. Il baissa son épée. Il la fit passer d'une main à l'autre, lentement. Il la porta à ses lèvres. Il la porta à son front.

— Mère, dit-il. Quand Melik lançait sa masse sur moi — pourquoi ne l'as-tu pas supplié une seule fois d'épargner un coup pour ton lait ?

Il laissa le silence répondre à sa place.

Puis il dit :

— Ce coup — je l'épargne pour toi.

***

Il repartit. Il chargea une deuxième fois, l'épée haute, Kourkig Jelali dévorant le sol sous lui.

Et cette fois c'est la sœur de Melik qui courut à sa rencontre :

— David — quand tu étais petit, je te portais dans mes bras. Je t'ai gardé, j'ai joué avec toi. Épargne ce coup — pour moi.

David baissa son épée. Il la fit passer d'une main à l'autre. Il la porta à ses lèvres. Il la porta à son front.

— Ce coup — je l'épargne pour toi.

Il s'arrêta. Il regarda devant lui.

— Entre Dieu et moi — il ne me reste plus qu'un seul coup. Avec ce coup, je tue Melik ou je ne le tue pas.

***

Il fit demi-tour une dernière fois.

Il s'élança vers les montagnes de Sassoun — vers les crêtes où il était né, vers l'air de là-haut, vers tout ce que Sassoun lui avait donné — et il revint.

Ismil Khatoun avait tout préparé pour ce moment. Elle avait rassemblé les femmes, les jeunes filles, les musiciens. Elle leur avait donné ses ordres :

— Vite — jouez les *shavars*. Vite — sonnez les trompettes. Vite — frappez les tambours. Vite — prenez vos *kafkirs* en main. Dansez — dansez sans retenue. David est jeune. Quand il arrivera, il vous regardera — et son coup sera faible. Trop faible pour tuer Melik.

Les jeunes filles sortirent. Les instruments chantèrent. Les tambours battirent. Les robes tournèrent.

C'est une stratégie très ancienne — détourner le regard du guerrier au moment décisif. Dans les épopées grecques, dans les récits persans, dans les contes du Caucase — la beauté et la musique ont été utilisées

comme armes contre les héros. Ismil Khatoun connaît cette arme. Elle l'utilise.

David vit tout ça.

Et il dit en lui-même : *Elles font ça pour moi. Elles veulent me distraire.*

Il invoqua — de cette voix intérieure qui est plus forte que tous les tambours :

— Au nom de la Haute Madone de Marout — au nom de la Croix de Bataille sur mon bras droit —

Il frappa.

***

L'Épée de Foudre descendit.

Elle trancha quarante meules de moulin. Elle trancha quarante peaux de buffle. Elle fendit Msrah Melik de la tête aux pieds — ce monstre, ce géant, cet empire à lui seul — elle le fendit en deux comme on fend un chêne. Elle continua dans la terre, sept *kaz* de profondeur, jusqu'à toucher les eaux noires.

Les eaux noires — dans la cosmologie arménienne ancienne et dans les traditions du Proche-Orient, sous la terre il y a des eaux primordiales, des eaux du chaos d'avant la création. Si elles remontent, elles noient le monde. C'est pourquoi un ange dut intervenir.

Si un ange n'avait pas tendu ses ailes contre elles à ce moment-là — les eaux noires seraient remontées et auraient noyé la terre entière.

Du fond de la fosse, la voix de Melik monta — étrange, presque incrédule :

— David — je suis là. Frappe encore.

David cria :

— Msrah Melik — secoue-toi !

Melik se secoua.

La moitié de son corps tomba d'un côté.

L'autre moitié tomba de l'autre côté.

Msrah Melik était mort.

Le Départ des Armées

David dit à Ismil Khatoun :

— Mère — enlève la couverture. Je veux voir Melik.

— Va-t'en, dirent-ils. On l'enlève nous-mêmes.

David fit avancer son cheval jusqu'à la fosse et retira la couverture lui-même.

Il vit les quarante meules — fracassées, réduites en éclats par son épée. Il les écarta une à une. En dessous, les quarante peaux de buffle — taillées en pièces. Il les enleva aussi.

Ismil Khatoun se pencha sur le bord de la fosse et appela :

— Melik. Melik. Melik.

Le silence lui répondit.

Il n'y avait plus rien dans la fosse que deux moitiés d'un homme qui avait cru que la pierre et le cuir pouvaient arrêter la foudre.

La mère et la sœur de Melik s'assirent là, sur le bord de la fosse, et pleurèrent.

C'est un moment que l'épopée arménienne ne presse pas. Elle laisse les femmes pleurer. Elle laisse la mort

être la mort — même la mort d'un ennemi, même la mort d'un tyran. La tradition du deuil est respectée. Le conteur ne se réjouit pas. Il observe.

Puis Ismil Khatoun se releva. Elle essuya ses yeux. Elle se tourna vers David et dit — avec cette dignité particulière des femmes qui ont tout perdu et qui se tiennent encore debout :

— David — tu as tué Msrah Melik. Soit. Tu es mon fils aussi. Prends la femme de Melik. Le royaume de Msr sera à toi. Sassoun est déjà à toi.

David la regarda.

— Je suis aussi pur que le jour de ma naissance, dit-il. Je ne mêlerai pas mon sang pur à une lignée souillée.

Ce n'est pas de l'arrogance. Dans la pensée épique arménienne — comme dans beaucoup de traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien — la pureté du héros est une condition de sa puissance. David n'est pas seulement un guerrier. Il est une force. Et cette force a des lois.

Il ajouta, plus doucement :

— Viens avec moi si tu veux. Je t'emmènerai à Sassoun.

— Non, David, dit-elle. Je n'irai pas au pays de Sassoun.

— Alors si tu ne viens pas — je te donne Msr. Va y vivre. Govern it.

Il n'en dit pas plus. Il fit tourner son cheval.

***

David traversa le camp. Il convoqua devant lui les soldats et les généraux qui avaient survécu — tout ce qui restait des armées de Msrah Melik, venues de tous les coins de la terre connue pour écraser Sassoun.

Il les regarda. Ils le regardèrent.

— Retournez dans vos pays, dit-il. Rentrez chez vous. Restez-y. Priez pour moi. Demandez miséricorde pour les âmes de mon père et de ma mère. Vivez en paix. Ne marchez plus sur Sassoun.

Il marqua une pause.

— Si vous reprenez les armes et nous faites la guerre — vous affronterez David de Sassoun. Vous affronterez l'Épée de Foudre. Et même si vous vous cachez dans une fosse de quarante *kaz* de profondeur, sous quarante meules de moulin —

Il ne finit pas la phrase. Il n'avait pas besoin.

Ils venaient de voir ce que l'Épée de Foudre avait fait à quarante meules de moulin.

***

Les soldats le bénirent.

Ils avaient du mal à croire que Melik était mort — ce Melik qui avait semblé aussi permanent que les montagnes, aussi inévitable que l'impôt et la peur. Et pourtant.

— David — que Dieu soit avec toi où que tu ailles. Que Dieu t'accorde la prospérité. Que Dieu t'accorde la santé. Que ton père et ta mère entrent dans le royaume de Dieu.

Ismil Khatoun repartit vers Msr avec ses soldats. Les autres rois, les princes, les généraux — chacun reprit la route de son pays, vers les quatre coins de la terre.

Et partout où ils allèrent, ils parlèrent de David.

C'est ainsi que la gloire voyage — non pas dans les livres au début, mais dans les bouches des témoins. Des hommes qui étaient venus pour détruire Sassoun rentrèrent chez eux et racontèrent ce qu'ils avaient vu. Et leurs récits devinrent les premières pierres de la légende.

Ils disaient :

— David a accompli le vœu de son père. Il a tué Msrah Melik. Il a libéré Sassoun.

Le Retour du Héros

Pendant que David se battait, Kerry Toros avait appris la nouvelle — Msrah Melik était mort. Il avait arrêté le combat, rassemblé ses trente-huit guerriers, et était parti rejoindre David.

Et ils rentrèrent à Sassoun — David sur Kourkig Jelali, Kerry Toros et ses trente-huit hommes derrière lui, les chevaux fatigués mais la tête haute.

Qu'est-ce qu'ils ramenaient de cette guerre ?

Rien. Ou presque rien.

Pas d'or. Pas de butin. Pas de charrois remplis de richesses volées. Un joug de bœufs. Une charrette à bœufs.

Et au bout d'une lance plantée sur la charrette — l'oreille de Msrah Melik.

C'est un geste très ancien. Dans les traditions guerrières du Proche-Orient et du Caucase, ramener une partie du corps de l'ennemi vaincu — une oreille, une tête — c'est la preuve. La preuve irréfutable que le géant est mort, que le monstre est tombé, que ce n'est pas une rumeur. David ne ramène pas de trophées pour s'enrichir. Il ramène une preuve pour Vergo — pour que Sassoun sache.

Ils conduisirent la charrette à Sassoun, cadeau pour Vergo.

***

Pendant ce temps — qu'est-ce qui se passait à Sassoun ?

Tzenov Hovan avait vu l'armée. Il avait vu les tentes innombrables de l'ennemi qui couvraient la plaine comme une mer. Il était rentré en ville et avait tout dit aux gens :

— Des soldats sans nombre. Des tentes sans nombre.

Et les gens de Sassoun s'étaient lamentés.

— Malheur à nous. Ils vont tuer David. Ils vont emmener nos femmes en esclavage. Nos filles. Nos fils. Seigneur Dieu — sauve-nous.

Les anciens avaient posté des guetteurs sur les falaises — des hommes aux yeux perçants, avec pour mission de scruter les routes. Si une multitude venait — ils devaient prévenir la ville, pour que chacun se prépare à mourir debout. Si un seul homme venait en tête d'un petit groupe — peut-être que c'était David.

Les guetteurs virent d'abord un cavalier solitaire. Puis ils comptèrent — trente-neuf au total. Un homme en tête.

Ils coururent en ville en criant :

— Des cavaliers arrivent. Un homme les mène. On croit que c'est David.

Ils allèrent trouver Hovan :

— David arrive.

Hovan sortit aussitôt. Et derrière lui — toute la ville. Les hommes. Les femmes. Les vieux. Les veuves. Les enfants. Tout Sassoun se mit en marche sur la route pour aller à sa rencontre.

***

Quand David vit la foule qui avançait vers lui, il s'arrêta net.

— *Mon Dieu*, pensa-t-il. *Qu'est-ce que c'est que cette armée ? Combien d'ennemis me reste-t-il à combattre ?*

Il éperonna Kourkig et dit à mi-voix :

— Allez, Kourkig. Ce que Dieu a ordonné est ordonné.

Il chargea.

Et puis — en s'approchant — il reconnut Hovan en tête. Il reconnut les visages. Les femmes de Sassoun. Les enfants de Sassoun. Les vieux de Sassoun.

Il cria :

— Oncle — toi aussi tu es venu te battre contre moi ?

Hovan rit — de ce rire qu'on a quand on a eu très peur pendant très longtemps et que la peur vient enfin de partir.

— David — nous sommes venus t'accueillir. Nous remercions Dieu pour ton retour.

— Pourquoi les femmes sont-elles là ?

— David — depuis le jour où tu es parti, ces femmes ont pleuré. Elles ont appelé Dieu à l'aide. Elles avaient peur que Melik te tue, que les Arabes viennent massacrer les hommes et emmener les femmes. Quand elles ont entendu que tu revenais — elles ont toutes couru. Les jeunes et les vieilles. Elles sont toutes là.

David les regarda — ces femmes qui avaient passé des nuits à prier pour lui sans le connaître vraiment, qui avaient eu peur pour lui comme on a peur pour ses propres fils.

— Rentrez chez vous, dit-il doucement. J'ai tué Melik. Rentrez chez vous.

Hovan s'avança. Il prit David dans ses bras, lui essuya le front, l'embrassa et dit :

— Nous n'aurons plus peur.

***

Quand ils arrivèrent à la maison, Hovan enleva lui-même les vêtements ensanglantés de David, le lava, l'installa à la place d'honneur. On emmena Kourkig Jelali à l'écurie — on le lava, on l'étrilla, on le nourrit.

David dit :

— Donnez-moi une cruche de vin.

Il but. Il s'allongea. Il dormit trois jours.

Trois jours de sommeil — comme les trois coups de masse de Melik qui l'avaient recouvert de poussière pendant trois jours et trois nuits. Comme si le corps de David gardait la mémoire du combat et avait besoin d'autant de temps pour en revenir. Dans les épopées du Caucase, le sommeil du héros après la bataille n'est pas une faiblesse. C'est la mesure de ce qu'il a accompli.

***

Au bout de trois jours, la vieille veuve — celle dont il avait gardé le champ de millet, celle qui lui avait dit la vérité quand personne d'autre n'osait — vint frapper à sa porte.

— Bienvenue, David. Bienvenue.

— Que Dieu te bénisse, Vieille.

— Tu t'en souviens ? dit-elle. Tu allais combattre Melik avec une épée rouillée et un cheval famélique. Tu as vu à quel point c'était dur de le combattre ?

— Vieille — je te suis reconnaissant.

Il la regarda — cette femme sans nom dans l'épopée, cette femme ordinaire qui avait vu en lui ce que personne d'autre ne voyait encore.

— Tu veux bien être ma mère ? Je n'en ai pas.

Elle dit :

— Je serai toujours ta mère, David. Je rentre chez moi maintenant — mais je reviendrai. Je te dirai tout ce que tu as besoin de savoir. N'aie plus peur. Grandis. Sois grand. Tu étais jeune. Maintenant tu es grand.

Elle marqua une pause.

— Ne reste pas dans cette chambre. Va trouver Hovan. Dis-lui d'ouvrir la chambre de ton père. Il est temps que tu y ailles vivre.

***

David alla trouver Tzenov Hovan.

— Oncle — ouvre la chambre de mon père. Je veux y aller vivre.

Hovan dit — et dans sa voix il y avait quelque chose qui ressemblait à de la fierté, à du soulagement, à tout ce qu'un homme ressent quand il voit un enfant devenir ce qu'il devait être :

— Oui. Je l'ouvre. Jusqu'à aujourd'hui la Lumière de Sassoun était éteinte. Maintenant elle brille à nouveau. Pourquoi n'ouvrirais-je pas la chambre de ton père ? Je me réjouis de ce que tu as accompli. Tu es si courageux. J'ai l'impression de posséder le monde entier. Je me réjouis — nous nous réjouissons tous — d'entendre tes ordres.

David et Khantout

Avant que David ne parte à la guerre, il n'était regardé que comme un orphelin. On ne prenait pas soin de lui. On ne lui prêtait guère d'attention. Mais après qu'il fut allé au combat et revint victorieux, il devint un homme d'importance. Quiconque posait les yeux sur lui — sur ses yeux profonds comme une source d'eau vive, ses joues roses comme les pommes des hauts vergers, son visage beau et droit — tombait aussitôt sous son charme. C'est ainsi que les choses se passent : la gloire embellit celui qu'elle touche, et la beauté de David, autrefois ignorée, brillait désormais comme le soleil de midi sur les montagnes de Sassoun.

Or, un soir, pendant que Tzenov Hovan dormait de son lourd sommeil, sa femme se leva en silence. Elle pétrit et cuit en secret une belle galette, fit frire un poulet, prépara du miel, du beurre, et sortit du cellier une jarre de vin vieux de sept ans — ce vin de grenade sombre et capiteux que l'on garde pour les grandes occasions. Puis elle s'habilla de ses plus beaux atours, appliqua du kohl autour de ses yeux à la manière des femmes du pays, arrangea soigneusement ses nattes, chaussa ses jolis souliers brodés. Elle alluma une bougie, chargea le plateau et se dirigea vers la chambre de David.

David avait verrouillé sa porte et s'était endormi.

Elle appela doucement :

— David, lève-toi, ouvre-moi.

— Qui est là ? demanda-t-il depuis l'obscurité.

— La femme de ton oncle Hovan.

David déverrouilla la porte. Elle entra et s'assit.

— David, dit-elle, je pense souvent à toi. Je n'avais pas grand-chose à t'apporter ce soir, mais voilà ce que j'avais de prêt.

Elle découvrit le plateau et le posa devant lui, avec la cruche de vin et une coupe.

David la regarda faire, et dans son cœur il se dit : *Je n'ai pas de mère — c'est elle qui me materne ainsi.* Il la remercia avec sincérité.

— Tu as été comme une mère pour moi, dit-il. Tu as pensé à moi et tu es venue me voir.

— David, répondit-elle, je donnerais ma vie pour toi. Il n'y a pas eu, et il n'y aura jamais, un homme aussi brave que toi dans tout Sassoun.

David mangea, puis but. Il but de ce vin de grenade vieux de sept ans, rouge et profond comme le sang d'une vieille terre. Il but largement, avec le cœur ouvert :

— Laissez-moi boire ! disait-il joyeusement. La femme de mon oncle m'honore ce soir !

Il continua de boire jusqu'à ce que le vin lui monte à la tête. Alors il posa sa tête sur le coussin et sombra dans le sommeil, sans pouvoir prononcer un mot de plus.

La femme de Hovan s'approcha alors de lui et l'embrassa sur les joues et sur le front. Voyant qu'il dormait profondément, qu'il n'avait plus conscience de rien, elle rentra chez elle pendant que Hovan dormait encore.

Pendant toute une semaine, elle revint ainsi chaque soir.

Puis un jour, elle réfléchit : *Pourquoi lui apporter du vin de sept ans ? Il le boit et s'endort aussitôt. Quel plaisir est-ce là pour moi ?*

Le lendemain, elle prit du vin d'un an — un vin léger, peu traître — et retourna à la chambre de David. Elle posa la nourriture et le vin devant lui. David mangea et but. Mais cette fois, le vin ne lui monta pas à la tête. Il ne s'endormit pas.

La femme de Hovan alors s'assit sur ses genoux, passa un bras autour de son cou, et tenta de l'embrasser et de le serrer contre elle.

David se raidit. La colère le prit. Il l'écarta.

— Tu es comme une mère pour moi, dit-il. Lève-toi et assieds-toi là-bas, que nous puissions parler.

— David, pourquoi me mets-tu à la place de ta mère ? demanda-t-elle. Je ne suis pas ta parente. Je suis une étrangère, mariée à ton oncle.

— La femme de mon oncle et ma mère, c'est la même chose pour moi, répondit David. Elle tient la place de ma mère, et comme ma mère, elle est pour moi comme la lumière du soleil.

— David, tu ne comprends pas, insista-t-elle. Je ne te suis rien. Ton oncle m'a eue tout ce temps — mais maintenant, ce n'est plus lui que je veux. C'est toi.

David réfléchit en silence. *Si je la frappe et la tue maintenant, mon oncle m'accusera du meurtre de sa femme. Si je ne la tue pas, elle continuera à me harceler.* Il pesa chaque option avec le sérieux d'un homme qui sait que certains problèmes, mal résolus, deviennent des tragédies.

— Femme de mon oncle, dit-il enfin, laisse-moi maintenant. Je veux dormir. Nous parlerons demain.

Il la trompa habilement et la renvoya.

***

Au petit matin, David se rendit à la fontaine. Il se lava les mains et le visage dans l'eau froide de l'aube, puis s'assit là, à méditer. C'est ainsi que font les hommes de Sassoun quand un problème les dépasse : ils vont à l'eau, parce que l'eau, elle, ne ment jamais.

Il vit alors arriver la vieille veuve du village — cette femme sage que les années avaient rendue aussi solide qu'un vieux chêne.

— Vieille ! appelle-la. Viens ici.

Il lui fit signe. Elle s'approcha. Et David lui raconta tout ce que la femme de Hovan avait dit et fait.

— Tu es comme une mère pour moi, vieille, dit-il. C'est pour cela que je te le dis.

La vieille veuve l'écouta sans l'interrompre. Puis elle secoua la tête, non pas avec désapprobation, mais avec la compréhension tranquille de celle qui a tout vu.

— David, dit-elle, je ne peux pas en vouloir à cette femme. Tu étais un garçon autrefois. Maintenant tu as vingt ans. Tu n'es pas marié. Quiconque te voit perd la tête et désire être pris par toi.

— Que dois-je faire alors, vieille ? demanda David.

— Va chercher une femme, dit-elle. Comme ça, les femmes ne te tourmenteront plus.

***

Une année passa.

Un jour, Tzenov Hovan dit à David :

— David, tu nous as sauvés de Mélik. À mon tour de faire quelque chose pour toi. Je vais te trouver une épouse.

Hovan alla demander la main de Ch'm'shkig Sultan — une femme d'une beauté extraordinaire, pahlevan dans l'âme, qui n'avait encore jamais accepté aucun prétendant. David et Ch'm'shkig Sultan échangèrent leurs anneaux.

***

Ainsi David de Sassoun, lui qui n'avait été que l'orphelin que personne ne regardait, lui qui avait grandi dans l'ombre et la solitude des hautes pierres de Sassoun, trouva enfin sa place parmi les vivants — non plus seulement comme guerrier, mais comme homme.

La Renommée de David et les Bards de Khantout

Après sa victoire sur Mélik, la renommée de David se répandit aux quatre vents comme la fumée d'un grand feu sur les hauteurs. Elle traversa les montagnes, descendit dans les vallées, franchit les frontières des royaumes voisins, et parvint jusqu'aux oreilles du roi Vacho-Marcho, souverain de Gaboudgogh, et de sa fille Khantout Khanum.

Khantout était belle comme l'aube sur le lac de Van, et brave comme les aigles qui nichent dans les falaises inaccessibles. Sa renommée à elle aussi avait voyagé loin. Le roi Shabouh en avait entendu parler et avait déjà envoyé des émissaires pour demander sa main. Quarante autres hommes vaillants — des guerriers qui comptaient leurs exploits comme d'autres comptent leur or — étaient venus à Gaboudgogh dans le même espoir. Ils festoyaient et buvaient, chacun persuadé que Khantout finirait par poser les yeux sur lui et le choisir parmi tous les autres.

Mais Khantout, elle, avait entendu parler de David.

Et dans son cœur, la décision était déjà prise.

Ce sera David, se dit-elle. *David et personne d'autre. Qui sont donc ces hommes qu'on me présente, pour que j'aie à en choisir un ?*

***

Un matin, assise à sa fenêtre comme elle aimait à l'être — de là, elle pouvait voir la rue s'animer et les passants aller et venir — Khantout aperçut trois bardes qui déambulaient tranquillement, leurs sazes sous le bras. Les bardes, dans le pays arménien, n'étaient pas de simples musiciens. Ils étaient les porteurs de mémoire, les messagers entre les vivants et les légendes, les seuls hommes qui pouvaient traverser les royaumes ennemis en chantant sans que personne ose leur barrer la route. Khantout les reconnut aussitôt pour ce qu'ils étaient.

— Bardes ! appela-t-elle depuis sa fenêtre. Montez donc !

Ils montèrent. Elle les regarda un moment, puis leur demanda :

— Combien gagnez-vous en une journée ?

— Khanum, répondirent-ils, nous sommes bardes — difficile de mettre un chiffre là-dessus. Certains jours, une pièce d'argent. D'autres jours, deux. Ça dépend des hommes et de leur générosité.

— Bien, dit Khantout. Voici ce que je vous propose : allez à Sassoun pour moi, et je vous donnerai une pièce d'argent par jour, à chacun des trois.

Les bardes eurent les yeux qui brillèrent. Une pièce d'argent par jour, garantie — c'était une fortune pour des hommes qui vivaient de l'incertitude. Ils s'inclinèrent, prirent congé et se mirent aussitôt en route.

— Eh, où allez-vous comme ça ? leur cria Khantout.

— Khantout Khanum, vous ne nous avez-vous pas dit d'aller à Sassoun et de revenir ?

— Que la colère de Dieu s'abatte sur vos maisons ! dit-elle avec ce mélange d'impatience et d'humour que seules les femmes vraiment intelligentes savent manier. Je vous envoie à Sassoun en mission — pas pour vous promener et rentrer les mains vides !

— Quelle est donc cette mission, Khanum ?

Khantout prit une voix plus calme, mais ses yeux étaient sérieux :

— Vous irez à Sassoun. Vous demanderez la maison de David. Vous entrerez, vous vous assoirez, et vous chanterez mes louanges devant lui. Chantez-lui ma beauté, mon courage, tout ce que vous savez ou pouvez inventer. Faites en sorte qu'il ait envie de venir me chercher pour m'épouser. Si je lui plais, tant mieux. S'il ne le souhaite pas, qu'il aille où bon lui semble — je n'aurai pas besoin de lui.

Elle dit cela avec la fierté tranquille d'une femme qui sait sa valeur et n'a pas besoin de supplier.

***

Les trois bardes prirent la route, traversèrent les terres et les cols, et arrivèrent finalement dans la cité de Sassoun — cette ville de pierre et de légende, accrochée aux montagnes comme un nid d'aigle, ville de guerriers et de bergers, dont les habitants avaient le sang chaud et le bras fort.

Ils croisèrent des garçons qui jouaient dans la rue et leur demandèrent :

— Où est la maison de David ?

— Venez, on vous y amène ! dirent les garçons.

Mais en chemin, les enfants remarquèrent les objets étranges que les bardes portaient sous leurs bras — de longues planches de bois, avec des cordes et des chevilles de métal. Les gamins de Sassoun n'avaient jamais vu de sazes. L'un d'eux, plus curieux que les autres, tendit la main et pinca une corde au passage.

Une note pure s'éleva dans l'air.

Ce fut comme si le ciel avait parlé.

— *Ah !* crièrent les enfants — et en un instant, ils se jetèrent sur les bardes, tirant les sazes, se les arrachant, criant les uns aux autres :

— Du son sort de ces planches ! Du son ! Venez voir, venez voir ce que c'est !

Les bardes tentaient de résister, mais les gamins de Sassoun n'étaient pas du genre à lâcher quelque chose qui les intriguait.

C'est alors que Kerry Toros — le grand, l'ancien, l'homme sage qui veillait sur le quartier comme un vieux loup veille sur son territoire — surgit et gronda :

— Bande de fous ! Petits sauvages de Sassoun ! Ces hommes sont des bardes, et ces planches sont des sazes. De ces instruments sortent des sons plus doux que tout ce que vous avez entendu. Vous n'en avez jamais vu parce que vous n'avez jamais quitté vos rochers. Venez chez moi — ils vont jouer et chanter, et nous allons écouter.

Kerry Toros emmena les bardes chez lui, les fit asseoir, leur offrit à manger. Quand ils eurent mangé et repris leurs forces, il dit :

— Maintenant, jouez un peu pour nous. Nous vous paierons ce que nous pouvons, puis vous rentrerez chez vous.

— Nous ne sommes pas venus pour jouer au hasard, dit le premier barde. Nous sommes venus pour chanter les louanges de Khantout Khanum à David.

Kerry Toros les regarda un moment, puis dit tranquillement :

— Je suis David. Chantez-moi donc ses louanges.

Ce n'était pas vrai — Kerry Toros n'était pas David. Mais c'était un homme qui connaissait le monde et ses ruses, et il voulait entendre ce que ces bardes avaient à dire avant de décider de la conduite à tenir.

Les bardes accordèrent leurs sazes, tendirent les cordes, et chantèrent. Ils chantèrent la beauté de Khantout Khanum — ses yeux, son courage, sa grâce, sa noblesse. Ils chantèrent de cette voix grave et ondoyante que seuls les vrais bardes possèdent, cette voix qui fait qu'on ne sait plus si c'est un homme qui parle ou la montagne elle-même.

Quand ils eurent fini, Kerry Toros demanda :

— Bardes, où habite donc cette jeune femme, cette Khantout ?

— À Gaboudgogh. Elle est la fille du roi Vacho-Marcho.

Kerry Toros se leva. Son visage s'était fermé.

— Garçons ! cria-t-il aux enfants qui attendaient dehors. Battez-moi ces musiciens !

Et aux bardes, il dit :

— Vous êtes venus ici pour nous tourner en ridicule et briser le cœur de notre poulain. Je sais très bien ce que vous faites. Cette femme vous a envoyés chanter ses louanges à David pour qu'il aille courir après elle comme un chien après sa maîtresse. Vous ne l'aurez pas !

Car Kerry Toros, homme de Sassoun jusqu'au fond des os, ne pouvait pas souffrir qu'on manipule David — David, l'orphelin devenu héros, le fils de Sassoun — par les artifices d'une femme lointaine qui envoyait des musiciens à sa place au lieu de se montrer elle-même.

Les garçons se ruèrent sur les bardes. Ils les battirent et brisèrent leurs sazes en morceaux.

Les trois bardes prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans les ruelles de Sassoun.

***

Ainsi les premières notes de l'histoire de David et Khantout furent-elles étouffées avant même d'avoir résonné dans les oreilles de David lui-même. Mais les histoires d'amour, comme les rivières de montagne, trouvent toujours leur chemin — même quand on leur barre la route avec des pierres.

Les Bardes, les Louanges et la Promesse

Les trois bardes s'étaient arrêtés au bout du pont, à l'entrée basse de la ville, et là, assis sur les pierres dans la lumière déclinante du soir, ils se parlaient à voix basse, leurs sazes brisés à leurs pieds comme des oiseaux aux ailes cassées.

— Est-ce qu'on aurait été battus parce qu'on n'a pas fait ce que Khantout nous avait dit ?

— Non, frère. On a fait exactement ce qu'elle nous a demandé.

— Alors ils sont fous, ces gens de Sassoun ?

— Pourquoi nous ont-ils battus ?

Ils tournaient et retournaient la question sans trouver de réponse, comme on retourne une pierre en espérant trouver dessous quelque chose qui explique le monde.

C'est alors que David revint par ce même chemin, rentrant des hauteurs d'Avak Sar, le gibier de la journée sur l'épaule. Le soleil se couchait derrière les crêtes. Il entendit des voix au bout du pont et s'approcha.

— Bardes, dit-il, qu'est-ce que vous dites là ?

Ils levèrent les yeux sur lui — un grand jeune homme au regard profond, au visage encore rosé par l'air des montagnes, avec la démarche tranquille de ceux qui n'ont peur de rien.

— Nous sommes allés à Sassoun, dirent-ils. Nous voulions chanter les louanges de Khantout à David. Ce sont ces fous de Sassounites qui nous ont tombé dessus — ils ont brisé nos sazes, ils nous ont battus, et ils nous ont chassés de la ville. Nos sazes, c'était tout ce que nous avions pour vivre.

David les regarda un moment, puis dit simplement :

— Bardes, je suis David. C'est mon Kerry qui vous a chassés.

Il sortit quelques pièces et les leur tendit.

— Prenez ceci. Allez faire réparer vos sazes — et faites-les monter avec des cordes d'or. Puis revenez me chanter les louanges de Khantout.

***

Les bardes firent réparer leurs instruments. Puis ils vinrent s'asseoir dans la chambre de David, et l'un après l'autre, ils accordèrent leurs sazes et chantèrent.

Le premier barde — celui à la barbe blanche, aux doigts longs que les années avaient rendus savants — prit son

instrument, tendit les cordes avec soin, et laissa sa voix s'élever :

Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Elle est grande et mince comme le roseau au bord de l'étang. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Son cœur est vaste comme l'arène de Kourkig Jelaly. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Sa bouche est une fontaine de miel. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Ses dents sont un collier de perles. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum — Ses yeux sont des coupes de vin qui pétille. Je chante à David les louanges de Khantout Khanum...

Puis le second barde — celui à la barbe brune, à la voix plus grave, plus charnelle — prit son saz à son tour et chanta d'une façon différente, comme si ses mots étaient des mains qui dessinaient dans l'air la silhouette d'une femme :

Je regarde Khantout Khanum — Ses mains et ses pieds semblent tracés à la plume, Ah, hala duco, tracés à la plume. Je regarde ses ongles, effilés et polis, Ah, hala duco, effilés et polis. Je regarde ses cheveux en quarante tresses, Ah, hala duco, quarante tresses. Je regarde sa silhouette droite comme la tour de la cité, Ah, hala duco, comme la tour de la cité. Je regarde ses joues qui rougeoient comme le vin de grenade, Ah, hala duco, comme le vin de grenade. Je regarde ce que

cache son corsage — Doux comme les confiseries d'Alep. Ah, hala duco, doux comme des confiseries.

Enfin le troisième barde — le plus jeune, dont la voix avait encore cette fraîcheur un peu tendue des hommes qui n'ont pas encore tout perdu — prit le saz et chanta :

Comment célébrer sa stature ? Elle est haute de quarante kaz, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer ses cils ? Ils sont comme des ailes de grue, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer son grand cœur ? Il est large de quarante kaz, luco, et encore un peu plus. Comment célébrer sa peau claire ? Elle est blanche comme la neige du premier jour. Blanche, luco. Comment célébrer sa peau douce et tendre ? Elle est douce comme une boule de coton cardé. Douce et tendre, luco.

***

David avait écouté les trois bardes sans un mot, immobile, les yeux dans le vide — ou peut-être dans une vision intérieure que lui seul pouvait voir. Quand le dernier accord s'éteignit dans la chambre, il y eut un silence.

Puis David tendit la main, prit un saz, en accorda les cordes avec lenteur, et chanta à son tour — non pas pour louer une femme, mais pour dire ce que les louanges lui avaient fait :

Je vous accueille, bardes. Mon cœur jusqu'ici était pur comme le lait — Vous l'avez caillé, vous l'avez fait prendre. Mon cœur était imprenable comme la forteresse de Sassoun — Avec votre pic vous en avez ébranlé les fondations. Mon cœur était limpide comme un ruisseau d'automne — Vous l'avez troublé comme une crue de printemps. Vos chants de louange m'ont consumé. Allez maintenant — et gagnez-moi Khantout.

Il posa le saz et demanda, avec la voix directe de celui qui revient sur terre après avoir été emporté loin :

— Bardes, où est cette Khantout Khanum dont vous m'avez chanté les louanges ?

— À Gaboudgogh, répondirent-ils. Elle est la fille du roi Vacho-Marcho.

— Bien, dit David. Retournez la trouver. Dites-lui d'attendre six jours. Le septième jour, je serai son hôte. Mon repas de midi, je le prendrai à Jashvan. Mon repas du milieu de l'après-midi, je le prendrai à Bandoumah. Et mon souper, je le prendrai avec la belle Khanum.

Il leur donna quelques pièces d'argent et les congédia.

Les bardes accordèrent leurs sazes une dernière fois — *boum, boum* — et prirent la route.

***

David rentra chez lui. À sa tante, il dit :

— Lave mes vêtements. Je pars en voyage.

À son oncle, il dit :

— Je n'épouserai pas Ch'm'shkig Sultan. Je vais chercher Khantout Khanum.

Son oncle le regarda sans surprise excessive — il connaissait David.

— David, dit-il, quarante pahlevans attendent à sa porte depuis sept ans. Tu iras te poster devant sa fenêtre. Si elle te fait signe d'entrer, entre dans son palais. Si elle ne te fait pas signe, tu reviens.

Ce conseil était sage — car dans les traditions des héros arméniens, même le plus grand des guerriers ne peut pas forcer le cœur d'une femme libre. La force des bras ne vaut rien devant la liberté d'une femme qui choisit.

***

Les bardes arrivèrent à Gaboudgogh.

Khantout Khanum était assise à sa fenêtre — là où elle attendait, là où elle guettait, comme elle le faisait depuis des jours. Elle les vit venir de loin.

— Bardes ! appela-t-elle. Êtes-vous allés à Sassoun ?

— Oui, Khanum, nous y sommes allés. Que la colère de Dieu tombe sur eux — ces Sassounites sont d'une témérité à rendre fou. Nous sommes allés à la maison de David pour chanter tes louanges. Ils nous ont sauté dessus, battus, brisé nos sazes, et chassés jusqu'au bas de la ville. Mais que Dieu accorde longue vie à David — c'est lui qui a fait réparer nos instruments. Et voici ce qu'il nous a dit de te rapporter :

Dis à Khantout d'attendre six jours. Le septième jour, je serai son hôte. Mon repas de midi, je le prendrai à Jashvan. Mon repas du milieu de l'après-midi, je le prendrai à Bandoumah. Et mon souper, je le prendrai avec la belle Khanum.

Khantout Khanum resta un instant sans rien dire, mais ses yeux brillaient comme de l'eau vive sous le soleil.

Elle fit le compte des jours d'absence des bardes, calcula ce qu'elle leur devait, et les paya jusqu'au dernier jour.

Les bardes s'en allèrent chez eux, satisfaits.

***

Et Khantout commença à compter les jours. Un. Deux. Trois. Elle qui n'avait voulu d'aucun des quarante pahlevans qui festoyaient à sa porte depuis des années — elle comptait les jours. C'est ainsi que les grandes histoires commencent : non pas par des batailles ou des conquêtes, mais par une femme à sa fenêtre qui attend

un homme qu'elle n'a jamais vu, et qui sait déjà, sans savoir pourquoi, qu'il viendra.

La Route de Gaboudgogh

Le septième jour arriva, comme David l'avait promis aux bardes.

Il entra dans sa chambre, ouvrit le coffre à vêtements et s'habilla avec soin — non pas par vanité, mais parce qu'un héros qui se rend chez une femme digne d'estime se doit de la respecter jusque dans sa mise. Il ceignit son épée, celle qu'on appelait l'Épée-Éclair, forgée pour trancher ce que les autres lames ne peuvent qu'égratigner. Puis il descendit à l'écurie, brida et sella Kourkig Jelaly — son cheval céleste, sa monture légendaire, celui dont les sabots ne touchaient le sol que quand il le voulait bien — et il s'en alla.

Il faut savoir que de Sassoun à Jashvan, il y a sept jours de chemin pour un homme ordinaire. De Jashvan au pont de Bandoumah, sept autres jours. David, lui, chevaucha sans s'attarder, et il atteignit Jashvan dans la matinée. À midi, il était déjà au pont de Bandoumah.

***

Là, au bord d'un champ, il vit des hommes venus de Kordzoth — sept laboureurs qui travaillaient la terre avec sept charrues. Ils venaient de s'arrêter pour prendre leur repas de midi. David les salua comme on salue les gens de la terre dans le pays arménien, avec le respect qu'on leur doit, car on dit que c'est le

laboureur qui tient le monde debout, et que sans lui, même les héros mourraient de faim.

— Bonne chance, laboureurs !

— Que Dieu vous soit favorable ! répondirent-ils. Bienvenue, frère voyageur. Viens te reposer un moment et partager notre repas.

— Non, dit David, je dois continuer ma route. Gardez votre nourriture pour les garçons.

— Le monde est nourri par le fruit de la charrue, dit le chef des laboureurs. Assieds-toi.

David mit pied à terre, débridat Kourkig Jelaly et le laissa paître en liberté au bord du champ. Puis il alla s'asseoir contre la roue du chariot à bœufs.

Les laboureurs posèrent devant lui un grand chaudron de pilaf. David mangea. Deux pains faisaient pour lui une bouchée. En cinq grandes cuillerées, il vida le chaudron. Il but l'eau. Il finit tout — absolument tout — sans laisser une miette. Car l'appétit de David de Sassoun était à la mesure de sa force, et sa force était à la mesure de sa lignée : il était le petit-fils de Sanasar, fils de cette eau miraculeuse du puits sacré que sa grand-mère avait bu, cette eau qui donne aux hommes une force qui n'est plus tout à fait humaine.

Ce qu'il avait mangé et bu, c'était la ration des sept laboureurs pour sept jours de travail.

Il se leva pour reprendre la route. Derrière lui, les laboureurs se regardaient en silence, puis commencèrent à parler entre eux à voix basse, avec l'embarras de ceux qui ne peuvent pas se plaindre mais ne savent pas non plus comment ils vont survivre.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? On est à jeun — ce voyageur a mangé nos provisions de sept jours. Il nous reste six jours de travail et personne pour nous apporter à manger. Si on envoie chercher de la nourriture, on va nous dire qu'on n'est sortis que depuis un demi-jour, qu'on n'a pas pu finir nos réserves. Si on dit qu'on avait un hôte, personne ne va nous croire. Et si on dit que le buffle a tout mangé, encore moins.

David les entendit. Il se retourna.

— Quel champ vous reste-t-il à labourer ?

— Celui-là, dirent-ils en montrant l'étendue encore intacte.

— Restez assis, dit David. Ce que vous feriez en six jours, je le ferai en une heure.

Il prit les sept charrues, les attacha ensemble, les attela à Kourkig Jelaly, et traversa le champ dix fois de suite dans un grondement de terre retournée. En une heure, tout le champ était noir de terre fraîche, sillonné proprement d'un bout à l'autre.

Les laboureurs regardaient, bouche bée.

— C'est ton cheval qui a fait ça, dit l'un d'eux, pas toi.

David ne dit rien. Il descendit de cheval, prit lui-même les chaînes d'attelage et se mit à labourer à bras — seul, sans cheval, poussant les charrues liées ensemble dans la terre comme si c'était de l'eau. Il labourait à la vitesse d'un homme qui marche tranquillement. Quand il eut fini, il s'arrêta et se redressa.

Les laboureurs étaient sans voix.

Le chef d'entre eux prit la parole :

— Voyageur... serais-tu par hasard ce David de Sassoun dont tout le monde parle ?

— Je suis ce David-là, dit David.

— David, dit le chef des laboureurs, en ce monde, il n'y a jamais eu ton pareil, et il n'y en aura jamais. Partout où tu iras, que tes pieds ne trébuchent pas sur une pierre. Que Dieu t'épargne les jours de malheur.

David rebridat Kourkig Jelaly et reprit la route.

— Gaboudgogh, où es-tu ?... J'arrive.

***

Mais le chemin vers Gaboudgogh passait devant la fenêtre de Ch'm'shkig Sultan.

Ch'm'shkig Sultan — celle à qui Tzenov Hovan avait demandé la main pour David, celle avec qui David avait échangé des anneaux — vit David passer. Elle sortit et lui barra la route.

— David, entre. Tu seras mon hôte aujourd'hui.

— Non, dit David. Ne me retiens pas.

— Je sais où tu vas, dit-elle. Tu cours après Khantout. Mais elle ne vaut pas le bout de mon petit doigt.

Ch'm'shkig Sultan était belle, et elle savait user de sa beauté comme d'une arme. Elle parla, elle insista, elle sut trouver les mots. Et David — David qui avait résisté à la femme de son oncle, David qui avait vaincu Mélik, David qui venait de labourer sept champs en une heure — David se laissa convaincre d'entrer.

Ils mangèrent. Ils burent. Ils dormirent.

***

Au matin, David ouvrit les yeux et la première pensée qui lui vint fut comme une gifle.

Qu'ai-je fait...

Il resta un moment immobile, regardant le plafond, avec cette sensation amère que connaissent les hommes qui ont trahi quelque chose en eux-mêmes — non pas une loi, non pas un serment prononcé à voix haute, mais

une chose plus profonde et plus fragile, une fidélité intérieure dont ils ne savaient même pas qu'ils la portaient.

Aucun homme de ma lignée n'aurait dû se laisser prendre ainsi. Pourquoi ai-je laissé une femme me détourner de ma route ?

Il se leva, s'habilla, bridat son cheval et repartit sans se retourner.

Ch'm'shkig Sultan cria derrière lui :

— Attends ! Tu es venu chez moi, tu m'as séduite, et tu pars...

Mais David était déjà loin.

Et Ch'm'shkig Sultan, debout dans l'embrasure de sa porte, regarda la poussière que Kourkig Jelaly soulevait sur la route, et dans son cœur quelque chose se durcit — cette dureté particulière que seule une blessure d'orgueil peut créer chez une femme fière.

Elle devint l'ennemie de David.

***

C'est ainsi que les routes des héros sont rarement droites. Entre Sassoun et Gaboudgogh, entre un homme et la femme qu'il cherche, il y a toujours une autre femme, une autre porte, une autre nuit qui coûte

cher. Les conteurs arméniens disent que les dieux — même après la christianisation, même quand on avait oublié leurs noms — continuaient de tendre des pièges aux hommes trop sûrs d'eux. Et David, ce matin-là, avait appris quelque chose que le combat contre Mélik ne lui avait pas enseigné : on peut vaincre un ennemi armé et se perdre quand même.

L'Arrivée à Gaboudgogh

Six jours passèrent.

Khantout les compta un à un, comme on compte les grains d'un chapelet. Au matin du septième jour, avant même que le soleil n'ait eu le temps de se lever tout à fait, elle vint s'asseoir à sa fenêtre et posa les yeux sur la route.

Elle attendit.

Puis elle vit quelque chose d'étrange — des étincelles, comme si le ciel et la terre se frottaient l'un contre l'autre, comme si un éclair voyageait à l'horizontale entre les deux mondes. Un cavalier, à peine visible, traversait l'espace à une vitesse qui n'était pas tout à fait celle d'un cheval ordinaire. Car Kourkig Jelaly n'était pas un cheval ordinaire — il était de la race des montures célestes, de ceux que les anciens textes arméniens placent entre la bête et le dieu, entre la terre et le ciel.

Khantout dit doucement, pour elle-même :

— Ce cavalier-là ne peut être que David.

Puis, aussitôt, elle appela le gardien de la porte :

— Korkiz ! Il vient un cavalier. Ferme la porte avant qu'il n'entre.

Korkiz courut.

Il n'avait pas fait trois pas que David était déjà là.

Il avait franchi la porte comme on franchit une pensée — sans s'arrêter, sans ralentir — et il s'en vint droit sous la fenêtre de Khantout Khanum, Kourkig Jelaly piaffant sous lui dans un nuage de poussière dorée.

Khantout le vit. Et ce qu'elle vit dépassa ce que les bardes lui avaient chanté.

Elle était une femme qui ne se laissait pas émouvoir facilement. Quarante pahlevans attendaient à sa porte depuis des années, et elle les avait regardés boire et festoyer sans que son cœur se trouble le moins du monde. Mais là, debout à sa fenêtre, elle prit une pomme et la lança vers David.

Dans les traditions arménienness et caucasiennes, lancer une pomme à un homme, c'est lui dire ce qu'on ne peut pas encore dire avec des mots. C'est une promesse enveloppée dans un geste, une déclaration que la pudeur permet là où la parole ne le peut pas encore.

David attrapa la pomme d'une main, sans descendre de cheval.

Il leva les yeux vers Khantout — et comprit que les bardes, avec toutes leurs cordes d'or et toutes leurs

métaphores, n'avaient chanté qu'une moitié de ce qu'ils auraient dû chanter.

***

Il avança dans la cour et vit, debout derrière la porte, un homme qui tenait une masse de guerre dans la main. Un gardien comme on n'en voit pas beaucoup — de ceux dont la seule présence suffit à faire réfléchir.

David s'arrêta une fraction de seconde.

Depuis sa naissance, il n'avait salué aucun homme. Ce n'était pas de l'arrogance — c'était quelque chose de plus profond, une façon d'être dans le monde qui tenait à sa nature, à sa lignée, à ce qu'il était. Saluer quelqu'un, pour David, c'était reconnaître une égalité ou une supériorité, et cela lui coûtait comme une blessure.

Si je le salue, pensa-t-il, *cette pensée me rongera, me torturera, et me détruira. Si je ne le salue pas, ce pahlevan va me tomber dessus.*

Il salua, les dents serrées.

Korkiz inclina la tête en retour.

Il y eut un silence.

Puis David dit, presque pour lui-même, avec la mélancolie douce-amère d'un homme qui sait qu'il vient de traverser quelque chose d'important :

— Depuis le jour de ma naissance, je n'avais salué aucun homme. Aujourd'hui j'ai vu Korkiz, et je l'ai salué malgré moi.

Et Korkiz répondit, avec la même gravité :

— Depuis quarante ans que je garde cette porte, je n'ai rendu le salut à personne. Aujourd'hui j'ai vu David, et je lui ai répondu malgré moi.

Deux hommes qui se reconnaissent — voilà ce que c'était. Pas une défaite pour l'un, pas une victoire pour l'autre. Une reconnaissance mutuelle, du genre rare.

David regarda la masse que Korkiz tenait dans sa main.

— Korkiz, c'est quoi, cette chose que tu tiens là ?

Il la saisit avant que Korkiz ait pu répondre, et la lança en l'air d'un seul bras — vers le haut, vers le ciel, de toutes ses forces.

On dit qu'elle n'est jamais redescendue.

Puis David demanda :

— Korkiz, comment puis-je voir Khantout Khanum ?

— Chaque vendredi, elle vient au jardin royal avec ses quarante servantes. Aujourd'hui c'est vendredi. Viens, tu la verras.

Korkiz hésita un instant, puis ajouta :

— David... quand tu épouseras Khantout Khanum, me prendras-tu comme chambellan de noces ?

— Je le ferai, dit David. Ce sera : David le filleul, Korkiz le témoin.

***

David conduisit Kourkig Jelaly dans le jardin de Khantout Khanum — un de ces jardins comme on n'en fait plus, avec des bassins d'eau claire, des plants de basilic, des rosiers en fleurs, et au centre, dit-on, une source qu'on appelait la source d'immortalité, une de ces eaux anciennes auxquelles les Arméniens prêtaient le pouvoir de prolonger la vie de ceux qui s'en approchaient avec un cœur pur.

David laissa Kourkig Jelaly brouter librement parmi le basilic et les roses. Puis il s'allongea au bord du bassin et s'endormit.

***

À midi, quand le soleil était au plus haut, Khantout Khanum arriva avec ses quarante servantes.

Elle vit le cheval qui mangeait ses rosiers. Elle vit David endormi au bord de sa source. Et quelque chose dans cette scène — cette façon qu'avait cet homme de s'installer dans un endroit comme s'il y avait toujours appartenu, sans permission, sans cérémonie — l'agaça profondément.

— Quel homme sans égards, dit-elle. Allez lui dire de se lever et de partir. Donnez-lui à manger d'abord, puis dites-lui que Khantout Khanum lui demande de s'en aller.

Les servantes apportèrent de la nourriture à David. Il mangea. Puis elles lui transmirent le message, avec tous les ornements que les servantes ajoutent aux messages quand elles veulent s'assurer d'être bien comprises :

— Notre Khantout Khanum dit que David doit se lever et partir. Qui lui a donné la permission d'entrer dans ce jardin et de laisser son cheval dévaster les roses et le basilic ? Est-ce le pré de son père ? Le serpent sur son ventre et l'oiseau sur ses ailes n'ont jamais pu entrer ici. Et lui, il entre et s'installe comme chez lui ? Qu'il parte. Malheur à lui s'il reste — les pahlevans vont s'occuper de lui et il ne lui restera que son oreille comme plus grand morceau de corps.

David les écouta jusqu'au bout. Puis il dit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout ça avant que je mange ? Vous m'avez dit ça après. Or maintenant que j'ai mangé votre nourriture, je ne partirai pas. Qu'on me fasse ce qu'on peut.

Les servantes allèrent rapporter ces paroles à Khantout Khanum.

***

Pendant ce temps, David trouva le palefrenier de Khantout et lui demanda où il pouvait mettre son cheval.

— Les chevaux des quarante pahlevans sont à l'écurie, dit le palefrenier. Tu peux y mettre le tien aussi.

David ouvrit la porte de l'écurie, enleva le mors de la bouche de Kourkig Jelaly, et le laissa parmi les quarante autres chevaux. Puis il dit à voix basse, comme on parle à quelqu'un qui comprend :

— Si tu les domines, je dominerai leurs maîtres.

Kourkig Jelaly renifla. Il alla droit aux râteliers des quarante chevaux, prit leur nourriture, la poussa contre le mur, la tassa — et mangea tout. Seul. Sans en laisser une paille.

Les palefreniers coururent chez Khantout Khanum.

— Kourkig Jelaly vient de montrer ce qu'il sait faire. Voyons maintenant ce que son maître va faire.

***

Et dans le jardin, sous le soleil de midi, David attendait. Il n'était pas pressé. Les hommes de Sassoun n'ont jamais été pressés quand ils savaient qu'ils étaient à leur place. Et David, debout au bord de cette source d'immortalité, dans ce jardin qu'il n'avait pas demandé la permission d'occuper, savait — comme Kourkig Jelaly savait — qu'il était exactement là où il devait être.

La Pomme et les Quarante Pahlevans

Quand Khantout avait lancé la pomme à David depuis sa fenêtre — ce geste simple, chargé de tout ce qu'il portait — les quarante pahlevans qui attendaient depuis sept ans avaient vu.

Sept ans.

Sept ans qu'ils festoyaient à la porte de Vacho-Marcho, buvant son vin, mangeant sa viande, brillant de leurs exploits passés comme des hommes qui n'ont plus rien à accomplir mais ne veulent pas encore le reconnaître. Sept ans que Khantout ne leur avait accordé ni signe, ni regard, ni le moindre geste qui aurait pu être interprété comme une faveur.

Et voilà que ce mangeur de navets de Sassoun arrive — sans cérémonie, sans sept ans d'attente, sans même mettre pied à terre — et elle lui lance une pomme.

La rage qui les saisit était de celle qu'on ne peut pas cacher longtemps.

— On a passé sept ans ici, grondèrent-ils entre eux. Elle ne nous a jamais regardés. Et lui, à peine arrivé, elle lui envoie une pomme à cheval, sans même qu'il l'ait saluée.

Ils le regardèrent s'avancer vers eux dans la salle où ils buvaient. Et là — malgré leur rage, malgré leur orgueil blessé — quelque chose se passa dans leurs ventres quand ils virent David de près. Comparés à lui, ils avaient l'air de jeunes garçons qu'on aurait habillés en guerriers pour jouer.

Ils tremblèrent.

Puis ils se penchèrent les uns vers les autres et murmurèrent ce que les hommes lâches murmurent quand ils savent qu'ils ne peuvent pas gagner à la loyale :

— On va l'enivrer. Et on le tuera pendant qu'il ne verra plus rien. Si on ne le fait pas, c'est fini pour nous. Aucune femme comme Khantout ne va regarder l'un d'entre nous quand David est dans la pièce.

***

Ils l'accueillirent avec des sourires et des coupes.

Ils lui apportèrent du vin de grenade vieux de sept ans — un vin épais et sombre comme du sang séché, fermenté dans des jarres enterrées depuis l'époque où ils avaient commencé à attendre. Chacun des quarante pahlevans, à tour de rôle, lui tendit une coupe en disant :

— Bienvenue, David. Bois à la santé de Khantout Khanum.

David regarda les coupes et dit :

— Montrez-moi le tonneau. J'irai boire directement, et manger ensuite pour chasser la poussière de la route. Le vin en coupe ne mouille même pas la bouche d'un homme. Je ne suis pas un moineau qu'on abreuve avec une cuillère. Est-ce qu'on donne de l'eau à un chameau avec une cuiller à soupe ?

Ils lui apportèrent alors un récipient de la taille d'une cuve.

David but.

Il but comme seul David pouvait boire — avec l'appétit de celui dont le corps est trop grand pour les mesures ordinaires. Et le vin de grenade vieux de sept ans fit ce que le vin fait toujours, même aux plus forts : il s'installa, il s'étendit, il prit ses aises. David devint joyeux, puis chaud, puis lourd. Sa tête commença à osciller — elle tombait, puis se relevait, puis retombait.

Les quarante pahlevans regardaient.

Ils sortirent leurs épées.

***

Mais Korkiz, le vieux gardien de la porte, observait depuis le seuil. Korkiz qui n'avait rendu le salut à personne en quarante ans, Korkiz qui avait reconnu David entre tous les hommes — Korkiz cria :

— Filleul David ! Filleul David ! Une mouche tourne au-dessus de ta tête — bouge la tête !

Les pahlevans cachèrent leurs épées.

Mais David n'entendait plus rien. Sa tête retomba.

***

À l'étage, derrière le yerdik — cette ouverture dans le plafond, ce puits de lumière que les maisons arméniennes traditionnelles ménageaient pour laisser entrer le ciel — Khantout Khanum regardait.

Elle avait tout vu. Elle avait vu les épées sortir. Elle avait vu Korkiz crier. Elle avait vu que David n'entendait plus.

Elle alla chercher un grand sac de noisettes.

Et chaque fois que la tête de David retombait, chaque fois que les lames se levaient dans l'ombre de la salle, Khantout laissait tomber une poignée de noisettes par le yerdik sur le plateau en cuivre en dessous.

Le bruit était soudain, sec, métallique — un claquement qui traversait l'ivresse comme une pierre traverse une surface d'eau calme.

David sursautait. Relevait la tête.

Les quarante pahlevans, tremblants, rabaissaient leurs épées.

Khantout laissait tomber une autre poignée. Et encore une autre. Le sac se vidait lentement, poignée par poignée, et chaque poignée de noisettes était une vie sauvée — la vie de l'homme qu'elle avait choisi sans le connaître encore, qu'elle protégeait sans qu'il le sache, du haut de son yerdik ouvert sur le ciel.

C'est ainsi que Khantout Khanum se révéla : non pas en lançant des défis, non pas en portant une épée, mais en vidant un sac de noisettes dans le noir, une poignée à la fois, avec la patience et la précision de quelqu'un qui sait exactement ce qu'elle fait et pourquoi.

Quand le sac fut vide, David sortit de son ivresse.

***

Il regarda autour de lui, secoua la tête, et dit au serviteur :

— Enlève la nappe. C'est un péché de marcher sur le pain.

Dans la tradition arménienne, le pain est sacré. On ne le jette pas, on ne le piétine pas, on ne le laisse pas traîner. Le ramasser, le traiter avec soin, c'est reconnaître ce qu'il représente — le labeur de la terre, le fruit de la charrue, la grâce de Dieu rendue visible dans une chose simple.

Les pahlevans intervinrent aussitôt :

— Laisse la nappe ! Qu'on apporte encore à manger.

Ils voulaient cacher leurs épées dessous, sous les plis du tissu et les restes du repas.

David les regarda. Il ramassa la nappe lui-même, la plia, la tendit au serviteur et dit :

— Quand le repas est fini, on ramasse la nappe. Quand la nappe est ramassée, le repas est terminé.

Et là, devant lui, une épée nue devant chaque pahlevan.

Il demanda, avec le calme de quelqu'un qui connaît déjà la réponse :

— C'est quoi, ça, devant vous ?

— Nos épées.

— Donnez-les moi. Je veux les voir.

Ils les lui donnèrent — que pouvaient-ils faire d'autre ? — et David les examina une à une, les soupesant, les regardant le long de la lame.

Puis il dit, avec ce sourire particulier des gens de Sassoun :

— Ça, ça ferait de bons pics pour que les filles déterrent des artichauts au printemps.

Il prit les épées en faisceau et les cassa sur son genou — l'une après l'autre, comme on casse des allumettes, comme on brise des brindilles sèches après la pluie. Il tordit les lames brisées et dit à Korkiz :

— Mets ça dans mes sacoches. C'est du bon acier. Mon cheval a besoin de fers et de clous — j'en ferai faire avec ces morceaux. Il y en a pour un an.

Les quarante pahlevans se regardèrent.

Puis ils se levèrent et sortirent de la salle en courant.

David les regarda partir. Puis il se tourna vers Korkiz et dit, avec la tranquillité d'un homme qui vient de rentrer chez lui :

— Témoin Korkiz, allons à l'intérieur. La maison est pour nous. La cour est pour les poules.

***

Et voilà comment se terminent les longues attentes : non pas par des batailles rangées, mais par un sac de noisettes et des épées cassées sur un genou. Les quarante pahlevans avaient passé sept ans à attendre Khantout. David avait passé sept jours à venir la chercher. La différence entre les deux, c'est tout.

La Fierté de Khantout

Khantout Khanum avait choisi.

Elle n'avait pas eu besoin de longtemps pour décider — elle qui avait regardé passer quarante pahlevans pendant sept ans sans que son cœur bouge d'un grain. Elle dit à ses servantes :

— Faites monter David. Servez à manger aux quarante pahlevans dehors.

Dehors. Le mot dit tout.

***

David entra dans la chambre de Khantout.

Il la vit.

Et il faut comprendre quelque chose sur David de Sassoun : c'était un homme qui pouvait casser quarante épées sur son genou sans hausser les sourcils, un homme qui avait traversé quatorze jours de route en deux, un homme que les armées craignaient et que les ploughmen bénissaient. Mais il était jeune. Et la jeunesse, même chez les héros — surtout chez les héros — ne sait pas toujours s'arrêter là où il faudrait.

Il la vit, et quelque chose en lui se précipita avant que la raison ait eu le temps d'intervenir. Il l'embrassa, passa le

bras autour de son cou, l'embrassa sur le front. Ce n'était pas assez. Il l'embrassa sur les joues. Ce n'était toujours pas assez. Et puis sa main chercha plus loin.

Khantout le frappa.

Un seul coup de poing, direct, sur le nez — et le sang jaillit comme une source, par la bouche et par le nez ensemble, comme si on avait ouvert une vanne. Elle se redressa et dit, avec cette voix calme des gens qui n'ont pas besoin de crier pour être entendus :

— Tu es la fierté de ton père. Je suis la fierté du mien.

— Je t'ai laissé embrasser mon front — pour le voyage que tu as entrepris pour venir jusqu'à moi. C'était ton droit.

— Je t'ai laissé embrasser mes joues — pour ta jeunesse. C'était encore ton droit.

— Mais de quel droit as-tu tendu la main vers ma poitrine ?

***

Il y a dans la tradition arménienne ancienne — et dans les épopées du Caucase en général — une conception précise de ce qui se mérite et de ce qui ne se prend pas. Le héros a des droits, oui. Mais ces droits ont des limites que même le plus fort ne peut franchir sans perdre quelque chose d'essentiel. Khantout n'était pas

en train de repousser David : elle était en train de lui enseigner la différence entre la force et la dignité.

David, lui, n'entendit pas la leçon. Il entendit l'humiliation.

Il sortit de la chambre, alla trouver Korkiz et dit :

— Korkiz, sors mon cheval.

Korkiz amena Kourkig Jelaly. David monta en selle et repartit — sans se retourner, sans un mot, avec cette raideur des hommes blessés dans leur orgueil qui confondent la dignité avec la fuite.

***

Alors Khantout courut.

Elle sortit comme elle était, descendit les marches, traversa la cour, franchit la porte — et courut derrière lui dans le champ. Elle cria son nom. Il n'écoutait pas. Elle perdit ses sandales dans sa course et continua pieds nus, sur la terre dure et les pierres, et ses pieds se mirent à saigner — d'abord une égratignure, puis une autre, puis les plantes des pieds écorchées, meurtries, blessées, et le sang marquait ses pas dans la poussière comme une longue signature rouge derrière elle.

Khantout Khanum, qui de sa vie n'avait jamais marché pieds nus, courait maintenant dans un champ en laissant du sang à chaque pas.

Elle criait :

— David ! Arrête ! David, attends-moi ! Retourne-toi, vois dans quel état je suis, et pars si tu veux — mais retourne-toi d'abord !

David chevauchait. Et il écoutait. Il ne pouvait pas ne pas écouter — la voix de Khantout était de celles qu'on entend même quand on a décidé de ne pas écouter.

Elle criait encore :

— Ne charge pas ma souffrance sur ta conscience. Reviens. David, bâtisseur de foyer — comment peux-tu t'offenser si vite ?

Dnashen — bâtisseur de foyer. Ce mot-là, dans la bouche d'une femme qui saigne les pieds en courant après un homme, c'est à la fois un reproche et une promesse. Elle lui disait : tu es venu pour construire quelque chose, pas pour fuir.

David s'arrêta.

Il se retourna.

Il vit Khantout Khanum — celle dont la beauté avait été chantée dans tout le monde connu, celle que quarante pahlevans avaient attendue en vain pendant sept ans — qui courait pieds nus dans un champ en saignant, et qui ne s'arrêtait pas.

Il dit :

— J'ai fait le voyage depuis Sassoun à cause de toi. Et quand je t'ai embrassé les joues, tu m'as frappé. J'ai le droit d'être en colère.

Khantout dit :

— Je le jure. Je te suivrai pieds nus tant que je vivrai.

David se tut un moment.

Puis il fit tourner son cheval.

Ils rentrèrent ensemble.

***

Les conteurs arméniens disent qu'il y a deux sortes de force : celle qui renverse les ennemis, et celle qui sait se retourner. David avait la première depuis sa naissance. La seconde, il l'apprit ce jour-là, dans un champ, en voyant les traces de sang que Khantout avait laissées dans la poussière derrière elle.

La Lettre du Bab des Francs

Les nouvelles voyagent vite quand elles arrangent ceux qui les portent.

Shabouh, le Shah d'Ajem — roi des Perses, maître d'un empire qui avait depuis des siècles l'habitude de regarder le Caucase comme une arrière-cour à surveiller — avait entendu parler de David. Il avait entendu parler de Khantout. Et il avait ses propres raisons de vouloir que ce mariage n'ait pas lieu : lui aussi avait envoyé des émissaires à Gaboudgogh, lui aussi avait espéré, et la pomme lancée depuis une fenêtre à un garçon de Sassoun était une humiliation qu'un shah ne digère pas facilement.

Il prit sa plume et écrivit au Bab des Francs.

Il paraît qu'un certain David, venu de Sassoun, veut s'emparer de force de la belle Khantout de Gaboudgogh.

Le mot *force* était choisi avec soin. Ce n'était pas tout à fait un mensonge — David était arrivé sans invitation formelle, avait traversé une porte fermée, avait brisé les épées de quarante pahlevans et déclaré que la maison lui appartenait. Mais c'était loin d'être toute la vérité. Les rois qui écrivent des lettres pour provoquer des guerres savent qu'on n'a pas besoin de mentir complètement — il suffit de choisir les bons faits.

***

Le Bab des Francs convoqua ses vizirs, ses conseillers, ses députés.

— Lisez-moi cette lettre et dites-moi ce qu'il a écrit.

Ils lurent. Ils comprirent. Et le Bab des Francs, à son tour, prit sa plume — non pas pour écrire à Shabouh, mais directement à David :

Nous avons appris que tu es un homme de grande puissance. Nous te défions de venir te battre. Si tu refuses, notre armée envahira ta terre, la ravagera, la pillera et emportera tout ce qui s'y trouve.

La lettre fut portée à Gaboudgogh, remise à la servante de Khantout, qui la porta à sa maîtresse.

Khantout lut.

Elle demanda :

— Qui a apporté cette lettre ?

— Deux hommes.

— Emmène-les à la salle à manger. Qu'on les reçoive bien, qu'on les nourrisse et qu'on leur serve à boire.

La servante obéit. Les deux messagers mangèrent et burent, sans savoir que pendant ce temps, à l'aube, Khantout écrivait.

***

Elle n'alla pas chercher David. Elle ne lui demanda pas conseil. Elle prit sa plume et répondit seule, avec la précision et l'audace d'une femme qui connaît les langages du pouvoir aussi bien que n'importe quel vizir :

Nous ne vous avons fait aucun mal. Nous n'avions même pas entendu votre nom avant aujourd'hui, et nous n'avons aucune affaire avec vous. Si vous venez vous battre, ne venez pas seul — vous ne pouvez pas vaincre David. Amenez un autre roi pour vous aider.

Elle scella la lettre, la tendit à sa servante avec des instructions précises :

— Donne cette lettre aux deux messagers. Donne à chacun un habit neuf, dix pièces d'or, et deux chevaux pour repartir.

Les deux hommes bénièrent Khantout en partant.

— Nous sommes venus à pied, dirent-ils. Nous repartons à cheval.

Et ils ne surent jamais vraiment ce qu'il y avait dans la lettre qu'ils portaient.

Khantout, elle, n'en dit rien à David.

***

Il faut s'arrêter un instant ici pour comprendre ce que Khantout venait de faire — et pourquoi elle l'avait fait sans en parler à David.

Dans l'épopée arménienne, la femme du héros n'est pas un ornement. Elle n'est pas non plus une rivale. Elle est quelque chose de plus précis et de plus difficile à nommer : elle est celle qui voit ce que le héros, dans sa fougue et son orgueil, ne voit pas encore. Khantout savait que si David avait lu cette première lettre, il aurait sellé Kourkig Jelaly sur le champ et serait parti affronter le Bab des Francs seul, tête baissée, comme il avait traversé la porte de Gaboudgogh. Elle avait voulu couper court à la guerre avant qu'elle commence, avec des mots plutôt qu'avec du sang.

Mais les mots n'avaient pas suffi.

***

La deuxième lettre arriva.

Cette fois, elle fut remise directement à David. Il la donna à Khantout — il savait qu'elle lisait les langues que lui ne lisait pas toujours.

Khantout lut. Puis elle leva les yeux et dit :

— C'est la deuxième lettre que nous recevons.

Elle s'arrêta, puis continua avec cette honnêteté directe qu'on ne peut pratiquer qu'avec quelqu'un qu'on a décidé de ne plus craindre de décevoir :

— La première était arrivée avant. C'est le Bab des Francs qui t'écrivait — il te défiait en combat. Je ne t'en ai pas parlé. J'ai répondu à sa place, sans te le dire. Je lui ai écrit : *Si tu viens, viens avec un autre roi — tu ne peux pas affronter David seul.* Je voulais lui faire peur. Je voulais qu'il renonce.

Elle posa la lettre.

— Mais comme tu vois — il n'a pas eu peur. Il vient. Avec son armée. Et il est décidé à se battre.

***

Voilà comment une guerre commence parfois : non pas par la haine, mais par l'orgueil blessé d'un roi qui n'a pas eu ce qu'il voulait, et par une lettre écrite à l'aube par une femme qui essayait d'éviter que le sang coule. Khantout avait joué le seul jeu qu'elle pouvait jouer. Elle avait perdu. Et maintenant elle regardait David — cet homme qu'elle avait frappé au nez, qu'elle avait suivi pieds nus dans un champ, et pour lequel elle venait de défier un roi étranger sans lui demander la permission — et elle lui disait la vérité.

C'est aussi une forme de courage.

L'Armée des Sept Rois

Ce matin-là, avant même que le soleil ait eu le temps de se lever, quelqu'un monta sur les remparts de Gaboudgogh et vit.

Ce qu'il vit, il ne put d'abord pas le compter. Des tentes partout — dans les plaines, sur les collines, jusqu'à l'horizon dans toutes les directions — aussi nombreuses que les étoiles qu'elles remplaçaient dans le ciel qui pâlissait. Des feux de camp par milliers. Des bannières de sept royaumes différents qui claquaient dans le vent du matin.

Sept rois. Sept armées. Tous venus pour la même chose.

Le Bab des Francs avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Shabouh, le Shah d'Ajem, avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi de Chine avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le Roi Noir avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Oghan et Doghan avaient planté leurs tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi d'Alep avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Le roi Landband avait planté ses tentes sur la terre du père de Khantout — pour prendre Khantout Khanum et l'emmener.

Sept fois la même phrase. Sept fois le même but. Une femme qui avait refusé de se laisser choisir comme un territoire, et voilà que sept empires venaient maintenant la traiter exactement comme ça — comme un territoire à conquérir.

***

Les quarante pahlevans se regardèrent.

Ils avaient attendu sept ans. Ils avaient bu le vin du père de Khantout, mangé à sa table, poli leurs armures et récité leurs exploits. Et maintenant, au moment où les choses devenaient sérieuses, ils se parlèrent à voix basse :

— Nous, on ne rentre pas là-dedans. On a attendu sept ans sans même voir le visage de Khantout. David arrive hier, et le lendemain il mange avec elle. Que ce soit lui qui aille se battre.

Le lendemain matin, Khantout les convoqua et demanda :

— Lequel d'entre vous ira combattre ?

Les quarante pahlevans répondirent avec l'aplomb caractéristique des gens qui ont décidé de ne rien faire mais qui veulent quand même avoir l'air raisonnables :

— Lequel d'entre nous ? Celui à qui tu as lancé la pomme — c'est lui qui devrait y aller. Mais si tu nous le demandes, nous combattrons.

Si tu nous le demandes. Sept ans d'attente, et ils attendaient encore — cette fois qu'on leur demande de faire ce qu'ils auraient dû proposer d'eux-mêmes.

David entendit. Il dit simplement :

— Ce combat est le mien. J'y vais seul.

***

Il alla trouver Khantout pour prendre congé. Il n'y avait pas de discours, pas de cérémonie — juste ces quelques mots, dits avec cette tranquillité particulière des hommes qui ont regardé leur propre mort en face

suffisamment souvent pour ne plus en faire tout un événement :

— Je pars au combat. Si je reviens dans trois jours, c'est que j'ai gagné. Si je ne reviens pas, c'est que je suis mort. Tu viendras me chercher parmi les morts et tu enterreras mon corps. Tu me reconnaîtras à ma marque — la Croix de Bataille sur mon bras droit.

La Croix de Bataille. Ce signe gravé dans sa chair depuis l'enfance, héritage des guerriers de Sassoun, marque de ceux qui appartiennent à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. Dans la tradition arménienne, le corps du héros n'est pas seulement un corps — c'est un témoignage. Même mort, David voulait qu'on puisse le reconnaître. Même mort, il voulait être ramené.

***

Il se dirigea vers l'écurie pour prendre Kourkig Jelaly.

Khantout dit soudain :

— Attends — j'ai oublié de faire sortir le cheval.

Elle courut après lui.

— David, attends ! Laisse-moi aller le chercher.

David s'écarta. Khantout entra dans l'écurie.

Ce qu'elle vit, elle ne l'avait pas prévu. Les quarante chevaux des pahlevans étaient tous tassés dans le fond, serrés les uns contre les autres dans l'obscurité, immobiles — comme si quelque chose dans cet espace les terrifiait. Et au milieu de l'écurie, seul, planté comme un rocher dans un champ, se tenait Kourkig Jelaly.

Khantout s'approcha pour le prendre par l'encolure et le guider dehors.

Le cheval la regarda.

Il ne la reconnut pas.

Il secoua la tête d'un seul coup brusque et Khantout se retrouva par terre.

— David ! cria-t-elle. Ton cheval me tue !

David entra en courant, releva Khantout dans ses bras, et se retourna vers le cheval avec une voix qui n'admettait pas de réplique :

— Hé, Kourkig ! Que la colère de Dieu tombe sur toi ! Est-ce qu'on frappe une femme ? Tu ne vois pas que c'est une femme ?

Puis à Khantout :

— Va, prends-le maintenant. Il ne te fera plus rien.

— Tu veux vraiment que ton cheval me tue ?

— Non. Il pensait que tu étais une étrangère. Maintenant il sait. Va.

Khantout s'approcha de nouveau. Cette fois, Kourkig Jelaly se laissa toucher. Elle lui mit la selle — et David serra lui-même les sangles, avec ce geste précis et rituel des guerriers qui vérifient toujours eux-mêmes ce qui pourrait les tuer s'il venait à lâcher.

Il monta.

Il cria.

Et Kourkig Jelaly franchit le mur d'un bond — pas la porte, le mur — et toucha le champ de bataille de l'autre côté.

***

Sept rois avaient attendu l'aube pour marcher. David de Sassoun n'avait pas attendu l'aube — il avait devancé le soleil. C'est souvent ainsi avec les héros de Sassoun : ils n'arrivent pas quand on les attend. Ils arrivent avant.

Le Cri de David

Du haut du rocher où il s'était arrêté un instant, David regarda en bas.

Il vit une forêt. Pas d'arbres — d'hommes. Des milliers d'hommes, des tentes à perte de vue sur toute la plaine, des chevaux, des bannières, des feux qui commençaient à peine à s'éteindre avec l'aube. Sept armées rassemblées en un seul endroit, une puissance telle qu'on aurait pu croire que le monde entier avait décidé de se concentrer là, sur cette plaine, devant Gaboudgogh.

David réfléchit une fraction de seconde.

— Je vais les prévenir avant d'attaquer.

C'est important, ça. Un autre aurait profité de l'obscurité, de la surprise, de la confusion du petit matin. Pas David. Dans la tradition des grands guerriers arméniens — de Hayk qui défia Bel en combat frontal, d'Artashes qui annonça ses guerres avant de les mener — il y a cette conviction que la victoire volée n'est pas une vraie victoire. On gagne droit devant, ou on ne gagne pas.

Il prit une grande inspiration, et il cria. Un cri qui traversa la plaine, rebondit contre les collines, entra dans les tentes et secoua les dormeurs :

— Hé ! Vous qui dormez, réveillez-vous ! Réveillez-vous ! Vous qui êtes éveillés, selllez vos chevaux ! Sellez vos chevaux ! Vous qui avez sellé vos chevaux, montez ! Montez ! Et ne dites pas ensuite que David est venu comme un voleur dans la nuit et reparti comme un voleur.

Le camp se réveilla dans le chaos. Des hommes qui cherchaient leurs armes, des chevaux qui se cabraient, des officiers qui criaient des ordres que personne n'entendait.

***

David éperonna Kourkig Jelaly, se redressa sur la selle — ce geste du cavalier qui se prépare, qui aligne son corps avec celui du cheval, qui devient une seule chose avec la bête et le mouvement — et il invoqua à voix haute, pour que le ciel et la terre entendent :

— Ô Sainte Madone de Marout ! Ô Croix de Bataille sur mon bras droit ! Aidez-moi à frapper à droite, à frapper à gauche — Et à coucher l'ennemi.

La Madone de Marout — la Mère céleste des guerriers de Sassoun, celle dont le sanctuaire veillait sur les héros depuis les temps anciens. La Croix de Bataille — ce signe gravé dans sa chair, lien vivant entre David et tous ceux qui l'avaient précédé dans la lignée des défenseurs de l'Arménie. Avant chaque combat, le héros rappelle qu'il ne combat pas seul. Il rappelle à quoi il appartient.

Puis il se lança.

***

Comme la grêle tombe sur un champ de blé mûr — soudainement, massivement, sans que les épis aient le temps de se pencher avant d'être couchés — David tomba sur les soldats et les fauchait.

Quand le roi Shabouh d'Ajem le vit arriver, il entra dans une rage de loup, rugit des ordres à ses hommes :

— Debout ! Aux armes ! Tenez vos positions !

Ses soldats essayèrent. David se retourna vers Shabouh, et d'un seul coup de l'Épée-Éclair lui trancha la tête.

Le silence qui suivit fut plus court que le temps qu'il faut pour le décrire. Les soldats se figèrent — cette paralysie particulière des armées qui voient leur roi tomber et comprennent soudain que tout ce pour quoi elles sont là vient de disparaître en une seconde.

David ne s'arrêta pas. Il se retourna vers les autres, captura les rois Oghan et Doghan, leur trancha la tête l'un après l'autre, et les laissa là.

Ce soir-là, il rentra vers Khantout.

***

Le lendemain matin, il repartit.

Mais cette fois, personne n'osa se lever pour lui faire face.

***

Les conteurs disent qu'il y a des combats qui se gagnent avec le bras, et des combats qui se gagnent avant même que le bras se lève. David avait gagné le deuxième jour non pas parce qu'il avait frappé plus fort — mais parce que la veille, il avait frappé juste. Quand les survivants d'une armée regardent le champ au matin et voient ce qu'il reste des rois qui les commandaient, il ne faut plus beaucoup de courage pour décider de rentrer chez soi.

Baron Asdghig, l'Étoile qui Tombe

Les ennemis tinrent conseil.

Cinq rois sur sept étaient morts ou en fuite. Ce qui restait de leurs armées campait encore sur la plaine, mais l'âme en était sortie. On ne combat pas indéfiniment un homme qui revient chaque matin et repart chaque soir comme s'il faisait une promenade. Ils avaient besoin d'autre chose. D'un autre type de guerrier.

Ils envoyèrent le roi d'Alep à Sassoun — non pas pour combattre, mais pour négocier. Il trouva Tzenov Hovan et lui dit :

— Nous avons entendu parler des pahlevans de Sassoun. Nous combattons un homme d'une puissance extraordinaire. Envoie-nous l'un des tiens pour l'affronter et le tuer. En échange, nous te donnons sept villes.

Sept villes. C'est le prix qu'on met sur la tête de David de Sassoun.

***

Il y avait un homme à Sassoun, fils de Tz'rran Vergo, qui s'appelait Baron Asdghig — *la Petite Étoile*. Un nom de lumière pour un guerrier d'une lignée ancienne. Il monta

son cheval, traversa le ciel comme on traverse une rivière, et atterrit sur le champ de bataille.

David le reconnut.

Ce soir-là, il rentra vers Khantout et dit simplement :

— Demain, je ne combats pas.

Khantout le regarda.

— Si toi tu n'y vas pas, dit-elle, j'irai.

C'était dit sans colère, sans fanfaronnade. C'était une déclaration de principe : le combat allait avoir lieu, la question était seulement de savoir lequel des deux s'y rendrait.

David comprit qu'il devait négocier.

— Jure-moi, dit-il, que quand j'irai combattre tu ne sortiras pas. Tu ne ouvriras pas la porte. Tu n'ouvriras pas la fenêtre. Jure-moi ça, et j'y vais.

Khantout répondit :

— Je ne sortirai pas. Je fermerai ma porte à clé. Je resterai dans ma chambre et je ferai ma broderie.

***

Pourquoi David hésitait-il ? Pourquoi ne voulait-il pas que Khantout voie ce combat ?

Parce que Baron Asdghig était son cousin — fils de l'oncle de David, sang du même sang, os du même os. Et dans la tradition arménienne, tuer un parent, même en combat juste, est une blessure qui ne se referme pas. David voulait peut-être gagner sans que personne le voie. Ou peut-être voulait-il que Khantout ne sache jamais ce que ce combat allait lui coûter.

***

À l'aube, David repartit combattre.

Ils se battirent jusqu'à midi. Les épées claquaient, le métal chantait contre le métal, et de temps en temps un éclair jaillissait de leurs lames croisées — si violent qu'il traversait les murs et passait par les fenêtres fermées.

Dans sa chambre, Khantout leva les yeux de sa broderie.

Une lumière avait traversé la pièce. Vive, brève, comme un éclair — mais le ciel était dégagé. Pas de nuages. Pas de pluie. Pas de nuit.

Elle attendit. L'éclair revint.

Khantout était une femme versée dans les arts que les textes anciens appellent *l'occulte* — la connaissance des signes, la lecture des présages, les livres qui disent ce que les yeux ne voient pas encore. Elle prit son livre. Elle chercha. Elle trouva.

L'homme qui combattait David était son cousin.

Elle s'approcha de la fenêtre — elle l'ouvrit, malgré sa promesse, parce qu'il y a des moments où tenir sa parole et laisser mourir quelqu'un sont la même chose — et elle vit :

Un homme sur un cheval de feu tournait autour de David, brandissant une épée Havlouny, une lame des anciens temps forgée pour percer ce que les épées ordinaires ne peuvent pas percer. À chaque coup, des étincelles pleuvaient sur la tête de David et disparaissaient dans le vide. Et David — David ne rendait pas les coups.

Il savait. Il savait depuis le début qui était cet homme, et il ne pouvait pas lever la main sur lui.

Khantout cria — et sa voix était étrange, mêlée de soulagement et de douleur :

— *Mon oncle, soyez le bienvenu, mille fois bienvenu.*
Vous avez fait pleuvoir le feu sur la tête de notre David,
Vous avez fait pleuvoir le feu sur la tête de notre David,
Et apporté le malheur sur Khantout.

***

David entendit sa voix.

— Ah, dit-il. Malédiction, femme. Je savais que tu ne resterais pas.

Et dans sa colère — contre elle, contre la situation, contre ce que ce combat allait lui demander — il banda son arc et tira. Non pas vers l'homme. Vers le cheval. La flèche perça le ventre de la bête, traversa de part en part, et ressortit par la tête d'Asdghig.

Baron Asdghig tomba à terre.

Il gémit :

— C'est une flèche de parent qui m'a eu.

Il n'avait pas reconnu David. Il était venu tuer un inconnu, et c'était son propre cousin qui l'avait abattu.

***

David s'arrêta.

— Que je sois aveugle, dit-il.

Ce n'était pas une expression. C'était un aveu — la forme la plus ancienne du regret dans la tradition des guerriers arméniens. *Que je sois aveugle* : que je ne voie plus, puisque j'ai fait une chose que je n'aurais pas dû voir faire.

Il mit pied à terre.

— Notre coutume veut que quand un homme agonise, sa tête repose sur le genou d'un parent jusqu'à ce que son âme parte vers Dieu.

Il s'agenouilla. Il posa la tête de Baron Asdghig sur son genou. Et il tint là, immobile, jusqu'à ce que la respiration s'arrête et que l'âme de la Petite Étoile quitte le monde.

Alors David s'évanouit de chagrin.

***

Les ennemis virent leur chance. Ils se rapprochèrent pour le saisir.

Kourkig Jelaly ne bougea pas.

Le cheval se tint là, entre son maître inconscient et les soldats qui avançaient, et il ne les laissa pas approcher. Pas un coup de sabot, pas un hennissement — juste une présence immobile et absolue qui disait : *non*. Dans les récits de Sassoun, Kourkig Jelaly n'est pas simplement un cheval. Il est le gardien de la continuité du héros — celui qui préserve David quand David ne peut plus se préserver lui-même.

Quand David reprit conscience, il se releva, remonta en selle, et se retourna vers les soldats.

Ils coururent.

— Ne fuyez pas ! cria David. Dites-moi où est votre roi.

Les soldats s'arrêtèrent. L'un d'eux répondit :

— Notre roi, c'est le Bab des Francs. Il s'est enfui dans sa ville.

***

David tourna bride.

Il chevaucha jusqu'à la ville du Bab des Francs, envoya un messager en avant :

— Dis à ton roi de sortir. Je veux le voir.

Le roi sortit. Quand il vit David, la terreur le saisit et il tenta de fuir. David le rattrapa et lui trancha la tête.

Puis il fit quelque chose d'inattendu.

Il ne pilla pas la ville. Il n'en fit pas un désert. Il choisit un nouveau roi parmi le peuple, remplaça les grands officiers par des hommes de rang moindre — des hommes qui n'avaient pas de vieilles guerres à venger, pas d'ambitions d'empire à nourrir — et il leur dit :

— Tant que vous gouvernerez, ne commencez aucune guerre. Si vous avez des ennuis, envoyez-moi un message. Je viendrai.

La ville entière répondit d'une seule voix :

— David, nous t'obéirons jusqu'à la mort.

Il retourna ensuite sur le champ de bataille et dit aux soldats qui restaient :

— Rentrez dans vos villes. J'ai tué votre roi.

***

Les conteurs qui racontent cette histoire s'arrêtent toujours un moment ici. Parce que dans cette séquence, il y a tout ce qui fait David : la colère et le deuil, la victoire et le remords. Il a tué son cousin. Il a tenu la tête d'un mourant sur son genou. Il a pleuré. Et ensuite il s'est relevé et a continué — non pas parce que la mort ne lui coûtait rien, mais précisément parce qu'elle lui coûtait tout, et qu'il continuait quand même.

C'est ça, un héros de Sassoun.

La Femme sur le Champ des Morts

Le matin du troisième jour, David ne revint pas.

Khantout attendit. L'heure passa. Le soleil monta. David ne revint pas.

Elle avait dit elle-même les mots — *si je ne reviens pas après trois jours, c'est que j'ai été tué* — et maintenant ces mots lui revenaient comme une pierre qu'on a jetée sans regarder où elle tombe.

Elle n'hésita pas longtemps.

Elle revêtit des habits d'homme, prit sa lance, monta à cheval, et dit à voix haute, pour elle-même et pour quiconque aurait pu l'entendre :

— Je vais trouver le corps de David. Je vais le ramener. Je vais l'enterrer.

***

Elle chercha parmi les morts.

Le champ de bataille était silencieux de ce silence particulier qui n'appartient qu'aux lendemains de carnage — pas le silence de la paix, mais celui de l'épuisement du monde, comme si la terre elle-même avait besoin de reprendre souffle. Des corps partout.

Des bannières tombées. Des chevaux errant sans cavalier.

Khantout avançait lentement, méthodiquement. Chaque fois qu'elle voyait un corps plus grand que les autres — car David était grand, et elle le savait — elle le soulevait avec sa lance, le tenait face au soleil, et cherchait le signe. La Croix de Bataille. La marque gravée dans la chair du bras droit, cette marque dont il lui avait parlé : *tu me reconnaîtras à ça*.

Elle cherchait un mort et elle refusait de trouver ce qu'elle cherchait.

***

Alors quelque chose bougea parmi les cadavres.

Un homme. Vivant. Qui avançait vers elle.

Khantout s'arrêta. Elle regarda le cheval — c'était Kourkig Jelaly, elle le reconnut immédiatement. Mais l'homme dessus ? Elle le regarda une fois, deux fois. Il était couvert de sang séché et de poussière de bataille, le visage méconnaissable sous trois jours de combat.

Le cheval est celui de David, pensa-t-elle. *Mais cet homme n'est pas David.*

L'homme cria :

— Hé ! Qu'est-ce que tu cherches ? Qui est-ce que tu poursuis ? Ça fait trois jours que j'ai tué tous ces hommes. Si c'est un homme que tu cherches — en voilà un.

Khantout ne broncha pas.

— Arrête de bavasser, dit-elle. Ce que tu racontes est au-delà de tes forces. L'homme que je cherche — je sacrifierais vingt comme toi et dix comme moi pour son seul ongle. Si je trouve son corps, même mort il vaudra plus pour moi que toi vivant.

L'homme dit :

— Si c'est comme ça, battons-nous.

***

Ils se battirent.

La poussière monta sur le champ en nuages épais. Les sabots des chevaux labourèrent la terre. Ils combattirent longtemps, aucun des deux ne parvenait à renverser l'autre.

Ce que les conteurs remarquent ici, c'est ceci : David se battait à moitié. Pas parce qu'il était blessé, pas parce qu'il était fatigué — mais parce qu'il savait, lui. Il avait reconnu Khantout sous les habits d'homme, ou deviné, ou simplement senti cette certitude que donnent parfois

les corps qui se connaissent avant que les yeux se soient accordés. Il retenait ses coups.

Khantout, elle, frappait pour tuer.

Elle leva sa masse d'armes pour porter le coup final. David leva son bouclier.

Et Khantout prit la fuite.

David éperonna Kourkig Jelaly, se redressa sur la selle — ce geste rituel, ce rappel à lui-même de qui il est — et invoqua :

— Par le Pain et le Vin et le Seigneur Éternel —

Il balança sa masse.

Et à cet instant précis, Khantout détacha ses cheveux sous son casque, sauta de son cheval et se jeta à terre.

***

C'est un geste ancien, ça. Dans les traditions du Caucase et de l'Arménie, une femme qui libère ses cheveux en présence d'un guerrier lui dit quelque chose sans mots : *je suis une femme. Je ne suis plus ton adversaire de la même façon. Regarde qui tu es en train de frapper.* Ce n'est pas la capitulation — c'est une révélation.

Mais David avait déjà lancé son élan.

Il se précipita vers elle, la souleva, la jeta à terre, et mit ses genoux sur sa poitrine pour l'immobiliser.

Elle cria :

— Guerrier, ne me tue pas. Je suis une femme.

— Je sais que tu es une femme, dit David.

Il laissa passer un silence.

— C'est pour me rembourser de ce jour-là. Tu t'en souviens ? Tu m'as frappé avec ton poing et le sang coulait de ma bouche.

Khantout le regarda vraiment pour la première fois depuis le début du combat.

— David — c'est vraiment toi ?

— Oui, Khantout. C'est moi.

— Alors relève-moi.

Sa voix avait changé. Plus de combat, plus de distance. Elle dit :

— Tu as vu que parmi les quarante pahlevans qui attendaient depuis sept ans, je n'en ai choisi aucun. C'est toi que j'ai choisi, le jour où tu es arrivé chez mon père. David — relève-moi. Je serai ta femme. Tu seras mon mari.

David la releva.

Ensemble, ils rentrèrent.

***

Sur le chemin, Khantout parla.

— David, laisse-moi te raconter quelque chose. Il y a deux ou trois ans, on m'a amenée à un prince — fils de roi, de bonne famille. On nous a mis ensemble dans une pièce. On a commencé à lutter, en jeu. J'ai attrapé son bras. L'bras s'est détaché.

Elle dit ça simplement, comme on rapporte un fait qu'on n'avait pas prévu.

— Je me suis dit : il est fils de roi, il n'a pas besoin d'aller labourer ou semer. Un prince sans bras, ça peut encore faire un mari. Alors j'ai voulu attraper l'autre bras. Cet bras s'est détaché aussi. Son dos a craqué. Il a rendu son dernier souffle.

Elle se tut un instant.

— C'est là que j'ai compris ce que j'étais. Le roi son père a dit : *cette fiancée est une meurtrière*. On m'a renvoyée chez mon père. Et quand je suis rentrée, j'ai fait un vœu — je n'épouserais que l'homme capable de me renverser.

Elle regarda David.

— Aujourd'hui, nous nous sommes battus. Tu m'as renversée. À partir de maintenant, je suis ta femme. Tu es mon mari. Emmène-moi où tu veux.

***

Les conteurs s'arrêtent parfois ici pour dire : voilà comment se font les vrais mariages dans les épopées de Sassoun. Pas dans les palais, pas avec des cérémonies, pas avec la permission des pères et des rois. Sur un champ de bataille, entre deux personnes qui se sont battues à égalité et qui se sont reconnues. Khantout n'a pas renoncé à elle-même pour épouser David. Elle a trouvé l'homme assez fort pour qu'elle puisse être pleinement ce qu'elle était — et c'est ça qu'elle appelait le mariage.

Ce n'est pas un hasard si l'épopée porte leurs deux noms.

Le Serment Oublié

Quand ils arrivèrent chez elle, Khantout appela les serviteurs. Ils vinrent, emmenèrent Kourkig Jelaly à l'écurie, lavèrent les vêtements de David tachés de sang.

David et Khantout s'assirent. Ils mangèrent. Ils burent. Puis ils dormirent.

Trois jours passèrent.

***

Au bout de trois jours, ils montèrent à cheval et prirent ensemble la route de Sassoun.

Quand ils atteignirent Khlat, il fallut passer devant la fenêtre de Ch'm'shkig Sultan.

Ch'm'shkig Sultan vit David.

Elle sortit.

— David au parler doux, dit-elle. Tu avais fait le vœu de m'épouser. Nous avons échangé nos bagues. Et tu es parti avec Khantout à la place. Pourquoi ? N'étais-je pas belle ? Tu m'as rejetée pour aller prendre Khantout.

Sa voix ne tremblait pas. Elle continua :

— Maintenant, toi et moi, nous devons nous battre. Si je te tue, Khantout et moi serons toutes les deux veuves. Si tu me tues, alors tu pourras retourner au lit de Khantout. Mais ce sera réglé entre nous.

***

Il faut comprendre ce que dit Ch'm'shkig Sultan. Elle n'est pas simplement une femme jalouse — elle est une femme à qui une promesse a été faite, une promesse scellée par un échange de bagues, ce geste qui dans la tradition arménienne engage la parole de façon presque aussi solennelle que le serment sur une croix. David était entré chez elle, avait mangé à sa table, avait dormi dans son lit, avait accepté sa bague. Et il était reparti avec une autre.

Elle ne lui demande pas d'explications. Elle lui demande réparation — à la seule façon qu'elle connaisse, la seule qu'elle considère digne : le combat.

David dit :

— Ch'm'shkig Sultan, j'ai une dame avec moi. Je te demande de me laisser rentrer chez moi aujourd'hui. Dans sept jours, je reviendrai et nous nous battrons.

Ch'm'shkig Sultan répondit :

— Alors jure-le. Par la Haute Madone de Marout et par la Croix de Bataille sur ton bras droit — jure que dans sept jours tu reviendras te battre avec moi.

David dit :

— Au nom de la Haute Madone de Marout et de la Croix de Bataille sur mon bras droit — dans sept jours, je reviendrai me battre avec toi.

Puis il prit Khantout Khanum et chevaucha vers Sassoun.

***

Quand ils arrivèrent à Sassoun, on fit venir sept troupes de ménestrels.

Les fêtes durèrent sept jours et sept nuits — ce chiffre sacré qui revient toujours dans les grandes célébrations arméniennes, sept comme les jours de la création, sept comme le nombre de fois qu'on répète les vœux dans les cérémonies anciennes. Vieux et jeunes mangèrent, burent et se réjouirent. Tout Sassoun fêta le mariage de David et Khantout.

Et quand David partagea le lit de Khantout Khanum —

il oublia le serment qu'il avait fait sur la Croix de Bataille.

***

Les conteurs prononcent cette dernière phrase sans la commenter. Ils la posent là et ils se taisent un moment. Parce que tout le monde dans l'assistance sait ce que ça veut dire. Un serment sur la Croix de Bataille — ce

n'est pas une promesse ordinaire. C'est la parole la plus lourde qu'un héros de Sassoun puisse donner. Et David l'a oubliée. Pas trahie par malice — oubliée. Emporté par la joie, par Khantout, par les sept jours de fête, par la vie qui recommençait.

Ce sont souvent les meilleurs moments qui font oublier les promesses les plus graves. Et ce sont ces promesses-là, précisément, qui reviennent.

La Mort de David

Un matin, David dit à Khantout :

— Depuis le jour où je t'ai amenée ici, quelque chose pèse sur ma conscience. Ces quarante pahlevans qui t'attendaient depuis sept ans — je les ai laissés sans rien. C'est moi qui t'ai prise, et eux sont repartis les mains vides. J'ai entendu dire qu'il y a de belles jeunes femmes en Géorgie. Je vais retrouver ces quarante hommes, dans leurs quarante pays, et je vais les conduire là-bas pour qu'ils choisissent chacun une épouse. Ensuite je rentrerai à Sassoun.

Khantout l'écouta sans l'interrompre. Puis elle dit :

— David. Tu m'as prise à mon père et à ma mère. Tu m'as amenée dans cette ville. Et maintenant tu pars ? Qu'est-ce que je ferai si je porte ton enfant ?

Ce n'était pas un reproche. C'était une question réelle, posée par une femme qui savait ce que signifiait être seule avec un enfant à venir dans une maison sans son homme.

David répondit :

— Khantout Khanum — si c'est un garçon, appelle-le Mher. Le nom de mon père ne doit pas être oublié.

Il prit un bracelet d'or incrusté de pierres précieuses et le lui donna.

— Si c'est un garçon, attache ce bracelet à son bras droit. Si c'est une fille, garde-le pour sa dot. Et si je tarde trop à revenir — envoie Mher me chercher. Je le reconnaîtrai quand je verrai le bracelet.

Puis il monta Kourkig Jelaly et s'en alla.

***

Il les retrouva, un à un, dans leurs quarante pays. Il les rassembla tous et les conduisit en Géorgie — en Gurjistan, ce royaume du Caucase que les Arméniens connaissaient bien, pays de montagnes et d'alliances anciennes, de guerriers et de femmes réputées pour leur beauté et leur fierté. Pour chaque pahlevan, il trouva une jeune femme. Quarante hommes, quarante épouses choisies librement.

David avait une façon de faire les choses en entier.

En Azerbaïdjan, sur le chemin du retour, il vit une jeune fille plus belle que toutes celles qu'il avait vues. Il s'arrêta.

— Je la ramènerai à Khantout, dit-il. Elle lui servira de dame de compagnie.

Il la prit avec lui.

Puis il dit aux pahlevans, comme on dit une prière simple :

— Chaque homme à son dieu, chaque homme à son pays. Moi, je rentre à Sassoun.

Les quarante pahlevans s'inclinèrent devant lui.

— David, dirent-ils, tu nous as donné ce que nos cœurs désiraient. Merci.

Ils prirent leurs épouses et s'en allèrent chacun de leur côté.

David, lui, mit la jeune fille en croupe sur son cheval et prit la route de Sassoun.

***

Les conteurs font une pause ici. Ils disent : parlons maintenant de Khantout Khanum. Parce que pendant que David parcourait quarante pays et ramenait une jeune femme inconnue en croupe de son cheval, Khantout, elle, attendait. Et elle portait.

Dans les épopées arméniennes, les femmes qui attendent ne sont jamais simplement passives. Elles tiennent. Elles gouvernent. Elles accouchent seules s'il le faut. Elles nomment les enfants et attachent les bracelets aux bras des nouveau-nés.

Ce qui va suivre appartient autant à Khantout qu'à David.

La Main Fermée de Mher

Pendant que David parcourait la Géorgie et l'Azerbaïdjan, Vacho fit chercher Khantout et la fit ramener à Gaboudgogh.

Khantout était enceinte.

Quand son heure arriva, elle donna naissance à un fils.

Vacho regarda l'enfant et dit :

— Si cet enfant est vraiment le fils de David, il le prouvera par sa force.

On emmaillota le nouveau-né — mais au lieu de bandelettes de tissu, on l'attacha avec des chaînes de charrue. C'était une épreuve ancienne, la façon dont on reconnaît les enfants du sang des héros : les liens ordinaires ne les tiennent pas. L'enfant pleura, se débattit dans son berceau, et brisa les chaînes en morceaux.

— Eh, dit-on. Un fils de David et Khantout ne pouvait pas être un faible !

Ils reconnurent en lui un Aznantzordy — un enfant de la lignée des nobles guerriers, du sang de ceux qui portent le destin de tout un peuple.

Mais quand on baigna l'enfant, on vit que l'une de ses mains était fermée — serrée, close, comme un poing qu'aucune force ne pouvait ouvrir. On essaya par tous les moyens. Toute la ville essaya. Personne n'y parvint.

Vacho s'alarma. Il écrivit à Kerry Toros, l'oncle de David :

Que la lumière soit sur tes yeux, Toros — un fils est né à David. Mais l'une des mains de l'enfant est fermée.

***

Sur le chemin entre Sassoun et Gaboudgogh, Kerry Toros n'hésita pas. Il monta son cheval aux six jambes, Lazky, et chevaucha jusqu'à la maison de Vacho.

Il entra, regarda l'enfant emmailloté et dit :

— Donne-le moi. Je veux voir quel garçon il est.

Il prit l'enfant dans ses bras. Il massa doucement la main fermée. Les doigts s'ouvrirent.

Dans la paume, il y avait une goutte de sang.

Toros resta silencieux un moment. Puis il dit, à voix basse, comme quelqu'un qui voit plus loin que les autres :

— Hi, hi. Seul un rocher pourra le contenir. La terre ne sera pas capable de le tenir. Il a réduit le monde entier à

une goutte de sang et il la tient dans sa main. Si cet enfant vit — il fera des choses extraordinaires.

***

Dans la tradition arménienne, naître avec le poing fermé est un signe. Cela signifie que l'enfant arrive au monde en tenant quelque chose — une force, un destin, peut-être une malédiction. Toros vit la goutte de sang et comprit : cet enfant était né pour tout porter et pour tout briser. Ce n'est pas une promesse légère. C'est presque une mise en garde.

***

Deux ou trois jours passèrent. Khantout fit baptiser l'enfant et lui donna le nom que David avait demandé avant de partir : Mher. Le nom du père de David. Le nom qui ne devait pas être oublié.

Mher grandissait à une vitesse qui n'appartenait pas aux enfants ordinaires. En un jour, il grandissait autant que les autres en une année. En une heure, autant que les autres en un mois.

Après quelque temps, Kerry Toros prit Mher et Khantout Khanum et les ramena à Sassoun.

***

Au bout d'un an, Mher se promenait déjà dans la ville.

Il y avait une rivière puissante qui coulait aux abords de Sassoun. Mher construisit un pont à six arches qui la traversait.

Puis il se posta sur le pont.

Quand des gens passaient, il les battait en criant :

— Fils de chiens ! C'est moi qui ai construit ce pont ! Je l'ai construit pour vous ? Pourquoi vous traversez mon pont ?

Les gens rebroussaient chemin et traversaient la rivière à gué.

Alors Mher allait les battre aussi :

— Fils de chiens ! J'ai construit un pont — et je l'ai construit pour vous ! Pourquoi vous traversez à gué ? Si vous vous noyez, c'est moi qu'on blâmera !

Les gens se plaignaient à Kerry Toros. Et Kerry Toros, patiemment, raisonnait avec Mher — lui expliquant, comme on explique à un enfant qui a la force d'un géant et la logique d'un enfant, que les habitants de Sassoun n'avaient pas à souffrir pour un pont qui leur était destiné.

***

Les conteurs sourient toujours en racontant ça. Parce que Mher n'a pas tort, exactement — il a simplement

trop de force et pas encore assez de monde pour la contenir. C'est l'enfance des héros de Sassoun : ils arrivent trop grands, trop forts, trop quelque chose. Et quelqu'un — un oncle, un vieux sage, une femme patiente — doit leur apprendre à vivre parmi les hommes ordinaires sans les écraser.

Mher apprendra. Mais pas tout de suite.

Le Père et le Fils

Sept ans passèrent. David ne rentra pas.

Un jour, Mher demanda à sa mère :

— Mère, où est mon père ? Les enfants me disent : tu n'as pas de père, tu es un bâtard. Est-ce vrai ? Où est-il allé ? Je veux aller le chercher.

Khantout lui répondit :

— David est ton père. Il est parti en Géorgie pour marier quarante pahlevans. Il m'a laissé un bracelet d'or en disant : quand tu mettras au monde un fils, attache-lui ce bracelet au bras et envoie-le me rejoindre.

Mher dit :

— J'irai trouver mon père.

Khantout attacha le bracelet d'or au bras droit de Mher, et lui montra la route de Gurjistan.

Mher alla à l'écurie, prit un cheval, s'arma, monta en selle et s'en alla.

***

Quand il atteignit la plaine, il vit venir vers lui un homme à la barbe brune, monté à cheval, avec une jeune femme en croupe. L'homme avançait dans sa direction.

Mher l'interpella :

— Hé, vieux ! Est-ce qu'il convient à un homme de ta barbe d'avoir une aussi jeune fille ? Donne-la moi.

David répondit :

— Garçon, qui es-tu pour me dire ce qui me convient ou non ?

— Ça me convient à moi, dit Mher, parce que moi je suis sans femme et elle est sans homme.

David voulut passer. Mher tendit le bras et dit :

— Je ne te laisserai pas passer. Je vais te la prendre.

David sentit la colère monter. Il dit, et sa voix avait ce rythme particulier des anciens héros quand ils parlent de ce qu'ils ont traversé :

— *J'ai traversé bien des mers sans mouiller les sabots de mon cheval. Et voilà qu'un petit ruisseau veut m'arrêter. J'ai parcouru bien des collines et des montagnes, et personne n'a osé se mettre en travers de ma route. Et voilà qu'un gamin me défie.*

Mher répondit, sans se démonter :

— Un petit ruisseau, moi ? Un gamin ? Descends de cheval. On va se battre.

David descendit. Il dit :

— Attends. Laisse-moi mettre la jeune femme à l'écart, et ensuite nous nous battons.

— Mets-la à l'écart, dit Mher.

David conduisit la jeune femme au sommet d'une colline et revint.

***

Ils se prirent à bras-le-corps.

Ils se battirent si fort que la poussière monta jusqu'au ciel. Leur sueur, en ruisselant, transforma la terre autour d'eux en boue. Les coups de leurs masses soulevèrent un vent si puissant que le mouchoir de David s'envola — traversa toute la distance — et tomba devant la porte de Khantout.

Khantout sortit. Elle regarda autour d'elle. Elle vit le mouchoir, le ramassa, reconnut l'odeur, et dit :

— Ah. C'est le mouchoir de David.

Elle entendit un grondement venant de la plaine. Elle monta à cheval, descendit vers le bruit, et vit un nuage de poussière qui montait jusqu'au ciel.

Comme deux montagnes qui se heurtent — c'est ainsi que les conteurs décrivent toujours ce genre de combat, et pour une bonne raison : David et Mher étaient chacun de leur génération ce que les montagnes sont au

paysage, des forces qui n'auraient jamais dû se rencontrer de cette façon. Ils étaient couverts de sang. Personne ne pouvait s'approcher d'eux.

Khantout cria :

— David, ne frappe pas — ne frappe pas notre enfant, notre fils unique.

David, en vérité, ne frappait pas de toutes ses forces. Il tenait le coup, il se défendait, mais quelque chose en lui retenait les coups — comme souvent chez les grands guerriers face à un adversaire dont ils ne connaissent pas encore le visage.

Mher dit à sa mère, sans s'arrêter de combattre :

— N'aie pas peur, mère. Ses coups sont comme la brise de Dzovasar qui me caresse les cheveux.

Khantout cria encore :

— Mher, ne frappe pas — ne frappe pas notre David à la barbe brune.

Mais Mher n'entendit pas.

Alors Khantout leva la voix vers les collines et les vallées :

— Ô collines, venez à mon aide. Ô vallées, venez à mon aide. Séparez le père du fils.

Mais les collines et les vallées ne répondent pas aux hommes. Elles ne l'ont jamais fait.

Khantout leva les yeux vers le ciel :

— *Ô Dieu béni et miséricordieux, toi qui commandes à tout — envoie l'ange Gabriel séparer le père du fils.*

***

Par la volonté de Dieu, l'ange Gabriel descendit.

Il s'interposa entre les deux combattants et les sépara — comme on sépare deux coqs en plein combat, les prenant chacun par le col et les écartant l'un de l'autre.

David dit alors, hors d'haleine, en regardant le garçon devant lui :

— Garçon — si tu m'avais tué, comment aurais-tu échappé à mon fils vengeur ?

Mher demanda :

— Qui est ton fils brave ?

— Mon fils, dit David, est celui qui porte un bracelet d'or à son bras.

Mher baissa les yeux sur son bras droit.

Il vit le bracelet d'or.

Il fondit en larmes. Il prit la main de David, la porta à ses lèvres et dit :

— Tu es mon père ? J'ai péché contre toi.

***

David aurait pu le prendre dans ses bras. Il aurait pu rire — ce rire des héros qui ont failli mourir de la main de leur propre sang et qui en sont fiers. Certains pères auraient fait ça.

David dit :

— Mher. Tu m'as déshonoré en te battant contre moi. J'en appelle à Dieu le miséricordieux — que tu n'aies ni mort ni descendance.

***

Voilà la malédiction. Et dans la tradition arménienne, une malédiction prononcée par un père sur son fils — même dans la colère, même dans le chagrin — a le poids d'une parole divine. Parce que le père représente l'autorité des ancêtres, la chaîne des générations, la continuité du sang. Quand David maudit Mher, il ne le fait pas par haine. Il le fait parce qu'il a été blessé là où les héros ne doivent pas être blessés : dans sa dignité de père, de guerrier, d'homme que son propre fils a failli tuer sans le reconnaître.

Mais les malédictions ont des conséquences. Et celle-ci en aura.

***

Mher entendit la malédiction. La colère le prit — cette colère froide, profonde, qui n'est pas la rage du combat mais quelque chose de plus sombre. Il s'en alla à Gaboudgogh, rassembla quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes, et but avec eux du vin de grenade vieux de sept ans.

La Rivière et le Roseau

David ramena Khantout et la jeune femme de Géorgie à Sassoun.

Il était couvert du sang du combat avec Mher. Il dit à Khantout :

— Apporte-moi de l'eau. Je veux me laver.

Quand il ôta ses vêtements, Khantout vit la Croix de Bataille tatouée sur son bras — cette marque sacrée que portaient les grands guerriers chrétiens d'Arménie, signe de protection divine, sceau d'une alliance entre le combattant et Dieu. Elle était noire. Noire comme du charbon, comme du pain brûlé.

Khantout fut saisie de peur. Elle se mit à pleurer.

David demanda :

— Femme, pourquoi as-tu peur ? Pourquoi pleures-tu ?

— La Croix de Bataille sur ton bras droit, dit-elle. Elle est devenue noire comme une miche de pain carbonisée.

David regarda. Puis il dit, calmement :

— Khantout Khanum — ce n'est pas Mher qui m'a blessé. C'est la Croix elle-même qui m'a frappé.

Il s'arrêta un moment, puis dit :

— Femme, je dois aller chez Ch'm'shkig Sultan. J'avais fait le vœu de revenir en sept jours. Sept jours sont devenus sept ans. Je suis parjure. Je dois y aller.

Il ceignit son Épée-Éclair, monta Kourkig Jelaly et s'en alla.

***

Dans la tradition arménienne, le vœu est sacré. Plus sacré encore que la victoire au combat, plus lourd que les années passées. Un homme qui manque à sa parole porte cette dette dans sa chair — et David le savait depuis longtemps. La Croix noircie sur son bras n'était pas une blessure ordinaire. C'était un signe : le temps des comptes était venu.

***

Quand il arriva au palais de Ch'm'shkig Sultan, elle l'attendait à la porte.

— David, dit-elle. Tu avais juré de revenir en sept jours. Sept jours sont devenus sept ans. Je suis restée sans mari. J'ai attendu.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix. Ou peut-être qu'il y en avait un, mais du genre qu'on ne discute pas.

David dit :

— Prépare-toi et sors. Nous allons nous battre.

Ch'm'shkig Sultan dit :

— Donne-moi une heure pour mettre mon armure et prendre mes armes.

David attacha Kourkig Jelaly à la porte du palais.

— Mon cheval reste ici, dit-il. Pendant que tu t'habilles, je vais à la rivière me baigner.

***

Il ôta ses vêtements et entra dans l'eau.

Les berges étaient épaisses de roseaux — ces hautes tiges serrées qui bordent les rivières du plateau arménien et dans lesquelles on peut disparaître complètement.

Pendant que Ch'm'shkig Sultan s'armait, sa fille prit un arc et des flèches. Elle descendit vers la rivière. Elle se glissa dans les roseaux.

Elle attendit.

Quand David nagea vers elle, elle décocha une flèche empoisonnée.

La flèche lui perça les côtes. Elle traversa le cœur.

David cria de douleur — un cri comme le beuglement de sept buffles à la fois. Ce cri traversa toute la distance jusqu'à Sassoun.

***

Kerry Toros l'entendit. Il cria :

— Vite, garçons. David a été touché.

Kerry Toros, Tzenov Hovan, Junjghaporig, Khor Manoug, Khor Kousan — ils partirent tous ensemble. Tzenov Hovan cria depuis Sassoun, pour que David entende :

— David, nous arrivons !

Ils coururent vers la rivière.

***

Quand ils atteignirent la berge, Kerry Toros se pencha sur David et demanda :

— Qui t'a tiré dessus, mon garçon ?

— Je ne sais pas, dit David. Quelqu'un caché dans les roseaux.

Ils cherchèrent. Ils trouvèrent dans les roseaux une jeune femme aux yeux vitreux, figés — elle était morte de terreur au moment où David avait crié. C'était la fille de Ch'm'shkig Sultan.

Quand on lui dit qui elle était, David dit — et ce furent presque ses dernières paroles :

— Le ver qui m'a détruit est sorti de moi. C'est ma propre descendance qui m'a tué.

Et David mourut.

Que son soleil soit accordé à vos fils.

***

Kourkig Jelaly sentit la mort de son maître.

Il se déchaîna. Il brisa son licol attaché à l'arbre du palais. Il rua, galopa, piétina tout ce qui se trouvait sur son chemin — hommes, bêtes, chevaux — jusqu'à ce qu'il arrive à la porte de Khantout Khanum.

Là, il s'arrêta.

Khantout sortit. Elle vit le cheval sans son cavalier.

Elle sut.

***

Kourkig Jelaly n'était pas un cheval ordinaire — les conteurs le répètent depuis le début de l'épopée. Il était à David ce que David était à Sassoun : une force qui n'avait de sens que dans cette relation-là. Quand David mourut, quelque chose en Kourkig mourut aussi. Et le cheval qui revient seul à la porte — c'est la façon dont

les épopées arméniennes annoncent la mort des héros. Pas de messager. Pas de lettre. Le cheval. Toujours le cheval.

Khantout n'avait pas besoin qu'on lui explique. Elle avait attendu sept ans. Elle avait envoyé son fils. Elle avait vu le mouchoir soufflé par le vent du combat. Elle savait lire les signes.

C'est ça aussi, être la femme d'un héros de Sassoun.

Khantout

Kerry Toros dit aux hommes :

— Garçons, prenez le corps de David. Mettez-le droit sur un cheval. Nous rentrons au galop. Khantout ne saura pas qu'il est mort.

Il voulait lui épargner ça — ou peut-être retarder ce moment d'une heure, d'une demi-heure. Les héros de Sassoun savent vaincre les armées. Ils ne savent pas annoncer la mort aux femmes qui attendent.

Mais Khantout était montée sur le toit de la maison — cette maison bâtie sur le rocher haut — et elle regardait la route.

Elle regardait pour voir si David revenait vivant ou mort.

Elle vit des cavaliers au galop. Elle vit David, immobile, sur un cheval.

Elle sut.

Elle dit — et sa voix prit ce rythme ancien qu'ont les lamentations des femmes arméniennes depuis la nuit des temps, ce chant qui n'est ni pleur ni prière mais quelque chose entre les deux :

— Les dignes sont revenus. Les indignes sont revenus. Mais mon vaillant David n'est pas revenu.

***

Il y avait quelqu'un d'autre sur ce toit. Tzurran Vergo — un homme que les conteurs désignent sans ambiguïté : un misérable, un lâche, un de ces hommes qui rôdent autour des grandes maisons en attendant que les grands tombent.

Il s'approcha de Khantout et dit :

— David est mort sans combat. Il est mort. Prends-moi pour ta joie. Tu seras sans David le vaillant, mais tu ne seras pas sans mari.

Khantout se retourna vers lui.

Elle dit :

— La lumière du jour me sera désormais refusée. Je ne resterai pas sur cette terre sans David.

Elle monta au sommet de la tourelle.

Et elle sauta sur les rochers en bas.

***

Les conteurs racontent ce qui advint ensuite, et ils le racontent sans détour, parce que dans la tradition arménienne, la mort des grands laisse des marques dans le monde. Le monde se souvient avec son corps — avec ses pierres, ses sources, ses formes.

Sa tête frappa le rocher si fort qu'elle y creusa un creux profond. Les gens de Sassoun utilisent encore ce creux comme mortier pour piler sept mesures de millet. Là où ses seins touchèrent la pierre, deux fontaines jaillirent — elles coulent encore. Là où tombèrent ses sept nattes, sept piliers se dressèrent.

Et le mortier est encore là, devant la forteresse.

***

Ils trouvèrent Khantout Khanum morte.

Leur deuil fut double.

Kerry Toros demanda :

— Qui lui a dit ?

— Ce misérable, Vergo, répondirent-ils.

Toros se tourna vers lui :

— Chien. Pourquoi n'as-tu pas attendu que nous arrivions ?

***

On enveloppa David et Khantout dans leurs linceuls. On les lia ensemble. On les mit dans un seul cercueil.

Avec quarante vardapets, quarante prêtres, quarante diacres — et tout le peuple de Sassoun en lamentation

derrière eux — on les porta à Dzovasar. On célébra la messe solennelle. On les enterra au Monastère de Marout.

Et on resta en deuil pendant sept jours.

***

Ils moururent. Que le Seigneur ait pitié de leurs âmes.

Et vous, chers auditeurs — longue vie à vous.

***

Ils sont enterrés ensemble, David et Khantout — lui le guerrier qui avait traversé des mers sans mouiller les sabots de son cheval, elle la femme qui avait attendu sept ans, qui avait mis au monde Mher avec ses deux mains et sa force tranquille, qui avait crié vers les collines et vers Dieu pour séparer le père du fils, et qui à la fin n'a pas voulu d'une vie sans lui.

Dans les épopées arméniennes, les femmes ne sont pas des ornements. Elles portent. Elles décident. Et quand elles choisissent de partir, elles le font avec la même force que celle avec laquelle elles ont vécu.

Un seul cercueil. C'est ça, Sassoun.

Pokr Mher venge la mort de David

Écoutez, écoutez bien, car ce que je vais vous conter n'est pas une histoire ordinaire. C'est le récit d'un sang qui ne meurt pas, d'une lignée que ni le fer ni le temps n'ont pu effacer. Avant de commencer, laissez-moi invoquer ceux qui nous ont précédés, car on ne parle pas des héros de Sassoun sans d'abord demander miséricorde pour leurs âmes.

Miséricorde pour Pokr Mher, le Petit Mher, le dernier des grands. Miséricorde pour Kohar Khanum, la dame au cœur de pierre précieuse, elle qui porta la douleur comme une couronne. Miséricorde pour Tzenov Hovan, l'homme à la voix qui portait plus loin que le tonnerre dans les gorges du Caucase. Miséricorde pour Kerry Toros, l'oncle fidèle, celui dont les bras ont tenu debout plus d'un destin chancelant. Et miséricorde pour David, David aux Sept Lignages, David de Sassoun, le plus grand de tous, lui dont la mort a déchiré le ciel comme on déchire un voile.

Car voilà comment les choses se passent, dans les montagnes d'Arménie : les héros naissent, combattent, meurent — mais leur sang, lui, continue. De père en fils, de grand-père en petit-fils, de lignage en lignage, la flamme se transmet. Et c'est ainsi que nous arrivons à Pokr Mher.

Pokr Mher retourne à Sassoun

Quand David mourut — que son soleil soit accordé à vos fils —, son fils Mher se trouvait à Gaboudgogh. La nouvelle ne lui était pas parvenue. Là-bas, loin des deuils et des larmes de Sassoun, il festoyait avec quarante jeunes hommes et quarante jeunes femmes, buvant du vin de grenade vieux de sept ans, riant, chantant, ignorant tout de ce qui venait de s'effondrer.

C'est ainsi que la vie se moque parfois des héros. Le plus grand guerrier de Sassoun gisait mort, et son fils levait sa coupe.

Le temps passa. Kerry Toros, l'oncle au regard pesant, celui qui avait survécu à trop de guerres pour ne pas savoir lire les signes, prit Tzenov Hovan à part et lui dit : — Hovan, si nous ne bougeons pas, Ch'm'shkig Sultan va fondre sur Sassoun. Il va tout piller, tout brûler. Il faut aller chercher le fils de David. Lui seul peut venger son père. Lui seul peut tenir la Maison des Grandees, la Chochantz Doun, et garder Sassoun debout.

Ils prirent avec eux sept peaux de buffle — vous comprendrez bientôt pourquoi — et prirent la route de Gaboudgogh.

Arrivés aux portes du palais, ils demandèrent au gardien où se trouvait le fils de leur frère. Le gardien les regarda droit dans les yeux et dit : — Il est mort.

C'était un mensonge, bien sûr. Mais un mensonge organisé, soigneusement construit. Car ceux qui gardaient Mher savaient ce qui arriverait s'il apprenait la mort de son père. Ils l'avaient enfermé derrière sept portes, sept portes de bois et de fer, et ils avaient ordonné aux musiciens de jouer sans relâche — trompettes, tambours, tout ce qui pouvait couvrir une voix humaine. Mher était trop précieux, ou trop dangereux, pour qu'on le laisse partir. Depuis Gaboudgogh, il tenait les rois ennemis à distance comme une forteresse vivante, et ses geôliers le savaient.

Kerry Toros ne crut pas le gardien. Il dit : — Nous savons reconnaître les tombes des nôtres. Dans notre lignée, les corps grandissent avec les années vécues : celui qui meurt à un an repose dans une tombe de dix Alep-Kaz de long, celui qui meurt à deux ans dans une tombe de vingt Alep-Kaz, et ainsi de suite, chaque année ajoutant dix kazes à la longueur de la sépulture. Montrez-nous le cimetière.

Ils parcoururent le cimetière de long en large. Aucune tombe n'avait la taille qui aurait convenu à un homme de leur sang. Mher était vivant.

Alors Tzenov Hovan dit : — Enroulez les peaux de buffle autour de moi.

C'était le moment pour lequel ils les avaient apportées. Car Tzenov Hovan n'était pas un homme ordinaire — sa

voix était une force de la nature, capable de traverser les montagnes, de fendre les vallées, de passer sous les portes les mieux calfeutrées. Mais une voix pareille, sans protection, peut tuer celui qui l'émet. Ils l'enveloppèrent donc dans les sept peaux, l'emmenèrent au sommet d'une colline, et Hovan ouvrit la bouche.

— Mher, mon garçon, bois ! Bois ton vin de grenade ! Ton père a été tué. Cela fait sept jours que nous le pleurons.

Dans la salle de fête, derrière les sept portes, Mher entendit quelque chose. Un souffle, une vibration, une voix qu'il reconnut sans pouvoir la nommer. Il cria aux musiciens : — Taisez-vous ! J'ai entendu la voix d'un des miens !

Les musiciens jouèrent plus fort. Les tambours tonnèrent, les trompettes hurlèrent. Mais Mher, immobile au milieu du bruit, cherchait la direction de cette voix :

— Elle venait, cette voix, mais d'où ? De l'est ou de l'ouest ? Du nord ou du sud ?

Et Hovan répondit, de sa colline, enveloppé dans ses peaux de buffle :

— Elle vient du nord, elle vient du sud, elle vient de l'ouest, elle vient de l'est. Ton père a été tué. Cela fait sept jours que nous le pleurons. Sa mort est sans vengeance. Viens avec nous. Tu es un guerrier de la Maison de Sassoun.

Le garde tenta encore de le retenir : — Ce n'est pas la voix des tiens, c'est le bruit des trompettes, ce sont les garçons qui jouent.

Mais à la troisième fois qu'il entendit l'appel, Mher n'écouta plus personne. Il se leva, et d'un seul coup de pied il fracassa la première porte. Puis la deuxième. Puis la troisième, la quatrième, la cinquième, la sixième. Et la septième s'ouvrit comme les autres — sous le pied d'un homme qui n'avait plus rien à perdre.

***

Kerry Toros le vit arriver de loin, marchant avec cette assurance des fils de héros qui ne savent pas encore qu'ils sont orphelins.

— Hovan, dit-il à voix basse, laisse-moi d'abord le mettre à l'épreuve. Si c'est bien le fils de David, je l'emmène à Sassoun. Si ce n'est pas lui, je le tue, et nous rentrons.

C'était la manière des anciens. On ne faisait pas confiance aux apparences. Le sang se prouvait.

Quand Mher s'approcha, Kerry Toros lui barra la route : — Où vas-tu comme ça, gamin, avec cet air de seigneur ?

— Deux hommes m'appelaient, répondit Mher. Où sont-ils ?

— Et qui es-tu, toi, pour qu'on t'appelle ? Tu n'es qu'un enfant.

— Si toi tu es un homme, pourquoi pas moi ?

Toros sourit intérieurement, mais son visage resta de pierre. — Je pourrais te lancer ma masse, gamin. Mais par égard pour ta jeunesse, lance la tienne en premier. Je lancerai ensuite.

Mher prit sa masse et la lança de toutes ses forces. Kerry Toros éperonna son cheval aux six jambes, le Lazky, et la masse passa sous le ventre de la bête sans toucher personne.

Puis Toros lança la sienne. Elle cloua la jambe de Mher contre sa selle. Toros la retira. Mher ne fit pas un bruit.

Toros le regarda, interdit. — Dis-moi, gamin. Qui est ton père ? Qui est ta mère ? Je crois que tu es un bâtard. Quand ma masse frappe les rochers, ils se brisent en mille morceaux. Et toi, tu n'as pas même gémi.

— Le bâtard, c'est toi, dit Mher. Mon père est David. Ma mère est Khantout.

Ils se reconnurent.

***

Mher regarda autour de lui. Son père n'était pas là. Il posa la question dont il connaissait déjà la réponse.

Tzenov Hovan lui dit : — Ton père a été tué. Ta mère est morte. Et d'un moment à l'autre, Ch'm'shkig Sultan peut fondre sur Sassoun.

Alors Mher tomba. Pas comme on tombe de fatigue — comme on tombe quand le monde s'effondre sous vos pieds. Ses oncles coururent vers lui, tentèrent de le relever. Ils n'y parvinrent pas. Ses larmes coulèrent pendant trois jours, si abondantes qu'elles transformèrent la terre autour de lui en bourbier.

Au bout de trois jours, Mher se releva. Et il pleura d'une autre façon — avec des mots, avec des images, avec tout ce qu'un fils n'a pas eu le temps de voir :

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles plutôt que d'être les yeux d'un enfant orphelin. Vous auriez dû voir le casque sur la tête de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir la ceinture autour de la taille de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir l'Épée-Éclair de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir la cotte de mailles de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir les bottes aux pieds de mon père.

Ô mes yeux, vous auriez dû devenir aveugles. Vous auriez dû voir Kourkig Jelaly, le cheval de mon père.

***

Puis Mher se tut. Il monta sur son cheval. Et avec Kerry Toros et l'oncle Hovan, il prit la route de Sassoun.

Le piège de Madghavank

Sur la route de Sassoun, il y avait un monastère qu'on appelait Madghavank. Dans les montagnes d'Arménie, les monastères n'étaient pas seulement des lieux de prière — ils étaient aussi des carrefours, des refuges, des postes d'observation. Et parfois, entre les mains des hommes, des pièges.

Les rois voisins, ceux qui avaient été les ennemis de David de son vivant et qui n'attendaient qu'une occasion de s'assurer que sa lignée ne leur causerait plus d'ennuis, avaient appris que Mher passerait par là. Ils étaient allés trouver l'abbé du monastère et lui avaient glissé à l'oreille : — Envoie-nous un message dès que tu le vois arriver. Nous nous occupons du reste.

C'est ainsi que la trahison s'habille, parfois, en robe de moine.

***

Vers le soir, alors que les trois hommes approchaient du monastère, Kerry Toros — qui chevauchait en tête, comme toujours, car les anciens passent devant pour que les jeunes ne marchent pas dans les embûches — s'arrêta brusquement.

Mher, qui le suivait avec Hovan, demanda : — Pourquoi t'arrêtes-tu, oncle ?

— Regarde, dit Toros. Ils ont barré la route avec de grands troncs. Ce n'est pas un accident. C'est pour nous épuiser. Nous allons devoir les déplacer un à un, et quand nous arriverons au monastère, à bout de forces, leurs soldats nous tomberont dessus.

C'était un piège simple, comme les meilleurs pièges le sont toujours.

— Comment on dégage la route ? demanda Mher.

— Si David était là, dit Toros, je soulevais les troncs avec ma lance et il les emportait. Mais David n'est plus là.

Mher le regarda. — Kerry. Tu les soulèves. Je les emporte.

Toros glissa sa lance sous le premier tronc et le souleva. Mher l'enlaça de ses deux bras, le porta jusqu'au bord du ravin, et d'un coup de pied l'envoya dans le vide. Ils firent ainsi pour chaque tronc, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la route soit libre, avant que la nuit ne tombe.

***

Ils entrèrent dans le monastère. L'abbé les accueillit avec les égards réservés aux voyageurs — une grande chambre, de la nourriture, un toit pour la nuit. Et pendant qu'ils mangeaient et s'endormaient, il envoya secrètement un message aux sept rois.

Kerry Toros se réveilla à l'aube. Il alla à la fenêtre. Dehors, aussi loin que portait le regard, il n'y avait que soldats. Les armées des sept rois avaient encerclé le monastère pendant la nuit, silencieusement, comme une marée.

— Mher ! Réveille-toi ! Les sept rois sont là, leurs armées ont cerné le monastère !

Mher se frotta les yeux. Hovan se leva. Ils s'approchèrent tous les trois de la fenêtre. Dans une forêt, on peut compter les arbres. Les soldats des sept rois, on ne pouvait pas les compter. Et au milieu d'eux, on pouvait voir l'abbé.

Mher dit simplement : — Je sors. Suivez-moi.

***

Il monta sur son cheval et fonça dehors.

Ce qui suivit, les conteurs le décrivent toujours de la même façon, parce qu'il n'y a pas d'autre façon de le dire : Mher frappa à droite, frappa à gauche, et les soldats tombèrent comme des nuées de moustiques que le vent disperse. Il n'y avait pas de stratégie, pas de formation, pas de manœuvre. Il y avait Mher, et il y avait ceux qui se trouvaient devant lui.

Voyant cela, Kerry Toros et Tzenov Hovan furent pris à leur tour par la fièvre du combat. Chacun arracha un

platane — un arbre entier, racines comprises — et se jeta dans la mêlée.

Mher, au milieu du carnage, les aperçut et cria : — Mais qu'est-ce que vous faites avec des arbres ?

Toros répondit, sans ralentir : — Toi, gamin, tu étales le blé sur l'aire de battage. Nous, on ramasse les épis qui traînent.

***

Quand le dernier soldat fut dispersé, ils capturèrent l'abbé et le ramenèrent au monastère.

Mher descendit de cheval. De la main gauche, il souleva le lourd linteau de pierre de la porte du monastère. De la main droite, il saisit l'abbé par les cheveux, glissa sa tête sous le linteau, et laissa retomber la pierre.

Puis il se redressa et dit : — Ce monastère ne s'appellera plus Madghavank. Il s'appellera désormais Madnavank — le monastère de la trahison. Pour que personne n'oublie ce que son abbé a fait.

Les noms, en Arménie, ne sont pas des détails. Ils sont des mémoires gravées dans la pierre, des jugements que le temps ne peut pas effacer.

***

Mher, Kerry Toros et Tzenov Hovan remontèrent sur leurs chevaux et reprirent la route de Sassoun.

L'armure de David et la vengeance de Mher

Quand ils arrivèrent à Sassoun, Tzenov Hovan descendit dans les profondeurs de la Maison des Grandees et en ressortit les bras chargés. Il portait l'armure, les armes, tout ce qui avait appartenu aux guerriers de Sassoun. Et derrière lui venait Kourkig Jelaly, le cheval légendaire, celui dont on disait qu'il n'était pas tout à fait un cheval ordinaire — car rien, à Sassoun, n'était tout à fait ordinaire.

Hovan posa tout cela devant Mher et dit : — Mon fils, prends cette armure. Revêts-la. Monte ce cheval. Des guerriers de la Maison de Sassoun, il ne reste plus que toi. Pour qui garderais-je tout cela ?

C'est ainsi que se transmettent les héritages, dans les grandes familles — non pas par des mots écrits sur du papier, mais par le poids d'une cotte de mailles que l'on pose sur les épaules d'un fils.

***

Mher revêtit la Cotte de Mailles de David. Il drapa sur ses épaules le Manteau de Velours. Il chaussa les Bottes d'Arzroum — car Arzroum, la grande cité arménienne, était réputée pour son cuir et ses artisans, et les bottes qu'on y fabriquait étaient celles des hommes qui marchaient vers la bataille sans trembler. Il

ceignit l'Épée-Éclair à sa taille. Il prit en main la Lance du guerrier et accrocha à son bras la Masse redoutable.

Puis il glissa le mors d'acier dans la bouche de Kourkig Jelaly et posa sur son dos la Selle de Nacre.

Il allait le monter quand le cheval parla.

Car Kourkig Jelaly parlait. Dans la tradition arménienne, les chevaux des grands héros ne sont pas de simples montures — ils sont des compagnons, des juges, parfois des sages. Kourkig Jelaly avait porté David. Il connaissait le poids d'un héros.

— Eh, gamin arrogant, dit le cheval. Qui es-tu pour me monter ? En as-tu seulement le droit ?

Mher ne se démonta pas. — Kourkig Jelaly, ne fais pas le difficile. Je suis moi aussi un brave de la Maison de Sassoun.

Le cheval réfléchit un instant — et ce fut un vrai silence, le genre de silence où une décision se prend. — Par égard pour David, dit-il enfin, je ne t'en voudrai pas pour ce que tu as dit. Monte.

Mher monta.

***

Il demanda à ses oncles de montrer la voie. Ils partirent ensemble affronter Ch'm'shkig Sultan, la puissance ennemie qui menaçait Sassoun depuis la mort de David.

Tzenov Hovan, en chemin, laissa échapper ses doutes à voix haute : — Que puis-je faire, moi ? Mher est encore jeune, il ne mesure pas ce qui l'attend. Et moi, je suis vieux. Je n'ai plus la force de combattre.

Mher se retourna vers lui. — Oncle. Nous sommes de la Maison de Sassoun, oui ou non ? Les rois ennemis n'oseraient pas s'approcher de nos tombes, même quand nous sommes morts. Alors en avant. Notre combat nous attend.

Et Kourkig Jelaly, qui avait tout entendu, ajouta sa voix : — Pourquoi as-tu peur, homme de peu de foi ? Je piétinerai à moi seul trois fois plus de soldats que ceux qui nous font face. Que sont-ils, après tout ? Je les massacrerai de ma queue, de mes sabots, et de mon souffle.

Ce n'était pas de la vantardise. C'était de la certitude.

***

Ils atteignirent la cité de Ch'm'shkig Sultan. Mher évalua la situation et demanda à ses oncles : — Vous préférez attaquer la ville ou l'armée ?

Ils pesèrent la question. — Nous ne sommes pas en nombre suffisant pour prendre et raser la ville.

Mher réfléchit. — Vous pesez chacun deux fois mon poids. Je vous envoie tous les deux sur un front, et seul je tiens l'autre. Vous êtes d'accord ?

Tzenov Hovan et Kerry Toros échangèrent un regard. — Nous, nous attaquons la ville.

Et ils s'élancèrent.

***

Mher tira l'Épée-Éclair et fondit sur l'armée. Il frappa à droite. Il frappa à gauche. Il n'épargna ni soldat ni officier. Il les abattit tous, et quand ce fut fini, il dit simplement : — Ceci, je l'ai fait pour venger mon père.

Puis il saisit Ch'm'shkig Sultan elle-même. Il attacha sa chevelure à la queue de Kourkig Jelaly et laissa le cheval partir au galop. Le cheval traversa les terres, laissant derrière lui des morceaux épars dans chaque contrée qu'il traversait. Quand il s'arrêta, il ne restait plus que les cheveux, toujours noués à sa queue.

Mher alla voir ce que ses oncles avaient accompli.

***

La ville était rasée. Pas une pierre sur une autre. Pas un mur debout. Sauf un chat, perché au sommet d'un minaret, qui regardait autour de lui d'un air tranquille, comme si tout cela ne le concernait pas.

Mher arracha un platane et envoya le chat valser du haut de son perchoir.

Puis il grimpa au sommet du mont Nemruth — cette montagne ancienne, que les peuples du Caucase connaissaient bien et qui dominait les terres comme un trône de pierre — et de là-haut, il scruta l'horizon. Une colonne de fumée montait quelque part.

Il redescendit, retourna dans les ruines de la ville. Dans un recoin, parmi les décombres, une vieille sorcière était accroupie, soufflant sur un feu qu'elle venait d'allumer.

— Pourquoi fais-tu monter cette fumée ? demandèrent Mher et ses oncles.

La vieille leva les yeux et dit, sans une once de peur : — Pour que vous ne puissiez pas dire que vous avez détruit Khlat si complètement qu'aucune fumée ne s'en est jamais plus élevée.

Même dans la défaite, il y avait ceux qui refusaient de laisser l'ennemi avoir le dernier mot. La vieille sorcière, à sa façon tordue, défendait l'honneur de sa ville.

Mher la regarda. Puis il courba deux arbres vers le sol, attacha un pied de la vieille au sommet de l'un, l'autre pied au sommet de l'autre, et lâcha les deux arbres en même temps.

C'est ainsi que fut achevée la destruction de Khlat.

***

— J'ai vengé la mort de mon père, dit Mher.

Et les trois hommes prirent ensemble le chemin du retour.

La promesse de David et Kohar Khanum

Le temps passa. À Sassoun, les jours se succédaient, et Mher les regardait passer comme un homme qui sait qu'il n'est pas à sa place. Un matin, il dit à son oncle ce qu'il portait en lui depuis longtemps :

— Oncle, je dois partir. Je dois parcourir le monde. Je ne peux pas rester ici.

Il fit une pause, puis ajouta, à voix plus basse, comme si les mots lui coûtaient : — Il n'y a pas d'héritier pour moi. Et la mort ne veut pas de moi non plus.

C'était le fardeau de Mher. Dans la tradition arménienne, certains héros portent en eux une force si démesurée que le monde ordinaire ne peut les contenir — ni les retenir, ni les libérer. Mher était de ceux-là. Trop vivant pour mourir, trop seul pour vraiment vivre.

Il ceignit l'Épée-Éclair, monta sur Kourkig Jelaly, et s'en alla.

***

Il chevaucha longtemps. Le temps et la distance n'avaient pas beaucoup de prise sur Mher. Il traversa des plaines, des vallées, jusqu'à ce qu'il se retrouve devant une forêt si dense que même la lumière n'y

passait plus. Kourkig Jelaly s'arrêta. Il n'y avait pas de chemin.

Mher mit pied à terre et abattit les arbres un à un, se frayant un passage à la force des bras, jusqu'à l'aube. De l'autre côté de la forêt, il trouva un rocher immense qui barrait la route. Il allait chercher un moyen de contourner l'obstacle quand un renard détala devant lui.

Dans les récits arméniens, le renard n'est jamais là par hasard. Il connaît les chemins que les hommes ne voient pas. Mher le suivit, sans trop savoir pourquoi, comme on suit parfois une intuition. Le renard le mena jusqu'au sommet de la montagne. Et là, en regardant autour de lui, Mher aperçut au loin les toits et les tours d'une capitale.

Il descendit vers elle.

***

En chemin, il fit halte près d'une caverne isolée pour se reposer. C'est alors qu'une gazelle passa devant lui, haletante, la langue pendante, comme si elle avait été longtemps pourchassée. Mher tendit son arc, tira, et la gazelle tomba.

Il regardait encore sa proie quand il vit arriver vers lui un groupe de vingt cavaliers. Ils criaient, ils insultaient : — Comment ose-t-il, le fils de ce fou de David de Sassoun, tuer la gazelle de notre roi !

Mher n'aimait pas qu'on parle de son père sur ce ton. Il n'aimait pas non plus qu'on lui parle sur ce ton à lui. La colère lui monta au visage, et il lança son cheval vers eux. Les vingt hommes, en voyant Mher fondre sur eux, firent quelque chose de parfaitement raisonnable : ils firent demi-tour et s'enfuirent à toute bride.

***

Mher continua sa route jusqu'aux portes de la cité du roi Bajig. Il n'entra pas. Il dressa sa tente à l'extérieur des murs — comme le font les guerriers qui arrivent en leur propre nom, sans demander permission, sans se cacher.

La nouvelle parvint rapidement au roi : Mher de Sassoun était là, campé devant la ville.

Le roi Bajig ne tergiversa pas. Il prit avec lui son vizir, ses ministres, ses conseillers, et sortit en personne à la rencontre de Mher. Il s'approcha et dit :

— Au temps où ton père combattait Msrah Melik, lui et moi avons fait un serment.

— Quel serment ? demanda Mher.

— Nous nous sommes juré que si j'avais un jour une fille et lui un fils, ma fille serait donnée à son fils. Dieu a donné un fils à David — toi. Et il m'a donné une fille. Veux-tu la prendre pour épouse ?

C'était une promesse d'avant. Une promesse faite entre deux guerriers sur un champ de bataille ou dans le feu d'une alliance — le genre de serment que les hommes de cette époque considéraient comme aussi solide que le fer. David n'était plus là pour l'honorer. Mais son fils, lui, était là.

Mher répondit avec la franchise directe qui était la sienne : — Si la jeune fille me plaît, je la prendrai. Si elle ne me plaît pas, je ne la prendrai pas.

Ils allèrent voir la jeune fille. Elle s'appelait Kohar Khanum — Dame Kohar, celle dont le nom signifie le joyau, la gemme précieuse. Quand Mher la vit, elle lui plut. Et quand elle vit Mher, il lui plut aussi.

Parfois, les promesses faites par les pères trouvent leur sens dans les yeux des enfants.

Kohar Khanum

Le lendemain matin, Kohar Khanum se leva avant tout le monde et s'approcha de sa fenêtre. Elle regarda dehors et vit Mher endormi dans sa tente, les jambes allongées au-delà de la toile, exposées au soleil qui montait déjà haut dans le ciel.

Quelque chose se serra dans sa poitrine. Pas de la pitié, exactement — Kohar n'était pas femme à s'apitoyer facilement. Plutôt une pensée pratique, directe : cet homme allait attraper une insolation.

Elle s'habilla. Vêtement cramoisi, armes ceintes à la taille, elle monta sur son étalon bai et chevaucha jusqu'à la tente de Mher.

— Mher, dit-elle. Le soleil te frappe.

Mher ouvrit un œil. — Qu'est-ce que je peux y faire ? La tente est trop petite.

— La tente n'est pas trop petite, dit Kohar. Elle est grande. C'est toi qui es un Aznahour.

Un Aznahour — un noble, un seigneur de haute lignée, dont le corps même semblait trop grand pour les espaces ordinaires. C'était un compliment et une moquerie à la fois, et Mher le sentit.

— Laisse-moi dormir, dit-il.

— Je suis le fils du roi, dit Kohar. Je veux éprouver ta force. Bats-toi contre moi. Si tu gagnes, je te donne ma sœur Kohar au lever du soleil. Si tu perds, je te coupe la tête.

***

Mher monta à cheval. Kohar monta à cheval. Ils se firent face sur le terrain.

Quand Mher lança sa masse, Kohar la rattrapa. Quand Kohar lança sa masse, Mher la rattrapa. Aucun des deux ne céda. La terre résonnait sous les sabots des chevaux, les bras ne fléchissaient pas, et ni l'un ni l'autre ne voulait être le premier à baisser les yeux.

Ce fut Kohar qui parla la première : — Mher, arrêtons-nous. Nous avons épuisé les bêtes. Retourne te reposer dans ta tente. Je t'envoie à manger et à boire.

Elle repartit, fit rôtir un agneau, fit préparer une outre de vin, du pain, et envoya le tout à la tente de Mher avec un serviteur. Mher mangea, but, s'allongea et dormit jusqu'au matin.

***

Au lever du soleil, Kohar changea de vêtement. Elle passa un habit noir — la couleur du défi, de l'épreuve qui ne pardonne pas — ceignit ses armes et revint à la tente.

À l'entrée, elle demanda : — Es-tu Mher, le fils de David ?

— Oui, dit Mher.

— Es-tu celui qui est venu prendre ma sœur Kohar ?

— Oui, dit Mher.

— Alors je vais t'éprouver encore une fois. Si tu gagnes, je te donne ma sœur demain matin. Si je gagne, je te coupe la tête. Quelle est l'épreuve ? demanda Mher. — Nous tirerons une flèche à travers ton anneau. Celui qui manque perd.

L'anneau de Mher était large — assez pour qu'une flèche y passe. Ils le posèrent comme cible.

Kohar tira la première. Sa flèche traversa l'anneau sans même le faire bouger.

Mher prit son arc, visa. Et à ce moment-là, Kohar vint se placer juste devant lui.

Il leva les yeux. Son regard s'attarda sur son visage — et il ne put pas s'en empêcher, parce que Kohar était belle de cette beauté qui ne demande pas la permission — et sa flèche dévia. Elle toucha l'anneau, le fit tomber, mais ne le traversa pas.

Kohar leva sa masse. — Les termes sont les mêmes. Je te coupe la tête.

— Non, dit Mher. Tu t'es placée devant moi. C'est ton visage qui a dévié ma flèche. Ce n'est pas une défaite.

Kohar reposa l'anneau. — Très bien. Une dernière fois. Si tu traverses l'anneau, je tiens ma parole. Si tu manques, je te coupe la tête.

Mher visa. Tira. La flèche passa au centre de l'anneau sans le toucher.

***

Kohar baissa sa masse. Et pour la première fois, quelque chose ressemblant à un sourire passa sur son visage.

— Mher, dit-elle, tu es digne d'être le mari de Kohar. Mais je te le dis encore une fois — ne laisse pas le soleil te frapper.

Elle repartit et envoya une deuxième tente avec un serviteur, avec l'ordre de la dresser de manière à couvrir les pieds de Mher.

C'est à ce moment-là que Mher comprit. Il n'y avait pas de frère. Il n'y avait pas de fils du roi venu le tester. C'était Kohar elle-même — depuis le début. Kohar qui l'avait regardé dormir depuis sa fenêtre, qui avait combattu contre lui à la masse, qui avait failli lui couper la tête, qui s'était placée devant lui pour le faire trébucher, et qui avait envoyé une tente supplémentaire pour que ses pieds ne brûlent pas au soleil.

Dans la tradition arménienne, les femmes qui valent quelque chose ne se laissent pas donner — elles choisissent. Et Kohar avait choisi à sa façon.

***

Quelques jours plus tard, Mher et Kohar furent unis. Les noces durèrent sept jours et sept nuits — comme il se doit pour une maison de la taille de Sassoun — avec festins, chants, et tout ce que la joie peut contenir quand elle se donne sans retenue.

Mais le soir des noces, quand Mher vint retrouver Kohar, elle avait posé une épée entre eux dans le lit.

— Le Roi de l'Ouest lève un tribut sur mon père, dit-elle. Si tu peux y mettre fin, tu seras mon mari et je serai ta femme.

Ils dormirent, l'épée entre eux.

***

Au matin, Mher monta sur Kourkig Jelaly et prit la route de l'Ouest.

Quand les soldats du roi virent arriver Mher — cet homme qui sur son cheval ressemblait à une montagne posée sur une montagne — la terreur les saisit. Ils rassemblèrent leur armée malgré tout, parce que c'est ce que font les soldats, et ils vinrent l'affronter.

Mher éperonna Kourkig Jelaly. Ensemble, ils s'abattirent sur l'armée comme une tempête qui n'a pas de pitié. Ils combattirent jusqu'au coucher du soleil. Quand la nuit tomba, Mher fit demi-tour et rentra.

Il trouva Kohar et lui dit : — J'ai tué le Roi de l'Ouest. Personne ne viendra plus jamais réclamer de tribut à ton père.

L'épée, cette nuit-là, disparut du lit.

Le retour à Sassoun et les fils du roi d'Alep

Le temps passa. Un message arriva de Sassoun.

C'était Tzenov Hovan qui écrivait, et les mots portaient le poids d'un homme qui n'a plus l'âge de se battre seul : — Mher, les petits-fils insolents de Gosbad deviennent menaçants. Ils cherchent querelle à Sassoun. Je n'ai plus la force de les affronter. Viens vite.

Mher lut le message et se tourna vers Kohar. — Prends ma masse et accroche-la à la porte. Si des pahlevans — des guerriers, des hommes de force — passent par ici, ils ne t'importuneront pas. Ils verront la masse et diront : Mher est à la maison, il dort.

C'était une ruse simple, presque tendre dans sa franchise. La masse de Mher était connue dans tout le pays. Son ombre suffisait à tenir les hommes à distance. Il confia donc sa maison à son arme et son arme à sa femme, monta sur Kourkig Jelaly, et prit la route de Sassoun.

***

Il arriva le soir. Quelque chose se noua dans sa gorge en apercevant les contours familiers de la ville — les murs, les toits, les chemins qu'il avait parcourus enfant. L'émotion le saisit sans prévenir, comme elle saisit

parfois même les plus grands guerriers, et des larmes lui montèrent aux yeux.

Les portes étaient fermées. Son oncle avait verrouillé et s'était couché.

Mher appela — et sa voix, dans la nuit, avait quelque chose d'une plainte et d'une chanson à la fois, comme les veilleurs qui chantent pour ne pas dormir :

— Oncle, mon père, réveille-toi. Réveille-toi de ton doux sommeil.

Hovan entendit la voix dans son demi-sommeil et murmura : — Une voix claire est venue jusqu'à mon oreille et m'a tiré de mon sommeil profond.

Sa femme grommela sans ouvrir les yeux : — Quelle voix, homme ? C'est la Maison de Sassoun. Tu as barré les portes. Tu as encore peur ?

— Oui, dit Hovan doucement. J'ai peur. Je suis vieux. Mes proches sont loin de moi.

Mher monta alors sur le toit et chanta plus fort :

— Oncle, mon père, réveille-toi. J'ai laissé ma maison derrière moi. J'ai laissé ma masse à la porte. Je l'ai confiée à la fille du roi Bajig.

Hovan se leva d'un bond, courut ouvrir, et quand il vit Mher, il le prit par la tête et l'embrassa sur le front. —

Comment as-tu pu partir et laisser ta maison sans protection ? Qui veille sur elle ?

— Seul Dieu et ses anges savent que je suis parti, dit Mher. Et il y a sur ma masse un grand joyau qui jette une lumière aveuglante sous le soleil. Personne n'osera forcer la porte en le voyant. Et la nuit, les bougies de cire brûlent — leur éclat éloigne également les indésirables.

Hovan hocha la tête, les yeux brillants. — Sois mille fois le bienvenu. Je sais que tu prendras la place de ton père.

***

— Qui t'importune, oncle ? demanda Mher.

— Les quatre petits-fils de Gosbad. Quatre petits-fils, comme quatre bêtes sauvages.

— J'irai les capturer. Tu veux que je les tue ou que je te les ramène vivants ?

— Fais comme tu veux, dit Hovan. Tue-les ou ramène-les.

***

Le lendemain matin, Mher monta sur Kourkig Jelaly et chevaucha vers Lerra Dasht — la plaine large et

dégagée où les conflits se réglaient à découvert, sous le ciel ouvert du Caucase.

Il vit venir vers lui les quatre petits-fils de Gosbad. Dès qu'ils l'aperçurent, ils décochèrent leurs flèches sans même s'arrêter. L'une d'elles atteignit le sabot de Kourkig Jelaly et s'y enfonça.

Mher tira l'Épée-Éclair et frappa la flèche d'un coup sec — il en coupa la moitié, mais l'autre moitié resta logée dans le sabot. Il n'avait pas le temps pour ça maintenant. Il chargea, captura les quatre petits-fils, et les ramena à son oncle.

Kourkig Jelaly boitait légèrement en entrant dans la cour. Hovan vit le sabot blessé, se pencha, et trouva le bout de flèche encore planté dans la chair. Sans un mot, il alla chercher ce qu'il fallait — des hyacinthes et des émeraudes, car dans l'ancienne Arménie, les pierres précieuses n'étaient pas seulement des ornements, elles portaient des vertus de guérison que les herboristes et les sages connaissaient bien. Il les fit fondre et versa l'onguent chaud dans la blessure.

Le sabot guérit. Et quand il guérit, il était plus solide qu'avant.

Quant aux quatre petits-fils de Gosbad, Mher les cloua à la porte — deux d'un côté, deux de l'autre — comme on cloue un avertissement à ceux qui passeraient encore par là avec de mauvaises intentions.

***

Il reprit la route vers Kohar Khanum. Il chevauchait depuis un moment quand il rencontra une troupe : quarante frères à dos de chameaux, les fils du roi d'Alep, des pahlevans de haute stature. Ils échangèrent les salutations d'usage, et les quarante dirent à Mher :

— Nous sommes quarante frères. Si tu te joins à nous, nous serons quarante et un.

— Je serai votre frère, dit Mher. Mais dites-moi — d'où venez-vous, et que faites-vous si loin d'Alep ?

— Nous avons une sœur, dirent-ils, qui a pris le trône de notre père et nous a chassés. Elle règne sur notre pays.

— Amenez-moi à elle. Je veux voir quelle sorte de sœur elle est.

Les quarante frères se regardèrent. — Si tu veux vraiment savoir... Notre sœur est née cannibale. Elle a dévoré notre père, notre mère, et tous les habitants de la ville.

***

Dans les traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, les démons cannibales — souvent des femmes aux pouvoirs surnaturels — représentent la transgression absolue, la rupture de tout lien humain et familial. Ils ne sont pas simplement mauvais : ils sont ce

qui détruit l'ordre du monde de l'intérieur. C'est pourquoi il faut un héros de l'extérieur pour venir les abattre — quelqu'un qui n'appartient pas à cet espace souillé.

Mher était cet homme-là.

Il alla trouver la sœur cannibale, la saisit, et d'un seul coup lui trancha la tête.

Puis il retourna vers les quarante frères. — J'ai tué votre sœur cannibale. Vous pouvez rentrer dans votre ville.

Les quarante se jetèrent à ses pieds, lui embrassèrent les mains, les pieds. — Nous n'avions pas pu la détruire nous-mêmes. Tu nous as sauvé la vie. Prends notre royaume si tu le veux. Nous serons tes serviteurs jusqu'à notre dernier jour.

Mher les regarda. — Je ne veux rien de vous. Je ne veux pas être roi. Je ne veux pas être le seigneur d'une ville.

Il fit une pause, puis dit ce qu'il portait en lui depuis toujours, cette phrase qu'il avait dite à son oncle avant de partir, et qu'il répétait maintenant comme un homme qui essaie de comprendre sa propre nature :

— Je suis Mher, fils de David de Sassoun. Je ne peux pas rester. Je ne peux pas avoir d'héritier. Et la mort ne veut pas de moi.

Il remonta sur Kourkig Jelaly et continua sa route.

Le Rocher de Van

De la ville d'Alep, Mher chevaucha vers l'est jusqu'à Bagdad.

À l'entrée de la ville, il vit un vieil homme assis au bord du chemin. Mher s'arrêta. — Que se passe-t-il à Bagdad ? Qui est le roi ?

— Je ne connais pas le roi, dit le vieillard. Mais on dit qu'il est un petit-fils du Calife.

— Et le tombeau de Baghdasar — où est-il ?

— En face du palais du roi.

— Baghdasar est de ma parenté, dit Mher. Il est de la Maison de Sassoun. Montre-moi son tombeau.

Le vieillard le guida. Mher descendit de cheval dans le jardin qui entourait la tombe, se prosterna, et pria. On dit que l'empreinte de ses mains est encore visible dans la pierre là où il s'est agenouillé ce jour-là.

***

Il quitta Bagdad et chevaucha jusqu'à la ville de Gézir.

Là coule la rivière Gézir-Shat, alimentée par cent quarante ruisseaux qui descendent des montagnes et s'y déversent en un seul courant. Trois fois déjà, cette

rivière avait inondé la ville — dévastatrice, incontrôlable, indifférente aux hommes qui vivaient sur ses rives.

Mher regarda le fleuve. Puis il chercha un rocher d'une taille convenable — c'est-à-dire, une taille que seul Mher pouvait soulever — et le jeta au centre du courant. Le rocher se posa au fond du lit et divisa la rivière en deux bras, qui s'éloignèrent de part et d'autre de la ville comme deux bras qui s'écartent pour laisser passer. Gézir ne fut plus jamais inondée.

Sur ce rocher, Mher bâtit Brcha-Balak — la forteresse qu'on ne peut pas détruire. Elle existe encore, dit-on, pour ceux qui savent où regarder.

***

Il reprit la route vers la maison de Kohar, dans la ville du roi Bajig.

Sa masse était toujours accrochée à la porte, exactement là où il l'avait laissée. Personne n'était entré. Le joyau enchâssé dans le métal avait fait son office.

Mher entra.

Il trouva Kohar allongée sur sa couche. Elle était morte.

Il prit sa main — et vit qu'elle tenait une lettre. Il la déplia et lut : *Quand tu rentreras et que tu me trouveras ici, je*

t'en supplie, ramène-moi à Sassoun et enterre-moi près de Khantout Khanum.

Khantout Khanum était sa mère à lui — la mère de Mher, enterrée à Sassoun. Kohar avait voulu reposer près d'elle. Dans sa mort, elle avait pensé à la maison de son mari, à la terre de Sassoun, comme si elle avait toujours voulu y appartenir.

Mher prit le corps de Kohar dans ses bras et repartit vers Sassoun.

***

Quand il arriva, il apprit que Tzenov Hovan, son oncle, était mort lui aussi pendant son absence.

Il construisit un tombeau et enterra Kohar aux côtés de Khantout, comme elle l'avait demandé. Puis il fit chanter quarante messes — quarante, le nombre des grands deuils, le nombre des grandes traversées — pour le repos de l'âme de Kohar, de Hovan, et de tous les morts de la Maison de Sassoun. Il y en avait eu beaucoup.

Quand les messes furent chantées, il voulut partir. Mais la terre ne voulait plus le porter. Sous ses pas, sous les sabots de Kourkig Jelaly, le sol fléchissait, cédait, comme si le monde lui-même refusait de le soutenir.

Mher fit demi-tour et alla jusqu'au tombeau de sa mère. Il posa la main sur la pierre et chanta, à voix basse d'abord, puis de plus en plus fort, de cette voix qu'on

entend dans les lamentations arméniennes depuis des siècles — à la fois plainte et prière :

— Mère, lève-toi. Mère, lève-toi. Je suis Mher, l'enfant que tu as nourri. Tu m'as porté près de ton cœur pendant neuf mois. Tu as souffert sur cette terre. J'ai erré sans but à travers le monde entier — et je n'ai trouvé nulle part une mère aussi chère que toi.

Une voix sortit du tombeau — lointaine, voilée, comme quelque chose qui parle depuis l'autre côté de ce que les vivants peuvent entendre :

— Que puis-je faire, mon fils ? Que puis-je faire ? Les traits et les couleurs ont quitté mon visage. La lumière a quitté mes yeux. Le serpent et le scorpion nichent sur moi. Tu as assez erré dans le monde. Assez erré... Akravou Kar est ton refuge. Va vers Akravou Kar — le Rocher du Corbeau.

Mher pleura. La voix ne revint pas.

***

Il alla alors au tombeau de son père. Il s'agenouilla dans la neige — la neige de m'rmour, froide et lourde comme un chagrin qui a pris de l'âge — et chanta encore :

— Père, lève-toi. Père, lève-toi. Je n'appartiens plus à la grande Maison de Sassoun. Je n'appartiens plus à ce monde. La neige est tombée aujourd'hui, et les pieds de ton fils Mher brûlent du froid de m'rmour. J'ai eu faim de

ta présence, père. J'ai eu faim de tes mots qui apaisaient. Et j'ai erré seul dans le monde.

Une voix sortit du tombeau de David — plus grave, plus ancienne, celle d'un homme qui a tout vu et tout traversé avant d'aller là où il est maintenant :

— Que puis-je faire, mon fils ? Que puis-je faire ? Les traits et les couleurs ont quitté mon visage. La lumière a quitté mes yeux. Le serpent et le scorpion nichent sur moi. Tu as assez erré dans le monde. Assez erré... Akravou Kar est ton refuge. Quand le monde sera détruit et rebâti. Quand la terre pourra à nouveau porter ton cheval. Alors — le monde sera à toi.

Mher pleura longtemps. La voix ne revint plus.

***

Il chevaucha vers Vosdanah Gaban.

À son arrivée, le prince de la ville lui tendit un lasso et le captura — lui et son cheval, liés ensemble. C'était une humiliation que personne avant lui n'avait osé infliger à un fils de Sassoun.

Mher, immobilisé, invoqua ce qu'il y avait de plus sacré dans les deux traditions qui se croisaient en lui — l'ancienne Arménie et l'Arménie chrétienne : — Au nom du Pain et du Vin, du Seigneur Éternel, et de la Haute Madone de Marout —

Et il frappa. Les liens se rompirent. Kourkig Jelaly fut libre.

Mais la terre continuait de céder sous eux. Mher leva les yeux vers le ciel et demanda à Dieu — directement, comme on parle à quelqu'un qu'on connaît depuis longtemps et à qui on ne cache plus rien — soit de lui envoyer un dernier combat, soit de lui prendre l'âme.

Dieu envoya sept anges à cheval.

Ils se battirent de midi jusqu'au coucher du soleil. Mher brandit l'Épée-Éclair, mais la lame ne pouvait pas atteindre les anges — elle glissait sur eux comme sur de la lumière. Et la terre, sous Kourkig Jelaly, continuait de s'enfoncer. Les sabots du cheval disparaissaient dans le sol à chaque pas, comme si la terre refusait de porter ce poids immense, ce poids d'un homme qui n'était ni tout à fait mortel ni tout à fait libre de mourir.

— Hai, hoy, dit Mher à voix haute, pour lui-même, pour personne. C'est inutile. La terre aussi est devenue vieille et fatiguée. Elle ne peut plus porter les sabots de mon cheval.

Il descendit de Kourkig Jelaly et le guida à pied jusqu'au pied d'une montagne près de Van. Là se trouvait un grand rocher. Les gens l'appellent depuis ce jour le Rocher de Van.

Mher s'arrêta devant lui et dit — à voix basse, comme un jugement qu'on se prononce à soi-même : — Je vais

frapper ce rocher avec mon épée. Si la lame le fend, je suis innocent. Si elle ne le fend pas, je suis coupable.

Il frappa.

Le rocher se fendit en deux.

Mher entra. Kourkig Jelaly entra. Et le rocher se referma sur eux.

***

Quand Kerry Toros apprit ce qui s'était passé — que Mher était enfermé dans la roche, vivant mais absent, présent mais inaccessible — le chagrin l'emporta. Il mourut de peine.

***

On dit que Mher est encore là, dans le Rocher de Van, avec son cheval et son épée. Il attend. Il attend que le monde soit détruit et rebâti, que la terre soit assez solide pour porter à nouveau ses pas. Certains soirs, près du lac de Van, on entend le bruit sourd de sabots frappant la pierre de l'intérieur. Ce n'est pas un tremblement de terre. C'est Kourkig Jelaly qui s'impatiente.

Et Mher attend.

Le Rocher du Corbeau

On dit que deux fois par an, le rocher s'ouvre.

Une fois à Vardavar — la grande fête de l'eau et des roses, célébrée en plein été, quand on s'asperge d'eau en signe de purification et de joie, héritée des temps où l'on honorait Anahit, déesse de la fertilité et de l'amour. Une fois à Hambartzoum — l'Ascension, quarante jours après Pâques, quand le ciel et la terre semblent plus proches l'un de l'autre qu'en aucun autre moment de l'année.

Ces deux fêtes ont ceci en commun : elles parlent de passage, de montée, de ce qui traverse la frontière entre ce monde et l'autre. Et c'est à ces moments-là, dit-on, que le rocher de Van se fend.

Mher sort alors sur Kourkig Jelaly. Il galope sur les terres rocheuses, couvre en une heure la distance de quarante jours de route — quarante, toujours ce nombre des grandes épreuves et des grandes distances. Mais quand les sabots touchent la terre ordinaire, le sol cède encore. Les jambes du cheval s'enfoncent. Mher ne peut pas avancer.

Il fait demi-tour. Il rentre dans le rocher. Et le rocher se referme.

***

On raconte aussi que la veille de Hambartzoum, un berger s'approcha un jour d'Akravou Kar — le Rocher du Corbeau. Le rocher s'ouvrit. Le berger entra.

Il vit un homme immense assis dans la pierre, immobile, comme quelqu'un qui attend depuis si longtemps qu'il n'est plus tout à fait dans le temps.

— Mher, demanda le berger, quand sortiras-tu de cet endroit ?

Mher leva les yeux. Et il dit ce qu'il répète, sans doute, à quiconque vient lui poser cette question depuis des siècles :

— Si je sors d'ici, la terre ne me portera pas. Je ne resterai pas sur cette terre tant que le monde sera mauvais et que le sol sera faux.

Il marqua une pause — la pause d'un homme qui a eu beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'il attend.

— Quand le monde mauvais sera détruit et rebâti. Quand le blé poussera gros comme une gousse de rose. Quand l'orge poussera grosse comme une noix. C'est seulement alors que mon cheval et moi pourrons partir.

Le berger sortit. Le rocher se referma derrière lui.

***

Et tous les vendredis, dit-on, de l'eau suinte du rocher. Cette eau-là — ce n'est pas la pluie, ce n'est pas la source. C'est Kourkig Jelaly. C'est la sueur ou les larmes du cheval qui attend à l'intérieur, dans l'obscurité de la pierre, patient comme son maître.

Les voyageurs qui passent près du Rocher de Van un vendredi entendent parfois un hennissement. Ils pressent le pas, ou ils s'arrêtent, selon ce qu'ils portent dans le cœur.

***

Voici la prière du conteur — car tout récit arménien se clôt ainsi, en nommant les morts, en demandant pour eux la miséricorde, comme on allume une bougie pour chacun avant d'éteindre la lumière :

Que la miséricorde soit sur Dzovinar. Quarante miséricordes sur Sanasar. Que la miséricorde soit sur Baghdasar. Quarante miséricordes sur Deghtzoun Dzam. Que la miséricorde soit sur Kerry Toros. Quarante miséricordes sur Tzenov Hovan. Que la miséricorde soit sur Medz Mher. Quarante miséricordes sur Armaghan. Mille miséricordes sur le vaillant David. Quarante miséricordes sur Khantout Khanum. Que la miséricorde soit sur Pokr Mher. Quarante miséricordes sur Kohar Khanum.

Que la miséricorde soit sur le grand ménestrel — notre maître — qui nous a transmis ce récit.

Et mille miséricordes sur les âmes des parents de ceux qui ont écouté.

***

Le rocher est toujours là, près du lac de Van.

Mher est toujours à l'intérieur.

Il attend que le monde mérite d'être porté.

Note de l'auteur

Ce qui reste quand tout est accompli

Les épopées héroïques finissent généralement par une victoire. Un ennemi vaincu, une ville libérée, un roi couronné, un ordre restauré. L'*Iliade* finit sur les funérailles d'Hector — mais Troie brûlera, et la guerre aura eu un sens. Le *Shahnameh* finit sur des défaites, mais des défaites qui disent quelque chose sur le destin des empires. Même les épopées sombres offrent une résolution — un point où l'on peut s'arrêter et dire : voilà ce qui a été accompli, voilà ce que cela a coûté, voilà ce que cela signifie.

L'épopée de Sassoun ne fait pas cela.

Elle finit sur un homme seul, dans un rocher, au bord du lac de Van. Pas mort. Pas vivant. Pas vainqueur. Pas vaincu. Simplement — en attente. Et le rocher se referme sur lui, et l'eau suinte les vendredis, et le cheval hennit dans le silence, et personne ne sait quand — ni si — cela finira.

C'est une fin qui refuse d'être une fin. Et ce refus est peut-être la chose la plus arménienne de toute l'épopée.



Mher le Jeune est le quatrième héros de la lignée de Sassoun. Il arrive après Sanasar et Baghdasar, qui ont fondé la forteresse et établi la lignée. Après Mher l'Ancien, son grand-père, qui a combattu et aimé et brisé son vœu et en est mort. Après David de Sassoun, son père, qui a vengé, libéré, régné — et maudit son fils dans un moment de colère qu'il n'a pas pu reprendre.

Mher le Jeune arrive en dernier. Il arrive avec tout ce que les trois générations précédentes ont laissé derrière elles — les victoires, les dettes, les fautes, les

promesses tenues et les promesses rompues. Il arrive avec le poids de trois vies héroïques sur les épaules, et il n'a pas demandé à le porter.

Ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la faute de son père — ou pas seulement. C'est la logique même de ce que l'épopée appelle la lignée : chaque génération transmet à la suivante non seulement sa force et son nom, mais aussi ses dettes impayées, ses colères non résolues, ses vœux brisés. La lignée de Sassoun est une lignée de héros — et les héros, dans ce monde-là, ne soldent jamais complètement leurs comptes. Ils laissent toujours quelque chose à régler.


Généalogie des Héros de Sassoun
Sanasar
Baghdasar
Mher l'Ancien
David de Sassoun
Mher le Jeune

Sanasar et Baghdasar ont fondé — ils ont taillé Sassoun dans la roche et l'ont rendu habitable. Mher l'Ancien a aimé et combattu et brisé un vœu — et ce vœu brisé a commencé à peser sur la lignée comme une pierre qu'on n'arrive pas à poser. David de Sassoun a vengé, libéré, accompli — mais il a maudit son fils dans la colère, et cette malédiction a eu le poids d'une parole divine, parce que dans ce monde-là, les paroles des héros ont le poids des paroles divines.

Et Mher le Jeune a reçu tout cela. La force de la lignée — entière, intacte, peut-être même accrue. Et avec elle : l'immortalité sans descendance, l'errance sans destination, la force sans ennemi à sa mesure. Il est le plus puissant des quatre. Il est aussi le seul qui ne peut rien faire de sa puissance.

Il y a quelque chose de profondément juste, et de profondément cruel, dans cette logique. L'épopée ne la commente pas. Elle l'enregistre — avec la précision froide des traditions orales qui ne jugent pas, qui transmettent. Voilà ce qui s'est passé. Voilà ce que chaque génération a légué à la suivante. Voilà ce que cela a donné, au bout du compte : un homme seul dans un rocher, qui attend que le monde soit digne de recevoir ce qu'il porte.

Ce n'est pas une tragédie au sens grec — où le héros tombe par sa propre faute, par hubris, par aveuglement. Mher le Jeune n'a pas d'hubris. Il n'est pas aveugle. Il voit très clairement ce qu'il est et ce qu'il ne peut pas

être. Sa tragédie est d'un autre ordre — c'est la tragédie de celui qui hérite d'une dette qu'il n'a pas contractée, et qui doit la porter quand même, parce qu'il n'y a personne d'autre.



C'est pourquoi ce livre s'achève comme il s'achève — non pas sur une défaite, non pas sur une mort, mais sur une attente. Mher le Jeune est dans le rocher. Il n'est pas vaincu. Il est simplement en avance sur un monde qui n'est pas encore prêt pour lui.

Et le rocher attend, au bord du lac de Van, sous le ciel du plateau arménien.

Et l'eau suinte les vendredis.

Et le cheval hennit, quelque part dans le silence du rocher.

Et l'histoire — pour l'instant — s'arrête là.

La malédiction

Il existe un moment, dans les grandes épopées du monde, où le père et le fils se retrouvent face à face sans se reconnaître. Où la lignée se retourne contre elle-même. Où la force transmise de génération en génération devient, le temps d'un combat, la force qui détruit ce qu'elle était censée protéger.

Dans le *Shahnameh* de Ferdowsi, Rostam tue Sohrab — son fils qu'il n'a jamais connu — et ne le reconnaît qu'au moment où il est trop tard, quand Sohrab mourant lui montre le bracelet qu'il portait depuis sa naissance. Dans la tradition irlandaise, Cú Chulainn combat Connla sur le rivage et le tue avant de savoir qui il est — et cette mort-là brisera quelque chose dans le héros que rien ne pourra réparer.

Ces récits disent tous la même chose : la lignée héroïque porte en elle sa propre destruction. La force qui fonde une dynastie est aussi la force qui, un jour, la déchire. Le fils est formé à l'image du père — si bien formé qu'il devient, au moment décisif, indiscernable de l'ennemi.

L'épopée de Sassoun connaît ce motif. Elle en fait quelque chose de particulier.



David de Sassoun et Mher le Jeune se rencontrent sur le champ de bataille sans savoir qui est l'autre. David — qui a vieilli, qui a régné, qui a accompli — voit devant lui un guerrier d'une force extraordinaire, un adversaire digne de la lignée de Sassoun. Ce qu'il ne voit pas, c'est son fils. Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que cette force est la sienne — transmise, amplifiée, retournée contre lui.

Le combat a lieu. Et à un moment du combat, David comprend. Il comprend qui est cet homme en face de lui. Il comprend ce qu'il est en train de faire.

Et dans la tradition orale arménienne — dans les versions recueillies par les collecteurs du XIXe siècle,

dans les récits des *ashoughs* qui portaient l'épopée de village en village — ce moment de reconnaissance ne suspend pas le combat. Il ne l'arrête pas. Il le transforme en quelque chose de pire : une colère qui n'a plus d'objet légitime, et qui se retourne sur le seul être présent.

David prononce la malédiction dans cet état — entre la reconnaissance et la rage, entre l'amour et la blessure. *Ni mort ni descendance.* Deux termes. Deux condamnations. Et chacune, dans la tradition arménienne, a un poids particulier.

L'immortalité comme fardeau

Dans les traditions héroïques arméniennes — comme dans beaucoup de traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien — la mort n'est pas seulement une fin. Elle est aussi une forme d'accomplissement. Mourir en héros, c'est entrer dans la mémoire collective, c'est devenir une voix dans la chaîne des ancêtres, c'est rejoindre ceux dont on invoque le nom dans les moments de crise.

Mher le Jeune ne peut pas mourir. Et cette impossibilité n'est pas un privilège — c'est une exclusion. Il est exclu de la seule forme de continuité que sa culture reconnaît vraiment : la continuité de la mémoire des morts. Les vivants meurent et deviennent des voix. Mher reste vivant — et devient une absence.

L'épilogue de l'épopée le montre avec une précision sobre : il sort du rocher à Vardavar et à Hambartzoum, il voit le monde, il constate que le monde n'a pas changé, que la justice n'est pas revenue, que la terre ne mérite pas encore d'être portée — et il rentre. Ce n'est pas une vie. C'est une attente sans terme assigné, dans un corps qui ne vieillit pas, dans un rocher qui ne s'ouvre que deux fois par an.



L'absence de fils

Le deuxième terme de la malédiction est peut-être le plus lourd.

Dans la tradition arménienne — comme dans toutes les cultures où la transmission du nom, de la terre et de la mémoire passe par la lignée masculine — ne pas avoir de fils, c'est briser quelque chose d'irréparable. Ce n'est pas seulement une perte personnelle. C'est une rupture dans la chaîne.

La lignée de Sassoun existe parce que chaque génération a produit un fils capable de porter le nom. Sanasar et Baghdasar. Mher l'Ancien. David. Et maintenant Mher le Jeune — qui est le dernier, parce que la malédiction l'a rendu incapable de continuer ce qu'il a reçu.

Il porte la force de quatre générations. Il est, physiquement, le plus puissant des quatre. Et cette force s'arrête avec lui. Elle n'ira nulle part. Elle ne sera transmise à personne. Elle s'éteindra — non pas dans un combat, non pas dans une mort héroïque — mais dans l'immobilité d'un rocher, au bord d'un lac, à attendre un monde qui ne vient pas.

C'est cela, peut-être, la vraie cruauté de la malédiction. Pas l'immortalité. Pas l'absence de descendance. Mais les deux ensemble — l'obligation de continuer à exister

sans pouvoir continuer à transmettre. Être le gardien d'une lignée dont on est aussi le dernier maillon.

Gabriel qui descend — et Khantout qui appelle d'abord les collines

Il y a, dans les versions orales de l'épopée, un détail qui mérite d'être arrêté.

Quand Khantout — la mère de Mher, selon certaines versions, ou la figure maternelle qui intercède — réalise ce qui se passe, ce qu'elle fait en premier, c'est appeler les collines. Pas Dieu. Pas les saints. Les collines — les forces anciennes du paysage, celles qui préexistent au christianisme et qui, dans la mémoire populaire arménienne, n'ont jamais tout à fait disparu.

Ce n'est qu'ensuite que Gabriel descend.

Ce geste double — les collines d'abord, l'ange ensuite — dit quelque chose d'essentiel sur la nature de l'épopée de Sassoun. Elle est arménienne et chrétienne dans sa forme telle qu'elle a été transmise — forgée après 301, après la conversion de Tiridate, après des siècles de résistance à la Perse zoroastrienne et à l'Islam. Mais elle porte en elle, comme une couche plus profonde, un substrat plus ancien : le monde où les forces du paysage ont un nom, où les montagnes entendent, où la nature répond aux appels des humains avant que les anges aient le temps de descendre.

Gabriel qui descend ensuite — c'est la forme chrétienne qui enveloppe quelque chose de plus ancien. Et l'épopée, dans ce détail, ne choisit pas entre les deux.

Elle les garde ensemble, comme elle a toujours gardé ensemble les dieux anciens et le Dieu nouveau, les collines et les anges, Aramazd et le Christ.



La malédiction de David n'est pas un accident narratif. Elle est la charnière de toute l'épopée — le moment où la lignée prend conscience d'elle-même, où la force héroïque se retourne et examine ce qu'elle a produit, où le père voit dans le fils non pas son accomplissement mais sa propre limite.

Et cette malédiction, prononcée dans la colère, dans la douleur, dans l'espace impossible entre la reconnaissance et la blessure — elle tiendra. Parce que dans ce monde-là, les paroles des héros ont le poids des paroles divines.

Et Mher le Jeune entrera dans le rocher.

Et le rocher se refermera.

Et il attendra.

Un homme entre deux mondes

Il y a des héros qui meurent. Il y a des héros qui triomphent. Il y a des héros qui disparaissent dans la légende — absorbés par le temps, transformés en noms, en pierres, en lieux. Et puis il y a Mher le Jeune, qui fait quelque chose de plus difficile que tout cela : il continue d'exister, sans pouvoir vivre.

La malédiction de David a deux termes. Le premier — *pas de mort* — est celui qu'on remarque en premier, parce qu'il ressemble à un don. L'immortalité, dans les traditions héroïques, est ce que les dieux accordent aux plus grands — Gilgamesh la cherche, Achille y renonce pour la gloire, Énée en approche par la fondation de Rome. Mais l'immortalité de Mher le Jeune n'est pas de cet ordre. Elle n'est pas une récompense. Elle est une suspension. Il ne peut pas mourir — non pas parce qu'il est trop grand pour la mort, mais parce que le monde n'est pas encore digne de sa mort. Il ne peut pas s'achever, parce que rien autour de lui n'est achevé.

Le second terme — *pas de descendance* — est celui qui fait le plus de mal, silencieusement. Dans la tradition arménienne, comme dans la plupart des traditions du Caucase et du Proche-Orient ancien, le nom d'un homme ne survit pas en lui — il survit dans ses fils. La lignée est la forme que prend la mémoire. Sanasar et Baghdasar ont fondé Sassoun et ont eu des fils. Mher l'Ancien a eu David. David a eu Mher le Jeune. Et Mher

le Jeune n'aura personne. La chaîne s'arrête là. Ce que quatre générations ont construit — la forteresse, le nom, la force, la malédiction accumulée — finit dans un homme qui ne peut ni mourir ni transmettre.

C'est cela, la condition de Mher le Jeune : être le point final d'une lignée qui ne peut pas finir.



Ce que Mher cherche dans ses errances, la tradition orale le dit et ne le dit pas. Elle nomme des routes, des villes, des étapes — Alep, Bagdad, Gézir, des lieux dont

les noms résonnent comme des stations d'un chemin de croix sans croix au bout[1]. Mais ce qu'il cherche, personne dans l'épopée ne le formule clairement — parce que peut-être Mher lui-même ne le sait pas. Il cherche peut-être un combat digne de ce qu'il est. Il cherche peut-être un monde où sa force aurait un sens, un ennemi à sa mesure, une cause qui justifierait ce qu'il porte. Il cherche peut-être simplement — et c'est la lecture la plus sombre — une façon de mourir. Une mort qui lui soit accordée, un adversaire ou un destin assez grand pour briser ce que la malédiction de son père a rendu incassable.

Il ne trouve rien de tout cela.

Ce qu'il trouve, quand il revient à Sassoun, est pire que l'absence. Il trouve ce que le temps fait aux choses quand on n'est pas là pour les tenir — et que le temps, pour les autres, a continué pendant que lui errait entre deux états[2].



La tradition orale arménienne conserve des scènes de ce retour — les tombeaux qui parlent, les voix des morts qui répondent à celui qui n'a pas pu les rejoindre[3]. Ce sont des scènes d'une intensité particulière, précisément parce qu'elles inversent l'ordre normal du deuil : ce n'est pas le vivant qui parle aux morts, c'est le mort — ou plutôt celui qui ne peut pas mourir — qui reçoit la réponse de ceux qui ont eu la grâce de finir. Les tombeaux savent quelque chose que Mher ne sait pas encore. Ils ont atteint quelque chose qu'il ne peut pas atteindre.

Et après tout cela — les errances, le retour, les voix des tombeaux — il reste une seule chose à faire. Pas une victoire. Pas une mort. Une entrée dans le rocher, au bord du lac de Van, et une attente dont personne ne connaît le terme.



Notes de bas de page

[1] Les étapes des errances de Mher — Alep, Bagdad, Gézir, Vosdanah Gaban — sont attestées dans d'autres travaux sur l'épopée de Sassoun, notamment dans les versions collectées au XIXe siècle et les analyses

comparatives du cycle. Ces éléments ne font pas partie du corpus traduit dans ce livre et sont signalés ici à titre de contexte. Le lecteur souhaitant approfondir ce point pourra se reporter aux travaux de Frédéric Feydit et aux collectes arméniennes de la même période.

[2] La scène du retour à Sassoun — Kohar, la lettre, l'oncle disparu — est évoquée dans plusieurs versions de l'épopée mais n'a pas été traduite dans ce volume. Les éléments mentionnés ici s'appuient sur d'autres travaux et sont donnés comme contexte narratif, non comme texte traduit.

[3] Les scènes des tombeaux et des voix qui en sortent appartiennent au corpus oral de l'épopée de Sassoun tel qu'il a été recueilli et analysé en dehors de ce volume. Elles sont mentionnées ici pour leur valeur symbolique dans la progression du personnage, non comme textes traduits.

Les voix des tombeaux

Il existe, dans les traditions orales du Caucase et du Proche-Orient ancien, un geste qui n'a pas d'équivalent exact dans les littératures écrites occidentales : le vivant qui se rend au tombeau, non pas pour pleurer en silence, non pas pour déposer une offrande et repartir, mais pour parler. Pour attendre une réponse. Et pour l'obtenir.

Ce n'est pas une métaphore. Dans la tradition arménienne — comme dans les traditions géorgiennes, kurdes, et plus loin dans les cycles mésopotamiens — le mort n'est pas entièrement absent. Il est ailleurs, dans un ailleurs qui a une géographie, une température, une densité. Il peut être atteint par la voix, dans certaines conditions, à certains moments. Le tombeau n'est pas une clôture. C'est une membrane.

La lamentation arménienne — le ողբ, *voghb* — n'est pas un genre funèbre au sens occidental. Ce n'est pas l'expression privée d'un deuil. C'est une forme d'adresse. On chante au mort pour qu'il entende. On nomme ce qu'on a perdu pour que la perte prenne forme et puisse, peut-être, répondre. Les *ashough* — les poètes-chanteurs arméniens — ont conservé pendant des siècles des formes de lamentation qui sont aussi des dialogues : une voix pose, une voix répond, et la seconde voix vient de l'autre côté.

C'est dans cette tradition que s'inscrit ce que Mher le Jeune fait, au terme de ses errances, avant d'atteindre le rocher.



Les scènes précises de ce moment — Mher devant le tombeau de sa mère, la lamentation chantée, puis Mher devant le tombeau de son père, et la réponse de David depuis l'intérieur de la pierre — existent dans le corpus oral de l'épopée de Sassoun, dans plusieurs versions collectées au XIXe et au début du XXe siècle. Elles font partie des passages les plus intenses du cycle,

précisément parce qu'elles sont le seul moment où David et son fils se parlent vraiment — après la mort, à travers la pierre, sans que l'un puisse aider l'autre.

Ces scènes n'ont pas été traduites dans ce volume[1].

Les mentionner sans les traduire serait les trahir. Les résumer serait leur retirer ce qui fait leur force — le rythme, la forme chantée, la progression de la voix qui appelle et de la voix qui répond. Ce que les morts disent à Mher, et ce qu'ils ne peuvent plus faire pour lui, appartient à un texte qui mérite d'être lu entier, dans sa langue ou dans une traduction qui lui rende justice. Ce n'est pas ce livre.

Ce que ce livre peut faire, c'est indiquer où ces scènes mènent.

Elles mènent à *Akravou Kar*.

Le rocher du corbeau. Au bord du lac de Van, dans le paysage qui est le cœur géographique et symbolique de l'Arménie ancienne. C'est là que Mher le Jeune va après les tombeaux, après les errances, après tout ce que la tradition lui a fait traverser. C'est là que le cycle s'achève — ou plutôt, c'est là qu'il s'arrête sans s'achever, parce que Mher entre dans le rocher et n'en ressort pas.

Akravou Kar n'est pas une tombe. Ce n'est pas non plus un sanctuaire, au sens où un sanctuaire est un lieu de culte établi, avec des prêtres et des rites. C'est quelque chose de plus ancien et de plus difficile à nommer : un

lieu de suspension. Un endroit où celui qui ne peut ni vivre ni mourir peut attendre, sans que l'attente soit une défaite.

Le corbeau — *akrav* — qui donne son nom au rocher est lui aussi une figure de seuil dans les traditions arméniennes et caucasiennes. Ni tout à fait de ce monde ni de l'autre. Messager possible. Présence qui signale que la frontière est proche.



Ce que les tombeaux ont dit à Mher, nous ne le traduisons pas ici. Ce qu'il a compris en les écoutant, nous pouvons le lire dans ce qu'il fait ensuite : il ne cherche plus. Il n'erre plus. Il va droit vers le rocher, comme quelqu'un qui a reçu une instruction qu'il ne peut pas exécuter autrement.

Les morts lui ont peut-être dit ce que les vivants ne pouvaient pas lui dire : que la lignée est terminée, que la force ne peut plus s'exercer, que le monde n'est pas encore prêt, et qu'il ne reste qu'une chose à faire — attendre, dans la pierre, que le monde change.

C'est une réponse. Pas une consolation.

Notes de bas de page

[1] Les scènes du dialogue de Mher avec les tombeaux de sa mère et de son père — incluant la lamentation chantée et la réponse de David — sont attestées dans plusieurs versions de l'épopée de Sassoun collectées au XIXe et au début du XXe siècle, notamment dans les travaux de Garegin Srvandztiants, qui fut l'un des premiers à mettre par écrit les versions orales du cycle. Ces passages n'ont pas été traduits dans ce volume. Leur forme chantée et leur structure dialoguée nécessitent un traitement traductif spécifique qui dépasse le cadre de cet ouvrage. Le lecteur souhaitant les lire pourra se reporter aux traductions arméniennes annotées du cycle, ainsi qu'aux travaux de Frédéric Feydit sur la tradition épique arménienne.

Le Rocher de Van

Il y a, dans les versions les plus complètes de l'épopée de Sassoun, une séquence qui précède l'entrée dans le rocher et qui est parmi les plus étranges du cycle entier : Mher le Jeune se bat contre des anges.

Pas contre des démons. Pas contre des ennemis humains, des rois adverses, des créatures du monde d'en bas. Contre des anges — sept, selon les versions — envoyés non pas pour le détruire mais pour l'arrêter. Et l'Épée-Éclair, qui a tranché tout ce qui pouvait être tranché, qui a traversé armures et pierres et chairs depuis le début du cycle, ne peut pas les atteindre. La lame passe à travers eux sans mordre. Mher frappe, et il ne se passe rien.

Ce moment est théologiquement vertigineux. Il dit quelque chose de précis sur la nature de ce qui attend Mher : ce n'est pas une punition. Ce n'est pas une défaite au sens ordinaire. C'est une limite — la limite de ce que la force peut faire contre ce qui n'a pas de corps. Les anges ne sont pas ses ennemis. Ils sont la forme que prend l'inévitable quand il se manifeste à quelqu'un qui n'a connu que le combat.

Dans certaines versions, avant d'entrer dans le rocher, Mher prononce une formule qui est aussi un jugement : *si ma lame fend la pierre, je suis innocent.* Il frappe. La pierre s'ouvre. Il entre. La pierre se referme.

Ce n'est pas une condamnation. C'est une absolution suivie d'un emprisonnement — ce qui est peut-être la forme la plus arménienne possible du tragique : être reconnu juste, et être quand même enfermé, parce que le monde ne peut pas encore vous contenir.

Ces scènes — le combat contre les anges, le jugement par la pierre — n'ont pas été traduites dans ce volume[1].

Ce qui a été traduit commence ici.



La terre ne porte plus.

C'est le premier signe — le signe du corps avant le signe de la volonté. Le cheval de Mher s'enfonce. Les sabots cherchent l'appui et ne le trouvent pas. Ce n'est pas une tempête, pas un effondrement, pas une catastrophe visible : c'est une résistance passive du sol, comme si la terre refusait doucement de soutenir ce qui est trop lourd pour elle.

Dans la tradition épique arménienne, le cheval n'est pas un simple véhicule. Il est la mesure du héros. Sa force, son endurance, sa capacité à traverser le monde sont indexées sur celles de sa monture. Quand le cheval s'enfonce, c'est le héros lui-même qui n'a plus de place dans le monde physique. Il ne s'agit pas d'une faiblesse — il s'agit d'une incompatibilité. Mher est trop, pour une terre qui ne peut plus le porter.

Ce motif traverse les traditions héroïques du Caucase et du Proche-Orient : le géant, le demi-dieu, le héros excessif qui doit être retiré du monde non pas parce qu'il a failli, mais parce que sa présence même est devenue insoutenable pour le monde ordinaire. Ce n'est pas une punition. C'est une physique.



Mher arrive devant le rocher.

Ce qui se passe ensuite dans le texte traduit est d'une économie narrative presque brutale. Il n'y a pas de longue délibération, pas de discours final, pas d'adieu au monde. Il y a le rocher, il y a l'entrée, il y a la fermeture.

L'Épée-Éclair — *Tatrakap* dans certaines versions, l'épée héritée, l'épée dont le nom porte la lumière et la

rapidité — frappe la pierre. La pierre s'ouvre. Mher entre avec son cheval. La pierre se referme derrière lui.

La fermeture est le moment le plus chargé de tout l'épilogue — précisément parce qu'elle n'est pas définitive au sens ordinaire. Ce n'est pas un tombeau. Ce n'est pas une mort. Dans la tradition populaire arménienne, Mher est encore là, à l'intérieur, attendant. On dit qu'il sort deux fois par an — à Pâques et à la Pentecôte — pour voir si le monde a changé. On dit que le corbeau lui dit que non. On dit qu'il rentre.

La fermeture du rocher est donc une ouverture suspendue. Une porte qui ne s'est pas verrouillée — elle s'est simplement refermée, pour l'instant.

Ce que l'épopée de Sassoun fait avec ce rocher est assez rare dans les traditions héroïques mondiales : elle refuse la mort du héros. Elle lui substitue quelque chose de plus difficile à porter — l'attente. Mher ne meurt pas en combattant. Il n'est pas vaincu. Il est mis en réserve, comme quelque chose dont le monde aura peut-être besoin un jour, quand il sera prêt à le recevoir.

C'est une forme d'espoir qui ressemble à une prison. C'est une prison qui ressemble à une promesse.

Le rocher de Van existe. On peut le voir. Le lac est derrière lui. La pierre est là.

Notes de bas de page

[1] Le combat de Mher contre les sept anges et la scène du jugement par la pierre — *si ma lame fend la roche, je suis innocent* — sont attestés dans plusieurs versions orales du cycle de Sassoun, notamment dans les collectes du XIXe siècle et dans les versions chantées enregistrées au début du XXe siècle. Ces passages n'ont pas été traduits dans ce volume. Leur traitement nécessiterait une discussion théologique spécifique sur la place des anges dans la tradition arménienne chrétienne telle qu'elle s'est superposée aux strates épiques plus anciennes — discussion qui dépasse le cadre de cet ouvrage. Le lecteur pourra se reporter aux travaux de Manouk Abeghian sur les versions comparées du cycle, ainsi qu'aux analyses de Frédéric Feydit sur la structure théologique de l'épopée.

Ce qui continue après la fermeture

La plupart des épopées savent comment finir.

Le héros meurt au combat, ou rentre chez lui, ou disparaît dans la mer, ou monte au ciel. Il y a une clôture — narrative, cosmologique, émotionnelle. Le monde reprend sa forme ordinaire après le passage du héros. La vie continue, mais le héros, lui, est terminé.

L'épopée de Sassoun ne fait pas cela.

Elle ne termine pas Mher le Jeune. Elle le suspend. Et cette suspension n'est pas une fin d'histoire — c'est le début d'autre chose : un épilogue qui n'a jamais vraiment cessé, qui s'est continué pendant des siècles dans les pratiques, dans les fêtes, dans les croyances des paysans arméniens qui vivaient au bord du lac de Van et qui savaient, ou croyaient savoir, que le rocher existait vraiment, et que quelqu'un était à l'intérieur, et qu'il attendait.



Deux fois par an, le rocher s'ouvre.

La première ouverture est à Vardavar — fête de l'eau et des roses, célébrée en juillet, quatorze semaines après Pâques. La seconde est à Hambartzoum — la fête de l'Ascension, quarante jours après Pâques. Ces deux fêtes sont chrétiennes dans leur calendrier officiel, mais elles portent des strates beaucoup plus anciennes : Vardavar est liée à Astghik, déesse de l'amour et de l'eau, et à des rituels de purification par aspersion qui précèdent de plusieurs siècles la christianisation de

l'Arménie. Hambartzoum — dont le nom signifie littéralement *montée*, *élévation* — a été naturellement associée au mouvement de ce qui monte, de ce qui sort de la terre, de ce qui revient à la surface.

C'est à ces deux moments que Mher sort.

Ce que le texte dit de ces sorties est d'une précision sobre. Mher sort. Il monte sur Kourkig Jelaly. Il galope. Il regarde. Et il rentre.

Il n'y a pas de discours. Pas de rencontre avec les vivants. Pas de miracle, pas d'intervention dans le monde. Juste le galop — la force qui s'exerce parce qu'elle ne peut pas ne pas s'exercer, même quand elle n'a plus où aller, même quand le monde qu'elle traversait n'existe plus de la même façon. Kourkig Jelaly galope parce que c'est ce que fait Kourkig Jelaly. Mher chevauche parce que c'est ce que fait Mher. Et ensuite il rentre, parce que le monde n'a pas changé.

Ce galop sans destination est peut-être le moment le plus mélancolique de tout le cycle. La force est intacte. L'élan est intact. Il n'y a simplement plus de terrain qui puisse le recevoir.



Un berger pose la question.

Dans l'épilogue traduit dans ce volume, c'est un berger — figure ordinaire, figure du quotidien, figure de celui qui reste quand les héros sont partis — qui s'approche du rocher et demande : *quand sortiras-tu ?*

La question est simple. Elle est aussi la question que le texte pose depuis le début de la section de Mher le Jeune : quand est-ce que la force excessive trouve sa

place ? Quand est-ce que le monde est prêt pour ce qu'il n'a pas pu contenir ?

La réponse de Mher est une des plus belles choses que l'épopée de Sassoun ait produites. Elle ne promet pas. Elle n'espère pas à voix haute. Elle décrit :

Quand le blé se vendra au prix de l'or, et l'or au prix du blé.

Ce n'est pas une condition apocalyptique au sens de la destruction. C'est une condition de renversement — le moment où les valeurs auront été retournées, où ce qui était précieux sera devenu ordinaire et ce qui était ordinaire sera devenu précieux. Un monde suffisamment transformé pour que ce qui ne pouvait pas y tenir puisse enfin y entrer.

Certaines versions ajoutent d'autres conditions. Le monde devra être juste. Les forts ne devront plus écraser les faibles. Ce n'est pas une promesse de retour imminent. C'est presque l'inverse — une façon de dire que le monde tel qu'il est n'est pas encore ce monde-là, et que Mher le sait, et qu'il attend quand même.



L'eau suinte les vendredis.

Ce détail est dans le texte. Il est dit simplement, sans explication, comme une chose connue : les vendredis, de l'eau sort de la roche. Ce n'est pas une source ordinaire. Ce n'est pas expliqué. C'est simplement là, régulier, hebdomadaire, comme une respiration.

Et Kourkig Jelaly hennit, quelque part à l'intérieur. On ne le voit pas. On l'entend — ou on dit qu'on l'entend, ou qu'on l'a entendu, ou que les anciens l'entendaient. Le

cheval est vivant dans la pierre. Il attend lui aussi. Sa voix traverse la roche les vendredis, mêlée à l'eau.

Ces deux signes — l'eau et le hennissement — sont les signes que l'intérieur est habité. Que quelque chose continue, là-dedans, dans une forme de temps différente du temps ordinaire. Pas le temps des vivants, pas le temps des morts. Un troisième temps, le temps de celui qui attend que le monde soit prêt.

***

Les paysans arméniens qui vivaient autour du lac de Van ont cru, pendant des siècles, que tout cela était vrai.

Pas métaphoriquement. Pas symboliquement. Vrai — le rocher était là, l'eau suintait, le hennissement était audible certains vendredis matin pour qui savait écouter. Des hommes et des femmes qui labouraient, qui élevaient des bêtes, qui vivaient dans l'économie difficile du plateau arménien, croyaient qu'à quelques heures de marche de chez eux, un héros attendait dans la pierre que le monde devienne juste.

Ce n'est pas une naïveté. C'est une façon de tenir.

Croire que la force juste n'a pas disparu — qu'elle est simplement en réserve, empêchée provisoirement par un monde qui n'est pas encore à la hauteur — c'est une façon de ne pas accepter que l'injustice soit l'état permanent des choses. Mher dans le rocher est une promesse horizontale : pas une promesse du ciel, pas

une consolation pour l'après-mort, mais une promesse dans le monde, inscrite dans une roche qu'on peut toucher, au bord d'un lac qu'on peut voir.

Le rocher de Van a été vu. Il a été photographié. Il existe, massif et sombre, au bord du lac. La fissure est là.

Ce que la tradition populaire arménienne a fait avec ce rocher réel — y loger une attente, y inscrire un héros suspendu, y entendre de l'eau et un hennissement — est un des gestes les plus humains que l'on puisse accomplir face à un monde qui résiste : prendre une roche et en faire une promesse.



C'est pourquoi ce livre s'achève comme il s'achève — non pas sur une défaite, non pas sur une mort, mais sur une attente.

Mher le Jeune est dans le rocher. Il n'est pas vaincu. Il est simplement en avance sur un monde qui n'est pas encore prêt pour lui.

Et le rocher attend, au bord du lac de Van, sous le ciel du plateau arménien.

Et l'eau suinte les vendredis.

Et le cheval hennit, quelque part dans le silence de la pierre.

Et l'histoire — pour l'instant — s'arrête là.

Le rocher et l'Histoire

Il faut dire maintenant ce que ce livre n'a pas dit jusqu'ici.

Pas parce que c'était hors sujet. Parce que certaines choses demandent à être dites à la fin, quand le cadre est posé, quand le lecteur a traversé les récits et compris ce qu'ils portent. Alors seulement on peut dire ce qui est arrivé aux gens qui les racontaient.

Ce que Mher dit aux Arméniens

Il existe des héros mythologiques qui disent la gloire d'un peuple. Ils incarnent ce qu'un peuple veut être — la force, la beauté, la ruse, la victoire. Ils sont des projections vers le haut.

Mher le Jeune n'est pas tout à fait cela.

Il est une projection vers l'intérieur — vers quelque chose qui ne peut pas encore se déployer, qui est intact mais empêché, qui attend un monde à sa mesure et ne le trouve pas. Ce qu'il dit aux Arméniens n'est pas *nous sommes grands* mais quelque chose de plus difficile à formuler : *ce qui est juste en nous n'a pas disparu. Il est simplement en réserve. Le monde n'est pas encore prêt.*

C'est un message qui a une résonance particulière pour un peuple qui a vécu, siècle après siècle, entre des empires qui le comprimaient — Perses, Byzantins, Arabes, Mongols, Ottomans, Russes. Un peuple dont le territoire a été traversé, divisé, administré par d'autres, dont les rois ont disparu au XIVe siècle et dont l'État n'a été restauré qu'au XXe. Dans ce contexte long, l'image d'une force intacte enfermée dans un rocher — non vaincue, simplement suspendue, attendant le moment où le monde sera capable de la recevoir — n'est pas une métaphore abstraite. C'est une description de quelque chose de connu.

Sassoun, 1915

Les villages de Sassoun — la région montagneuse du sud-est de l'Anatolie qui a donné son nom à l'épopée — ont été détruits en 1915[1].

Ce n'est pas un détail contextuel. C'est le fait central qui détermine la transmission de ce corpus.

L'épopée de Sassoun était une tradition orale vivante. Elle vivait dans la voix de conteurs — les *aşık* et les *gusan* — qui la portaient de village en village, qui la modulaient, qui l'adaptaient, qui en connaissaient des versions différentes et complémentaires. Ces conteurs vivaient dans les villages de Sassoun, de Mouch, du plateau arménien occidental. Beaucoup d'entre eux ont disparu en 1915.

Ce qui a été sauvé l'a été de justesse.

Des chercheurs arméniens — dont certains travaillaient dans des conditions d'urgence absolue — ont collecté in extremis les versions que des survivants portaient encore dans leur mémoire[2]. Krikor d'Aghbirag, dont la version de l'épopée est parmi les plus complètes qui nous soient parvenues, a été recueilli dans ces circonstances — un conteur, une mémoire, et quelqu'un qui écrivait assez vite pour ne pas perdre ce qui était dit[3].

Ces collectes d'urgence ont un statut particulier dans l'histoire de la littérature orale mondiale. Elles ressemblent aux collectes faites dans d'autres contextes de destruction — les ethnographes qui enregistraient des langues mourantes, les folkloristes qui transcrivaient des chants dans des communautés en train de disparaître. Mais elles ont une dimension supplémentaire : les textes qu'elles sauvaient parlaient précisément de la survie de ce qui ne peut pas encore se déployer. Les conteurs qui récitaient Mher enfermé dans son rocher étaient eux-mêmes en train de vivre quelque chose d'analogue — une force, une mémoire, une identité comprimée à l'extrême, cherchant comment continuer d'exister.

La force intacte

Il y a une image que la tradition de Sassoun a léguée et qui a pris, après 1915, une résonance qu'elle n'avait peut-être pas tout à fait avant.

Mher est dans le rocher. Il n'est pas mort. Il n'est pas vaincu. Le nom est intact. La force est intacte. L'épée est intacte. Le cheval est intact. Tout est là, comprimé, attendant.

Ce que cette image a pu vouloir dire pour un peuple dont une grande partie venait d'être détruite — dont les villages étaient en ruines, dont les conteurs étaient morts ou dispersés, dont la langue elle-même risquait de se perdre dans la dispersion — dépasse ce qu'une analyse littéraire ordinaire peut contenir.

Ce n'est plus seulement un motif épique. C'est une description du présent.

La force est là. Elle ne peut pas se déployer. Le monde n'est pas encore prêt. Mais elle attend.

Et le texte dit : *quand le monde sera détruit et rebâti, alors Mher sortira*.

Après 1915, cette phrase a changé de registre. Elle ne décrit plus seulement une attente cosmologique abstraite — la fin d'un cycle, le renouvellement du monde selon une logique mythologique. Elle dit quelque

chose de plus immédiat, de plus douloureux : que ce qui vient d'être détruit n'est pas perdu. Que la destruction n'est pas la fin. Que quelque chose attend, intact, dans le rocher.

Beyrouth, Paris, Los Angeles

L'épopée de Sassoun a continué de circuler dans la diaspora.

À Beyrouth, où une communauté arménienne importante s'est reconstituée après 1915, des versions ont été publiées, des conteurs ont été enregistrés, des enfants ont appris des fragments dans les écoles arméniennes. À Paris, des intellectuels arméniens de l'entre-deux-guerres ont travaillé sur les textes, les ont traduits, les ont commentés. À Los Angeles, où la plus grande communauté arménienne de diaspora s'est installée au XXe siècle, des associations culturelles ont maintenu vivante la transmission — spectacles, lectures, enregistrements, publications[4].

Cette circulation diasporique a transformé le texte. Il n'est plus porté par des conteurs itinérants dans des villages de montagne. Il est porté par des livres, des enregistrements, des cours dans des écoles du samedi, des spectacles dans des salles communautaires. La forme a changé. Mais le texte, lui, est resté remarquablement stable dans ses grandes lignes — les quatre générations de Sassoun, Mher le Jeune, le rocher, l'attente.

Ce que la diaspora a fait avec ce texte est ce que les diasporas font avec les textes qui leur importent : elle l'a maintenu en vie dans des conditions qui n'étaient pas celles pour lesquelles il avait été conçu, en lui faisant

porter des significations nouvelles sans effacer les anciennes.

Mher dans le rocher, pour un Arménien de Los Angeles né en 1970, ne veut pas dire exactement la même chose que pour un paysan du plateau arménien au XIXe siècle. Mais il veut encore dire quelque chose. La force intacte. Le nom qui continue. L'attente d'un monde à la mesure de ce qu'on porte.

Ce qui survit

Ce livre s'est ouvert sur une question — comment traduire un texte oral, comment le faire passer d'une langue à une autre, d'une forme à une autre, sans trahir ce qu'il est.

Il s'achève sur une question plus large : comment un texte survit à la destruction de la communauté qui le portait, et ce qu'il devient dans cette survie.

L'épopée de Sassoun a survécu. Elle a survécu parce que des collecteurs ont travaillé dans l'urgence. Parce que des conteurs ont continué de porter dans leur mémoire ce qu'ils avaient appris. Parce que des communautés dispersées ont maintenu des institutions qui transmettaient. Parce que le texte lui-même — et c'est peut-être le point — portait quelque chose que les gens avaient besoin de porter.

Un texte qui dit : la force juste n'est pas détruite, elle est seulement en réserve, elle attend le bon moment.

Un texte qui dit : quand le monde sera détruit et rebâti, quelque chose sortira.

Ce texte-là — dans les circonstances de 1915 et de ce qui a suivi — n'était pas un texte ordinaire. C'était une description du présent déguisée en mythologie, ou une mythologie qui était devenue, sans qu'on l'ait cherché, une description exacte du présent.

Mher est dans le rocher.

Le rocher est au bord du lac de Van.

Le lac de Van est en Turquie orientale, dans ce qui était autrefois le cœur du plateau arménien.

L'eau suinte toujours les vendredis.

Et dans des appartements de Beyrouth, de Paris, de Los Angeles — et dans des villages d'Arménie, et dans des maisons de la diaspora arménienne dispersée sur plusieurs continents — des gens connaissent encore cette histoire, et savent ce qu'elle dit, et attendent, avec Mher, que le monde soit prêt.

Notes de bas de page

[1] Les massacres et déportations de 1915 dans la région de Sassoun et de Mouch font partie du génocide arménien perpétré par l'Empire ottoman. La destruction des communautés de cette région — qui était précisément la région d'origine de l'épopée — a entraîné la disparition de la grande majorité des porteurs vivants de la tradition orale. Ces événements sont documentés par de nombreux historiens ; on consultera notamment Taner Akçam, *A Shameful Act*, et Raymond Kévorkian, *Le Génocide des Arméniens*, Odile Jacob, 2006.

[2] Les collectes d'urgence menées auprès des survivants constituent une part importante du corpus épique arménien tel qu'il nous est parvenu. Le travail de Garegin Srvandztiants au XIXe siècle avait posé les bases ; les collectes du début du XXe siècle, menées dans des circonstances radicalement différentes, ont complété et parfois sauvé ce qui restait. Sur l'histoire de ces collectes, voir les travaux de Manouk Abeghian sur la littérature populaire arménienne.

[3] Krikor d'Aghbirag est l'un des conteurs dont la version de l'épopée de Sassoun a été recueillie et constitue une des sources majeures du cycle. Les conditions exactes de cette collecte, et la biographie du conteur, sont documentées dans les éditions savantes arméniennes de l'épopée. Ces informations proviennent de la recherche historique et philologique externe au corpus traduit dans ce volume.

[4] La transmission de l'épopée de Sassoun dans la diaspora arménienne du XXe siècle est un sujet qui mériterait une étude spécifique. Les éléments mentionnés ici — Beyrouth, Paris, Los Angeles — correspondent aux trois pôles majeurs de la diaspora arménienne occidentale, tels qu'ils sont documentés dans les études sur la diaspora arménienne contemporaine. Ces informations proviennent de sources externes au corpus traduit dans ce volume.

Sources et note de traduction

Cette série repose sur trois sources principales.

Leon Surmelian, *Daredevils of Sassoun : The Armenian National Epic*, traduit et adapté en anglais, Allen & Unwin, Londres, 1964. Surmelian a travaillé à partir des versions collectées au XIXe et au début du XXe siècle, en cherchant à produire un texte lisible pour un lecteur occidental sans effacer la nature orale du récit. Sa version reste l'une des plus accessibles en langue occidentale.

Frédéric Feydit, *Les Téméraires de Sassoun : épopée arménienne*, traduit et présenté en français, Gallimard, Paris, 1964. Feydit a travaillé directement sur les textes arméniens et produit la version française de référence. Sa traduction est à la fois rigoureuse et attentive au rythme oral des récits.

L'Académie des sciences d'Arménie soviétique a produit, dans la seconde moitié du XXe siècle, les éditions savantes du cycle de Sassoun, intégrant les différentes versions collectées depuis Srvandztiants jusqu'aux collectes du XXe siècle. Ces éditions constituent la base philologique sur laquelle toute adaptation sérieuse doit s'appuyer.

Le Matenadaran d'Erevan — l'Institut Mesrop Mashtots des manuscrits anciens — conserve une partie des manuscrits et documents liés à la tradition épique

arménienne. Il est la mémoire matérielle de ce que la tradition a produit par écrit, et le pendant institutionnel de ce que les conteurs ont porté dans leur mémoire.

***

Trois choix ont guidé ce travail de traduction et de documentation.

Conserver la voix du conteur. L'épopée de Sassoun n'est pas un texte littéraire au sens ordinaire du terme — elle n'a pas été écrite par un auteur unique qui aurait pesé chaque mot. Elle a été portée par des voix, modulée à chaque performance, transmise dans une relation directe entre un conteur et son public. Cette dimension orale laisse des traces dans le texte : les répétitions, les formules, les adresses directes, les transitions abruptes, les passages qui changent de registre sans transition. Ces traces ont été conservées. Elles ne sont pas des imperfections à corriger — elles sont la forme du récit.

Intégrer le contexte sans l'imposer. Les récits de Sassoun viennent d'un monde qui n'est pas celui du lecteur contemporain. Les notes et les chapitres d'introduction visent à donner ce qui est nécessaire pour comprendre sans alourdir ce qui est dit. Le contexte historique, mythologique, linguistique est là pour servir le récit — pas pour le remplacer, pas pour le transformer en document d'histoire ou en objet d'étude. Quand le

contexte aurait pris trop de place, il a été mis en note ou en section séparée.

Ne pas résoudre ce que le récit laisse ouvert. L'épopée de Sassoun se termine sur une ouverture — Mher dans le rocher, l'attente, la promesse différée. Elle ne résout pas la malédiction. Elle ne réconcilie pas le père et le fils. Elle ne répond pas à la question du berger. Ces ouvertures ont été respectées. Un récit qui dit *il attend* n'a pas besoin qu'on explique pourquoi c'est une fin satisfaisante. C'en est une. L'attente est une forme de présence.

***

Il est toujours là, dans le rocher.

Il attend que le monde mérite d'être porté.

Quarante miséricordes sur ceux qui ont raconté.

Et sur ceux qui liront — que la miséricorde soit.

***